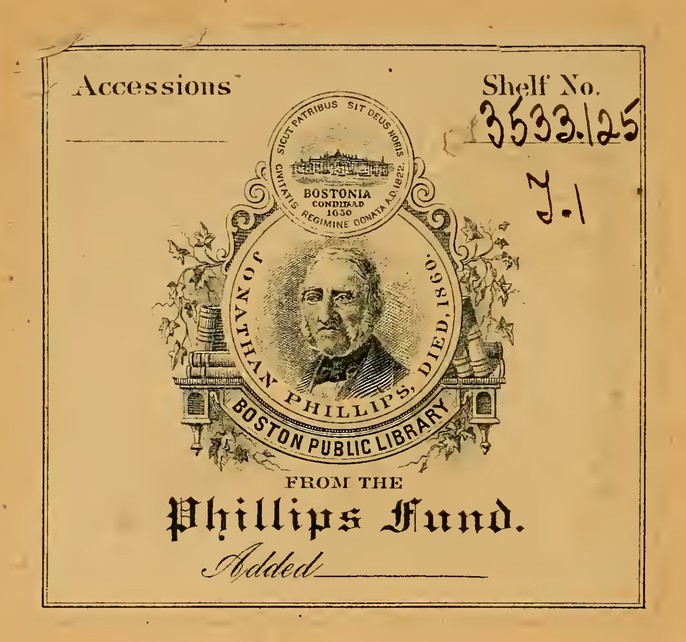



SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
BOSTONIA
CONDITA AD
1630
JONATHAN PHILLIPS, DIED, 1860.
BOSTON PUBLIC LIBRARY

J. DE LA SERVIÈRE, S. J.
Docteur es Lettres
Professeur d'Histoire Ecclésiastique
au Séminaire de théologie de Zi-ka-wei.

HISTOIRE DE LA MISSION DU KIANG-NAN

JESUITES DE LA PROVINCE DE FRANCE (PARIS)

(1840-1899)

TOME I

Jusqu'à l'établissement
d'un vicaire apostolique jésuite
(1840-1856)



EN PRÉPARATION

TOME III.

Episcopat de Mgr Garnier.

(1878-1898)

Mgr Simon

(1899)

J. DE LA SERVIÈRE. S. J.
Docteur es Lettres
Professeur d'Histoire Ecclésiastique
au Séminaire de théologie de Zi-ka-wei.

HISTOIRE DE LA MISSION DU KIANG-NAN



JESUITES DE LA PROVINCE DE FRANCE (PARIS)
(1840-1899)



TOME I

Jusqu'à l'établissement
d'un vicaire apostolique jésuite
(1840-1856)



Nihil obstat

E. Rouxel s. j.

Die 20 Junii 1914.

Imprimatur.

† **PROSPER PARIS, S.J.**

Episc. Siland. Vic-Apost. Nankin.

Die 20 Junii 1914.



PRÉFACE.

La première idée du présent ouvrage est déjà ancienne. En août 1872, lors des importantes consultes présidées par Mgr Languillat, et dans lesquelles fut résolu tout le programme scientifique réalisé depuis par la Mission du Kiang-nan, le P. Aloys Pfister, déjà connu par son livre sur la Mission du Kiang-nan en 1869, et de nombreuses correspondances parues dans les **Missions Catholiques,** *ou la collection des* **Lettres des nouvelles Missions de la Chine,** *reçut, pour sa part, la charge de composer "une histoire générale de la nouvelle Mission du Kiang-nan."*(1) *Il se mit à l'œuvre avec sa conscience habituelle, et l'amour passionné qu'il portait aux œuvres de la Compagnie. Pendant plusieurs années, les documents s'amassèrent dans ses cartons; il mourut, le 17 mai 1891, avant d'avoir commencé sa rédaction; quelques jours auparavant, le 12 mai, ses précieux documents, dont le Père H. Havret avait obtenu communication à Ou-hou, périrent dans l'incendie de cette résidence; le P. Pfister n'eut pas connaissance de ce malheur, irréparable pour les futurs historiens de la mission.*(2)

Le P. Auguste Colombel recueillit la succesion du P. Pfister, et pendant plusieurs années amassa les matériaux d'une histoire de l'ancienne et de la nouvelle

---

(1) cf. t. 2, p. 149.

(2) P. Colombel, notice du P. Pfister. ***Histoire,*** t. III, P, 1252 sqq.

mission du Kiang-nan. En 1896, son manuscrit était prêt pour l'impression. Les réviseurs l'arrêtèrent, n'autorisant qu'une édition autographiée pour la circulation privée. L'auteur avait beaucoup lu ; et j'ai pu constater que, dans les documents imprimés jusqu'à lui, rien de vraiment important ne lui avait échappé. Malheureusement, il avait des habitudes d'esprit néfastes pour des travaux de cette nature ; absence ou imprécision des références, inexactitudes dans la reproduction des documents, abus des "souvenirs personnels", que la vive imagination de l'excellent homme rendait trop souvent infidèles. Joignez à cela trop de répétitions et de longueurs. Tel quel, son livre reste utile, et je ne saurais dire combien je lui suis redevable; j'ai dû contrôler ses sources, rectifier plus d'une fois ses citations, le compléter par de larges emprunts à des archives auxquelles le P. Colombel n'avait pas eu accès, l'abréger des deux tiers. Mais il me fut un bon guide ; et je lui dois la découverte de bien des pistes que, sans lui, je n'aurais pas soupçonnées Il n'est pas jusqu'aux "souvenirs personnels" que je n'aie cru pouvoir assez souvent reproduire, lorsqu'il s'agissait d'événements dont le P. Colombel avait été le témoin ou le héros ; dans ce cas, une note avertira toujours le lecteur.

Lorsqu'en 1907-1908, le R. P. J. Daniel, provincial de France, fit la visite du Kiang-nan, plusieurs missionnaires lui demandèrent de faire reprendre et publier l'histoire de la mission. Il me fit l'honneur de me proposer cette tâche, et j'acceptai d'enthousiame. Ce travail, commencé dans l'été de 1908, m'a valu l'aubaine d'un intéressant voyage dans les diverses sections de la mission que concerne mon histoire. De septembre 1909 jusqu'en Août 1910, j'ai pu consulter à mon aise les riches archives de la légation de France à Pé-king, du consulat général de France à Chang-hai, de la maison de Zi-ka-wei et des différentes sections ; j'ai parcouru le théâtre des faits que je raconte, et recueilli bien des

détails précieux de la bouche de témoins ou d'acteurs encore vivants. Des recherches au ministère des affaires étrangères, aux archives de la sacrée congrégation de la Propagande, dans les diverses collections de documents appartenant à la Compagnie en Europe, m'ont permis de compléter mon butin. Il m'est doux de remercier ici tous ceux dont le bienveillant accueil m'a rendu faciles et agréables ces longues recherches ; tout ce que permettaient les réglements des divers dépôts auxquels j'ai eu accès m'a été généreusement accordé.

Le plan que j'ai adopté me semblait s'imposer pour un travail de cette nature. Pour chaque épiscopat, je donne d'abord l'histoire générale de la mission, c'est-à-dire celle des événements communs aux diverses sections, ou qui ont eu une influence universelle ; puis les faits purement locaux sont réunis sous le titre. "Détail des œuvres." Je ne me dissimule pas les inconvénients de ce plan ; il impose quelques répétitions ; surtout il oblige à séparer dans le récit des faits qui ne l'ont pas été dans la réalité. Mais je n'ai pas trouvé d'autre moyen de dire tout l'essentiel sans m'exposer à des longueurs rebutantes pour le lecteur.

La romanisation des caractères chinois est celle du P. Zottoli, adoptée pour les Variétés Sinologiques *et les autres publications de la mission du Kiang-nan. La prononciation mandarine est toujours donnée ; j'ajoute entre parenthèses celle du dialecte de Chang-hai, pour les noms de personnes et de lieux se rapportant aux sections du sud-est ; c'est cette dernière qu'on trouve d'ordinaire dans les lettres des missionnaires du pays. Je n'ai admis qu'une seule exception, pour les établissements centraux groupés autour de Chang-hai ; la prononciation locale est seule indiquée ; des noms comme Zi-ka-wei, Yang-king-pang, Seng-mou-yeu, T'ou-sè-wè, Zô-sé, sont consacrés par l'usage. Il va sans dire que j'ai gardé l'orthographe admise en France pour certains*

noms de grandes villes (Chang-hai, Pé-king, Nan-king, Macao, Canton, etc.)

La table alphabétique qui termine le second volume donne, à la suite de la romanisation, les caractères de tous les noms chinois cités dans l'ouvrage. Le P. Matthias Tchang S. J. a bien voulu se charger de ce travail ; je lui en exprime ici toute ma reconnaissance.

J'offre ce livre aux missionnaires et aux chrétiens du Kiang-nan ; puisse-t-il leur faire aimer toujours mieux la belle mission, fondée au prix de tant de sacrifices, et dont les progrès sont aujourd'hui si consolants. Je l'offre aussi à tous les amis de notre vicariat ; représentants de la France en Chine, diplomates ou marins, dont tant de fois l'intervention préserva nos œuvres de la ruine, ou facilita leur développement ; bienfaiteurs dont l'inlassable charité fut le meilleur auxiliaire du travail apostolique ; puissent-ils trouver dans ces pages le témoignage imparfait, mais bien sincère, de notre reconnaissance.—

Zi-ka-wei, 24 *Mai* 1914,
en la fête de Notre-Dame Auxiliatrice de Zô-sé.

BIBLIOGRAPHIE

(Les abréviations courantes sont indiquées entre parenthéses.)

I) MANUSCRITS.

Archives de la Propagande, à Rome (Prop.)

Acta congregationum generalium. *(Act. Congr. gen.)*

Acta congregationis particularis super rebus Sinarum et Indiarum orientalium; t. 23 et 24 (1841-1856). *(Act. congr. partic.)*

Scritture riferite nei congressi; t. 7 à 18 (1830-1860) *(Scrit. ref)*

Archives du ministère des affaires étrangères, à Paris. (Aff. Etr.)

Mémoires et documents. Chine. 1843-1846; tomes 5-9; 13-15 (Mission Lagrené).

Correspondance de Chine; tome 2; 1844-1847

Archives de la légation de France à Pé-king (Leg. Franc.)

Carton 116. Affaires religieuses, Mission du Kiang-nan.

Archives du Consulat général de France à Chang-hai. (Cons. Franc.)

Correspondance des évêques et des supérieurs de la mission avec le consulat.

Documents conservés dans la Compagnie en Europe.

Correspondance de la mission avec les TT. RR. PP. Généraux et les RR. PP. Assistants de France *(Gén. Sin.)*

Correspondance des Généraux et Assistants avec les Provinciaux de France et de Naples, et avec la Curie, au sujet de la mission. *(Gén. Franc, Néap. Cur. rom.)*

Correspondance de la mission avec les RR. PP. Provinciaux de France et les procureurs de la mission en France. *(Franc.)*

Archives de la mission du Kiang-nan à Zi-ka-wei (Zi).

Les grandes divisions, auxquelles je renverrai constamment, sont les suivantes : A) Catalogues et feuilles d'œuvres. B) Correspondance des évêques et vicaires apostoliques du Kiang-nan. C) Correspondance des ministres de sections et des missionnaires avec les vicaires apostoliques. D) Consultes et comptes des sections. E) Pièces officielles sur le vicariat. F) Correspondance des supérieurs de la compagnie. G) Pièces en double. H.) Divers mémoires de missionnaires restés manuscrits. I, J.) Pièces chinoises. K et suivantes) Documents imprimés.

Archives de l'œuvre de la Sainte Enfance, à Paris.

Dossiers du Kiang-nan.

II) IMPRIMÉS.

Annales de la Congrégation de la Mission. Paris 1834 sq.

Annales de la Propagation de la Foi (A.P.F.)

Annales de l'œuvre de la Sainte Enfance (A.S.E.)

Aubry. Les Chinois chez eux. Paris 1889.

Beauvoir (Comte R. de) Voyages autour du monde. Paris 1874

Becker s.j. Le R. P. J. Gonnet. Ho-kien-fou 1900.

Bizeul s.j. Chinois et missionnaires. Limoges 1899.

Boulger. History of China. Londres 1884.

Broullion. Mémoire sur l'état actuel de la mission du Kiang-nan. Paris 1855.

Chinese repository. Canton 1833 et sqq.

Colombel. Histoire de la mission du Kiang-nan. t. 3, 4. Autographié ; T'ou-sè-wè s.d.

Cordier. Histoire de l'expédition de Chine, 1857-1858. Paris 1905.

id. Histoire de l'expédition de Chine, 1860. Paris 1906.

id. Histoire des relations de la Chine avec les puissancs occidentales. Paris 1901.

id. Les origines de deux établissements français dans l'Extrême-Orient. Paris 1896.

Courcy (marquis de) Souvenirs. Paris 1900.

Dallet. Histoire de l'Eglise de Corée. Paris 1874.

Daniel s.j. Alexis Clerc. Paris 1875.

Favier (Mgr). Pékin. Paris 1900.

Ferrière le Vayer (Marquis de). Une ambassade française en Chine. Paris 1854.

Fishbourne. Impressions of China. Londres 1855.

Gaillard s.j. Nan-king d'alors et d'aujourd'hui. Chang-hai 1901.

F. Garnier. De Paris au Thibet. Paris 1882.

P. Giquel. La politique française en Chine depuis les traités de 1858 et 1860. Paris 1872.

Grandidier s.j. Vie du R. P. A. Guidée. Paris 1867.

Guidée s.j. Notice sur la vie et la mort du P. F. Estéve. Paris 1860.

(Havret s.j.) La mission du Kiang-nan. Paris 1899.

Hubner (baron de). Promenade autour du monde. Paris 1873.

Huc. L'empire chinois. Paris 1857.

Journal de la mission du Kiang-nan. Autographié, Zi-ka-wei.

Jurien de la Gravière. Voyage en Chine. Paris 1864.

Launay. Histoire de la Société des Missions Etrangères. Paris 1801.

id. Histoire des missions de Chine. Kouy-Tcheou. Paris, 1903.

Lavisse et Rambaud. Histoire générale (publiée sous la direction de).

Lavollée. France et Chine. Paris 1900.

Leboucq s.j. Monseigneur Edouard Dubar. Paris 1879.

Lettres des nouvelles missions de la Chine *(N.M.)* (autographiées, Paris 1842-1868).

Lettres des scolastiques de Laval (jusqu'en 1879) et de Jersey (à partir de 1881). *(Scol.)*

Litteræ annuæ provinciæ Franciæ Societatis Jesu.

Mac Gillivray. A centenary of protestant missions in China. Chang-hai 1907.

Marbot. Vie de Mgr Forcade. Paris 1886.

Mazeau. L'héroïne du Pé-tang, Héléne de Jaurias. Paris 1905.

Mémoires de la Congrégation de la Mission. Paris 1865 sqq.

Mercier. Campagne du *Cassini* dans les mers de Chine. Paris 1889.

Moges (marquis de). Souvenirs d'une ambassade en Chine. Paris 1860.

Moidrey (J. de s.J.) Notes statistiques sur les missions catholiques en Chine. Chang-hai 1909.

Montalto de Jesus. Historic Shanghaï. Chang-hai 1909.

Nouvelles de la mission du Kiang-nan. Autographié Zi-ka-wei.

Œuvres de la mission du Kiang-nan. Chang-hai, annuel.

Palatre. Le pélerinage de N. D. de Zô-sé. Chang-hai 1875.

id. L'infanticide en Chine. Autographié, Zi-ka-wei 1878.

Parliamentary papers, Accounts and papers. (En plus du numéro d'ordre et de la date de chaque Paper, je citerai le tome et la page de la collection du British Museum à Londres.)

Pfister s.J. La hiérarchie catholique en Chine en Corée et au Japon (éd. P. J. de Moidrey) Chang-hai 1908.

id. Le Kiang-nan en 1869. Paris 1869.

id. Catalogus Patrum ac Fratrum s.J., qui... Evangelio Christi propagando in Sinis adlaboraverunt. Chang-hai, 1872; Editions de 1892 (P. L. Sica); 1908 (P. H. Dugout).

Pierre. Vie de Mgr Languillat. Belfort 1893.

Pouplard. Vie du R. P. M. Fessard. Paris 1896.

Relations de Chine. Paris 189 sqq.

Relations de la mission de Nankin; 1873-1875. Chang-hai 1874, 1875.

Richard s.J. Géographie de l'Empire de Chine. Chang-hai 1905.

Rochechouart (comte J. de). Pékin. Paris 1878.

Rousset. A travers la Chine. Paris 1887.

Servière (J. de la s.j.) Croquis de Chine. Paris 1912.

Sica s.j. Annales domus Zi-ka-wei. Autographié, Zi-ka-wei 1884.

id. Status missionis Nankinensis a 1847 ad 1871. Saint-Brieuc 1871.

id. Une famille napolitaine. Paris 1892.

id. De vita RR. DD. Languillat. Roehampton 1879.

Tchang-Tche-Yn (S. H.) Liste chronologique des consuls de France à Chang-hai—Chang-hai 1912.

Verdun. Le diable dans les missions. Paris s.d.

Wolferstan s.j. The catholic church in China. Londres 1909.

NORD



Dessiné par Ed. Dumas-Vorzet. Imp. Lemercier et Cie. Gravé par H. Schmidt, r. Galande 45.

PREMIÈRE PARTIE

EPISCOPAT DE MGR DE BESI

(1839 - 1848)

INTRODUCTION

I. LE KIANG-NAN. ADMINISTRATION CIVILE.
CLIMAT. CONDITIONS DE LA VIE.

II. LES ORIGINES DU CHRISTIANISME AU KIANG-NAN
JUSQU'EN 1840.

INTRODUCTION

Avant d'aborder l'histoire de la mission du Kiang-nan depuis 1840, époque où la Compagnie de Jésus y fut rappelée, je crois utile de donner quelques notions sur la géographie des deux vastes provinces où s'est exercée l'action de nos missionnaires, et sur les origines du christianisme dans le pays.

I) ADMINISTRATION. CLIMAT. CONDITIONS DE AL VIE.

Le vicariat apostolique du Kiang-nan, ainsi appelé de l'ancienne province Chinoise de ce nom, subdivisée depuis 1667 en deux autres, le Kiang-sou à l'Est, le Ngan-hoei à l'Ouest, est borné au sud par la province du Tché-kiang (actuellement deux vicariats apostoliques aux lazaristes); à l'Ouest par celles du Kiang-si (trois vicariats apostoliques aux lazaristes) et du Houpé (trois vicariats apostoliques aux franciscains); au Nord-Ouest, par celle du Ho-nan (trois vicariats apostoliques aux missions Etrangères de Parme et Milan); au Nord par celle du Chan-tong (trois vicariats apostoliques, dont deux aux franciscains, le troisième aux missionnaires allemands de Steyl.) (1)

D'après le recensement de Kia-king, en 1814, (2) la population du Kiang-sou était de 37.840.000 habitants, celle du Nganhoei de 34.168.000. Elle a beaucoup baissé, par suite de la guerre des rebelles, et des calamités qui en furent la conséquence. On l'estime actuellement de 23.980.230 habitants pour le Kiangsou et de 23.672.300 pour le Ngan-hoei. (3)

Si nous considérons l'administration civile, à l'époque que couvre notre histoire (1840-1898), le Kiang-nan est, ainsi que le

---

(1) (J. de Moidrey S.J.) ***Notes statistiques sur les missions catholiques en Chine,*** p. 3.

(2) Cité dans les ***Relations de la mission de Nanking,*** 1873/1874, p. XI.

(3) L. Richard, ***Géographie,*** p. 147,154.

Kiang-si, soumis à la juridiction du vice-roi (Tche-t'ai) (tse-dai), de Nan-king. Les deux gouverneurs des provinces qui le composent résident, celui du Kiang-sou à Sou-tcheou (Sou-tseu), celui du Ngan-hoei à Ngan-k'ing. Le Kiang-sou est divisé en douze départements ou préfectures de premier ordre (fou), de second ordre (tcheou) (ts'eu) ou de troisième ordre (t'ing); soixante-sept arrondissements ou sous-préfectures de premier ordre (tcheou) (tseu) ou de second ordre (hien) (yeu). (1) Le Ngan-hoei compte treize départements et cinquante-cinq arrondissements.

Les chefs-lieux des préfectures et sous-préfectures sont des villes murées, à l'exception de vingt et un au Kiang-sou, et sept au Ngan-hoei. (2) Plusieurs de ces villes, même de simples sous-préfectures, comme Chang-hai, Ou-hou, Ou-si (Vou-sih), sont fort peuplées, et présentent un mouvement d'affaires considérable.

Chaque province possède un gouverneur Fou-t'ai (Fou-dai), un grand trésorier Fan-t'ai (vè-dai), un grand juge Nié-t'ai (gni-dai), un grand examinateur Hio-t'ai (hoh-dai), un certain nombre d'inspecteurs généraux préposés à divers services (douanes, voies de communication, etc. Tao-tai (dao'-dai). Un de ces tao-tai (dao'-dai), en résidence à Chang-hai, est plus spécialement chargé des relations avec les étrangers, et des affaires des missions. Un autre tao-tai (dao'-dai) des affaires étrangères réside à Ngan-k'ing, pour le Ngan-hoei, mais son rôle est moins important.

Autant de préfets qu'il y a de départements. Autant de sous-préfets que d'arrondissements. Ajoutons des administrateurs de degré inférieur Fan-se (vè-se) qui ont juridiction sur une subdivision de la sous-préfecture, et des agents de la police locale Ti-pao (di-pao). Les notables Tong-che (tong-ze) jouent un grand rôle dans l'administration des villes et villages.

C'est surtout aux préfets et sous-préfets que nos missionnaires ont affaire. "C'est à la barre de ces magistrats, aux attributions si complexes, à la fois juges et procureurs, percepteurs du tribut et des droits de toute nature, que ressortissent en première instance toutes les affaires civiles et criminelles. Ils sont peu payés par le gouvernement, et telle est une des causes des exactions auxquelles tous se livrent aux dépens des plaideurs.

---

(1) cf. ***Oeuvres de la mission du Kiang-nan, d'après la division civile.*** Zi-ka-wei, 1911. — Le tcheou (ts'eu) est tantôt indépendant tantôt dépendant du préfet.

(2) Leurs titulaires résident d'ordinaire dans une ville voisine.

Ils disposent pour l'exécution de leurs ordres, d'une troupe de gens sans aveu, connus en Europe sous le nom de satellites, ordinairement fumeurs d'opium, lesquels éternisent les délais de la procédure, pour vivre plus longtemps de la substance des clients." (1)

Le mission, situés entre 113° et 119° de longitude Est de Paris, et par 29° à 35° de latitude Nord, est victime, en été, d'un climat tropical. Les fortes chaleurs qui y régnent du 15 Juin à la fin d'Août, jointes à l'humidité de la vallée du Yang-tse-kiang, sont trop souvent non seulement pénibles, mais dangereuses, pour les missionnaires. C'est alors que sévissent fièvres, maladies de foie, dysenterie, typhoïde, et que les insolations peuvent être mortelles. De là les nombreux décès prématurés qui ont fait de notre mission, surtout pendant les premières années, une des plus meurtrières.

Actuellement, le climat et les précautions qu'il exige étant mieux connus, la moyenne de vie des missionnaires s'est considérablement relevée. (2)

Les mois d'automne sont généralement délicieux au Kiang-nan et les forces, débilitées par le cruel été, peuvent alors se refaire.

La vie du missionnaire est très différente suivant qu'il réside dans telle ou telle partie du vicariat. Au sud du fleuve, où les chrétiens jouissent souvent d'une certaine aisance, il trouve d'ordinaire, dans ses voyages, des maisons de briques couvertes en tuiles pour le recevoir. Au nord, de même qu'à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men, les paillottes aux parois formées de claies de roseaux, les gourbis en terre, furent longtemps l'unique habitation. Que de missionnaires ont dû une mort prématurée aux infirmités contractées dans ces logis insalubres, et d'une malpropreté répugnante. On s'efforce actuellement de procurer à chaque père, dans sa section, à côté d'une église centrale, une maison habitable ou il puisse se refaire après ses rudes courses.

Mêmes différences dans le régime. Au sud du fleuve, dans les sections peuplées presque uniquement de vieux chrétiens, ceux-ci pourvoient à l'entretien de leur missionnaire ; et d'ordinaire ils s'acquittent de ce devoir avec une générosité à laquelle il a fallu, d'autorité, fixer des limites.

---

(1) (P. H. Havret). *La mission du Kiang-nan*, p. 110 sqq. Je n'ai mentionné ici que les mandarins dont les noms sont continuellement cités par nos missionnaires. Pour avoir une idée suffisamment complète de la hiérarchie mandarinale, on peut consulter le P. L. Richard. *Geographie*, p. 280 sqq.

(2) *cf. Catalogus Patrum ac Fratrum* (1908) append. II, p. 94 sq.

Il reste la difficulté, pour quelques-uns toujours sérieuse, de s'accoutumer à la cuisine chinoise. D'ailleurs, en combien de pauvres villages le missionnaire accepte bien joyeusement les mêmes privations que son troupeau. Au nord du fleuve, et au Ngan-hoei, pays récemment ouverts à l'Evangile, le missionnaire ne demande rien à ses néophytes : il s'entretient, lui et ses œuvres, sur l'allocation annuelle que lui sert la mission.

Pour des hommes continuellement en courses, afin de visiter les divers postes, et de porter aux malades les derniers sacrements, la question des moyens de transport est capitale. Ces moyens varient avec les diverses régions. Aux environs de Chang-hai, dans l'immense plaine de rizières sillonnée d'innombrables canaux, les voyages se font en barque. Chaque père a la sienne, à l'arrière de laquelle flotte le drapeau blanc à croix rouge; ces esquifs, contenant deux cabines couvertes, pour le missionnaire et son catéchiste, sont assez confortables; et on peut y lire et y travailler pendant les longues heures du voyage. A Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men, pas d'autre moyen de locomotion que la brouette chinoise, avec sa roue haute de trois pieds environ, large de trois centimètres, sur l'essieu de laquelle repose un bâti horizontal, débordant la roue d'un pied environ à droite et à gauche. Le missionnaire s'assied d'un côté, les jambes pendantes, son bagage amarré de l'autre côté lui faisant équilibre. Hélas, dès que glace, neige ou pluie ont rendu les chemins impraticables, la voiture de saint François est la seule qu'on puisse utiliser. Au nord du Kiang, dans l'immense plaine du Siu-tcheou fou, on se sert du char attelé de mûles. Dans tout le Ngan-hoei, pays accidenté, aux longues étapes, les courses se font à mûle, un coolie portant les bagages suspendus aux deux bouts d'une perche de bambou.

Pour les longs parcours, notre mission offre un avantage appréciable; trois magnifiques voies d'eau la traversent, du nord au sud, et de l'est à l'ouest. Le large Yang-tse-kiang, dont le cours, de Ngan-k'ing à l'embouchure, appartient au Kiang-nan, est desservi par les confortables vapeurs de plusieurs compagnies rivales; en trente-six heures on est transporté d'une extrémité à l'autre de la mission. Le canal impérial traverse le Kiang-sou de Sou-tcheou (Sou-tseu) jusqu'à l'extrémité du Siu-tcheou-fou; des vapeurs le desservent sur une grande partie de son cours. Enfin, la belle rivière Hoai, arrose le nord du Ngan-hoei, parallèlement au Yang-tse-kiang; elle est navigable pour les barques.

Cette facilité des communications, qui permet au Vicaire Apostolique de faire, avec une rapidité relative, la visite de son immense mission, est une des raisons pour lesquelles le Kiang-nan

est resté indivis jusqu'ici, alors que toutes les provinces voisines se sont sectionnées en nombreux vicariats.

Ajoutons que, depuis quelques années, l'ouverture des deux lignes de chemin de fer de Chang-hai — Hang-tcheou, et Chang-hai — Nan-king, cette dernière bientôt prolongée jusqu'à l'extrémité septentrionale du Kiang-nan, transforme la vie d'une grande partie de nos missionnaires. Tel voyage, qui demandait jadis dix, douze et quinze jours, se fait aujourd'hui en moins de vingt-quatre heures.

Ces "commoditates vaporeae quibus gaudemus", comme disait naguères élégamment un professeur de Zi-ka-wei, rendront l'évangélisation de plus en plus rapide et facile.

II) LES ORIGINES DE LA MISSION DU KIANG-NAN.

C'est au Père Ricci et à ses premiers collaborateurs qu'est dûe la fondation des chrétientés qui, depuis, ont persévéré au Kiang-nan, en dépit de toutes les persécutions. En 1595 et 1599, en se rendant à Pé-king, Ricci séjourna à Nan-king, et y fit d'importantes conversions. Le P. de Rocha, qui lui succéda dans cette ville, y convertit en 1603, et baptisa sous le nom de Paul, le fameux lettré Siu-koang-k'i (Zi), que la plus brillante carrière attendait à Pé-king. Paul Siu (Zi), originaire de Chang-hai, introduisit dans sa ville natale les frères de Ricci; et la résidence que sa famille possédait dans la ville murée devint le berceau de la foi dans ces contrées. (1) Les conversions se multiplièrent bientôt parmi les paysans établis sur les domaines du célèbre Ko-lao, et beaucoup de nos belles Chrétientés de la plaine de Chang-hai n'ont pas d'autre origine.

Les missionnaires du Kiang-nan au dix-septième siècle furent, pour la plupart, des jésuites de la vice-province de Chine, dont le supérieur résidait à Pé-king. (2) En 1663, d'après un manuscrit du P. Louis de Gama, visiteur de la mission de Chine, le Kiang-nan possédait douze grandes églises et de nombreuses chapelles, où se réunissaient 55.100 chrétiens; six missionnaires jésuites avaient la lourde charge de ce troupeau. Dans la seule ville de Chang-hai, deux églises et soixante six oratoires domestiques réunissaient 40.000 chrétiens; une petite-fille de Paul Siu (Zi), Candide Hiu, insigne bienfaitrice de la mission, avait par ses

---

(1) cf. P. L. Gaillard. ***Nan-king d'alors et d'aujourd'hui,*** p. 291 sqq. Chang-hai 1901. (***Variétés sinologiques,*** 18).

(2) Le catalogue de 1701 indique deux résidences de franciscains à Ngan-k'ing et Nan-king, une résidence de prêtres séculiers à Tch'e-tcheou.

largesses, grandement contribué à ce développement. L'introduction du christianisme dans l'île de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) est de la même époque.

C'était surtout aux environs de Chang-hai, et le long du canal impérial, que se rencontraient les autres groupements principaux, à Hoai-ngan, Yang-tcheou, Nan-king, Sou-tcheou (Sou-tseu), Tch'ang-tcheou (Zang-tseu), Kia-ting (Ka-ding), Song-kiang (Song-kaong).

Les premières églises du Ngan-hoei sont de la fin du dix-septième siècle. Le P. François Noel, belge, ayant été appelé dans la sous-préfecture de Ou-ho par un neveu de Candide Hiu, y baptisa plusieurs centaines de personnes.

Au dix-huitième siècle, la mission française établie à Pé-king depuis 1688, apporta aux jésuites de la vice-province de Chine, qui travaillaient au Kiang-nan, un utile concours. En 1720, les pères français avaient des résidences dans la préfecture de Siu-tcheou, et dans les sous-préfecture de Ou-si (Vou-sih) et Kiang-yn (Kaong-yen) au Kiang-sou, et de Ou-ho (Ngan-hoei).

A la plus belle époque, au début du dix-huitième siècle, le Kiang-sou compta près de 100.000 chrétiens, dont 80.000 dans les seuls environs de Chang-hai. Le Ngan-hoei, au contraire, à part la florissante chrétienté de Ou-ho, et celle de Tong-men, dans le Sud, resta terre inculte. (1)

Le Kiang-nan, en même temps que plusieurs autres provinces, fut placé, de 1674 à 1690, sous la juridiction de vicaires apostoliques. Le 10 Avril 1690, Alexandre VIII érigea le siège épiscopal de Nan-king, sous la dépendance de l'archevêque de Goa et le patronage du Portugal.

Le 15 Octobre 1696, le diocèse fut réduit par Innocent XII aux deux provinces du Kiang-nan et du Ho-nan. Trois des cinq évêques qui occupèrent le siège au dix-huitième siècle furent jésuites; les deux autres carme et franciscain.

Le dix-huitième siècle fut néfaste aux missions de Chine. Point n'est besoin de rapporter ici les malheureuses divisions entre missionnaires causées par la controverse des rites, l'irritation soulevée parmi les chrétiens, les lettrés surtout, par les décisions de Clément XI et de Benoit XIV qui la terminèrent, si justifiées qu'elles fussent du point de vue doctrinal, les persécutions qui

---

(1) Pour les détails, cf. H. Havret, ***La mission du Kiang-nan,*** p. 14 sq., 22 sq., 39 sq., et les auteurs auxquels il renvoie.

marquèrent les régnes de Yong-tcheng (1724 et 1732) et Kien-long (1746 et suivantes). (1) Toutes ces causes n'expliquent que trop la diminution du nombre des chrétiens au dix-huitième siècle. Le dernier coup fut porté à la mission du Kiang-nan par la suppression de la Compagnie de Jésus, d'abord en Portugal, puis dans le monde entier. En 1762, 24 jésuites, dont 16 appartenaient à la vice-province de Chine, furent embarqués à Macao, pour l'Europe, par ordre de Pombal, et déportés en Italie, ou soumis aux lentes tortures des cachots du fort S[t] Julien. En 1775, l'évêque de Nan-king, Godefroid Xavier de Laimbeckhoven, jésuite, eut le douloureux devoir de promulguer à ses frères le bref *Dominus ac Redemptor*. Cet infortuné prélat, dont l'épiscopat (1752 à 1787) n'est qu'une suite de travaux, de persécutions et d'épreuves de tout genre, en était réduit, à la fin de sa vie, à n'avoir plus qu'un seul collaborateur, ex-jésuite indigène, pour secourir les 30.000 chrétiens qui avaient encore le courage de professer publiquement leur foi au Kiang-nan. Il donna, avant de mourir, l'onction sacerdotale à quatre jeunes Chinois, qui continuèrent son oeuvre pendant bien des années. Le 22 mai 1787, Mgr de Laimbeckhoven s'éteignit dans la petite chrétienté de T'ang-kia-hiang (T'aong-ka-haong), près de Chang-hai; son corps fut porté par les chrétiens à leur cimetière de Sou-tcheou (Sou-tseu), où en 1877 un modeste monument, décoré d'une épitaphe latine et chinoise, fut élevé sur sa tombe.

Le dernier jésuite du Kiang-nan, le P. Jean Yao, chinois, de la préfecture de Hoei-tcheou, au Ngan-hoei, vécut jusqu'en 1796; il eut la consolation de fonder, en 1790 et 1792, les premières communautés de Hai-men, formées de colons venus de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming).

Pendant cinquante années, la mission du Kiang-nan n'eut plus, comme pasteurs, que les prêtres indigènes laissés par Mgr de Laimbeckhoven, et ceux que les lazaristes de Pé-king et de Macao, successeurs des jésuites, purent lui envoyer. Mgr Alexandre de Gouvéa, évêque de Pé-king, fut nommé, vers 1790, administrateur de Nan-king; il mourut en 1808. Il eut pour successeur Mgr Cajétan Pirés Pereira, lazariste portugais, consacré à Pé-king, le 20 août 1804, évêque de Nan-king. Forcé de résider dans la capitale, où le retenaient ses fonctions de membre du tribunal des mathématiques, et plus tard d'administrateur de l'évêché, il gouvernait le Kiang-nan par des vicaires généraux de sa

(1) C'est pendant cette dernière que furent étranglés à Sou-tcheou (Sou-tseu), le 12 Décembre 1748, les deux missionnaires jésuites Antoine Henri Henriquez portugais, et Tristan de Athemis italien. Leur procès de béatification s'instruit.

congrégation. On a les noms de deux d'entre eux, M. Joao Castro Moura, en 1831, et M. Joseph Henriquez de 1832 à 1836; ils ne firent que de courtes apparitions dans la mission, résidant d'ordinaire au collège Saint Joseph de Macao, destiné à former les prêtres chinois.

Un des derniers actes de Mgr Pirés fut d'appeler dans son diocèse celui qui devait le relever de ses ruines, en y introduisant les frères des premiers apôtres du Kiang-nan.

CHAPITRE Ier

ETAT DE LA MISSION DU KIANG-NAN EN 1840.

L'évêque administrateur, Mgr de Bési.

Le clergé; lazaristes français, lazaristes chinois, prêtres séculiers indigènes.

Les auxiliaires du clergé; administrateurs de chrétientés, vierges.

Les chrétiens; qualités et défauts.

Lorsque la compagnie de Jésus fut rappelée au Kiang-nan (1840-1842), le diocèse de Nan-king venait d'être confié à un nouvel administrateur.

Louis, Comte de Bési, Véronais, compatriote du Pape Grégoire XVI, avait fait ses études à Rome, où il avait connu intimement le T. R. P. Roothaan, général des jésuites, le P. Barelle, et plusieurs autres membres de la Compagnie. (1)

Membre de l'académie ecclésiastique, il pouvait compter sur la plus brillante carrière, lorsqu'en 1833 il annonça la résolution de se consacrer aux missions de Chine, et se mit à la disposition de la Propagande.

En Mai 1833, il s'embarquait à Bordeaux, après avoir écrit à Grégoire XVI une lettre touchante, où il faisait l'histoire de sa vocation apostolique. (2) Il était porteur d'un décret de la Propagande, qui lui confiait la succession de Mgr Pires Pereira, évèque de Nan-king et administrateur de Pé-king, au cas où le Prélat, dont on connaissait la faible santé, mourrait sans s'être désigné un remplaçant. (3)

Ce décret était un rude coup porté aux privilèges du Portugal, qui jusque-là, en cas de vacances des sièges de Pé-king et de Nan-king, désignait le nouveau titulaire.

Mgr de Bési comptait reprendre à Pé-king l'œuvre scientifique des jésuites, et il emportait avec lui des instruments de physique et d'astronomie destinés à l'observatoire. Arrivé à Macao en 1834, avec quatre autres prêtres de la Propagande, il dut reconnaître que son projet soulevait les plus graves difficultés. Mgr Pires Pereira était toléré à grand peine à Pé-king comme membre

---

(1) *Le P. Brueyre,* 20 Nov. 1842. N. M. 1,40

(2) 8 Mai 1833. *Prop. Scrit. ref.,* t. 8.

(3) *Decretum S. Congreg. de Prop. Fide* 9 Mars 1833, signé du cardinal Pédicini, préfet. *Zi.* B. 1.

du tribunal des mathématiques; l'arrivée d'un nouveau prêtre européen risquait de soulever une violente persécution; les circonstances étaient aussi peu favorables que possible à l'entreprise scientifique dans la Capitale; d'ailleurs les lazaristes portugais de Macao ne cachaient pas leurs appréhensions devant le projet nouveau; la présence à Pé-king de prêtres étrangers à leur congrégation ne raviverait-elle pas les pénibles divisions qui avaient tant nui à cette mission au cours des dix-septième et dix-huitième siècles; l'introduction dans la Capitale d'un missionnaire propagandiste, venu en Chine sans l'autorisation du Portugal, ne risquait-elle pas de les brouiller avec le gouvernement qui les protégeait. (1)

M. de Bési se résigna, non sans peine, à renoncer à son projet de voyage à Pé-king; et d'accord avec M. Umpierre, Procureur de la Propagande à Macao, s'introduisit secrètement au Hou-koang, confié aux propagandistes; il y mena pendant trois ans la vie de missionnaire, (2) avec les pouvoirs de vicaire général qu'il tenait du vicaire apostolique de cette mission. (3)

En 1837, Paul Tou, chrétien du Kiang-nan, ancien élève du collège St Joseph de Macao, qui chaque année venait dans cette ville porter la correspondance des prêtres chinois du diocèse, et toucher les pensions qui leur étaient servies sur les revenus des biens possédés par l'évêché à Macao, eut connaissance de la présence de M. de Bési au Hou-koang. Il vint le voir; d'après la conversation qu'il eut avec lui, et les récits que lui firent les chrétiens, il se figura que le missionnaire venu de Rome était un jésuite qui cachait sa qualité. De retour au Kiang-nan, il répandit cette nouvelle. Prêtres et fidèles avaient gardé bon souvenir de leurs anciens missionnaires; et plus d'une fois, déjà,

(1) M. Salhorgne, supérieur général des lazaristes, au Cardinal Fransoni. 13 Avril 1835. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 8; Le cardinal Fransoni s'était plaint que Mr. de Bési n'avait pas trouvé, auprès des lazaristes de Macao, les secours qu'il était en droit d'en attendre (Lettre du 31 Mars 1835, citée dans ***Mémoires de la Congrégation de la mission,*** t 8, p. 482, sq.) M. Salhorgne, supérieur général, et M. Torrette, supérieur des lazaristes français en Chine, justifièrent leurs confrères portugais, en exposant la situation difficile dans laquelle ils se trouvaient. ***(Mémoires de la congrégation de la mission.*** t. 8. p. 483 sq. 487 sq.).

(2) Plusieurs lettres intéressantes de M. de Bési, au cardinal préfet de la Propagande, ou au procureur de Macao, sur ses travaux au Hou-koang, sont conservées aux archives de la Propagande ***(Scrit, ref.,*** t. 8).

(3) M. de Bési au procureur de Macao, Octobre 1839. ***(Prop. Scrit. ref.; t. 9).***

nous le verrons, avaient écrit à Rome pour obtenir leur retour en Chine; M. Henriquez, lazariste portugais, qui tenait de Mgr Pires Pereira les pouvoirs de grand-vicaire de Nan-king, résidait à Macao où sa mauvaise santé le retenait, et ne pouvait diriger lui-même la mission du Kiang-nan. Le P. Jean de Spina (Wang) et le P. Simon Pires (Tchang), rédigèrent une pétition que d'autres prêtres et des chrétiens influents signèrent avec eux, et l'adressèrent à Pé-king à Mgr Pires Pereira; ils le priaient de donner à M. de Bési des pouvoirs de grand-vicaire pour le diocèse de Nan-king. L'évêque y consentit volontiers, heureux de procurer un secours efficace au diocèse qu'il n'avait jamais pu visiter. (1)

Des chrétiens envoyés par lui portèrent à M. de Bési des lettres, en date du 1er Octobre 1838, qui lui conférèrent les pouvoirs de grand-vicaire de Nan-king. (2)

M. de Bési, qui connaissait les intentions de la Propagande à son sujet, accepta l'honneur et la charge qui lui étaient offerts, et vint au Kiang-nan à la fin de 1838 ou au début de 1839. (3)

Ce voyage le priva probablement de la palme du martyre; il était dénoncé en même temps que le Bx Perboyre, au gouverneur

---

(1) Nous connaissons ces détails par un long rapport envoyé à Macao, en Juin 1847, par d'autres prêtres du Kiang-nan, ceux-là hostiles à Mgr de Bési. Je reviendrai plus loin sur cette pièce. (Copie *Zi.* B. 15).

(2) Si nous en croyons cette lettre, adressée au clergé et aux fidèles du Kiang-nan, et conservée à Zi-ka-wei (B.1.), ce serait à la demande de Mgr Pires Pereira que la Propagande avait envoyé en Chine un missionnaire capable de prendre l'administration de Nan-king; et seules les difficultés des circonstances avaient empêché jusque là la nomination effective de M. de Bési. "Sacra Congregatio nostrae petitioni annuens R. D. L. Comitem de Bési, utpote procul dubio sanctitate et doctrina structum, vestrave confidentia consequenter dignum, in Sinas misit; sed nos justas ob causas eum usque in praesentiarum praestolari fecimus." Les infirmités de M. Henriquez le confinant à Macao, le comte de Bési est placé à la tête du diocèse. "R. D. Ludovicum, Comitem de Bési, summamus, et eum vicarium generalem Nankini, qui omni facultate jurisdictionis Epicopalis gaudeat, nominamus".

(3) En Février 1839, si nous en croyons une lettre de M. Torrette, supérieur des lazaristes français de Macao (8 Juillet 1839: citée dans ***Mémoires de la Congrégation de la mission,*** t. 8. p. 607.) Mais les lettres de M. Torrette de cette époque contiennent plus d'une inexactitude. En 1838 si nous en croyons la lettre des prêtres du Kiang-nan citée plus haut. Copie *Zi.* B. 15.

du Hou-koang, et aurait sans doute subi le même sort que son compagnon d'apostolat. (1)

Arrivé au Kiang-nan M. dè Bési se trouva en face de sérieuses difficultés. M. Henriquez, vicaire général de Nan-king, incapable de s'acquitter en personne de sa charge, avait délégué ses pouvoirs à M. Jean Ferdinand Faivre, lazariste français, et celui-ci gouvernait le diocèse. (2)

Pour éviter un pénible conflit de juridiction, M. de Bési quitta le Kiang-nan, après avoir informé la Propagande des difficultés survenues, et rentra au Hou-koang, jusqu'à l'arrivée de la réponse de Rome. (3)

Entre-temps, Mgr Pires Pereira était mort, le 2 Novembre 1838. La Propagande profita de la vacance du siège pour règler l'administration du diocèse de Nan-king, et l'enlever de fait aux Portugais, sans cependant révoquer encore la bulle d'Alexandre VIII (1690) qui avait créé l'évêché. Par un bref du 3 Septembre 1839, Grégoire XVI sépara la province du Chan-tong du diocèse de Pé-king, et l'érigea en vicariat apostolique directement soumis au Saint-Siège. Le 10 Janvier 1840, M. Louis de Bési en fut nommé vicaire apostolique, avec le titre épiscopal de Canope i. p. i. (4)

Enfin, le 23 Janvier 1840, le cardinal Fransoni, Préfet de la Propagande, annonçait au nouvel évêque "que l'administration spirituelle de Nan-king et sa charge lui étaient provisoirement confiées, comme à l'évêque le plus voisin, avec toutes les facultés nécessaires et opportunes qui lui avaient été concédées pour le vicariat apostolique du Chan-tong". (5)

---

(1) Colombel, ***Histoire***, ***p. 59***.

(2) A la suite de la suppression des ordres en Portugal, en 1834, les lazaristes portugais avaient obtenu de la Propagande la permission de se faire aider dans leur mission de Chine par leurs confrères français. ***(Mémoires de la Congrégation de la Mission,*** t. 8. p. 602 sq.) M. Faivre vint ainsi dans la mission du Kiang-nan en 1837, M. Lavaissière en 1839. ***(Mémoires de la Congrégation de la Mission***, t.8.p. 602,720 sq.).

(3) M. de Bési au procureur de la Propagande à Macao, Octobre 1839, ***Prop. Scrit. ref.***, t.9.

(4) Ces pièces sont à Zi-ka-wei (B.1). Dans une lettre du 23 Janvier 1840, annonçant leur envoi, le cardinal Fransoni, Préfet de la Propagande, ajoutait "Cui aggiungo che il Padre Generale dei gesuiti mi promette d'inviarle al piu presto 3 o 4 de sui Religiosi, onde ha in cio un grande argomento di conforte" (à Mgr de Bési. ***Zi.*** B,1.) C'est la première nouvelle de la conclusion des négociations engagées à ce sujet.

(5) ***Zi.*** B,1.

Le 16 Avril 1841, M. Faivre porta à la connaissance des prêtres du diocèse les décisions romaines, et les exhorta à signer une adresse au nouvel administrateur. (1)

Le 14 Mars 1841, Mgr de Bési avait été sacré par Mgr Joachim Salvetti, évêque d'Euria, vicaire apostolique du Chan-si. (2)

Il prit aussitôt l'administration de l'immense territoire soumis à sa juridiction, et qui comprenait quatre provinces chinoises ; le Chan-tong, le Kiang-sou, le Ngan-hoei, le Ho-nan. (3)

Il trouvait comme collaborateurs onze prêtres; deux lazaristes français Mm. Faivre et Lavaissière, deux lazaristes chinois agrégés à la Congrégation française, Mm. André Yang, originaire du Tche-li, et Paul Tch'eng, originaire de Mongolie, tous deux élevés à Pé-king, au Pé-tang; des sept autres prêtres chinois, deux, Mm. Paul Kin (a Costa) et Mathieu Sen (Sequeira) appartenaient à la congrégation des lazaristes portugais; les autres, élèves de cette même congrégation, soit à Macao, soit à Pé-king, gardaient avec elle certains liens ; en particulier c'est par le collège Saint Joseph de Macao qu'ils faisaient passer leur correspondance avec l'Europe. Quand les lazaristes français quittèrent le Kiang-nan, leurs deux confrères, Mm. Yang et Tch'eng, les suivirent ; les autres restèrent attachés au diocèse de Nan-king. (4)

Un embryon de séminaire, ou plutôt de noviciat, avait été fondé par M. Faivre à T'ang-wan (Daong-wè); il comprenait cinq jeunes gens, dont trois originaires de la mission de Ou-si (Vou-sih) (5) un de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), le cinquième, scolastique

---

(1) *Zi* B. 7. L'adresse est signée des PP. Faivre, Lavaissière, Pires, Montero, Yang de Spina, Lemos, Tchin, Yang, Xen Seguira, Ly, Costa ; elle est incluse dans une lettre de M. Faivre à Mgr de Bési, 17 Décembre 1841. (*Zi* B, 7.)

(2) Sica. *Status Mis. Nank.* p. 1.

(3) Je n'ai pas à raconter ici les difficultés que créèrent à la Propagande ces actes qui restreignaient le fameux patronage portugais. On en trouvera le récit détaillé dans le *Pé-king* de Mgr Favier p. 189 sq, et dans les *Mémoires de la Congrégation de la Mission,* t. 8, p, 97 sq. Au Kiang-nan, l'influence portugaise fut très vite annihilée par celle de l'Angleterre et de la France ; je raconterai en leur lieu quelques tentatives de prêtres et de chrétiens chinois pour renouer des relations avec Macao.

(4) Pfister Sica. *Catalogus Patrum ac fratrum* (1892) *Append.* p, 2.

(5) La mission de Ou-si (Vou-sih) relevait spécialement des lazaristes français héritiers des oeuvres des jésuites français de Pé-king.

lazariste, nommé Tchang, enseignait le latin à ses camarades, tout en se préparant lui-même au sacerdoce. Dans une lettre de 1841, M. Faivre, rendant compte de cette œuvre à Mgr de Bési, écrit: «Ces jeunes gens mènent une vie bien régulière et étudient avec ardeur. Le séminaire est établi sous la règle de la Congrégation, et porte le titre de l'Immaculée-Conception de la très Sainte Vierge Marie. Ceux de notre petite mission de Ou-si sont à nos frais; ceux de la mission du Kiang-nan sont aux frais de nos confrères portugais. (1)»

Ces novices suivirent les lazaristes à leur départ du Kiang-nan. (2)

Prêtres et séminaristes étaient entretenus par des fonds, qui chaque année étaient envoyés de Macao. Le diocèse de Nanking possèdait, dans cette ville, des biens dus aux anciennes libéralités portugaises, et le procureur du collège Saint-Joseph (lazariste), les administrait. Chaque année, un chrétien, Paul Tou, lui-même ancien élève du collège Saint-Joseph, allait à Macao porter la correspondance des prêtres du Kiang-nan; il touchait les revenus des biens du diocèse, et ces fonds étaient principalement employés à l'achat de marchandises, qui se revendaient avec profit au Kiang-nan. (3) D'ailleurs les chrétiens des environs de Chang-hai, dont un certain nombre jouissaient d'une large aisance, se montraient d'une grande générosité pour leurs prêtres et leurs œuvres. (4)

Les lettres de Mm. Faivre et Lavaissière, et leurs rapports à Mgr de Bési, témoignent d'une admirable activité apostolique, et de fruits fort consolants. (5)

En 1840, en dépit des tracasseries et des persécutions, les missionnaires avaient entendu 12,173 confessions, dont 10,321 annuelles, célèbré 576 mariages, donné 1028 Extrêmes-Onctions. (6)

---

(1) *Zi.* B, 7.

(2) M. Faivre à M. Etienne, 17 Septembre 1842. *Mémoires de la Congrégation de la mission.* 8, 615.

(3) Lettre citée de prêtres indigènes, Juin 1847. Copie *Zi.* B. 15.

(4) M. Faivre, 10 Juin 1838, 23 Mai 1839. *Annales de la Congrégation de la mission.* 5,346 sq, 203 sq.

(5) *Annales de la Congrégation de la Mission.* 8,341 sq.

(6) M. Faivre à Mgr de Bési 1841. *Zi.* B, 7. Le P. Gonnet qui succéda à M. Lavaissière au P'ou-tong, en fait ce bel éloge; «Ouvrier infatigable, habile dans la langue chinoise, expérimenté à toutes les affaires, vénéré de tous les chrétiens.» (Relation de 1851-1852) *Zi.* C. 7.

Les prêtres chinois étaient d'un moindre secours. Presque tous affaiblis par l'âge et les infirmités, (1) timides comme l'étaient alors les chrétiens indigènes, ils ne se risquaient guère que la nuit à exercer leur ministère; enfermés dans leurs chaises ou barques, et cachés à tous les yeux, ils arrivaient dans une famille de notables possédant un oratoire domestique; les chrétiens du voisinage se réunissaient, et la nuit se passait à suppléer aux enfants les cérémonies du baptême, célébrer les mariages, entendre les confessions. Souvent, malgré toutes les précautions prises, les païens du voisinage soupçonnaient la présence du prêtre, et menaçaient d'une dénonciation; il fallait acheter leur silence. (2)

On comprend que, sauf dans les Préfectures de Song-kiang (Song-kaong) et de Sou-tcheou (Sou-tseu), plus riches en chrétiens, les passages du prêtre fussent bien rares. A Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) écrivait M. Faivre, en 1842, aucun prêtre n'avait paru depuis sept ans. (3) Pour les chrétientés disséminées le long du Canal Impérial, et pour celle de Ou-ho, c'était l'abandon presque complet.

Les fidèles, d'après les rapports de M. Faivre (1er juin 1841) déjà cités, étaient au nombre d'au moins 48.000. (4)

Ils appartenaient à toutes les conditions sociales. La plupart étaient pauvres; cultivateurs de rizières, pêcheurs n'ayant d'autre domicile que leurs barques. Pourtant, à Chang-hai, à Song-kiang (Song-kaong), à Sou-tcheou (Sou-tseu), à Nan-king, résidaient de riches familles; écartées des examens et de la carrière mandarinale par les décisions romaines, qui avaient mis fin à la Controverse des Rites, elles se donnaient au commerce, et à la gestion de propriétés importantes. Dans les préfectures de Song-kiang (Song-kaong) et de Sou-tcheou (Sou-tseu), dont la richesse, avant les affreux désastres causés par la guerre des rebelles, était plus grande encore qu'aujourd'hui, nombre de paysans chrétiens étaient parvenus, par leur travail et leur moralité, à une large aisance. C'est principalement à ces notables, dont la générosité

---

(1) Mgr de Bési 15 Mai 1842; M. Faivre 6 mai 1841. ***Ann. Prop. Foi,*** t. 16, p. 293,432.

(2) Le P. Gandar dans ses articles ***Le christianisme au P'ou-tong (Scol.*** 1885, p. 344 sq.) a recueilli nombre de traits de cette époque.

(3) ***Ann. de la Prop. de la Foi,*** t. 16. p. 296.

(4) ***Zi.*** B. 7. En 1839 (Lettre du 23 Mai, citée dans les ***Ann. de la Congrégation de la Mission*** t. 6. p. 203 sq), M. Faivre ne comptait que 38.000 chrétiens. Sans doute le second chiffre provient d'une connaissance plus complète des diverses chrétientés

est louée par tous ceux qui passèrent alors au Kiang-nan, (1) qu'est dûe la conservation de la Foi dans le diocèse de Nan-king, malgré l'absence presque complète de secours religieux pendant près d'un siècle. Dans leurs maisons, caché sous le toit ou au fond d'une cour intérieure, l'oratoire domestique accueillait, non seulement les membres de la famille, mais les voisins. (2)

Ils se chargeaient d'administrer les biens, parfois assez considérables, légués par les ancêtres à la chrétienté. A ces "administrateurs" incombait le soin de baptiser les nouveau-nés, de veiller à ce que les mariages se célèbrassent conformément aux lois de l'Eglise, d'inviter, quand les temps n'étaient pas trop mauvais, un prêtre à venir exercer son ministère, et d'assurer sa sécurité. A eux de recueillir les fonds nécessaires pour l'expédition des courriers, l'entretien des prêtres et de leurs œuvres, les secours aux pauvres et aux malades, les gratifications aux gens des tribunaux grâce auxquelles on achetait la paix. Ils étaient naturellement les premières victimes des vexations que mandarins et lettrés exerçaient à tout propos ; il leur fallait souvent financer pour se dérober à des dénonciations, à des procès ruineux, à la prison. (3)

"Nous comptons bien des familles, écrivait le P. Clavelin en 1845, qui n'ont pas hésité à sacrifier leurs richesses, et à se voir dépouiller de tout, afin de conserver le précieux trésor de la Foi. Que cette pauvreté est honorable, qu'elle est méritoire, surtout dans un chinois. (4)

---

(1) (cf infra.).

(2) Dans le rapport du 1er Juin 1841 à Mgr de Bési, auquel j'ai déjà fait plusieurs emprunts, M. Faivre comptait près de 400 chapelles (*Zi.* B. 7.) L'oratoire domestique de la famille Lou (Loh), de Chang-hai, est encore conservé avec un soin pieux. Mgr de Laimbeckhoven y célébra souvent la messe. La chambre qu'il occupait, les vieux meubles décorés d'images italiennes, sont des reliques des temps de persécution.

(3) Bonne description du rôle de ces administrateurs par le P. Estève (1843) et le P. Clavelin (1845) *N.M.* t.1.p. 63, 188.

(4) 1er Janvier 1845. *N.M.* t. 1. p. 189. Dans son *Christianisme au P'ou-tong*, le R.P. Gandar a recueilli une anecdote caractéristique de cette situation : la famille dont il s'agit joua un certain rôle dans la suite. En 1823, le P. Yao, missionnaire de Kin-kia-hiang (Kien-ka-haong), allant porter la nuit les sacrements à une malade, fut assailli par une bande de païens, qui s'emparèrent de son "panier des Extrêmes-Onctions;" contenant rituel, saintes huiles, surplis, étole ; le panier fut porté au tribunal du sous-préfet de Chang-hai. Pour ne pas laisser les objets sacrés aux mains des païens, les chrétiens de Kiai-keou-wan (Ka-keù-wè), qui avaient invité le missionnaire, les rachetèrent

Après les administrateurs des chrétientés, les missionnaires trouvaient leurs meilleurs auxiliaires dans les vierges, admirable institution empruntée à la primitive Eglise par les premiers apôtres du Kiang-nan. Presque toutes les familles aisées comptaient une ou plusieurs de ces bonnes filles, qui renonçaient au mariage pour se consacrer à toutes les œuvres de zèle et de charité. Les unes vivaient à la maison paternelle, les autres, par groupe de deux, trois ou plus, formaient de petites communautés autour d'une chapelle appartenant à leur chrétienté, Kong-souo (Kong-sou). Grâce à elles, les enfants étaient instruits des prières et de la doctrine, les malades et les mourants assistés, les chapelles bien tenues.

Que ces précieux auxiliaires des missionnaires aient toujours été d'un maniement facile, que bien des misères, et parfois de vrais scandales, n'aient pas été le fait des administrateurs et des vierges, laissés à peu près à eux-mêmes, à cause de la disette de prêtres, il faudrait, pour l'affirmer, ne guère connaître la nature humaine. De fait, les rapports des missionnaires à l'évêque, et de Mgr de Bési à la Propagande, sont remplis du récit des difficultés que leur créaient vierges et notables. Les administrateurs prétendaient souvent jouir d'une complète indépendance dans la gestion des finances de leur chrétienté, et se refusaient au contrôle du missionnaire, alors que parfois la conscience était intéressée dans leurs opérations. Beaucoup d'égards extérieurs témoignés au prêtre lors de ses visites, les notables les plus considérés tenant à le servir à l'autel, et même à table. Mais s'il voulait faire une enquête, examiner d'un peu près l'état matériel de la chrétienté, c'était la brouille avec les familles les plus influentes ; et parfois le danger de révoltes. (1)

C'est sans doute à des difficultés de ce genre que M. Lavaissière faisait allusion dans une lettre de 1840, où il décrivait

---

pour huit cents piastres (à cette époque plus de 4000 frs); la famille Tch'en (Zen), en particulier, dut vendre sa terre, et fut ruinée du coup. Une des jeunes filles de la famille, qui avait formé le projet de garder la virginité, dut y renoncer, et épousa, pour procurer quelques ressources à ses parents, Tchang ou koan (Tsang ou koé), qui, de simple batelier de Mgr Maresca, devint le plus riche chrétien de Chang-hai, grâce aux Européens qui le prirent pour Comprador dans leurs entreprises commerciales. Paul Comprador fit la fortune de la famille de sa femme, aujourd'hui une des plus riches du P'ou-tong. *Scol.* 1885, p. 354

(1) Nous retrouverons dans la suite plusieurs de ces anecdotes.

le Kiang-nan comme un "pays de richesses, de luxe, de volupté, et du plus sot orgueil qui soit au monde." (1)

Plus grave encore était la question des vierges. Beaucoup d'entre elles s'étaient laissées aller à des habitudes de vanité et de coquetterie fort messéantes à leur état, et dans leurs rapports avec les hommes, ne gardaient pas la réserve nécessaire; il semble qu'il y ait eu alors, et fréquemment, de vrais scandales à déplorer. Les prêtres chinois, timides et plus ou moins dépendants des services de ces vierges, n'osaient guère les admonester. Mm. Faivre et Lavaissière, dès leur arrivée dans la mission, comprirent le danger que courait une institution aussi bienfaisante, et se mirent, avec un courage méritoire, à réprimer les abus. "Maintenant, écrit encore M. Lavaissière en 1840, ma grande affaire est l'extermination de l'usage de la soie pour les vierges, et des fréquentations qu'elles ont avec leurs voisins ou leurs parents, sources de misères et de scandales assez souvent. Elles me craignent joliment, et m'appellent terrible; mais je ne suis, grâce à Dieu, terrible que contre leurs vices ... point de milieu, ou la règle, ou le mariage. Les scandales dont j'ai été et suis le témoin, me crèvent le cœur, mais aussi me donnent de l'énergie, et me fournissent des moyens pour travailler à la séparation de ces pauvres filles d'avec les gens du monde." (2)

Plus encore que les notables, les vierges prétendaient diriger, même au spirituel, les chrétientés qui bénéficiaient de leurs œuvres et de leur charité. En plus d'un village, une vierge avait usurpé les fonctions d'administrateur; presque partout, elles dirigeaient à l'église le chant des prières, faisaient des lectures pieuses, admonestaient les délinquants. Dans une lettre spirituelle au cardinal préfet de la Propagande, Mgr de Bési décrit les vierges "chantant à haute voix l'évangile en chinois, le Dimanche, pendant que le pauvre prêtre le lit tout bas à l'autel"; et il conclut : "Ce ne sont pas seulement des cantatrices, Eminence, mais des diaconesses, et des diaconesses plus puissantes que celles de l'antiquité chrétienne." (3)

---

(1) Lettre de 1840, reproduite dans sa notice. ***Mémoires de la Congrégation de la Mission.*** t. 8, p. 728.

(2) Ibid. M. Faivre donne la même note sur ces misères, et les remèdes employés pour les guérir. "La plupart des vierges ont un fond de bonne volonté, mais ce sont les occasions qui les perdent". A Mgr de Bési, 1er Juin 1840. ***Zi.*** B. 7.

(3) 30 Septembre 1842. ***Zi.*** B, 13.

La foule des chrétiens restait croyante, et n'hésitait pas à s'imposer les plus durs sacrifices pour se procurer les bienfaits des sacrements. "Il m'est doux, écrivait M. Faivre, après cinq années de séjour dans la mission, de pouvoir rendre, en général, à tous les chrétiens que j'ai visités, ce glorieux témoignage qu'il font de la loi de Dieu la règle de leur conduite. S'ils ne portent pas la pratique des vertus à un très haut degré, ils ne s'abandonnent pas non plus à de grands vices." (1)

Et parlant des districts, où les chrétiens, plus nombreux, se soutiennent mutuellement. "Là se conservent, et les goûts simples, et la foi primitive. Ceux au contraire, qui vivent dispersés au milieu des païens...... tombent bientôt dans l'oubli de leurs devoirs, et finissent par devenir presque aussi vicieux que les infidèles qu'ils fréquentent." (2)

Ailleurs, le missionnaire décrit avec admiration ces chrétiens qui ne craignent pas de faire vingt, trente et quarante lieues, pour assister à la messe et recevoir les sacrements. (3)

C'est surtout lorsqu'il s'agissait de procurer à leurs malades les derniers secours de l'Eglise que se montrait l'esprit de foi des fidèles. «Quelle que soit la maladie, écrivait le P. Estève quelques jours après son arrivée au Kiang-nan, eussent-ils une fièvre brulante, fussent-ils à l'extrémité, au fort de l'été ou de l'hiver, et quelque temps qu'il fasse... s'ils veulent recevoir les derniers sacrements, il faut d'abord qu'ils se fassent transporter de chez eux à la barque, puis s'embarquent pour une distance de 3,6, 10 et 12 lieues. Encore faut-il voir comment sont vêtus la plupart de ces malades, et dans quelle barque ils vous arrivent. C'est presque miracle qu'ils ne meurent pas en route...... Je ne sache pas qu'il en soit mort en allant chercher les secours de la religion, mais il n'est pas rare qu'ils expirent presqu'aussitôt après les avoir reçus.» (4)

Pleins de foi, donnant sans compter quand il s'agissait de secourir les pauvres, ou d'aider leurs prêtres, les chrétiens du Kiang-nan étaient malheureusement d'une timidité extrême. (5)

(1) Janvier 1843. *Ann. de la Congrégation de la Mission,* t. 8, p. 380.
(2) *Ibid.*
(3) 10 Juin 1838. *Ann. de la Congrégation de la Mission,* t. 5, p. 340.
(4) P. Estève 26 Mai 1843; *N.M.* t. I, p. 63. Nombreux traits de ce genre dans des lettres du P. Gonnet (13 Juillet 1845) et du P. Werner, Tch'ong-ming, (Ts'ong-ming) Février 1847, *N.M.* t. 1, p. 245; t. 2, p. 7.

(5) M. Baldus, plus tard premier vicaire apostolique du Ho-nan, écrivait de cette province: "Les chrétiens des environs de Chang-hai, jouissaient d'une réputation de timidité justement méritée... il n'y a eu que peu de persécutions

Cent cinquante ans de vexations et d'exactions subies de la part des païens et des mandarins ne l'expliquent que trop; mais cette timidité entravait terriblement l'apostolat. Pour éviter à ses chrétiens les avanies qu'ils redoutaient, le prêtre devait rester caché, et se garder de tous rapports avec les païens; à la moindre dénonciation, les chrétiens n'avaient qu'une préoccupation, acheter le silence du délateur ou la tolérance du mandarin; et ces dispositions bien connues augmentaient l'audace de leurs ennemis. Même après la victoire des Anglais dans la guerre de l'opium, même après l'installation à Chang-hai de consuls européens toujours prêts à prendre la défense des chrétiens molestés, les missionnaires durent lutter contre cette prudence excessive de leurs fidèles. (1)

De ces persécutions violentes ou mesquines, qui n'avaient guère cessé depuis le dix-huitième siècle, était résultée une telle antipathie pour leur entourage païen qu'il ne leur venait même pas à l'idée d'exercer l'apostolat autour d'eux; de là ce fait, malheureusement constaté encore aujourd'hui, que les conversions de païens sont fort rares dans les pays de "vieux chrétiens". (2)

Comme on peut facilement se l'imaginer, l'ignorance était grande dans ces chrétientés, où le prêtre paraissait rarement, et ne séjournait guère. Presque jamais de prédication; les avis abrégés au confessionnal à cause du grand nombre de pénitents; (3) malgré le zèle des administrateurs et des vierges, prière et catéchisme étaient trop souvent négligés. La difficulté s'agravait de ce fait que les prières et les excellents livres de doctrine, composés par les anciens missionnaires, étaient rédigés en mandarin ou en "style poètique", fort difficile à comprendre pour des illettrés qui ne parlaient que le dialecte des environs de Chang-hai. (4)

Administrateurs et vierges eux-mêmes n'avaient pas toujours reçu une instruction religieuse suffisante, et leur ignorance fut souvent cause des erreurs les plus préjudiciables au bien des

dans le Kiang-nan; comme tout est vénal en Chine, les chrétiens, qui sont riches ont acheté la paix du mandarin." ***Annales de la Congrégation de la Mission***. t.8,p. 177.

(1) Le P. Gottleland 18 Mai 1843, 4 Juin 1844. ***N.M.*** 1, 46 sq. 121. Le Père se plaint de la "demi captivité" dans laquelle le retenait la timidité de ses chrétiens et qui nuisait à son apostolat.—Il fallut l'édit obtenu par M. de Lagrené pour faire cesser cette pénible situation.

(2) P. Taffin, relation du P'ou-nan (P'ou-né) 1851. ***Zi.*** C. 7.

(3) M. Lavaissière à Mgr de Bési. 1841. ***Zi.*** B, 7.

(4) P. Estève. 26 Mai 1843, ***N.M.*** 1,64. P. Werner, 12 Juillet 1847. ***N. M.*** 2, 67.

fidèles. Après quelques mois passés dans la mission, les P. P. Gotteland et Estève constatèrent que nombre de baptiseurs et baptiseuses se servaient d'une formule fausse ou douteuse ou ne connaîssaient pas le rite du Sacrement.

Trop souvent les mariages avaient été célèbrés en dépit d'empêchements qui les rendaient invalides. Les prêtres chinois passaient trop rapidement dans les chrétientés pour se rendre compte des abus et y porter remède; d'ailleurs ils n'auraient guère osé faire des enquêtes. D'où les cas de conscience les plus douloureux; et plus tard, quand les faits furent connus des chrétiens, une inquiétude, une anxiété, qui ne furent pas la moindre épreuve des missionnaires à leurs débuts. (1)

Dans leurs rapports rédigés pour Mgr de Bési en 1841, Mm. Faivre et Lavaissière ont énuméré les principaux points sur lesquels devrait porter la réforme des chrétiens, à mesure que le nombre croissant des missionaires la rendrait possible. Les premières lettres du P. Gotteland et de ses compagnons confirment de tous points ces observations.

Nombre de fidèles, par ignorance ou respect-humain, se laissaient entraîner, à l'occasion de fêtes ou de funérailles, à des cérémonies païennes défendues par l'Eglise; ils assistaient sans scrupules à ces comédies si chères aux Chinois, presque toujours immorales, et souvent superstitieuses. Par contre, beaucoup s'autorisaient de leur pauvreté pour travailler les jours de Dimanches et de Fêtes. Dans les familles sévissait la coutume immorale des "petites brus"; suivant l'usage chinois, les enfants étaient fiancés de très bonne heure, et le prix de la fiancée versé à sa famille; l'enfant était alors élevée par la future belle-mère, et trop souvent son innocence était en danger à ce foyer étranger. On voyait des veuves adopter des jeunes gens, et presque toujours le désordre s'ensuivait. Les alliances fréquentes avec des païens tournaient d'ordinaire au détriment de la partie catholique. Dans les écoles de prières que dirigeaient les vierges, le mélange d'enfants des deux sexes avait de graves inconvénients. Le jeu, l'opium, étaient, pour un trop grand nombre, cause de ruine matérielle et morale. (2)

Enfin la question des apostats et de leur réconciliation se posait angoissante. Pour échapper aux vexations des gens des tribunaux, des milliers de chrétiens avaient remis dans leur

---

(1) P. Gotteland, 30 Mars 1845. *N.M.* I, 204.

(2) *Zi.* B. 7. Deux rapports de M; Faivre, un de M. Lavaissière, à Mgr de Bési (1841).

maison, à la place d'honneur, les tablettes des ancêtres, ou les grotesques poussahs, et prenaient part aux cérémonies païennes. (1)

Beaucoup étaient devenus des ennemis acharnés de leurs anciens coreligionnaires, et c'était d'eux que venaient les plus dangereuses dénonciations. D'autres n'avaient jamais renoncé formellement à leur foi; mais privés de prêtres depuis des années. ils avaient peu à peu oublié leur religion, ne faisaient plus baptiser leurs enfants, et vivaient comme les païens qui les entouraient. (2)

Chez un certain nombre, quelques pratiques de l'ancienne religion survivaient; ils gardaient le crucifix, les chapelets, les livres légués par les ancêtres comme des porte-bonheurs, et se refusaient à les céder, même pour un bon prix, aux chrétiens qui les réclamaient. (3)

Pour ramener ces égarés, il faudrait souvent plus d'efforts que pour convertir des païens.

Ces misères, ces abus, étaient affligeants; pendant bien des années les nouveaux missionnaires du Kiang-nan devront lutter avant d'en avoir raison. Pourtant, quand on songe à l'abandon dans lequel avait été laissé, pendant près d'un siècle, le diocèse de Nan-king, n'est-on pas en droit de s'étonner que ses chrétiens soient encore restés, en si grand nombre, fidèles à la foi, aux pratiques reçues des aïeux.

Mgr de Bési écrivait à la Propagande le 30 Décembre 1841 "Les chrétiens peuvent à peine se confesser une fois tous les cinq ou six ans, aussi sont-ils toujours froids, toujours ignorants, toujours dissolus." (4) Quand il connut mieux son peuple, l'évêque se montra moins sévère. Dans la lettre qu'il écrivait, le 15 Mai 1843, au conseil central de la Propagation de la Foi, nous lisons : "Les fidèles nous étonnent par leurs vertus, entourés comme ils sont de scandales de tous genres, et privés de ces secours abondants qui sont prodigués aux chrétiens d'Europe". (5)

Et cette fidélité ne fait-elle pas le plus grand honneur à la vigoureuse formation que les missionnaires des dix-septième et dix-huitième siècles avaient donnée à leurs belles chrétientés? Le

---

(1) Mgr de Bési, 15 Mai 1843 (*Annales de la Propagation de la Foi* t. 16, p. 430).

(2) P. Estève 1er Juin 1845, ***N.M.*** 1, 225. P. Werner, 12 Juillet 1847. ***N.M.*** 2,63.

(3) P. Estève, 26 Mai 1843. ***N.M.*** 1,60.

(4) (Cité par le P. Havret, *Mission du Kiang-nan*, p. 44).

(5) *Annales de la Propagation de la Foi,* t.16, p. 436.

P. Clavelin écrivait, non sans raison, après quelque semaines passées au Kiang-nan : "Les chrétiens ont conservé la foi, mais ils sont peu instruits. Quand on pense aux persécutions qu'il ont souffertes, au dénuement de secours religieux où ils sont depuis plus de cinquante ans, au commerce qu'ils sont obligés d'avoir avec des païens corrompus dès le plus bas âge, on ne peut s'empêcher de reconnaître, dans leur conservation, un signe visible d'une protection de Dieu toute spéciale. Si la France avait été soumise aussi longtemps à de pareilles épreuves, je ne sais si elle compterait encore beaucoup de catholiques". (1)

L'état religieux de la mission indiquait aux nouveaux missionnaires leurs devoirs. Pendant une vingtaine d'années, ils se consacrèrent presque exclusivement aux préfectures dans lesquelles résidaient les vieux chrétiens; les "domestiques de la foi" exigeaient les premiers soins.

A partir de l'épiscopat de Monseigneur Languillat seulement, commencèrent les courses dans les régions non encore évangélisées. L'humble travail d'instruction et de moralisation des fidèles a précédé les brillantes expéditions de conquête.

---

(1) 1 Janvier 1845, *N.M.* 1, 188.

CHAPITRE II

LA COMPAGNIE DE JÉSUS RAPPELÉE AU KIANG-NAN.

I) L'APPEL.

Démarches des chrétiens de Pé-king — de Mgr de Bési — des chrétiens de Nan-king — Mission donnée par la Propagande.

II) LES PREMIERS MISSIONNAIRES. LE DÉPART.

Les PP. Gotteland, Estève, Brueyre — Leur désignation — Préparatifs du voyage — Intervention de la reine Marie-Amélie — Voyage jusqu'à Macao.

III) DE MACAO A CHANG-HAI.

La guerre anglaise — Les pères expulsés de Macao — Séjour aux iles Tcheou-chan — Arrivée à Chang-hai.

1) L'APPEL.

Ce fut des prêtres indigènes, et des chrétiens de Chine, que vint l'initiative du rappel dans leur pays des frères de Ricci. Le 25 Avril 1832, un certain nombre de fidèles de Pé-king adressèrent au T. R. P. Roothaan, général de la Compagnie, une supplique dans laquelle ils rappelaient les services rendus par les anciens jésuites, à la fois hommes de science et apôtres. Maintenant, ajoutaient-ils, tout est bien changé. Il y a pénurie de prêtres dans le diocèse de Pé-king. Les missionnaires indigènes, et même européens, n'ont pas conservé auprès de l'Empereur et des hauts fonctionnaires (mandarins), la place que Ricci et ses successeurs avaient conquise; ils se font difficilement écouter, tant des hautes classes que du peuple. (1)

Les signataires supplient donc le T. R. P. Général de remédier au mal au plus vite, en renvoyant à Pé-king des religieux qui soient, comme les anciens, mathématiciens, astronomes, ingénieurs, architectes, constructeurs; «car c'est cela que désirent surtout les Chinois, et particulièrement l'Empereur et son entourage. (2)»

Le 18 Mai 1834, le T. R. P. Roothaan répondit à cette lettre qui lui était parvenue le 17 Mars précédent. Il remerciait "ses très chers frères les chrétiens de L'Empire de Chine" du souvenir reconnaissant qu'ils avaient conservé de leurs anciens missionnaires. La Compagnie n'a pas non plus, oublié les missions de Chine, et n'a qu'un désir, celui de les reprendre. (3)

---

(1) "Valde a Sodalitatis Patribus differunt, ita ut non modo Imperator et magistratus, sed ipsum vulgus, invito et reluctanti animo eos audiat".

(2) "Sinenses enim, et praecipue Imperator et magistratus, hisce rebus quam maxime delectantur" La traduction fut faite et contrôlée au collège chinois de Naples. *(Gen. Sin.* 2,I,4.).

(3) Neque nos cepit unquam nobilisimae Sinensis missionis oblivio, immo vero, frequenter oculis in vestras illas plagas conversis, Eum qui vos et nos vocavit de tenebris in admirabile lumen suum ...... precibus et gemitibus

Mais ce n'est pas à elle qu'il appartient de faire les démarches nécessaires; on peut espérer qu'elles se feront un jour, et aboutiront. Que les chrétiens de Chine hâtent ce jour par leurs prières. Ce ne seront pas les candidats nombreux et méritants qui, dans la Compagnie, manqueront à la Mission de Chine. (1)

En 1833, les mêmes chrétiens de Pé-king firent, dans le même but, une démarche d'une tout autre gravité. Cette fois ils s'adressèrent au Pape Grégoire XVI. Leur lettre, datée du jour de la Pentecôte 1833, a été écrite, disent-ils, "à l'instigation de l'évêque (Mgr Pires Pereira) et d'un neveu de l'Empereur, le Prince Bel Min Zian Ho" Après avoir, comme dans la lettre au T. R. P. Roothaan, rappelé les travaux et les succès des jésuites de Pé-king, et le malheureux état dans lequel est maintenant tombée leur église, ils exposent qu'une circonstance heureuse permet d'espérer un meilleur avenir. Le Prince Bel Min Zian Ho, fils d'un frère de l'Empereur, est lié d'une étroite amitié avec l'évêque de Pé-king; il vient le voir souvent, pour causer de sciences et de religion; il promet que, s'il obtient de nouveau, comme il l'a déjà obtenue cinq fois, la présidence du tribunal des mathématiques, il fera tous ses efforts pour que l'Empereur rappelle des mathématiciens européens qui puissent rétablir les œuvres du passé. Malheureusement, il n'y a en ce moment, à Macao, qu'un ou deux mathématiciens de médiocre valeur. Il importe que des savants capables de s'imposer soient immédiatement envoyés d'Europe, afin qu'au premier signe de la volonté Impériale, ils puissent s'introduire à Pé-king.

La même pénurie se fait sentir de missionnaires destinés au peuple. Récemment, les chrétiens du Chan-tong, qui depuis environ dix ans n'ont pas reçu la visite du prêtre, ont envoyé une députation à l'évêque de Pé-king; celui-ci n'a pu que les exhorter à la patience et pleurer sur leur détresse; le malheureux prélat a été plusieurs jours malade à la suite de cette scène, et depuis ne consent plus à recevoir les députations de chrétiens. D'autres groupements importants de fidèles n'ont pas été visités depuis trois, quatre, cinq ans; ... L'église principale de Pé-king

rogamus supplices, ut et Sinensis Imperii Christianos custodiat......Nostraque etiam opera denuo ad tantum opus uti, si dignetur, promptos nos atque alacres Divinae Suae bonitati offerimus".

(1) "Ceterum, optimi viri ac desideratissimi, scire vos necesse est in nostra potestate non esse, ut ad Sinenses juvandos ultro properemus..... ;idque fiet, spero equidem, aliquando......vos porro sic habete, nec deesse apud nos qui mitti ad vos ardenter exoptent; et nobis maximopere cordi fore, ut cum vocari Societatis nostrae homines ad missionem Sinensem contigerit, lectissimos, quique aptissimi videbuntur, ad vos destinemus." *Zi.* F, 11.

n'a quelquefois pour la desservir que l'évêque, que ses infirmités empêchent trop souvent de célèbrer la messe en public; il est bien à craindre que, quand le prélat viendra à disparaître, cette église ne soit confisquée et détruite avec les objets sacrés qu'elle contient. Les fidèles supplient donc "le très-saint gouverneur du monde chrétien tout-entier, leur Père très-clément, le très-pieux pasteur de tous les fidèles" de remédier à leurs maux en leur envoyant des missionnaires. "Le mieux serait de donner une mission divine pour notre pays à des Pères de la Compagnie de Jésus; de mémoire d'hommes, ils ont obtenu le meilleur succès auprès des Chinois et des Japonais à cause de leur piété, de leur vertu et de leur science qui dépassent celles des autres. On peut-être sûr que, s'ils viennent à Pé-king avec une mission apostolique, le peuple tout entier, et même les grands, leur feront accueil, et que bientôt tout l'Empire recevra la foi. En effet, auprès du peuple et des magistrats, à la cour même de l'Empereur, le nom de la Compagnie de Jésus est tellement respecté qu'on estime plus un jésuite lettré et savant que tous les mandarins et les sages de l'Empire." L'évêque de Pé-king, et le prince Bel Min Zian Ho avaient signé la lettre, en attestant la vérité des faits qu'elle contenait. (1)

Le 24 Août 1833, pétition analogue de chrétiens des provinces de Hou-nan, Hou-pé, Chan-si, Pé-king, Chen-si, au T.R.P. Roothaan; ils affirment "que des ministres de l'Empereur, et des personnages importants de la Cour, l'ont supplié d'admettre avec bienveillance des Pères de votre Compagnie, qui cultivent les sciences mécaniques, astronomiques, et autres semblables. (2)

La même année, le comte de Bési partait pour la Chine avec les documents de la Propagande cités plus haut. Par ses lettres au T.R.P. Roothaan, on voit que, lui aussi, trouve déplorable l'état actuel de l'Eglise de Chine, et désire vivement que le rappel des Jésuites dans leurs anciennes missions permette d'y porter remède. (3)

---

(1) Traduction ***Prop. Scrit. ref.***, t. 7. Copie ***Gén. Sin.*** 2,I,6. Je donne in extenso, en appendice, cet important document, qui explique les projets de Mgr de Bési et de la Propagande en 1848.

(2) Non nullos Imperatoris ministros, ac aulae proceres, ipsum Imperatorem deprecatos fuisse, ut tuæ Societatis Patres, qui et mechanicas disciplinas,et astrorum scientiam, aliaque id genus, probe norunt, benigne excipiendos curet. Traduction ***Gén. Sin.*** 2, I, 7.

(3) Lettres du 25 Janvier 1835, et du 18 Juillet 1840 au T.R.P. Roothaan (***Gén. Sin.*** 2, I, 9). Comparer sa lettre au Procureur de la Propagande à Macao, Octobre 1839: "Unicum remedium est mittere Jésuitas". (***Prop. Scrit. ref.*** t. 9.)

Est-ce grâce à son initiative qu'en Octobre 1839 quatre-vingt dix-huit chrétiens du diocèse de Nan-king adressèrent une supplique nouvelle à Grégoire XVI. Ils exposent "que le Kiang-nan est sans pasteur, et que les affaires de la religion y sont dans une extrême confusion". Les beaux résultats obtenus par trois siècles d'apostolat, depuis Ricci, sont compromis par le manque de prêtres capables de continuer les anciennes œuvres. M. Miranda, puis Mm. Castro et Henriquez, désignés comme grands vicaires de Nan-king par Mgr Pires Pereira, n'ont fait que passer dans le diocèse ; ce dernier est retourné à Macao, laissant fidèles et prêtres sans direction. (1).

Mgr de Bési ayant, sur la demande des chrétiens, reçu de Mgr Pires Pereira des pouvoirs de grand vicaire pour Nan-king, toutes les œuvres commençaient à refleurir, lorsqu'il dut quitter le diocèse pour éviter un conflit de juridiction avec M. Faivre, qui tenait des pouvoirs de M. Henriquez. Depuis son départ, "C'est dans tous les cœurs le trouble et l'effroi et dans toutes les conversations une confusion inextricable de jugements divers". Les fidèles se sont adressés, il y a déjà deux ans, à la Reine Marie de Portugal, pour la supplier de procurer l'envoi en Chine de religieux de la Compagnie de Jésus ; ils n'ont pas même reçu de réponse à leur supplique. "D'où il est aisé de conclure que ce Protectorat du roi de Portugal, non seulement ne mérite pas qu'on appuie sur lui aucune espérance, mais que même il est un obstacle et un danger." Reste le recours au Pape. "Nous donc, vos serviteurs, après y avoir pensé plusieurs fois, nous n'avons pas d'autres moyens que de prier, dans l'amertume de notre douleur, notre charitable et miséricordieux Père Suprême, le Souverain Pontife, qu'entre les religieux de la Compagnie de Jésus de la terre d'Occident, il en choisisse un qui réunisse à un degré supérieur la science et la vertu, et le fasse sacrer évêque des deux capitales du Midi et du Nord". Il devra être accompagné de nombreux et vaillants missionnaires, car les prêtres chinois qui font mission sont, ou cassés de vieillesse, ou accablés par la maladie. Le collège Saint Joseph de Macao, institué pour fournir des missionnaires aux diocèses de Pé-king et de Nan-king "depuis plusieurs années n'a absolument fourni aucun nouveau prêtre qui soit venu ici aider à administrer les affaires de la religion." L'évêque nommé par Rome, et ses auxiliaires, peuvent compter sur un accueil empressé et unanime. "Toutefois cet engagement que nous, vos serviteurs, nous prenons de tout cœur de garantir

(1) Leur administration est critiquée en termes très vifs, qui ne seraient pas sans doute à prendre à la lettre. Plus tard d'autres prêtres chinois élèveront, nous le verrons, des reproches analogues contre des hommes tels que les PP. Gotteland, Estève et Brueyre.

l'adhésion des suffrages, s'entend uniquement, nous le déclarons, d'un évêque et de prêtres de la Compagnie de Jésus. Sinon, comme il est à craindre que tous les cœurs ne puissent s'accorder en un même sentiment, dans cet état des choses il nous serait difficile de réunir d'honorables suffrages." (1)

On remarquera que les rédacteurs de cette supplique indiquaient déjà le mode d'administration que le Propagande, après quinze ans de difficultés, adoptera pour le Kiang-nan comme pour les vicariats voisins; un seul ordre ou congrégation de missionnaires par vicariat, et l'évêque choisi parmi eux.

Ce mouvement de pétitionnement était dirigé par les deux prêtres indigènes qui avaient obtenu de Mgr Pirès des lettres de grand vicaire pour Mgr de Bési, le P. Jean Wang (de Spina) et le P. Tchang (Pirès). Tous deux vécurent assez pour voir l'établissement de la Compagnie au Kiang-nan. La supplique à Grégoire XVI avait été rédigée en quatre exemplaires, dans la chrétienté de Tchang-p'ou-k'iao (Tsang-p'ou ghiao), au pied de la colline de Zo-sé; un de ces exemplaires, sur soie blanche, fut conservé par un Père chinois, qui en mourant, le légua au P. Brueyre. (2) Je suppose que c'est cet exemplaire qui se trouve à Zi-ka-wei. Ces diverses pétitions des chrétiens chinois avaient été entendues à Rome. Un moment la Propagande pensa peut-être à confier tout ou partie du Kiang-nan à la société des Missions Étrangères de Paris. (3) Mais s'il y eut des propositions, elles n'aboutirent pas. Le 13 Janvier 1840, le cardinal Fransoni, Préfet de la Propagande, écrivait au T. R. P. Roothaan, que Mgr de Bési était nommé vicaire apostolique du Chan-tong et administrateur de Nan-king. La Compagnie de Jésus était invitée

---

(1) Cette lettre, on ne le croirait pas si les documents n'existaient à la Propagande, passa par Macao, où elle fut traduite. Je suppose qu'on l'adressa, non au collège Saint Joseph, mais à la procure de la Propagande. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 10. Copie, et double du texte chinois, à Zi-ka-wei (B, 13); la traduction française que j'ai citée est du R. P.C. Sédille. (Lettre du P. Al. Pfister au P. de Guilhermy, 14 Février 1874, ***Franc.*** 2664) Autre traduction, italienne celle-là ***Gen. Sin.*** 2, 1.

(2) R.P. Languillat au R.P. Provincial, 3 Novembre 1855, ***Franc.*** 2667.

(3) Mgr Verrolles, vicaire apostolique de Mandchourie, à l'abbé Buratti, Hong-kong 22 Octobre 1847 "Il y à six ans, on nous offrit le Kiang-nan; nous acceptâmes à l'unanimité; mais pendant l'intervalle de l'offrande à l'acceptation, d'autres nous ont remplacés" ***(Prop. Scrit. ref.*** t. 12.) L'évêque se trompe, au moins sur la date. Dès le début de 1840, la Compagnie de Jésus avait été appelé au Kiang-nan.

à lui envoyer "quatre missionnaires, au moins, pour l'aider". Ils seraient à sa disposition. Le cardinal ajoutait cette réflexion importante. "Comme nous espèrons dans le Seigneur qu'on pourra rentrer au Japon, l'accès sera facile du Chan-tong à cette terre peu éloignée, et on pourra y rapporter la bénie lumière évangélique". (1)

Dès le 16 Janvier, le T. R. P. Général acceptait "avec une grande consolation de son âme" la mission proposée. (2)

Le 23 Janvier, le cardinal Fransoni, envoyant à Mgr de Bési les documents qui lui conféraient ses pouvoirs, lui écrivait pour l'encourager. "J'ajoute que le P. Général des Jésuites me promet d'envoyer au plus tôt trois ou quatre de ses religieux; ce sera pour vous un grand motif de courage. (3)

Monseigneur de Bési, et M. Joset, Procureur de la Propagande, aussitôt la nouvelle reçue, envoyèrent lettres sur lettres au T. R. P. Roothaan et à la Propagande, pour hâter la venue de nombreux missionnaires. "Je n'ai accepté l'épiscopat, écrivait l'évêque le 18 Septembre 1841, qu'avec la plus vive répugnance, et seulement sur la promesse que votre Paternité a faite au cardinal Préfet d'envoyer au plus vite trois ou quatre des siens." Et il rappelait les assurances données aux chrétiens de Chine, par le P. Général, dans sa lettre du 18 Août 1834. (4)

Le 30 Juin 1840, M. Cadolini, secrétaire de la Propagande, adressait au T. R. P. Roothaan des patentes pour les trois Pères destinés à la mission de Chine, et recommandait de leur faire préter le serment prescrit par Benoit XIV. (5)

Le même jour, le cardinal Fransoni, expédiait à Mgr de Bési un long mémoire où il définissait très exactement le but de la mission des trois Pères qui allaient partir pour la Chine, et de

(1) Come si spera nel signore l'adito al Giappone con tutta facilita da Xantung potrebbero in quella non lontana terra ricondurre la benditta luce évangelica" *Gen. Sin.* 2, I, 12.

(2) *Prop. Scrit. ref.* t. 9.

(3) *Zi.* B. 1. cf. *supra,* P. 18.

(4) *Gén. Sin.* 2, II; 19. — On peut comparer les lettres de M. Joset, procureur de la Propagande à Macao, adressées à son frère Jésuite, et au T. R. P. Roothaan, en Novembre 1841 et Mai 1842 (*Gén. Sin.* 2, II; 9,20,23) — Mgr de Bési écrivait dans le même sens au Pape Grégoire XVI (13 Août 1842); M. Joset au Cardinal Préfet (23 Avril, 6 Juillet, 14 Août, 22 Oct. 1841)— (*Prop. Scrit. ref.* t. 10).

(5) *Gén. Sin.* 2, I, 13.

ceux qui leur succéderaient. Ils étaient mis à la disposition du Prélat pour être utilisés par lui, soit dans le vicariat apostolique du Chan-tong, soit dans le diocèse de Nan-king; La réforme du clergé indigène et du peuple, dont les précédents rapports de l'évêque montraient la nécessité, deviendrait, grâce à eux, plus facile. De plus, "la Sacrée Congrégation se proposait, par le moyen de ces religieux et de ceux qui les suivraient, de rouvrir la mission du Japon, quand il plaira de nouveau à la Providence de faire briller la lumière évangélique sur ce pays désolé, et d'enlever les obstacles à l'entrée de ses ministres." (1)

Restait à désigner "les trois ou quatre ouvriers" qui, les premiers, devraient reprendre en Chine les travaux de l'ancienne Compagnie. Ce fut l'honneur des provinces françaises de Paris et de Lyon d'avoir fourni alors, à la nouvelle mission du Kiang-nan comme à plusieurs autres, ses premiers apôtres.

---

(1) *Zi.* B, 1. De larges extraits de ces pièces sont donnés par le Père Sica dans son *Status Missionis*. p. 2 et 97. — Le cardinal Préfet, dans une lettre du 23 Décembre 1842, à Mgr de Bési, revint sur cette recommandation de faire passer au Japon quelques-uns des Pères dès que la chose serait possible (*Zi.* B, 1.)

II

LE CHOIX DES PREMIERS MISSIONNAIRES. LEUR VOYAGE JUSQU'À MACAO. 1840-1842.

Le R.P. Claude Gotteland, qui fut le chef de notre première expédition en Chine, était né à Basseux, dans le diocèse de Chambéry, le 12 Juin 1803, et par conséquent sujet sarde. Entré au noviciat de Montrouge le 8 Septembre 1822 après de bonnes études au petit séminaire diocésain de Saint Louis du Mont, il fut spécialement appliqué à l'enseignement des mathématiques et de la physique. Ses élèves du Passage et de Fribourg lui ont, plus d'une fois, rendu le meilleur témoignage. (1)

En 1839-1840, le P. Gotteland se trouvait à Notre-Dame d'Ay, près d'Annonay, pour son troisième an de probation. Le R. P. Fouillot, son instructeur, peu prodigue d'éloges, affirmait quelques années plus tard n'avoir pas rencontré son égal pour l'humilité et l'abnégation. (2)

Pendant les exercices du troisième an, réfléchissant au meilleur emploi qu'il pourrait donner à sa vie, le P. Gotteland se prit à désirer, non seulement les missions étrangères, mais celles où il trouverait le plus de travail et de souffrances. A la fin de 1839 ou au début de 1840, il s'offrit au T. R. P. Général pour aller fonder, au Gröenland, une mission de la Compagnie. Précisément à cette époque, le Cardinal Fransoni appelait au Kiang-nan les Jésuites. La coïncidence fut, pour le T. R. P. Roothaan, une indication. Le 11 Janvier 1840, il écrivait au tertiaire de N. D. d'Ay que son attrait pour les missions était de Dieu, mais qu'une fondation au Gröenland ne semblait pas actuellement possible. (3)

Dans l'été de 1840, le P. Gotteland apprenait qu'il était destiné à la nouvelle mission du Kiang-nan, et en serait le premier Supérieur. (4)

---

(1) P. Brueyre. Lettre du 28 Juillet 1856. ***N. M.*** t. 3, p. 373 sqq. P. Sica. ***De vita et actis,*** p. 1 sq.

(2) Parole dite au P. Sica en 1845, Sica. ***De vita,*** p. 1.

(3) ***Zi.*** F. 11.

(4) Une lettre du T. R. P. Général au R. P. Gotteland (7 Juillet 1840;

Le 13 Juillet, il envoyait au T. R. P. Général son acquiescement humble et joyeux. (1)

Il devait avoir pour compagnon le P. François Estève, et un troisième, non encore désigné ; ce fut le P. Benjamin Brueyre.

Le P. Estève était né au palais des Tuileries le 22 Mars 1806. Son père, le Comte Estève, compagnon de Napoléon en Italie et en Egypte, était alors trésorier général de la couronne. Entré au grand Séminaire d'Issy en 1828, prêtre en 1831, deux ans vicaire à la Madeleine, où il partagea les travaux de l'abbé Dupanloup, il entra au noviciat de Montrouge en 1833. Après quatre années de ministère à Fribourg, et quelques mois à Vannes, il avait demandé et obtenu la Mission de Chine. (2) Sa sainte mère, non contente de consentir au sacrifice de la séparation, voulut être dès le principe, et resta, même après la mort de son fils, une des plus généreuses bienfaitrices de la Mission. (3)

Le P. Benjamin Brueyre, né à Tence, près le Puy, était entré au noviciat le 19 septembre 1831 ; après ses études de philosophie à Mélan et Fribourg, et trois années consacrées aux élèves d'Estavayer et de Mélan, il se trouvait en théologie à Vals quand il reçut sa désigation pour le nouvelle mission.

Le projet primitif du T. R. P. Roothaan était de reprendre en Chine les œuvres de l'ancienne Compagnie, les œuvres de science comme les œuvres d'apostolat. C'est ce qu'avaient demandé les chrétiens de Pé-king et de Nan-king dans leurs lettres à Grégoire XVI et au T. R. P. Général, ce que demandaient encore, dans leur correspondance avec Rome, Mgr de Bési, et le Procureur de la Propagande à Macao, M. Joset. Cette idée avait inspiré le choix des trois premiers missionnaires destinés au Kiang-nan. Tandis que les pères Estève et Brueyre étaient destinés au ministère des âmes, le P. Gotteland, leur Supérieur, s'efforcerait de pénétrer à Pé-king, et d'y exercer comme les grands ancêtres des dix-septième et dix-huitième siècles, l'apostolat indirect, mais peut-être le plus efficace de tous, parce que le seul capable d'atteindre les hautes classes, celui de la science et de l'enseignement. Des auxiliaires formés en France lui seraient expédiés par la suite.

Zi. F. 11) suppose que le Père connaissait déjà sa désignation pour la Chine, mais n'avait pas encore répondu.

(1) *Gén. Sin.* 2, II, 2.

(2) Lettre du 6 Juin 1840. *Gén. Sin.* 2, II, 1.

(3) P. A. Guidée S.J. *Notice,* p. 1, sq.

Les premières instructions du T. R. P. Roothaan au nouveau Supérieur lui prescrivirent donc, tout en faisant les démarches nécessaires pour trouver passage à bord d'un bâtiment, de compléter à Paris ses études en acquérant les connaissances nécessaires à la direction d'un observatoire. La tache était rude pour un homme de trente-sept ans, depuis bien des années professeur. Les lettres du R. P. Gotteland au T. R. P. Général laissent entrevoir ce qu'il lui fallut d'énergie et de zèle apostolique pour surmonter les difficultés de ces études, en partie nouvelles pour lui. (1)

Le T. R. P. Roothaan l'encourageait par les plus hautes pensées. "Je ne sais encore sur quel pied vous serez en Chine; j'ignore si vous aurez l'occasion de vous servir des connaissances que vous acquérez avec tant de fatigues; mais quoi qu'il en puisse être, ce travail, entrepris et soutenu pour la gloire de Dieu, ne sera pas perdu à ses yeux." (2)

Pour ses travaux, le futur missionnaire trouva le secours le plus dévoué et le plus efficace chez M. Largeteau, membre adjoint du bureau des longitudes, et chargé en chef de la rédaction de la Connaissance des temps. (3)

"Cet excellent maître, écrivait-il, a été pour moi, un homme providentiel dans toute la force du terme. Mieux au fait de ce que je devais apprendre que les premiers savants de Paris, clair dans ses explications comme on en trouve peu, désireux de me mettre à la hauteur de ma position autant que mes supérieurs eux-mêmes, il m'a montré constamment, et avec une délicatesse achevée, le plus entier dévouement. Il m'a prodigué jusqu'aux derniers jours les soins les plus paternels; et au moment du départ, il m'a embrassé comme son enfant." (4)

M. Largeteau composa pour le P. Gotteland, et lui remit à son départ, plusieurs mémoires restés manuscrits, entre autres une *Astronomie pratique à l'usage des missions de Chine.* (5)

Entre temps, le P. Gotteland visitait les Pères des Missions Étrangères, et les Lazaristes de Paris, et en recevait bien des indications utiles pour les préparatifs de son voyage. Un malentendu assez grave faillit compromettre l'expédition. En faisant

---

(1) *Gén. Sin.* 2, II. 4 à 8. Septembre 1840 à Avril 1841.

(2) 23 Décembre 1840. ***Zi.*** F, 11.

(3) Au T. R. P. Roothaan, 8 Décembre 1840. ***Gén. Sin.*** 2,II,5.

(4) Au R. P. Provincial, 23 Avril 1841. ***N. M.*** 1,3 sq.

(5) Histoire manuscrite de l'observatoire de Zi-ka-wei par le P. S. Chevalier. ***Archives de l'observatoire*** 1,10.

visite à M. Etienne, alors procureur général des lazaristes, le P. Gotteland apprit le conflit de juridiction qui s'était élevé entre M. de Bési et M. Faivre. D'après M. Etienne, la seule autorité légitime au Kiang-nan était celle des lazaristes portugais, héritiers des pouvoirs de Mgr Pires Pereira, l'évêque défunt. Or on pouvait être sûr que jamais ils n'admettraient le concours de jésuites, surtout de jésuites venant de France, sans la permission du Portugal. (1)

La communication des récentes décisions de la Propagande, relatives aux pouvoirs de Mgr de Bési, mit fin à ce regrettable malentendu. (2)

Restait à trouver un bâtiment en partance pour la Chine. Une intervention gracieuse leva toutes les difficultés. Sur la demande du P. de Ravignan, l'abbé Dupanloup, qui avait ses entrées à la Cour, prévint la pieuse reine Marie-Amélie des projets des pères. La reine leur obtint de l'amiral Duperré, ministre de la Marine, le passage gratuit sur l'*Erigone*, Commandant Cécile, qui devait quitter Brest en Avril 1841. Voulant accomplir jusqu'au bout sa bonne œuvre, Marie-Amélie pourvut aux dépenses du voyage de Paris à Brest, et recommanda chaudement les missionnaires au Préfet Maritime. "Elle s'est montrée plutôt notre mère que notre protectrice" écrivait le R. P. Gotteland au T. R. P. Roothaan. (3)

Détail caractéristique de l'époque; les Pères n'osèrent point demander une audience pour remercier leur bienfaitrice, et ce fut l'abbé Dupanloup qui transmit leurs actions de grâce. (4)

Au ministère des affaires étrangères, on offrit très aimablement aux Pères de faire passer leur correspondance par le canal des agents français en Chine; et jamais depuis ces bons offices n'ont cessé. (5)

L'Académie des sciences et la Société de Géographie s'intéressaient à l'entreprise scientifique, et donnèrent des instructions pour la direction du futur observatoire. Une généreuse aumône de 20.000 francs fut mise à la disposition des Pères par l'œuvre naissante de la Propagation de la Foi. (6)

---

(1) Le R. P. Gotteland au T. R. P. Roothaan, 7 Janvier 1841. ***Gén. Sin.*** 2,II,6.

(2) Réponse du T. R. P. Roothaan, 21 Janvier 1841. ***Zi.*** F, 11.

(3) 19 à 21 Avril 1841, ***Gén. Sin.*** 2,11,8. cf. lettre au R. P. Provincial, 23 Avril 1841, ***N.M.*** 1,3 sq.

(4) Mêmes lettres.

(5) R. P. Gotteland au R. P. Provincial, 23 Avril 1841. ***N.M.*** 1,2.

(6) R. P. Gotteland au T. R. P. Général, 8 Février 1841. ***Gén. Sin.*** 2,11,5.

Le 15 Avril 1841, le R. P. Gotteland était à Brest. où le rejoignirent bientôt ses compagnons. Deux jeunes lazaristes, Mm. Carayon et Combelles, avaient obtenu la même faveur que les jésuites, et prirent passage comme eux sur l'*Erigone*. Le 28 Avril 1841, la frégate levait l'ancre. Après quarante sept jours de mer, elle touchait terre pour la première fois à Rio de Janeiro, et n'y restait que quarante huit heures ; 79 jours plus tard, elle était à Singapour, et enfin, le 23 Septembre au soir, à Manille, terme de son voyage.

Les lettres des trois voyageurs expriment souvent leur reconnaissance pour les délicates attentions dont ils furent l'objet de la part du Commandant Cécile et de son Etat-Major. Malgré la bonne volonté de ces messieurs, les épreuves ne manquèrent pourtant pas à ce premier voyage. Les cinq missionnaires avaient été installés dans la batterie, sous une sorte de tente; c'est là qu'ils travaillaient à la même table, assis sur leurs malles ou sur leurs valises; là qu'ils célébraient la sainte Messe, quand le temps le permettait; là qu'on dressait pour la nuit les cadres qui servaient de lits. Inutile de décrire les inconvénients de cette installation dès que la mer était mauvaise. Le 10 Mai, un grave accident mit en danger la vie du P. Gotteland; une hernie, dont il souffrait depuis plusieurs années, s'étrangla; après plusieurs jours d'horribles douleurs, le médecin du bord déclara l'opération nécessaire. Le 14 Mai, après avoir reçu l'Extrême-Onction des mains du Père Brueyre, le malade s'abandonna au docteur, pour cette cruelle opération qui dura trois quarts d'heure. Elle réussit à souhait, et sauva la vie au Père ; il dut seulement, à la suite, rester étendu constamment ; et pendant plus de trois mois fut privé de la consolation de dire la Sainte Messe.

Quatre beaux instruments de cette époque sont conservés à l'observatoire de Zi-ka-wei; une lunette astronomique, un cercle à réflexion ou de Borda, un cercle répétiteur, un grand théodolite répétiteur à lunette excentrique. La lunette est signée de Billaut, les trois autres de Gambay. Ces instruments furent apportés par le R. P. Gotteland, qui les fit construire d'après les indications de ses maîtres. (Lettres du T. R. P. Roothaan autorisant cette dépense 21 Oct. 1840. ***Zi.*** F. 11) Le P. Colombel (***Histoire*** p. 4.) affirme, malheureusement sans donner ses références, qu'ils furent offerts aux Pères par la Reine Marie-Amélie. Je n'ai pu trouver nulle part la preuve de cette affirmation. Dans son histoire manuscrite de l'observatoire, le P. Stanislas Chevalier atteste simplement l'existence de la tradition sur ce point, mais fait remarquer le silence du P. Gotteland dans ses lettres. ***Archives de l'observatoire de Zi-ka-wei.*** 1.10.

Les compagnons du Père Gotteland, et les Pères lazaristes, occupaient leurs loisirs à apprendre le chinois. Malgré les bonnes dispositions du Commandant Cécile, aucun culte public n'était possible à bord, les réglements de cette époque ne le permettant pas. Les missionnaires se mêlaient du moins aux matelots, et leur parlaient de Dieu ; ces braves gens, pour la plupart Bretons pleins de foi, leur donnèrent de vraies consolations ; une quarantaine vinrent communier dans la pauvre chapelle ; un jeune calviniste de 18 ans fit son abjuration et sa première communion ; un homme de l'équipage, qui mourut pendant la traversée, fut assisté par le P. Brueyre. (1)

Après deux semaines de séjour à Manille, où l'Archevêque et les communautés leur firent le meilleur accueil, les Pères prirent passage sur un navire hambourgeois, le *Paradiez*, qui se rendait à Macao. Partis le 10 Octobre, ils arrivèrent le 21 du même mois dans ce port, où jusque-là avaient abordé presque tous les missionnaires destinés à la Chine. (2)

L'excellent Procureur de la Propagande, M. Joset, offrit l'hospitalité aux voyageurs. A sa Procure étaient entretenus et instruits neuf jeunes chinois qui se préparaient au sacerdoce. Les Pères pensaient pouvoir faire en paix leur retraite dans cette pieuse communauté lorsque, le premier jour des exercices, le gouverneur de Macao, apprenant que les trois prêtres, que M. Joset lui avait annoncés comme missionnaires en Chine, étaient en réalité des jésuites, exigea leur départ immédiat. Le P. Gotteland, et M. Joset, allèrent trouver son Excellence, et parvinrent à grand'peine à obtenir un sursis jusqu'à Pâques. D'ici là, on aurait pu écrire à Mgr de Bési et recevoir ses ordres. Ce répit fut utilisé par les Pères au profit de leurs études sur la langue mandarine ; maîtres et livres leur étaient généreusement fournis par M. Joset. Celui-ci voulut, de plus, que le P. Gotteland donnât en latin les Exercices de Saint Ignace aux jeunes chinois de sa communauté. (3)

Les Pères, dès leur arrivée, rendirent visite au Vicaire Capitulaire de Macao, Mgr Nicolas Rodriguez Pereira de Borjia,

---

(1) Le R. P. Gotteland au R. P. Provincial 16 Juin et 4 Septembre 1841. *N.M.* 1, 7 sq.

(2) Le R. P. Gotteland au R. P. Provincial 6 Novembre 1841. *N.M.* 1, 23.... Plusieurs lettres des Pères au T. R. P. Général, Octobre, Novembre Décembre 1841. *Gen. Sin.* 2.11, 12 sq.

(3) Le R.P. Gotteland au R.P. Provincial, 6 Novembre 1841. *N.M.* 1, 23 sq.

qui leur fit présent d'un important fragment du bras de Saint François-Xavier. Aux Procures des lazaristes français et des Missions Etrangères, l'accueil fut aussi très cordial. (1)

---

(1) Id. 9 Mars 1842, *N.M.* 1. 25sqq. La correspondance des Pères et de M. Joset, avec Rome, donne des détails curieux, et parfois bien amusants, sur l'impression produite dans le monde ecclésiastique de Macao par l'arrivée des nouveaux missionnaires. (*Gen. Sin.* 2, II, 14 à 21... *Prop. Scrit ref.* t. 10).

III

LA GUERRE ANGLAISE. LES PERES AUX ILES TCHEOU-CHAN. ARRIVÉE AU KIANG-NAN.

Le projet du R.P. Gotteland était de pénétrer en Chine par Canton et le Kiang-si, selon l'antique usage. Mais les graves évènements qui se passaient dans l'Empire au moment de l'arrivée des Pères indiquèrent vite une autre voie, plus rapide et plus sure.

De la fameuse, "guerre de l'opium" je n'ai à rappeler ici que ses conséquences pour le développement de la Mission du Kiang-nan. (1)

On sait comment, à la suite de la confiscation, par le vice-roi de Canton Lin-tsé-siu, de 20.000 caisses d'opium appartenant à des maisons anglaises; à la suite des nombreuses injures aux sujets et aux intérêts britanniques qui en furent la conséquence, l'Angleterre se décida, en 1840, à employer les grands moyens. En Juin 1840, la rivière de Canton fut bloquée; en Janvier 1841, les forts bombardés, la ville obligée de payer une rançon de 6 millions de dollars, l'île de Hong-kong cédée à l'Angleterre. Puis vint la conquête de Hia-men en Août, des îles Tcheou-chan en Octobre de la même année, de Ning-pouo en Mars 1842. Au moment où le R.P. Gotteland et ses subordonnés (2) abordèrent à Macao, la rivière de Canton était surveillée par les vaisseaux britanniques, (3) le commerce avec l'Europe venait de reprendre,

(1) On trouvera un exposé clair et suffisamment complet, avec une bonne bibliographie, dans l'ouvrage de M. H. Cordier. ***Les origines de deux établissements français dans l'Extrême-Orient,*** Paris, 1896.... Du même auteur le chapitre 28[e] du Tome 10 de ***l'Histoire Générale*** publiée sous la direction de Mm. Lavisse et Rambaud, p. 978 sq.

(2) D'après les catalogues de la province de France, le décret du T. R. P. Roothaan établissant le R. P. Gotteland supérieur des jésuites du Kiang-nan est du 15 Avril 1841.

(3) Le R. P. Gotteland dans une lettre au R. P. Provincial, 6 Novembre 1841 (***N.M.*** 1, 23) fait cette remarque suggestive ; "Le gouvernement portugais est devenu moins tracassier pour les missionnaires depuis la guerre des anglais."

et les anglais s'installaient à Hong-kong, où ils commençaient déjà la construction de la ville de Victoria. La France avait alors un représentant à Macao, le colonel de Jancigny, envoyé pour suivre l'expédition anglaise, et étudier le parti que notre commerce pourrait tirer de la situation toute nouvelle qui s'annonçait. Pour la même raison, l'*Erigone* arriva à Macao en Décembre de cette même année, et les pères eurent grande joie à revoir le Commandant Cécile et ses officiers. (1)

Le Pape Grégoire XVI, toujours préoccupé de dégager les missions d'Extrême-Orient des difficultés que leur créait le patronage du Portugal, aussitôt la conquête de Hong-kong par les anglais, avait séparé cette île du diocèse de Macao, et l'avait constituée en préfecture apostolique. M. Joset, Procureur de la Propagande à Macao, était désigné comme premier titulaire. Il se hâta d'aller installer dans l'île britannique un prêtre qui put prendre soin des nombreux soldats et marins irlandais qui y résidaient.

Naturellement, cet acte pontifical souleva une tempête à Macao. M. Joset, à peine revenu de Hong-kong, fut mandé, le 29 Février 1842, au tribunal du gouverneur portugais, et sommé de renoncer aux pouvoirs que Rome venait de lui conférer, et de reconnaitre le patronage portugais sur Hong-kong. Il ne pouvait que refuser, les instructions de la Propagande étant formelles ; il reçut l'ordre de quitter Macao dans les 24 heures, avec toutes les personnes de sa maison, y compris ses élèves chinois. Le Colonel de Jancigny intervint, et obtint trois jours de sursis; à la fin de Février 1842, M. Joset s'établissait à Hong-kong. (2)

Le décret d'exil atteignait les hôtes du Procureur de la Propagande. M. de Jancigny sollicita pour eux l'autorisation d'attendre à Macao les ordres de Mgr de Bési; elle ne fut accordée que jusqu'à la fête de Pâques qui tombait cette année le 27 Mars. Pendant ces quelques semaines, M. Libois, procureur des Missions Etrangères, offrit l'hospitalité aux expulsés.

Le 12 Mars, apprenant le départ du trois-mâts anglais le *Masden* pour les îles Tcheou-chan, le R. P. Gotteland se décida à aller attendre dans cette possession britannique, beaucoup plus rapprochée du Kiang-nan que Macao, les instructions de son Evêque. Après des escales à Hong-kong et à Hia-men, où ils

---

(1) ***Chinese repository,*** t. 11, p. 580.

(2) M. Joset au conseil central de la Propation de la Foi, Hong-kong, 18 Avril 1842. ***A. P. F.*** t. 15, p. 245 sq.

purent exercer leur ministère auprès des soldats irlandais, les Pères arrivèrent à Tin hai, capitale des îles Tcheou-chan, le 7 Mai 1842. De ces îles les communications étaient faciles avec Chang-hai; et les missionnaires se hâtèrent d'informer Mgr de Bési de leur arrivée. (1)

Les officiers qui commandaient la petite garnison anglaise de Tin hai, et le gouverneur, M. Denys, reçurent les pères avec une parfaite courtoisie, et les aidèrent à trouver un logement. Les deux Révérends Gutzlaff et Milne, qui servaient d'interprètes à l'armée anglaise, se montrèrent également pleins d'attentions pour les nouveaux venus. Enfin, les braves soldats irlandais de la garnison, auprès desquels le P. Estève, grâce à sa connaissance de l'anglais, pût faire un fructueux ministère, ne savaient qu'inventer pour témoigner aux pères leur reconnaissance; il fallut fixer des limites à leur générosité. (2)

C'est à Tin hai que les lettres de Mgr de Bési, renvoyées de Macao et de Hong-kong, vinrent trouver les pères. L'évêque disait sa joie de l'arrivée de ses collaborateurs, et les appelait auprès de lui. Une autre lettre, signée de dix-sept chrétiens de Song-kiang (Song-kaong), Tchen-kiang, et Yang-tcheou, saluait les frères de Ricci rentrant au Kiang-nan. C'était du lyrisme, et du lyrisme chinois. "Nous apprenons que le Souverain Pontife, par une faveur immense, a envoyé votre Grandeur et ses compagnons, et que vous êtes déjà arrivés à Canton. Tous vos serviteurs du Kiang-nan, à cette nouvelle, nous avons donné, par les gestes de notre tête et de nos mains tous les signes de la joie de l'âne (sic); nos chants de louanges remplissaient toutes les routes et toutes les places". (3)

Dès que l'évêque connut l'arrivée à Tin hai des trois jésuites, il se hâta d'envoyer à leur rencontre son propre catéchiste et deux autres chrétiens. Ceux-ci apportaient aux pères un billet de Mgr de Bési, daté du 20 Juin 1842. Il fut convenu que le P. Brueyre resterait à Tin hai, où des œuvres pourraient s'établir en sécurité, à l'abri du pavillon anglais.

Les PP. Gotteland et Estève, en compagnie de deux franciscains destinés au Chan-si, s'embarquèrent le 4 Juillet au soir sur l'*Anna*, petit brick anglais qui se rendait à Ou-song. Il sarrivèrent sans encombre le 11 Juillet, et eurent la joie de trouver à

---

(1) Le R. P. Gotteland 9 Mars 1842, *N.M.* t.1, p. 25 sq.

(2) Journal du P. Estève cité par le P. Colombel, *Histoire* p. 55.

(3) 2 Mars 1842. Envoyée au T. R. P. Général par le p. Gotteland *Gén. Sin.* 2, III; 17.

l'embouchure du Yang-tse kiang l'*Erigone* qui suivait les opérations des anglais avec une assiduité dont ceux-ci se montraient peu satisfaits. (1)

Ou-song avait été pris par eux le 16 Juin 1842, Chang-hai le 19 Juin ; ils se disposaient a remonter le Yang-tse kiang pour frapper à Tchen-kiang et à Nan-king les grands coups qui devaient amener la Chine à des concessions décisives. (2)

Le bon commandant Cécile voulut recevoir une fois encore à son bord ses anciens passagers; le 12 Juillet, une barque montée par des chrétiens, vint les prendre, et les conduisit à la chrétienté de Kin-kia-hiang (Kien-ka-haong), au P'ou-tong. (3)

Ils avaient quitté Brest quatorze mois et seize jours auparavant. Pendant ce long voyage, les succès des anglais avaient ouvert la Chine au commerce des nations Européennes, et la condition des missions catholiques allait être, de ce fait, profondément modifiée.

---

(1) Montalto de Jésus, ***Historic Shanghai,*** p. 39 sq. — Le commandant Cécile, n'ayant pu obtenir la permission d'accompagner l'expédition anglaise, se rendit à Nan-king sur une jonque, et assista à la signature du traité.

(2) H. Cordier. ***Histoire de deux établissements*** p. X sqq. et ***L'Extrême Orient*** dans l'***Histoire générale*** t. 10, p. 978.

(3) R. P. Gotteland au R. P. Provincial, 22 Juillet 1842. ***N.M.*** t. 1, p. 34, 37.

CHAPITRE III

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA MISSION SOUS MGR DE BÉSI.

I) JUSQU'A LA MISSION LAGRENÉ. (1842-1844).

Réception des Pères par Mgr de Bési et les chrétiens — Premiers ministères. — Conséquences pour la Mission de la "guerre de l'opium" — Les projets du R. P. Gotteland — Affiliation de la Mission à l'archiconfrérie de N. D des Victoires ; — Directions du T. R. P. Roothaan.

II) DE LA MISSION LAGRENÉ À L'AFFAIRE DE SONG-KIANG. (SONG-KAONG) (1842-1846).

La mission Lagrené — Renforts envoyés au Kiang-nan — Les Lazaristes français quittent la mission — Traité de Whampoa et édits de tolérance — Mr. de Lagrené à Chang-hai — Terrains concédés en échange des anciennes propriétés de la Mission — Secours à l'Eglise de Corée, André Kim.

III) DIFFICULTÉS ET DÉPART DE MGR DE BÉSI. (1846-1847).

L'affaire des chrétiens de Song-kiang (Song-kaong) — Dangers d'un évêque portugais intrus — Difficultés avec les jésuites — Mgr de Bési quitte la Mission — Les prêtres indigènes le dénoncent à Rome — Il donne sa démission.

I

JUSQU'A LA MISSION LAGRENÉ. (1842-1844)

Quand les Pères Gotteland et Estève arrivèrent à la chrétienté de Kin-kia-hiang (Kien-ka-haong) Mgr de Bési, qui y résidait d'ordinaire, était absent. L'évêque se hâta de revenir, et fit aux nouveaux missionnaires l'accueil le plus empressé. "Mgr de Bési, écrivait le R. P. Gotteland le 22 Juillet, nous a reçus avec une effusion de cœur que j'aurais peine à vous peindre. Il a pour la Compagnie un tendre attachement, et désire lui voir jeter de profondes racines dans le Céleste Empire. A en juger par tout ce que j'entends, et par les lettres que je reçois, les chrétiens du Kiang-nan sont au comble de leurs vœux. Ils ont fait des prières extraordinaires pour nous pendant notre long voyage, et ils viennent à chaque instant importuner Monseigneur pour nous avoir chez eux. Sa Grandeur, afin de ne pas faire de jaloux, et de nous donner le temps d'apprendre la langue, a sagement refusé à tous. Monseigneur a voulu que nous prissions les noms chinois de nos anciens Pères. *Nan* est celui qu'il m'a donné, c'est le nom du P. Verbiest. Le P. Estève se nomme *Ngai*, du nom du P. Aleni. Le P. Brueyre *Li*, comme le P. Ricci". (1)

Dès leur arrivée les Pères eurent à subir un assez sérieux désagrément, qui les édifia sur l'état social des environs de Chang-hai. Les mandarins du pays étant complétement démoralisés depuis la prise de la ville par les Anglais, on n'avait plus à craindre leurs vexations. Aussi les chrétiens qui étaient venus chercher les pères avaient cru pouvoir les conduire à Kin-kia-hiang (Kien-ka-haong), eux et leurs bagages, en plein. jour. Les nombreuses caisses européennes firent sensation dans le pays. Le bruit se répandit que les "diables d'occident" avaient apporté des trésors avec eux. On sut bientôt que les brigands, qui fourmillaient alors au P'ou-tong, préparaient un coup sur le village chrétien qui donnait asile aux missionnaires et à leur prétendues richesses. Mgr de Bési jugea prudent d'expédier au plus vite le P. Estève à plusieurs lieues de Kin-kia-hiang (Kien-ka-haong),

---

(1) Au R.P. Provincial, 22 juillet 1842. *N.M.* 1, 35.

dans la chrétienté de Tchang-p'ou-k'iao (Tsang-p'ou-ghiao), au pied de la colline de Zo-sé ; il emportait avec lui une partie des fameuses caisses. (1)

Le R. P. Gotteland ne devait rejoindre que quelques jours plus tard son compagnon. La présence à Ou-song de l'*Erigone* le retint une semaine à Kin-kia-hiang (Kien-ka-haong). Il voulait revoir le commandant Cécile pour le remercier de tous ses bons offices. Mgr de Bési fit remettre au commandant, avec quelques curiosités chinoises pour lui-même et ses officiers, une croix en ébène garnie d'ivoire, et un tsi-kin brodé (bonnet que garde le prêtre pendant la célébration de la Messe) ; ces présents étaient destinés à la reine Marie-Amélie, dont la protection avait tellement facilité aux missionnaires ce premier voyage. (2)

Le 24 Juillet, le R.P. Gotteland partait pour Tchang-p'ou-k'iao (Tsang-p'ou-ghiao), et Mgr de Bési y rejoignait les Pères à la fin du mois, voulant fèter avec eux la Saint Ignace. (3)

Le P. Brueyre était, nous l'avons vu, resté à Tin hai, capitale des îles Tcheou-chan. Mgr de Bési avait le projet, si les îles restaient possession anglaise, d'y établir son séminaire, à la direction duquel il destinait le Père. Mais les îles ayant été restituées à la Chine par le traité de Nan-king (20 Août 1842), et les Anglais se préparant à les évacuer, l'évêque rappela son missionnaire qui aborda sans encombre à Ou-song le 22 Octobre. Une barque montée par des chrétiens vint le prendre, et le conduisit, de nuit cette fois, à un Kong-souo (Kong-sou), voisin du Hoang-p'ou (Waong-p'ou), où il fut l'objet d'une réception solennelle à la chapelle, et dut subir un magnifique diner chinois.(4)

L'évêque le manda aussitôt auprès de lui, et lui confia son désir de voir un séminaire s'ouvrir au Kiang-nan ; bientôt, il l'espérait, la Compagnie pourrait avoir son noviciat. (5)

Le P. Brueyre fut envoyé à Tchang-p'ou-k'iao (Tsang-p'ou-ghiao) rejoindre ses confrères. Pendant ces premiers mois, et jusqu'à ce que les Pères fussent assez maîtres de la langue pour se donner au ministère, les prêtres séculiers voulurent se charger de toutes leurs dépenses. (6)

---

(1) Même lettre. *N.M.* 1, 37.

(2) Ibid.

(3) Ibid.

(4) Le P. Brueyre à un père de France, 20 Novembre 1842. *N.M.* 1, 39.

(5) Même lettre, p. 40.

(6) Même lettre, p. 41.

Quelques semaines se passèrent à compléter les études de chinois faites à Macao, en s'habituant au dialecte de Chang-hai, fort différent du mandarin. Mgr de Bési avait hâte d'utiliser ses nouveaux auxiliaires; et dès qu'ils furent capables de se faire comprendre des catéchistes qui corrigeaient leurs sermons, il les mit à l'œuvre. Le R. P. Gotteland resta à la disposition de l'évêque ; à ses pouvoirs de supérieur des pères, Mgr de Bési voulut ajouter ceux de grand vicaire, qu'il n'accepta qu'à titre provisoire, jusqu'à ce que le T. R. P. Général eut décidé le cas. Ayant, par ses vœux de religion, renoncé à toute dignité ecclésiastique, il ne pouvait, sans dispense, se charger de ces fonctions, qui lui donnaient juridiction sur le clergé séculier et les fidèles. Mgr de Bési sollicita de la Propagande la dispense nécessaire; le T.R.P. Roothaan donna son consentement; et depuis, le supérieur régulier fut toujours en même temps grand-vicaire de l'évêque. (1)

Le P. Estève fut chargé du vaste district du P'ou-tong dont Kao-k'iao (Kao-ghiao) était le centre. (2) M Lavaissière, le seul lazariste français qui restât au Kiang-nan, avait le soin des autres chrétientés du P'ou-tong. (3)

Le P. Brueyre devait fonder et diriger le séminaire dont Mgr de Bési attendait de bons résultats. 22 Enfants s'y trouvèrent réunis en Février 1843, dans la chrétienté de Tchang-p'ou-k'iao (Tsang-p'ou-ghiao) ; dix-sept appartenaient au Kiang-nan, cinq au Chan-tong ; le R.P. Gotteland les visitait tous les mois, pour entendre leurs confessions. (4)

Je décrirai en détail dans la chapitre suivant ces premiers ministères, en même temps que ceux des missionnaires qui vinrent successivement porter secours aux premiers envoyés.

De temps en temps, les trois pères se réunissaient à l'occasion d'une fête. C'est ainsi que, le 15 Janvier 1843, les PP.

---

(1) Mgr de Bési au T.R.P. Général, 20 Septembre 1842. R.P. Gotteland au T.R.P. Général, 12 Octobre 1843. (*Gén. Sin.* 2, III, 6, 16.) Mgr de Bési à la Propagande, 17 Septembre 1843. (*Scrit ref.* t. 10).

(2) Lettres du 26 Mai 1843 et suivantes. *N.M.* 1, 54 sqq.

(3) M. Faivre, nommé visiteur des lazaristes français de Chine, avait quitté le Kiang-nan dans les derniers mois de 1842. Mgr de Bési, nous le verrons plus bas, ne voulut pas admettre dans sa Mission de nouveaux lazaristes français (cf. lettres reproduites dans les *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. 8, p. 615).

(4) P. Brueyre 29 Mars, 22 Mai 1843. *N.M.* 1 42; 51. P. Brueyre 22 Juin 1845. *N.M.* 1, 232 sq.

Estève et Brueyre renouvelèrent leurs vœux entre les mains du R.P. Gotteland, dans la petite chrétienté de T'ang-kia-hiang (T'aong-ka-haong), où Mgr de Laimbeckhoven avait rendu le dernier soupir ; les chrétiens avaient gardé de nombreuses reliques du saint évêque, et les montrèrent aux pères avec fierté. Pour compléter la fête, le P. Estève eut la joie de baptiser un descendant du célèbre Ko-lao Paul Siu (Zi), qui avait introduit la Compagnie à Chang-hai. (1) Les grands ancêtres semblaient vouloir bénir les prémices des œuvres de leurs successeurs.

En avril de la même année, le R. P. Gotteland donna, sur la demande de Mgr de Bési, dans la chapelle de T'ang-wan (Daong-wè) les Exercices de saint Ignace aux prêtres séculiers du diocèse. La chose n'avait pas été sans difficultés. Les chrétiens, toujours sous l'impression des persécutions du passé, craignaient que la réunion d'un aussi grand nombre de prêtres ne leur attirat quelque avanie ; les prêtres eux-mêmes n'étaient guère plus rassurés. "Enfin, écrit le R. P. Gotteland,à force de soins et de précautions, les craintes se sont calmées, et sept de ces prêtres ont pu suivre, pendant huit jours, les exercices ; la maladie avait empêché le huitième de s'y rendre. Monseigneur de Bési présidait, donnant à tous l'exemple de l'assiduité et du recueillement ; et grande a été sa consolation à la vue des fruits opérés dans l'âme de chacun des retraitants.... Les prêtres chinois ayant peine, faute d'exercice, à lire couramment le latin, il me fallait, outre la fatigue ordinaire des exercices, remplir encore matin et soir l'office de lecteur pendant tout le temps du repas, ce que j'ai trouvé plus fatigant que tout le reste". (2)

Pendant que les pères s'habituaient aux œuvres et au pays, la guerre de l'opium s'était poursuivie. Maîtres de Tchen-kiang le 27 Juillet 1842, parvenus devant Nan-king le 9 Août, les anglais se disposaient à donner l'assaut le 14, lorsque des négociateurs chinois se présentèrent, et firent savoir à Sir Henry Pottinger, le plénipotentiaire britanique, qu'ils étaient prêts à subir ses conditions. Le 29 Août 1842, la paix fut signée à bord du *Cornwallis ;* le traité approuvé par l'Empereur le 27 Octobre; les ratifications échangées à Hong-kong le 26 Juin 1843.

Aucun article du traité ne visait les Missions. L'Angleterre n'avait eu souci que de son commerce. (3)

---

(1) P. Colombel, ***Histoire***, p. 79, 87.

(2) 18 Mai 1843. ***N.M.*** 1, 46.

(3) H. Cordier. ***Les origines*** p. III sqq. et ***l'Extrême Orient*** dans l'***Histoire Générale,*** t. 10, p. 979.

Cependant le fait que cinq ports chinois étaient ouverts aux négociants britanniques entrainait, comme conséquence à-peu-près nécessaire, la publicité du culte chrétien dans ces ports. De plus, si nous en croyons une lettre du P. Clavelin, du 14 Avril 1844, dans les conventions secrètes qui suivirent le traité de Nan-king, un article témoignait que les vainqueurs s'étaient souvenus des missionnaires. (1) Si l'un d'eux venait à être pris en Chine, il ne devait plus être mis à mort, mais conduit au consul de sa nation le plus voisin.

Les anglais repassèrent triomphants par Ou-song à la fin d'Août, et allèrent aux îles Tcheou-chan attendre l'exécution des premières clauses du traité. Lors du passage de Sir Henry Pottinger, Mgr de Bési lui rendit plusieurs fois visite à bord de la *Queen*. La présence de l'évêque aux environs de Chang-hai étant censée ignorée des mandarins, les visites se faisaient la nuit. Mgr de Bési fut toujours fort aimablement accueilli, et le plénipotentiaire britannique se plut à le faire causer sur les choses de Chine ; l'évêque gentilhomme avait tous les dons capables de séduire ses nobles interlocuteurs. Les officiers britanniques rivalisèrent de bons procédés avec leur chef. Ayant un jour invité Monseigneur, ils eurent la délicatesse de le faire servir par des matelots irlandais ; et s'imaginant, probablement par un rapprochement avec les évêques orthodoxes de Russie, qu'un prélat catholique était obligé à l'abstinence continuelle, ils lui offrirent un diner maigre, bien que la réception eut lieu un mardi.(2)

L'installation à Chang-hai d'un consul anglais suivit de près le traité de Nan-king. Le 15 Octobre 1843, le R. P. Gotteland mentionnait déjà joyeusement l'arrivée de M. Balfour, ancien capitaine d'artillerie. (3) Malgré la résistance des mandarins locaux, il parvint à trouver une maison à peu près convenable dans la ville murée, et s'y installa. (4)

Il rendit aux missionnaires de précieux services jusqu'au jour où la France établit un consulat à Chang-hai. Les limites de la concession anglaise sur la rive du Hoang-p'ou (Waong-p'ou)

(1) *N.M.* t. 1, p. 107 — Le Père tenait ce reaseignement du Commandant Cécile.

(2) P. Clavelin, 13 Octobre 1844. *N. M.* 1, 173.

(3) *N.M.* 1, 80.

(4) Montalto de Jésus, ***Historic Shanghai***. p. 28sq. D'après le P. Clavelin, qui tenait ses renseignements des officiers français et anglais rencontrés à Hong-kong, Sir Henry Pottinger, complétement gagné par Mgr de Bési, donna aux consuls britanniques qui s'installaient alors dans les ports ouverts des instructions formelles pour la protection des missions catholiques. (20 Août 1844. *N.M.* 1, 151.)

ayant été fixées, le port fut déclaré ouvert le 17 Novembre 1843. Les premières maisons de commerce anglaises et américaines ne tardèrent pas à s'établir en dehors des murs de la ville chinoise. (1)

Cette invasion pacifique des européens modifiait de plus en plus la situation de l'évêque catholique et de ses prêtres. Dorénavant ils n'auraient plus besoin de se cacher, au moins dans les environs de Chang-hai.

Un voisinage moins agréable pour les missionnaires fut celui des premiers prédicants protestants qui suivirent de près le consul d'Angleterre. La *London Missionary Society* eut son premier représentant, M. Mac Clatchie, en 1844. Diverses Société américaines et anglaises suivirent, à partir de 1845. (2)

Les agents indigènes de la société biblique distribuaient déjà parmi les chrétiens Bibles et Tracts; et Mgr de Bési se crut obligé de prémunir par un mandement les fidèles contre leur lecture. Par délicatesse pour le consul d'Angleterre, il l'avait prévenu avant de publier son mandement, mais n'en avait reçu aucune réponse. Bientôt on découvrit que les protestants avaient réédité, en les arrangeant à leur façon, plusieurs livres de doctrine jadis composés par les anciens jésuites, et les répandaient dans la ville de Chang-hai et les environs. (3) Le R. P. Gotteland alla, de la part de Mgr de Bési, se plaindre du procédé au consul d'Angleterre. Celui-ci déclara qu'il ne voulait se mêler en rien des affaires religieuses; quant à la falsification des livres de doctrine, "c'était une affaire de propriété et de probité, par conséquent de son ressort ; il regrettait de ne pas l'avoir connu plus tôt ; et à l'avenir, pourvu qu'il fut instruit à temps, rien de semblable n'arriverait". (4)

Ces événements imposaient aux missionnaires des devoirs multiples; et leur apostolat prendrait nécessairement d'autres allures que celui de leurs prédécesseurs. Les lettres du R. P. Gotteland à cette époque sont pleines de projets. On est surpris de voir avec quelle sureté de coup d'œil il traçait déja le plan de

---

(1) Texte dans ***Chinese repository***, t. 12, p. 631. cf Montalto de Jésus, ***Historic Shanghai*** p. 28 sq. — H Cordier, ***L'Extrême-Orient*** dans ***Histoire Générale,*** t. 10, p. 980.

(2) Historique complet de ces diverses fondations par M. Mac Gillivray. ***A Century of protestant missions in China (1807-1907)*** Chang-hai 1907.

(3) Le R. P. Gotteland 4 Juin 1844. ***N.M.*** I, 123 sq.

(4) Le R. P. Gotteland, 20 Novembre 1844 ***N. M.*** I, 179. Nos missionnaires se plaignirent plus d'une fois, dans la suite, de semblables procédés (***N.M.*** 2; 318, 326.)

toutes les grandes œuvres que ses successeurs ont pu réaliser. Le 24 Février 1844, il réclame "des pères ou frères qui puissent apprendre l'anglais aux fils des commercants". (1) Le 4 Juin de la même année, il énumère les œuvres qu'il désire entreprendre successivement autour de Chang-hai ; les séminaires pour le clergé indigène, une école de Frères des écoles chrétiennes, "une congrégation de religieuses pour l'éducation des filles, un hôpital pour les infirmes, un hospice pour les enfants trouvés." (2)

En 1845, cette dernière idée se précise; à l'annonce de la fondation à Paris de l'œuvre de la Sainte Enfance, le Père supérieur tressaille de joie; il voit déjà de vastes orphelinats recueillant les petits chinois abandonnés, et leur donnant la formation chrétienne et technique qui les mettra à même de mener une vie honorable. (3)

Pour cela, il faut "des personnes assez généreuses et assez capables pour se dévouer à cette belle œuvre;" (4) il faut des "hospitalières dévouées, qui puissent non seulement, soutenir avec constance les épreuves de tout genre auxquelles elles sont mises, surtout dans les commencements, mais encore se recruter de nombreuses collaboratrices parmi les indigènes". Chang-hai semble merveilleusement préparé par la Providence pour abriter toutes ces œuvres. "Cette ville parait destinée à devenir désormais la vraie porte de la Chine, et les établissements de bienfaisance qui y seront formés pourront servir de modèle à ceux qui s'élèveront dans les autres villes de ce vaste Empire......Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble voir, dans un avenir peu éloigné, Chang-hai devenir une ville sainte par ses établissements religieux, et une source de salut par les secours qu'en retirent toutes les provinces de l'empire." (5)

Le Père Supérieur n'oubliait ni les leçons du passé, ni les instructions reçues du T. R. P. Roothaan à son départ pour la Chine. Les préoccupations scientifiques lui sont aussi présentes que les projets apostoliques. "Quand nous serons bien établis à Chang-hai, écrit-il dès 1846, j'ai le projet d'y bâtir un petit observatoire. Si l'on ne veut pas de nous pour le calendrier, il sera bon d'en publier un second, qui, par son exactitude prendra aisément le dessus sur le premier". (6)

---

(1) A Mgr de Bési. *Zi.* B. 9.

(2) *N.M.* I, 122. Mgr de Bési partageait pleinement ces idées.

(3) 30 Mars 1845. cf. 28 Décembre 1846 (*N.M.* I, 205,443).

(4) 30 Mars 1845 (*N.M.* 1,205).

(5) 28 Décembre 1846. (*N.M.* I, 443).

(6) 3 Décembre 1846. (*N.M.* 1, 425 sq.).

En attendant, il voudrait pouvoir mettre en œuvre les connaissances si péniblement acquises à Paris, faire des observations, envoyer des mémoires à ses anciens maîtres. "Il me parait, écrit-il, grandement de l'honneur de la Compagnie en Europe, en France surtout, que nous puissions envoyer de Chine quelques travaux astronomiques, géographiques, etc". (1) Il se désole que ses ministères absorbants ne lui laissent aucun loisir pour l'étude. (2)

Séminaires, œuvres d'enseignement, congrégations européennes et indigènes, orphelinats, hospices, hopitaux, observatoire, travaux scientifiques, tout fut réalisé depuis. Au premier Supérieur de la Compagnie l'honneur d'avoir bien jugé la situation nouvelle que créait pour les Missions l'ouverture de la Chine au commerce européen.

Pour donner aux 50.000 chrétiens, répandus alors dans le Kiang-nan, les soins auxquels ils avaient droit; pour entreprendre la réalisation des projets que nous venons de décrire, il fallait une véritable armée de missionnaires. Mgr de Bési déclarait qu'une quarantaine suffirait à peine, et en demandait une douzaine immédiatement pour les œuvres nécessaires. (3)

Le R.P. Gotteland, encore sous l'impression des souvenirs de l'ancienne Compagnie, dont les Missions se recrutaient dans toutes les provinces, écrit aux Provinciaux, de Lyon, d'Allemagne, d'Espagne, pour demander du secours. Il apprit bientôt qu'une autre méthode était adoptée; dorénavant, chaque mission serait rattachée à une province de la Compagnie, qui lui fournirait personnel et ressources de toute espèce; et le Kiang-nan, était attribué à la province de Paris. (4)

Ce fut un vrai chagrin pour le R. P. Gotteland, et avec cette simplicité qui était un de ses traits caractéristiques, il en fait confidence au T. R. P. Général. (5)

---

(1) Au T.R.P. Général, 22 Septembre 1842. *Gén. Sin.* 2, III, 8.

(2) Id. à id. 1er Mai 1844. *Gén. Sin.* 2, III, 19.

(3) Le R. P. Gotteland, extraits de lettres de 1842. *Gén. Sin.* 2, III, 5.

(4) Même recueil d'extraits. *Gén. Sin.* 2, III, 5 ; Le T. R.P. Roothaan au R. P. Boulanger provincial de France. "Je vous annonce que j'attribue à la province de France la Mission de Chine, telle qu'elle est maintenant confiée à la Compagnie" (15 Novembre 1843. *Gen. Reg. Franc.* t. III, p. 70).

(5) 14 Novembre 1844 (*Gén. Sin.* 2, III, 23) "La province de Lyon est toute de feu pour la Chine. Le R.P. Maillard écrit que dans les deux noviciats et dans son scolasticat il n'était pas un sujet qui n'eut donné son nom pour nous rejoindre".

Originaire de la province de Lyon, témoin de l'enthousiasme avec lequel la belle jeunesse du scolasticat de Vals s'était offerte pour la Mission de Chine, il lui était pénible de renoncer à ces collaborateurs, et il se demandait si la province de Paris pourrait assurer au Kiang-nan des secours aussi abondants. Il fut vite rassuré; nous verrons avec quelle générosité hommes et ressources furent prodigués à la jeune Mission.

S'assurer des secours d'Europe, c'était bien; obtenir de la grande association de prières qui se fondait alors à Paris son concours pour la conversion des foules païennes du Kiang-nan, ce fut mieux encore. Le P. Estève, membre du clergé de Paris avant son entrée dans la Compagnie, avait connu et vénéré le saint Curé de N. D. des Victoires, l'abbé Dufriche-Desgenettes. Il lui conduisit ses deux compagnons avant leur départ pour la Chine. Depuis 1838 l'Archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, pour la conversion des pècheurs, était instituée dans la paroisse de M. Desgenettes, et déjà elle avait produit d'admirables fruits de salut. Le saint curé voulut associer la Mission du Kiang-nan à la grande œuvre parisienne, et les pères reçurent les pouvoirs nécessaires pour établir l'archiconfrérie en Chine, dès que les circonstances le permettraient. Mis au courant par les missionnaires dès leur arrivée, Mgr de Bési accepta la proposition avec enthousiasme. Sur la demande du P. Brueyre, la chapelle du Séminaire naissant devint le centre de l'archiconfrérie; elle y fut canoniquement érigée par l'évêque le 6 Mai 1843, troisième Dimanche après Pâques. Le Séminaire prit en même temps le nom du très Saint et Immaculé Cœur de Marie; les séminaristes furent les premiers inscrits sur les registres de l'Archiconfrérie. (1)

L'association s'est répandue depuis dans toute la Mission, et les chrétiens lui firent un accueil enthousiaste. Les Pères ont toujours attribué à cette fondation des premiers jours les grâces insignes dont fut favorisé leur apostolat, au milieu des difficultés et des dangers qui éprouvèrent la Mission jusqu'en 1865. Leurs lettres à M. Desgenettes sont remplies des témoignages de leur reconnaissance envers la Vierge si chère aux parisiens. (2)

---

(1) Procès-verbal de l'érection de l'Archiconfrérie par Mgr de Bési 6 Mai 1843. *Zi.* B, 3. cf. P. Colombel, ***Histoire,*** p. 80.

(2) Envoi des diplômes d'agrégation par M. Desgenettes, 4 Octobre 1848. *Zi.* B, 10. Le P. Brueyre à M. Desgenettes 22 Mai 1843, 29 Décembre 1857. *N.M.* 1, 52.—3 (2), 62 sq. Le P. Languillat au T.R.P. Général, 27 Août 1845. *N.M.* 1, 256.

Premiers travaux, projets, sacrifices et prières étaient fidèlement racontés au T.R.P. Roothaan, qui répondait par des encouragements et des conseils pleins d'intérêt. Tout est prévu dans cette correspondance du T.R.P. Général qui, très au courant des projets du Souverain Pontife et de la Propagande, suit de près les premiers missionnaires de Chine.

Après la fidélité aux règles et aux exercices spirituels, qui permettront aux premiers missionnaires de maintenir la haute réputation que les anciens jésuites de Chine avaient value à la Compagnie, (1) ce que le T.R.P. Roothaan recommande par-dessus tout, c'est l'union avec les autres missionnaires indigènes ou européens, c'est la soumission à l'évêque. Les pères vont en Chine comme auxiliaires de Mgr de Bési; et pour tout ce qui n'est pas de la discipline religieuse, doivent suivre sa direction. C'est lui qui décidera si la Compagnie doit avoir une résidence lui appartenant, ou si, dans les premiers temps, les missionnaires seront uniquement occupés d'excursions apostoliques; c'est lui qui règlera l'usage des fonds attribués aux pères par le conseil central de la Propagation de la Foi, lui qui utilisera les missionnaires au mieux de son immense diocèse. (2)

Les pères devront se garder soigneusement de s'immiscer dans les relations de l'évêque avec son clergé, et se borner strictement aux œuvres qui leur seront confiées. (3)

Entre toutes ces œuvres la formation du clergé indigène est la première. Les travaux scientifiques devront être activement poussés dès que les circonstances le permettront; "ces moyens, il est vrai, sont accessoires, mais je sens la nécessité de ne pas les négliger". (4)

On doit toujours avoir devant les yeux le projet de rentrer au Japon ; ici encore, c'est Mgr de Bési qui décidera du moment et des conditions de l'expédition. Ce n'est pas le supérieur même de la Compagnie en Chine qui doit tenter l'entreprise, mais un ou plusieurs de ses compagnons. (5)

---

(1) Instructions des 7 Juillet et 27 Juillet 1840, ***Zi.*** F. 11. Pendant les premières années, le T. R. P. Général voulut que les Pères correspondissent directement avec lui (mêmes lettres)

(2) 27 Juillet 1840 ***Zi.*** F. 11.

(3) 21 Décembre 1842. ***Zi.*** F, 11.

(4) 7 Juillet 1840; 29 Juillet 1844. ***Zi.*** F. 11.

(5) 7 Juillet 1840, 18 Février 1844. ***Zi.*** F 11.—A cette époque il y avait des projets d'expédition française au Japon, et le R.P. Gotteland aurait voulu tenter lui-même l'entreprise. (15 février 1845. ***Gén. Sin.*** 2. III. 23.)

La question des cérémonies chinoises est toujours difficile pour les chrétiens, et même pour les prêtres indigènes. Les pères devront observer et faire observer scrupuleusement les prescriptions de Clément XI et de Benoit XIV, et ne donner lieu, en cette matière, à aucun soupçon. Par ailleurs, il faut se garder de juger trop sévèrement la conduite des anciens missionnaires. Le R. P. Gotteland, dans une lettre au T. R. P. Roothaan, lui disait que, pour bien montrer ses sentiments sur cette délicate question, il avait été sur le point de "désavouer, de condamner solennellement et à genoux, devant les prêtres chinois réunis en retraite" la manière de faire de plusieurs anciens missionnaires. (1) Le T. R. P. Général blâme cette inspiration, et dans une lettre très sage rétablit la vérité sur la prétendue désobéis sance de ces pères; erreur n'est pas faute. (2)

Le T. R. P. Roothaan revient fréquemment sur les questions de santé. Il sait que le R. P. Gotteland est austère, pour les autres comme pour lui-même, et le met en garde contre toute imprudence. "Le Kiang-nan, à cause de la multitude de ses rizières, et des eaux dont il est couvert, est appelé le tombeau des européens". (3) Donc, emporter ou faire venir largement d'Europe ce qui est nécessaire (4) tout en évitant les dépenses superflues, surtout dans ces premiers temps. (5)

Le missionnaire a plus besoin de joie et d'enthousiasme que de forces physiques. Or, le nouveau Supérieur, de nature un peu ombrageuse, et scrupuleuse, était plus porté à réprimander qu'a encourager. "Défiez-vous de l'inquiétude et de la tracasserie, lui écrit le T.R.P. Général, "Noli esse justus nimis"; dilatez votre cœur; accoutumez-vous à voir les bonnes qualités de vos inférieurs plus encore que leurs imperfections, et cherchez aussi à les encourager par des marques de confiance." (6)

Chaque courrier de Monseigneur de Bési ou du R. P. Gotteland réclamait de nouveaux missionnaires, nous l'avons vu. Or deux ans s'écoulèrent avant qu'un nouvel envoi put être fait de France, et cet envoi ne s'annonçait pas aussi abondant qu'on

---

(1) Mars 1843. *Gén. Sin.* 2, III, 13.

(2) 15 Novembre 1843. *Zi.* F. 11.

(3) 29 Juillet 1844. *Zi.* F. 11.

(4) 27 Juillet 1840, *Zi.* F. 11.

(5) 15 Novembre 1843, *Zi.* F. 11.

(6) 15 Novembre 1843, *Zi.* F. 11.

l'aurait désiré à Chang-hai. Des lettres affligées, irritées même, de l'évêque et du supérieur, contristèrent le T. R. P. Général. (1)

Il y répond en donnant des raisons que, trop souvent, les supérieurs d'Europe devront répéter aux impatiences chinoises. Les vocations ne manquent pas pour la Chine; mais tant d'œuvres, tant de missions nouvelles, qui sont confiées aux provinces de France, réclament des sujets. Puis, pour cette fondation au Kiang-nan, il faut des hommes choisis. "O mon cher père, comme on s'expliquerait en un quart d'heure d'entretien, et qu'on dissiperait ainsi les ombrages qui en attendant, pendant une longue année que les lettres vont et viennent, ne font que grossir". (2)

Le T. R, P. Général ne se bornait pas à des encouragements et des conseils; il faisait large la part de la mission du Kiang-nan dans les aumônes dont il avait la disposition, (3) et s'occupait activement de lui préparer de nouveaux missionnaires. Une expédition nouvelle qui devait amener au Kiang-nan plusieurs de ses plus actifs ouvriers, fut la meilleur réponse aux plaintes de l'évêque et du supérieur.

---

(1) Mgr de Bési au cardinal Préfet de la Propagande, 28 Juillet 1843, 6 Octobre 1844 (*Scrit. ref.* t. 10, 11.) — Au T. R. P. Roothaan; 4 Août 1843, 10 Octobre 1844, 27 Décembre 1844 (*Gén. Sin.* 2, III; 15, 22, 25). — R.P. Gotteland au T. R. P. Roothaan; 1er Mai; 2 Juillet, 14 Novembre, 1844 (*Gén. Sin.* 2, III, 19, 20, 23).

(2) 21 Décembre 1842, au R. P. Gotteland. *Zi.* F. 11.

(3) Le R. P. Gotteland au T. R. P. Général. 26 Juin 1845. *Gén. Sin.* 2, III, 32.

II

DE LA MISSION LAGRENÉ A L'AFFAIRE DES CHRETIENS DE SONG-KIANG (SONG-KAONG). (1844-1848).

En 1843, le ministère Guizot décida d'envoyer en Chine une mission qui put conclure un traité de commerce sur le modèle de celui des anglais; jusqu'alors la France n'était représentée que par le consulat de Canton, rétabli en 1829, dont le titulaire était, en 1844, le Comte de Ratti Menton. (1)

Les Supérieurs résolurent de profiter de cette ambassade pour envoyer en Chine un important renfort de six missionnaires. Cette fois encore, comme en 1841, la reine Marie-Amélie leur obtint le passage gratuit sur les navires de guerre qui devaient transporter l'ambassade. (2)

Les élus étaient les PP. Stanislas Clavelin, Joseph Gonnet, Louis Taffin, Adrien Languillat, Adam Vanni, et le frère coadjuteur Pamphile Sinoquet. Le P. Clavelin, chef de l'expédition, se rendit à Brest longtemps à l'avance pour veiller à l'embarquement des nombreuses caisses que les pères emportaient avec eux. Il reconnut bien vite que, malgré la protection de la reine, il ferait difficilement admettre à bord une pareille quantité de colis. Deux vaisseaux devaient transporter l'ambassade, la *Sirène*, commandant Charner, et la *Victorieuse*, commandant Rigault de Genouilly. Or Mr de Lagrené emmenait en Chine sa femme et ses deux filles, et une suite de seize personnes, secrétaires, attachés, délégués des chambres de commerce. Les nobles passagers dont les bagages, on le comprend, étaient considérables, risquaient de se trouver fort à l'étroit sur les deux navires de guerre; et les bureaux de Brest, qui devaient préparer

(1) H. Cordier. *l'Extrême-Orient* dans *Histoire Générale*, t. 10, p. 981.—cf. *Chinese repository*, t. 12, p. 400.

(2) Sica. *De vita P. Clavelin*, p. 2sqq. — *De vita P. Gottcland*, p. 20 *Zi*. H. 3.— P. de Ravignan au P. Clavelin, 2 Octobre 1843 : "Ayez soin de ne prononcer aucune parole qui, au dehors, fit connaitre l'appui d'une haute protectrice. Dans les circonstances présentes, il y aurait de graves inconvénients". (*Franc* 2765).

l'expédition, désiraient l'addition d'un transport pour le service de l'ambassade. Quand on apprit que six jésuites, accompagnés d'une trentaine de caisses, devaient prendre passage à bord des vaisseaux, le prétexte parut bon pour forcer la main au ministère; on exagéra le nombre et les dimensions des colis jésuitiques, et ainsi fut arraché l'envoi en Chine du transport la *Recherche*, qui rendit de grands services pendant l'expédition. Il fut décidé que les PP. Clavelin et Gonnet prendraient passage sur la *Sirène*, leur compagnons sur la *Recherche*.

Malheureusement l'histoire des bagages du P. Clavelin ne s'arrêta pas là. Ces caisses, dont plusieurs étaient de fortes dimensions, contenaient ornements d'Eglise, bibliothèque, instruments de physique, meubles qu'on ne pouvait alors se procurer en Chine; le tout destiné à la résidence qui allait se fonder. Il y avait de plus toute une cargaison d'objets de piété, fort appréciés des chrétiens chinois. Le P. Amand Moirez, procureur de la mission, avait obtenu de cette charité parisienne, à laquelle le Kiang-nan n'a jamais fait appel en vain, de larges aumônes qui lui avaient permis de bien traiter les missionnaires, et l'envoi représentait une somme considérable. Or le trop confiant procureur avait pour secrétaire le fameux Affnaër, dont le procès eut alors un grand retentissement; c'est lui qui avait été chargé des acquisitions destinées à la mission. Affnaër était un voleur; on dut le traduire devant les tribunaux, et il essaya de faire diversion en accusant les jésuites dont il avait été l'homme de confiance. Son avocat, en préparant la défense, découvrit les comptes des fournisseurs qui avaient préparé et expédié les caisses. Quelle aubaine, et quel thème à développer! Un transport de l'Etat requis pour porter en Chine les trésors des jésuites! Les journaux commençait déjà à s'emparer de l'affaire. Le gouvernement, craignant une interpellation devant les Chambres, parvint à les faire taire. On sait comment, grâce à l'énergie du magistrat qui dirigeait les débats, le procès Affnaër ne produisit pas tout le scandale qu'on avait espéré. (1)

Les trois bâtiments mirent à la voile en Décembre 1843. Ils se rencontrèrent à Rio de Janeiro, où l'on dut laisser le P. Adam Vanni, gravement malade d'une fièvre typhoïde, puis au cap de Bonne Espérance, et à St Denys de l'Ile Bourbon. La *Recherche* terminait là sa campagne; le P. Languillat monta sur la *Victorieuse*, le P. Taffin et le F. Sinoquet sur la *Sabine*. En Août

---

(1) Cf. P. Grandidier. *Vie du R. P. A. Guidée*, p. 217 sq. Paris 1867.

1844, les pères étaient réunis à Hong-kong, où le P. Feliciani, franciscain, procureur de la Propagande, leur offrit une cordiale hospitalité. (1)

Pendant cette longue traversée, les pères, surtout les PP. Clavelin et Gonnet, qui montaient le vaisseau de l'ambassadeur, surent se faire apprécier de leurs nobles compagnons de voyage. Le marquis de Ferrière le Vayer, premier secrétaire, a consacré aux deux missionnaires quelques lignes émues dans son intéressant récit de l'ambassade. "Nous avons sur la *Sirène* deux missionnaires que nous conduisons en Chine; ce sont deux jeunes gens; les traits délicats et la physionomie angélique de l'un d'eux font un touchant contraste avec les dangers qu'il va braver.... Tandisque, commodément établie à Macao ou à Hong-kong, la diplomatie terrestre traitera d'égale à égale avec les premiers magistrats de l'Empereur, voici comment le plénipotentiaire de l'Eglise accomplira sa mission : on lui rasera la tête, on l'habillera en chinois ; il parcourra l'Empire, logeant chez les pauvres, et vivant comme eux, assailli par la misère, par la maladie, les humiliations, les injures, emprisonné, bàtonné, persécuté, torturé ; mais il conquerra des âmes à la vérité, il soulagera des populations du fardeau du vice, il signera des traités entre la terre et le ciel; et dans sa pensée ses souffrances seront douces, et sa mort triomphale". (2)

De leur côté les pères ont rendu, dans leur correspondance, le témoignage le plus reconnaissant à leurs compagnons de voyage. M. de Lagrené, ancien élève de Saint Acheul, chrétien comme bien peu l'étaient à cette époque, tenait à avoir chaque dimanche la messe dans son salon ; (3) dans ses longues et fréquentes conversations avec les pères, il prit peut-être l'idée du rôle si utile aux missions qu'il devait remplir à Canton ; plus tard, à Chang-hai, il aimera à revoir ses compagnons de route, et jusqu'à

---

(1) Je sortirais de mon sujet en analysant le journal de voyage si intéressant du P. Clavelin. Entre tous les missionnaires de ces premières années, le P. Lemaitre et lui se signalèrent par l'abondance et le charme de leurs récits. Tous deux, hommes de relations et de bon conseil, exercèrent une grande influence sur les officiers et les diplomates avec lesquels ils furent en rapport ; nous en verrons de nombreuses preuves. Le journal de voyage du P. Clavelin est reproduit dans le premier volume des *Lettres des nouvelles missions de la Chine,* t. 1, p. 18sqq.

(2) *Une ambassade française en Chine,* p. 25 Paris 1854. Il doit s'agir du P. Gonnet, alors agé seulement de 29 ans.

(3) P. Clavelin, 25 Décembre 1843 *N.M.* 1, 81sqq.

la fin de sa vie s'intéressera au développement de la mission du Kiang-nan (1)

Les commandants de la *Sirène* et de la *Victorieuse*, MM. Charner et Rigault de Genouilly, devaient plus tard revenir en Chine, avec les étoiles d'amiraux ; et toujours ils se montrèrent pour la mission du Kiang-nan des protecteurs dévoués; nous en verrons mainte preuve. Entre tous, le lieutenant de vaisseau Cléret, second de la *Sirène*, s'était lié avec le P. Clavelin d'une étroite amitié; les lettres du missionnaire à l'officier sont parmi les plus charmantes qu'il ait écrites. (2) Enfin, le chancelier de l'ambassade, M. de Montigny, qui devait être bientôt le premier consul de France à Chang-hai, apprit pendant ce voyage à connaitre ces religieux qu'il devait aider et défendre avec tant de courage et de succès.

A Hong-kong, les pères prirent passage sur un voilier anglais, le *Thomas Crisp*, et partirent le 22 Septembre pour Chang-hai, où ils arrivèrent le 15 Octobre. Aussitôt prévenu par le consul d'Angleterre, Mgr de Bési envoya une barque prendre les voyageurs; ils furent conduits à la résidence épiscopale de Wang-tsien (Maong-tsié) où le P. Estève les attendait. La joie de cette rencontre fut troublée par une triste nouvelle. Le R. P. Gotteland, accablé par les fatigues et les préoccupations de ces deux rudes années, avait été pris quelques jours auparavant, au séminaire de Hoang-t'ang (Waong-daong), de la fièvre typhoïde; et Mgr de Bési était auprès de lui pour l'assister. Les pères partirent aussitôt pour Hoang-t'ang (Waong-daong) et le Fr. Sinoquet commença de suite auprès du malade ses fonctions d'infirmier. Ses bons soins, plus encore la joie du renfort envoyé à la mission, sauvèrent le R. P. Gotteland, qui après quelques jours fut hors de danger. (3)

---

(1) Rentré à Paris, M. de Lagrené rendit le témoignage le plus flatteur aux œuvres de la Compagnie dont il avait été le témoin au Kiang-nan (Le R. P. Rubillon, provincial de France, au R. P. Gotteland 4 Juillet 1846. ***Zi.*** F. 13).

(2) ***N.M.*** t. 1 et 2. Dans la correspondance du P. Clavelin ***(Franc.*** 2566 et 2765) figurent plusieurs lettres très cordiales de M. de Lagrené (1846, 1847, 1848, 1861), de M. de Montigny, et surtout du lieutenant de vaisseau Cléret. Cette correspondance du P. Clavelin, où se trouvent des lettres de presque tous les diplomates et officiers français qui ont joué un rôle en Chine de 1844 à 1862, fut envoyée en France pour servir à la composition d'une vie du Père, qui ne fut malheureusement jamais écrite.

(3) P. Clavelin, 13 à 18 Octobre 1844. ***N.M.*** I, 160 sqq. —R.P. Gotteland, 20 Novembre 1844. ***N.M.*** I, 177.

Mgr de Bési, et le R. P. Supérieur, auraient voulu pouvoir assurer aux nouveaux arrivés quelques mois pour s'accoutumer à la langue et aux usages du pays. Des évènements qui bouleversèrent le personnel de la mission empêchèrent la réalisation de ce plan, et obligèrent l'évêque à jeter les jeunes missionnaires en plein ministère dès qu'ils purent balbutier quelques phrases. Le 2 Mai 1844, la province du Ho-nan était détachée du diocèse de Nan-king par un décret de la Propagande, et érigée en un vicariat apostolique confié aux lazaristes français; le premier titulaire fut Mgr Henri Baldus, évêque de Zoare. i. p. i. (1)

Le 1er Novembre de la même année, M. Faivre, visiteur des lazaristes en Chine, écrivait de Macao à Mgr de Bési. "Notre supérieur de Paris écrit que, vu les dernières décisions de la Sacrée Congrégation au sujet de la Mission de Nan-king, il juge convenable que ceux de nos confrères qui sont de cette mission la quittent au plus tôt. Pour obéir aux ordres de nos supérieurs, j'ordonne à chacun de nos confrères qu'à la réception de ma lettre, immédiatement et sans retard, il la quitte, et se rende au lieu assigné par moi." (2)

Le 5 Février 1845, les trois lazaristes de la mission française présents au Kiang-nan, M. Lavaissière, alors chargé d'une partie des chrétientés du P'ou-tong, et MM. André Yang et Paul Tcheng, missionnaires de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), devaient avoir quitté leurs postes.

Pour comprendre les causes de ces évènements, qui allaient acheminer la mission vers sa constitution actuelle, il nous faut revenir un peu en arrière. Nous avons vu qu'en vertu d'un décret de la Propagande en date du 11 Janvier 1837, les lazaristes de Macao, incapables de suffire à toutes leurs missions, avaient obtenu la permission de se faire aider par leurs confrères français; de 1837 à 1844, cinq de ceux-ci avaient travaillé au Kiang-nan avec un véritable succès. (3)

Lorsque les jésuites furent appelés au Kiang-nan, il avait été réglé par la Propagande que les deux sociétés de missionnaires travailleraient côte à côte, chacune suivant ses règles et ses méthodes propres, sous l'autorité du vicaire apostolique. Celui-ci, du reste, restait libre d'employer, au mieux de son vaste diocèse, ces collaborateurs. (4)

---

(1) *Répertoire Historique de la Congrégation de la Mission*, p. 235.

(2) *Zi.* B. 7.

(3) Lettres du 17 Septembre, et 6 Décembre 1842, 8 Octobre 1844, *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. 8, p. 614 sqq.

(4) Le Cardinal Fransoni à M. Guillet, procureur de Macao, 22 Janvier 1842. "Quo major tibi suppetit operariorum copia, eo magis, nedum

Cet arrangement répugnait fort à Mgr de Bési. Comme beaucoup de prélats de la curie à cette époque. il aimait peu l'esprit et les méthodes du clergé français, (1) et avait affecté a son passage à Paris, lorsqu'il partit pour la Chine, de ne pas rendre visite aux maisons des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité. (2) Ses difficultés avec les lazaristes portugais lors de son arrivée à Macao ; le conflit de juridiction qui s'était élevé entre M. Faivre et lui en 1839, n'avaient pas contribué à diminuer ses préventions. (3)

Une fois devenu administrateur apostolique de Nan-king, il constata que les fidèles, et les prêtres séculiers, étaient fort irrités contre les lazaristes portugais, à la négligence desquels ils attribuaient la décadence du diocèse ; (4) ils étendaient bien à tort ces préventions aux lazaristes français, malgré le zèle dont ceux-ci avaient fait preuve depuis leur entrée dans la mission ; (5) la chose allait si loin que beaucoup de chrétientés menaçaient d'une révolte et d'un schisme si on ne leur donnait pas d'autres pasteurs. (6)

Lorsque l'envoi des jésuites au Kiang-nan fut connu, le mouvement d'opposition aux lazaristes devint tel que Mgr de Bési, dans ses lettres au Procureur de Macao ou au Cardinal Préfet de

---

regionibus exclusive alumnis tuis creditis, verum etiam aliis Missionibus, ac praecipue Nankinensi, petitionibus vicariorum apostolicorum satisfaciens, atque animarum saluti prospiciens, peropportuna subsidia mittere poteris". Copie *Zi.* B, 7.

(1) M. Baldus, plus tard vicaire apostolique du Ho-nan, qui fit avec M. de Bési une partie du voyage de Macao au Hou-koang, écrit le 27 Avril 1835 "M. de Bési est tout rempli de préventions contre nous, contre nos missions, et contre M. Torrette en particulier; il ne voit dans le clergé français que des hérésies et de la hardiesse". ***Mémoires de la Congrégation de la Mission,*** t. 8, p. 498.

(2) ***Mémoires,*** p. 481, 496.

(3) cf. *Supra*, p. 15 sqq.

(4) cf. lettre des chrétiens du Kiang-nan à Grégoire XVI *supra* p. 36 sq. M. Joset, Procureur de la Propagande à Macao, à Mgr de Bési s. d. (1840) ***Zi.*** B. 6.—Le même au cardinal préfet ; 6 Juillet, 14 Août 1841. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 10.

(5) M. Joset à Mgr. de Bési et au cardinal préfet. Mêmes lettres.

(6) Mêmes lettres. M. Joset recevait à la fois les confidences des deux partis; fort peu sympathique aux lazaristes portugais, alors pleinement dévoués au fameux ***Padroado,*** il rendait bonne justice à leur confrères français, et s'efforçait de décider Mgr de Bési à les soutenir.

la Propagande se déclare incapable de lui résister; étant données ses dispositions intimes, il est, du reste, probable qu'il fit peu d'efforts en sens contraire. Lorsque, après l'arrivée des premiers jésuites au Kiang-nan, l'évêque se crut assuré d'un personnel suffisant pour les besoins de son vaste diocèse, il déclara que l'existence dans la même mission de deux sociétés aussi différentes d'esprit et de méthodes que les jésuites et les lazaristes renouvellerait perpétuellement ces divisions dont les anciennes missions de Chine avaient tant souffert. (1) En conséquence, tout en conservant dans son diocèse les ouvriers qui y travaillaient déjà, il refusa d'en admettre de nouveaux, et alla jusqu'à défendre, sous peine d'interdit, aux membres de la Congrégation de la Mission non encore approuvés par lui, d'entrer dans son vicariat, fut-ce pour gagner d'autres missions. (2)

M. Faivre, visiteur des missions lazaristes de Chine, objecta vainement le décret porté par la Propagande le 23 Janvier 1842, et qui déclarait que les lazaristes n'étaient nullement exclus du Kiangnan. L'évêque répondait que ce décret lui laissait le droit d'accueillir ou de refuser les auxiliaires qui s'offriraient à lui. (3) Il eut gain de cause à Rome. (4) Le 23 Décembre 1842, le Cardinal Fransoni, tout en exprimant le désir que jésuites et lazaristes pussent travailler dans des parties différentes du vaste diocèse de Mgr de Bési, admettait que l'évêque restait libre dans le choix de ses collaborateurs. Le cardinal laissait entrevoir déjà la solution qui serait adoptée; diviser en plusieurs vicariats, dont chacun serait confié à une congrégation différente, l'immense territoire soumis à Mgr de Bési. (5)

---

(1) A M. Faivre 16 Juillet, 4 Août 1842. ***Zi.*** B, 13. En cela,du reste, les lazaristes étaient pleinement d'accord avec lui. M. Faivre en Chine, M. Etienne à Paris, reviennent fréquemment sur ce point. Ce dernier écrit au Cardinal Préfet de la Propagande le 17 Mai 1843; "Je n'ai pas besoin de signaler à Votre Eminence combien il importe, en Chine, d'éviter d'admettre, dans une même province, des missionnaires de diverses congrégations" (***Prop. Scrit. ref.*** t. 10).

(2) M. Guillet, Procureur des lazaristes de Macao, 6 Décembre 1842 (***Mémoires de la Congrégation de la Mission.*** t. 8, p. 617).

(3) Les pièces de cette pénible correspondance sont à Zi-ka-wei, B. 7 (Lettres de M. Faivre) et B 13 (brouillons de Mgr de Bési).

(4) Plusieurs lettres de Mgr de Bési, de MM. Faivre, Guillet, Etienne, sur ce sujet, à la Propagande en 1842. (***Scrit ref.*** t. 10).

(5) ***Zi.*** B, 1.

De son côté, M. Etienne adressait à la Propagande la demande que le diocèse de Nan-king fut confié à la Congrégation de la Mission, et soumis à un vicaire apostolique pris dans son sein. Mgr de Bési garderait le Chan-tong, et y aurait les jésuites pour auxiliaires. (1)

Une Congrégation particulière se tint sur ce sujet en 1843. La demande de M. Etienne fut repoussée, à cause de l'opposition que les prêtres séculiers et les fidèles du Kiang-nan manifestaient envers la Congrégation de la Mission. Mais il fut statué que la province du Ho-nan serait constituée en vicariat apostolique, et confiée aux lazaristes. En même temps Mgr de Bési recevrait la permission de se choisir un coadjuteur pour le Chan-tong. (2) De cette sorte, la charge de l'évêque de Canope serait diminuée, et le danger des compétitions entre les diverses sociétés de missionnaires écarté. Le décret séparant le Ho-nan du diocèse de Nan-king fut porté le 2 Mars 1844. (3)

On comprend qu'à la suite de ces évènements M. Etienne, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, n'ait pas cru pouvoir laisser plus longtemps au Kiang-nan ceux de ses sujets qui y travaillaient.

Le T. R. P. Roothaan avait formellement recommandé au R. P. Gotteland et à ses compagnons de se tenir à l'écart de ces tristes difficultés, et de conserver toujours les relations les plus cordiales avec MM. de Saint Lazare. (4) Lui-même eut désiré, comme le Cardinal Fransoni, que les deux sociétés de missionnaires pussent cultiver chacune sa part du vaste diocèse de Nan-king; et il avait écrit en ce sens, sans aucun succès du reste, à Mgr de Bési. (5)

---

(1) 17 Mars 1843. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 10.

(2) ***Prop. Act. Congr. partic.*** t. 23 (1843), p. 169sqq:—Ce procès-verbal résume très fidélement les arguments de Mgr de Bési et ceux des supérieurs lazaristes. Il est visible que la Congrégation trouve bien dure la conduite de l'évêque à l'égard des lazaristes français.

(3) Communiqué à Mgr de Bési, en même temps que la permission de se choisir un coadjuteur pour le Chan-tong, par une lettre du Cardinal Fransoni 23 Mai 1844. ***Zi.*** B. 1.

(4) Au R P. Gotteland 21 Décembre 1842. "Il serait superflu, je crois, de vous recommander de ne pas oublier ce que l'humilité et la charité chrétienne demandent, lorsque vous apprendrez que, d'après la décret de la Congrégation, les lazaristes doivent se retirer du diocèse de Nan-king." ***Zi.*** F. 11; Même note le 20 Août 1843 (ibid).

(5) Réponse de Mgr de Bési au T.R.P. Roothaan, 25 Juillet 1842. Copie ***Zi.*** B. 13.

Les pères du Kiang-nan n'eurent pas de peine à se conformer aux instructions de leur Général. Plus tard, nous les verrons engagés dans des discussions pénibles avec les lazaristes portugais, à propos du *Padroado*. Jamais ils n'en auront d'analogues avec la Congrégation française de la Mission.

A l'annonce de leur arrivée au Kiang-nan, M. Faivre écrivait: "Que les PP. Jésuites soient les bienvenus, et qu'ils fassent beaucoup de bien dans cette mission, où il ne manque pas de bien à faire; puisque nous mettons toute notre gloire et notre bonheur à être amis de Jésus, il est évident que nous ne pouvons pas être ennemis des jésuites; tant s'en faut qu'au contraire nous les aimons beaucoup, et nous les recevons de tout notre cœur comme les amis de notre unique ami, et les envoyés de notre unique et souverain maître." (1) Et à Mgr de Bési. "Je connais trop bien le bon esprit qui anime ces bons Pères pour que je doute le moins du monde que, lorsqu'ils seront arrivés à Nan-king, ils ne vivent en très bonne harmonie avec nos confrères". (2)

Le R.P. Gotteland pourra écrire au T.R.P. Général après la conclusion de la triste affaire que j'ai dû raconter avec quelques détails; "Nous avons toujours été très amis avec ces messieurs, et nous nous rendons mutuellement tous les services que nous pouvons. Nous nous abstenons de parler avec eux de la grande question, comme d'une chose qui n'est pas notre affaire". (3) Et plus tard: "MM de Saint Lazare viennent de quitter la mission et y ont laissé un vide immense, que nos nouveaux pères sont loin de pouvoir remplir.... Nous avons, jusqu'à la fin, vécu avec ces messieurs dans une harmonie parfaite; et pour me servir d'une expression toute française, nous nous sommes quittés bons amis. Nous serions bien malheureux si, après avoir abandonné pour Dieu tout ce que nous avions de cher au monde, nous venions au bout du globe gâter son œuvre par la plus pitoyable des ambitions". (4)

---

(1) 2 Mars 1842. ***Mémoires de la Congrégation de la Mission***, t. 8, p. 612. Dans une lettre postérieure, M. Faivre semble accuser les jésuites d'avoir inspiré toute la conduite de Mgr de Bési (17 Sept. 1842, ***Mémoires,*** t. 8, p. 615.) C'est une hypothèse gratuite que dément toute la correspondance que j'ai eue sous les yeux. D'ailleurs, la suite des faits montra que Mgr de Bési n'était pas d'un caractère à se laisser dominer par qui que ce fut. Les jésuites en surent quelque chose.

(2) 23 Juillet 1842. ***Zi.*** B. 7.

(3) 14 Novembre 1844. ***Gén. Sin.*** 2, III, 23.

(4) 15 Février 1845. ***Gén. Sin.*** 2 III, 30.

A la suite du départ de MM. de Saint Lazare, les PP. Gonnet, Languillat et Taffin furent envoyés aider le P. Estève au P'ou-tong et au P'ou-nan (P'ou-né); et le P. Clavelin dut, à lui seul, tenir à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) la place des deux lazaristes chinois, MM. Yang et Tcheng. "Figurez-vous, écrivait-il, quelques semaines après son arrivée, un jeune missionnaire, naguère sorti des bancs de la théologie, ayant quitté l'Europe sans expérience acquise, à peine arrivé dans un pays si éloigné, dont il ignore la langue, les us et les coutumes; il est chargé de remplacer à lui seul deux missionnaires exercés qui succombaient sous le poids de leur ministère; il est envoyé à vingt lieues de ses confrères, sans guide, sans catéchiste, sans personne qu'il puisse consulter, sans pouvoir se faire comprendre. Pour toute instruction, le P. Supérieur ne peut que lui dire de s'en rapporter à ce que lui dira Monseigneur. Celles de Monseigneur se réduisent à lui dire : "Je sais que vous avez beaucoup de difficultés; tâchez de vous en tirer comme vous pourrez". (1)

La situation était dure, même pour un homme de ce courage. Il passa à prier et à pleurer la nuit qui suivit la décision de Mgr de Bési, et le lendemain alla supplier le R.P. Gotteland de lui obtenir un autre poste. Le R.P. Supérieur connaissait la vertu et les ressources naturelles de son religieux; il se refusa à la démarche demandée; le P. Clavelin surmonta ses craintes, et partit vaillamment. Nous verrons quels succès récompensèrent, dès les premières semaines, son obéissance. (2)

Les autres nouveaux venus étaient moins éloignés de leur supérieur et de leurs frères, moins privés de tout secours. Mais leur tâche restait bien pénible après trois mois seulement d'étude de la langue. La charité de leur supérieur avait pourtant tout fait pour leur faciliter ces débuts. Les pères racontent quelle fut leur émotion quand ils virent le R.P. Gotteland mettre à leur disposition une grammaire et un dictionnaire du dialecte de Chang-hai qu'il avait composés pour eux au milieu des écrasantes fatigues de son apostolat. Ils se hâtèrent de copier ces cahiers, et grâce à eux furent assez vite en état d'entendre les confessions. (3)

Pendant ces mois de rude labeur, leur nobles compagnons de voyage avaient fait à Canton d'excellente besogne française et

(1) 22 Avril 1845. *N.M.* 1, 209.

(2) Sica. ***De vita P. Clavelin,*** p. 8. ***Zi.*** H. 3. Le père tenait l'anecdote du R. P. Gotteland. Pour qui connaissait l'audace et l'initiative du P. Clavelin, elle disait assez les difficultés de ces débuts.

(3) P. Clavelin, 18 Janvier 1845. *N.M.* I, 193.

chrétienne. A son arrivée à Macao, M. de Lagrené avait trouvé un long mémoire dans lequel Mgr de Bési lui exposait l'état de la religion en Chine, rappelait la glorieuse situation qu'elle y avait jadis occupée, les persécutions violentes ou mesquines qui, depuis Kien-long, n'avaient guère cessé. L'évêque en attestait son expérience du pays, les mandarins étaient tellement abattus par les défaites de leurs troupes dans la guerre contre les anglais qu'ils accorderaient tout ce qu'une puissance respectée, comme la France, demanderait en faveur de la religion. (1)

Les procureurs des missions présents à Macao joignaient leurs instances à celles de l'administrateur de Nan-king.

M. de Lagrené répondit à Mgr de Bési par une lettre fort courtoise dans laquelle il affirmait que, comme au temps de Loüis XIV "le Roi des Français est toujours le Roi très chrétien". Il déclarait compter beaucoup sur les renseignements fournis par les missionnaires, et sur leurs bons offices, pour le succès de sa mission. "Je sais tout le prix des connaissances locales qu'une longue tradition, et un travail de tous les jours, ont réunies entre les mains des représentants du Catholicisme en Chine". (2)

Ce n'étaient pas là de vaines formules de politesse. M. de Lagrené avait pour instructions d'assurer à la France les mêmes avantages que l'Angleterre et les Etats-Unis avaient obtenus. Or, dans le traité américain, il trouvait un article 17 conçu en ces termes: "Les citoyens des Etats-Unis, résidents ou de passage dans les ports ouverts au commerce Européen, jouiront de toutes les facilités désirables pour y fonder des maisons d'habitation, des établissements de commerce, y bâtir des maisons, des établissements de commerce, et encore des hôpitaux, des églises et des cimetières". (3) De plus, si nous en croyons le texte déjà cité du P. Clavelin, (4) dans les négociations secrètes qui suivirent le traité de Nan-king, le plénipotentiaire anglais avait obtenu que dorénavant un missionnaire capturé dans l'intérieur de l'Empire ne serait plus mis à mort, mais conduit au consul de sa nation le plus voisin.

Le 24 Octobre 1844, le traité français fut signé à bord de la corvette l'*Archimède*; il porte le nom de traité de Wampoa,

---

(1) *L'Ami de la religion* 8 Décembre 1849, t. 144, p. 110. Correspondance intitulée *la Religion en Chine*. Elle reproduit des articles de l'*Osservatore romano*, qui semblent composés ou inspirés par Mgr de Bési, alors à Rome, car ils donnent les plus grands détails sur les faits et gestes du prélat.

(2) Macao, 28 Août 1844. Conservée à la Propagande. *Scrit. ref.* t. 11.

(3) *Chinese Repository* t. 14 Décembre 1845, p. 570.

(4) cf. Supra, p. 57.

qui est celui de la grande île, située devant le faubourg est de Canton, où les Anglais avaient établi leur consulat. (1)

Dans ce traité deux article, le 22e et le 23e, allaient apporter des modifications profondes à la situation des missionnaires. L'article 22 stipulait que les français installés dans les ports ouverts pourraient "établir des églises, des hôpitaux, des hospices, des écoles et des cimetières. Dans ce but, l'autorité locale, après s'être concertée avec le consul, désignera les quartiers les plus convenables pour la résidence des français et les endroits dans lesquels pourront avoir lieu les constructions précitées". D'après l'article 23 les français pourraient circuler sans être molestés autour des ports ouverts ; si les mandarins jugeaient qu'il y eut lieu de les arrêter, ils les feraient conduire au consul français le plus voisin. Avec un peu de bonne volonté de la part des autorités locales, cette clause pourrait être étendue aux missionnaires de l'intérieur, et des assassinats comme celui, tout récent, du Bx G. Perboyre, ne seraient plus à redouter. (2)

Les ratifications furent échangées à Macao, le 25 Août 1845, entre Ki-yng, plénipotentiaire chinois, et M. de Lagrené. Au cours des pourparlers, Ki-yng s'était montré fort bien instruit du nombre et de la situation des missionnaires catholiques qui vivaient alors cachés dans l'Empire; il avait promis qu'on ne leur appliquerait pas strictement l'article qui permettait aux mandarins de faire reconduire dans les ports ouverts les européens capturés dans l'intérieur; seulement les missionnaires devraient être prudents, afin que les autorités pussent continuer à fermer les yeux sur leur présence. (3).

L'ambassadeur voulut faire plus encore pour la cause des missions. Profitant des excellentes relations qu'il avait liées avec le plénipotentiaire Ki-yng, il obtint de lui qu'il adressat à l'Empereur une pétition en faveur de la religion chrétienne. Dans cette pièce, datée du 28 Décembre 1844, le gouverneur des deux Koang,

---

(1) cf. Lavollée, ***France et Chine.*** p. 99sq. La publication de M. Lavollée n'est pas complète, comme il le reconnait lui-même (Introduction p. VI). J'ai donc revu son texte sur les ***Mémoires et documents de Chine. Mission Lagrené*** du ministère des affaires étrangères (t. 5 à 9; 13 à 15), et je le complèterai à l'occasion.

(2) H. Cordier ***L'expédition de 1857,*** p. 3.

(3) Comte B. d'Harcourt, second secrétaire de l'Ambassade Lagrené ;. ***La première ambassade de France en Chine*** (1844). ***Revue des deux mondes,*** 1er Juin 1862, p. 655.

tout en reproduisant quelques unes des calomnies qui avaient cours dans le peuple contre le christianisme, reconnaissait que les faits incriminés étaient dus à des "malfaiteurs qui s'abritaient sous le nom de la religion, non à la religion professée par les nations occidentales"; celle-ci, autorisée jadis par des édits formels, n'avait jamais été interdite. A la demande de l'ambassadeur français, Ki-yng ose "implorer la faveur impériale pour qu'elle garantisse que désormais tout indigène ou étranger sans distinction, qui étudiera et pratiquera la religion du Seigneur du Ciel, et qui n'excitera aucun trouble par sa mauvaise conduite, soit tenu exempt de toute culpabilité". Quant aux étrangers qui prêchent la religion "ils ne doivent pas s'aventurer dans l'intérieur de l'Empire; s'ils y sont découverts, ils seront conduits à leur consul le plus voisin. Ces mêmes étrangers ne pourront construire des églises que dans les ports ouverts". La réponse au pinçeau rouge fut appliquée à la pétition : "qu'il soit fait selon cette demande; ceci est de l'Empereur". Par le fait, la supplique de Ki-yng devenait un édit impérial. (1)

L'efficacité de ces démarches de M. de Lagrené a été très diversement appréciée. Beaucoup de missionnaires les ont jugées inutiles; d'après eux, les articles du traité français, et de l'édit impérial en faveur de la religion, furent peu connus dans l'intérieur de l'Empire, et les mandarins n'en tinrent guère compte. (2) La chose est possible pour les missions très éloignées des côtes, où la crainte des européens était moindre. Pour le Kiang-nan il en fut tout autrement. Mgr de Bési vit du premier coup quelles forces ses prêtres et lui-même trouveraient dans ces concessions arrachées au représentant de l'Empereur par celui d'une puissance chrétienne, dans cet édit surtout, émané de la bienveillance impériale. Les consuls de Chang-hai se chargeraient de les rappeler aux mandarins tentés de les oublier. En février 1845, l'évêque donna à Sou-tcheou (Sou-tseu) un mandement enthousiaste prescrivant des prières d'actions de grâces pendant trois dimanches consécutifs. (3) Prêtres indigènes et chrétiens étaient exhortés

---

(1) C. Lavollée. *France et Chine,* p. 235 sq.

(2) Le Comte B. d'Harcourt, *art. cit.* p. 667 sq, se plaint de ces appréciations, qu'il regarde comme injustes et ingrates, et cite au contraire, les témoignages des pères du Kiang-nan sur les services rendus par l'ambassade Lagrené. Dès 1846, M. Lefebvre de Becourt, consul à Canton, se plaignait que les articles du traité et l'édit restaient lettre morte dans l'intérieur de l'Empire. *Aff Etr. Correspondance de Chine,* t. 2, p. 104 sq. 20 Septembre 1846.

(3) *Chinese repository*, t. 14, p. 199.

à donner l'exemple des vertus domestiques et civiques afin de répondre à la bienveillance de l'Empereur; (1)

Le R.P. Gotteland ne pensait pas autrement. Il écrivait en France, au moment du retour de M. de Lagrené. "Parmi les Européens répandus dans les missions de Chine, il en est qui proclament l'ambassadeur de France comme le libérateur de la religion dans ce vaste Empire; et il en est d'autres qui vont jusqu'à se plaindre de ce qu'il a fait en Chine. Dans l'intérieur de l'Empire où le bruit du canon anglais ne s'est pas fait entendre, les édits obtenus par M. de Lagrené ont été reçus peu favorablement; et comme ils ont excité quelque attention sur les chrétiens, qui n'obtenaient auparavant la tranquillité qu'à l'ombre de l'incognito, l'état des missionnaires et des missions en a souffert momentanément. De là des plaintes. Quelques uns auraient voulu que l'ambassadeur demandât la libre entrée des missionnaires dans l'intérieur de l'Empire, et fit publier les édits dans toutes les provinces. Mais l'aurait-il obtenu? Et était-il à même de commençer par là? Ce qui est accordé à sa sollicitation aura peu à peu son effet. C'est du moins ce que nous espérons; et le seul fait de la publication des édits en faveur de la religion chrétienne pourra détruire bien des préjugés dans l'esprit des chinois". (2)

On apprit bientôt à Chang-hai que l'ambassadeur de France allait compléter son œuvre en faisant la visite des ports que le nouveau traité ouvrait au commerce français. Il arriva à Chang-hai le 17 Octobre 1845, accompagné de six bâtiments de guerre commandés par le contre-amiral Cécile. Mgr de Bési et les pères du Kiang-nan attendaient de grands résultats de cette visite d'apparat. M. de Lagrené n'obtiendrait-il pas du tao-tai (dao-dai)

---

(1) Peu après Mgr de Bési écrivait à M. Libois, procureur des Missions étrangères à Macao: "Quanta lætitia perfusus sim ex faustissimo de Christianæ religionis in Sinis libertate explicare non possum verbis. Jam e Suchow (Soutseu) iter aggrediebar, quando Christiani nostri a prætorianis exemplar favorabile hujus rescripti habuerunt, in quo cum magna animi satisfactione agnovi beneficium hoc maximum Dno de Lagrené unice referendum esse". Cette lettre, communiquée à M. Lefebvre de Bécourt par M. Libois, est transmise par le consul à Paris avec cette note: "Mgr de Bési passe pour un prélat de grande distinction, et S. M. la Reine l'a déjà honoré des plus précieux témoignages de son auguste bienveillance". ***(Aff. Etr. Correspondance de Chine,*** t. 2, 5 Avril 1845).

(2) 26 Mai 1846, ***N. M.*** 1, 333.

de Chang-hai la restitution de l'ancienne église, de la résidence, du cimetière, que jadis la Compagnie avait possédés dans la ville. (1)

L'ambassadeur fit tout ce qui lui était possible, en restant dans les limites de ses instructions, pour répondre à l'attente des missionnaires. Le seul fait de sa réception solennelle par les mandarins de Chang-hai, des honneurs qui lui furent rendus, alors qu'il s'affichait hautement comme catholique, était un grand encouragement pour les timides chrétiens du Kiang-nan. M. de Lagrené voulut entendre à Chang-hai, avec plusieurs membres de l'ambassade, la messe célébrée par Mgr de Bési dans une des trois chapelles domestiques qui étaient alors le centre de la vie chrétienne de la grande ville. (2) Il reçut souvent l'évêque, et lui rendit officiellement visite à la chrétienté de Kin-kia-hiang (Kien-ka-haong) au P'ou-tong. (3)

M. de Lagrené a laissé, dans sa correspondance avec le ministère, la trace de l'impression profonde que lui fit cette visite. "Là, Monsieur, j'ai vu le nom de la France célébré par des milliers d'indigènes; et les bénédictions qu'ils prodiguaient à l'envi au représentant du roi ne sortiront jamais de ma mémoire". (4)

---

(1) P. Clavelin 22 Avril 1845. *N.M.* 1, 218. Le Père rapporte une prophétie qui courait parmi ses chrétiens. Ils l'attribuaient à un de leurs anciens missionnaires. "Aujourd'hui, aurait-il dit, en abandonnant son église que les mandarins confisquaient, les blancs cèdent la place aux rouges ; mais dans cent ans, les rouges cèderont la place aux blancs". Or les cent ans étaient écoulés depuis peu.

(2) M. de Lagrené au ministère, Macao 6 Décembre 1845. (Non publiée par M. Lavollée). *Aff. Etr. Mémoires et documents. Chine, Mission Lagrené. Supplément,* tome 12.

(3) Le R.P. Gotteland 26 Mai 1846, *N.M.* 1; 335sqq. Un pénible incident attrista la joie de cette visite. L'ambassadeur venait de recevoir les journaux de France, alors tout remplis de la campagne menée au nom de l'Université contre les jésuites, et des menaces de la persécution qui se préparait contre eux. M. de Lagrené mit Mgr de Bési au courant, et celui-ci informa le R. P. Gotteland, qui devait prendre part à l'entrevue. Le père supérieur crut devoir manifester aux nobles visiteurs quel chagrin il ressentait en voyant la France s'engager dans une pareille voie. L'ambassadeur et l'amiral Cécile le consolèrent de leur mieux (ibid. p. 335sq.)

(4) Lettre citée, du 6 Décembre 1845.

Le tao-tai (dao-dai) de Chang-hai consentit sans trop de difficultés, à faire afficher l'édit de tolérance. (1)

Restait l'affaire la plus épineuse, la restitution des propriétés de la mission catholique à Chang-hai. Tous croyaient au succès ; l'ambassadeur lui-même, l'amiral, le consul anglais, M. Balfour, chez lequel M. de Lagrené recevait l'hospitalité. (2)

Ils ne connaissaient pas encore les roueries d'un mandarin chinois. "M. de Lagrené, raconte le R.P. Gotteland, s'y prit d'une manière fort adroite. S'étant rendu chez le grand mandarin de la ville, il lui parla ainsi : "Le vice-roi de Canton, dans la visite que je lui ai rendue, m'a fait un présent qui est pour moi d'un grand prix : Il m'a accordé, pour tous les chinois, la liberté d'adorer le vrai Dieu. En vous honorant de ma visite, j'espère que vous me ferez aussi votre présent". En même temps, il lui fit dire sous main ce qu'il désirait". (3)

Le tao-tai (dao-dai) ne voulut rien entendre. Il déclara que l'affaire en question dépassait ses pouvoirs, et qu'il ne pouvait la traiter; d'ailleurs le peuple de Chang-hai se soulèverait s'il voyait des propriétés, confisquées depuis plus d'un siècle par ordre impérial, restituées aux européens. (4)

Ne pouvant rien obtenir, l'ambassadeur de France, pour marquer son mécontentement, refusa les présents du tao-tai (dao-dai), et ne permit pas que les mandarins lui fissent la conduite à son départ jusqu'au bateau qui l'avait amené. (5)

Cet échec partiel fut une grosse déception pour les pères. "Aux yeux du peuple, qui ne juge des choses que par le succès, écrivait quelques semaines après le R. P. Gotteland, la mauvaise issue de cette affaire à nui beaucoup ici à M. l'ambassadeur, et par suite au nom français". (6)

M. de Lagrené raisonna de son mieux l'évêque, et les missionnaires, les mit en garde contre une précipitation funeste, "qui pourrait par la suite, et qui déjà peut-être a failli compromettre quelque partie des résultats obtenus". (7)

---

(1) Lettre citée de M. de Lagrené. Le R.P. Gotteland, 26 Mai 1846 *N.M.* 1, 333sqq.

(2) R.P. Gotteland, lettre citée, *N.M.* 1, 334.

(3) *Ibid.*

(4) M. de Lagrené, lettre citée.

(5) Ibid. et P. Gotteland, lettre citée, ***N.M.*** I, 334.

(6) P. Gotteland *ibid.*

(7) M. de Lagrené, lettre citée. L'ambassadeur se rendit compte cependant de la portée de son œuvre. Il écrivait le 6 Novembre de Chang-hai, au

Au reste, l'ambassadeur ne renonçait pas à son projet. Le tao-tai (dao-dai) de Chang-hai s'était retranché derrière son incompétence; un nouveau décret impérial, si l'on parvenait à l'obtenir, lèverait les obstacles. Revenu à Canton, M. de Lagrené entreprit, au sujet de la restitution des anciennes possessions de l'église catholique en Chine, le plénipotentiaire Ki-yng, qui consentit à faire une nouvelle démarche à Pé-king.

Elle eut un plein succès. Le 18 Mars 1846, Ki-yng, vice-roi de Canton, publia un édit impérial en date du 20 Février précédent. Cet édit, tout en renouvelant contre certains chrétiens les anciennes accusations, reconnaissait que "la religion du Seigneur du Ciel enseigne les hommes et les aide à faire du bien; elle diffère entièrement des sectes mauvaises et défendues. En conséquence l'Empereur statue" que dans les provinces les anciennes églises, bâties au temps de Kang-hi, et conservées jusqu'ici, et que les autorité locales, après examen, trouveront certainement être la propriété des membres de cette religion, leur soient rendues, excepté toutefois celles qui ont été converties en temples ou en maisons d'utilité publique". Ceux "qui élèvent des églises, s'assemblent pour y exercer leur culte, y vénérer la croix, des tableaux, des images", ne devaient pas être détournés de ces pratiques. (1)

Ce second décret impérial, plus net encore que le premier dans son affirmation du caractère bienfaisant du christianisme, allait être aux mains des missionnaires une arme de première valeur dans leurs luttes avec les mandarins locaux; nous verrons bientôt quel parti les supérieurs du Kiang-nan appuyés par les consuls de Chang-hai, surent en tirer.

Les pères n'oublièrent pas le diplomate habile et zélé auquel ils devaient le double décret promulgué par Ki-yng. Lorsqu'après le coup d'état du 2 Décembre M. de Lagrené, ayant brisé sa carrière pour ne pas servir le régime nouveau, vivait dans la retraite, c'était pour lui une joie de recevoir des lettres du P. Clavelin, et de ses frères, qui lui faisaient part des heureuses conséquences de son ambassade. "J'apprends avec bonheur que mon œuvre, malgré bien des obstacles, et en dépit du mauvais vouloir de certains magistrats, se maintient pour le plus grand succès de la civilisation chrétienne et de la liberté religieuse". (2).

P. Clavelin, son compagnon de voyage sur la *Sirène* "Je remercie Dieu d'avoir pu contribuer à établir une situation qui, je l'espère, ne tardera pas à devenir générale, et à se consolider par tout l'Empire". (*Franc.* 2765).

(1) *Chinese repository*, t. 14, p. 539.

(2) 22 Mars 1848. Plusieurs autres lettres des années suivantes, au P. Clavelin, donnent la même note. La dernière est du 26 nov. 1861. (*Franc.* 2765).

Ces graves négociations eurent un épisode comique. Les ministres protestants de Chang-hai avaient vu avec regret que les deux décrets impériaux promulgués par Ki-yng ne faisaient mention que de la "religion du Seigneur du Ciel", nom officiel de l'église catholique ; et que la caractéristique de la religion autorisée était le culte rendu "à la croix et aux images". Visiblement, M. de Lagrené n'avait pas pensé à eux. Quand l'ambassadeur vint à Chang-hai, MM. Boone et Medhurst le prièrent de déclarer que sa demande avait été générale, et visait aussi bien les protestants que les catholiques ; ils ne reçurent aucune réponse. Le consul d'Angleterre refusait de se mêler de l'affaire. Enfin le consul des Etats-Unis, M. Forbes, consentit à en entretenir les mandarins. Le 22 Décembre 1845, Ki-yng, toujours bienveillant, répondit. "Au commencement, je ne connaissais pas ces différences dans les pratiques religieuses des nations étrangères. Mais maintenant que je suis mieux informé, je déclare que cette religion du Seigneur du Ciel doit être considérée comme ne méritant aucun blâme, que ses sectateurs vénèrent ou non croix, peintures images..., si toutefois ils se conduisent bien". (1)

La satisfaction était incomplète, puisque la *religion de Jésus*, nom adopté par les protestants en Chine, n'était pas mentionnée; les ministres durent s'en contenter, et profitèrent des avantages conquis par l'ambassadeur français.

Le 22 Avril 1845, le R.P. Gotteland devait annoncer au R.P. Provincial le premier décès d'un missionnaire ; le Frère Pamphile Sinoquet, coadjuteur temporel, mourut à la résidence de Hoang-t'ang (Waong-daong), le 20 Avril ; il n'était en Chine que depuis quelques mois ; et son expérience de vieil infirmier, son dévouement, l'avait déjà rendu bien utile ; des crachements de sang causés par des travaux excessifs l'emportèrent. (2) Le corps fut enterré provisoirement près de la maison de Hoang-t'ang (Waong-daong).

L'année 1846 fut heureuse pour la mission. Douze pères ou frères y abordèrent ; 8 prêtres, 2 scolastiques, 2 frères coadjuteurs. Le 24 Mai 1846, un premier convoi parvint à Chang-hai, sous la direction du P. Poissemeux (3); le 20 Août un second,

(1) *Chinese repository*, nov. 1845. et Décembre 1845. t. 14 p. 549, 587. De retour à Canton, M. de Lagrené consentit à appuyer auprès de Ki-yng les demandes des protestants, (Lavollée, *France et Chine,* p. 287 sq.)

(2) R.P. Gotteland, 22 Avril 1845. *N.M.* 1, 207.

(3) PP. Poissemeux, Rocher, Sica, FF. Cajétan Massa, scol., et Léopold Deleuze, coadj. A Hong-kong, ils furent rejoints par les PP. Augustin et René Massa, et leur frère Nicolas, coadjuteur, venus de Suez sur un vapeur anglais. Leurs lettres dans *N.M.* 1, 374sqq.

sous celle du P. Lemaître. (1) Ils avaient fait le voyage sur des navires de commerce.

Parmi les nouveaux arrivants, nous devons signaler les quatre frères Massa, napolitains, fils du baron de Pescasseroli. (2) Deux d'entre eux, Cajétan et Nicolas, avaient, par humilité, voulu être reçus dans la Compagnie comme frères coadjuteurs ; ils terminèrent leurs études, et furent ordonnés prêtres au Kiang-nan. Les deux autres, les PP. Augustin et René, étaient prêtres. Le cinquième frère, Louis, rejoindra plus tard en Chine ses aînés. Le Fr. Cajétan était parti le premier, envoyé par le T.R.P. Roothaan pour servir de secrétaire et de compagnon à Mgr de Bési, qui avait demandé pour cet office un frère italien instruit et de bonnes manières. Ses trois frères implorèrent la même grâce du T.R.P. Général, et l'obtinrent assez tôt pour rejoindre Cajétan à Hong-kong, en prenant la voie plus rapide de Suez. (3)

Cet abondant renfort, qui portait à quinze le nombre des prêtres de la Compagnie de Jésus, permit au R.P. Gotteland d'accepter la charge de nouveaux districts. Le Fr. Cajétan Massa et le Fr. Alexandre Rose, scolastiques, furent envoyés au séminaire de Hoang-t'ang (Waong-daong); bientôt ce dernier, ordonné prêtre, remplaça le P. Brueyre. Le Fr. Nicolas Massa, qui avait été, dans la province de Naples, socius du provincial, et procureur d'importantes maisons, fut choisi comme secrétaire par Mgr de Bési, à la place du Fr. Cajétan, primitivement destiné à cet emploi. Les pères prirent le soin de plusieurs postes de la section actuelle de Song-kiang (Song-kaong). Le P. Sica fut envoyé à Tch'ang-chou (Zang-zôh), dans la section de Sou-tcheou (Sou-tseu). Le P. Werner alla aider le P. Clavelin à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et à Hai-men. Enfin, Mgr de Bési, préoccupé de l'état de son vicariat apostolique du Chan-tong, où la disette de prêtres était plus grande encore qu'au Kiang-nan, demanda du secours au R.P. Gotteland. Le P. Languillat partit pour le Chan-tong le 26 Octobre 1846, et le P. Brueyre le 24 Février 1847.

Le décret impérial obtenu par M. de Lagrené, et ordonnant la restitution des églises et résidences qui avaient jadis appartenu aux missions catholiques, avait été promulgué à Canton le 18 Mars 1846. Dès le mois d'Août de cette même année, Mgr de Bési et le R.P. Gotteland résolurent d'en tirer les premières conséquences en arrachant aux mandarins de Chang-hai la

(1) PP. Lemaitre, Tinguy, Werner ; Fr. Roze, scolastique.

(2) Sur cette sainte famille, dont les neufs enfants se donnèrent à Dieu dans la vie religieuse, on peut consulter la notice des PP. Sica et le Chauff. *Une famille napolitaine.* Paris 1892.

(3) Sica, Le Chauff. *Une famille napolitaine.* p. 37, 57. sqq.

restitution des anciennes possessions de la mission catholique dans cette ville. Une sérieuse difficulté s'opposait aux négociations ; aucun missionnaire connu des mandarins ne pouvait les conduire, sous peine de se voir, en vertu même de l'édit impérial, confiné à Chang-hai, avec défense de passer dans l'intérieur du pays. Il fut donc résolu qu'un des nouveaux pères qui venaient d'arriver, et qui n'étaient pas connus comme missionnaires, serait chargé de l'affaire. Précisément l'un de ceux qui avaient abordé à Chang-hai le 30 Août 1846 semblait parfaitement préparé, par sa carrière précédente, à mener à bien les plus difficiles négociations. Le P. Mathurin Lemaitre, neveu de Mgr Bouvier évêque du Mans, avait été secrétaire particulier de son oncle pendant plusieurs années, et s'était formé aux affaires auprès de cet excellent maître. Entré au noviciat en 1841, il avait rapidement complété ses études de théologie à Laval, puis reçu sa destination pour la mission du Kiang-nan. (1)

Aussitôt arrivé à Chang-hai, il avait été nommé procureur de la mission, et avait, à ce titre, lié des relations avec les européens installés dans la grande ville, spécialement avec le consul d'Angleterre, M. Rutherford Alcock, qui venait de remplacer le capitaine Balfour, et avec le représentant de la maison Jardine, M. Alexandre Calder, agent consulaire de Danemark. Ces messieurs promirent fort obligeamment leur concours pour la petite comédie qu'il s'agissait d'organiser. Il fut convenu que le P. Lemaitre, encore inconnu aux mandarins de Chang-hai, ne se présenterait pas comme missionnaire, mais comme un jeune ecclésiastique français ayant mission de poursuivre l'exécution de l'édit obtenu par M. de Lagrené ; il paraitrait devant le tao-tai (dao-dai) en soutane française.

Les propriétés qu'ils s'agissait de revendiquer étaient au nombre de trois. Avant tout, l'ancienne église du P. Brancati,

(1) *Sica. De vita P. Lemaitre.* p. 73 sq. Le Père rapporte à ce sujet une anecdote topique. Mgr Bouvier, théologien distingué, et auteur d'ouvrages longtemps classiques dans les séminaires, avait formé lui-même le jeune abbé Lemaitre, et faisait grand cas de sa doctrine et de son jugement ; il lui avait confié la charge de soluteur des cas de conscience pour le diocèse du Mans. Or il advint qu'à son premier examen de théologie morale le P. Lemaitre fut refusé, et dut se représenter devant le jury. L'évêque du Mans apprit l'aventure quelques jours après, et s'écria.. "Jusqu'ici j'avais des doutes sur le sérieux de vos examens; maintenant je suis convaincu". L'aventure avait d'autant plus de sel que Mgr Bouvier répètait souvent au recteur de Laval. "Que vos pères travaillent leur théologie morale ! Ils tiennent de moi leurs pouvoirs de confesseurs pour le diocèse du Mans, et je veux compter sur eux".

qui avait été aux dix-septième et dix-huitième siècles, le centre de la vie catholique à Chang-hai; devenue un temple consacré au dieu de la guerre, elle échappait à ce titre, en vertu même de l'édit, à toute revendication. A côté de l'église une maison et un jardin, ayant fait partie de l'ancienne résidence, étaient libres; dans la maison se réunissaient les lettrés de la ville. Enfin, le cimetière des anciens jésuites, situé en dehors de la porte du sud, conservait encore plusieurs pierres tombales qui attestaient ses origines ; la chapelle et les murs d'enceinte étaient en ruine. (1)

Pour aucune de ces propriétés on ne pouvait produire de titres autres que la tradition orale conservée même parmi les païens. Le P. Lemaitre fit rédiger un mémoire établissant ses prétentions et leurs fondements, et le remit aux deux consuls. M. Calder, songeant a l'affaire la nuit qui précédait l'entrevue avec le tao-tai (dao-dai), eut une inspiration géniale. On réclamerait l'église. Le tao-tai (dao-dai) la refuserait au nom de l'édit impérial; on serait alors très fort pour réclamer les autres propriétés en vertu de ce même édit.

Le plan de M. Calder eut un plein succès. Voici comment le R. P. Gotteland racontait quelques jours après les négociations. "M. Calder va le matin, avec le consul et son interprète, se présenter au mandarin; la pétition d'une main et le rescrit impérial

---

(1) Je résume un mémoire fort intéressant du P. Pierre Hoang, du clergé de Nan-king, bien connu pour ses publications dans la collection des *Variétés sinologiques. Commentariolum de Ecclesia Lao tien tchou tang urbis Chang-hai, et de Coemeterio Patrum Sen mou tang. — Zi. H.* A propos du cimetière, le P. Hoang rapporte cette jolie anecdote recueillie par lui chez les descendants de ceux qui en furent les héros. Au moment de l'exil des Pères, en 1724, une famille chrétienne, du nom de P'an (P'é), gardait le cimetière du P. Brancati ; elle put le sauver, moyennant une petite redevance payée au collège des lettrés qui occupaient la résidence. Vers 1800, la famille négligea de faire baptiser ses enfants, et apostasia pratiquement. La fille unique des gardiens du cimetière épousa un païen. Bien que non baptisée, elle connaissait ses traditions de famille, et pensait quelquefois à retourner à la religion de ses pères. Elle parla de son projet à son mari. Tous deux résolurent de s'en remettre à la décision d'une toute petite fille, alors leur unique enfant. On lui présenta à la fois un chapelet et une petite idole. Sans hésiter, l'enfant repoussa l'idole, la foula aux pieds, puis saisit le chapelet, et ne voulut plus s'en séparer. Les parents virent dans ce fait une marque de la volonté divine, et demandèrent le baptême, que M. Lavaissière leur conféra le 10 Février 1842, à Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu). *Commentariolum* p. 21.

de l'autre, il demande la restitution de la pagode, ancienne église des chrétiens.—"Mais vous venez me parler d'une affaire que j'ai traitée l'année dernière, pendant dix jours, avec l'ambassadeur français, et nous n'avons pu rien faire. — Et c'est précisément parce que vous n'avez rien fait, que M. l'ambassadeur de retour à Canton, vous a fait expédier ce rescrit — Ce rescrit, je le connais comme vous; il dit formellement que les églises converties en pagodes ne seront pas rendues — Soit, pour la pagode. Mais derrière la pagode il y a un grand jardin qui n'est pas excepté dans le rescrit—C'est vrai—A coté de la pagode, il y a un vaste bàtiment qui n'est pas occupé par le peuple, et qui, par là-même est aussi dans le cas de la restitution accordé par l'Empereur — Ce bâtiment, il m'est impossible de le rendre; je soulèverais le peuple contre moi — Il s'agit ici d'un acte de justice; et ceux en qui réside le pouvoir doivent donner l'exemple. Si cette affaire appartenait au gouvernement anglais, dès demain elle serait conclue. Voici qu'il vient d'arriver en Chine un nouveau commandant français, qui tiendra à honneur de signaler son séjour ici par quelques traits éclatants de fidélité envers son souverain. Si, à son arrivée à Chang-hai, il apprend que vous ne tenez aucun compte des traités passés avec le représentant de la France, comment vous traitera-t-il? Après tout, nous n'avons aucun intérêt dans l'affaire, et nous n'avons pas la même religion.—Cette affaire est grave; il me faut du temps pour y penser.—Pensez-y; elle en vaut la peine." (1)

Le tao-tai (dao-dai), fort embarrassé, partit pour Sou-tcheou (Sou-tseu), capitale de la province, et consulta ses chefs. Il revint après deux jours, et porta lui-même la réponse au consul anglais. "Pour le cimetière des anciens missionnaires, pas de difficultés, il est à la disposition des chrétiens. Quant aux dépendances de la pagode, on ne peut les rendre, pour bien des raisons dont plusieurs sont très graves; mais on donnera ailleurs, en compensation, un terrain convenable." C'était tout ce que désiraient les pères. On n'aurait su que faire des dépendances de la pagode; et on trouverait ailleurs des terrains bien placés où les œuvres de la mission pourraient s'établir.

Sa pétition admise en principe, le P. Lemaitre entra en scène. Il eut plusieurs entrevues amicales avec les mandarins de Chang-hai, fut toujours fort honorablement reçu, et finit par déclarer sa véritable qualité de missionnaire et de représentant de l'évêque. Il expliqua à fond au tao-tai (dao-dai) et au sous-préfet quelles œuvres scientifiques, charitables et religieuses, la mission

(1) R. P. Gotteland au R. P. Provincial; 3 Décembre 1846 *N.M.* 1, 424.

se proposait d'établir sur les terrains qui allaient lui être concédés. Monseigneur de Bési, voyant comment tournaient les affaires, se résolut à en prendre la direction, fit une visite officielle au tao-tai (dao-dai), en compagnie du consul d'Angleterre, et reçut les plus grands honneurs. (1) Ce fait de la reconnaissance officielle de l'évêque catholique était plus important que la concession même qu'on sollicitait.

Finalement on s'entendit pour le choix de trois terrains; l'un au milieu de la ville murée, les deux autres sur les bords du Hoang-p'ou (Waong-p'ou), à trois kilomètres l'un de l'autre. Chacun avait environ un hectare de superficie. (2) La mission les possède encore. Le premier est couvert de maisons de rapport. Sur le second ont été construites la cathédrale et la résidence de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Le troisième est le centre de la concession française; l'église Saint Joseph, la procure de la mission, et les maisons situées autour du point de croisement des rues du Consulat et Montauban, l'occupent.

Quelques mois plus tard, des circonstances favorables permirent d'obtenir un agrandissement notable du terrain de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Deux navires français, *la Victorieuse* et *la Gloire,* avaient fait naufrage sur les côtes de Corée. 180 Naufragés, et le commandant Rigault de Genouilly, de *la Victorieuse,* furent amenés à Chang-hai par un navire anglais. Le commandant fit visite aux autorités de la ville, et obtint d'elles que le terrain concédé à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) serait prolongé jusqu'à la rive du Hoang-p'ou (Waong-p'ou). (3)

Les mandarins de Chang-hai inaugurèrent dans ces circonstances, avec l'administrateur du diocèse, ces relations officielles qui n'ont jamais cessé depuis, même aux plus mauvais jours. "Un évêque ne saurait avoir plus de considération en Europe, écrit le P. Lemaitre, que Mgr de Bési n'en trouve chez les mandarins depuis qu'il est en rapport avec eux. Ils sont venus plusieurs fois lui rendre visite en grande solennité, et l'ont toujours reçu de même. Au premier jour de l'an, ils avaient demandé si nous ferions la fête à notre nouvelle année, ou si nous

(1) Le P. Lemaitre, 16 Décembre 1846, ***N.M.*** 1, 426 sqq.

(2) Le P. Lemaitre à Mgr l'évêque du Mans, 16 Février 1847, ***N.M.*** 2, 2 sq. Les terrains furent livrés à Mgr de Bési par le tao-tai (dao-dai) Kong-mou-kieou, et par son successeur Hien lin, les 6 Mai et 13 Novembre 1847. Le cimetière livré par le sous-préfet de Chang-hai en Novembre de la même année. (P. Hoang. ***Commentariolum,*** p. 20, 23.)

(3) Le P. Roze, 10 Octobre 1847. ***N.M.*** t. 2, p. 146 sqq.

attendrions pour la faire avec eux le 15 février. Monseigneur répondit que nous étions européens, et que nous suivions le calendrier européen. En conséquence, le 1 Janvier 1847, les quatre principaux mandarins vinrent ensemble, et j'eus l'honneur de les voir avec tout leur équipage; trois étaient en palanquin, le général des troupes à cheval; et chacun avait ses officiers en grande tenue". (1) Cette visite s'est toujours renouvelée depuis à l'occasion du nouvel an européen, et l'évêque la rend pour le nouvel an chinois.

Au milieu de ces graves négociations se place un touchant épisode que nos missionnaires ont conté dans leurs lettres jusque dans ses moindres détails.

Le 28 Mai 1845, une jonque coréenne abordait au port de Ou-song ; elle alla s'amarrer au milieu des vaisseaux anglais, et le capitaine rendit visite aux officiers britanniques, qui ne furent pas peu surpris de l'entendre s'exprimer en français. Il leur raconta qu'il était diacre de l'église catholique, avait fait ses études à Macao à la procure des Missions Etrangères, et avait été envoyé par son évêque, Mgr Ferréol, pour préparer son entrée dans sa malheureuse mission, où alors la persécution faisait rage. André Kim, c'était son nom, avait réussi à se procurer une mauvaise barque et un équipage chrétien ; et après une traversée véritablement miraculeuse, il venait chercher son évêque qui attendait à Macao le résultat de ses démarches. Obligeants comme toujours pour les missionnaires catholiques, les officiers anglais prirent sous leur protection la barque coréenne qui put remonter à Chang-hai sans être molestée par les mandarins. André alla faire visite au consul britannique; et celui-ci le fit porter en chaise dans une famille chrétienne, d'où le vaillant diacre écrivit au R.P. Gotteland qu'il avait connu à Macao. Celui-ci accourut, donna à André l'argent qui lui était nécessaire pour subvenir aux besoins de son équipage, et Mgr Ferréol fut aussitôt prévenu de l'heureux évènement. (2)

Peu après, le père supérieur allait visiter à bord les vaillants coréens. "Vous pouvez juger, écrit-il, de la consolation que j'éprouvai, en me voyant au milieu de douze chrétiens, presque tous pères, fils ou parents de martyrs. Dès la première entrevue,

---

(1) Le P. Lemaitre à Mgr l'évêque du Mans, 16 Février 1847. *N.M.* 2, 2 sq.

(2) R.P. Gotteland, 8 Juillet 1845, *N.M.* 1, 238sqq. Dans son ***Histoire de l'église de Corée***, t. 2, p. 285 sqq, M.C. Dallet, des Missions Etrangères, a utilisé cette lettre du R.P. Gotteland, en même temps qu'une d'André Kim, à M. Libois, Procureur de Macao.

il fut question de confession ; mais André voulut d'abord remettre sa jonque un peu en état, afin que je pusse y dire la messe. Quand elle fut prête, on vint m'avertir, et je m'y rendis sur le soir, résolu d'y passer la nuit pour y célébrer les saints mystères le lendemain. Il y avait six ou sept ans qu'ils n'avaient pas vu de prêtres.... Je leur fis exposer nettement ce que la théologie enseigne sur l'intégrité de la confession, quand on ne peut se confesser que par interprète ; mais ils ne voulurent point user de l'indulgence accordée en pareille occasion. "Il y a si longtemps que nous n'avons pas pu nous confesser, disaient-ils, nous voulons tout dire". Après donc m'être assuré qu'ils étaient suffisamment instruits des mystères de la religion, je pris séance sur une caisse, et mon cher diacre vint le premier. Sa confession faite, il resta en place, à genoux, pour servir d'interprête aux matelots, qui arrivèrent l'un après l'autre, et se mirent à genoux à côté de lui... Ces confessions me retinrent jusqu'au matin. La jonque avait été ornée dès la veille, et les derniers préparatifs furent bientôt faits, et j'offris le Saint Sacrifice sur ce tout petit navire, entouré de douze chrétiens coréens, et tout près de la grande ville chinoise remplie d'idolâtres. Ces braves gens se montrèrent bien heureux, après une si longue privation, de pouvoir participer à nos saints mystères". (1)

Mgr Ferréol prévenu se hâta de venir de Macao, accompagné d'un jeune prêtre, M. Daveluy, qui devait tenter lui aussi d'entrer en Corée. L'évêque accorda au vaillant diacre la plus belle récompense qu'il put ambitionner. Le dimanche 17 Août 1845, il lui conféra le sacerdoce dans l'église de Kin-kia-hiang (Kien-ka-haong), au P'ou-tong; les chrétiens étaient accourus en foule; un prêtre chinois et quatre prêtres européens assistaient Mgr Ferréol. Le dimanche suivant 24, André Kim célébra sa première messe dans la chapelle du séminaire de Hoang-t'ang (Waong-dang). C'était le premier prêtre que la Corée donnait à l'église. (2)

Huit jours plus tard, le nouveau prêtre remontait sur sa pauvre barque ; Mgr Ferréol et M. Daveluy y avaient été secrètement introduits. En sortant du Kiang, le vent contraire força les voyageurs à se réfugier dans un port de Hai-men, où se trouvaient plusieurs barques chrétiennes qui allaient pour leur commerce au Liao-tong. On se réunit sur l'une d'elles ; on y célébra la fête de la Nativité de la Sainte Vierge ; quatre messes furent célébrées, et tous les chrétiens communièrent. Le 12

---

(1) R.P. Gotteland, lettre citée. *N.M.* I, 239.

(2) R.P. Gotteland, lettre citée. *N.M.* 1, 241.

Octobre, les voyageurs parvenaient heureusement en Corée, et l'évêque pénétrait enfin dans cette mission, dont il avait vainement essayé de forcer l'entrée par la voie de terre.

En Août 1846, André Kim fut pris par les satellites, et le 16 Septembre mis à mort pour la foi. Vingt ans après, le Vendredi Saint 1866, Mgr Daveluy mourait martyr à son tour. (1)

---

(1) C. Dallet. *Histoire de l'église de Corée*, t. 2, 295sqq, 309sqq.

III

DIFFICULTÉS ÉPROUVÉES PAR MGR DE BÉSI. SON DÉPART.

En cette même année 1846, où de si importantes affaires s'étaient traitées à Chang-hai, commençait pour Mgr de Bési une série de difficultés qui allaient le forcer à quitter une mission qu'il avait déjà transformée en quelques années. Pour nous rendre compte de leurs causes, nous devons remonter un peu arrière.

Nous avons vu que l'évêque, dès son arrivée dans la mission, avait été péniblement impressionné par l'arrogance de certaines vierges et de certains administrateurs de chrétientés, qui dirigeaient au temporel, et même en partie au spirituel, les affaires et les personnes, et n'entendaient pas que le prêtre controlât leurs faits et gestes. (1)

Ces tendances se manifestaient surtout à l'église, à l'occasion de la récitation de ces longues prières si chères aux chrétiens chinois. En maintes chrétientés, les fidèles ne les récitaient plus; seules les vierges du Kong-souo (Kong-sou) se réservaient cet office. Ailleurs, c'étaient des administrateurs plus ou moins lettrés, qui faisaient de cette récitation bien plus un exercice de déclamation qu'un acte de piété (2). Dans les derniers mois de 1845 (3), Mgr de Bési lança un mandement par lequel il défendait aux femmes de réciter seules les prières à l'église; la récitation devrait dorénavant se faire par tous les fidèles, et à deux chœurs, hommes et femmes alternant. Cette mesure souleva une tempête dans plusieurs des plus riches chrétientés des environs de Chang-hai, spécialement à Song-kiang (Song-kaong), la préfecture. Il y eut refus d'obéissance, protestations. Finalement, de haineux pamphlets furent rédigés par un catéchiste que le P. Estève avait

(1) cf. Supra, p. 24.

(2) Sica. *De vita P. Gotteland,* p. 25 sq. Le P. Sica fut témoin des faits, et reçut les confidences du père chinois Sen Monteiro qui fut un des acteurs (p. 26, note).

(3) Le P. Sica (*De vita* l.c.) donne comme date le début de 1846. Mais dans une lettre du 7 Novembre 1845, les chrétiens de Song-kiang (Song-kaong) se plaignent déjà de la mesure. (*Zi.* B. 15).

congédié, dit-on, et répandus dans toutes les chrétientés. C'était une attaque en règle contre l'évêque, et contre les missionnaires européens qui le soutenaient. On leur reprochait de violer toutes les coutumes chinoises, de n'avoir pas, pour les traditions des ancêtres, le respect qui avait fait la force et le succès de Ricci et de ses sucesseurs, d'ignorer la langue et la littérature nationales. Dans le cas particulier qui avait été l'occasion de la révolte, la mesure prise par l'évêque causait un véritable scandale. Les mœurs chinoises défendent absolument toute conversation publique entre hommes et femmes; ces dialogues à l'église, entre fidèles des deux sexes, ne pouvaient qu'exciter l'indignation et les moqueries des païens. (1)

Quand éclata cette révolte, Mgr de Bési était à Hong-kong, où il était allé conférer avec le procureur de la Propagande des intérêts du diocèse. En son absence, le R. P. Gotteland, grand vicaire, dut répondre à ces attaques. Il le fit avec cette franchise un peu rude qui était dans son caractère, et contrastait avec les allures tortueuses de la polémique des révoltés. Une réponse, qui discutait un par un leurs griefs, fut traduite en chinois, imprimée et envoyée à toutes les chrétientés. (2)

Le R. P. Supérieur reconnait que les nouveaux missionnaires sont inférieurs aux anciens pour la connaissance de la littérature et de l'étiquette chinoise; les circonstances ne leur ont pas permis de se livrer aux mêmes études; 60000 chrétiens privés presque complètement de secours religieux réclamaient tous les efforts et les loisirs des nouveaux arrivants. "Pour nous donner le temps d'étudier vos livres, fallait-il laisser mourir vos malades sans sacrements?."

Plus tard, quand le nombre croissant des prêtres le permettra, l'étude ne sera pas négligée, et les nouveaux missionnaires ne le cèderont pas plus aux anciens pour la science que pour le dévouement. Puis le R. P. Supérieur attaque ses adversaires; il stigmatise leur ingratitude envers ceux qui ont tout quitté pour venir évangéliser la Chine; il fait ressortir le ridicule, l'odieux de leurs prétentions, si opposées au véritable esprit de l'Evangile. Mgr de Bési, revenu de Hong-kong, donna à son tour un vigoureux mandement "contre ces hommes qui forment de criminels conciliabules, ignorent la doctrine catholique, composent et divulguent avec une audace inouie des libelles impies." (3)

---

(1) Quelques-uns de ces pamphlets sont conservés à Zi-ka-wei, et résumés de la main du P. Gotteland. B, 15.

(2) *Zi-ka-wei* B. 15. Texte chinois et français.

(3) 26 Mars 1847, *Zi.* B. 3.

Il lui fallut lancer des censures contre les révoltés, leur infliger des pénitences publiques quand ils vinrent à récipiscence. L'affaire ne fut complètement règlée que par Mgr Maresca, le successeur de Mgr de Bési. Il adoucit quelques-unes des sanctions portées par son prédécesseur, et permit que les hommes récitassent seuls les prières, dans les endroits où la récitation alternée ferait scandale. (1)

Cette révolte avait failli dégénérer en un véritable schisme, semblable à celui qui déchirait à cette époque l'église des Indes, et dû à la même cause, les prétentions du Portugal à conserver sur les églises de Chine, comme sur celles des Indes, ces droits de patronage auxquels ne pouvait plus correspondre aucune protection effective.

Toutes les mesures prises par la Propagande depuis l'arrivée de Mgr de Bési en Chine — Chan-tong séparé de l'évêché de Péking, Ho-nan séparé de l'évêché de Nan-king, administrateur apostolique installé dans ce dernier diocèse — l'avaient été sans qu'aucune approbation fut demandée au Portugal, et constituaient, par conséquent, autant d'atteintes au fameux *Padroado*. Contre chacune de ces mesures, les lazaristes portugais de Macao, dont le collège Saint Joseph était jusque-là la pépinière du clergé de Chine, avaient protesté; les lettres de M. Leite, supérieur au collège, avaient dénoncé à Lisbonne les entreprises romaines grâce auxquelles, si on ne s'y opposait, le patronage portugais ne s'exercerait bientôt plus que sur le diocèse de Macao. (2)

Émù par ces représentations, le gouvernement de Lisbonne finit par désigner deux évêques de Pé-king et de Nan-king, MM. Castro et Miranda, lazaristes portugais, professeurs du collège Saint Joseph de Macao. Ils prirent le titre d'évêques élus de ces deux sièges.

Rome consentait à accepter les deux candidats proposés par le Portugal, mais à la condition qu'ils n'auraient pas le titre d'évêques de Pé-king et de Nan-king, mais des titres d'évêques in partibus, et de vicaires apostoliques. C'était supprimer pratiquement les deux sièges portugais de Chine. Le gouvernement de Lisbonne refusa; et les deux évêques nommés firent de même.(3)

Mais ne pouvait-on pas se passer des Bulles du Pape? Parmi les privilèges dont se composait le fameux *Padroado*, le

(1) Sica. ***De vita P. Gotteland,*** p. 28.

(2) A la reine Marie da Gloria, 11 Janvier 1843, 26 Mars et 11 Décembre 1844, 8 Mai 1845. Copies à ***Zi-ka-wei.*** B. 15.

(3) Sica. ***De vita P. Gotteland,*** p. 25.

gouvernement portugais prétendait en posséder un qui permettait aux évêques nommés par lui pour l'Inde et la Chine de se faire consacrer avant l'arrivée de leurs bulles. S'appuyant sur ce privilège, M. Miranda écrivit, en Mai 1845, aux prêtres chinois du Kiang-nan, pour leur annoncer sa nomination, et leur demander s'ils étaient prêts à le recevoir; quand il aurait leur réponse, il recevrait la consécration épiscopale, et se rendrait dans son diocèse. (1)

Ces prêtres chinois, nous l'avons vu, avaient loyalement accepté l'autorité de Mgr de Bési, auquel deux d'entre eux avaient obtenu les pouvoirs de grand vicaire de Mgr Pirés. (2)

Cependant depuis, bien des causes de désaffection étaient survenues. Les pensions, que jusque-là le collège Saint Joseph de Macao payait aux prêtres du Kiang-nan, n'étaient plus servies depuis que Mgr de Bési avait déclaré vouloir, en qualité d'administrateur de Nan-king, connaitre l'état des ressources que son diocèse possédait à Macao, et disposer lui-même de ces ressources (3). Les jésuites que l'évêque avait introduits réformaient bien des choses, et apportaient à leur apostolat une activité qui gênait fort les habitudes du clergé chinois. (4)

Un évêque portugais, succédant à Mgr de Bési, qui serait retourné dans son lointain Chan-tong, serait reçu sans déplaisir, mais on ne se compromettrait pas en sa faveur. Seuls les deux Pères Mathieu Sen (Sequeira), et Paul Kin (à Costa), qui appartenaient à la Congrégation des lazaristes portugais, étaient franchement dévoués à la cause du *Padroado*.

Lorsque la lettre de M. Miranda annonçant sa nomination parvint au Kiang-nan, les prêtres chinois se réunirent en conciliabule à Sou-tcheou (Sou-tseu) pour délibérer sur la réponse à

(1) Sica. ***De vita P. Gotteland,*** p. 26. — Lettres de plusieurs pères chinois pour féliciter M. Miranda, qui avait été leur professeur à Macao, Juillet à Octobre 1845. Copies ***Zi.*** B. 15.

(2) cf. Supra. p. 17 sq.

(3) M. Leite avait d'abord, comme d'habitude, envoyé les pensions des prêtres chinois par le courrier Paul Tou. Mgr de Bési lui demanda des comptes, et par des lettres très dignes, affirma son droit à connaitre les revenus de son diocèse de Nan-king, et à en disposer. (A. M. Leite, 16 Juillet 1843, copie ***Zi.*** B, 13). A la suite de ces réclamations, tout envoi de fonds cessa, et les pères chinois ressentirent vivement cette perte de leur "congrua". (P. Luc Li a Santa Maria, 18 Octobre 1845, copie ***Zi.*** B, 15).

(4) P. Sen (Sequeira) 14 Août 1846. Copie ***Zi.*** B. 15.

faire. Ils décidèrent d'acheter, à frais communs, de beaux présents, qui, selon l'usage chinois, seraient remis à M. Miranda en signe de félicitations et de respectueuse sympathie. Une lettre y serait jointe, signée d'eux tous, dans laquelle ils lui promettaient un accueil enthousiaste s'il se présentait avec des bulles de Rome. En attendant, l'administrateur nommé par le Saint Siège étant Mgr de Bési, tous continueraient à reconnaitre sa juridiction. (1).

Les chrétiens de Song-kiang (Song-kaong) furent moins prudents que leurs prêtres. Trop heureux de trouver un appui dans leur révolte contre Mgr de Bési, ils adressèrent à la reine de Portugal une lettre enthousiaste, qui renouvelait contre l'évêque administrateur tous les reproches qui traînaient dans leurs pamphlets, et suppliait la reine d'envoyer au plus vite M. Miranda prendre possession de son siège (2). En même temps, ils préparèrent à Song-kiang (Song-kaong) une maison où ils comptaient recevoir l'évêque portugais. (3)

Mgr de Bési, alors à Hong-kong, apprenant ces faits, écrivit à M. Miranda une lettre franche et digne dans laquelle il l'assurait que s'il voulait entrer au Kiang-nan "par la grande porte", c'est-à-dire en vertu de bulles reçues de Rome, lui-même et tous ses collaborateurs lui cèderaient la place de grand cœur. Mais s'il prétendait s'introduire par "voie souterraine", c'est-à-dire sans pouvoirs de Rome, une résistance acharnée lui serait faite. (4)

M. Miranda n'avait pas, grâce à Dieu, le tempérament des prélats schismatiques qui firent durer si longtemps aux Indes la révolte Goanaise. Prévoyant quelles difficultés l'attendaient au Kiang-nan, et qu'aucun sérieux appui ne lui était assuré, il demeura à Macao, et ne reçut pas la consécration épiscopale, (5) malgré les invites qui continuaient à lui venir des chrétiens de Song-kiang (Song-kaong). (6)

Cette affaire ne fit qu'une victime. Le P. Mathieu Sen (Sequeira), de la congrégation des lazaristes portugais, était

---

(1) Sica. *De vita P. Gotteland,* p. 26 sqq. Le père tient ses renseignements du P. Simon Sen (Monteiro), qui fit prévaloir cet avis à l'assemblée de Sou-tcheou (Sou-tseu).

(2) 7 Novembre 1845. La lettre ne fut pas envoyée sans doute à Lisbonne. Copie à *Zi-ka-wei. B, 15.*

(3) Sica, *De vita P. Gotteland,* p. 26.

(4) Sica, *De vita P. Gotteland,* p. 27.

(5) Sica, *De vita P. Gotteland,* p. 27.

(6) 3 Novembre 1847. Copie *Zi.* B, 15.

depuis 1844 chargé de la chrétienté de Song-kiang (Song-kaong). Il avait encouragé la révolte de ses chrétiens en leur répétant que l'administration du diocèse serait bientôt retirée à Mgr de Bési, et confiée à un évêque portugais (1). En vain Mgr Lavaissière était venu, du Tché-kiang, le visiter, et l'engager à se soumettre à l'évêque nommé par Rome (2). En vain Mgr de Bési lui-même s'était-il efforcé de le convaincre que sa résistance était aussi coupable qu'inutile. (3)

Le malheureux prêtre s'obstina. En 1847, Mgr de Bési lui ordonna de quitter Song-kiang (Song-kaong), où il serait remplacé par le P. Chérubini, franciscain italien ; sur un refus le P. Sen fut frappé de suspense ; il consentit alors à se retirer à quelques lieues, dans la chrétienté de Tchang-p'ou-kiao (Tsang-p'ou-ghiao) (4). Il y vécut jusqu'en 1878 (5), et longtemps encore envoya à Macao d'inutiles doléances sur la suppression du patronat portugais (6). Il se réconcilia avec Mgr Maresca.

Mgr de Bési était sorti vainqueur de cette lutte avec ses chrétiens, mais il en avait été profondément attristé. Des amertumes plus pénibles encore lui vinrent de ses démêlés avec ces missionnaires jésuites qu'il avait tant contribué à faire appeler au Kiang-nan.

L'évêque de Canope aimait et estimait sincèrement la Compagnie de Jésus qu'il avait vue à l'œuvre à Rome pendant biens des années (7); il avait la conviction que les méthodes jadis employées par les jésuites de Pé-king pour implanter le christianisme en Chine étaient les bonnes, et que par elles seules on parviendrait à atteindre les hautes classes, dont la conquête lui semblait importer par dessus tout (8). C'est très sincèrement qu'il affirmait au T.R.P. Roothaan, et aux premiers pères débarquant en Chine, son désir que les missionnaires observassent leurs constitutions dans toute leur étendue, et pussent se recruter sur place par la fondation d'un noviciat. (9)

Mais à côté de l'ami sincère et dévoué des jésuites, il y avait en Mgr de Bési l'administrateur fort jaloux de son autorité.

---

(1) Le P. Mathieu Sen (Sequeira) 2 Juillet 1847. Copie ***Zi.*** B, 15.

(2) Même lettre.

(3) P.Mathieu Sen (Sequeira) 14 Août 1846. Copie ***Zi.*** B. 15.

(4) Le P. Sen (Sequeira) 30 Janvier ; 2 Juillet 1847. Copie ***Zi.*** B. 15.

(5) Pfister Sica. ***Catalogus (1892) Append.*** 1, p.2.

(6) La dernière que j'aie vue est de 1853. Copie ***Zi.*** B, 15.

(7) cf. supra, p. 15 sqq.

(8) cf. les lettres au T.R.P. Roothaan citées plus haut, p. 37 sq.

(9) cf. supra, p. 54.

Il entendait gouverner seul, et immédiatement, le personnel de missionnaires dont il était le chef, en disposer selon ses vues, sans prendre conseil de personne. Comment ces dispositions pouvaient-elles s'accorder avec l'autorité que les constitutions de la Compagnie de Jésus, tant de fois approuvées par Rome, donnent au supérieur régulier sur ses sujets? Comment, en particulier, la règle fondamentale du compte de conscience pouvait-elle se pratiquer, si l'évêque défendait au supérieur de visiter ses religieux, dispersés à travers la mission, de recevoir leurs visites, de correspondre avec eux? Or c'est ce qui se produisit dès que, par l'arrivée de nombreux renforts en 1844 et 1846, les jésuites formèrent la majorité du clergé de la mission. Monseigneur de Bési déclara qu'il entendait disposer seul des pères, et les répartit, de fait, dans les postes vacants, sans prendre l'avis du R.P. Gotteland. Celui-ci protesta au nom de l'institut de la Compagnie, et de plus fit remarquer les inconvénients graves que pouvait avoir, pour tel ou tel missionnaire, la destination que lui donnait l'évêque. C'était le cas, par exemple, pour le P. J. Gonnet, qui n'avait pas trente ans lorsqu'il arriva au Kiang-nan, et était d'une santé fort délicate. Le R.P. Gotteland eut voulut le garder près de Chang-hai, afin de pouvoir le diriger dans ses pénibles débuts, et lui assurer les soins dont il avait besoin; Mgr de Bési n'admit aucune raison, et envoya le père au fond du P'ou-nân (P'ou-né), à deux journées de barque de son supérieur. Des faits analogues se produisirent à l'arrivée des autres pères. Le R.P. Gotteland croyait de son devoir de supérieur régulier de faire des représentations à l'évêque; celui-ci les recevait mal, et n'en tenait aucun compte; et les rapports, si cordiaux pendant les premières années, devenaient difficiles. (1)

"La manière de faire de Mgr de Bési, écrivait le R.P. Gotteland, est pleine de noblesse et de générosité; la bonté, la douceur, et les prévenances, lui sont comme naturelles. Mais quand il s'agit d'autorité, il est quelquefois d'une prétention à casser les bras (toujours plein d'honnêteté cependant)". (2)

Une autre question, bien délicate aussi celle-là, était une cause continuelle de conflits, celle des ressources matérielles.

---

(1) Ces pénibles discussions sont exposées tout au long dans plusieurs lettres du R.P. Gotteland au T.R.P. Général. Décembre 1844 à Mai 1846. *Gén. Sin.* 2, III, 26 et sqq. — De son côté Mgr de Bési se plaignait à la Propagande, et, du reste, avec une parfaite loyauté, demandait que ses plaintes fussent communiquées au T.R.P. Général; il correspondait aussi directement avec celui-ci (*Gén. Sin.* 2, III, 25, 29—IV, 8).

(2) 22 Septembre 1845, *Gén. Sin.* 2, IV, 1.

Les aumônes arrivaient déjà abondantes de France ; elles provenaient de deux sources: la première se composait des allocations votées chaque année à la mission par les Conseils centraux de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance, et des sommes envoyées par des bienfaiteurs pour les œuvres générales du vicariat ; la seconde, des aumônes faites au procureur des jésuites de Paris pour être transmises à ses frères de Chine.

La première catégorie de revenus était évidemment à la disposition de l'évêque et de lui seul. Mais il eut voulu disposer également de la seconde, et le R. P. Gotteland ne croyait pas, en conscience, pouvoir y consentir. Là encore, les constitutions de la Compagnie étaient en cause. Pouvait-elle, au Kiang-nan comme partout ailleurs, posséder des capitaux ou des biens-fonds, dans les limites, et pour les usages, déterminés par son Institut? L'arrivée des fameuses caisses qui avaient failli empêcher le départ du P. Clavelin et de ses compagnons, et créer de graves embarras au ministère Guizot lors du procès Affnaër, (1) rendit le conflit plus aigu. Mgr de Bési exigea qu'elles lui fussent remises; le R.P. Gotteland refusa (2), le contenu de ces caisses ayant été payé par le procureur des jésuites de Paris grâce à des aumônes obtenues pour les jésuites de Chine ; le R. P. Supérieur comptait bien mettre à la disposition de l'évêque la meilleure part de ce contenu, mais il entendait fixer lui-même cette part pour affirmer son droit. Mgr de Bési refusa alors tout ce qui lui était offert, ne pouvant tolérer, disait-il, que des aumônes données pour sa mission échappassent à son contrôle. (3)

Tout se résumait dans cette maxime échappée à l'évêque, et qu'il explique dans sa correspondance avec le T.R.P. Général. "Les jésuites ne sont pas venus au Kiang-nan comme jésuites, mais comme missionnaires". (4)

Le R.P. Gotteland aimait les situations franches. Le 12 novembre 1845, il remit à Mgr de Bési une note rédigée avec soin où il avait résumé les prescriptions de l'Institut de la Compagnie

---

(1) cf. supra, p. 66.

(2) Le R.P. Gotteland au R.P. Feliciani, procureur de la Propagande à Hong-kong 29 Janvier 1845—au T.R.P. Général 15 Février 1845. (*Gén. Sin.* 2, III, 29 sqq.)

(3) Mgr de Bési au R.P. Gotteland 25 Janvier 1845. Envoyée par celui-ci au T.R.P Général (*Gén. Sin.* 2, III, 28.) "Nolui unquam manus in aliorum sarcinas aut peras mittere, sed credidi me saltem scire debere quidquid pro missione factum fuerit".

(4) Même lettre. "Jesuitas, non qua Jesuitas in Kiang-nan venisse".

sur les deux points en litige; disposition des sujets; disposition des ressources. Il concluait très nettement: "La dépendance du supérieur est une note caractéristique de la Compagnie; qui la détruit ruine la Compagnie elle-même" (1). Que les missionnaires actuellement en Chine viennent à apprendre les entreprises de l'évêque contre ce point fondamental de leurs règles, c'en est fait de leur paix, de leur ardeur au travail. Que les pères de France viennent à en être instruits, c'en est fait des vocations pour la Chine. "Qui donc voudrait demander la mission de Chine quand on sera au courant de ces difficultés?" Et il condensait sa thèse dans une maxime opposée à celle de l'évêque: "Un jésuite est jésuite avant d'être missionnaire".

Cette consultation avait été lue et approuvée par cinq pères; de plus, sur la demande du R. P. Gotteland, les PP. Languillat, Clavelin et Brueyre, écrivirent au T. R. P. Général pour le renseigner sur la situation. Tous les trois, tout en reconnaissant sa difficulté, étaient d'avis qu'elle devait être examinée à Rome, et définitivement réglée, car la vie religieuse elle-même des missionnaires était en question. "C'est un fait que le R. P. Supérieur n'est pas libre dans la disposition des sujets, écrivait le P. Languillat, et que la fin de la règle fondamentale du compte de conscience ne peut pas, au besoin, être atteinte... Cet état de choses ne peut durer; Monseigneur d'un côté, le R. P. Gotteland de l'autre, se dessèchent et étouffent les sanglots de leur cœur oppressé". (2)

Le P. Brueyre regardait la difficulté comme insoluble, tant que l'état de choses qui existait au Kiang-nan—un évêque étranger à la Compagnie dont le clergé était composé principalement de jésuites—ne serait pas modifié. Il faisait remarquer que les autres vicariats de Chine étaient tous confiés à un ordre ou corps de missionnaires, dans le sein duquel l'évêque était choisi". (3)

---

(1) "Dependentia a superioribus est quasi nota characteristica Societatis; hanc qui destruxerit, in Societate Societatem non habebit..... Quis pater, cum in Europa de illis audierit, Sinensem missionem petet? Quis de illa cogitabit?" (*Gén. Sin;* 2, IV, 2). — Le R.P. Rubillon, Provincial de Paris, se demandait s'il pouvait, en conscience, continuer à envoyer en Chine ses sujets dans ces conditions "où l'on ne serait plus jésuite que de nom" (Au R. P. Gotteland, 27 Avril 1846. *Zi.* F. 13).

(2) 20 Décembre 1845. *Gén. Sin.* 2, IV, 4.

(3) 28 Décembre 1845, *Gén. Sin.* 2, IV, 6. Le P. Clavelin (23 Décembre 1845, *Gén. Sin.* 2, IV, 5). croyait qu'un supérieur "aux idées larges et élevées, et surtout qui connaisse à fond la Compagnie dans l'application de ses constitutions, qui sache lui conserver ses droits essentiels sans léser ceux de

De fait, que devenait le pouvoir de l'évêque, si le supérieur régulier exerçait sur ses religieux, au Kiang-nan, l'autorité que lui donnent les constitutions de la Compagnie? Les missionnaires jésuites étaient déjà les plus nombreux en 1846; leur nombre irait toujours croissant, alors que les vocations indigènes seraient rares, dans ces premières années surtout; leur ressources, dues à leur union avec une province florissante, qui leur assurait généreusement renforts et subsides, dépassaient de beaucoup celles du clergé séculier indigène. S'ils suivaient une autre direction que celle de l'évêque, quelles que fussent la délicatesse et l'humilité du supérieur régulier, on ne pourrait éviter les plus pénibles conflits. Le plan de la Propagande, lorsqu'elle avait envoyé les premiers jésuites au Kiang-nan, était d'en faire des auxiliaires, soit de l'évêque de Nan-king, soit d'autres vicaires apostoliques. Etant donnée la rareté des vocations indigènes, les auxiliaires devenaient le corps principal du clergé nankinois, et une modification au plan primitif s'imposait.

Ces difficultés, Mgr de Bési les sentait plus qu'un autre; il les fait vivement ressortir dans ses rapports à la Propagande. (1) Les supérieurs de la Compagnie les comprenaient comme lui, et n'y voyaient guère de solution satisfaisante, tant que la situation resterait ce qu'elle était (2). Elles ne cesseront que par l'établissement du régime qui est actuellement celui de toutes les missions de Chine.

---

l'ordinaire" pourrait apaiser le conflit. Aucun des pères actuellement en Chine ne lui paraissait l'homme de la situation, et il priait le T.R.P. Général d'envoyer un nouveau supérieur choisi de sa main. Ce conseil fut suivi. Quelques années plus tard, nous le verrons, le R. P. Fournier fut envoyé de France comme visiteur, et c'est d'après ses rapports que fut établi le régime actuel de la mission.

(1) Dans un rapport à la Propagande (7 Septembre 1845), Mgr de Bési décrit ainsi la composition de son clergé; 16 jésuites, 3 franciscains, 2 prêtres séculiers européens propagandistes, cinq prêtres séculiers chinois *(Scrit. ref.* t. 11).

(2) Le R.P. Rubillon, provincial de Paris, écrivait au T.R.P. Général le 31 Août 1845 à propos de ces difficultés. "Les prétentions de Mgr de Bési telles que les expose le P. Gotteland, sur ces deux points (le matériel et le placement des sujets) sont... inacceptables pour nous. Mais si tout l'avoir des religieux de la Compagnie dans son diocèse est administré par le supérieur, si celui-ci conserve, comme cela doit être, le placement de tous ses religieux, l'évêque dont le clergé est jésuite, comme Mgr de Nan-king se trouvera réduit à peu près aux simples consécrations épiscopales, et je conçois pourquoi l'évêque du Japon était jésuite". (*Gén. Franc.* 5, III, 7).

Le T. R. P. Roothaan suivait ces pénibles discussions avec tristesse, et faisait tous ses efforts pour apaiser le conflit. Au R.P. Gotteland il prêchait l'humilité, la délicatesse de procédés, relevant vivement toute expression qui, dans la correspondance qui lui était communiquée, pouvait paraitre blessante. "Veillez sans doute à l'observation de nos règles, mais évitez de les interpréter dans un sens trop strict, et quand vous croyez devoir refuser quelque chose à Monseigneur, donnez lui en clairement la raison, mais avec ménagement, et les égards dus à sa dignité". (1)... "Votre position était bien délicate, et je conçois aisément combien vous deviez être combattu, d'un côté par la crainte de froisser Mgr le vicaire apostolique, et de l'autre par celle de laisser violer notre Institut. Pour le fond de la question, vous l'avez bien jugé; pour le mode, je croirais que désormais il faudrait vous abstenir d'écrire à Monseigneur pour lui expliquer nos droits, et même d'employer cette expression dans vos rapports avec lui". (2)

Pour le fond des choses, voici la direction donnée par le T.R.P. Roothaan : "On ne doit pas moins s'abstenir de dire: "Les jésuites sont indépendants du vicaire apostolique" que de dire: "Les jésuites, dans la mission, ne dépendent que du vicaire apostolique". Au vicaire apostolique appartient, outre la juridiction, la désignation des œuvres. Dans celles qu'il confie à la Compagnie, le supérieur ne doit pas désigner des sujets, ou les retirer, sans s'être entendu avec le vicaire apostolique; mais la bonne administration, et le succès de ces œuvres elles-mêmes, demandent aussi que le vicaire apostolique ait égard aux observations du supérieur". (3)

A Mgr de Bési, le T.R.P. Général écrivait aussi, s'autorisant de leurs anciennes relations, pour lui soumettre de respectueuses mais très franches remarques. Tout en maintenant les principes tirés de l'Institut de la Compagnie, (4) il fait des excuses sur ce que les procédés de tel ou tel père ont pu avoir de blessant, et invoque la charité, l'affection bien connue de Monseigneur pour la Compagnie. (5)

---

(1) 13 Mars 1847. *Zi.* F. 11.

(2) 1er Novembre 1846. *Zi.* F, 11.

(3) La date déchirée; 1846, je suppose, comme la précédente. *Zi.* F. 11.

(4) Il envoie à l'évêque, par exemple, le 1er Août 1846, un mémoire sur les pouvoirs respectifs du Vicaire apostolique et du supérieur régulier; c'est la reproduction à peu près textuelle de sa lettre au R.P. Gotteland citée plus haut (*Zi.* B. 13).

(5) 28 Décembre 1844, 2 Août 1845, 11 Janvier 1846. *Zi.* B. 13.

Pour faciliter les rapports entre l'évêque et le supérieur régulier, il ordonne à celui-ci de mettre à la disposition de Sa Grandeur l'allocation de 10.000 frs que le conseil central de la Sainte Enfance avait attribuée aux œuvres des pères; et applique au séminaire diocèsain de Hoang-t'ang (Waong-daong) une aumône de 10.000 francs qu'un bienfaiteur français avait envoyée pour la fondation d'un séminaire de la Compagnie au Kiang-nan. (1)

Bons procédés et loyales explications ne ramenèrent pas l'évêque. A partir de 1845, on le voit prendre une série de mesures qui montrent sa défiance vis-à-vis de ses auxiliaires jésuites. Il refuse l'ouverture du noviciat de la Compagnie qu'il avait jadis lui-même souhaitée et promise. Il impose aux séminaristes du diocèse le serment de ne pas entrer dans un ordre religieux, et dans la Compagnie en particulier, sans une dispense obtenue de l'évêque; et c'est le R.P. Gotteland qui doit faire prêter ce serment. (2)

Les Pères dirigent le séminaire, mais les pouvoirs de confesser les élèves leur sont enlevés, et c'est un franciscain de l'entourage de l'évêque qui fait le voyage de Hoang-t'ang (Waong-daong) les jours fixés pour les confessions. Lorsque le P. Lemaitre eut obtenu du tao-tai (dao-dai) de Chang-hai la concession de trois terrains en échange des anciennes propriétés catholiques, le R.P. Gotteland eut voulu construire sur un de ces terrains la résidence de la Compagnie, installée jusque-là à Hoang-t'ang (Waong-daong), près du séminaire, loin du centre des œuvres; l'évêque refuse; il refuse encore aux pères la permission d'acquérir à leurs frais une maison à Chang-hai. Aucun jésuite ne peut exercer le ministère dans la ville, où les trois familles Lou (Loh), Ngai, et Che (Se), héritières de la sympathie de leurs aïeux pour la Compagnie, désiraient sa direction. (3)

L'évêque en vint à essayer de séparer les religieux de leur supérieur, auquel il attribuait des conflits qui tenaient surtout à une situation difficile. Il s'efforce d'obtenir que les pères italiens, arrivés en 1846, écrivent à Rome contre les pères français et contre le R.P. Gotteland. Ceux-ci refusent, et font observer que l'opposition de leur supérieur à l'évêque n'est inspirée que par son désir de sauvegarder l'Institut de la Compagnie. (4)

---

(1) Lettre citée plus haut (1846) *Zi.* B. 13.

(2) Sur ce point, le R.P. Gotteland en appela à la Propagande, à laquelle il soumit un long mémoire sur la question (1846—*Scrit ref.* t. 12). Nous verrons plus bas la solution donnée à l'affaire.

(3) P. Sica. *De vita P. Gotteland,* p. 21 sqq.

(4) Sica *ibid*, p. 24. Le père fait cependant remarquer que, grâce à la discrétion de l'évêque et du supérieur, ces tristes dissentiments ne transpirèrent

L'énergie avec laquelle le R. P. Gotteland combattit et réduisit le schisme des chrétiens de Song-kiang (Song-kaong), pendant l'absence de l'évêque, n'éclaira pas Mgr de Bési sur les vrais sentiments du supérieur régulier à son égard, et toujours il le regarda comme un ennemi. (1)

Oppositions des familles chrétienne les plus riches et les plus influentes; menaces d'un schisme, et de la compétition d'un évêque portugais soutenu par une partie des prêtres indigènes; rupture avec les jésuites en qui il avait espéré trouver ses meilleurs appuis, telles étaient les difficultés au milieu desquelles se débattait Mgr de Bési, lorsqu'au début de 1846 il partit pour Hong-kong, chercher les conseils et les secours du P. Feliciani, procureur de la Propagande. Les lettres de l'excellent procureur, ami sincère des jésuites, profondément ému des tristesses dont l'évêque lui faisait confidence, sont vraiment touchantes. Le 27 Février 1846, il prie le cardinal Préfet de faire examiner et décider la question des pouvoirs de l'évêque et du supérieur régulier "de manière que les règles de la Compagnie soient parfaitement observées, mais qu'en même temps l'autorité du supérieur régulier ne nuise pas à celle de l'évêque" (2). Au fond son idée est la même que celle du T.R.P. Roothaan ; entente entre les deux autorités pour le placement des sujets. Il explique que le malheureux évêque est accablé de soucis et de fatigues, et aurait grand besoin d'un voyage en Europe pour se refaire. (3)

Mgr de Bési, en effet, s'était décidé à faire le voyage de Rome, soit qu'il dut renoncer à ses fonctions d'évêque missionnaire, soit qu'après quelques mois de repos, toutes les affaires sujettes à conflits ayant été réglées par la Propagande, il put regagner son diocèse.

De Hong-kong il écrivit au cardinal Préfet de la Propagande des lettres pressantes demandant la permission de faire le voyage. (4)

---

pas au dehors, et ne furent connus que des missionnaires consultés par Mgr de Bési ou le R.P. Gotteland.

(1) *Ibid.* p. 22. Le père raconte un fait personnel.

(2) *Prop. Scrit. ref.* t. 11, autre lettre du 29 Mars 1845 dans le même sens (citée dans *Prop. Act. Congr. Partic.* t. 23, (1846). fol. 467 sqq.)

(3) Mêmes lettres.

(4) 24 Avril 1846 dans *Act. Congr. partic.* t. 23 (1846) fol. 467 sq. Le 6 Octobre précédent, il avait déjà adressé une demande analogue (*ibid.* fol. 367 sq).

Cette permission ne pouvait lui être accordée jusqu'à ce qu'il eut consacré, et formé aux affaires, le coadjuteur qu'il se serait choisi. (1)

En vertu d'un bref de Grégoire XVI en date du 27 Mars 1846, il avait reçu la faculté de "constituer et élire pour son coadjuteur avec future succession, dans la mission de Nan-king, celui de ses collaborateurs qu'il jugerait le plus idoine dans le Seigneur, et de le consacrer évêque de Soli i.p.i.". (2)

Le choix de Mgr de Bési tomba sur le R.P. François Xavier Maresca, du Séminaire de la Sainte Famille de Naples, missionnaire au Hou-koang, où il avait eu le bonheur d'assister le Bienheureux Perboyre dans sa prison, et de recueillir les premiers renseignements qu'on eut sur son martyre. (3) Le choix fut approuvé à Rome. (4)

Mgr Maresca fut sacré le jour de la Pentecôte 1847, dans la chrétienté de Kin-kia-hiang (Kien-ka-haong) (5). Le P. Roze, qui avait conduit ses séminaristes à la cérémonie, nous en a laissé une intéressante description. Dix prêtres assistaient l'évêque. La foule des chrétiens qui se pressait dans la petite église était telle que, "pendant la première demi-heure il fut impossible d'obtenir le silence; on se pressait, on se poussait les uns sur les autres; les barrières étaient brisées". Le calme rétabli, la cérémonie eut lieu avec son éclat ordinaire.

Trois Européens de Chang-hai avaient répondu à l'invitation de Mgr de Bési. Le dîner qui suivit l'office "fut splendide, à la mode chinoise. Ce qu'il y à de plus singulier dans ces fêtes, c'est que presque tous les étrangers sont défrayés par la chrétienté. Aussi ne voyait-on dans tous les coins que tables dressées et convives joyeux. Il n'y a que les riches chrétientés qui puissent supporter de pareilles dépenses". (6)

---

(1) Le Cardinal Fransoni à Mgr de Bési, 12 Janvier 1847 *(Zi.* B. I;) cf. ***Prop. Act. Congr. partic.*** t. 23 (1846), p. 467.

(2) ***Zi.*** B. I.

(3) Le P. Maresca à Mgr Rameaux, vicaire apostolique du Tché-kiang, 22 Septembre 1840. ***Annales de la Congrégation de la Mission,*** t. 7, p. 24 sqq.

(4) Cardinal Fransoni, lettre citée 12 Janvier 1847 ***(Zi.*** B, I).

(5) Le P. Roze, dans la lettre indiquée parle, "d'une chrétienté voisine" de Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu). A cette époque, Kin-kia-hiang (Kien-ka-haong) possédait seule une église assez grande pour que cette cérémonie put s'y accomplir. D'ailleurs la tradition locale est pour cette chrétienté.

(6) 11 Juillet 1847. ***N.M.*** 2. 54 sqq. Mgr Maresca envoyait lui-même, quelques semaines plus tard, un récit de la fête à la Propagande. 1[er] Septembre 1847. ***Prop. Scrit. ref.,*** t. 11.

Avant de quitter la Chine, Mgr de Bési avait encore un devoir à remplir; il voulait que son successeur trouvat une maison habitable, à Chang-hai, centre de toutes œuvres de la mission, et que la première pierre de la future cathédrale fut posée. Un des trois terrains concédés par les mandarins en indemnité des anciennes propriétés de la mission, se trouvait sur les bords du Hoang-p'ou (Waong-p'ou), dans le populeux faubourg de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), où de nombreuses barques chrétiennes venaient souvent pour leur commerce. L'évêque le choisit pour y établir sa résidence et sa cathédrale. Une petite maison s'y trouvait, au bas du perron de l'église actuelle, dans la cour d'entrée. Mgr de Bési la fit réparer et aménager. "Ce qu'elle avait de plus remarquable, a écrit un père qui la vit alors, était une pièce assez vaste, du Nord au Sud, qui servait pour les réunions plus nombreuses. A l'heure des repas, c'était une longue salle à manger, qui à l'heure de la prière se transformait en une espèce de chapelle. A l'extrémité Nord avait été ménagé un petit oratoire, tout juste suffisant pour l'autel et les servants de messe; la fonction terminée, on fermait le sanctuaire, et on se retrouvait dans la salle à manger. Au dessus de cette salle, il y avait quelques chambrettes qui étaient pourtant encore les meilleures que l'on eut alors, c'est là qu'on soignait les malades". (1)

A peine cette bien modeste résidence fut-elle prête que l'évêque s'y installa, pour commencer la construction de sa cathédrale. "Lui-même, dit encore le P. Loriquet, en détermina la position, les dimensions, les grands traits". Le Fr. Ferrer, artiste distingué, qui venait d'arriver dans la mission (2), donna le plan qui s'inspirait de celui de l'église Saint Ignace du collège romain.

Malheureusement le manque de fonds, comme nous le dirons plus bas, força Mgr Maresca à restreindre considérablement le plan primitif.

Le 21 Novembre 1847, Mgr de Bési posait la première pierre de la cathédrale, et le soir même, il s'embarquait pour l'Europe. Sur sa demande, il emmenait comme compagnon le Père René Massa, qui devait renseigner les supérieurs de Rome sur l'état

(1) P. Loriquet. ***Catal. ann. Tong-ka-dou.*** Archives de la résidence.

(2) Le 24 Octobre 1847, avec les Pères Borgniet, Granier, Loriquet et le Fr. Coadjuteur Van Paassen. Le 7 Avril 1847 étaient arrivés les PP. Pacelli et Fornier. Le 12 novembre 1846, le premier chinois avait été reçu au noviciat, le Fr. Lou (Loh) Joseph, coadjuteur; il ne persévéra pas. ***(Catalogus Patrum*** 1908. p. 2 sq).

de la mission, et recruter dans sa patrie des vocations italiennes, auxquelles Mgr de Bési, fort peu sympathique aux pères français, tenait beaucoup. (1)

Dans un mandement daté du 25 Novembre 1847, l'évêque annonçait son départ à son clergé; "de nombreuses affaires concernant notre sainte religion exigeaient qu'il fit le voyage d'Europe et vit le Saint Père". Il recommandait l'obéissance à son coadjuteur Mgr Maresca, "afin que, si la volonté de Dieu est que nous vous revenions bientôt, nous trouvions plus florissante encore cette vigne du Seigneur confiée à nos soins". (2)

Mgr de Bési avait-il déjà l'intention de ne plus revenir en Chine; certaines de ses lettres à la Propagande permettraient de le croire (3). En tout cas, après avoir consulté à Rome ses supérieurs naturels, toute hésitation cessa. Pour comprendre les causes de la détermination que prit alors l'évêque, nous devons nous reporter aux difficultés graves qu'à partir de l'année 1845 il eut avec une partie notable des fidèles et du clergé indigène.

Nous avons vu que ces fidèles et ces prêtres avaient fait de vains efforts pour obtenir un évêque portugais, et se délivrer de l'administrateur nommé par Rome, dont les réformes leus pesaient. En même temps, ils menaient, contre Mgr de Bési, une autre campagne. Ils adressaient mémoires sur mémoires à la Propagande pour se plaindre de lui. Ces pièces, écrites dans un latin invraisemblable, étaient expédiées à Macao, d'ou le R.P. Leite, supérieur du collège Saint Joseph, les faisait passer à Rome, en les accompagnant de ses commentaires. Dès le 3 novembre 1845, le T.R.P. Roothaan écrit au R.P. Gotteland au nom du Cardinal Préfet, et lui demande que penser des reproches adressés à l'évêque. Le R.P. supérieur, qui pourtant avait, à ce moment même, de graves raisons de se plaindre de Mgr de Bési, répondit, le 29 Mai 1846, par une justification complète du prélat. Il éclairait en même temps la Sacrée Congrégation sur les vraies causes du schisme de Song-kiang (Song-kaong), et ajoutait: "Je savais que Monseigneur désire ardemment sa démission, et qu'il a fait l'impossible pour l'obtenir; mais il m'avait défendu d'en parler. Il me parait si fatigué qu'en vérité je le croirais aussi

---

(1) Sica Le Chauff, *Une famille* p. 60.

(2) *Zi.* B, 3.

(3) Le 6 Octobre 1845, il avait demandé la permission de rentrer en Italie "pour pleurer ses péchés et se préparer à la mort" ***(Prop. Act. Congr. Part.*** t. 23, fol. 367 sq.)

bien placé en Europe que dans un pays de mission, où il faut bon général et bon soldat tout à la fois". (1)

A la fin de cette même année 1846, le R.P. Supérieur crût devoir, à son tour, envoyer à la Propagande, par le moyen du T. R.P. Général, un mémoire sur l'administration de Mgr de Bési ; je ne l'ai pas retrouvé ; mais le 13 Mai 1847, le T.R.P. Général, en accusant réception, écrivait : "Mgr de Bési va quitter sa mission". (2) A cette date, déjà, Rome jugeait donc bien difficile la position de l'évêque.

D'octobre 1846 à Juillet 1847, plusieurs lettres sont envoyées à Rome par les trois prêtres indigènes favorable au patronat portugais, les PP. Mathieu Sen (Sequeira), Paul Kin (A Costa), lazaristes de la congrégation macaïste et Simon Sen (Monteiro) du clergé séculier. Le P. Leite, supérieur du collège St Joseph de Macao, et M. Castro, "évêque nommé de Pé-king", écrivent de leur côté, pour appuyer les accusations. On reproche à Mgr de Bési son dédain pour les indigènes, prêtres ou fidèles, leurs usages ou leur étiquette, ses allures qui paraissent trop fastueuses, ses abus de pouvoir, sa dureté de gouvernement, qui aurait causé la mort d'un père chinois, par le refus des soins et du repos nécessaires. D'autres accusations encore s'ajoutaient à celles-là, d'une nature plus délicate.

En revanche, le 1[er] mai 1847, d'autres prêtres chinois, et des catéchistes, écrivaient en Propagande pour louer l'administration de Mgr de Bési, et demander que son retour en Europe, dont l'évêque commencait à parler, fut empêché, ou du moins différé.(3)

A la distance où nous sommes des faits, avec des documents aussi rares, et provenant d'adversaires passionnés, il est bien difficile de dire jusqu'à quel point étaient fondées les accusations portées contre Mgr de Bési. Un seul fait parait bien établi, par tout ce que nous avons raconté. A côté d'une générosité, d'une bonne grâce de gentilhomme, qui lui avaient attiré la sympathie de tous les Européens de Chang-hai, même protestants, à côté d'un zèle des âmes qui ne comptait pas avec la fatigue et le danger, et avait rapidement épuisé les forces de l'évêque, il y avait en Mgr de Bési une raideur de commandement, une brusquerie de décision, un autoritarisme, dont les lazaristes français, d'abord, puis les jésuites, eurent à souffrir. Ces mêmes procédés, appli-

---

(1) Au T.R.P. Roothaan, 29 Mai 1846. Commmuniqué à la Propagande (*Scrit. ref.* t. 11).

(2) *Zi.* F, 11.

(3) *Prop. Scrit. ret.* t. 11, 12.

qués aux prêtres et aux chrétiens chinois, pour la répression d'abus trop réels, devaient les irriter au plus haut point, et rendre impossible la situation du vicaire apostolique.

A Rome, on lui donna connaissance des plaintes portées contre lui (1). Il jugea ne pouvoir rentrer dans sa mission avec une autorité suffisante pour faire le bien, et donna sa démission. (2) Il vécut dans la retraite, consulté encore plus d'une fois par la Propagande sur les affaires de Chine (3), prit part au concile du Vatican (4), et mourut en 1871. (5)

Le 2 Février 1849, Mgr Maresca annonçait au clergé de Nan-king que, par une lettre du 3 juin 1848, Mgr de Bési lui faisait part de la démission donnée par lui et acceptée par la Propagande (6). De ce fait, l'évêque de Soli devenait administrateur de l'église de Nan-king. Mgr Luigi de Castellazzo, O.S.F. coadjuteur pour le Chan-tong (7), devenait vicaire apostolique, et ce vicariat était séparé définitivement du Kiang-nan.

---

(1) Le P. René Massa au T.R.P. Général 25 Mai 1848, résumant des lettres de Mgr de Bési. *Gén. Sin.* 2, VIII, 46.

(2) Mgr de Bési au P. René Massa son compagnon de voyage, 20 mai 1848. "In quanto a me, mio carissimo P. Renato, maturamente considerata ogni cosa, credetti di non dover piu sostenere una dignita o peso oramai troppo superiore alle mie forze. Perloche feci nei passati giorai una piene e formale e solenne rinunzia si all' amministrazione della diocesi di Nanchino, come del Vicariato di Zan-tong, e scrissi a Propaganda credemi io d'ora innanzi prosciolto d'ogni cura ed impegno o suggezione della medesime Congregazione; lo che fu da quei signori accettata, ed io son contentissimo". (copie envoyée par le P.R. Massa au T.R.P. Général dans la lettre citée ci-dessus).

(3) Le 29 Janvier 1850, le P. Feliciani, procureur de la Propagande, le demande comme vicaire apostolique à Hong-kong *(Scrit. ref. t, 13).* Le 17 juillet 1854, il écrit à Mgr Barnabo pour obtenir à Mgr Maresca un subside en faveur de la cathédrale de Chang-hai *(Scrit. ref. t. 15.)*

En 1856, il est consulté sur la division du vicariat de Pé-king. *(Act. congr. part.* t. 24, p. 418sqq.).

(4) *Acta et decreta concilii vaticani (coll. Lacensis),* col. 999.

(5) R. P. Rubillon, 10 Nov. 1871. *Zi.* F. 13.

(6) *Zi.* B. 3.

(7) cf. Supra, p. 72.

CHAPITRE IV

DÉTAIL DES ŒUVRES.

I) LA RÉSIDENCE DE LA COMPAGNIE.

Hoang-t'ang (Waong-daong); projets d'installation à Chang-hai — Fondation de Zi-ka-wei.

II) LE SÉMINAIRE.

Ouverture à Tchang-p'ou-k'iao (Tsang-p'ou-ghiao) — Translation à Hoang-t'ang (Waong-daong) — Les élèves — Les études — Les congés — Difficultés avec Mgr de Bési.

III) CHANG-HAI ET LES ENVIRONS.

Les trois familles chrétiennes de Chang-hai — Les premiers établissements européens et américains—Chrétientés de la préfecture de Song-kiang (Song-kaong); nature du pays; méthode d'évangélisation; les courses apostoliques; les missions; la visite des malades.— Epreuves et fatigues des missionnaires— Consolations. — Principales réformes accomplies — La timidité des chrétiens disparait à la suite de l'affichage des édits obtenus par M. de Lagrené—Réforme des catéchistes, des administrateurs et des vierges. — L'apostolat près des païens—Le diable convertisseur— Les débuts de l'œuvre de la Sainte Enfance.

IV) TCH'ONG-MING (TS'ONG-MING) ET HAI-MEN.

Les débuts du P. Clavelin. — Rapides succès — Docilité des chrétiens — Dureté de la vie — Les méthodes — L'œuvre de la Sainte Enfance — Nombreuses conversions de païens — Difficultés et vexations.

V) LES AUTRES SECTIONS DU KIANG-NAN. STATISTIQUES.

VI) CHAN-TONG.

Les PP. Languillat et Brueyre—Captivité et retour à Chang-hai du P. Languillat — Difficultés du P. Brueyre avec le vicaire apostolique franciscain; son retour à Chang-hai.

I

LA RÉSIDENCE DE LA COMPAGNIE

Dès que l'arrivée du premier renfort de missionnaires fut annonçée, le R.P. Gotteland se préoccupa de s'assurer une maison qui fut la propriété de la Compagnie, où les pères pourraient se réunir pour la retraite annuelle, retrouver un peu de vie commune, être soignés dans leurs maladies. La bienveillance alors intacte de Mgr de Bési facilita la réalisation de ce projet. "Nous avons pu, avant l'arrivée de nos pères, écrit le R. P. supérieur, leur préparer un petit gite. Depuis longtemps, je sentais le besoin d'un pied à terre qui nous appartint et où nous pussions déposer nos effets. La bienveillance de Mgr de Bési nous a fait don en partie d'une maison qui lui avait été offerte par les chrétiens, et une aumône considérable reçue d'un prêtre chinois, grand ami de la Compagnie, nous a mis à même de la terminer et de la disposer pour nos usages. Elle est attenante à l'église, à vingt pas du séminaire. Elle se compose de neuf petites chambres, d'une bibliothèque, d'un réfectoire et d'une chapelle qui communique avec l'église et que l'on ferme à volonté. Il y a de plus une cour et un assez grand péristyle pour se promener ; devant la porte est un petit jardin. Nous y avons constamment joui d'une grande tranquillité sous le double rapport des mandarins et des voleurs. Dieu veuille en sa bonté nous continuer sa protection". (1)

Hoang-t'ang (Waong-daong) était bien éloigné de Chang-hai, qui devenait de plus en plus le centre des œuvres ; de plus la résidence, située au milieu des riziéres, était malsaine. De loin, le R.P. Gotteland apercevait les collines de Zô-sé, et pensait déjà y établir un sanatorium pour les missionnaires fatigués. (2)

---

(1) R.P. Gotteland, 20 Novembre 1844, *N.M.* 1, 180. Le R.P. Gotteland fut toujours très reconnaissant aux premiers bienfaiteurs de la Compagnie parmi les chinois ; il avait établi la liste des aumônes alors reçues ; deux prêtres séculiers qui avaient contribué à faire appeler la Compagnie au Kiang-nan donnèrent ainsi 500 et 300 pataques. (*Zi.* E.5.).

(2) cf. P. Colombel, ***Histoire,*** p. 235.

Mais surtout il rêvait une installation au cœur même de Chang-hai. Par son ordre, le P. Lemaitre, dès son arrivée en Chine, se mit en quête d'une maison qui serait "le centre de la mission, le lieu de repos pour les arrivants et pour les malades". (1) Le 6 Octobre 1846, il parvenait à louer une maison dans le faubourg de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), à l'ouest de l'église actuelle; le 7 Octobre, Mgr de Bési donnait aux pères la permission d'y célébrer la messe, et aux chrétiens celle d'y remplir leurs devoirs religieux. (2)

Par suite des dispositions peu favorables de l'évêque, la Compagnie ne put conserver ce premier logis. Mgr de Bési annonça, au début de 1847, sa détermination de placer sa résidence et sa cathédrale à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), à quelques pas de la maison louée par le P. Lemaitre (3); la résidence de la Compagnie devait s'effacer devant la résidence épiscopale, et après quelques mois d'usage, la petite maison fut rendue à la pagode, qui l'avait louée. (4)

L'évêque ayant défendu aux pères d'en prendre une autre en ville (5), il fallut chercher hors Chang-hai.

A huit kilomètres de la ville, on trouvait le hameau d'où le grand Ko-lao Paul Siu (Zi) était originaire; son tombeau s'y élevait, précédé des statues symboliques d'animaux qui rappelaient ses qualités et ses succès. Près du tombeau, vivaient quelques familles de ses descendants, réduites à la pauvreté, mais gardant fièrement le souvenir du grand ancètre; les unes étaient encore chrétiennes, et une maisonnette construite sur le bord du canal leur servait de chapelle; les autres avaient apostasié, pendant l'époque de la persécution et de l'abandon; et leur obstinée resistance à la grâce devait être, et est encore, une rude épreuve pour les missionnaires de Zi-ka-wei. M. Faivre avait visité le hameau en 1842, et avait été touché de la foi et de la simplicité de ses chrétiens. (6)

---

(1) P. Lemaitre 14 Septembre 1846 ***N.M.*** 1, 386,

(2) P. Loriquet Préface au Catalogus annuus de Tong-ka-dou. Archives de la Résidence.—P. Colombel, ***Histoire,*** p. 210.

(3) P. Lemaitre, 3 Mai 1847. ***N.M.*** 2, 36 sq. et P. Sica. ***De vita P. Gotteland,*** p. 26.

(4) Cf. Supra, p. 102, et P. Colombel, ***Histoire,*** p; 210.

(5) P. Sica. ***Annales domus Zi-ka-wei,*** p.3 et ***De vita P. Gotteland*** p. 26, sq.

(6) ***A. P. F.*** t. 16 (1842) p. 307 sqq.

Le R. P. Gotteland se résolut à installer à Zi-ka-wei la résidence de la Compagnie. Les souvenirs du grand ministre qui avait été l'introducteur de nos premiers pères à Chang-hai semblaient inviter leurs successeurs. Et puis, l'emplacement du hameau, au bord du canal Tchao-kia-poung (Tsao-ka-pang), qui permettait de communiquer facilement avec Chang-hai et Song-kiang (Song-kaong), semblait à souhait pour une résidence centrale. (1)

Le P. Lemaitre fut encore chargé de cette nouvelle fondation. En Mars 1847, il acheta un petit terrain adjacent à la chapelle des chrétiens, et les constructions commencèrent. Précisément à cette époque le P. Sica avait reçu une belle aumône de la famille Lieou (Lieû) de Kou-li-ts'en près de Tch'ang-chou (Zang-zoh), avec demande qu'elle fut consacrée aux œuvres de la Compagnie. Elle servit à payer le terrain et les premiers aménagements de la résidence nouvelle. Celle-ci était bien modeste. "On commença, écrit le R. P. Lemaitre, par bâtir une ou deux chambres auprès de la chapelle, pour y recevoir les pères qui viendraient la desservir; et cela même ne se fit pas sans difficultés. Puis le 11 novembre, on commença la construction d'un bâtiment qui s'étendait vers le nord; puis encore, à différentes époques, on ajouta quelques constructions les unes aux autres; et c'est-ainsi que la résidence à été faite sans plan préconçu qui eut pu lui donner des dispositions convenables." (2)

Ces constructions n'allaient pas sans difficulté en effet. Un jour, une troupe de païens, comptant de 80 à 100 hommes, et conduite par un mauvais chrétien qui redoutait le voisinage des pères, envahit les chantiers pour arrêter ou détruire les constructions. Le Fr. Nicolas Massa était seul pour diriger les ouvriers. Il se présenta devant les assaillants, et leur en imposa tellement qu'ils se retirèrent sans avoir causé aucun dommage. (3)

Le P. Lemaitre obtint du sous préfet de Chang-hai une proclamation qui flétrissait cette agression, et ordonnait aux agents de la police locale, ti-pao (di-pao), de s'opposer par la force à une nouvelle attaque (4). L'ordre fut ainsi rétabli, et les travaux continuèrent paisiblement.

---

(1) Sica. *Annales domus Zi-ka-wei,* p. 3. sq. P. Lemaitre, lettre du 3 Mai 1847. *N.M.* 2, 36 sq.

(2) Note de sa main reproduite par le P. Colombel, p. 236.

(3) Même note, p. 237. Sica, *Annales domus Zi-ka-wei,* p. 9.

(4) *Chinese repository,* t. 17, p. 479.

Ce fut bien une autre affaire quand, au mois de Juillet, la résidence de Zi-ka-wei étant prête, on voulut y transporter le mobilier de Hoang-t'ang (Waong-daong). Les fidèles de cette chrétienté regardaient un peu comme leur appartenant tout ce que renfermait la maison des pères ; ils voyaient d'un fort mauvais œil leur départ, qui serait sans doute bientôt suivi de celui des séminaristes, et priverait la chrétienté de bien des secours spirituels, et de quelques avantages temporels appréciables. Une véritable émeute s'organisa contre le Fr. Deleuze et ses coolies, quand ils voulurent charger sur des barques le mobilier de Hoang-t'ang (Waong-daong) pour le transporter à Zi-ka-wei; l'énergie du frère européen en imposa aux assaillants, et les barques purent partir. Mgr de Bési étant ensuite intervenu, le reste du déménagement se fit sans encombre. En Juillet, la maison de Zi-ka-wei était prète, et meublée vaille que vaille; et les pères purent s'y réunir pour prendre quelque jours de vacances et se donner aux exercices de la retraite. (1)

A partir de cette date, la résidence de la Compagnie fut régulièrement constituée. Elle avait pour supérieur le supérieur de la mission, qu'un ministre remplaçait pendant ses fréquents voyages ; ses habitants ordinaires étaient les pères nouvellement arrivés qui apprenaient la langue, les scolastiques qui achevaient leurs études sacerdotales, et quelques frères coadjuteurs.

---

(1) Sica, *Annales domus Zi-ka-wei,* p. 7. sqq.

II

LE SÉMINAIRE. DE TCHANG-P'OU-KIAO (TSANG-P'OU-GHIAO) À HOANG-T'ANG (WAONG-DAONG).

Nous avons vu comment le P. Brueyre, chargé par Monseigneur de Bési d'inaugurer le séminaire diocèsain, avait ouvert les classes le 3 février 1843, dans la chrétienté de Tchang-p'ou-kiao (Tsang-p'ou-ghiao) au pied de la colline de Zo-sé (1). 22 élèves de 13 à 18 ans, dont quatre Chantonnais, suivaient ses leçons; en novembre 1844, ils étaient déjà trente-deux, dont six du Chantong. Le Père nous a laissé dans ses lettres de vivantes descriptions de ces pénibles débuts. Bien vite, les chrétiens de Tchang-p'ou-kiao (Tsang-p'ou-ghiao) avaient pris peur de cette nombreuse réunion de jeunes gens, qui pouvait donner aux mandarins du voisinage prétexte à perquisitions et vexations. Dès le mois de juillet 1843, professeur et élèves avaient dû émigrer dans la chrétienté de Hoang-t'ang (Waong-daong), dont les fidèles, moins craintifs, avaient compris quels avantages ils retireraient de la présence du séminaire. (2)

A Hoang-t'ang (Waong-daong) comme à Tchang-p'ou-kiao (Tsang-p'ou-ghiao), la pauvreté était grande. Par suite de la rupture de Mgr de Bési avec les lazaristes portugais, les revenus des biens que le diocèse de Nan-king possédait à Macao n'étaient plus envoyés (3), et l'évêque devait pourvoir à la subsistance de tout le peuple écolier; "ici, écrivait le R. P. Gotteland, payer pension n'est pas encore chose connue; du reste, peu d'élèves seraient à même de le faire." Pourtant, en 1845, les chrétiens de Hoang-t'ang (Waong-daong), heureux et fiers de posséder le séminaire, se cotisèrent pour le rebâtir. "Ce séminaire, écrit le P. Brueyre, ne serait pas beau en Europe; mais ici, tous ceux qui le voient en sont dans l'admiration. Le fait est qu'ayant été bâti sous nos yeux, il est fort bien distribué, et assez vaste pour loger commodément cinquante élèves. C'est un carré de bâtiments, avec une cour intérieure, environnée de corridors en

---

(1) cf. supra, p. 54.

(2) R. P. Gotteland, 15 octobre 1843 *N.M.* I, 78.

(3) cf. supra, p. 94.

forme de cloitres. Il y a aussi une cour extérieure, où les enfants peuvent à leur aise prendre leurs ébats. La chapelle est très propre ; un lambris, couvert d'un beau vernis chinois, et un beau chemin de croix venu de Paris, ne contribuent pas peu à l'embellir." (1)

Les élèves avaient bien des études diverses a mener de front. Ils devaient acquérir la connaissance des caractères et des livres chinois requise pour le baccalauréat (2), et en même temps apprendre le latin qui serait pour eux la clef de toutes les sciences ecclésiastiques. Le P. Brueyre dut donc, comme il le disait agréablement, lui qu'on qualifiait en Europe du beau titre de Supérieur de grand séminaire, "s'occuper du matin au soir, à enseigner l'a, b, c." (3)

Quand les élèves surent lire les livres "européens", et écrire correctement, les classes de latin commencèrent.

"Pour suppléer aux livres qui manquaient, écrit le P. Brueyre, j'écrivais sur des planches vernissées au blanc les principes de la lecture, les prières latines les plus usitées; puis je commençais avec mes élèves une espèce de huitième. Pour les règles de la langue latine, je tâchais de me rappeler mon Lhomond. Un Alvarez laissé par nos anciens Pères me fut aussi très utile. Aidé de quelques élèves, je fis une traduction de cette grammaire dans l'idiôme du pays, et dans la véritable langue chinoise, car des élèves arrivés du Chan-tong, province qui dépend aussi de Mgr de Bési, m'avaient imposé la nécessité de me faire entendre dans ces deux langues". (4)

Si nous songeons que le père était en même temps chargé "de toute la direction de la maison, pour le spirituel comme pour le temporel", et obligé, sinon de faire mission, au moins d'administrer les malades qu'on lui apportait en grand nombre, parce qu'on était toujours sur de le trouver (5), nous pourrons nous faire quelque idée de l'écrasant labeur qu'il devait s'imposer.

La bonne volonté des enfants, heureusement, lui facilitait grandement la tâche. Après deux ans d'efforts, il pouvait écrire:

---

(1) 10 Mars 1846. *N.M.* 1, 278.

(2) P. Roze ; 23 Avril 1847. *N.M.* 2, 27. Deux maitres chinois aidaient les pères, pour cette partie de l'enseignement. (P. Brueyre; 10 Mars 1846. *N.M.* I, 280).

(3) 4 Novembre 1844. *N.M.* I, 177.

(4) 10 Mars 1846 *N.M.* 1, 279.

(5) Même lettre, *ibid.*

"Je crois que nos plus forts élèves seraient bons dans une classe de cinquième en France" (1). Et l'année suivante; "Les plus avancés d'entre eux commençent à parler latin; et chaque jour pendant les récréations, ils ne parlent pas d'autre langue." (2) Dès lors, les ainés devinrent d'excellents auxiliaires, qui apprirent avec zèle et succès le rudiment aux nouveaux arrivés. (3)

En 1846, deux scolastiques, les FF. Alexandre Roze et Cajétan Massa, étant arrivés à Chang-hai, furent donnés comme auxiliaires au P. Brueyre. Le Fr. Roze fut ordonné prêtre le 6 décembre 1846, et remplaça bientôt le P. Brueyre, que Mgr de Bési envoyait au Chan-tong pour recommençer la même œuvre qu'il avait si bien lancée au Kiang-nan. Le Fr. Cajétan Massa, souffrant continuellement des fièvres, ne pouvait donner qu'un faible secours. (4)

Dans ses lettres à sa famille, le P. Roze montre comment les œuvres avaient prospéré. Le séminaire comptait 38 élèves, au début de 1847. Treize en faisaient partie depuis cinq ans, et donnaient de vraies consolations; tout en continuant leurs études, ils surveillaient les plus jeunes et leur enseignaient lecture, écriture et rudiments; les divers offices de la maison étaient répartis entre eux, et ils s'en acquittaient avec conscience. Le plus jeune de la troupe avait douze ans, le plus âgé vingt-deux. Il y avait bien quelques querelles entre les Chantonnais, plus rudes, mais plus énergiques, et les Nankinois, plus civilisés, mais plus mous. L'autorité du père européen suffisait à calmer les conflits. (5)

Dans la même lettre, le père nous donne le règlement d'une journée au séminaire de Hoang-t'ang (Waong-daong). J'en détache la description de la classe de chinois, avec sa méthode toujours déconcertante pour un Européen. "On juge, en Europe, de la bonne tenue d'une classe par le silence des élèves; ici, c'est le contraire, c'est par le tapage qu'ils font. Ils étudient non seulement à haute voix, mais en chantant. Encore s'ils chantaient, comme dans nos salles d'asiles, tous d'accord. Point du tout, chacun crie à tue tête. Il m'est arrivé parfois, en inspectant cette classe, de perdre contenance; je sortais aussitôt de peur d'avoir l'air effrayé. Cependant le docteur chinois, homme

(1) 22 Juin 1845 *N.M.* 1, 233.
(2) 10 Mars 1846. *N.M.* 1, 279.
(3) Lettres citées. *N.M.* 1, 233, 279.
(4) P. Roze, 23 Avril 1847. *N.M.* 2, 27.
(5) 23 Avril 1847. *N.M.* 2, 26 sq.

vénérable, que distinguent ses grands ongles et sa longue, mais très rare barbe, se tient grave et impassible. Debout, à ses côtés, sur la même ligne que lui, mais le visage tourné contre le mur, est un de ses élèves, qui récite avec une rapidité effrayante plusieurs pages de lettres chinoises. Souvent il n'en comprend pas une seule; jugez de sa mémoire. C'est comme si vous donniez à un enfant deux pages de chiffres à apprendre et à réciter. Quand ils sauront ainsi réciter leurs six livres, sans hésiter, ils les écriront, puis on les expliquera. Quoi que nous fassions pour obliger notre docteur à suivre une marche plus logique, et à expliquer tout ce que les élèves doivent apprendre, la force de l'habitude l'emporte". (1)

Aux jours de congés, les riches chrétientés des environs de Chang-hai se disputaient les séminaristes, et c'était à qui les fèterait le mieux. "Toutes les fois que nous allons nous présenter dans une chrétienté, dit encore le P. Roze, nous sommes surs de trouver une maison pour nous recevoir; et s'il le faut, les fidèles s'imposeront des privations pour nous traiter noblement; ainsi, au défaut des plaisirs de la maison paternelle, nous avons ceux des voyages, et d'une généreuse hospitalité." (2) Mgr de Bési se plaisait à constater les progrès des séminaristes, et dans ses rapports à la Propagande, il rendait justice à la formation qu'ils recevaient. (3)

L'évêque témoigna sa reconnaissance d'une singulière façon à ceux auxquels cette formation était due lorsqu'il enleva au R. P. Gotteland les fonctions de confesseur des séminaristes, et ordonna de faire prêter à ceux-ci le serment de ne jamais entrer, sauf dispense épiscopale, dans un ordre religieux, et dans la Compagnie de Jésus en particulier. (4)

Ces mesures n'étaient pas faites pour fortifier l'autorité des pères, mais elle nuisirent plus encore à celle de l'évêque; plusieurs des élèves les plus agés demandaient déjà à être reçus dans la

---

(1) 28 Avril 1847. *N.M.* 2, 29 sq.

(2) 11 Juillet 1847. *N.M.* 2, 55.

(3) Résumés dans le Mémoire *Cina, Seminario. Prop. Scrit. ret.* t. 11.

(4) Sica. *De vita P. Gotteland,* p. 23sq. Le P. Sica fait, du reste, cette remarque qui semble ne pas manquer de justesse. "Meo, et aliorum judicio, hæc prohibitio nobis fuit salutaris; nimis festinata illa novitiatus inchoatio fuisset, nondum enim mores et indoles adolescentium (Sinarum) nobis perspecta erant". (ibid).

Compagnie, et ne s'expliquaient pas les raisons de l'opposition que Mgr de Bési faisait à leurs desseins. (1)

---

(1) Le R.P. Gotteland à Mgr de Bési, 9 Juin, 25 Août 1845. *Gén. Sin.* 2, IV, 14, 17; au T.R.P. Général, 26 Juin 1845. *Gén. Sin.* 2, III, 32. Lorsque le R.P. Brueyre fit sa profession solennelle, l'évêque interdit que la cérémonie eut lieu dans la chapelle du séminaire, et c'est dans la chrétienté de Yang-tse-yu (Yang-ze-yu) que le directeur du séminaire dut se réfugier pour accomplir l'acte le plus important de sa vie religieuse. (Sica *l.c.*) — Le P. Estève, plus heureux, avait prononcé ses derniers vœux dans la chapelle du séminaire le 8 Septembre 1843 (Colombel, ***Histoire***, p. 88).

III

CHANG-HAI ET LES ENVIRONS.

Dans la grande ville, à laquelle la guerre de l'opium et l'ouverture du port au commerce européen allaient donner une importance prépondérante, le christianisme, si florissant jadis, ne comptait plus qu'une centaine de fidèles, lorsqu'en 1844 le R. P. Gotteland y fit mission. Ils ne possédaient pas d'église publique, et se réunissaient dans les trois chapelles domestiques des familles Lou (Loh), Ngai, et Che (Se). Les deux premières existent encore, et leurs propriétaires ont le rare privilège, en souvenir des services rendus, qu'on y célèbre assez fréquemment la messe. (1) La troisième a disparu pendant les horreurs de la guerre des rebelles.

Le commandant, plus tard amiral Jurien de la Gravière,de la *Bayonnaise*, qui visita Chang-hai en 1849, nous a laissé une vivante description de la famille Lou (Loh), dans laquelle il fut reçu en ami sur la recommandation de Mgr Maresca. Il y alla, avec plusieurs officiers, le 4 février 1849. Le vieux Lou (Loh), vieillard de soixante-dix ans, ses deux fils et ses nombreux petits fils, les reçurent avec tout le luxe de la politesse chinoise, et toute la cordialité chrétienne. Le P. Maistre, des Missions Etrangères, qui était avec ces Messieurs, commença par célèbrer la messe dans la chapelle de la maison, puis on fit les premières présentations. Le commandant de la Gravière ne peut retenir son admiration au sujet de la dignité des hommes, de la modestie des femmes de la famille. "Nous étions maintenant suffisamment éclairés sur une question longtemps débattue entre nous, écrit-il. Le zéle des missionnaires catholiqnes était légitimé à nos yeux. Aux personnes qui pouraient douter de l'heureuse influence exercée par leurs prédications, qui demanderaient encore si, en convertissant les chinois à l'Evangile, il les rendent meilleurs, ces nouveaux apôtres feront bien de montrer le vieux Lo et sa jeune famille. Il n'est point d'homme sincère qui ne sorte

(1) J'ai eu la consolation de célébrer la messe, le 30 Mai 1910, dans la chapelle de la famille Lou (Loh); on me permettra de renvoyer à la description que j'en ai faite dans mes *Croquis de Chine*, p. 63.

de cette maison à jamais guéri de ses doutes, et prêt à rendre hommage aux bienfaits d'un généreux prosélytisme". (1)

Hors la ville chinoise, sur des terrains dont on ne soupçonnait pas alors la valeur, s'élevaient les premières maison Européennes. Elles appartenaient à de riches commerçants anglais et américains, dont le chiffre d'affaires fut, dès les débuts, considérable. Aussi s'étaient-ils confortablement et largement installés. Le P. Roze, qui fit dans l'été de 1847, une visite à Chang-hai avec ses séminaristes, était stupéfait de la rapidité avec laquelle de vrais palais avaient surgi du désert. "La ville anglaise, écrit-il, qui s'élève comme par enchantement, est ùn vrai prodige. On ne construit pas ici des maisons européennes, mais de somptueux palais dans tous les genres. On dirait que Dieu a donné aux anglais un paradis terrestre pour les récompenser, ici bas au moins, de la protection accordée aux missionnaires". (2)

Cette protection, en effet, était cordiale et efficace dans ces premiers temps. MM. Balfour et Alcock, les deux premiers consuls d'Angleterre, furent, nous l'avons vu, de véritables amis pour Mgr de Bési et ses missionnaires. (3)

Les autres Européens les imitaient. "Ce n'est pas seulement le consul, écrivait en 1844 le R.P. Gotteland, qui nous témoigne de l'intérêt; les négociants établis à Chang-hai rivalisent avec lui à cet égard. Pendant ma maladie, on voulut me faire boire du vin de Bordeaux, le seul qui me convint ; on s'adressa, pour en avoir, à un riche négociant anglais. N'en ayant pas alors, il m'envoya douze bouteilles de vin de Porto, ajoutant qu'il allait écrire à un de ses amis pour avoir du Bordeaux. Peu de jours après, m'arrivaient de sa part six bouteilles de vin de Bordeaux. Un agent d'Espagne, qui est venu passer quelque temps à Chang-hai, et qui témoignait aux missionnaires l'antique sympathie de sa nation pour tout ce qui est religieux, disait en partant à Monseigneur: "Les anglais sont fanatiques de vous". Il ne trouvait pas d'autre mot pour rendre sa pensée". (4)

---

(1) *Voyage en Chine,* t. I. p. 303.

(2) 11 Juillet 1847. ***N.M.*** 2, 57. Le commandant Jurien de la Gravière à laissé une vivante description de ces premiers établissements européens à Chang-hai *(Voyage en Chine,* t, 1. p, 290). De même Montalto de Jésus, ***Historic Shang-haï,*** p. 43 sq ; on y trouvera la photographie de plusieurs dessins contemporains.

(3) cf suprs, p. 84.

(4) 20 Novembre 1844. ***N.M.*** 1, 180 sqq.

Dans le reste de la préfecture de Song-kiang (Song-kaong), sur les deux rives du Hoang-p'ou (Waong-p'ou), c'était la vie de mission, avec ses épreuves, mais aussi de grandes consolations. Ces communautés chrétiennes, laissées à peu près sans secours pendant près de cent ans, étaient avides de la parole et de l'action du prêtre. C'est dire qu'avant même que les nouveaux arrivés fussent bien maitres de la langue, il leur fallait suffire aux plus accablantes besognes. Le P. Estève contait ainsi, en 1843, ses premières tribulations, qui depuis furent celles de tant d'autres.

"Depuis quatre ou cinq mois, je prêche et catéchise; mais tout au plus suis-je à moitié compris. La grande difficulté est dans la prononciation, qui est insaisissable pour moi jusqu'à présent. Elle varie suivant les localités. Un naturel s'en apercevra peu, mais c'est bien assez pour dérouter un pauvre européen. Monseigneur ayant été obligé de m'envoyer dans différentes parties du diocèse, maintenant toutes les différentes prononciations se confondent dans ma tête. Partout où j'arrive pour la première fois, la réponse ordinaire à mes questions, c'est qu'on ne me comprend pas. Au bout de quelques jours, on commence à me deviner. Je vais ailleurs, on ne m'entend plus. Que de phrases n'ai-je pas redites au moins mille fois! J'aborde bien préparé un chinois à qui je n'ai jamais parlé. Après avoir bien tendu l'oreille, il me demande ce que je veux dire.... J'ai composé, avec le secours d'un diacre chinois qui sait le latin, un certain nombre d'instructions sur les sujets les plus pratiques. Ce mois-ci, mois de Marie en Chine, comme en France, je répète dans tous les endroits où je vais une instruction sur le très Saint et Immaculé Cœur de Marie. Bien qu'on n'en saisisse guère que la moitié tout au plus, je la débite avec autant d'aplomb et de joie que si on n'en perdait rien, et je prie le Bon Dieu de parler pour moi à l'oreille des cœurs. Il n'y a de véritablement malheureux au monde que celui qui n'entend pas le langage de Dieu, ou ne sait pas se faire entendre de Dieu dans sa prière". (1)

Avant de penser à l'apostolat auprès des païens, la première œuvre qui s'imposait était la réforme et l'instruction des fidèles. Nous avons vu quelles misères s'étaient introduites pendant les longues années de délaissement. La bonne formation des catéchistes et des vierges, ces auxiliaires indispensables du missionnaires; la lutte contre les prétentions des administrateurs de certaines chrétientés plus riches; la réforme des habitudes immorales qui rongeaient nombre de familles; surtout l'instruction à donner à tant de baptisés qui ignoraient les vérités fondamentales de la religion; voila, avec l'assistance des mourants, ce que

---

(1) 26 Mai 1843. *N.M.* 1, 65.

fut le labeur des premiers missionnaires. J'y insisterai avec quelques détails; la vie, dans les pays de vieux chrétiens, n'a guère changé depuis lors; et les descriptions envoyées en Europe par les fondateurs de la mission donnent encore une idée très exacte de l'apostolat actuel.

Le P'ou-tong, et les districts compris entre Song-kiang (Song-kaong) et Chang-hai, furent le théatre de l'action du R. P. Gotteland et de ses premiers auxiliaires sous Mgr de Bési; ce n'est que plus tard, à mesure que des renforts arrivèrent de France, qu'on remonta vers le Nord. Le pays évangélisé de 1842 à 1848 est ainsi décrit par le P. Languillat. "Rien de plus monotone; inutile d'y chercher un accident de terrain, quelque monticule, ruisseau, prairie, bocage. Qu'on se représente une superficie immense, coupée en tous sens par des milliers de canaux creusés de main d'homme, où croupit une eau stagnante; sur ces canaux des ponts sans rampes où trois hommes ne peuvent passer de front; entre les canaux, des champs de blé, de riz, de coton; dans chaque propriété des tombeaux, les uns en forme de tertres, les autres en briques, d'autres en roseaux et en paille; quelquefois le cercueil déposé simplement sur le sol; enfin des maisons, celles des riches en briques et un peu plus élevées, toutes les autres, misérables cabanes en roseaux dont j'atteins le toit de l'épaule, cabanes uniformément les mêmes, et qui, sans être séparées les unes des autres, sans être isolées, forment un immense village de tout le pays". (1)

La plupart des courses se font en barque. Chaque père a la sienne. Le P. Estève écrivait à sa mère, en poètisant comme de juste, pour rassurer le cœur maternel. "Ma petite barque est une petite maison ambulante, où j'ai chambre à coucher, salon, salle à manger, cuisine, chambre de domestique, cabinet de travail. Dans l'été, j'y suis au frais, et l'hiver je n'y sens pas le froid, car les portes et fenètres ferment on ne peut mieux, quoiqu'il n'y ait aucune ferrure, et que tout soit en bois." (2)

---

(1) 27 Août 1845. *N.M.* 1, 253.

(2) 8 Avril 1846 *N.M.* 1, 328. Le P. Taffin nous donne une description plus exacte de la barqne chinoise. "Vous savez que les barques chinoises ont généralement deux compartiments. Le missionnaire occupe le plus grand où il y a une table, et une espèce de canapé, où l'on peut étendre son lit et dormir si c'est la nuit; l'autre compartiment est occupé par le catéchiste et les chrétiens... tous les bateliers sont cuisiniers, et vous pouvez diner en barque sans cesser d'avancer". (15 septembre 1845 *N.M.* 1, 263).

Arrivé au bout de son excursion apostolique, le père est reçu avec le plus grand respect, comme l'envoyé de Dieu même. "En Europe, écrit encore le P. Estève, on croit faire beaucoup d'honneur au prêtre en se découvrant devont lui; ici, on commence par se mettre à genoux: ensuite on touche, ou plutôt on frappe la terre du front. Il en est qui, pour témoigner plus de respect, frappent ainsi jusqu'a trois fois... Plus d'une fois, j'ai été tenté de dire à de bons chrétiens ou de bonnes chrétiennes, dont j'entendais résonner la tête sur le bois ou sur la pierre: "Ah de grâce, brisez vos cœurs, mais ne brisez pas vos têtes." En Europe, les personnages haut placés croient honorer un prêtre en l'invitant à leur table; ici, c'est le maitre de la maison, si riche, si noble qu'il soit, qui tient à honneur d'avoir un prêtre chez lui, et de le servir à table, non pas assis à ses côtés en mangeant avec lui, mais debout comme un serviteur. Il ne prend son repas qu'ensuite. Jamais chrétien n'oserait s'asseoir en présence d'un père." (1)

Comme nous l'avons dit plus haut, le ministère s'exerçait quelquefois dans la chapelle domestique de quelque riche famille qui accueillait les chrétiens du voisinage; plus souvent, dans un Kong-souo (Kong-sou) que tous les fidèles de la chrétienté possédaient en commun. "Dans chaque chrétienté, écrit le P. Taffin en 1845, il y a un Kong-souo (Kong-sou), c'est-à-dire une maison avec une chapelle destinée à rassembler les chrétiens. Cette chapelle n'est autre chose qu'une grande salle au fond de laquelle il y a un autel, surmonté d'un ciel en forme de baldaquin, et deux crédences. Ordinairement l'autel n'a pour tout ornement qu'un crucifix, une image de N. S. ou de la Ste Vierge, 4 ou 6 chandeliers grossièrement travaillés, et une draperie qui forme le fond de la chapelle. Il y a au dessus des crédences deux grandes images en papier grossièrement peintes, dont l'une représente l'Ange gardien conduisant un petit chinois, et l'autre St Michel terrassant le prince des ténèbres. A côté de la chapelle se trouve le logement du missionnaire: il consiste en un appartement divisé en deux parties par une cloison; l'une sert de chambre, et l'autre, qui communique avec l'extérieur, lui sert de salle à manger et de salle de réception. Les chétiens à qui le soin du Kong-souo (Kong-sou), est confié habitent ordinairement avec leurs familles une partie de la même maison, mais presque toujours dans une autre aile de batiment. Dans beaucoup, de Kong-souo (Kong-sou) il y a un logement destiné aux vierges qui, sans faire de vœux comme les religieuses en Europe. aiment à habiter près de la chapelle pour y satisfaire leurs dévotions."(2)

---

(1) 26 Mai 1843. *N.M.* 1, 61.

(2) P. Taffin, 15 Sept. 1845. *N.M.* 1, 262.

Le Père est reçu à la chapelle, où des prières spéciales sont récitées par les chrétiens assemblés, et fait l'aspersion de l'eau bénite, puis accueille dans sa chambre les fidèles qui viennent faire la prostration. Alors seulement commence le rude travail quotidien. (1)

"Tous les jours avant la messe, écrit le P. Estève, je fais le catéchisme aux enfants. Pendant la messe, je prêche aux chrétiens, et après la messe je confesse. Je n'ai, dans la journée, que le temps de faire mes exercices spirituels. Puis, il me faut entendre les affaires des chrétiens, visiter les malades, chercher ceux qui ne paraissent pas disposés à venir d'eux mêmes". (2)

Le temps même des repas n'est pas perdu pour l'apostolat. "L'heure du repas arrivée, raconte encore le P. Taffin, les hommes s'assemblent dans la salle voisine de la chambre départie au missionnaire, et attendent qu'il se mette à table. Il n'est pas plutôt assis que tous ceux qui ne l'ont pas encore salué ce jour là s'empressent de faire la prostration ; après quoi, chacun, se tenant debout, attend que le père lui adresse quelques mots... Sur une table en bois rouge vernissé se trouvent placées des tasses en porcelaine contenant divers assaisonnements, une grande tasse pleine de riz, et deux petits bâtons en ivoire. C'est un festin de première classe, pour les chinois. Mais la plupart de ces mets sont si singulièrement apprêtés qu'ils n'excitent guère l'appétit d'un européen; et sans le riz, qui ne manque jamais, il courrait risque de rester à jeun au milieu de l'abondance". Quand le père a terminé, "les hommes se retirent, pour prendre eux-mêmes leur repas, tous ensemble dans une grande salle. C'est à ce moment que, si le missionnaire le permet, les vierges, et aussi, quoique plus rarement, les autres femmes, sont admises à venir lui présenter leurs hommages. Elles font toutes, en entrant, la prostration à deux genoux, ce qu'elles n'exécutent pas sans peine, à cause de la petitesse de leurs pieds, et de la forme de leurs souliers pointus... Le père profite de l'occasion pour leur adresser quelques mots d'édification, qu'elles écoutent toujours volontiers. Leur grande timidité ne leur permet que de prononcer quelques mots, et elles se retirent aussitôt que le missionnaire les congédie". (3)

L'assistance des malades est encore une des occupations les plus absorbantes pour le missionnaire. Nous avons vu que,

---

(1) P. Taffin, *ibid.*

(2) 3 Octobre 1844. *N.M.* 1, 153.

(3) Lettre citée, *N.M.* 1, 263 sqq.

même au temps des persécutions, les fidèles ne craignaient pas de faire faire 6, 8, 10 lieues en barques à des mourants, pour leur procurer le bienfait des dernièrs sacrements. (1)

Que de fois des faits de ce genre édifièrent et consolèrent les premiers missionnaires. A mesure, pourtant, que leur nombre augmenta, les chrétiens cessèrent d'apporter leurs malades, et le prêtre se rendit auprès d'eux. Ce que pouvait être ce ministère, dans des districts de 10 lieues de long sur 5 à 6 de large, peuplés de 8 à 10.000 chrétiens, les lettres des pères le laissent entrevoir. Le R.P. Gotteland raconte, dans une de ses premières lettres, une expédition de ce genre: Il était à Hoang-t'ang (Waong-daong) près du P. Brueyre, quand des chrétiens viennent le chercher en barque, pour extrémiser deux mourants à deux lieues de là. Il arrive à 11 heures du soir, malgré une fièvre intense "qui le rend presque aussi malade que ceux qu'il allait visiter". Toute la nuit se passe à assister les deux moribonds. Le lendemain, au moment où il allait remonter en barque, "arrivent d'autres chrétiens, d'une chapelle plus éloignée, qui me prient d'aller jusqu'à eux, toujours pour quelque malade. Je m'y rendis. Le malade administré, je voulais revenir. Une troisième députation se trouvait là, il me fallut encore faire une étape. Ce quatrième malade secouru, je revins vers midi à la chrétienté qui m'avait appelée la première. Là m'attendait un chrétien d'un lieu bien plus éloigné; c'était encore pour un malade à secourir. Pour cette fois, il ne fallait plus songer à revenir au gite de la journée. Je n'arrivai que le soir au lieu où était le malade, j'y passai la nuit, et ne repartis que le lendemain, après avoir dit la messe et fait une instruction". (2)

Ces faits se représentaient d'autant plus fréquemment que les chrétiens prenaient peur dès qu'une maladie inconnue s'emparait d'un de leurs proches, et venaient bien souvent chercher le prêtre sans raison suffisante. Il y a plus, les pères se plaignent plus d'une fois que des fidèles, désirant avoir la messe à leur chapelle, et sachant que le prêtre ne viendrait pas sans un motif grave, l'appelèrent pour un prétendu malade. Exagérations d'un zèle louable, mais qui imposaient aux nouveaux arrivés, encore mal aguerris contre les rigueurs du climat, des fatigues excessives et souvent dangereuses. (3)

---

(1) Cf. supra. p. 25.

(2) 15 Octobre 1843. ***N.M.*** 1, 75 sqq. Ces faits n'ont rien d'extraordinaire; de semblables se retrouvent fréquemment dans les lettres de ces premières années.

(3) Vives descriptions du P. Languillat, 24 Juin 1846, ***N.M.*** 1, 367. du P. Clavelin 12 Janvier 1845, ***N.M.*** 1, 196, du P. Gonnet, 13 Juillet 1845, ***N.M.*** 1, 244.

Bien peu de ces premiers pères, en effet, fournirent une longue carrière ; nous les verrons tomber un à un, après cinq, huit, dix ans de mission. Comment s'en étonner quand on songe au labeur qu'ils devaient fournir. Après avoir vu à l'œuvre le R.P. Gotteland, le R. P. Languillat écrivait: "Je n'ai pas de peine à comprendre la maladie du R. P. Gotteland, quand je songe que la grammaire et le dictionnaire qui m'ont couté plus de quinze jours à copier d'arrache-pied, il les a composés en barque, et la plupart du temps la nuit, au milieu de ses courses, de distractions continuelles, et d'occupations disparates, telles que la fonction d'évangéliser les peuples comme missionnaire, celle de construire deux résidences pour Monseigneur, une maison pour nous, dans un pays où il faut être continuellement là, l'équerre à la main, sur les talons des ouvriers, si l'on ne veut être trompé, ou voir les travaux exécutés à contre sens. A mon avis, il a beaucoup, et même trop travaillé." (1)

Toutes proportions gardées, on pouvait adresser à tous les missionnaires le même glorieux reproche qu'a leur chef.

L'évêque donnait l'exemple. En ces premiers temps surtout, où ses pénibles discussions avec le R. P. Gotteland ne l'avaient pas encore éloigné de ses collaborateurs, il aimait à partager leurs travaux; et à la première annonce d'une maladie, il était à leur chevet. "J'ai été quelques jours en danger, écrivait en 1843 le P. Estève ; il m'est impossible de passer sous silence les preuves de bonté paternelle et maternelle que m'a prodiguées, au moins pendant une semaine, Mgr de Bési. Malade lui-même, il poussait l'humilité et la charité jusqu'à dire qu'il voulait être mon serviteur, et il allait lui-même, à ma place, administrer les malades. Quand je le conjurais, avec les sentiments de la plus profonde confusion, de se ménager, il disait, et il le prouvait bien, "que la santé de ses prêtres lui était plus chére que la sienne; qu'il importait peu qu'il fut lui-même malade pourvu que je me portasse bien." Et en effet, il compromettait sa propre vie pour soigner le dernier des misérables." (2)

A ce zèle la récompense ne manquait pas. Les pères notaient avec joie le nombre croissant des confessions et des communions, la familiarité des chrétiens plus grande avec le missionnaire, l'augmentation de leur nombre due au retour de nombreux indifférents ou apostats, la paix et la piété revenant dans les familles après la mission, le culte de la Sainte Vierge se répandant sans difficultés avec toutes les bénédictions qu'il apporte,

(1) 27 Août 1845, *N.M.* 1, 253.

(2) 26 Mai 1843. *N.M.* 1, 67.

l'amour des offices et cérémonies liturgiques qui retient à l'église de longues heures les fidèles. (1)

Les réformes avaient commencé dès l'arrivée des pères dans leurs districts. Elles portèrent avant tout sur l'administration du baptême. Après examen, le R. P. Gotteland et ses collaborateurs avaient reconnu qu'un grand nombre de baptiseurs ou de baptiseuses employaient des formules fausses ou douteuses; Mgr de Bési, instruit du fait, donna des règlements que tous devraient appliquer. Bientôt le nombre des fidèles dont le baptême était invalide parut considérable; malgré toutes les précautions prises pour que la réparation de l'erreur se fit en secret, l'inquiétude envahit les chrétiens, et les enquêtes à faire sur cette délicate matière furent, pendant bien des années, une dure épreuve pour les pères. Les mariages attirèrent aussi l'attention des missionnaires dès qu'ils connurent un peu intimement les chrétientés. "Il y a quelques années, écrit le P. Languillat en 1846, les chrétiens se mariaient à peu près comme les païens, c'est-à-dire qu'ils ne pensaient qu'à la cérémonie civile, à se divertir, à faire bonne chère, n'ayant aucune idée de la sainteté du sacrement. Pour remédier à ces abus, Monseigneur publia un mandement où, après avoir rappelé l'origine et la sainteté du mariage, il établit une règle que les chrétiens devraient, avant de se marier, avertir le père missionnaire, lequel, s'il ne pouvait venir, devrait donner dispense, et désigner les témoins, la chapelle où se ferait le mariage, les prières à réciter. Autre abus; Vous savez qu'en Chine ce sont les parents qui choisissent une épouse à leurs enfants, et quelquefois même l'achètent; il en est même qui font des mariages éventuels avant la naissance de leurs enfants, en cas que d'un côté il naisse un garçon, et de l'autre une fille. Maintenant il est défendu aux chrétiens de fiancer ainsi leurs enfants en bas âge et de permettre à la fiancée de passer, avant le mariage, dans la maison de son fiancé.

C'est de la part des chinois un grand acte de docilité que de se soumettre aux cérémonies de l'Eglise pour le mariage; se donner la main, manifester le consentement par des paroles, recevoir la bénédiction nuptiale, tout cela, dans le commencement, excitait presque le rire de l'assemblée. Aujourd'hui ces saints usages se pratiquent d'une manière édifiante, et la voie à la publication du Concile de Trente est préparée, si on la juge opportune". (2)

(1) Voir en particulier les longues lettres des PP. Estève, (26 Mai 1843, *N.M.* 1, 62 sq); et Languillat (5 Juin 1846, *N.M.* 1, 352 sqq.) — Le P. Gonnet, auquel était échu un district admirablement cultivé pendant plusieurs années par M. Lavaissière, avait, lui aussi, beaucoup de consolations. (16 Juillet 1846, *N.M.* 2, 369).

(2) 5 Juin 1846. *N.M.* 1, 354 sq.

Le jeu, l'ivrognerie, l'opium, faisaient de terribles ravages dans certaines chrétientés plus riches, entrainaient les plus tristes conséquences; dans une chrétientée visitée par le P. Estève, plusieurs fidèles, pour satisfaire ces honteuses passions, s'étaient associés à une bande de pirates païens; et l'un d'eux en était devenu le chef. Il fallut une maladie grave pour convertir ce malheureux. (1)

Ailleurs, l'inconduite était cause de véritables drames domestiques. "L'autre jour écrit le R. P. Gotteland, on m'annonce un chrétien venu de loin pour me parler. Cet homme avait un fils âgé de trente ans, dont la mauvaise conduite lui causait beaucoup de mécontentement; n'ayant pu réussir à le corriger de ses désordres, il l'avait pendu, et venait froidement me demander s'il fallait faire pour le défunt les prières accoutumées." (2)

C'était, chez ces malheureux, ignorance presque complète des vérités de la religion, plus encore que mauvaise volonté. En beaucoup de chrétientés, les enfants n'étaient pas instruits; et jusqu'à l'âge de 12 ou 13 ans, ne faisaient rien et vivaient abandonnés à eux mêmes. (3)

"La majeure partie de nos chrétiens, écrivait le P. Taffin en 1847, connait à peine ce qui est strictement nécessaire pour être admis à la participation des sacrements de pénitence et d'eucharistie; et parmi ceux qui savent la lettre du catéchisme, il en est peu qui comprennent le sens." (4)

Prières, et même catéchisme, étaient rédigés, en effet, en langue mandarine, peu ou pas comprise de la quasi totalité des chrétiens. Or à cette époque on hésitait encore à traduire le catéchisme en dialecte de Chang-hai; "dans l'esprit des chinois ce serait avilir la religion que d'en exprimer la doctrine avec des termes si grossiers que les mandarins dédaignent de les employer dans le langage familier". (5)

Il faudra bien des années avant que ce préjugé, enraciné chez les chrétiens, et même chez les prêtres chinois, puisse être détruit.

Heureusement, la docilité des fidèles, surtout dans les classes plus humbles, facilitait grandement la tâche de leurs instructeurs Le P. Languillat nous montre, non sans émotion, les parents et grands parents assistant au catéchisme fait aux enfants, répondant avec eux, se laissant reprendre et corriger sans ombre de

(1) P. Estève, 8 Octobre 1844, *N.M.* 1, 153.
(2) R.P. Gotteland, 19 Mars 1846, *N.M.* 1, 324.
(3) P. Estève 8 Octobre 1844, *N.M.* 1, 158.
(4) P. Taffin, 28 Juin 1847, *N.M.* 2, 48.
(5) P. Taffin, 1, c.

respect-humain, subissant sans regimber l'examen, non seulement du missionnaire, mais même de son catéchiste, et acceptant la note qui constatait leur degré d'instruction. (1)

Avec de pareilles dispositions, l'amélioration devait être rapide; le nombre toujours croissant des confessions et communions témoigne du progrès de l'instruction dans la population chrétienne.

Les pères apportaient naturellement le plus grand soin à la formation de leurs auxiliaires indigènes, catéchistes et vierges. A peine arrivé dans la mission, le R. P. Gotteland avait, sur l'invitation de Mgr de Bési, donné une retraite aux catéchistes. (2)

Ceux qui devaient accompagner les missionnaires dans leurs courses étaient l'objet de soins tout spéciaux, car ils étaient, dans les premiers temps surtout, les intermédiaires nécessaires entre le père et ses chrétiens. Plus d'un devint un véritable apôtre; tel ce fameux Paul, ancien maitre d'école, converti et formé par le P. Gonnet, "un vrai israëlite pour la simplicité, et un apôtre pour le zèle,... qui ne pense plus qu'à une chose, c'est procurer à ses compatriotes la grâce qu'il a reçue lui-même". (3)

Pour les vierges, l'œuvre de leur formation était beaucoup plus difficile; seules des religieuses européennes étaient capables de la mener à bien; et le R.P. Gotteland, qui souhaitait ardemment leur venue au Kiang-nan, ne croyait pas encore les circonstances propices. (4)

Les pères se bornaient donc à instruire de leur mieux au confessionnal ces auxiliaires dont on pouvait attendre de grandes choses. "Ces vierges, écrivait le P. Estève toujours enthousiaste, remplissent toutes leurs fonctions à la manière des anges, c'est-à-dire sans que personne les voie. On peut les appeler avec vérité la fleur de la chrétienté; et cette espèce de fleur fait grand honneur au jardin de l'Eglise.... Elles sont d'un très grand secours pour instruire les ignorants, pour baptiser et élever les enfants abandonnés, et pour exhorter les païens en danger de mort. Si l'on est sourd à leurs exhortations, on ne peut du moins s'empêcher de louer leur zèle et de respecter leur vertu. Tout ce que font les Sœurs de St Vincent de Paul en Europe, les vierges chinoises en sont capables". (5)

---

(1) 5 Juin 1846. ***N.M.*** 1, 353.

(2) P. Estève, 26 Mai 1843. ***N.M.*** 1, 68.

(3) 26 Juillet 1846. ***N.M.*** 1, 372 sqq.

(4) Cf. supra, p. 59. R.P. Gotteland, 30 Mars 1845. ***N.M.*** 1, 205.

(5) 1er Juin 1846 ***N.M.*** 1, 348 sq.

Le P. Clavelin, plus calme, écrit avec plus de justesse, semble-t-il. "Nous pourrons, dans la suite, tirer un bon parti de cette institution; car si ces personnes étaient plus instruites, elles pourraient être de très bonnes maîtresses d'écoles, former de bonnes mères de familles, et par là exercer sur la chrétienté une heureuse influence". (1)

J'ai dit ailleurs quelles difficultés catéchistes, vierges, et administrateurs de chrétientés, avaient suscitées à Mgr de Bési et à ses auxiliaires jésuites, et comment le R. P. Gotteland avait dû résister à de véritables tentatives de schisme. (2)

Au commencement de 1847, le P. Estève fut envoyé en plein foyer de la résistance, près de la préfecture de Song-kiang (Song-kaong). Il a vivement décrit les difficultés qu'il rencontra, et par quel procédé tout chinois il en vint à bout. "Faut-il maintenant vous dire un mot du petit complot que quelques esprits indociles avaient formé l'an passé, à l'occasion d'un mandement de Monseigneur?... Dès que je fus averti, j'allai dans l'endroit où se trouvaient les mauvaises têtes. Pendant que je cherchais à les ramener au devoir, en leur disant qu'il n'y avait qu'un chemin pour aller au ciel, celui de l'obéissance à l'autorité établie de Dieu, une voix audacieuse osa s'élever contre moi, et me contredire. Je crus que c'était le moment, ou jamais, de m'armer de toutes les foudres de mon éloquence chinoise. "Quel démon, m'écriai-je, vient de sortir de l'enfer? Il n'y a qu'un démon qui puisse donner le démenti à un ministre de Dieu. Chassons d'ici le démon; où est-il, où est-il?" Je vis alors un certain individu sortir de la chapelle en évitant d'être vu. Je fis mine de vouloir le poursuivre; déjà il avait disparu dans la foule. "Maintenant, ajoutai-je, il faut que le scandale soit réparé, sans quoi je ne reviens plus ici; dès ce soir je vais ailleurs". Je voulais, en effet, m'en aller; mais il me fut impossible d'exécuter mon dessein; on avait fermé toutes les portes; les uns me retenaient par mes habits, les autres se jetaient à mes genoux; tous criaient qu'il ne fallait pas les punir pour la faute d'un seul. Je crus devoir pardonner. De ce moment là, les mauvais sujets n'osèrent plus conspirer ouvertement dans mon district, mais j'en connais trois ou quatre qui l'ont fait sourdement depuis. L'un d'eux vint un jour me trouver en me disant d'un air contrit: "Mon père, donnez moi tous les noms qu'il vous plaira, mais je vous en prie, ne m'appelez pas démon". — C'est que ce nom est presque aussi redouté ici que l'excommunication. "Deviens donc un ange, lui répondis-je, autrement, je

---

(1) 1er Janvier 1845. *N.M.* 1, 188.

(2) Cf. supra, p. 91 sq.

ferai écrire sur ton chapeau que tu es un démon". Nos bons chrétiens ont menaçé les récalcitrants de les battre s'ils osaient recommencer." (1)

Nous avons vu que, dans les années qui suivirent l'arrivée des pères, les chrétiens, tout timides encore au souvenir des persécutions passées, imposaient à leurs missionnaires des précautions gènantes et fastidieuses; ils ne pouvaient voyager qu'en barque ou chaise fermée, ou la nuit; arrivés à la chapelle qui était le but de leur voyage, il fallait se tenir renfermés. (2)

Tout changea lorsque les édits Impériaux, obtenus per M. de Lagrené, eurent été affichés à Chang-hai et dans les environs par ordre du tao-tai (dao-dai) de la ville. (3)

Les pères sont unanimes à montrer les chrétiens "devenus aussi hardis qu'ils étaient timides autrefois." "Autant ils étaient méprisés autrefois par les païens, ajoute le P. Languillat, autant à eette heure ils en sont recherchés et estimés. Autrefois le missionnaire était obligé de se cacher le jour et de ne sortir que la nuit, comme une bête fauve.,.. aujourd'hui nous traversons librement la campagne." (4)

Quelques affaires hardiment conduites par Mgr de Bési, que le consul anglais appuyait de tout son prestige auprès des mandarins de Chang-hai, achevèrent de faire respecter missionnaires et chrétiens dans tous les environs de le grande ville.

Un mandarin du P'ou-tong, ayant voulu rançonner comme au vieux temps un village de chrétiens, et se voyant refuser le tribut accoutumé, y envoie un détachement de soldats, avec des chaines, pour saisir les administrateurs; les chrétiens se jettent sur les assaillants, les lient avec les chaines apportées par eux, et les conduisent au tribunal du tao-tai (dao-dai); celui-ci fait jeter en prison les chrétiens rebelles; Mgr de Bési instruit de tout le consul anglais, dont une lettre menaçante suffit à faire relacher les prisonniers. (5)

Un autre mandarin avait fait emprisonner un chrétien du P. Gonnet, accusé d'avoir travaillé à la conversion d'une païenne:

---

(1) 22 Août 1847. ***N.M.*** 2, 86 sq.

(2) Cf. supra, p. 26.

(3) Cf. supra, p. 80.

(4) P. Estève 22 Août 1847. ***N.M.*** 2, 87. — P. Languillat, 27 Août 1845. ***N.M.*** 1, 259.

(5) P. Clavelin, 1er Janvier 1845, ***N.M.*** 1, 189.

Mgr de Bési se rend lui-même à la sous-préfecture, force l'entrée du yamen, présente au sous-préfet l'édit impérial, et lui arrache, avec de plates excuses, la délivrance du captif. (1)

Quelques brigandages vigoureusement réprimés complètèrent la démonstration. (2)

Une disposition de l'édit impérial aurait pu grandement contrarier l'apostolat des pères, celle qui interdisait aux européens de pénétrer à l'intérieur de l'Empire, et règlait que ceux d'entre eux qui seraient trouvés hors des ports ouverts seraient conduits au consul de leur nation le plus voisin. (3)

Ki-yng avait promis à M. de Lagrené que, si les missionnaires se montraient prudents, cette clause ne leur serait pas appliquée, et que les mandarins continueraient à fermer les yeux sur leur présence. (4)

Dans les environs de Chang-hai, la promesse fut tenue, et les pères, moyennant certaines précautions, purent exercer publiquement leurs ministère. (5)

Malgré ces facilités plus grandes, les conversions de païens étaient assez rares, le temps manquant absolument aux missionnaires surchargés de besogne pour s'occuper de leur évangélisation. Les pères s'efforçaient du moins d'entretenir avec eux des relations de bon voisinage, les invitaient à assister aux fêtes religieuses, et bien des préjugés disparaissaient ainsi. Surtout ils s'efforçaient de communiquer à leurs fidèles un vrai zèle pour la conversion de leur entourage. (6)

La chose n'allait pas sans difficultés; les chrétiens n'admettaient guère la pensée que ces infidèles, dont ils avaient eu tant de fois à subir les vexations, pouvaient devenir comme eux enfants du vrai Dieu; et beaucoup n'avaient pour les païens qu'une indifférence dédaigneuse. Les pères devront lutter longtemps contre ces dispositions qui rappellent celles de nos croisés du Moyen-âge devant le Juif et le Musulman ; et ce n'est pas dans les pays de vieux chrétiens que les grands mouvements de conversions des infidèles se produiront.

---

(1) P. Gonnet, 26 Juillet 1846. *N.M.* 1, 370.

(2) P. Gotteland 19 Mai 1847 — P. Estève 29 Avril 1847. *N.M.* 2. 42, 35.

(3) Cf. supra, p. 76. sq.

(4) Cf. supra, p. 77.

(5) P. Taffin, 7 septembre 1847. *N.M.* 2, 92.

(6) P. Languillat, 27 Août 1845. *N.M.* 1, 255. — 5 Juin 1846. *N.M.* 1, 355 sq.

Un assez singulier secours vint aux pères du côté d'où ils l'attendaient le moins. "Le diable convertisseur" est souvent mentionné dans leurs lettres. Ce sont d'étranges maladies qui cessent subitement dès qu'une famille païenne se déclare catéchumène, supprime ses idoles, ou reçoit le baptême. Ce sont des apparitions hideuses ou impures qui fatiguent les païens, et laissent en paix les néophytes. (1)

Qu'on puisse discuter tel ou tel de ces récits, la chose est évidente ; mais quand on voit des hommes aussi graves que les PP. Clavelin ou Languillat affirmer la réalité des faits, et leur attribuer un bon nombre des conversions obtenues pendant ces premières années, il est difficile de ne pas admettre une influence spéciale du démon, sur les corps aussi bien que sur les âmes des païens. (2)

Je reviendrai plus tard sur cette question, lorsque les faits extraordinaires se multipliant, ils seront proposés à l'examen des professeurs de Zi-ka-wei.

Une œuvre très chère aux chrétiens des environs de Chang-hai était dès lors l'adoption et le baptême des petits enfants abandonnés par leurs parents païens. (3)

J'y insisterai à propos des sections de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et de Hai-men, où elle a porté ses plus beaux fruits.

---

(1) Un livre entier a été composé sur ce sujet par M. Paul Verdun. ***Le diable dans les Missions.*** Paris s. d. Le tome II, consacré à la Chine, reproduit de nombreux récits de missionnaires du Kiang-nan. Tous ne sont pas d'une égale autorité.

(2) V.g. P. Languillat, 27 Août 1845. P. Clavelin, 26 Septembre 1847. ***N.M.*** 1, 257; 2, 124 sq.

(3) V.g. R.P. Gotteland, 28 Dec. 1846 ; ***N.M.*** 1, 439.

IV

TCH'ONG-MING (TS'ONG-MING) ET HAI-MEN.

Nous avons vu comment le P. Clavelin, quelques semaines après son arrivée en Chine, avait été envoyé dans l'île de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) pour prendre la place des deux lazaristes chinois, qui l'avaient évangélisée jusque là, et quittaient la mission. (1)

C'était un véritable exil; en effet, dès que le vent était contraire, dès que les pluies avaient grossi le fleuve, il était impossible aux barques, qui alors faisaient seules le service,de traverser le Yang-tse-kiang. Le père, malgré son énergie et son initiative, avait été épouvanté de la vie qui s'offrait à lui, et avait supplié le R. P. Gotteland de faire changer sa destination. Sa demande fut refusée, le missionnaire partit généreusement, et quelques jours après son arrivée, il écrivait. "Avec la grâce de Dieu, je n'ai de ma vie été si gai, si content, que je le suis depuis mon arrivée ici. Envoyé par l'obéissance, j'ai éprouvé d'une manière sensible, et j'éprouve encore, tout ce qu'il y a de vertu et d'efficacité dans cette mission qui nous est confiée par le souverain Seigneur de toutes choses". (2)

Le P. Clavelin resta seul dans son île pendant plus d'un an. Vers le milieu de 1846, le R. P. Gotteland lui envoya comme auxiliaire le P. Régis Rocher, dont la santé ne put supporter la rude vie de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming). Enfin, en Septembre de cette même année 1846, le P. Théobald Werner, qui venait d'arriver de France, était désigné pour aider le P. Clavelin, et se former près de lui à l'apostolat.

---

(1) Cf. supra, p. 74.

(2) 22 Avril 1845. ***N.M.*** 1, 209. De fait, le père cite quelques traits vraiment merveilleux qui prouvent quelle bénédiction était attachée à sa parole dans ces premiers jours, alors qu'il ne faisait que balbutier le dialecte de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), tout nouveau pour lui.

Comme les autres chrétientés du Kiang-nan, plus que les autres à cause de la difficulté des communications avec Chang-hai, celle de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) avait beaucoup souffert pendant un siècle d'abandon; aucun prêtre n'y avait séjourné pendant de longues années; ceux qui, tous les cinq, sept ou dix ans, y venaient du continent, se bornaient à un rapide passage par les centres principaux, et étaient bien incapables de surveiller catéchistes et vierges. Aussi les apostasies, formelles ou équivalentes, s'étaient-elles multipliées, et l'ignorance des chrétiens restés fidèles avait eu les plus tristes conséquences. (1)

Déjà les deux lazaristes chinois envoyés par M. Faivre avaient commencé la réforme des chrétiens avec un succès dont leur supérieur rendait bon témoignage. (2)

Sous la vigoureuse impulsion du P. Clavelin, l'œuvre prit de suite de magnifiques développements. Une lettre du P. Werner, écrite quelque temps après son arrivée dans l'île, nous donne une idée du travail qui s'y était fait pendant dix-huit mois. "En lisant en France les lettres du P. Clavelin, j'avait conçu de lui la plus haute idée; je vois qu'il est encore plus admirable au sein de ses travaux que dans ses lettres, où il ne parait qu'à demi. Depuis le peu de temps qu'il est occupé a défricher cette portion de la vigne du Seigneur, il s'y est fait des changements extraordinaires. Nombre de chrétientés, tombées dans l'oubli des devoirs même les plus essentiels, ont été retirées par lui du sommeil de la mort, et rendues à leur ferveur primitive. D'autres ont été commencées et solidement établies. Plusieurs chapelles ont été restaurées par ses soins. Que de chrétiens, tombés dans le relâchement faute de secours, n'a-il pas ébranlés ou introduits dans le bercail du vrai pasteur! Combien de centaines d'enfants n'a-t-il pas envoyés au Ciel! Les difficultés n'ont pas manqué, mais jusqu'ici toutes ont cédé au zèle persévérant du missionnaire, et Dieu se plait à bénir visiblement sa générosité. Je m'estime heureux de lui être associé, et d'apprendre de lui à étendre le règne de Jésus Christ". (2)

---

(1) P. Loriquet. ***Notes sur Ts'ong-ming. Etude historique,*** livre VII (Zi-ka-wei, H.4.) Quand Mgr de Bési vint à Ts'ong-ming, en 1843, il n'y avait pas eu de confirmations dans l'île depuis 1803. C'est pendant cette visite que l'évêque décida la construction d'un ***Kong-souo*** (Kong-sou) central, près du gros bourg de Pou-tchen (Pou-tsen) dont le port est le plus fréquenté de l'île.

(2) Cf. supra, p. 25 sq.

(3) 24 Septembre 1846. ***N.M.*** 1, 396.

De fait, dans ses rapports à Mgr de Bési pour 1845 et 1846, le P. Clavelin indique l'établissement de neuf nouvelles chrétientés, 312 baptêmes d'adultes, et un nombre au moins égal de catéchumènes, 1400 baptêmes d'enfants païens. (1)

Le P. Clavelin avait des qualités, non seulement de missionnaire, mais d'administrateur et de chef, qui expliquent ses succès, les plus brillants de tous a cette époque. Il savait se former des auxiliaires indigènes qu'il pénètrait de son zèle pour la conversion des païens ou le baptême des enfants moribonds; longtemps les catéchistes et les vierges instruits par lui furent célèbres dans la mission; il les suivait de près dans leur action, mais en gardant sa direction très secrète, de peur d'exciter les soupçons des païens. Plus que tout autre peut-être,il avait adopté le costume, le régime, les manières de faire des chinois, et il fut vite capable d'en remontrer à bien des mandarins en fait d'étiquette et de pratique des affaires. Ajoutez à cela un courage, un sang froid qui ne se démentaient jamais devant les insultes et les dangers. Plus tard son influence sur les européens de Chang-hai sera pour lui une force nouvelle. (2)

D'ailleurs, certaines difficultés, très pénibles dans les chrétientés des environs de Chang-hai, et qui entravèrent grandement l'apostolat dans ces premiers temps, n'existaient pas à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming). Là, pas de ces riches familles toutes puissantes dans leurs chrétientés, facilement indociles et frondeuses, prêtes à l'occasion à aller jusqu'au schisme. Presque tous les fidèles de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et de Hai-men étaient pauvres, vivant au jour le jour de la culture de maigres terres, et leur humilité attirait les bénédictions de Dieu. Les PP. Clavelin et Werner ne tarissent pas sur la docilité de ces braves gens auxquels l'idée de résister au père européen ne serait même pas venue. "La première et la plus précieuse des qualités de nos insulaires est la simplicité, mais une simplicité chrétienne telle, je crois, que Notre Seigneur la désirerait dans tous les cœurs, même les plus parfaits... Ils ne savent pas ce que c'est qu'une tentation contre la première vertu théologale ; l'idée qu'ils pourraient être dans l'erreur ne leur vient même pas; Dieu a parlé, cela suffit. Quant à la parole du missionnaire, elle n'est jamais contredite: "Le père l'a dit, il faut obéir et agir comme il l'a recommandé". Voila ce que disent toujours nos chrétiens. Lorsque l'un d'entre eux à plus de peine à faire un sacrifice, et qu'il lui en coûte pour se soumettre à ce que la justice demande, mon brave catéchiste, et les chrétiens qui l'environnent, s'empressent à lui crier à l'oreille qu'il n'y a pas à tergiverser. "La parole

(1) P. Loriquet *Notes sur Ts'ong-ming*, livre VIII.
(2) P. Sica. *De vita P. Clavelin*, p. 8 sqq. *Zi*. H. 3.

18

du père est la parole de Dieu, lui répètent-ils, c'est une seule et même chose"... La leçon ainsi faite, on finit par venir se mettre à genoux, en protestant de sa parfaite soumission". (1)

La vie matérielle, par contre, était dure à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) plus que partout ailleurs. Au lieu de la petite barque du P'ou-tong, moyen de transport peu rapide, mais assez confortable, les missionnaires ne trouvaient, pour les porter d'un bout à l'autre de la grande île, que des brouettes chinoises. Le P. Clavelin en conte gaiment les méfaits. "Nous voyageons en brouette quand nous ne pouvons pas le faire à pied. La roue, bien entendu, se trouve au milieu; de chaque côté sont adaptés deux espèces de bats, destinés à recevoir vos bagages et votre personne; puis un seul homme, quand il fait beau temps, vous pousse par derrière. S'il y a un peu de boue, un second se met en avant, et aide le premier à vous trainer, au moyen d'une corde attachée au devant du système. Quand il y a beaucoup de boue, ce qui arrive quelquefois dans un terrain qui ne contient ni pierres ni gravier, c'est alors vraiment la brouette embourbée; et c'est à vous de vous exécuter promptement, en marchant au milieu des boues, si vous voulez continuer votre voyage. Assis directement, et presque immédiatement sur l'essieu, vous avez l'avantage de recevoir de première main, et dans toute leur intensité, des secousses qui facilitent singulièrement la digestion". (2)

Dans les environs de Chang-hai, nombre de familles chrétiennes possédaient une honnète aisance, et subvenaient avec générosité aux besoins du père. A Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), dit encore le P. Clavelin, "une des grandes consolations est de pouvoir dire en toute vérité: "Evangelizare pauperibus misit me". (3)

Donc pour les missionnaires, comme pour les chrétiens, c'étaient les plus dures privations. "Nos insulaires, écrit le P. Werner, fort pauvres en général, cherchent à se contenter du moins possible. Les terres, d'ailleurs peu fertiles, et divisées par portions bien minimes, sont loin de suffire à l'entretien de près d'un million d'habitants. Les cabanes qui servent de chapelles, et de maisons pour les missionnaires, n'ont souvent pour murs et pour toit que des nattes ou des claies de roseaux, pour plancher, que la terre battue; pas de combustible dans l'île; le maigre repas se prépare à la hâte, en brulant quelques roseaux; qu'il neige, gèle des semaines entières, les pauvres chrétiens ne font pas un seul feu de plus qu'au plus fort de l'été". "Que de fois,

(1) P. Werner, 28 Février 1847. *N.M.* 2, 8.

(2) 20 Sept. 1845. *N.M.* 1, 268.

(3) 22 Avril 1845 *N.M.* 1, 217.

écrit encore le P. Werner, mes membres ne se sont-ils pas engourdis par le froid, alors que la bise du soir venait éteindre, à travers les roseaux, ma lampe placée sur la table, et me sillonnait le dos de mille frissons glacés. Autrefois, je n'aurais pas cru qu'il fut possible de se faire une demeure avec une construction dans laquelle il n'entre ni pierres, ni briques, ni planches ; et cependant je n'en aperçois guère d'autres aujourd'hui, dans les campagnes que je parcours du matin au soir. Pénétrez dans ces asiles de l'indigence ; et vous n'y verrez habituellement ni chaises, ni tables, ni meubles ou ornements quelconques ; des vases de terre cuite, dans lesquels on met le riz ; et puis un énorme coffre, sur lequel on se couche, et au fond duquel se trouvent cachées les richesses de la famille, voila tout, à peu près. Ce luxe de pauvreté se retrouve aussi dans la nourriture, dans les vètements, et enfin dans tout ce qu'exigent les besoins de la vie". (1)

C'est cette misère qui donna aux PP. Clavelin et Werner, l'idée de la belle œuvre qui devait, entre toutes, illustrer ces débuts de l'apostolat. A Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), les cas d'infanticides étaient moins nombreux qu'à Chang-hai et dans les environs, les mœurs de la population campagnarde étant moins corrompues (2). Mais bien des familles se voyaient contraintes par la disette d'abandonner, à qui voulait les prendre, les petits pour lesquels il n'y avait plus de nourriture au logis. Le P. Clavelin conçut de suite l'idée d'une vaste organisation destinée à secourir les âmes et les corps des petits abandonnés.

Les âmes d'abord. A peine arrivé à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), le nouveau missionnaire écrivait: "Comme l'important n'est ni de semer, ni d'arroser, mais bien d'obtenir cet accroissement que Dieu seul peut donner, je forme une nouvelle milice destinée à protéger la portion du champ que le père de famille m'a donnée à cultiver. Pour mieux toucher le cœur de Dieu, je n'admets dans cette milice que des âmes pures, innocentes, encore revètues de leur robe nuptiale, et auxquelles Dieu ne saurait rien refuser. J'ai déjà formé la première compagnie. Elle se compose de cent enfants baptisés à l'article de la mort. Encore cinq ou six enfants, et elle sera complète. (3)

---

(1) P. Werner, 28 Février 1847. *N.M.* 2, 5 sq.

(2) P. Clavelin 22 Avril 1845. *N.M.* 1, 216.

(3) Id. 31 Mai 1845 *N.M.* 1, 219. Le Père ajoute ce charmant détail "A l'époque où nos frères de Vals se disposaient à recevoir la prètrise, j'ai voulu contribuer à leur obtenir la plénitude du sacerdoce, en offrant à Dieu pour

Dès lors, par tous les moyens que sa charité peut lui suggérer, le P. Clavelin s'emploie à procurer le baptême des enfants moribonds. Son évêque Mgr de Bési le surnomme "le chasseur des petits enfants". On reconnait en effet, au ton dont il en parle, que c'est là "la passion de son cœur". "Que vous dirais-je de ma milice angélique, c'est-à-dire des petits enfants délaissés que j'enrôle pour le Ciel par le baptême? Je ne puis passer sous silence l'article qui est pour moi une source de jouissances toujours nouvelles. Je vous ai dit que pour le mois de Mai (1845) j'avais eu le plaisir d'offrir à notre bonne Mère un petit bouquet spirituel composé de trente de ces petits anges. Le mois de Juin consacré au Sacré Cœur de notre divin maitre n'a pas dû être moins favorisé.... C'est le mois de St Ignace qui a été le plus fécond en ces sortes de fruits ; aussi avais-je invoqué tous les saints missionnaires de la Compagnie qui nous ont précédés. J'ai eu plus de 60 enfants. Le mois d'Août consacré au Saint Cœur de notre bonne mère commença bien aussi. Dès le premier jour on m'annonça le baptème de 15 enfants, et le jour du triomphe de Marie, comme je me plaignais à elle, de ce qu'elle ne m'avait pas envoyé d'enfants dans une si belle fète, je reçus la nouvelle que 13 de ces petits anges venaient d'être enrôlés pour le Ciel." (1)

Enfin en octobre 1846 le père écrivait : "L'œuvre du baptême des petits enfants païens en danger de mort va toujours assez bien. Depuis six mois il y a encore eu à Ts'ong-ming près de 600 baptèmes." (2)

Pour obtenir ces résultats, le P. Clavelin se servait de tous les moyens. Il avait même gagné une sage-femme païenne qui lui baptisa près de 800 enfants. "Elle vient me trouver de temps en temps, écrit le P. Clavelin, et je lui donne quelques objets européens qui lui font grand plaisir et entretiennent ses bonnes dispositions. "Je veux faire plaisir au père, dit-elle, je veux baptiser les enfants". Elle argumente d'une manière tout à fait piquante et originale les parents qui voudraient s'y refuser. "Que crains-tu, dit-elle un jour à une païenne, de voir ton enfant mourir ; s'il est baptisé il ira au Ciel, et par ses prières il t'en obtiendra un autre cent fois plus beau que lui, et ce sera un garçon".

---

chacun d'eux une de ces âmes innocentes. En voyant partir ces enfants pour le Ciel, je leur recommandais, au nom de la grâce que je venais de leur procurer, de vouloir bien prendre, sous leur protection toute spéciale, ces nouveaux initiés à la milice sacerdotale." *(Ibid)*

(1) 20 Septembre 1845. *N.M.* 1, 273.

(2) 10 Octobre 1846. *N.M.* 1, 408.

L'enfant fut baptisé et mourut aussitôt après. Mais cette femme païenne, qui l'empêche d'embrasser le christianisme? A cette demande elle répond elle-même qu'elle exerce un art qui lui est lucratif, et qu'elle ne pourrait exercer dans la religion chrétienne. Et quel est cet art? Celui d'étouffer les nouveaux nés dont les parents ne veulent plus. Espérons que la miséricorde de Dieu l'emportera sur sa justice envers cette femme." (1)

Mais c'était surtout par ses chrétiens que le P. Clavelin obtenait de nombreux baptêmes. Il profitait de toutes les occasions pour leur inspirer ce zèle. Une famille chrétienne avait appelé le père pour donner l'Extrême Onction à la mère, prise d'une maladie qu'on tenait pour inexorable. Le père fait promettre que l'on baptisera quatre enfants moribonds; la malade guérit et la famille trouve bientôt le moyen de remplir son vœu. A un autre de ses chrétiens qu'une maladie de langueur retenait au lit, le père suggère le même remède. Le pauvre homme en baptise un, puis deux, puis le troisième, et la maladie cède. (2)

Cette bonne œuvre n'allait pas toujours sans danger. Déjà couraient parmi le peuple les absurdes calomnies qui, si longtemps, nuiront à l'œuvre de la Sainte Enfance. Les Européens achètent les enfants pour leur arracher les yeux et le cœur, nécessaires à leurs opérations magiques ou à leurs expériences scientifiques. (3)

Comme presque toujours les enfants baptisés étaient moribonds, et que la mort suivait rapidement le baptême, les païens avaient fini par croire que le sacrement tuait ceux qui le recevaient. Plus d'une fois baptiseurs et baptiseuses furent injuriés, assaillis à coup de pierres, frappés (4). Le zèle que le missionnaire leur avait mis au cœur faisait tout supporter.

Souvent les chrétiens, malgré leur pauvreté, achetaient les enfants abandonnés. Si le petit baptisé survivait, il devenait membre de la famille qui l'avait recueilli. Les fidèles savaient que nulle autre œuvre ne gagnait mieux le cœur du P. Clavelin, et qu'en lui apportant un enfant à baptiser, on était sur d'obtenir une médaille, un chapelet, une image. Aussi le pieux commerce prospérait. On apportait des enfants de cinq et six lieues. On

---

(1) 20 Septembre 1845. *N.M.* 1, 275.

(2) 10 Octobre 1846. *N.M.* 1, 410.

(3) id. *N.M.* 1, 408.

(4) 30 Septembre 1845. 10 Octobre 1846. *N.M.* 1, 275, 408, 412.

en apportait dont le front était encore noirci par les papiers superstitieux brulés en l'honneur du démon. Les païens les offraient d'eux-mêmes. (1)

"A Hai-men, écrit le P. Clavelin, on voit quelquefois des hommes chargés d'un certain nombre de ces petits enfants qu'ils vendent au plus offrant, mais toujours à bon marché. Une bonne vierge en a acheté trois, et est parvenue à en baptiser trois autres qui se mouraient. Ceux qu'elle a achetés lui reviennent à 150 sapèques. Au bout de deux ou trois jours, il y avait six anges de plus au Ciel. Combien en ai-je vu dans les fossés plein d'eau! On les y jette pendant la nuit et deux minutes après ils sont suffoqués. Il faut dire aussi qu'on en jette beaucoup qui sont déjà morts, et cela pour s'épargner des frais de sépulture. Aujourd'hui j'en ai baptisé un dont le père voulait absolument se défaire : la mère un peu plus humaine en a prévenu une chrétienne qui est allé le chercher." (2)

En février 1847, le P. Werner qui travaillait avec le P. Clavelin rend compte du résultat déjà obtenu. "Avant l'arrivée du P. Clavelin à Ts'ong-ming, personne ne s'occupait de cette œuvre importante, le baptême des enfants moribonds parmi les païens, mais depuis deux ans que cette belle œuvre a commencé il s'y opère chaque jour de vrais prodiges de dévouement et de charité. Souvent de pauvres ouvriers, une vierge dont toute la fortune consiste dans le travail journalier; un père de famille n'ayant pour tout trésor que la vertu et une nombreuse famille, sacrifiera le seul écu qui lui reste pour acheter un pauvre petit enfant de quelques jours, et lui ouvrir ensuite par le baptème, s'il vient à mourir, la porte du Ciel.... Deux vierges m'apportaient dernièrement chacune leur petite païenne: "Père, moi j'ai acheté celle-ci 300 sapèques (30 sols) sa mère n'a pas voulu l'accorder à moins: elle préférait la noyer que de me la donner pour deux cents." "Et celle-ci, dis-je à la seconde, combien à-t-elle coûté? 200 sapèques, Père: l'année dernière cette même païennne me vendit son enfant 350 sapèques; elle m'avais promis le suivant pour 200 et le troisième pour moins encore" (3). Des traits semblables remplissent les lettres du P. Werner.

Dans cette population rude, presque uniquement occupée de travaux agricoles, habituée a toutes les privations, les mœurs étaient généralement meilleures qu'aux environs de Chang-hai.

---

(1) 31 Mai 1845. ***N.M.*** 1, 219 sq ; cf. P. Werner, 28 Février 1847 ***N.M.*** 2, 12.

(2) 31 Mai 1845. ***N.M.*** 1, 219.

(3) 28 Février 1847. ***N.M.*** 2, 9.

Aussi l'apostolat parmi les païens prit-il dès les premiers temps des proportions tout autrement consolantes. "Continuellement occupés au travail des mains, écrit le P. Clavelin, les païens pauvres sont, en général, plus fidèles observateurs de la loi naturelle, et moins adonnés aux superstitions, que les riches. C'est une chose également bien remarquable que la facilité avec laquelle ceux qui ont observé la loi naturelle se soumettent au joug de l'Evangile, et je vois tous les jours de mes yeux la vérité de cet axiôme théologique : "Facienti quod in se est Deus non denegat gratiam." Sous sa plume se multiplient les récits charmants de conversions de païens honnêtes et droits que le moindre incident suffit à mettre sur le chemin du salut. C'est un jeune homme qu'une seule conversation avec le père parvient à éclairer, et qui supporte une véritable persécution domestique pour rester fidèle. C'est un vieil ivrogne, fumeur d'opium, qui se rend à la première exhortation,et amène ensuite au missionnaire nombre de recrues. (1) Ce sont de braves paysannes que la vue d'une cérémonie plus solennelle, un jour de fête, le parfum de l'encens, attirent, et qui se font les apôtres de toute leur famille. (2)

Plusieurs de ces nouveaux convertis se recrutaient dans la secte des *mangeurs d'herbes*. "Ses adeptes, écrit le P. Clavelin, font profession de ne rien manger de ce qui a eu vie ; quelques uns poussent le zèle ou le fanatisme, jusqu'à ne pas vouloir manger des légumes qui ont été cultivés par la main des hommes ; ils ne se nourrissent que de l'herbe des champs, ou de racines, qu'ils mangent crues ou cuites, mais sans assaisonnement. Un tel régime, disent-ils, sert merveilleusement à dompter les passions, et l'homme n'étant plus asservi à ses appétits, a par là même une grande facilité à eviter le mal et à faire le bien." (3)

Nombre d'entre eux passèrent au christianisme, avec l'approbation des chefs de leur secte, qui, après examen, déclarèrent la religion du maitre du ciel très propre à réformer les hommes. (4)

Ces consolations toutes particulières, qui faisaient déclarer à Mgr de Bési que le district du P. Clavelin était "le plus beau

---

(1) 22 Avril 1845. *N.M.* 1, 216 sq.

(2) P. Werner, 4 Oct. 1847. *N.M.* 2, 145. Le P. Clavelin écrivait le 20 Septembre 1845 : "J'ai déjà baptisé plus de cinquante adultes depuis quelques mois que je suis ici ; et j'en ai actuellement plus de trois cents qui se font instruire." Il estime qu'avec plus de loisir il pourrait atteindre le chiffre de 400 à 500 baptèmes d'adultes par an (*N.M.* 1, 277).

(3) 22 Avril 1845. *N.M.* 1, 216 sq.

(4) Ibid.

district de la mission", (1) devaient se payer par des épreuves spéciales. Elles ne manquèrent pas aux missionnaires de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men. Dans ces districts éloignés de Chang-hai, les édits impériaux obtenus par M. de Lagrené étaient peu connus; on y craignait moins les Européens et leurs consuls. D'ailleurs, depuis cent ans, tous les missionnaires du pays avaient été des natifs; Le P. Werner et le P. Rocher furent les premiers Européens qui parurent à Hai-men (2). Ils devaient s'attendre à bien des vexations. Les PP. Clavelin et Werner en ont vivement conté quelques unes.

"Une fois, raconte le P. Clavelin, au sortir d'un bourg, je vis accourir près de deux cents hommes aux cris de: "voila l'Européen, saisissez l'Européen". Les chrétiens qui me conduisaient commencaient à craindre. Je dis alors à l'un d'eux: "Donnez-moi ma pipe; vous aller voir comment tous ces gars là vont se retourner". Il faut vous dire que ma pipe, encore vierge, est un bon et beau roseau, long de quatre pieds, et armé d'une taloche en cuivre. Je continue tranquillement ma route jusqu'à ce que les plus empressés fussent arrivés à deux pas derrière moi. Je me retourne alors, et leur demande ce qu'ils veulent. Voyant qu'ils ne répondaient rien, je leur dis d'un ton assez haut: "Allez vous en". Et les gens de faire volte face, et de s'en retourner paisiblement. D'autres fois, quand j'entends dire; "Saisissez vous de l'Européen", je me retourne vers celui qui a crié, et qui a toujours soin de se tenir à une distance respectueuse; puis je lui dis à mon tour: "Viens le prendre, toi, l'Européen; viens, il t'attend". Il s'en garde bien. Cependant, dans ces occasions, il faut de la prudence; une seule tête chaude, un homme ivre, pourrait en pareilles circonstances, créer bien des embarras". (3)

Le P. Werner qui, après une année passée avec le P. Clavelin, avait été envoyé évangéliser la presqu'île de Hai-men, de concert avec le P. Rocher, faillit être victime d'une véritable émeute dont son sang froid put seul le sauver. Il a raconté l'aventure dans tous ses détails; je résumerai son récit; il donne bien l'idée des dangers que nos pères pouvaient courir en ces premiers temps. (4)

Le père avait convoqué les fidéles pour la fête de St Jean Baptiste, 24 Juin 1847, dans sa plus importante chrétienté; ils

(1) P. Werner, 24 Septembre 1846. *N.M.* 1, 391.

(2) P. Werner, 7 Septembre 1847. *N.M.* 2, 101 sqq.

(3) 20 Septembre 1845. *N.M.* 1, 277.

(4) 7 Septembre 1847. *N.M.* 2, 101 sqq.

s'y trouvèrent réunis au nombre de plus de 500. Plus d'un millier de païens, qui voulaient voir l'Européen et assister aux cérémonies chrétiennes, envahirent à leur suite le Kong-souo (Kong-sou). Parmi eux, nombre de brigands qui espèraient trouver une occasion de pillage. Le nombre et la ferme contenance des chrétiens, le sang-froid et la douceur du père, qui recevait ces importuns visiteurs comme des amis, empêchèrent tout désordre, et la messe fut célébrée devant cette foule fort attentive et gardant un calme relatif. Pendant la soirée et la journée du lendemain, les visiteurs se succèdèrent, toujours importuns, mais sans mauvais desseins. Dans l'après midi du 25, une soixantaine de bandits, "armés de longs poignards, et n'ayant pour tout vêtement qu'une méchante culotte, comme c'est l'usage dans ce pays", se présentèrent. Les chrétiens faisaient bonne garde ; le père continuait paisiblement sa lecture ; les misérables n'osèrent pas donner l'assaut.

Ils essayèrent d'une dénonciation au sous-préfet de Mao-kia-tchen (Mao-ka-tsen) et prétendirent que l'européen préparait un soulèvement de ses fidèles contre les mandarins. Le sous-préfet fit poliment inviter le père à venir le trouver. Le missionnaire s'y rendit en chaise, traversant plusieurs gros bourgs où la foule s'ameutait sur son passage, et parvint indemme au yamen. Le sous-préfet se montra aimable, et exhiba à son visiteur l'article du traité de Nan-king qui défendait aux européens de pénétrer dans l'intérieur de l'Empire... Celui-ci riposta qu'il n'était pas anglais ni commerçant, mais français, prêtre catholique, et que le libre exercice de sa religion était garanti par plusieurs édits impériaux tout récents. Le sous-préfet réclama une copie authentique des édits, qu'il disait ne pas connaitre. Le P. Werner, qui devait aller à Chang-hai pour sa retraite, promit de rapporter la pièce à son retour. La visite se termina par les politesses ordinaires. C'était un triomphe pour les chrétiens dont plusieurs, à ce même tribunal, avaient été battus, emprisonnés, mis à l'amende pour leur foi. Ils avaient la joie de voir le prêtre traiter d'égal à égal avec le mandarin et lui faire respecter son droit. Le P. Werner, poussant ses avantages, fit sévèrement réprimander devant tous un employé du tribunal qui s'était montré insolent; puis il rentra solennellement dans la chrétienté où il avait failli être assassiné, et y reçut le lendemain la carte et les présents du sous-préfet.

Peu de jours après, il partait pour Chang-hai, comme il avait été convenu. Ses vacances furent de courte durée; il apprit que le sous-préfet, considérant son départ comme une fuite, se vantait de l'empêcher de revenir; déjà plusieurs familles chrétiennes

étaient molestées par les gens de son tribunal. Il fallait reparaitre au plus vite. Le père reprit de suite la route de Hai-men, porteur d'une lettre fort dure de Mgr de Bési, adressée au sous-préfet coupable.

Son retour fit sensation ; le mandarin décontenancé, humilié, demanda les ordres du tao-tai (dao-dai) de Chang-hai, qui lui enjoignit d'appliquer loyalement les édits impériaux, comme la chose se pratiquait aux environs de la grande ville. Dès lors, il ne fut plus question de vexations ; le grand homme de Mao-kia-tchen (Mao-ka-tsen) fit des excuses et annonça sa visite solennelle. "Cet ensemble de bons procédés du mandarin, conclut le père, a produit le plus heureux effet. Les idolatres ne veulent plus rien avoir à déméler avec nous, nous prions et agissons en toute liberté ; et lorsque l'européen se montre quelque part, il n'est plus reçu avec des huées et des imprécations. (1)

Le père jugea prudent, cependant, d'éviter les réunions trop nombreuses de fidèles pendant les mois qui suivirent, et recommanda à ses chrétiens de s'abstenir de toute provocation.

---

(1) Lettre citée, *N.M.* 2, 119.

V

LES AUTRES SECTIONS DU KIANG-NAN. STATISTIQUES.

Ce n'est que sous l'épiscopat de Mgr Maresca que la Compagnie fut appelée dans les sections situées au nord de Chang-hai ; et les lettres de nos premiers missionnaires sont, par conséquent, muettes sur le travail qui s'y accomplissait. La section de Sou-tcheou (Sou-tseu) était desservie par plusieurs prêtres chinois, et par un père Franciscain, le P. Chérubini, que Mgr de Bési avait appelé dans la mission. Le P. Louis Sica fut envoyé, dès son arrivée, dans la sous préfecture de Tch'an-chou (Zang-zôh), dépendante de Sou-tcheou (Sou-tseu). En 1847, le P. Dracopoli, prêtre de la Propagande, grec de naissance, originaire de l'île de Chio, ayant été appelé du Hou-pé par Mgr de Bési, remplaça le P. Chérubini ; le district de Tch'ang-chou (Zang-zôh), trop vaste pour un seul missionnaire, fut divisé ; le P. Dracopoli en garda la moitié, et le P. Sica fonda un nouveau centre à Tchang-kin (Tsang-kien). (1)

Les lazaristes français du Tché-kiang desservaient la chrétienté de Ou-si (Vou-sih) et le district de Tchang-tcheou fou ; ils les conservèrent jusqu'en 1853. (2)

Les chrétientés situées le long du canal impérial, celle de Nan-king, celle de Ou-ho, au Ngan-hoei, n'avaient pas alors de prêtres résidents. Une fois par an, un missionnaire s'y rendait, pour permettre aux chrétiens d'accomplir leurs devoirs. La chrétienté de Ou-yuen hien, au Hoei-tcheou fou, sud du Nganhoei, était desservie par les lazaristes du Kiang-si. (2)

Les catalogues d'œuvres ne semblent avoir été tenus régulièrement qu'à partir de 1847. Pour l'époque antérieure, nous

(1) P. Rossi. ***Relation de la section de Sou-tseu*** (1885) ***Zi.*** C, 4. P. Colombel, ***Histoire,*** p. 170.

(2) Accord entre Mgr Danicourt et Mgr Maresca approuvé en Propagande le 1er Février 1853 (***Zi.*** B. 1,)

(3) Mgr Laribe, vicaire apostolique du Tché-kiang, adresse à Mgr de Bési, le 10 mars 1846, le compte rendu des ministères des lazaristes du Kiang-si pour cette chrétienté. (***Zi.*** B, 7.)

possédons deux rapports envoyés par le R.P. Gotteland au T.R.P. Général, l'un de Juillet 1842 à Janvier 1844, l'autre de l'année 1844 (1). Les sommaires des œuvres pour 1845 et 1846 ont été reproduits à la fin du Tome 1[er] des *Lettres des Nouvelles Missions de la Chine*. (2)

Ces chiffres sont forts intéressants, ils montrent comment la réforme des chrétientés progresse a mesure qu'augmente le nombre des missionnaires.

En 1842 et 1843, les PP. Gotteland, et Estève, qui seuls pouvaient se livrer au ministère, comptent 203 enfants de païens, et 68 adultes baptisés. Ils ont entendu 4326 confessions. En 1844, les deux pères comptent 137 baptêmes d'enfants infidèles, et 69 baptêmes d'adultes; 5500 communions annuelles. Le P. Gotteland observe qu'il est bien difficile aux chrétiens de satisfaire au précepte de la confession annuelle, leurs centres n'étant visités parfois que tous les deux ou trois ans.

Le sommaire de l'année 1845 est plus consolant et plus instructif. Les six missionnaires jésuites alors employés au Kiang-nan ont la charge de 40500 chrétiens, groupés autour de 215 chapelles ou églises ; ils comptent 280 baptêmes d'adultes, et 703 d'enfants d'infidèles ; 6021 communions annuelles. En 1846, les dix pères ont 48.286 chrétiens à diriger, ils comptent 939 baptêmes d'adultes et 2291 d'enfants d'infidèles, 10.313 communions annuelles.

On le voit par ces chiffres, à cette époque, un peu plus d'un quart seulement des baptisés s'acquittent du devoir de la confession et de la communion annuelle. Nous verrons dans la suite la proportion s'augmenter rapidement à mesure que le nombre croissant des missionnaires rendra la pratique religieuse plus facile aux fidèles.

Les chiffres donnés ne concernent que les districts confiés aux missionnaires de la Compagnie de Jésus. Je n'ai pas trouvé de comptes rendus pour les autres parties de la Mission.

---

(1) *Gén. Sin.* 2, III, 18. On les trouvera reproduits en appendice.

(2) *N.M.* 1, 445.

VI

CHAN-TONG.

Mgr de Bési avait, on se le rappelle, demandé des missionnaires de la Compagnie aussi bien pour son vicariat apostolique du Chan-tong que pour le diocèse de Nan-king dont il était administrateur. En 1846, ayant déjà auprès de lui quinze prêtres jésuites, il crut pouvoir en détacher quelques-uns pour son vicariat. Il y avait fait une rapide apparition, en février 1845, pour y établir le coadjuteur que la Propagande lui donnait, Mgr Moccagatta. Il avait constaté que les besoins étaient encore plus grands au Chan-tong qu'aux environs de Chang-hai; pour desservir les 7000 chrétiens, répandus sur un territoire de 200 lieues de longueur, le coadjuteur n'avait comme auxiliaire qu'un seul prêtre chinois. (1)

Le P. Languillat fut désigné le premier pour le Chan-tong; il partit le 26 Octobre 1846; le P. Brueyre quitta le séminaire de Hoang-t'ang (Waong-daong) pour la même destination le 24 février 1847. Les deux pères suivirent la même route, le canal impérial de Sou-tcheou (Sou-tseu) à Hoai-ngan; dans cette ville se trouvait une assez nombreuse chrétienté qui fit fête aux deux voyageurs. (2)

A Hoai-ngan, tous deux louèrent des chars dont la dureté leur faisait regretter les barques du P'ou-tong, et même les brouettes de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming). Huit jours de pénible voyage, et ils étaient dans leur mission.

Au Chan-tong, la pauvreté des chrétiens, la rudesse du climat, mirent les deux missionnaires à de rudes épreuves. Mais la plus sensible était la constatation des ruines causées dans ce vicariat, jadis florissant, par les persécutions qui y avaient été plus violentes qu'au Kiang-nan. Une ignorance dont celle des fidèles du diocèse de Nan-king ne donnait pas l'idée; une timidité excessive qui faisait redouter aux chrétiens la visite du père, tel

(1) P. Brueyre, 9 Mai 1847, *N.M.* 2, 41. Sica, *De vita*, p, 9 sq.

(2) P. Languillat, 26 Nov. 1846, 24 Déc. 1846. P. Brueyre, 28 Mai 1847, *N.M.* 1, 418 sq., 436 sq. — 2, 19 sq.

administrateur s'enfuyant pour ne pas avoir à le recevoir dans sa maison; beaucoup d'apostats obstinés dans leur misère; tel est le triste tableau que les pères nous tracent dans leurs lettres. Leur douleur augmentait à la vue des souvenirs chrétiens de la glorieuse époque, qu'ils trouvaient souvent sur leur passage, sépultures de missionnaires, ruines d'églises. (1)

Les pères se mirent courageusement à l'œuvre, comptant bien que des auxiliaires venus du Kiang-nan ne tarderaient pas à les rejoindre. Séparés par près de cent lieues, ne pouvant se visiter qu'une seule fois pendant leur première année de séjour, privés de toute communication avec l'Europe, et même avec leurs frères du Kiang-nan, ils se donnaient gaiment à leur rude ministère. En quelques mois, le P. Languillat avait déjà rétabli plusieurs anciennes chrétientés, et comptait une centaine de catéchumènes; le courage revenait aux fidèles qui se savaient soutenus; d'ailleurs en cette province rapprochée de Pé-king, on connaissait les décrets impériaux obtenus par M. de Lagrené; les hauts mandarins racontaient que plusieurs fois l'Empereur avait parlé de rappeler à Pé-king les savants qui y avaient laissé bon souvenir (2). "Il me semblait, écrivait joyeusement le missionnaire, que Dieu bénissait mon ministère, et que la moisson se préparait bien pour les années suivantes" (3). Déjà il pensait à la fondation d'un séminaire comme celui de Hoang-t'ang (Wang-odaong) (4). Ses illusions ne devaient pas être de longue durée. (5)

En Septembre, il se trouvait au Chan-tong oriental, dans la chrétienté de Ma-kia-tong; le préfet de Ping-tou-tcheou, de qui elle dépendait, était un mandchou de la famille impériale, violemment opposé aux européens et à leur religion. Les jours précédents, des symptômes alarmants avaient été signalés par les chrétiens; plusieurs d'entre eux avaient été molestés par les gens du tribunal, questionnés sur la présence de l'européen. Le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, cinq satellites se précipitent dans la chapelle où le père instruisait les chrétiens,

---

(1) Lettres citées, et P. Languillat 5 Décembre 1847. *N.M.* 2, 157 sqq.

(2) Le P. Languillat tenait ce renseignement de Mgr Moccagatta; (*N.M.* 1, 437). Nous verrons plus bas que Mgr de Bési en avait eu d'analogues, et les fit connaitre à Rome.

(3) *N.M.* 2, 161.

(4) *N.M.* 1, 436.

(5) Le P. Languillat a raconté dans le plus grand détail ces fait au R. P. Rubillon, Provincial de Paris, 5 Décembre 1847. *N.M.* 2, 161 sq.

saisissent deux administrateurs, et les entrainent au tribunal du préfet, annonçant que le soir même une troupe plus nombreuse viendra se saisir du missionnaire et de son catéchiste. Le père avait le temps de s'enfuir; il crut qu'une fuite "serait un très mauvais expédient pour la cause des chrétiens", et attendit. Le soir, une dizaine de soldats se présentent avec un mandat d'arrêt portant son nom, lui mettent la chaine au cou ainsi qu'à son catéchiste, et le conduisent à la ville où ils n'arrivent qu'au lever du soleil. Alors seulement la chaine fut retirée aux captifs. Le préfet les interrogea le 16 septembre et les jours suivants, posant les questions les plus détaillées sur l'état politique de l'Europe, les ressources de l'Angleterre et de la France, la doctrine et les usages catholiques, les cérémonies de la messe dont il avait quelque connaissance. Il exhiba au père plusieurs montres européennes, voulant savoir si elles étaient en bon état. Le missionnaire répondit à tout avec patience, profitant de l'occasion pour catéchiser son juge et la foule qui assistait à l'entretien. Le 19 septembre, le préfet se décida à aborder la question délicate : "D'un ton solennel : "Ne sais-tu pas, dit-il, que l'Empereur a accordé cinq ports aux Européens,et qu'il ne veut pas qu'ils entrent dans l'intérieur? — Je ne fais pas le commerce. Votre Empereur, en ouvrant les cinq ports, n'a certainement pas eu l'intention de défendre l'humanité, la charité, que prèchent à chaque page vos livres.... Je ne suis venu en Chine que par humanité, afin de faire connaitre la seule vraie religion, et de sauver les âmes. Avant que les cinq ports fussent libres, les missionnaires sont venus dans cet Empire ; maintenant que les cinq ports sont ouverts, ils continuent d'y venir; qu'on ferme les cinq ports, ils y viendront encore. Pour le salut des âmes, le missionnaire ne craint ni vos coups, ni la mort."

Dès lors, les interrogatoires cessèrent, et le père ne fut plus appelé que pour assister à l'inventaire de ses bagages ; pendant ces fastidieuses séances, l'accusé, selon l'usage chinois, auquel d'autres missionnaires européens ne voulurent jamais se soumettre, restait à genoux devant son juge. Quarante huit jours le missionnaire fut gardé captif dans le corps de garde des soldats ; par faveur on lui épargnait la prison des homicides et des voleurs. Sa douceur, sa politesse, qui devaient plus tard assurer tant d'influence au vicaire apostolique du Tché-li Sud-Est et du Kiang-nan, eurent vite fait de conquérir ses rudes compagnons ; ils le soignaient de leur mieux, lui faisant part de toutes les petites douceurs qu'ils recevaient. Le père en échange, les instruisait des premières vérités de la foi, et leur apprenait à faire le signe de la Croix.

Malgré la bonne volonté de ses gardiens, le père souffrit beaucoup en leur compagnie. Il fallait partager leur lit, se laver à la même cuvette, subir constamment leur répugnante malpropreté. "La prison, écrit le père, "la prison vue de loin sourit à qui aime Jésus-Christ; mais qu'on se le persuade bien, la prison est prison, la faim est la faim, et la vermine (car pourquoi n'appellerai-je pas par son nom cette perle de mon incarcération) et la vermine, dis-je, est vermine. Pendant ces quarante huit jours, je n'eus que mon chapelet que l'on m'avait laissé par mégarde. Point de bréviaire, nul livre européen : jugez si les jours et les nuits étaient longs. J'ai souffert et grandement souffert de la faim. Je n'oublierai jamais un certain soir; je pleurais presque en me tournant vers la Sainte Vierge : "J'ai faim, ma Mère, lui dis-je". A l'instant même mes soldats crient; "Voici un joli diner qui nous arrive". C'était un ami de mes compagnons qui le leur envoyait. J'en profite avec tous mes gardes, et j'admirai et je bénis la Providence qui s'est montrée plusieurs fois sensible à mes prières. La parole de Dieu ne fut pas enchainée : des milliers de curieux vinrent me voir : l'occasion était en quelque sorte ménagée par la Providence. C'était le temps des examens des lettrés et des militaires, et l'époque à laquelle on apportait de tous les villages le tribut. Chacun voulut me voir. Combien s'assirent à mes côtés pour me demander ce que c'était que la religion chrétienne.... Plusieurs me dirent : "Je comprends, mais ce n'est pas ici le lieu de se déclarer. Plus tard est-ce qu'il n'y aura pas moyen de traiter ailleurs cette affaire?" J'avais mes heures réglées pour la prière.... quand je fléchissais lesgenoux pour rendre témoignage à l'Evangile devant mes nombreux spectateurs : "Il prie, se disaient-ils, regarde mais ne lui parle pas." Et puis ils discouraient entre eux sur la religion; en sorte que mon arrestation a beaucoup plus contribué à la prédication de l'Evangile que si j'avais fait mission à l'ordinaire.

En même temps, les persécutions commençaient contre les chrétiens du père. Le 19 Septembre, une proclamation du préfet fut affichée, qui déclarait perverse et défendue la religion du Seigneur du Ciel; c'était un audacieuse violation des édits impériaux de tolérance. Le catéchiste du père Languillat fut sommé d'apostasier, et forcé de rester quatre heures à genoux sur des chaines; les autres chrétiens emprisonnés avec le père eurent également à subir de violentes attaques; tous se montrèrent fermes, confessèrent généreusement la foi, et l'un d'eux reprocha en face au préfet sa désobéissance aux édits impériaux. Dans la campagne plusieurs chrétiens avaient été arrêtés, et cruellement battus; ils eurent le malheur d'apostasier; deux d'entre eux se rétractèrent et demeurèrent ensuite fermes dans la foi.

Comme toujours, nombre de familles plus fortunées se rachetèrent des vexations à prix d'or. Le préfet finit par se lasser de ces violences illégales qui, si les consuls de Chang-hai se mèlaient de l'affaire, pouvaient lui couter cher. Il se décida à appliquer strictement l'édit impérial. "Le 1er Novembre, raconte le P. Languillat, on me fit sortir de prison, et on me donna une escorte de vingt gardes chargés de me conduire à Chang-hai, où j'arrivai le 28 du même mois. Ma captivité fut, pendant le voyage, une prédication de l'Evangile dans tous les lieux où il n'avait pas encore été prèché. A mon arrivée dans les villes, je voyais les hommes aller en foule au tribunal. Les mandarins voulaient me voir ; ils écoutaient volontiers la bonne nouvelle du salut et demandaient à voir la Croix. Dieu seul sait l'avenir, mais il semble que des jours de salut veulent se lever sur ces contrées. Pour moi, faut-il que je sois venu en Chine 7 à 8 ans trop tard ! L'occasion du martyre était belle. J'avais affaire à un mandarin tartare de la famille impériale : sa voix tonnante, son regard étincelant m'annonçaient assez ce qui aurait eu lieu quelques années plus tôt. Mais pour cette fois, mon escorte de 20 soldats diminua successivement jusqu'au Kiang-nan, où l'on finit par me laisser aller seul avec un petit mandarin. Arrivé à Chang-hai, j'ai été conduit de suite chez Monseigneur où l'on m'a laissé en liberté."

Cette lettre fait connaitre le P. Languillat tel qu'il sera toujours; homme de prudence et de sang froid, ennemi des bravades et des provocations inutiles, mais ne cèdant rien de ce que la conscience exigeait. Ses anciens chrétiens du P'ou-tong le redemandèrent à Mgr Maresca, et il leur fut rendu pour un temps.

Le P. Brueyre restait seul au Chan-tong. Nous n'avons malheureusement aucune lettre de lui racontant son apostolat. Le R. P. Poissemeux, qui succèda comme supérieur de la mission au R.P. Gotteland, écrivait au R.P. Provincial en 1849. "Le bon P. Brueyre vient de faire au Chan-tong une maladie sérieuse ; il ne lui a manqué pour recevoir l'Extrême Onction, que la présence d'un prêtre. C'est comme un exilé dans cette province, loin de ses frères. Mais n'importe, il fait le bien". (1)

La situation du P. Brueyre devint bientôt difficile. Par suite de la séparation du Kiang-nan et du Chan-tong, on n'envoya plus de jésuites dans cette dernière province ; le vicaire apostolique successeur de Mgr de Bési, Mgr Moccagatta, (Luigi de Castellazzo O.S.F.) (2), s'entendait mal avec le missionnaire jésuite, dont

(1) 14 Juin 1849 *N.M.* 2, 281 sq.

(2) Cf. Supra, p. 108.

il reconnaissait la valeur et le dévouement, mais auquel il reprochait des allures trop indépendantes. (1)

Surtout, de plus en plus, la Propagande se décidait à confier chacun des vicariats apostoliques de Chine à une congrégation différente, et les franciscains prenaient possession du Chan-tong. En 1851, le P. Brueyre rentra au Kiang-nan.

---

(1) Correspondance assez pénible sur ces difficultés. Lettres de Mgr Luigi de Castellazzo à la Propagande ; 1er nov. 1847, 13 mai 1848 ; 25 nov. 1849. Comme toujours, le bon P. Feliciani, procureur de la Propagande à Hong-kong, transmet les arguments des deux partis, et s'efforce de tout concilier ; 30 Novembre 1848 ***Prop. Scrit. ref.*** t. 12, 13).

DEUXIÈME PARTIE

EPISCOPATS DE MGR MARESCA ET DE MGR SPELTA

(1848 - 1856)

CHAPITRE IER

ÉPISCOPAT DE MGR MARESCA JUSQU'A LA GUERRE DES REBELLES (1848-1852).

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA MISSION.

Décrets de la Propagande excluant les pères français et réglant les pouvoirs du vicaire apostolique et du supérieur régulier — Renforts — Famine et épidémie de 1849 à 1850 — M. de Montigny premier consul de France à Chang-hai — Fondation de l'orphelinat de Hoang-t'ang (Waong-daong) et du collège de Zi-ka-wei — Projets d'établissement au Hou-koang — Projets de mission scientifique à Pé-king, mésaventure du père René Massa — La réunion épiscopale de Chang-hai — Projets d'établissement au Tché-li sud ouest et au Japon.

Mgr de Bési était arrivé à Malte, avec le P. René Massa, au commencement de 1848 (1). Il avait quitté la Chine très irrité contre les pères français en général, et contre le R.P. Gotteland en particulier, qu'il accusait des divisions survenues au Kiang-nan (2). Dès le 17 mai 1848, il envoyait au secrétaire de la Propagande un mémoire ou il déclare la paix impossible dans la mission tant que des missionnaires de différentes nationalités s'y trouveraient mélangés. Il priait donc qu'on interdit à l'avenir tout départ de pères français pour la Chine (3). Mgr Barnabo, secrétaire de la Propagande, appuya sa demande, et elle eut gain de cause (4). Le 6 juillet 1848, le R.P. Rubillon, provincial de Paris, écrivait au nouveau Supérieur de la mission, le R.P. Poissemeux (5), qu'à la suite des réclamations de Mgr de Bési, il avait reçu la défense d'envoyer en Chine des missionnaires français. (6)

Le T.R.P. Roothaan se montra fort affligé de cette décision. Le 25 août 1848, et le 8 mars 1849, il envoya des notes au cardinal préfet de la Propagande (7), pour exposer le tort grave causé à la mission du Kiang-nan par le nouveau décret. En

(1) P. René Massa au T. R. P. Général, Malte 15 Fév. 1848. ***Gén. Sin.*** 2, VII, 43.

(2) Le R.P. Rubillon au R.P. Poissemeux 6 Juillet 1848. ***Zi.*** F. 13. Le R.P. Provincial fait remarquer, non sans malice, que le P. Gotteland est sujet sarde.

(3) ***Prop. Scrit. ref.*** t. 12.

(4) Mgr. Fioramonti, secrétaire de Pie IX pour les lettres latines, au T. R.P. Général, 3 octobre 1848. ***Gén. Rom.*** 29, XIII, 10.

(5) Le R. P. Poissemeux avait succédé au R. P. Gotteland comme supérieur régulier et grand vicaire, le 15 avril 1848.

(6) ***Zi.*** F. 13.

(7) ***Prop. Scrit. ref.*** t. 12, 13. cf. lettre au R.P. Poissemeux 26 août 1848. ***Zi.*** F. 11.

même temps, Mgr Fioramonti, secrétaire de Pie IX pour les lettres latines, parlait en son nom au Pape, à Rome, puis à Gaéte (1). Le Saint Père, après enquête faite, révoqua, dans une audience au cardinal préfet, le 21 avril 1849, la défense d'envoyer en Chine des pères français (2). Le 13 juin 1849, le R. P. Rubillon, provincial de Paris pouvait annoncer la bonne nouvelle en Chine (3). De leur côté, le R.P. Poissemeux et Mgr Maresca avaient écrit en Propagande pour supplier que la mesure fut rapportée; l'évêque insistait sur ce fait que la paix régnait dans la mission (4). Leurs lettres arrivèrent quand déjà ils étaient exaucés.

L'incident eut l'avantage de procurer à la mission d'excellentes vocations italiennes. Le P.R. Massa se conformant aux désirs de Mgr de Bési, et muni des pouvoirs reçus du T.R.P. Général, fit appel aux provinces italiennes qui avaient alors un certain nombre de sujets disponibles, leurs œuvres étant désorganisées par la révolution. Son appel fut entendu, et plusieurs pères s'offrirent pour la mission. Une trentaine auraient pu être enrôlés si les dépenses considérables du voyage n'avaient pas été un obstacle. (5)

Finalement, les PP. Spasiano, Russo, Ducis, Giaquinto, Catte, Hélot, Della Corte, les FF. Scolastiques Louis Massa, Ange Zottoli, Adinolfi, s'embarquèrent à Malte, en juin 1848, avec le P. René Massa. A Alexandrie, le décret de la Propagande, interdisant aux pères français de passer en Chine, fut communiqué aux missionnaires. En conséquence, le P. Louis Hélot, le seul français de l'expédition, dut regagner Marseille. (6)

Le P. Russo rentra avec lui en Europe, faute de fonds pour continuer le voyage. Les PP. Spasiano et Giaquinto, destinés au Hou-koang, dont le vicaire apostolique réclamait des auxiliaires, restèrent à Hong-kong, pour se préparer à leur mission (7). Les autres arrivèrent à Chang-hai le 27 septembre 1848. (8)

---

(1) Mgr Fioramonti au T.R.P. Général, 3 oct. 1848. ***Gén. Rom.*** 29, XIII. 10.

(2) Id à id 22 avril 1849. ***Gén. Rom.*** 29, XIII, 21.

(3) Au R.P. Poissemeux, 13 juin 1849. ***Zi.*** F. 13.

(4) R.P. Poissemeux 22 Février 1849. Mgr Maresca, 6 oct. 1849. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 13.

(5) Le P.R. Massa et ses compagnons au T.R.P. Général, mai à août 1848. ***Gén. Sin.*** 2, VIII, 46 sq.

(6) Mêmes lettres.

(7) Cf. infra.

(8) Pfister Sica, ***Catalogus*** (1908), p. 5.

Le retour en France du P. Hélot était un vrai malheur pour la mission. Depuis plusieurs années il se préparait, par des études spéciales d'astronomie, à diriger l'observatoire projeté (1). Ce retour, du reste, était dû à un excès de zèle. Dans une lettre au T. R. P. Général, le cardinal Fransoni déclara que son intention n'avait pas été d'arrêter les pères déjà partis, mais de pourvoir à l'avenir (2). L'année suivante, le décret ayant été rapporté, le P. Hélot put gagner la Chine, avec les PP. Plet et Vuillaume; ils arrivèrent à Chang-hai le 1er octobre 1849. (3)

En même temps que la décision qui excluait du Kiang-nan les pères français, la Propagande donnait une instruction destinée à dirimer le conflit qui s'était élevé, entre Mgr de Bési et le R. P. Gotteland, au sujet des attributions de l'évêque et du supérieur régulier. Cette instruction régira la mission jusqu'au moment où un vicaire apostolique jésuite lui sera donné.

Le principe nettement affirmé est le suivant: "A l'exception de la discipline régulière, les missionnaires religieux sont, pour tous les ministères, et pour la direction de la mission, placés sous la juridiction du vicaire apostolique.... L'interprétation est que, si le missionnaire religieux est soumis à une double obéissance, envers le chef de la mission, et envers le supérieur régulier, la première doit être prépondérante ; et en cas de conflit entre les deux, c'est elle qui doit triompher". (4)

Un long mémoire accompagnait cette solution; il rappelait les décrets portés sur la matière par Clément IX et Clement XI, et les déclarations de la Propagande en 1680 et 1776. En conséquence, certains principes émis par le R. P. Gotteland, dans sa polémique avec Mgr de Bési, étaient blâmés, comme contraires aux documents cités. Il était faux que le Supérieur régulier put désigner ses sujets pour tel ou tel poste, ou les en rappeler;

---

(1) R. P. Poissemeux, 10 Juillet 1848, *Gén. Sin.* 2, V, 3.

(2) 3 oct. 1848. *Gén. Sin*. 2, V, 8.

(3) Pfister Sica, *Catalogus* (1908) p. 5.

(4) "Excepta discisplina regulari, missionarios religiosos, quoad omnia negotia, et directionem missionum,sub jurisdictione vicariorum apostolicorum esse, et ad mentem. Mens est, che si faccia particolarmente sentire che se il missionario religioso deve considerarsi legato da una doppia obbedienza, verso il capo della Missione, cia e verso il Superiore regolare, la prima deve essere la preponderante, e qu'inde nel conflitto deve vincere, e non parelizzarsene l'effetto coll esiggere l'observanza della seconda". (*Prop. Act. Congr. part.* t. 23 (1848) p. 487).

faux que le rôle du vicaire apostolique se bornât aux rapports avec le seul supérieur régulier, celui-ci répartissant entre ses sujets les postes confiés par l'évêque à la Compagnie "pro cujuslibet sibi nota capacitate". Au contraire, chaque missionnaire est, et doit rester, immédiatement soumis au Vicaire apostolique "quoad omnia negotia et directionem missionum". (1)

Quant à la question du serment de ne pas entrer sans dispense dans un ordre religieux, exigé des éléves du séminaire, elle devait se régler d'après les principes souvent énoncés par la Propagande sur la matière. "On doit observer que la liberté d'entrer dans les ordres religieux peut assez gravement nuire à la formation du clergé indigène, que la Sacrée Congrégation a toujours eue fort à cœur depuis ses débuts. Au cours de ces dernières années, on a inculqué fortement ce principe aux supérieurs de toutes les missions, en particulier de l'Inde et de la Chine". (2)

Pour les communications des missionnaires avec la Propagande, on appliquerait les règles données pour le Maduré, lors de la constitution d'un vicaire apostolique jésuite (9 Décembre 1845, 23 Mars 1846, 22 Septembre 1846). (3)

Le 30 Septembre, le cardinal Fransoni, préfet de la Propagande, communiqua ces décisions au R. P. Poissemeux, "s'étonnant, disait-il, et déplorant, que de telles questions puissent se poser si souvent dans les missions, et surtout en Chine, après tant de décisions apostoliques sur la matière". Et après l'énoncé des décisions citées plus haut, il conclut : "Nous avons la conviction que de pareils conflits ne se produiront pas si l'évêque et le supérieur régulier sont doués de prudence chrétienne, poussés par un esprit véritablement évangélique, et ne cherchant que la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes". (4)

Ces décisions, qui donnaient tort au R. P. Gotteland sur des points importants, reconnaissaient cependant le bien fondé d'une de ses réclamations : le supérieur régulier avait juridiction sur ses inférieurs pour tout ce qui concernait la discipline religieuse, et pouvait, par conséquent, correspondre avec eux, et les visiter librement, pour leur donner les directions dont ils avaient besoin.

---

(1) Nota di archivio, dubb. 6 et 7. (*Act. Congr. part.* t. 23 (1848) p. 494 sq).

(2) *Ibid.* Pratiquement, nous le verrons, la sacrée congrégation se réserva la dispense du serment des séminaristes du Kiang-nan.

(3) Ibid.

(4) *Zi.* B, I.

De plus, la question des biens de la Compagnie dans la mission n'était pas abordée; par conséquent les jésuites pouvaient posséder, au Kiang-nan comme partout ailleurs, dans les limites fixées par leurs constitutions.

La dualité des pouvoirs restait toujours une sérieuse difficulté pour les missionnaires. La douceur, l'humilité de Mgr Maresca, l'atténua autant que possible (1). Les rapports entre le vicaire apostolique et ses missionnaires jésuites, encore difficiles pendant les premières années (2), allèrent toujours s'améliorant, et nous verrons Mgr Maresca, dans les derniers temps de sa vie, demander pour successeur un jésuite (3). De leur côté les supérieurs de la Compagnie n'omirent rien pour faciliter les relations. Les lettres du T. R. P. Roothaan, celles du R. P. Rubillon provincial de Paris, sont significatives à cet égard (4). Ils recommandent sans cesse l'exacte observation des décisions de la Propagande, quoi qu'il en puisse coûter aux missionnaires ; et toutes les plaintes de l'évêque sont transmises aux pères du Kiang-nan, avec des avertissements très nets. (5)

Le R.P. Rubillon écrivait, le 8 novembre 1848. "Pour le moment, une seule chose à faire ; obéir sans réclamation aucune, et tâcher, par la soumission et la bonne harmonie, d'obtenir de Monseigneur les placements les plus utiles à nos pères A.M.D.G". (6) Il en fut ainsi, dans la pratique, jusqu'à la fin de l'épiscopat de Mgr Maresca ; les nominations étaient faites par lui, mais après qu'il avait pris l'avis du supérieur régulier. (7)

Les renforts de jésuites français et italiens arrivèrent abondants les années suivantes. Dans les récits de leurs voyages,

---

(1) Cf. une admirable lettre de Mgr Maresca, transmise aux pères du Kiang-nan par le T.R.P. Roothaan, 16 mars 1849 ; ***Zi.*** F. 11.

(2) R.P. Feliciani, procureur de Hong-kong, au cardinal préfet, 25 mai 1849. ***(Prop. Scrit. ref.*** t. 13). R.P. Rubillon au T.R.P. Général 11 Janvier 1850 ; "Le mal tient à la position de supérieur religieux et de vicaire apostolique, administrant les mêmes hommes, dans le même lieu, et à des points de vue différents, quelquefois opposés "***(Gén. Franc.*** 8, I, 21".

(3) Cf. infra.

(4) à Mgr Maresca, 15 mars 1849, ***Zi.*** B, 1.

(5) Au R.P. Poissemeux, 3 Janvier, 16 mars 1849. ***Zi.*** F. 11.

(6) ***Zi.*** F. 13. Du même, 23 Septembre, 16 Octobre, 20 Novembre, 23 Décembre 1849 (ibid).

(7) Mgr Maresca au T.R.P. Roothaan, communiquée par celui-ci le 16 Mars 1849 ***Zi.*** F. 11.

nous ne trouvons à glaner qu'un épisode qui montre quelle était alors l'insécurité des mers de Chine.

Grâce à une nouvelle intervention de la Reine Marie Amélie, le P. Nicolas Broullion et ses deux compagnons les PP. Froget et Wuilbert, avaient pris passage sur le navire qui portait le Baron Forth-Rouen, premier ministre de France en Chine, et sa légation (1). Le ministre s'arrêtait à Hong-kong; les pères y louèrent pour continuer leur voyage une lorcha portugaise. Les mers de Chine étaient alors infectées de pirates; bientôt le voilier des missionnaires fut assailli par plusieurs de leurs barques. Le capitaine, perdant la tête, songeait à se rendre. Le P. Broullion prit le commandement, rendit cœur à l'équipage, et les petits canons dont était armée la lorcha eurent vite raison des assaillants. De nombreuses barques chinoises, qui n'osaient pas prendre la mer par crainte des pirates, se mirent sous laprotection du voilier des missionnaires, et la flottille parvint sans encombre à Ning-pouo, d'abord, puis à Chang-hai. Il va sans dire que les matelots des pères se firent bien payer le service rendu. (2)

Durant l'épiscopat de Mgr Maresca (1848-1855), vingt deux missionnaires de la Compagnie abordèrent en Chine (3), sept retournèrent en Europe; (4) sept furent emportés par la mort. (5)

Le vicaire apostolique chercha à se procureur encore d'autres collaborateurs, en appelant au Kiang-nan quelques pères Franciscains qui s'étaient formés dans les missions voisines; parmi eux,

---

(1) Le vaisseau fit escale à Lisbonne, où le P. Broullion fut accueilli par plusieurs nobles familles; une d'elles fit don aux missionnaires du beau crucifix d'ivoire qui orne l'autel de Zi-ka-wei. (Sica. ***De vita P. Broullion,*** p. 54 sq.)

(2) R.P. Lemaitre, 9 Avril 1848. ***N.M.*** 2, 177.

(3) Les PP. Nicolas Broullion, Louis Froget, Jean-Baptiste Wuilbert le 20 Mars 1848—Les six compagnons du P. René Massa mentionnés plus haut, le 27 Septembre 1848 — Le P. François Giaquinto, le 24 Janv. 1849—Les PP. Louis Hélot, François Plet, Victor Vuillaume; le 1er Octobre 1849—Les PP. Louis Cordeil, Louis Yvetot, Louis Pajot et le Fr. Coadjuteur Jules Saguiez le 29 Mars 1851—Les PP. André Keller, Hubert Pingrenon, Maurice Sentinier, le 11 Janvier 1852—Les PP. Pierre Fournier et Narcisse Bourdilleau, le 18 Oct. 1854.—cf. Pfister Sica. ***Catalogus*** (1908), p. 4, 5.

(4) Pfister Sica, ***Catalogus*** (1608), p. 4, 5.

(5) Les PP. François Estève, 1er Juillet 1848 — Cajétan Massa, 28 Avril 1850 — Paul Pacelli, 2 Juin 1850 — René Massa, 28 Avril 1853 — Louis Yvetot, 30 Mai 1854 — Augustin Poissemeux, 9 Juin 1854 — Théodore Werner, 23 Août 1854 — (cf. Pfister Sica, ***Catalogus,*** ibid).

le P. Mangieri, qui dirigea d'abord la construction de la nouvelle cathédrale, d'après les plans du Fr. Ferrer, et le P. Célestin Spelta. Le 11 septembre 1849, ce dernier fut consacré évêque de Thespies i.p.i; il était nommé coadjuteur avec droit de succession; la cérémonie eut lieu dans l'église de Tch'ang-kia-leou (Ts'ang-ka-leu). L'évêque administrateur habita la maisonnette qui se trouvait sur le terrain livré par les mandarins près du Yang-king-pang, puis le P. Mangieri lui fit bâtir une habitation plus convenable, mais construite encore à la chinoise, près de la nouvelle cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). (1)

Le coadjuteur s'établit au Kong-souo (Kong-sou) de la chrétienté de Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu) et s'occupa spécialement des nombreux et florissants établissements du P'ou-tong. (2)

Ces derniers renforts de missionnaires allaient permettre un sérieux développement des œuvres. D'accord avec Mgr Maresca, le nouveau Supérieur, le R.P. Poissemeux, pensa qu'il fallait avant tout donner aux nouveaux arrivés le temps de bien se rendre maitres de la langue; en même temps, plusieurs missionnaires plus anciens, dont les dispositions spéciales faisaient espérer une influence sérieuse sur les hautes classes, seraient appliqués à l'étude de la langue mandarine et des caractères. Le R. P. Gotteland fut chargé de diriger ces travaux avec l'assistance d'un bachelier du Chan-tong ; les PP. Augustin et René Massa, Clavelin et Ducis, s'installèrent à Zi-ka-wei sous sa conduite. (3)

Ces projets furent ruinés, comme des projets semblables le seront tant de fois par la suite, par les calamités qui éprouvèrent alors la mission, et rendirent nécessaire l'application de tous ses membres à l'apostolat direct. En Mai et Juin 1849, de grandes pluies causèrent de terribles inondations au Kiang-nan et dans les provinces voisines; la conséquence fut une de ces famines qu'on ne connait plus dans nos pays chrétiens; les lettres des pères, à cette époque, rappellent les plus sinistres descriptions de nos chroniqueurs du Moyen-âge. Le R. P. Poissemeux, supérieur, écrit au R. P. Provincial; "Depuis six semaines, des pluies diluviennes tombent sans pouvoir s'arrêter. On dit que les fleuves sont débordés dans tout l'Empire; c'est probable, à en juger par les provinces qui nous environnent; les campagnes

---

(1) P. Loriquet. (Préface du Diarium de Tong-ka-dou, Archives de la résidence).

(2) Mgr Maresca à son clergé, 26 Août 1849. *Zi.* B, 3. — Sica *Annales domus Zi-ka-wei*, p. 21.

(3) R.P. Gotteland, 22 Janvier 1849. *N.M.* 2, 238 sqq.

sont inondées jusqu'à deux et trois pieds de hauteur, et l'on navigue a travers champs; les denrées doivent être pourries sous les eaux. De plus encore les voleurs, ou plutôt les gens du pays que la misère réduit à cette extrémité, couvrent le pays; il est hors de doute que, dans ces contrées où la population est si nombreuse, où les hommes sont tellement les uns sur les autres que dans les bonnes années il y a toujours grande misère, beaucoup de personnes vont mourir de faim. Vienne ensuite la fin des pluies; que les eaux se retirent des campagnes inondées, les terres détrempées, séchant aux rayons d'un soleil brûlant, engendrent des exhalaisons pestilentielles, et cette pauvre population affamée ne manquera de mourir par milliers". (1)

La même note désolée est donnée pour Hai-men par le P. Werner, pour le P'ou-tong et les environ de Song-kiang (Song-kaong), par les PP. Languillat, Roze, Pacelli. (2)

A Chang-hai, malgré les ressources que le commerce déjà florissant avec l'Europe et l'Amérique procurait à la ville, le spectacle était aussi lamentable. "A Chang-hai, écrivait encore le R. P. Poissemeux,. outre la population ordinaire, il y en a une autre en haillons, qui peut bien s'élever à 10.000. Depuis deux mois et plus, elle campe dans les rues, exposée la nuit comme le jour à toutes les rigueurs de la saison; la faim et le froid ont déjà enlevé une grande partie de cette multitude". (3)

Les pères se mirent aussitôt à l'œuvre pour secourir cette détresse. Dans les districts, les missionnaires, avec les aumônes reçues des supérieurs, durent se limiter presque exclusivement au soulagement de leurs chrétiens. "Il a fallu se borner, écrivait le R.P. Supérieur, sous peine de voir nos ressources épuisées au bout d'un mois, et de laisser mourir de faim nos enfants dans la foi." (4)

A Chang-hai, la présence des Européens, qui vinrent généreusement au secours des missionnaires, sans distinction de nationalité et de religion, permit d'organiser beaucoup plus largement les secours. Monseigneur Marésca voulut présider lui-même aux distributions régulières: tous les deux jours quatre à cinq mille affamés vinrent recevoir à la maison de l'évêque la portion de riz qui leur sauvait la vie. (5)

(1) Zi-ka-wei, 4 Juillet 1849 *N.M.* 2, 288 sqq.

(2) *N.M.* 2, 269, 293, 295, 298 sqq., 346 sq.

(3) 23 Avril 1850. *N.M.* 2, 320 sq.

(4) Même lettre, p. 331.

(5) Même lettre, p. 331.

Les riches commerçants païens, stimulés par la vue de la charité catholique, demandèrent à prendre part aux bonnes œuvres de la mission, et leurs aumônes devinrent un sérieux secours. Le sous préfet de Chang-hai ouvrit un immense hopital pour les enfants au-dessus de quatre ans, et au-dessous de dix, que la pauvreté de leurs parents exposait à mourir de faim. (1)

Profitant de la présence de plusieurs chrétiens parmi eux, et usant de l'influence que ses aumônes lui donnaient à Chang-hai, Mgr Maresca parvint à introduire dans cet hopital des catéchistes et des vierges qui baptisèrent d'innombrables enfants moribonds; bien plus, trois missionnaires y furent admis, le P. Hélot pour établir un système de ventilation, le P. Cajétan Massa comme médecin, le P. Broullion comme procureur de l'évêque; on pense s'ils y firent d'apostolique besogne. En même temps, Mgr Maresca et ses auxiliaires parcouraient les rues, passaient l'inspection des barques dont le fleuve était couvert, baptisant les moribonds et secourant les malades; le P. Broullion, en particulier s'acquit une véritable réputation dans ces courses charitables. (2)

Les pères rendent hommage dans leurs lettres au généreux concours qu'ils trouvèrent parmis les négociants anglais et américains. (3)

Mais le bienfaiteur insigne de ces jours d'angoisse et de détresse fut le premier des consuls de France à Chang-hai, M. de Montigny. Ancien chancelier de la légation Lagrené, (4) choisi par l'ambassadeur lui-même pour continuer en Chine son œuvre de civilisation chrétienne (5), il avait été nommé agent consulaire à Chang-hai le 20 Janvier 1847. Il y arrivait le 25 Janvier 1848, et s'appliquait aussitôt à négocier, avec le tao-tai (dao-dai) de la ville, la concession de terrains où les commerçants français pourraient s'établir. Une seule maison, celle de M. Remi, de Lyon, représentait alors notre pays à Chang-hai, en dehors des missionnaires; grâce à M. de Montigny, M. Remi put acheter un terrain au début de 1849. Le 6 Avril de la même

---

(1) Même lettre, p. 331.

(2) Même lettre. cf. Mgr Maresca au conseil central de la Propagation de la Foi, Avril 1850. *Annales*, t. 22, p. 366.

(3) Même lettre.

(4) Cf. supra, p. 68.

(5) P. Lemaitre, 16 juin 1849. "M. de Lagrené, en annonçant l'arrivée de M. de Montigny, disait que c'était un homme de son choix; nous ne saurons jamais témoigner assez de reconnaissance ni à l'un ni à l'autre". (*N.M.* 2, 283.)

année, une proclamation du tao-tai (dao-dai) définit les limites du territoire concédé à la France. (1)

Un des trois terrains donnés par les mandarins de Chang-hai à la mission se trouvait compris dans ces limites Mgr Maresca y habitait une pauvre maison chinoise (2). Lorsqu'il se transporta à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) (3), il abandonna au consul de France son ancienne demeure, et celui-ci s'y installa avec sa famille. (4)

M. de Montigny avait vite compris quelle influence vaudrait à la France la protection des missions en général, et de celle du Kiang-nan en particulier. De longtemps le commerce français ne pourrait lutter a Chang-hai avec celui de l'Angleterre et des Etats-Unis; mais le protectorat de soixante-dix mille chrétiens, établis aux environs de la grande ville, donnerait à nos représentants une situation unique en face des mandarins. Le 10 novembre 1848, le consul écrit au Baron Forth-Rouen, ministre en Chine: "Toute cette protection accordée aux catholiques est d'une bonne politique pour nous; elle sert à augmenter notre importance aux yeux des mandarins, et notre influence, déjà très grande, sur les chinois catholiques, destinés à former la première clientèle du commerce français en Chine".

Et quelques mois après, avouant au ministre qu'il a à la fois "douze affaires de missionnaires sur les bras", il ajoute: "Je vous le répète, M. le Ministre, tous ces missionnaires sont ici les instruments de la prépondérance et des succès à venir de la France; et leur protection devrait enfin être prise en sérieuse considération par notre gouvernement. Ce n'est pas, hélas, le sentiment religieux qui me fait parler et agir en leur faveur; militaire et élevé dans les idées de l'époque, je le suis malheureusement très peu moi-même. Mais c'est le sentiment de la justice, de la dignité, de l'honneur national; c'est l'intérêt de mon pays. Tôt ou tard, l'Occident interviendra sérieusement dans les affaires de la Chine, et nos missionnaires y auront fait une large part pour la France. Sous le point de vue commercial

---

(1) H. Cordier, ***Les origines,*** XXVII sq., 1 sq., 33 sqq. Montalto de Jésus. ***Historic Shang-haï,*** p. 40 sq.

(2) Cf. Supra, p. 165.

(3) Cf. Supra, p. 165.

(4) Le commandant Jurien de la Gravière ***(Voyage,*** t. 1, p. 251 sq) a vivement décrit l'installation de M. de Montigny et de sa famille à Chang-hai. Le Marquis de Courcy ***(Souvenirs,*** t. 2, p. 203) traite de "vraie masure" ce premier consulat.

(1), les services de ces braves gens sont d'ailleurs déjà dignes de récompense". (2)

Après quelques mois de séjour à Chang-hai, notre consul s'était lié de la plus sincère amitié avec les pères de Zi-ka-wei. Avec Mgr Maresca, et son coadjuteur, Mgr Spelta, ses relations étaient correctes, mais sans intimité; tous deux, tout en profitant des bons offices du consulat de France, redoutaient un protectorat officiel des missions exercé par notre pays, et affectaient de ne pas témoigner à nos agents des égards et des attentions particulières. Ceux-ci s'en plaignaient à l'occasion, tout en servant de tout leur pouvoir les intérets de la mission. (3)

M. de Montigny, et le comte Kleckowski, secrétaire du consulat, donnèrent à l'évêque et à ses missionnaires le plus utile concours pour leurs œuvres de charité lors des fléaux que nous venons de décrire. Non contents de souscrire généreusement eux-mêmes, ils se firent quèteurs auprès des européens de Chang-hai, des mandarins et des notables païens; et leur intervention fut pour beaucoup dans le succès des charitables entreprises de l'évêque. (4)

Ils firent plus, et ne craignirent pas de s'exposer à de vrais dangers pour préserver de la ruine les établissements naissants de Zi-ka-wei. Le P. Sica nous a conservé, dans son histoire de la maison (5), tous les détails de cet épisode des temps héroïques. A la suite des premiers mois de famine, des bandes de mendiants et de pillards s'étaient répandues dans les campagnes environnant Chang-hai, rançonnant ou dévalisant toutes les maisons qui leur paraissaient recéler quelques ressources; les mandarins locaux étaient absolument incapables de maintenir l'ordre.

(1) Le 4 mai 1849, le R.P. Rubillon transmet au T.R.P. Général une dépêche de M. de Montigny au ministre du commerce, où le consul fait l'éloge des services rendus par les missionnaires du Kiang-nan aux intèrèts français; le P. Lemaitre, en particulier "aide beaucoup au commerce, porte dans l'intérieur des échantillons, presse les chinois de faire des commandes aux commerçants français, mesure les étoffes" *(Gén. Franc.* 8, I, 15). Le R.P. Rubillon semble voir là un excés de zèle.

(2) Cité par H. Cordier. ***Deux établissements,*** p. 4, 61 sq.

(3) Les lettres assez nombreuses de M. de Montigny, et du Comte Kleckowski, secrétaire du consulat, à Mgr Maresca, portent la marque de ce double sentiment. Jamais un service n'est refusé, mais les plaintes pour les manques d'égards sont assez fréquentes. (v.g. M. de Montigny, 30 décembre 1848—M. Kleckowski, 3 janvier 1849. ***Zi.*** B. 8.)

(4) M. de Montigny à Mgr Maresca 26, 27 février 1850. ***Zi.*** B. 8.

(5) ***Annales domus Zi-ka-wei.*** p. 21 sqq.

Des bandes s'amassèrent vite autour de l'humble résidence de Zi-ka-wei. Les abondantes aumônes qu'on y faisait chaque jour à plusieurs centaines d'affamés laissaient supposer la présence d'inépuisables trésors. Les pillards s'attaquèrent d'abord à une maison voisine de la résidence, et la dévastèrent; ils dévalisèrent une barque de riz qui venait de Hoang-t'ang (Waong-daong) à Zi-ka-wei. Enfin ils annonçèrent l'intention de mettre le feu à la résidence, et de profiter du tumulte pour s'emparer de tout ce qui leur paraitrait bon à prendre. Déjà la paille s'entassait à cette fin dans des maisons du village. Le P. Poissemeux, supérieur, prévint M. de Montigny. Celui-ci alla aussitôt trouver le tao-tai (dao-dai) de Chang-hai, et réclama protection pour l'établissement français. Le tao-tai (dao-dai) déclara ne pouvoir envoyer aucun secours : il paierait, après coup, toutes les indemnités qu'on exigerait; mais tous les soldats dont il disposait étaient nécessaires à la police de la ville de Chang-hai, elle aussi envahie par les mendiants et les brigands. Le consul indigné lui répliqua : "Ce que vous n'osez pas faire avec vos soldats, je le ferai". Il rentre à sa maison, prend ses armes, et accompagné du Comte Kleckowski se fait porter en chaise à Zi-ka-wei. Là il demande le pao-tcheng (pao-tsen), agent de la police locale correspondant à peu près à nos gardes champêtres. "Je suis le consul de France, lui dit-il; la maison des pères est sous la protection de la France; s'il arrive malheur à ses habitants tu m'en rendras compte. Je n'ai pas besoin de tes mandarins; je viendrai moi-même, et te pendrai de mes mains à cet arbre que tu vois." Ces paroles, traduites par le R. P. Gotteland frappèrent de terreur le malheureux pao-tcheng (pao-tsen) peu habitué à un pareil langage. "Conduis moi à la maison où sont rassemblés les brigands, continua le consul". Les pères le supplièrent en vain de ne pas risquer sa vie au milieu de scélérats capables de tout. M. de Montigny insista ; accompagné du P. Gotteland et du Fr. Deleuze, guidés par le pao-tcheng (pao-tsen) plus mort que vif, les agents français pénétrèrent dans la maison où une centaine d'hommes étaient réunis. "Que faites-vous ici leur cria le consul." Epouvantés à la vue des pistolets dont les deux français et le Fr. Deleuze étaient armés, les pillards s'excusèrent. Ils ne s'étaient réunis que pour protéger la maison des pères, menacée de pillage et d'incendie.— "Les pères n'ont pas besoin de votre protection ; ils sont sujets français, et la France sait défendre les siens. Vous allez vous disperser à l'instant et gare au premier qui causerait du dommage". Domptée par cette énergie, la foule obéit et se dispersa. Le consul et son compagnon se hâtèrent de rentrer à Chang-hai où ils avaient laissé leurs familles sans défense pour pourvoir à la protection de Zi-ka-wei.

Cet exemple suffit, et la résidence de Zi-ka-wei n'eut plus à subir de nouvelle attaque. (1)

Le R.P. Poissemeux avait compris quelles conséquences les fléaux qui éprouvaient le Kiang-nan, et la charité catholique qui seule les combattait efficacement, pouraient avoir pour l'évangélisation du pays. Il écrivait, dès le début de l'épreuve: "S'il nous est donné de pouvoir organiser des œuvres de bienfaisance et de charité chrétienne pour continuer le bien commencé, nous espérons recueillir à Chang-hai d'immenses fruits de salut.... De tous les points du diocèse, j'apprends que l'exercice de la charité chrétienne nous gagne les populations.... Dans quelques districts, des écoles ont été ouvertes par les soins de nos pères. Cette œuvre prend à merveille, et elle serait susceptible d'une extension bien rapide, si nous avions des ressources suffisantes et des maîtres d'écoles capables. Voici ce que nous allons tenter,

---

(1) Dans la carrière de M. de Montigny, on trouve plusieurs faits de ce genre; en Chine cette audace lui réussit toujours. Le marquis de Courcy, le Marquis de Moges, le commandant Jurien de la Gravière, qui tous trois virent à l'œuvre le premier consul de Chang-hai,s'accordent à louer son brillant courage, et les résultats qu'il obtint avec des ressources bien inférieures à celles dont disposaient ses collègues anglais et américain. "C'est l'homme connaissant le mieux la Chine que nous ayons rencontré, écrit le Marquis de Moges, attaché à l'ambassade du baron Gros. Il sait combien dans l'Empire du Milieu il faut oser, et il ose. Un missionnaire est-il tracassé ou persécuté dans l'intérieur du Kiang-nan, il prend sa chaise à porteurs, et voyageant nuit et jour, il pénètre jusqu'au magistrat prévaricateur. Moitié par la raison, moitié par intimidation, il obtient de lui satisfaction pour le présent, et pour l'avenir la promesse de ne plus tourmenter les chrétiens de son district. Il se rend chaque année par terre de Chang-hai à Ning-pouo, et il prévient d'avance les autorités de la route, les rendant responsables de ce qui pourrait lui arriver. Il apprend qu'un baleinier français, le "Narval", s'est perdu sur la côte de Corée, et que les 15 hommes de l'équipage sont retenus en captivité. Il n'a pas de batiment de guerre français à sa disposition. Il prend une lorcha et part avec son interprète : il essuie en mer de très gros temps, il manque lui-même de faire naufrage; mais rien ne le rebute. Il débarque malgré les autorités coréennes, il s'avance dans l'intérieur, n'ayant que des renseignements incomplets. Il parvient enfin jusqu'aux prisonniers qu'on allait conduire aux mines : il les arrache à la plus dure captivité, et ramène à Chang-hai les 15 français délivrés, ne devant cet admirable résultat qu'à sa seule énergie". (*Souvenirs,* p. 184). Le Marquis de Courcy (*Souvenirs* t. 2, p. 191), le commandant Jurien (*Voyage,* t, 1, p. 151 sq) donnent la même note.

en attendant que nous puissions faire mieux. Dans les grands centres de chrétiens, nous établirons des maîtres, qui seront payés en tout ou en partie à nos frais, afin qu'ils soient sous la main des missionnaires pour leur conduite et le plan d'étude qu'ils devront suivre. L'école étant à peu près gratuite, les missionnaires auront plus d'autorité pour presser les parents d'y envoyer leurs enfants ; et l'instruction, surtout l'instruction religieuse, se répandra parmi les chrétiens. Ces écoles primaires seront une pépinière, où les missionnaires pourront choisir les enfants qui auront plus de talent, et ceux que leur condition appelle à exercer une plus grande influence, pour les placer dans les écoles d'un ordre supérieur. On ne pourra être admis dans ces dernières écoles qu'après quatre ou cinq ans d'études, et lorsqu'on aura fait des progrès notables, constatés par des examens sérieux. Le cours de ces écoles supérieures, sera de trois ou quatre ans, et embrassera, avec la littérature chinoise, l'étude approfondie des livres de religion, afin que ces jeunes gens sachent rendre raison de leur foi, l'exposer, et la prouver aux païens.... Leurs études finies, ces jeunes gens, qui auront été l'objet d'un soin spécial de la part des pères, seront, je l'espère, bons chrétiens et capables d'exercer sur les autres une heureuse influence. Quelques-uns pourront être choisis pour les études préparatoires au sacerdoce, et commenceront à apprendre le latin ; d'autres seront placés dans des écoles comme professeurs, et quand ils seront parvenus à l'âge de 26 ou 28 ans, ils pourront exercer l'office de catéchistes, sous la direction des missionnaires." (1)

Ce beau plan ne put être réalisé de suite; il ne l'est pas encore entièrement aujourd'hui. Du moins, c'est de ces jours de détresse et d'angoisse que datent deux des œuvres qui font, maintenant encore, le plus d'honneur à la mission, le grand orphelinat installé actuellement à T'ou-se-we, et le collège St. Ignace à Zi-ka-wei.

L'œuvre de la Ste Enfance avait pris naissance en France dans les années 1842 et 1843 (2). La mission du Kiang-nan bénéficia dès l'origine de ses largesses. (3)

---

(1) 23 Avril 1850. *N.M.* 2, 331 sq.

(2) La première lettre conservée aux archives de Zi-ka-wei est de Mgr de Forbin Janson à Mgr de Bési, 8 Décembre 1843; elle définit très nettement le triple but de l'œuvre; baptême des enfants moribonds, rachat et adoption des petits abandonnés, création d'orphelinats. *Zi.* B, 12.

(3) Le premier envoi de fonds est de 1844 *Zi.* B, 12.

Elles se firent plus abondantes à l'occasion des désastres de cette année 1849; et on voit le R. P. Poissemeux supérieur, remercier un père de France d'avoir si bien plaidé, devant le conseil de l'œuvre, la cause de la mission, et d'en avoir obtenu une si généreuse aumône. "Jamais aumône ne vint si à propos; jamais nous n'eumes une si belle occasion d'user en grand du secours que la piété met entre nos mains". Après avoir rapporté nombre de cas d'infanticides ou d'abandons d'enfants, que la détresse des familles expliquait en partie, le R. P. supérieur ajoutait qu'il employait surtout les aumônes de la Ste Enfance à aider les familles chrétiennes qui recueillaient et adoptaient les petits abandonnés. Déjà cependant, certains, ne trouvant pas suffisamment de familles offrant les garanties voulues, préconisaient l'ouverture de grands orphelinats tenus par des vierges. (1)

Ce furent les séminaristes de Hoang-t'ang (Waong-daong) qui eurent l'honneur de fonder la belle œuvre appelée plus tard à de tels développements. Le P. Roze, leur directeur, s'attristait de ne pouvoir, comme les missionnaires des districts, baptiser et sauver tant de petits abandonnés. Sur ces entrefaites les séminaristes, dans une de leurs promenades, rencontrèrent un petit garçon de quatre ans délaissé par ses parents ; ils l'adoptèrent, et l'amenèrent au séminaire. On l'installa dans l'ancienne résidence de la Compagnie, mise par les pères à la disposition de Mgr Maresca quand ils s'étaient transportés a Zi-ka-wei. (2)

D'autres furent apportés les jours suivants; après quatre mois, 60 enfants avaient été recueillis; trente avaient succombé malgré tous les soins; "des survivants, écrivait le P. Roze, j'espère faire de bons chrétiens, des hommes utiles à la mission, cette espérance redouble les forces" (3). L'œuvre était fondée ; nous en suivrons plus tard les développements.

Le collège de Zi-ka-wei eut une origine analogue. Des chrétiens du voisinage suppliaient les pères de recueillir les petits garçons qu'ils ne pouvaient plus nourrir; des païens offraient les leurs en accordant toute liberté de les baptiser et de les élever chrétiennement. On en recueillit un certain nombre, dont les plus intelligents furent appliqués à l'étude des caractères, sous la direction d'un vieux maitre chrétien; douze enfants furent ainsi admis comme pensionnaires pendant l'année 1850; six étaient des païens, qui ne tardèrent pas à recevoir le baptême.

---

(1) 21 Septembre 1849. *N.M.* 2, 298 sq. Le P. Languillat, au P'ou-tong, pensait à établir une dizaine d'orphelinats.

(2) P. Roze, 18 Décembre 1849. *N.M.* 2, 315.

(3) P. Roze, 9 Mai 1850 *N.M.* 2, 340.

Tels furent les débuts du collège St Ignace, annexé à la résidence de Zi-ka-wei, et dont les vicissitudes mériteront désormais une place à part dans l'exposé détaillé des œuvres de la mission. (1)

Dans les districts plus éloignés de Chang-hai, les ressources étaient moindres, la protection contre les mendiants devenus brigands moins assurée. Aussi la vie des missionnaires fut-elle, en ces tristes jours, riche de sacrifices et d'épreuves. A Hai-men où le P. Lemaitre avait été envoyé par Mgr de Bési, qui redoutait son influence sur les européens et les mandarins de Chang-hai (2), la misère fut terrible dès les premières semaines de l'inondation. "Dès le mois de novembre et de décembre, écrit le missionnaire, on trouvait des malheureux morts de faim, dans les rues des villes, et sur les chemins. Le nombre de ceux qui ont péri ainsi dans les rues de la seule ville de Tong tcheou s'est élevé, dit-on, jusqu'à 15.000... J'ai interrogé beaucoup de chinois sur le nombre approximatif des morts dans Hai-men, on le porte généralement à plus de dix pour cent..... Jugez combien de milliers de personnes ont dû succomber dans cette presqu'ile qui compte plusieurs millions d'habitants". (3)

Dans la même lettre, le P. Lemaitre nous décrit vivement les mesures prises par lui pour secourir ses chrétiens affamés, et les conséquences apostoliques fort consolantes de sa charité.

"Parmi les 5000 chrétiens que nous avons dans ce district, plusieurs centaines eussent péri sans les secours que nous sommes parvenus à leur procurer. J'ai frappé à toutes les portes, j'ai crié à la faim, et on a eu pitié de nous. Monseigneur m'a donné plus de mille francs pour les pauvres; le R. P. Supérieur se confiant en la divine Providence m'a envoyé une grande partie des ressources de Zi-ka-wei". En comptant une aumône reçue d'Europe, il eut ainsi 1900 francs à sa disposition. "Vous pouvez, continue-t-il, annoncer à nos bienfaiteurs, que j'ai pu sauver la vie du corps à plus de mille personnes. La nourriture ordinaire, non seulement des pauvres, mais de beaucoup de riches propriétaires, était un peu de bouillie de tourteaux, résidus de l'huile de fèves..... J'en ai moi-même acheté, les ai distribués à des chrétiens qui peu de temps auparavant passaient pour riches. Vous pouvez dire encore à nos bienfaiteurs que leurs aumônes ont produit un très grand bien dans les âmes. D'abord cette

(1) Sica, *Annales domus Zi-ka-wei,* p. 27. Le premier élève reçu au collège, Yu, fut surnommé par les élèves "le Père Adam" (communiqué par son fils, le P. Yu S.J.).

(2) Sica. *De vita et actis...* P. Lemaitre, p. 79.

(3) 8 Juin 1850. *N.M.* 2, 347.

chrétienté de Hai-men est conservée; et c'est bien quelque chose dans un pays où il est si difficile de faire de nouveaux chrétiens. Ensuite les païens ont vu que nous n'étions pas comme les bonzes, et que nous ne venions pas au milieu d'eux pour avoir l'argent du peuple. Aussi nos œuvres de charité ont fait une grande impression..... Quelques familles païennes sont gagnées à Jésus Christ.... Pendant les deux derniers mois de la famine j'ai eu plus de 600 adultes baptisés en danger de mort, et environ 2000 enfants, dont 200 ont été recueillis par nos pauvres chrétiens.... Deux de nos catéchistes envoyés à Tong-tcheou, ont en 15 jours préparé au baptême et baptisé environ 200 adultes.... Une femme chrétienne travaillait auprès des pauvres païennes : en trois semaines elle en a baptisé plus de quatre cents, et un nombre à peu près égal de petits enfants. Je suis si fatigué que je suis vraiment devenu comme un être privé d'intelligence. Depuis longtemps je ne puis presque plus lier deux idées l'une à l'autre; si je veux lire ou méditer, je m'endors, ou je reste là accablé, incapable d'aucune réflexion". (1)

Mêmes scènes à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), où le P. Werner nous montre "les parents infidèles, vrais spectres ambulants, venant en suppliants jeter dans les bras des chrétiens des enfants presque mourants de trois,quatre,cinq ans et au-dessus"; "Grâce au dévouement de nos pauvres chrétiens ajoute-t-il, nous avons pu trouver un asile pour chacun de ces enfants" (2). Le P'ou-tong et les environs de Song-kiang (Song-kaong) eux-mêmes, pays plus riches, et où d'ordinaire les chrétiens pouvaient disposer de quelques réserves, offraient le même lamentable spectacle d'enfants abandonnés ou mis à mort par des parents incapables de les nourrir. (3)

Trois missionnaires succombèrent aux fatigues de ce rude apostolat. Le P. Estève, l'un des trois fondateurs de la mission avait été, nous nous le rappelons, envoyé par Mgr de Bési au milieu des chrétiens des environs de Song-kiang (Song-kaong) révoltés contre leur évêque. Les souffrances qu'il éprouva dans cet apostolat, plus encore que l'écrasant labeur, achevèrent d'épuiser ses forces. Il parvint à soumettre si bien les révoltés que Mgr Maresca put venir donner la confirmation dans la chrétienté la plus rebelle jusque là, et y fut reçu avec honneur. Cette joie fut la dernière que Dieu ait réservée à l'apôtre; il avait passé

(1) Même lettre, p. 350 sq.

(2) 12 Juillet 1850. *N.M.* 2, 352.

(3) Lettres de missionnaires résumées et citées par le R. P. Poissemeux, supérieur, 21 Septembre 1849, 6 Juillet 1850. *N.M.* 2, 298 sq, 342 sq.

presque toute la nuit qui précéda la cérémonie à y préparer les fidèles ; le soir même il fut pris de la fièvre typhoïde ; transporté à Zi-ka-wei, il y mourut saintement, entouré des pères réunis pour la retraite annuelle (1er juillet 1848). Son corps fut porté au cimetière de l'ancienne Compagnie, à Chang-hai, et inhumé, avec celui du Fr. Sinoquet apporté de Hoang-t'ang (Wang-daong) (1), auprès des corps des premiers apôtres du Kiang-nan. (2)

Le 28 Avril 1850, le P. Cajétan Massa succombait à son tour, à Zi-ka-wei, entouré de ses quatre frères. Très expert aux soins des malades, il s'était donné tout-entier aux milliers de victimes que l'épidémie du typhus, suite de l'inondation et de la disette, faisait à Chang-hai. Introduit comme médecin dans le grand hopital où le tao-tai (dao-dai) de la ville avait recueilli des centaines d'enfants abandonnés (3), visitant au même titre les moribonds dans leurs taudis ou leurs barques, il obtint d'admirables résultats apostoliques. Le 9 Avril, 5000 pauvres étaient venus à la résidence de Mgr Maresca, à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) recevoir les vivres qui leur étaient régulièrement distribués. Le P. Cajétan passa sa journée, sous une pluie battante, à organiser la distribution ; cette imprudence l'acheva ; il fut pris du typhus qu'il avait si souvent soigné et guéri chez les autres, et malgré les soins du docteur anglais Kierk, son ami et son collaborateur dans ses œuvres de charité, la maladie l'emporta ; il n'était âgé que de 29 ans et 3 mois, prêtre depuis quatre mois seulement. (4)

Le P. Paul Pacelli, missionnaire des bons pêcheurs de Yang-tse-yu (Yang-ze-yu) fut ravi à la mission quelques jours après, lui aussi emporté par le typhus contracté en soignant ses fidèles, décimés par la famine et l'épidémie (2 Juin 1850) (5). Monseigneur Maresca pouvait être fier du rôle que lui-même et ses missionnaires avaient joué dans la terrible épreuve par laquelle venait de passer le Kiang-nan (6). Et le T. R. P. Roothaan écrivait avec justice, après avoir reçu les détails de la maladie et de la mort des PP. Cajétan Massa et Pacelli. "Ils sont tombés comme des braves, les armes à la main. Le Seigneur aura

---

(1) cf. Supra, p. 82.

(2) R. P. Poissemeux, 6 Juillet 1848. *N.M.* 2, 197 sqq.

(3) cf. Supra, p. 166.

(4) R.P. Poissemeux, 1er Mai 1850. *N.M.* 2, 334 sqq.

(5) R.P. Poissemeux, 6 Juin 1850. *N.M.* 2, 344 sq.

(6) Au cardinal préfet de la Propagande, 10 Janvier 1850. (*Prop. Scrit. ref.* t. 13).

agréé leur holocauste, et répandra sur la mission en vue de leurs sacrifices des grâces plus abondantes". (1)

Les malheurs des années 1849 et 1850 ne furent que le présage de ceux, bien autrement graves et durables, que la fameuse rébellion des T'ai-p'ing devait causer à la mission du Kiang-nan.

Les lettres des pères qui résidaient à Chang-hai ou dans les environs, et devaient à leurs relations avec l'évêque, les consuls, les mandarins, une connaissance plus complète de l'état de la Chine, manifestent une grande inquiétude à partir des derniers mois de 1849. (2)

Les insultes aux étrangers se multipliaient, surtout à Canton. L'assassinat, resté impuni, de l'énergique gouverneur de Macao, Amaral (12 Août 1849), l'incroyable apathie de l'Angleterre, devant les injures dont ses commerçants, ses officiers, ses diplomates étaient continuellement les victimes, la xénophobie aigüe de l'entourage du jeune Empereur Hien-fong, monté sur le trône le 25 Avril 1850, tout cela inspirait les craintes les plus fondées d'une persécution. Par ailleurs, les pirates se multipliaient sur toute la côte méridionale de la Chine. En 1849 et 1850, l'Angleterre, dont les navires de commerce étaient continuellement victimes de leurs agressions, leur fit donner la chasse par des bâtiments de guerre; plus de cent jonques armées pour la piraterie furent coulées par eux aux au cours de ces deux années, nombre de chefs et de pirates saisis, et mis a mort. D'autres se réfugièrent à terre, et formèrent, semble-t-il, le noyau de ces bandes de rebelles, connus sous le nom de T'ai-p'ing, ou de Tch'angmao (Zang-mao), qui pendant vingt ans ravageront les plus opulentes contrées de la Chine, et la vallée du Yang-tse-kiang en particulier. (3)

Avant de raconter cette terrible guerre civile, qui aura de graves conséquences pour le développement et l'organisation intérieure de la mission du Kiang-nan, il nous faut revenir en arrière, pour donner l'histoire de certains projets formés alors, et qui, s'ils avaient abouti, auraient fait prendre une tout autre physionomie à l'apostolat des jésuites français en Extrême Orient.

(1) 19 Août 1850. *Zi.* F. 11.

(2) R. P. Poissemeux, 4 Juillet 1849, 23 Avril 1850. P. Broullion 13 Juillet 1850; 13 Novembre 1851. *N.M.* 2, 287 sq., 330 sq; 417 sq.

(3) Sur ces faits on peut consulter M. H. Cordier, ***Histoire des relations,*** t. 1, chapitres 12 et 13, p. 168 et sqq; et plus abrégé le chapitre ***l'Extrême Orient*** de ***l'Histoire Générale*** de Lavisse et Rambaud, t. 10, p. 987 sq.—Les lettres citées plus haut de nos missionnaires font de fréquentes allusions à ces événements.

L'idée primitive de la Propagande et des supérieurs de la Compagnie avait été, nous l'avons vu, de ne pas confier aux missionnaires jésuites qu'ils envoyaient en Chine, une province déterminée à évangéliser, mais de les mettre à la disposition des différents vicaires apostoliques qui voudraient user de leurs services; il avait été spécifié, en particulier, que dès que le Japon viendrait à s'ouvrir, Mgr de Bési devrait y faire passer quelques pères. (1)

Le R.P. Gotteland, fidèle a ce plan, s'était hâté, aussitôt que possible, de fonder une résidence centrale où les pères, occupés dans les divers vicariats, pourraient venir se reposer et reprendre pendant quelque temps la vie commune. (2)

On ne s'étonnera donc pas si, dans ces premières années, des propositions furent faites aux pères pour diverses fondations en dehors du Kiang-nan.

Mgr Rizzolatti, vicaire apostolique du Hou-koang, (Hou-pé et Hou-nan), en avait été chassé en 1847 par une persécution locale; il s'était réfugié avec ses quelques séminaristes, à Hong-kong, puis à Macao. (3)

Son coadjuteur, Mgr Nocella, O.S.F., demanda, en Juin 1848, au R.P. Poissemeux si quelques jésuites ne pourraient pas venir porter secours a cette mission fort éprouvée. (4)

Le R. P. supérieur se montrait fort disposé à accepter cette offre; "le Hou-koang est une des plus belles missions de la Chine, et la plus persécutée", écrivait-il au T. R. P. Général. (5)

Lorsqu'en août 1848, le P. René Massa, et la bande de nouveaux missionnaires qu'il conduisait en Chine, passaient à Hong-kong, (6) Mgr Rizzolatti leur déclara qu'il se proposait d'offrir a la Compagnie une de ses deux provinces, le Hou-nan, et en attendant, les pria de laisser à sa disposition deux ou trois pères, pour l'aider à former ses séminaristes et à réorganiser son vicariat. Le P. R. Massa crut pouvoir laisser à Hong-kong deux de ses compagnons italiens à la disposition du vicaire

(1) Cf. supra, p. 38 sq.

(2) Cf. supra, p. 111. Le collège St Paul de Macao avait, pendant deux siècles, rempli ce rôle pour les missions de Chine de l'ancienne Compagnie.

(3) P. Spasiano au T.R.P. Général 26 Août 1848. ***Gén. Sin.*** 2, XIV, 2.

(4) R.P. Poissemeux au T.R.P. Général 30 Août 1848. ***Gén. Sin.*** 2, V, 4.

(5) ***Gén. Sin.*** 2, V, 3, 4.

(6) Cf. supra, p. 160.

apostolique du Hou-koang; les PP. Spasiano et Giaquinto furent désignés, et restèrent à Hong-kong, auprès de l'évêque, pour se former à la langue et aux usages. (1)

Mgr Rizzolatti écrivit au T.R.P. Roothaan pour le remercier (2). Celui-ci avait pris fort à cœur le sujet et le recommandait au R.P. Rubillon, Provincial de Paris. (3)

Malheureusement le P. Spasiano tomba malade, se découragea, et rentra en Europe (4). Le P. Giaquinto vint seul à Chang-hai, en janvier 1849, pour tenter de pénétrer au Hou-koang par la voie du Yang-tse. (5)

Déjà Mgr Rizzolatti avait changé d'idée; il n'offrait plus le Hou-nan, mais le Hou-pé à la Compagnie (6). De plus il émettait franchement le principe, "que les religieux, en venant en mission, cessent d'être religieux pour n'être plus que missionnaires" (7); en conséquence, il réclamait, sur les jésuites qui deviendraient ses collaborateurs, une autorité que les supérieurs jugèrent incompatible avec l'Institut de le Compagnie (8). Le projet fut abandonné, et le P. Giaquinto resta au Kiang-nan.

A la même époque se négociait une affaire d'une bien autre importance. Mgr de Bési était revenu d'une visite au Chan-tong en Juillet 1845, et avait fait part au R.P. Gotteland d'une grave nouvelle. Il avait appris, de mandarins haut placés, que l'Empereur avait fait récemment publier à Pé-king "un édit.... qui rend témoignage à la science des Européens pour faire le calendrier, et qui se plaint des erreurs qui s'y sont multipliées depuis qu'ils n'en sont plus chargés; il enjoint en même temps aux mandarins d'aviser aux mesures à prendre pour obvier à ce mal". Le R.P. supérieur, en transmettant cette nouvelle à Rome, ajoutait: "Quel

---

(1) P.R. Massa et P. Spasiano au T.R.P. Général; 19 et 26 aout 1848. *Gén. Sin.* 2, XIV, 1, 2.

(2) 27 Septembre 1848 *Gén. Sin.* 2, XIV, 3.

(3) 25 Novembre 1848 *Gén. Reg. Dispers.* t. 1, p. 47.

(4) Le P. Spasiano au T. R. P. Général 26 Août 1848. Le R. P. Poissemeux, 20 Décembre 1848, 10 Février 1849. *Gén. Sin.* 2, XIV, 3. V, 11. V, 14.

(5) Cf. Supra, p. 160.

(6) Plusieurs lettres des RR. PP. Rubillon et Poissemeux, et du P.R. Massa dans *Gén. Sin.* 2. V, 11, 14, 17, 19. —IX, 8. —3, 1, 31.

(7) R.P. Gotteland 17 Janvier 1848; R.P. Poissemeux 10 Juillet 1848 *Gén. Sin.* 2, IV, 29. — V, 3.

(8) Lettres du R.P. Poissemeux et du P.R. Massa. 26 Avril, 24 juin, 22 juillet 1849. *Gén. Sin.* 2, V, 18, 21, 22.

malheur si des laïcs sans foi et sans religion allaient siéger là où l'on ne voyait jadis que des hommes tout donnés à la gloire de Dieu et au salut des âmes". (1)

De son côté le coadjuteur du Chan-tong, Mgr Moccagatta, disait au P. Languillat, à la fin de 1846. "Il n'est bruit à Pé-king que du rappel des pères européens ; cette nouvelle aurait, pour premier auteur, un grand mandarin, qui, sortant du palais impérial, aurait dit : "Enfin, l'Empereur ne parle que des pères européens ; il revient toujours sur leur compte ; où sont-ils donc, ces pères". (2)

Qu'y avait-il de vrai dans ces bruits, bien vagues comme on levoit ? Le P. R. Massa, qui pendant son long voyage de Chang-hai à Rome, entendit fréquemment Mgr de Bési rappeler ses souvenirs, ajoute quelques détails intéressants. C'est un tao-tai qui avait donné au vicaire apostolique du Chan-tong ses renseignements ; et d'après lui, l'Empereur aurait formellement déclaré qu'il désirait le rappel des jésuites ; il aurait donné commission à plusieurs mandarins de procurer leur retour à Pé-king, et ceux-ci auraient alors répondu qu'il n'y avait pas de jésuites en Chine, et qu'on ne pouvait espérer les y voir revenir. (3)

Plus tard le P. Massa eut en main, non un décret impérial, mais la copie d'une proclamation du président du tribunal d'astronomie, reconnaissant que depuis le départ des savants européens, personne n'a été capable de les remplacer, et qu'il y aurait urgence d'y pourvoir. (4)

Il est curieux de constater que, trois ans plus tard, M. Huc passant à Tch'eng-tou fou capitale du Se-tch'oan, fut reçu par le vice-roi, qui lui confia que bientôt la cour de Pé-king se trouverait dans un grand embarras, le calendrier calculé par les anciens missionnaires arrivant à sa fin, et personne n'étant capable de le continuer. "Le vice-roi nous demanda s'il n'y avait

---

(1) Au T.R.P. Général 8 Août 1845. *Gén. Sin.* 2, III, 34.

(2) 24 Décembre 1846. *N.M.* 1, 437.

(3) A Mgr Mouly, Copie non datée envoyée par le P. Massa au P. Feliciani, procureur de Hong-kong, et par celui-ci à la Propagande le 27 Juillet 1849. *(Prop. Scrit ref.* t. 13).

(4) P. R. Massa au Cardinal préfet. 24 Avril 1849. (*Prop. Scrit. ref.* t. 13). — Dans une lettre du 11 Novembre 1848, le P. R. Massa affirme que les lazaristes de Hong-kong eux-mêmes, tout défavorables qu'ils fussent au projet, reconnaissaient que l'empereur semblait désirer le retour de savants européens à Pé-king *(Gén. Sin.* 2, XIII, 3)

pas moyen d'engager les missionnaires à travailler à la réforme du calendrier. (1)

Si nous remarquons que les communications faites a Mgr de Bési sont de la même époque que les édits de tolérance promulgués par Ki-yng sur la demande de M. de Lagrené (2), il n'est pas invraisemblable qu'il y ait eu à cette époque à la cour certaines velléités de se rapprocher des Européens dont la puissance venait de se manifester d'une si terrible manière dans la guerre de l'opium. Il est à noter cependant que Mgr Mouly, vicaire apostolique de Mongolie, chargé de l'administration provisoire du vicariat de Pé-king, déclara toujours n'avoir jamais eu connaissance, ni par lui-même, ni par ceux de ses prêtres qui vivaient cachés dans la capitale, de ce décret impérial, qui aurait pourtant dû avoir un certain retentissement. (3)

Quoiqu'il en soit de la réalité de ce décret impérial, Mgr de Bési y croyait. A peine arrivé à Rome, il se hâta d'envoyer à la Propagande un mémoire où il résumait les renseignements obtenus par lui, et ne cachait pas ses espérances. (4)

Ni le T. R. P. Général des jésuites, ni M. Etienne, Supérieur général des lazaristes, n'avaient été avisés par lui de cette démarche. (5)

On n'avait pas oublié en haut lieu les démarches plusieurs fois répétées des chrétiens de Pé-king sous Grégoire XVI. La communication de Mgr de Bési fut prise en considération; dès son arrivée à Rome, le P. René Massa fut mandé à la Propagande, et reçut l'ordre, aussitôt son retour en Chine, de préparer une expédition pour Pé-king. Le Père objecta que les lazaristes français étaient, sinon en possession du vicariat, au moins provisoirement chargés de son administration, depuis que M. Castro avait refusé d'en être le pasteur. (6)

C'était donc aux lazaristes qu'il fallait s'adresser; et dans le cas seulement où ils manqueraient de sujets pour la mission projetée, la Compagnie pourrait accepter agir; autrement serait, pour

(1) ***L'Empire Chinois,*** t. 1, p. 140 sqq.

(2) cf. Supra, p. 76 sq.

(3) Au P. R. Massa, 3 Mai 1849. Copie ***Prop. Scrit. ref.*** t. 13.

(4) Je n'ai pas trouvé ce mémoire à Rome. On en connait l'existence par la lettre du P. René Massa à Mgr Mouly citée plus haut.

(5) R.P. Poissemeux au T. R. P. Général, 20 Décembre 1848. ***Gén. Sin.*** 2, V, 14.

(6) cf. supra, p. 93 sq. ***Mémoires de la Congrégation de la Mission,*** t. 8, p. 872 sqq. 987 sq.

les jésuites, prendre un rôle odieux, et encourir le risque de graves dissensions, toujours à craindre dans les missions de Chine. Les représentations ne furent pas agréées, et l'ordre d'aller à Pé-king, avec le nombre voulu de compagnons idoines, fut maintenu. Le P. Massa obtint, du moins, de n'agir que d'accord avec Mgr Mouly, vicaire apostolique de Mongolie et administrateur de Pé-king; des lettres lui furent remises l'accréditant auprès du prélat, et exhortant celui-ci à faciliter par tous moyens la mission projetée. (1)

Les supérieurs de la Compagnie, pas plus que le P. Massa, n'étaient enthousisastes du projet de Pé-king. Le R. P. Poissemeux, le R. P. Rubillon, provincial de Paris, le T.R.P. Général, ne le jugeaient pas susceptible de succés. Aller à Pé-king, sans invitation formelle, sur des indices aussi vagues d'une volonté impériale, c'était s'exposer à un échec qui aurait pour toutes les missions de Chine, des conséquences graves (2). La perspective d'un conflit avec les lazaristes français leur répugnait. (3)

Cependant, l'ordre de la Propagande ayant été formel, et maintenu malgré les représentations du P. Massa, ils se décidèrent à préparer l'expédition avec tout le soin désirable. (4)

Dans ce but, deux mathématiciens de valeur, les PP. Ducis et Hélot, furent adjoints aux compagnons du P. Massa; nous avons vu comment une interprétation trop stricte du décret de la

---

(1) Je résume la lettre du P. Massa à Mgr Mouly citée plus haut d'après la copie envoyée par lui à la Propagande. Il semble difficile de douter de sa sincérité, étant donnés, et la valeur morale du missionnaire, dont je raconterai bientôt les œuvres et la mort héroïque, et le fait que ce récit devait passer sous les yeux des prélats de la Propagande qui organisèrent l'expédition de Pé-king; d'ailleurs d'autres lettres du P. Massa au T.R.P. Roothaan (***Gén. Sin.*** 2, VIII, 45, 46, XIII, 1. XIV, 1.) écrites pendant son séjour en Italie, ou depuis son retour en Chine, confirment l'exposé des faits qu'il fit à Mgr Mouly.

(2) R.P. Poissemeux au T.R.P. Général, 20 Décembre 1848, 10 Février 1849. (***Gén. Sin.*** 2, V, 14, 21). Le T. R. P. Roothaan au P. Massa, 15 Mars 1849. (***Zi.*** F. 11). "La Providence ne veut pas encore nous donner ce champ". Le R.P. Rubillon au R.P. Poissemeux, 23 Décembre 1849. "L'affaire de Pé-king me parait mal et trop vite engagée;....ne nous en mêlons plus" (***Zi.*** F. 13). Du même au T.R.P. Général 14 Juin 1849. ***Gén. Sin.*** 2, V, 19).

(3) R.P. Rubillon, lettre citée (***Gén. Sin.*** 2, V, 19). P. Lemaitre, janvier 1849. (***Gén. Sin.*** 2, V, 8.)

(4) R.P. Rubillon, lettre citée (***Gén. Sin.*** 2, V, 19.)

Propagande excluant de Chine les pères français fit rappeler d'Alexandrie le P. Hélot. (1)

Les pères, à Hong-kong, firent confidence de leur mission au P. Feliciani, procureur de la Propagande, qui s'enthousiasma pour l'idée. En revanche, le procureur des lazaristes, M. Guillet, se montra fort hostile au projet qui ne lui paraissait propre qu'à diviser les missionnaires et à attirer des persécutions sur l'Eglise de Pé-king. (2)

A Chang-hai, il fut convenu que les pères Gotteland et Augustin Massa feraient partie de l'expédition de Pé-king ; le P. René Massa partirait le premier, pour s'entendre avec Mgr Mouly, et voir de concert avec lui, s'il y avait chance de pouvoir s'introduire dans la capitale, et par quels moyens. Ses compagnons, pendant son absence, pousseraient leurs études sur la langue mandarine et les caractères ; c'est, en partie, en vue de l'expédition de Pé-king, que fut institué à Zi-ka-wei le cours supérieur de langue et de littérature chinoise dont j'ai parlé plus haut. (3)

Le P. René Massa quitta Chang-hai le 23 Octobre 1848, en compagnie du prêtre chinois Lieou, élève de la Propagande, qu'il avait amené de Rome ; une jonque de chrétiens devait le conduire au Liao-tong, d'où il s'efforcerait de gagner par terre le vicariat de Mgr Mouly.

Un peu au delà de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) des pirates assaillirent la barque, la pillèrent de fond en comble, et enlevèrent en particulier, avec les bagages du P. Massa, les lettres de la Propagande pour Mgr Mouly. Le père et ses compagnons, débarqués sur la côte du Tche-kiang, gagnèrent Ning-pouo, où ils furent charitablement accueillis par les lazaristes français ; de là, ils revinrent à Zi-ka-wei, où ils étaient rentrés le 7 Novembre 1848. (4)

---

(1) Cf. supra, p. 161.

(2) PP. René Massa et Spasiano au T. R. P. Général, Hong-kong, 19 et 26 Août 1848. *Gén. Sin.* 2, XIV, 1, 2.—P. Feliciani à la Propagande 30 Nov., 20 Décembre 1848; 27 Juillet, 21 Octobre 1849. *Prop. Scrit. ref.*, t. 12, 13. M. Guillet à M. Etienne 28 Décembre 1848, 22 Janvier 1849. (*Mém. de la Congr.* t. 8, p. 10, 22sqq.)

(3) Cf. Supra, p. 165.

(4) P.R. Massa, R.P. Poissemeux et d'autres au T.R.P. Général, oct. à Décembre 1848 *Gén. Sin.* 2, V, 9, 11.—IV, 6, 7.—XIII, 2, 3.—Le prétre Lieou à la Propagande, 25 Nov. 1848. P. Feliciani à la Propagande, 20 Décembre 1848. P. R. Massa à Mgr Mouly, copie. *Prop. Scrit. ref.* t. 12, 13. — Sica *Annales Domus Zi-ka-wei,* p. 14.

Le P.R. Massa écrivit à Mgr Mouly, pour lui faire connaitre les faits que nous venons de raconter ; il lui envoyait en même temps une copie non signée des lettres de la Propagande, qu'il avait reçue à Rome pour son usage personnel, et lui demandait des instructions. La lettre parvint au vicaire apostolique de Mongolie, qui répondit le 3 Mai 1849. Mgr Mouly manifestait un grand étonnement des nouvelles envoyées par le P. Massa ; ni lui, ni les prêtres qui vivaient cachés dans Pé-king, n'avaient entendu parler de ce prétendu décret impérial rappelant des astronomes européens ; si ce décret avait été publié, l'Empereur aurait eu, grâce aux mandarins et aux consuls de Canton et de Chang-hai, un moyen bien simple d'arriver à ses fins. En réalité Mgr de Bési avait été probablement trompé par les mandarins du Chan-tong, experts en toutes sortes de flatteries et de mensonges. D'ailleurs, si vraiment la cour pensait à reprendre l'œuvre scientifique de jadis, les lazaristes enverraient de France des sujets fort capables de la mener à bien ; la présence des jésuites n'était nullement nécessaire, et l'évêque n'en voulait à aucun prix. "Une constante expérience nous enseigne que la charité si nécessaire sera certainement diminuée ou blessée, avec scandale pour les chrétiens, si votre Révérence et ses confrères viennent à Pé-king.... Car dans ce malheureux pays il est absolument impossible que des missionnaires de deux instituts différents, d'ailleurs excellents, travaillent en même lieu, sous la même juridiction, dans l'union et la concorde". L'évêque priait que l'on ne fit plus de nouvelles tentatives pour venir à Pé-king; elles ne serviraient qu'à exciter des persécutions contre les chrétiens ; l'édit de tolérance obtenu par M. de Lagrené n'avait pas été promulgué dans la capitale, et les prêtres ne pouvaient y exercer leur ministère que dans le plus grand secret. (1)

Devant cette opposition formelle, le P. Massa jugea devoir s'abstenir de toute nouvelle démarche jusqu'à ce que la Propagande eut, de nouveau, donné des instructions ; et ses supérieurs en jugèrent de même. (2)

Mgr Mouly, M. Guillet, procureur des lazaristes à Macao, et M. Etienne, supérieur général, écrivirent de leur côté à la Propagande, en développant les mêmes considérations que le vicaire apostolique de Mongolie avait fait valoir au P. Massa. (3)

---

(1) Copie transmise à la Propagande par le P. Feliciani le 27 juil. 1849, *Prop. Scrit. ret.*, t. 13.

(2) Le. P.R. Massa à Mgr Mouly, 2 Janvier 1851. cf. infra.

(3) *Scrit. ref.* t. 13. *Mémoires de la Congrégation de la Mission,* t. 8, p. 1018 sqq. Dans sa lettre à M. Etienne, où il lui résume tous les faits que

Le P. Feliciani, procureur de Hong-kong, se montra fort mécontent de cette opposition de Mgr Mouly à un projet qui semblait beaucoup moins irréalisable que l'évêque ne le disait ; ses appréciations dans sa correspondance avec la Propagande sont dures ; mieux informé des difficultés de la situation à Péking, il les aurait sans doute atténuées : voyant que les jésuites du Kiang-nan refusaient de renouveler leur tentative pour pénétrer dans la capitale, il pensa reprendre pour son compte la négociation, en faisant présenter à Pé-king les savants missionnaires par le ministre de France en Chine ou le consul de Chang-hai. (1)

La mort de l'Empereur Tao-koang, et l'avènement de Hienfong, enlevèrent à ce projet toute chance de succès. Le 21 novembre 1850, les ministres de Tao-koang étaient disgraciés, comme ayant trahi l'état sous le règne précédent par des concessions aux Européens (2). Une xénophobie aigüe domina dès lors l'Empereur et ses ministres ; il faudra deux expéditions pour les forcer à reprendre avec l'Europe des relations honnètes ; et le projet d'établissement scientifique à Pé-king reviendra alors sur l'eau, avec de tout autres chances de succès. (3)

Un pénible incident obligea, l'année suivante, Mgr Mouly, à avoir avec les pères du Kiang-nan une explication définitive, au sujet des faits que nous venons de raconter. Un des prêtres séculiers du diocèse de Nan-king, grâce auxquels la Compagnie de Jésus y était revenue, écrivit, de son propre mouvement, à un ami de Pé-king, pour l'inviter à faire rappeler de même les jésuites dans la capitale. Le prêtre pékinois montra à Mgr Mouly

---

nous venons de raconter, Mgr Mouly accuse les jésuites en général, et le P.R. Massa en particulier, d'avoir accrédité à Rome un faux bruit "que l'Empereur désirait des astronomes de leur société", et de "s'être fait envoyer à Pé-king par la Sacrée Congrégation" (4 Mai 1849; *Mémoires,* p. 1018 sq.) Ce sont de simples hypothéses. L'évêque n'avait pas alors d'autre donnée sur les faits que la lettre du P.R. Massa ; on nous permettra de nous en tenir à celle-ci. Le P. Feliciani, bien au courant de tous les détails de l'affaire, écrivait plusieurs mois après: "Lazaristi sono intimanente persuasi che gli gesuiti stessi hanno demandati di andare a Pekino per cosi occupare la sua missione; il che e totalmente falso" (27 Juillet 1849; *Prop. Scrit. ref.* t. 13.)

(1) Même lettre, et 22 février 1850; *Scrit. ref.* t. 13.

(2) Lettre de M. Guillet, procureur des lazaristes à Macao, le 25 février 1851, citée dans les *Mémoires de la Congrégation de la Mission,* t. 8, 1029 sqq.

(3) Cf. infra.

cette lettre, en même temps qu'une autre, non relative à la même affaire, qu'il avait reçue d'un jésuite de Chine. Le vicaire apostolique crut voir là une nouvelle intrigue des pères du Kiang-nan, et envoya au P.R. Massa, le 8 Novembre 1850, des récriminations très dures, se plaignant des procédés par lesquels la Compagnie aurait cherché en 1848, et chercherait encore, a évincer les lazaristes de Pé-king.

Le P. Massa protesta avec indignation contre la facilité avec laquelle le vicaire apostolique croyait aux renseignements erronnés, pour ne pas dire "aux perfides mensonges" venus des indigènes, alors que l'honneur de religieux et de missionnaires était en jeu. "Je vous donne ma parole que jamais un de nous n'a écrit rien de tel, ni tenté indirectement une pareille démarche...... Avions nous besoin du concours d'un missionnaire chinois, qui nous aurait, de son autorité privée, fait inviter à venir à Pé-king, alors que, si nous l'avions voulu, nous eussions pu, de plein droit, y venir quand la Propagande nous y envoya. Ce n'est pas parce que des pirates m'empêchèrent une fois de faire ce voyage que je n'aurais pu le reprendre. C'est la seule autorité de votre Grandeur qui m'en a détourné......Si j'avais eu l'intention que votre Grandeur me prête, je me serais conduit d'une toute autre façon quand j'étais à Rome." (1)

Le R. P. Poissemeux, supérieur de la mission jugea qu'il devait intervenir, et "défendre......l'honneur attaqué de la Compagnie de Jésus". Il écrivit donc à Mgr Mouly une longue lettre dans laquelle, résumant sa correspondance avec Rome, il établissait la vérité des faits, sur l'expédition de 1848. "J'oserai témoigner mon étonnement que, dans toutes ses lettres, votre Grandeur semble constamment faire abstraction de la connaissance, qu'elle a pourtant, de la nature et des circonstances de cette prétendue entreprise de la Compagnie de Jésus sur Pé-king... Je crois donc devoir vous prévenir, Monseigneur, que si vous trouviez à l'avenir quelque chose à reprendre dans ce qui s'est fait, vous êtes instamment prié par nous d'en adresser les reproches à la Sacrée Congrégation elle-même, et non plus aux pères de la Compagnie de Jésus, qui n'y ont été pour rien, dont moi, leur supérieur, ai pu craindre quelque temps de m'être exposé à déplaire à la Sacrée Congrégation, en n'exécutant pas à la lettre ses ordres, tout positifs qu'ils étaient." (2)

---

(1) 2 Janvier 1851. Copie envoyée au T. R. P. Général. ***Gén. Sin.*** 2, XIII, 5.

(2) De fait, dans sa correspondance avec la Propagande, le P. Féliciani se montre peu satisfait du manque de zèle des jésuites du Kiang-nan à

Quant aux démarches nouvelles dont Mgr Mouly se plaint, "Votre Grandeur me permettra encore, le l'espère, de lui témoigner toute la peine que ses soupçons me font, et lui dire en toute franchise, ... que je ne puis m'empêcher de penser qu'il eut été plus charitable de ne pas s'en rapporter aux témoignages sans preuves, j'en suis sur, d'une seule personne, quelque digne de foi qu'elle la puisse croire, pour accuser "*in globo*" tous les pères de la Compagnie qui sont ici, "Reverendos Patres Societatis Jesu scripsisse Pekinum". Ces termes là sont bien blessants, Monseigneur, surtout par leur généralité en pareille matière. Non, Monseigneur, les pères de la Compagnie de Jésus, et en particulier le P.R. Massa, n'ont écrit à qui que ce soit à Pé-king, ni directement, ni indirectement, et c'est avec la plus ferme assurance, et avec une parfaite connaissance des sentiments et des actes de tous mes frères, que je ne balance pas à l'affirmer à votre Grandeur, et à la conjurer, sur notre honneur sacerdotal, de ne plus nous en accuser ni soupçonner. Si, sans notre participation et à notre insu, des chrétiens de votre diocèse, ou même des prêtres, quels qu'ils soient, de votre diocèse ou d'ailleurs, et même du Kiang-nan, étrangers à la Compagnie, ont pu jamais témoigner le désir ou l'espoir de nous voir rentrer à Pé-king, ou même demander positivement notre retour dans cette capitale, nous n'avons pas à nous en occuper, nous n'y sommes pour rien, je l'affirme de nouveau. Comme aussi j'en laisse, en mon nom et au nom de tous les miens, la responsabilité tout entière à qui de droit." (1)

Mgr Mouly répondit le 1er Mars 1851, en expliquant comment sa bonne foi avait pu être surprise. "Veuillez être persuadé que je n'ai pas cru aussi facilement qu'il vous l'a paru ce que j'ai écrit au R.P. René Massa; et que, tout bien considéré, je ne pouvais être plus charitable, sans manquer à l'obligation que j'ai de maintenir dans ce diocèse la paix et le concorde, si nécessaires au bien spirituel de mes administrés. J'ai entre les mains des écrits véridiques qui justifient pleinement ma conduite à votre égard. Ici, vous me permettrez de vous faire observez à mon tour, Mon Très Révérend Père, que vous n'avez pas la parfaite connaissance des sentiments et des actes de vos frères, quand vous m'écrivez, avec la plus ferme assurance, qu'aucun d'eux n'a écrit à qui que ce soit à Pé-king, ni directement ni indirectement.

---

reprendre l'expédition de Pé-king, après le déboire du P.R. Massa, et il se résout pour cette cause, à pousser l'affaire pour son compte (Lettre citée du 27 Juillet 1849. *Scrit. ref.* t, 13).

(1) 6 Janvier 1851. Copie envoyée au T.R.P. Général, *Gén. Sin.* 2, XIII, 6.

J'ai lu, de mes propres yeux, des lettres originales d'un R.P. de votre Compagnie, en Chine, écrites à Pé-king, à ce même prêtre sollicité de faire venir dans cette capitale les Réverends Pères de la Compagnie, ce que le Révérend Père n'a pas osé directement. Mon amour pour la vérité, et pour votre respectable Société, m'oblige, au moins à avouer franchement que la lettre sollicitant directement le susdit prêtre de ce diocèse de vous appeler à Pé-king, est d'un prêtre du Kiang-nan, votre ami dévoué. Que vous, mon Révérend Père, ni avec votre agrément un des vôtres, ne soyez pour rien dans cette affaire, j'aime à le croire actuellement, puisque vous me l'assurez; mais avant votre protestation, j'ai pu prudemment croire le contraire, et pu attribuer au corps l'acte d'un de ses membres. (1)

L'évêque reprenait ensuites les arguments qu'il avait donnés au P. Massa contre la venue des jésuites à Pé-king, et se plaignait que les jésuites ne les eussent pas fait suffisamment valoir à la Propagande. Il concluait par des protestations "d'estime et d'attachement malgré tout." (2)

Quelques mois plus tard, Mgr Mouly eut occasion de venir à Chang-hai; il vit longuement les pères de Zi-ka-wei, et les soupçons qu'il avait conçus disparurent devant leurs explications; il donna alors à la Compagnie la plus grande marque de confiance en l'invitant à venir prendre sa part de l'administration du Tche-li pour laquelle il ne trouvait pas son personnel suffisamment nombreux.

Ce séjour eut lieu dans les derniers mois de 1851 ; il se rattache à une série d'évènements qui eurent une certaine importance pour l'avenir des missions de Chine.

A la suite des traités passés entre le Céleste Empire et les diverses nations européennes, et des édits de tolérance obtenus par M. de Lagrené, la Propagande pensa que le moment était venu de donner aux missions de Chine une constitution qui pourrait favoriser les progrès de l'apostolat. (3)

---

(1) *Mémoires de la Congrégation de la Mission,* t, 8, p. 1024. Je suppose que le prêtre du Kiang-nan. dont l'intervention intempestive nécessita cette pénible explication, est celui dont il est question dans une lettre du R. P. Poissemeux, au R. P. Provincial, 7 Juin 1849 (*Franc.* 2667); le doyen des prêtres séculiers de Pé-king était son oncle.

(2) *Mémoires de la Congrégation de la Mission,* t, 8. p. 1024.

(3) L'historique que je donne ici de la réunion épiscopale de Chang-hai est emprunté à une relation sur l'histoire et l'état des missions de Chine, présentée à la Congrégation de la Propagande en Avril 1874. ***Relazione***

Le 11 Mai 1848, la Congrégation particulière pour les affaires de Chine approuva le projet d'un synode des vicaires apostoliques de l'Empire, qui se réunirait à Hong-kong, pour délibérer sur plusieurs questions graves intéressant l'évangélisation du pays. L'initiative du projet était due à Mgr Forcade, des missions Etrangères, évêque de Sames, nommé vicaire apostolique du Japon, et qui, en attendant la possibilité de pénétrer dans son vicariat, gérait la préfecture apostolique de Hong-kong. (1)

Tous les vicaires apostoliques de Chine reçurent notification du projet, et communication d'un questionnaire en trente-quatre articles qu'ils étaient priés d'examiner soigneusement avant la réunion du synode. (2)

Plusieurs d'entre eux élevèrent des objections contre le projet de concile à Hong-kong; les vicaires apostoliques de l'intérieur, encore obligés à de grandes précautions, pourraient difficilement s'y rendre, et le gouvernement chinois prendrait probablement ombrage de cette réunion des chefs de missions sur un territoire récemment enlevé par l'Angleterre à l'Empire. M. de Courcelles, ambassadeur de France auprès du Saint Siège, appuya leurs représentations, et une nouvelle congrégation particulière, tenue le 28 Mai 1850, renonça au projet de concile à Hong-kong.

Cependant des réunions particulières de vicaires apostoliques offraient moins d'inconvénients (3), et pouvaient avoir les mêmes avantages. Plusieurs se tinrent en 1851. Celle de Chang-hai dut à certaines circonstances une importance particulière. Cette même année, M. Poussou, assistant de la congrégation de la Mission, délégué par M. Etienne, Supérieur Général, vint en Chine, et réunit à Ning-pouo les vicaires apostoliques lazaristes pour délibérer sur l'état des missions confiées à leurs Société. (4)

---

generale, con rapporto e sommario, sopra l'origine, i progresi, e le stato presente delle missioni di cina e dei regni adjacenti. Aprile 1874. (*Acta Congreg. Genéral.* 1874. p. 2. Cina fol. 59 sqq.)

(1) Marbot. *Vie de Mgr Forcade,* p. 173 sq Paris 1886.

(2) C'est alors qu'il fut question, sur la proposition du P. Feliciani, procureur de la Propagande à Hong-kong, de faire présider le synode projeté par Mgr de Bési. (Cf. supra, p. 108.)

(3) Le R.P. Féliciani, procureur de la Propagande à Hong-kong, en lança l'idée dans une lettre du 28 Août 1851, citée dans le prologue du procès verbal de l'Assemblée de Chang-hai.

(4) *Mémoires de la Congrégation de la Mission,* t. 8, p. 1057 sq. *Annales de la Congrégation de la Mission,* t. 16, p. 321 sqq.

La circonstance parut favorable à Mgr Maresca, administrateur de Nan-king, pour tenir à Chang-hai une réunion qui, sans aucun caractère officiel, examinerait les articles du. questionnaire de la Propagande, et enverrait à Rome le résultat de ses délibérations. (1)

Il invita donc les quatres vicaires apostoliques lazaristes qui avaient pris part à l'assemblée de Ning-pouo, et Mgr Forcade, évêque de Samos, et vicaire apostolique du Japon, à se réunir à Chang-hai pour mettre en commun leurs idées sur les questions proposées par Rome. Mgr Danicourt, vicaire apostolique du Tché-kiang, retenu par des affaires importantes, ne put prendre part aux délibérations, mais le procès verbal lui fut soumis, et il l'approuva et le souscrivit. De plus, Mgr Novella, O. S. F., coadjuteur du Hou-koang, alors de passage à Chang-hai, où il devait s'embarquer pour l'Europe, exprima à NN. SS. Maresca et Spelta, avant l'ouverture de l'assemblée, ses idées sur les matières à traiter. Bien que la réunion de Chang-hai n'ait compté que six membres, c'est donc, en réalité, l'avis de huit vicaires apostoliques, représentant toutes les missions de la Chine orientale, qu'exprime le procès verbal.

Le 7 Novembre 1851, se réunirent à Chang-hai, dans la maison épiscopale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) (2), NN. SS. Mouly, vicaire apostolique de Mongolie et administrateur de Pé-king, Baldus, vicaire apostolique du Ho-nan, Forcade, vicaire apostolique du Japon, Maresca, administrateur de Nan-king, Daguin, coadjuteur de Mongolie, et Spelta, coadjuteur de Nan-king. Ils tinrent douze réunions, et terminèrent leurs délibérations le 3 Décembre, fête de St François Xavier.

---

(1) Je résume brièvement le volumineux et intéressant mémoire conservé à la Propagande, *Scrit. ref.* t. 14. ***Responsa sex episcoporum simul in civitate Shang-hai congregatorum ad questiones XXXIV. a sacra congregatione de propaganda fide omnibus episcopis sinarum finitimorumque regnorum propositas. Congressibus XII. 1851.*** Il est grandement loué dans le rapport fait en 1874 à la congrégation générale de la Propagande, et plusieurs décisions postérieures de la Sacrée Congrégation se sont inspirées des idées qui y sont proposées.

(2) C'est une étrange erreur que de qualifier l'assemblée de Chang-hai de "Concile de Zi-ka-wei"; elle ne fut pas un concile, et ne se tint pas à Zi-ka-wei. Seuls les évêques y prirent part; aucun jésuite n'y fut admis; seulement, Mgr Spelta demanda au R.P. Broullion, le nouveau supérieur de la mission, son avis sur les questions proposées par la Propagande. (7 Octobre 1851; ***Gén. Sin.*** 3, I, 12).

Entre temps, de belles fêtes dont nous reparlerons ailleurs, les réunirent à Zi-ka-wei. Mgr Maresca présida les délibérations ; Mgr Forcade fit fonctions de secrétaire.

Le programme de la Propagande passait en revue tous les sujets qui pouvaient alors offrir quelques difficultés, pour la conduite des missions de Chine ; tel de ces sujets est encore aujourd'hui fort actuel ; il y a donc, je crois, intèrêt à résumer brièvement le procès verbal de l'assemblée de Chang-hai.

La première question qui se pose est celle de l'établissement de la hiérarchie. Les évêques, à l'unanimité sauf un, déclarent absolument convenable et souhaitable l'institution d'évêques en Chine selon la forme ordinaire et canonique de l'Eglise ; elle donnerait plus d'autorité aux chefs des missions sur leurs clergés, sur leurs fidèles, et devant les mandarins ; elle permettrait la réunion de conciles provinciaux fort utiles pour établir l'uniformité entre les diverses parties d'une même province ecclésiastique de l'Empire. Mgr Baldus soutint la thèse contraire, et déclara que, dans l'état actuel de la Chine, la dépendance immédiate des vicaires apostoliques de la Propagande était plus favorable à l'apostolat ; quant à la réunion régulière des conciles provinciaux, lomgtemps encore les vexations des mandarins la rendraient impossible.

Le projet proposé par la Propagande, et qui ne comportait que trois archevèques pour l'Empire chinois, la Corée et le Japon, parait insuffisant, et les provinces ecclésiastiques doivent être multipliées. Dans l'établissement des diocèses, il faut tenir compte des divisions civiles, en préfectures et sous-préfectures, auxquelles le peuple est accoutumé. On doit tendre à ce que chacune des provinces chinoises ait un siège archiépiscopal et chaque préfecture un siège épiscopal. En attendant, on pourrait instituer six archevéchés ; Pé-king (Tché-li, Chan-tong, Mongolie, Mandchourie); Si-ngan fou (Chen-si, Chan-si, Kan-sou); Ou-tch'ang fou (Hou-pé, Hou-nan, Ho-nan) ; Tch'eng-tou fou (Se-tch'oan. Yun-nan, Koei-tcheou) ; Nan-king (Kiang-sou, partagé en deux évèchés, le second à Yang-tcheou fou ; Kiang-si) ; Fou-tcheou (Fou-kien, Tche-kiang, Koang-tong et Koang-si). Plus tard, un archevèque spécial pourrait être donné à la Mandchourie et à la Mongolie quand le nombre des chrétiens y serait suffisant. (1)

---

(1) Il est intéressant de comparer ce projet avec la division actuelle des vicariats apostoliques de Chine en cinq régions; je parlerai plus bas de celle-ci. A la Propagande sont conservés les procès verbaux d'autres assemblées de

La Corée et le Japon doivent être laissés en dehors de la hiérarchie ecclésiastique chinoise.

Dans les élections archiépiscopales, les évêques de la Province, et tous les prêtres européens et indigènes de l'archidiocèse, pourront être électeurs; "seuls les évêques de la province et les prêtres européens de l'archidiocèse seront éligibles." Dans les élections épiscopales, tous les prêtres, européens et indigènes, du diocèse pourront être électeurs, "tous les prêtres du diocèse, européens ou indigènes, et eux seuls, seront éligibles, avec cette différence que, pour l'élection d'un prêtre européen, les deux tiers des suffrages, quels qu'ils soient, suffiront; pour celle d'un indigène, tous les suffrages des prêtres européens, sans exception, devront se trouver dans les deux tiers qu'il aura obtenus." L'examen de l'élection appartient à l'archevêque, dans le cas d'une élection épiscopale, au plus ancien évêque de la province, dans le cas d'une élection archiépiscopale.

La formation du clergé indigène attire ensuite l'attention des évêques. A l'unanimité ils repoussent l'idée d'abréger les études sacrées pour les natifs d'un âge plus avancé qui se présenteraient aux ordres; ils seront plus utilement employés comme catéchistes, sauf exceptions, dont l'évêque restera juge. A l'unanimité on decide que dans les séminaires la langue nationale devra être cultivée avec soin, mais que les jeunes clercs indigènes ne devront pas prendre les grades, à cause de la tentation, toujours présente pour les lettrés, de cérémonies défendues par l'Eglise, et de l'orgueil toujours à redouter.

Généralement il ne convient pas d'envoyer de jeunes indigènes étudier en Europe, si l'on excepte le collège des chinois à Naples, créé pour eux, et soumis à un régime spécial. (1)

Quand à la fondation d'un séminaire central, dans un port ouvert comme Chang-hai, où les études pourraient être beaucoup plus poussées que dans les séminaires diocèsains, Mgr Forcade la préconise; les autres la reconnaissent "excellente en théorie, mais pratiquement impossible pour le moment pour bien des causes."

Les évêques jugent bonne et utile la pratique de faire servir comme catéchistes les jeunes clercs avant de les admettre aux

vicaires apostoliques tenues en 1851 et 1852; elles sont généralement moins favorables que celle de Chang-hai à l'établissement de la hiérarchie en Chine.

(1) Mgr Mouly proposait que, du moins, quelques jeunes prêtres chinois particuliérement doués pussent aller à Rome prendre leurs grades; les autres évêques se montrent peu favorables au projet.

ordres, mais ne veulent pas l'imposer; il en est de même pour celle de soumettre les jeunes prêtres indigènes à la direction d'un missionnaire européen expérimenté, pendant les premières années de leur sacerdoce.

La formation des catéchistes est presqu'aussi importante que celle du clergé; "le bien ou le mal d'une mission dépend en grande partie des catéchistes", tous jugent excellente en soi, mais difficilement réalisable dans tous les vicariats, la formation de "collèges" ou d'écoles normales où ces utiles auxiliaires recevraient une formation spéciale. Les catéchistes mariés sont généralement préférables aux célibataires.

La question de la propriété ecclésiastique dans les missions qui, nous l'avons vu, avait été une des causes principales de rupture entre Mgr de Bési et les jésuites (1) est discutée à fond. Le onzième article du questionnaire de la Propagande la posait ainsi : "Convient-il que l'évêque et ses missionnaires, à quelque ordre ou communauté qu'ils appartiennent, mettent en commun toutes les aumônes qu'ils reçoivent, de telle sorte que, pour tout le temporel, les missionnaires dépendent uniquement de l'évêque, et lui rendent compte de toutes les aumônes reçues, à quelque titre que ce soit". La réponse est négative "à l'unanimité et immédiatement". (2)

Pareille mesure serait contraire à toute discipline ecclésiastique; elle tarirait presque infailliblement la plus grande partie des aumônes des fidèles, "quel ordre, quel institut religieux consentirait à octroyer aux siens des fonds dont un étranger devrait avoir la pleine administration"; jamais un grand nombre de missionnaires n'accepteraient cette dépendance de l'évêque, et l'imposer serait tarir la plupart des vocations (3); la mesure proposée serait fort dangereuse; un bon évêque peut-être un mauvais administrateur financier, et, s'il est seul maitre de la disposition des fonds, il peut ruiner pour des années les ressources d'une mission. Les prélats observent que "le temporel parait actuellement bien réglé dans les missions de Chine, selon les règles propres à chaque institut religieux ou mission; on ne voit donc rien à changer".

Pas de règle à établir pour faire la mission dans les chrétientés. Aucune nécessité d'avoir un catéchisme unique pour

---

(1) cf. supra, p. 98.

(2) "Minime expedit; ita omnes una properaque voce" (responsum XI).

(3) Me trompé-je en voyant dans cette réponse un souvenir du mémoire du R. P. Gotteland à Mgr de Bési, dont certainement NN. SS. Maresca et Spelta avaient connaissance (cf. supra, p. 98 sq.)

toute la Chine. Les formules de prières ne sont pas à modifier, et les mots latins eux-mêmes insérés par les anciens missionnaires dans ces formules, doivent être conservés; les chrétiens les comprennent et y sont habitués; les remplacer par des mots chinois, dont une accentuation défectueuse suffit à changer le sens, aurait les plus graves inconvénients, et la validité de la forme du baptême, par exemple, pourrait souvent être en danger.

A l'unanimité les évêques repoussent la traduction des prières, et même du catéchisme, du mandarin et du style poétique en dialecte vulgaire de chaque région. Le catéchisme est suffisamment simple, et compris des fidèles; les prières sont rédigées en style poétique, mais on les explique aux fidèles, et ils sont dans la situation de tant de chrétiens des classes populaires en Europe qui récitent leurs prières en latin; des prières en dialecte vulgaire seraient méprisées de tous, et surtout des lettrés. Aucun besoin d'uniformité dans les facultés à accorder aux missionnaires, et dans les vètements sacrés; l'usage du tsikin (bonnet carré que garde le prêtre en célèbrant la messe) doit être conservé, et rétabli là où il fut aboli; c'est une concession nécessaire, aujourd'hui comme jadis, aux mœurs du pays; c'est une conséquence nécessaire de l'usage, universel parmi les missionnaires, de se faire raser la tête à la chinoise; Mgr Mouly est le seul à opiner qu'il faudrait faire tomber peu à peu l'usage du tsikin, et une discussion assez vive s'engage entre Mgr Baldus et lui à ce sujet. En revanche tous s'entendent pour demander au Souverain Pontife que les évêques de Chine puissent garder la mitre pendant toute la durée des fonctions sacrées, afin de n'être pas forcés de l'échanger continuellement avec le tsikin.

Aucune nécessité d'un calendrier, commun à toutes les missions de Chine, pour les fêtes, les jours de jeûne et d'abstinence; chaque évêque publiera le sien, d'après les facultés qu'il aura obtenues de Rome. Il y a lieu de demander au Saint Père l'extension à tous les habitants de la Chine, même européens, des dispenses en matière de jeûnes, jusque là concédées aux seuls indigènes. Les associations et congrégrations pieuses sont fortement recommandées, comme s'adaptant à merveille aux mœurs chinoises. On conseillera aux femmes de se couvrir la tête d'un voile pour assister aux offices et s'approcher des sacrements, mais on ne saurait faire de cette pratique une obligation générale. D'ordinaire les femmes ne doivent pas chanter seules les prières à l'église; on peut admettre leur chant alterné avec celui des hommes. (1)

---

(1) On se rappelle les difficultés de Mgr de Bési à ce sujet; cf. supra, p. 91 sq.

De vrais abus se sont introduits à l'occasion de la perception des subsides en argent ou en nature que les chrétiens offrent à leurs missionnaires; chaque évêque devra y veiller de près. La pratique des pénitences publiques doit être conservée, comme efficace et bien acceptée des chinois; l'évêque se réservera l'imposition des plus graves; les amendes pécuniaires, en punition de certaines fautes, "ne doivent être imposées que rarement, aux seuls riches, et appliquées, tous le sachant avec évidence, à des usages pieux; par ailleurs elles sont parfois nécessaires pour des chinois, certains avares ne sont touchés que par cette pénitence". Les vierges doivent être surveillées de près, soit qu'elles vivent en communautés, soit qu'elles habitent dans leurs familles. Il n'y a pas lieu de publier encore en Chine le décret *Tametsi* du concile de Trente déclarant invalides les mariages clandestins, mais on fera soigneusement observer les règles catholiques sur la matière. L'usage chinois, source de tant de fautes et d'abus, de fiancer les enfants tout jeunes, et d'élever la petite fiancée dans la maison de ses futurs beaux-parents, tend à s'atténuer parmi les chrétiens; on le combattra persévéramment et prudemment.

L'effroyable usure qui se pratique dans le céleste Empire attire l'attention des évêques; ils déclarent que l'intérêt légal de 30 °/° peut être perçu par les chrétiens, mais que dans les régions où le taux habituel est moindre, il faut se conformer à l'usage des honnêtes négociants. Il y aurait lieu de demander à la Sacrée Congrégation de la Propagande de rapporter la condamnation portée en 1781, et renouvelée par le synode du Se-tch'oan, contre certains contrats chinois; elle semble avoir été causée par un exposé inexact.

La dernière question proposée par la Propagande était celle des écoles, et des principaux moyens de les promouvoir. La réponse est donnée avec une sincérité qui ne manque pas de malice. "Le souci des écoles à fonder est de tous les jours pour les évêques; en plus d'un vicariat l'œuvre est déjà en si bonne voie que dans la seule province du Kiang-nan 140 écoles de garçons ou de filles sont actuellement ouvertes. Nous ne voyons aucun meilleur moyen pour promouvoir une institution si nécessaire qu'un peu plus de générosité envers les évêques de la part de nos excellents procureurs, si la chose est possible". (1)

Un certain nombre de cas de conscience relatifs à l'usage de fumer l'opium, ou à la vente de cette drogue, sont enfin résolus, et l'assemblée termine ses séances par une solennelle profession d'obéissance "à notre très Saint Seigneur et Père le Pape Pie IX, seul et bon pasteur des brebis et des agneaux". Mgr Forcade

(1) Responsum XXXIV.

fut désigné pour porter à Rome le procès-verbal des délibérations de l'assemblée; il s'arrèta à Ning-pouo, où Mgr Danicourt, vicaire apostolique du Tche-kiang, "après un mur examen, approuva pleinement et souscrivit" cette pièce importante, le 20 Décembre 1851. (1)

Pendant la présence des évêques à Chang-hai deux graves affaires s'amorcèrent qui eurent des conséquences pour l'avenir de la mission du Kiang-nan.

Les vicaires apostoliques lazaristes, nous l'avons vu, s'étaient réunis à Ning-pouo, sous la présidence de M. Poussou, assistant de la Congrégation, pour traiter des intérêts des missions qui leur étaient confiées (2). Ils s'étaient demandé, en particulier, s'ils avaient le personnel et les ressources suffisantes pour l'administration de leurs immenses territoires, et avaient conclu négativement. Pour le diocèse de Pé-king surtout, dont Mgr Mouly avait l'administration provisoire, ses collègues trouvaient que leur congrégation n'en pouvait conserver la charge entière, et ils étaient d'avis de ne garder que les districts confiés jadis à la mission française, lesquels auraient formé un vicariat apostolique distinct; le reste du diocèse aurait continué à être gouverné par les lazaristes portugais, comme par le passé. (3)

Mgr Mouly jugeait "que cette division et ces limites ne pouvaient convenir", et d'ailleurs que les lazaristes portugais étaient, et seraient longtemps encore, incapables de reprendre l'administration du diocèse de Pé-king. Il conçut un autre plan "diviser la province du Pé Tche-li en trois, et en donner deux parties aux deux corporations, qui peuvent désirer le plus s'établir en cette province, et les plus capables de faire prospérer l'œuvre de Dieu dans le lot qui leur échouerait en partage" (4). Ainsi, continuait-il, "avec toute notre ancienne mission française, nous conservions le diocèse de Pé-king, dont nous avons l'administration, avec ses localités les plus essentielles et les plus importantes, Pé-king, T'ien-tsin, et Pao-ting fou, et nous ne cèdions aux autres que les pays sud, sud-ouest, et sud-est, de la province avec les chrétiens qu'ils renferment. (5)

---

(1) *Responsa sex episcoporum,* appendice.

(2) cf. supra, p. 189.

(3) Mgr Mouly à M. Etienne, Supérieur Général, 8 Septembre 1856, donnant tout l'historique de ces négociations. *Mémoires de la Congrégation de la Mission,* t. 8, p. 1075 sq.

(4) *Lettre citée,* p. 1075.

(5) *Ibid.* p. 1076.

Ne pouvant consulter ses confrères de Pé-king, dont il était éloigné pour plusieurs mois encore, Mgr Mouly prit, du moins, l'avis de son coadjuteur, Mgr Daguin, présent avec lui à Chang-hai, et celui-ci approuva le projet (1). En conséquence, le 20 Décembre 1851, l'administrateur de Pé-king, adresse de Chang-hai au cardinal préfet de la Propagande un plan de division du diocèse dans lequel le Tche-li *occidental* était attribué à la Compagnie de Jésus, le Tche-li *oriental* aux Missions Etrangères ; il proposait comme vicaire apostolique le R.P. Gotteland pour le premier, M. Berneux, missionnaire de Mandchourie pour le second. (2)

Pour ne pas froisser le Portugal, avec lequel on espérait toujours pouvoir conclure un Concordat, la Propagande ne donna pas alors suite à l'affaire, se contentant de communiquer le projet aux sociétés religieuses intéressées (3). En 1856, le plan de Mgr Mouly sera exécuté avec des modifications dont je donnerai alors l'histoire.

A la même époque, la mission du Japon semblait devoir s'ouvrir pour les jésuites français. Mgr Forcade, évêque de Samos, vicaire apostolique de cet empire, n'avait pu encore pénétrer dans son vicariat. Plusieurs fois, au cours de ses pérégrinations, (1847 à 1851), il était venu à Chang-hai, et avait vu de près les œuvres de la mission. L'idée lui vint d'appeler au Japon, sans en exclure pour cela les pères des Missions Etrangères (4), quelques uns des jésuites du Kiang-nan, dès que l'empire du soleil levant s'ouvrirait au commerce européen. Il avait, pour cela, tout pouvoir. En effet, dans une lettre qu'il avait reçue de

---

(1) *Ibid.* p. 1075.

(2) *Prop. Acta congreg. partic.* t. 24. (1856), p. 472 sqq.

(3) *Prop. Act. congr. partic.* t. 24 (1856), p. 418sqq. Rapport sur toute la question. Je n'ai trouvé aucune trace, dans la correspondance de la mission avec Rome ou avec Paris, d'une communication que Mgr Mouly aurait faite de ses intentions aux Pères du Kiang-nan pendant son séjour à Chang-hai. Les premières nouvelles qu'on en rencontre viennent de Rome, après la communication des projets de Mgr Mouly faite par la Propagande au T.R.P. Général (R.P. Rubillon assistant de France, 11 Août 1854, *Zi.* F. 13)

(4) Ce point délicat est formellement affirmé dans le rapport de Mgr Forcade au cardinal préfet, le 9 Avril 1852. "Je ne prétends pas exclure de la mission du Japon les missionnaires du séminaire de Paris. Je n'ai pas plus besoin d'être membre de leur corps, pour les admettre dans ma mission, que je n'ai besoin d'être membre de la Compagnie de Jésus pour y recevoir les jésuites, et je n'ai jamais manifesté à ces messieurs aucune intention de les

la Propagande peu de mois auparavant, se trouvait cette phrase: "Si vous pouvez vous procurer des ouvriers capables pour le Japon, vous êtes exhorté à n'en pas laisser manquer ce pays, sans qu'aucune considération humaine vous guide dans leur choix". (1)

Durant son séjour à Chang-hai, à l'occasion de la réunion de 1851, il offrit au R. P. Broullion, supérieur de la mission, des lettres de vicaire général pour le Japon. Obligé de rentrer en Europe pour rétablir sa santé, ruinée par les fatigues et les privations de son long et rude séjour aux îles Lieou-kieou (2), il pourvoyait ainsi au bien du vicariat qui lui avait été confié, en lui préparant des ouvriers capables de l'évangéliser dès que l'accès en serait possible. M. Mahon, des Missions Etrangères, compagnon de l'évêque, gardait d'ailleurs également des pouvoirs pour le Japon. (3)

Le R. P. Broullion hésita beaucoup avant d'accepter les pouvoirs que lui offrait le vicaire apostolique. La Compagnie, tous le savaient, et les archives du Kiang-nan en faisaient foi, avait été envoyée en Chine par la Propagande pour préparer une expédition au Japon dès qu'elle serait possible (4). Lorsque le 2 octobre 1845, Mgr Forcade, déposé depuis deux ans par le commandant Duplan sur la côte des îles Lieou-kieou, sans avoir pu y faire d'apostolat, fut nommé vicaire apostolique du Japon (5), le R. P. Gotteland écrivit au T. R. P. Général pour savoir si cette nomination annulait la mission jadis donnée à la

---

rejeter. J'ai laissé au contraire à M. Mahon, le seul missionnaire que j'eusse avec moi, tous les pouvoirs que je lui avais précédemment donnés; et, s'il y a lieu plus tard, nous ne refuserons sans doute pas à d'autres de semblables pouvoirs". (*Prop. Scrit. ref.* t. 14.)

(1) Lettre du 30 Septembre 1850 citée dans le même rapport. "Quod si operarios aliquos praemittere posse occurrat, caveas, rogamus, ne humano quovis obtentu religionis auxiliis eam (Japonicam nempe gentem) diutius destitui patiaris. "Une copie de cette lettre, aussi bien que de tous les autres pouvoirs et instructions reçus de Rome par Mgr Forcade, fut remise par lui au R.P. Broullion, supérieur de la mission du Kiang-nan, et est conservée a Zi-ka-wei (*Zi.* E, 5).

(2) Rapport cité plus haut au cardinal préfet. Cf. Marbot, *Vie de Mgr Forcade* p. 101, 203 sqq.

(3) cf. rapport cité plus haut.

(4) cf. supra, p. 38.

(5) Marbot. *Vie de Mgr Forcade,* p. 110.

Compagnie (1); le T.R.P. Roothaan transmit sa lettre à la Propagande, en même temps qu'une copie des instructions de 1840 et 1842 (2). Le 18 février 1847, l'archevêque de Thessalonique, secrétaire de la Propagande, répondit que la nomination de Mgr Forcade lui donnait tout pouvoir de prendre les moyens qu'il jugerait convenables pour pénétrer au Japon, et y établir une mission (3) : Les instructions données en 1850 à Mgr Forcade, et dont une copie fut transmise par lui au R.P. Broullion, supposent clairement qu'il pourra, le cas échéant, recruter des collaborateurs en dehors du corps des Missions Etrangères. (4)

Mgr Maresca exhortait vivement les pères à accepter cette occasion de rentrer dans une mission consacrée par le sang de tant de martyrs de la Compagnie (5). Le P. Feliciani, procureur de Hong-kong, jugeait qu'il y avait place, au Japon, pour deux sociétés religieuses, travaillant dans des portions différentes du pays, et pouvant fournir plus tard le personnel de deux vicariats apostoliques. (6)

De l'avis de sa consulte, le R.P. Broullion se résolut à accepter provisoirement, et sous réserve de la ratification du T.R.P. Général et de la Propagande, l'offre de Mgr Forcade. (7)

Sous les mêmes réserves, il accepta les conditions proposées par l'évêque, et qui concernaient les secours en hommes et en fonds que la Compagnie destinerait au service de la mission du Japon dès que celle-ci serait ouverte. (8)

Il mit enfin à la disposition de l'évêque, privé de toutes ressources, la somme dont il avait besoin pour son voyage. (9)

---

(1) 7 Octobre 1846, ***Prop. Scrit. ref.*** t. 11; Mgr Luquet, évêque d'Hèsebon, consulté par la Propagande, répondit en conseillant de laisser Mgr Forcade tenter seul de forcer l'entrée du Japon. "Plus tard, si ce vaste champ vient à s'ouvrir,... loin de nous refuser à admettre d'autres ouvriers à partager notre œuvre, nous les accueillerons avec joie, comme nous avons fait dans l'Inde il y a quelques années", (8 février 1847. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 12).

(2) ***Prop. Scrit. ref.*** t. 11.

(3) ***Gén. Jap.***

(4) cf. supra, p. 198. — Le R.P. Poissemeux donne la même note dans une lettre au R.P. Provincial; 31 mai 1849. ***Franc.*** 2660.

(5) Mgr Maresca au Cardinal Préfet, 18 Nov. 1851. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 14.

(6) 28 Janvier 1852 ***Prop. Scrit. ref.*** t. 14.

(7) Au T.R.P. Général. Copie ***Zi.*** E. 5.

(8) Copie ***Zi.*** E. 5.

(9) Au T.R.P. Général. Copie ***Zi.*** E. 5.

Mgr Forcade partit pour l'Europe en Décembre 1851, porteur du procès verbal de l'assemblée de Chang-hai. A Hong-kong, il manifesta à M. Libois, procureur des Missions Etrangères, la résolution qu'il avait prise de rompre les liens qui le rattachaient à la Société. (1)

Il était à Rome en avril 1852, et adressait aussitôt un rapport au cardinal préfet de la Propagande sur les faits que je viens de raconter (2). De leur côté, les directeurs du Séminaire des Missions Etrangères écrivirent pour obtenir que la mission du Japon restât confiée à leur Société. (3)

Ils furent exaucés; la Propagande demanda à Mgr Forcade sa démission (4); l'évêque de Samos rentra en France, où bientôt il fut nommé à l'évéché de la Basse Terre (5). Plus tard, évêque de Nevers, puis archevêque d'Aix, Mgr Forcade n'oublia jamais la mission du Kiang-nan, et les lettres qu'il adressa à Mgr Maresca et aux pères qu'il y avait connus sont d'une grande cordialité. (6)

Mgr Forcade n'étant plus vicaire apostolique du Japon, la négociation engagée par lui avec la Compagnie tomba par le fait même. En 1853, le T.R.P. Roothaan écrivait au R.P. Broullion de ne plus s'occuper jusqu'à nouvel ordre de la mission projetée. Le Japon, du reste, ne fut ouvert au commerce des nations chrétiennes, et à l'apostolat catholique, qu'en 1858, grâce au traité conclu par le baron Gros. (7)

---

(1) Au R.P. Broullion, 14 Janvier 1852. ***Zi.*** E. 5.

(2) 8 Avril 1852. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 14.

(3) M. Barran, Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères; 6 Mai, 22 décembre 1852. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 14. — A la suite, Mgr Barnabo écrivit au T.R.P. Roothaan une lettre assez vive demandant des explications sur la conduite des pères du Kiang-nan (7 Septembre 1852). Le T.R.P. Général répondit le 12 Septembre par l'exposé des faits (***Gén. Reg. eur. rom.***)

(4) Mgr Forcade au Cardinal Préfet, 12 Janvier 1853. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 15.

(5) Marbot. ***Vie de Mgr Forcade,*** p. 219 sq.

(6) A Mgr Maresca, 10 Janvier 1852; ***Zi.*** B, 2. Au P. Clavelin, 8 Août 1854. "Zi-ka-wei, lieu à jamais cher à mon cœur. Je vous le dis très sincèrement, depuis quinze ans que je suis prêtre, je ne crois pas avoir vu de meilleurs jours que ceux que j'ai passés dans cette sainte maison". (***Franc.*** 2765)

(7) A. Launay. ***Histoire de la Société des Missions Etrangères,*** t, 3. p. 363.

CHAPITRE II

L'ÉPISCOPAT DE MGR MARESCA JUSQU'A LA GUERRE DES REBELLES (1848-1852).

LE DÉTAIL DES ŒUVRES.

I) LA RÉSIDENCE ÉPISCOPALE. CHANG-HAI.

Construction de la Cathédrale — Entourage de l'évêque — Débuts des œuvres de Yang-king-pang — Les œuvres de Ou-song — Les européens à Chang-hai.

II) ZI-KA-WEI.

Vacances et retraites — Le premier scolasticat — Le collège, difficultés et progrès — Construction et bénédiction de l'église Saint Ignace — Vains efforts près de païens du voisinage — Le Frère Ferrer et son école — Les visiteurs de Zi-ka-wei — Le P. Hélot conduit en Corée M. Maistre.

III) LE SÉMINAIRE.

Transfert à Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu) — Programmes — Résultats obtenus — Difficultés avec Mgr Spelta.

IV) LA PRÉFECTURE DE SONG-KIANG (SONG-KAONG).

L'orphelinat de Hoang-t'ang (Waong-daong) transféré à Ts'ai-kia-wan (Ts'ah-ka-wè) — Tentatives pour recouvrer l'église de Song-kiang (Song-kaong)—Les congrégations du P. Languillat au P'ou-tong.

V) TCH'ONG-MING (TS'ONG-MING) ET HAI-MEN.

Réforme des chrétiens — Les œuvres de la Sainte Enfance — Les vierges.

VI) LA MISSION OCCIDENTALE.

Etat des chrétientés de Ou-si (Vou-sih) à Ou-ho — Conversion du mandarin Jacques Wen et de sa famille — Mort du P. René Massa.

VII) RÉSULTATS D'ENSEMBLE.

I

LA RÉSIDENCE ÉPISCOPALE. CHANG-HAI.

Mgr Maresca, nous l'avons vu, s'était installé dans une maison construite pour lui dans l'alignement de la façade de la cathédrale. Le commandant Jurien de la Gravière qui y fut reçu en avait gardé bon souvenir : "Sans être somptueuse, la demeure épiscopale, aux murs de briques, à la couverture de tuiles, réjouit l'œil par son exquise propreté et sa modeste élégance" (1). On n'avait pas osé la construire à l'européenne, et elle gardait l'apparence d'une maison chinoise. Elle fut bientôt trop étroite pour recevoir les visiteurs que la présence de l'évêque y attirait, et on en construisit une seconde, celle-ci à étage, dans l'alignement du chœur de l'église; toutes deux furent réunies par des corridors bordés de cellules. Ce très modeste palais épiscopal suffit à tous les besoins jusqu'en 1866, date de construction de la résidence actuelle. (2)

La cathédrale Saint François Xavier sortait de terre; le frère coadjuteur Nicolas Massa, puis le P. Franciscain Jérome Mangieri, dirigèrent d'abord les travaux; l'expérience manquait à celui-ci, semble-t-il, et une partie des constructions s'écroula en 1848. (3)

Le P. Hélot prit la direction quand il eut terminé l'église de Zi-ka-wei, et mena l'œuvre à bonne fin. Œuvre terriblement dispendieuse, qui, jusqu'en 1853, greva lourdement le budget épiscopal. La Compagnie de Jésus avait généreusement contribué pour plus de 30.000 francs aux dépenses de cette église (4); pourtant l'interdiction, portée par Mgr de Bési, de faire du ministère à Chang-hai, était maintenue pour tous les jésuites. (5)

(1) *Voyage en Chine;* t. 1. p. 282.

(2) P. Loriquet. Préface au Diarium de Tong-ka-dou. Archives de la résidence.

(3) P. Sica au T.R.P. Général, 23 Août 1848. *Gén. Sin.* 2, V, 7.

(4) Diverses lettres au T.R.P. Général, 1848 et 1849. *Gén. Sin.* 2, V, 3, 13, 24, 27 — VI, 7.

(5) R.P. Poissemeux au T.R.P. Général, 24 Juin 1849. *Gén. Sin.* 2, V, 21. cf. supra, p. 102.

De 1848 à 1853, Mgr Maresca ne se lassa pas de quèter en Europe, en France surtout (1); il écrit au roi des Français (2), à la reine d'Angleterre (3). Il applique à la cathédrale les fonds disponibles, et même un peu plus, car il faut faire de lourds emprunts (4). Malheureusement, la famine et les épidémies, qui obligèrent la mission à d'immenses aumônes (5), furent cause de l'interruption des travaux pendant plusieurs mois (6). Il fallut renoncer au plan primitif, supprimer la rangée supérieure de vitraux, et le dôme central, et couvrir la nef aux deux tiers de la hauteur projetée (7); d'où son apparence aplatie et disgracieuse.

Mgr Maresca eut d'abord comme compagnon, à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), le P. Célestin Spelta O.S.F., puis, après la consécration de celui-ci comme évêque coadjuteur (11 Septembre 1849) (8), le P. Nicolas Broullion. Le Frère coadjuteur Nicolas Massa servait de secrétaire et de procureur à l'évêque. En 1851, le R.P. Broullion ayant été nommé supérieur de la mission, dut souvent s'absenter de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou); en revanche, le frère Nicolas Massa ayant été ordonné prêtre le 23 dec. 1850 (9), rendit quelque temps de grands services aux chrétiens du voisinage; après son départ pour les districts (10), le P. Hélot prit sa place, tout en dirigeant les travaux de la cathédrale. (11)

Enfin le P. M. Lemaitre fut rappelé de Hai-men, et définitivement installé à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), comme secrétaire et procureur de l'évêque. Les chrétiens indigènes n'augmentaient

---

(1) Diverses lettres au T.R.P. Général 1848 et 1849; ***Gén. Sin.*** 2, V, 9, 10, 11, 12.

(2) Hélas, la lettre est du 13 Avril 1848. ***Zi.*** B. 13.

(3) 3 Mai 1848 ***Zi.*** B. 13.

(4) Rapport du P. Broullion en 1853. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 15.

(5) cf. supra p. 166. M. de Montigny écrivait le 12 juin 1851 à Mgr Maresca. "Je sais que plus de dix mille pauvres enfants, victimes dévouées à la mort par leurs parents dénaturés, ont été par vos soins, sauvés d'une mort certaine dans le courant de l'année dernière; je sais que plus de quinze cents de ces enfants sont encore, en ce moment, élevés par vos soins généreux, et avec vos propres fonds. "***Zi.*** B. 8.

(6) P. Loriquet. Préface au Diarium de Tong-ka-dou, archives de la résidence.

(7) P. Loriquet. Ibid.

(8) cf. supra. p. 165.

(9) Sica, Le Chauff. ***Une famille napolitaine,*** p. 148 sqq.

(10) Ibid. p. 148.

(11) cf. supra, p. 203.

guère en nombre à Chang-hai ; ils étaient au plus 200, et les trois chapelles des familles Lou (Loh), Ngai et Che (Se) suffisaient à leurs besoins spirituels. L'évêque desservait lui-même d'ordinaire ces chapelles.

Ce fut le P. Lemaitre qui commença activement le ministère auprès des catholiques non chinois de Chang-hai. A Yang-king-pang, la petite chapelle qui y avait été aménagée, au temps où Mgr Maresca y résidait, restait ouverte, et un père de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) allait y célébrer le Saint Sacrifice pour faciliter aux catholiques des divers établissements européens, l'accomplissement de leurs devoirs. En 1850, elle fut remplacée par un assez vaste hangar avec quelques chambres pour les prêtres. (1)

A Ou-song, de nombreux macaïstes et manillois, trouvaient un travail rémunérateur à bord de la flottille de *clippers* et de *receiving ships,* que le commerce de l'opium attirait à l'embouchure du Yang-tse. Ces vaisseaux avaient alors défense de remonter le Hoang-p'ou (Waong-p'ou), mais avec la complicité chèrement payée des mandarins locaux, rien n'empêchait les jonques chinoises de venir s'approvisionner à leur bord de la funeste drogue.

"Les capitaines des *receiving ships,* écrivait en 1849 le commandant Jurien de la Gravière, ont à leur garde des coffres pleins de lingots d'argent, des cales bondées de caisses d'opium ; prêts à défendre leur trésor contre les attaques des pirates.... ils ont de nombreux équipages, des canons de bronze rangés sur le pont du navire.... Ou-song et Cum-sing-moun livrent chaque mois près de 2000 caisses d'opium, dont on ne peut estimer la valeur au dessous de de 7 millions de francs". (2)

Pour les besoins spirituels des catholiques employés à bord de la flottille un hangar, situé à peu près sur l'emplacement du fort actuel de Ou-song, avait été mis à la disposition de la mission, et c'est là que la messe se célébrait. (3)

C'étaient parfois de terribles voisins que les matelots anglais ou américains des navires d'opium ; recrutés au hasard, habitué à toutes les licences. En juin 1852, les pères eurent à subir de leur part une sérieuse avanie. Un certain capitaine Thompson, commandant le *Swatow,* avait, à l'occasion d'une rixe avec les

(1) P. Colombel, ***Histoire,*** p. 287.

(2) ***Voyage en Chine,*** t. 1, p. 249 sq. Amusante description de la station de Ou-song à cette époque par M. Lavollée. ***La politique européenne en Chine. Revue des deux Mondes,*** 15 Février 1851, p. 743 sqq.

(3) P. Colombel, ***Histoire,*** p. 258 sq.

chrétiens de Ou-song, fait piller par ses gens la chapelle catholique. M. de Montigny intervint avec sa décision accoutumée, poussa vivement l'affaire auprès du consul anglais M. Alcock, et obtint les réparations convenables. (1)

De tels faits furent rares, grâce à Dieu. A cette époque, les rapports continuaient d'être excellents entre les missions catholiques et les européens de Chang-hai. Ceux-ci, à quelque religion qu'ils appartinssent, avaient généreusement pris part aux souscriptions lancées par Mgr Maresca lors de la famine de 1849-1850, et on avait vu les médecins anglais rivaliser de zèle avec les missionnaires français et italiens pour le soulagement des pauvres chinois, si totalement délaissés par leurs mandarins. (2)

C'était alors l'époque "romantique" pour les établissements européens et américains de Chang-hai; l'époques des colossales fortunes rapidement édifiées, du luxe et du faste des "princes marchands", l'époque aussi des risques continuels pour les personnes et les biens, l'époque des grandes audaces. En 1848, trois ministres protestants ayant été battus et dévalisés par la populace, à Ts'ing-p'ou, où ils distribuaient des bibles, M. Alcock demanda en vain justice au tao-tai (dao-dai) de Chang-hai. Les réparations tardant à venir, le consul donna ordre aux deux bâtiments britanniques qui se trouvaient alors dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou) de bloquer jusqu'à nouvel ordre la sortie de la rivière. Des milliers de barques, chargées de "riz de l'Empereur" étaient alors à Chang-hai, se préparant à monter à Tien-tsin; pas une n'osa affronter les canons anglais. "Comme l'Empereur n'aime pas à se trouver dans la disette, écrivait le P. Lemaitre, quelques jours après, et que s'il manque de riz, il en coûte cher aux mandarins, il leur a fallu encore une fois en passer par tout ce que les consuls ont voulu; et alors seulement, le libre passage a été laissé aux barques chargées de riz." (3)

L'arrivée des malles d'Europe était alors le grand évènement pour les habitants des établissements européens; elles venaient de Hong-kong par les clippers d'opium, ou des voiliers plus rapides encore; de plus, les maisons Dent et Jardine avaient déjà

---

(1) M. de Montigny a Mgr Maresca, 1er Août 1852. ***Zi.*** B. 8. — Mgr Maresca à M. de Montigny, plusieurs lettres de Juin à Août 1852. ***Cons. Franc.*** Brouillons de la correspondance dans les Relations annuelles de la section du Song-kiang fou occidental 1852. ***Zi.*** C. 1. (7).

(2) cf. supra, p. 167.

(3) P. Lemaitre; 9 Avril 1848. ***N.M.*** 2, 176. Cf. Montalto de Jésus, ***Historic Shang-hai,*** p. 43 sqq.

des vapeurs qui apportaient les courriers de Hong-kong avec deux ou trois jours d'avance sur les voiliers, ce qui permettait de réaliser des gains considérables. Les clippers ne pouvant remonter à Chang-hai, les sacs de dépêches étaient confiés à Ou-song à des cavaliers chinois, qui les apportaient en toute hâte, et jetaient à la porte de chaque maison de commerce le sac qui lui était destiné. (1)

Au milieu de ce tourbillon d'affaires et de plaisirs, les européens et américains oubliaient trop souvent leurs devoirs religieux; et Mgr Maresca se plaignait de leur indifférence dans une lettre au T.R.P. Général de la Compagnie, en demandant un père qui fut spécialement chargé de cette population mélangée. (2)

Une note du P. Lemaitre, chargé alors des quatre groupements chrétiens qu'on rencontrait entre Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) et Ou-song nous apprend qu'en 1851-1852 la chapelle de Yang-king-pang était fréquentée par trente fidéles, celle de Ou-song par 42. Aux deux villages de T'ang-kia-t'a (Daong-ka-t'ah) et Yn-kia-hiang (Yn-ka-haong), situés sur la rive gauche du Hoang-p'ou (Waong-p'ou), et dont le père avait également l'administration spirituelle, on trouvait deux églises, avec 135 et 140 fidèles indigènes. (3)

Il faudra la guerre des rebelles, avec les occasions qu'elle procurera aux pères d'exercer leur charité, avec le mouvement d'émigration vers Chang-hai qu'elle déterminera, pour que la grande ville possède une chrétienté digne d'elle.

---

(1) Montalto de Jésus, ***Historic Shang-hai,*** p. 48 sq.

(2) Transmis par le R.P. Poissemeux. 20 Decembre 1848. ***Gén. Sin.*** 2. V, 11.

(3) Cité par le P. Colombel, ***Histoire,*** 287.

II

ZI-KA-WEI.

La résidence de la Compagnie subit à cette époque de notables modifications, et les œuvres qui s'y abritaient se multiplièrent.

Le projet de fonder un cours de langue et de littérature mandarine, pour ceux des pères que leurs dons spéciaux sembleraient appeler à une action efficace sur le monde lettré, avait dû être abandonné après quelques mois d'expérience, la famine et les épidémies ayant exigé les secours de tous les missionnaires. (1)

Un usage, par contre, s'introduisit en 1851, qui a toujours persisté depuis, et que beaucoup de missions de Chine ont adopté à l'exemple de celle du Kiang-nan; deux fois par an, en janvier et en juin ou juillet, les missionnaires, divisés en deux bandes, pour que le service des malades ne souffrit pas de l'absence de tous les prêtres d'une section, se rassemblaient à Zi-ka-wei, pour la retraite et pour les vacances. (2)

Vacances singulièrement occupées, si nous en croyons le P. Sica, qui connut le régime de ces temps héroïques, et semble n'en avoir pas gardé un excellent souvenir. "Ce règlement parut pénible à beaucoup; conférence presque chaque jour; cas de conscience et cas d'institut une ou deux fois par semaine; conversations chinoises plusieur fois la semaine sous la direction d'un lettré; fréquentes exhortations domestiques par le R.P. Supérieur, prolongées parfois bien au delà du temps accoutumé; chaque jour dans l'après midi, une heure de classe de chinois où on expliquait les classiques." Si on songe que ce règlement s'appliquait pendant les plus fortes chaleurs de l'été de Chang-hai, on admirera sincèrement l'endurance et le courage de nos ancêtres. L'expérience conduisit vite à de notables adoucissements. Cet

---

(1) cf. supra, p. 165.

(2) Sica. ***Annales domus Zi-ka-wei,*** p. 36 sqq. La première retraite et les premières vacances en commun eurent lieu en 1851, avec l'autorisation de Mgr Maresca, auquel le R.P. Rubillon en témoigna une grande reconnaissance. (16 Septembre 1850 ***Zi.*** B. 5.) Mgr de Bési n'avait, en effet, jamais voulu admettre de semblables usages.

usage de rendre deux fois par an, à tous les missionnaires, quelques jours de vie commune, fut étendu plus tard au clergé séculier; malgré les sacrifices qu'il impose, il offre de tels avantages aux ouvriers apostoliques, pour lesquels l'isolement est la plus dure et la plus dangereuse épreuve, que dans des documents officiels les cardinaux préfets de la Propagande l'ont vivement loué et recommandé. (1)

En 1848, une grave question se posa, dont la solution importait à l'avenir de la mission du Kiang-nan. Le P. René Massa ramenait avec lui d'Italie trois scolastiques, les FF. Adinolfi, Zottoli, et Louis Massa; le Frère Cajétan Massa les avait précédés; ils devaient faire en Chine leurs études préparatoires au sacerdoce et leur troisième année de noviciat. Pouvait-on admettre pour l'avenir cette pratique d'envoyer en mission des jeunes gens dont l'éducation religieuse et sacerdotale n'était pas achevée. Plusieurs faisaient vivement ressortir les inconvénients de la mesure ; formation religieuse et scientifique moins complète qu'en Europe, par suite des ressources moins abondantes comme instruments de travail; dangers que pouvait présenter pour des tempéraments non encore formés le terrible été du Kiang-nan. D'autres étaient surtout frappés des avantages; multiplication du nombre des missionnaires, facilité plus grande pour des jeunes gens, d'apprendre la langue et les caractères, et de s'accoutumer à la vie chinoise; influence très efficace des scolastiques européens sur leurs compagnons indigènes tant au point de vue des études qu'à celui de l'éducation cléricale. (2)

Les deux thèses eurent dès lors, elles ont encore leurs partisans; la mission du Tché-li sud-est depuis sa fondation, n'admit guère que des missionnaires prêtres, et déclare s'en bien trouver ; celle du Kiang-nan, depuis 1848, tient pour l'usage contraire, et s'en félicite. (3)

---

(1) Sica. *Annales Domus Zi-ka-wei.* p. 39 sq. Le programme tracé par le R. P. Broullion, dans sa lettre annonçant les vacances de 1852, est effrayant. 24 Mai 1852, *Zi.* E. 5.

(2) Qu'on me permette de citer, à propos de ce côté fort important de la question, l'appréciation d'un homme de doctrine et de grand sens, le P. J. B. Aubry, des Missions Etrangères, qui visita en 1876 la mission du Kiang-nan. "Les jésuites ont une ressource que n'ont pas les autres missionnaires ; dans leurs scolasticats chinois, ils ont toujours quelques français mêlés aux chinois, leur donnant le ton ecclésiastique, l'esprit catholique, et, autant que possible, l'élan européen. Quelle heureuse idée"! *(Les chinois chez eux,* p. 32).

(3) Les deux thèses sont parfaitement exposées dans deux mémoires sur la question, l'un du P. Tailhan, procureur de la Mission du Kiang-nan, l'autre

Le scolasticat de Zi-ka-wei fut donc inauguré en 1848; aux frères italiens énumérés ci-dessus s'était joint un jeune coréen, Thomas Ts'oei. Il était diacre, et avait commencé ses études au séminaire de Poulô-Pinang; tout en se préparant au sacerdoce, il attendait l'occasion favorable pour passer dans son pays; il fut ordonné prêtre par Mgr Maresca, le dimanche de Quasimodo 1849; il parvint bientôt à pénétrer en Corée par la Mandchourie, et y exerça longtemps avec fruit le ministère. (1)

Lorsque les séminaristes furent en état de commencer leurs études théologiques, le scolasticat de la Compagnie fut réuni au séminaire à Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu). (2)

Les premiers professeurs de théologie furent les pères Fornier, Wuillaume, Plet et Augustin Massa. Le R. P. Gotteland, tout en dirigeant les études chinoises des nouveaux arrivés, était père spirituel. (3)

La communauté de Zi-ka-wei se composait, en 1849, des quatre scolastiques et de leurs professeurs, et de cinq frères coadjuteurs. Elle avait pour supérieur le supérieur de la mission; un ministre le remplaçait, mais était souvent absent à cause de ses fonctions auprès des chrétiens du voisinage; c'est à Zi-ka-wei que les nouveaux arrivés venaient passer quelques mois pour se former à la langue et aux usages chinois. (4)

Le collège, fondé à la suite de la famine de 1849-1850, prospèrait; il comptait 44 enfants en 1852, et il avait fallu agrandir leur logis. (5)

Mgr Spelta, qui craignait une concurrence pour le séminaire de Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu), son œuvre de prédilection, fit longtemps une vive opposition; il eut voulu que le collège Saint Ignace ne put recevoir d'élèves chrétiens. Mgr Maresca, d'abord convaincu par les arguments de son coadjuteur, revint sur ses préventions, à la suite des loyales explications que lui donnèrent les pères, et comprit quelle influence le collège pouvait exercer sur une foule d'enfants chrétiens, de familles riches et influentes, que Dieu n'appelait pas à la vie ecclésiastique, mais

---

du P. Gonnet, du Tché-li sud est. On les trouvera dans la vie du R. P. Gonnet par le P. E. Becker, p. 236 sqq.

(1) C. Dallet, ***Histoire de l'Eglise de Corée,*** t. 2, p. 362 sq.

(2) cf. infra.

(3) Sica. ***Annales Domus Zi-ka-wei,*** p. 11, 12, 28.

(4) Sica. ***Annales Domus Zi-ka-wei.*** p. 26.

(5) ***Ibid*** p. 25.

qui, comme catéchistes, professeurs, administrateurs de chrétientés, deviendraient les meilleurs auxiliaires des missionnaires (1). Mgr Spelta avait porté ses doléances jusqu'à Rome ; le cardinal Fransoni, préfet de la Propagande, les communiqua au T.R.P. Général, qui n'eut pas de peine à donner les explications voulues (2). Le collège fut maintenu, et l'expérience prouva que, loin de nuire au séminaire, il lui fournit chaque année d'excellentes recrues. (3)

A la résidence de Zi-ka-wei, dont, par suite des événements que je viens de raconter, l'importance allait grandissant, il fallait une église digne d'elle, Jusqu'en 1851, le pauvre Kong-souo (Kong-sou) des Siu (Zi) chrétiens, orné et réparé, en avait tenu lieu; il était trop petit pour permettre la célébration des offices solennels dont on se promettait un grand effet sur les païens du voisinage. La construction d'une nouvelle église fut décidée au début de 1851 ; le F. Jean Ferrer donna le plan, le P. Louis Hélot dirigea les travaux. Le 23 Mars 1851, la première pierre fut posée selon les rubriques du rituel. Une lame de plomb y fut scellée qui portait cette inscription. "Ecclesia Societatis Jesu Sancto Ignatio dicata, Incarnationis anno M D C C C L I, Imperii Hien-fong X, Pio PP. IX regnante."

Les travaux furent si vivement poussés, sous la direction du P. Hélot, que l'église fut terminée à la fin de juillet. Le 31 juillet 1851, fête de Saint Ignace de Loyola, elle fut solennellement bénite. Quatre évêques assistaient à la cérémonie; à NN. SS. Maresca et Spelta s'étaient joints NN. SS. Novella, coadjuteur du vicaire apostolique du Hou-koang, alors chassé de sa mission et se disposant à partir pour l'Europe, et Mgr Forcade, vicaire apostolique du Japon. Deux missionnaires européens étrangers à la Compagnie, deux prêtres chinois, plus de vingt jésuites réunis pour les vacances, les élèves du séminaire et du collége, les entouraient. Nombre d'européens étaient venus de Chang-hai, et avec eux plusieurs officiers de la *Capricieuse*, Commandant de Rocquemaurel, qui venait d'arriver. (4)

---

(1) Cette pénible affaire a donné lieu en 1850 et 1851 à une correspondance intéressante des supérieurs de la mission avec Rome et Paris; on la trouve à Zi-ka-wei, B 1, F 11, et F 13, Cf. *Gén. Sin.* 2, VI, 16, 18 — IX, 11, 13 — *Franc.* 2667 (Février 1851).

(2) *Prop. Scrit. ref.* t. 13, 14 (Accusations de Mgr Spelta, 3 février, 4 avril, 16 juin 1851 — Réponses du T.R.P. Roothaan 17 mai et 15 juillet 1851).

(3) cf. infra.

(4) P. Sica, *Annales domus Zi-ka-wei,* p. 37 sq., 40 sq.

L'église Saint Ignace était le premier édifice important qu'on eut jusque là construit en Chine d'après les méthodes européennes. Il avait fallu au P. Hélot, pour former et discipliner ses maçons et ses charpentiers, une industrie et une autorité peu communes, et le joli temple grec, avec sa lanterne chinoise, fut longtemps considéré comme la merveille de Chang-hai. (1)

Dès lors des fêtes aussi brillantes que le permettaient les circonstances se succédèrent dans l'église neuve. Le 3 Décembre, les six évêques qui venaient de terminer leurs délibérations à la maison épiscopale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) (2), se réunirent à Zi-ka-wei pour la fête de Saint François Xavier, patron du Kiang-nan; Mgr Maresca chanta la messe solennelle devant une magnifique assemblée. (3)

La communauté de Zi-ka-wei était dorénavant régulièrement constituée; elle pouvait avoir son autonomie. Elle reçut le 9 août son premier supérieur, le R. P. Stanislas Clavelin, nommé vice-recteur de la résidence et du collège.

L'évangélisation des environs de Zi-ka-wei fut poussée avec une activité particulière par le R.P. Languillat, qui succèda après quelques mois, comme vice-recteur, au P. Clavelin; celui-ci était plus fait pour les courses apostoliques que pour l'administration. On voit le nouveau recteur visiter toutes les familles païennes de son voisinage, et spécialement celles des descendants de Paul Siu (Zi); généralement bien reçu, il s'efforçait de dissiper les préjugés païens, de ranimer dans les apostats les souvenirs du grand ancêtre. Ce fut peine perdue; aujourd'hui encore, hélas, les païens de Zi-ka-wei sont trop souvent irréductibles. La population chrétienne du village, si nombreuse et si fervente, est venue d'ailleurs, dans des circonstances que je rappellerai plus bas.

En revanche, sous le R.P. Languillat, le catholicisme conquit le droit au culte public dans les environs de l'église Saint Ignace. En 1852, le jour de la Fête Dieu, la procession du Saint Sacrement sortit de l'enclos de la résidence, et parcourut la campagne voisine; croix, bannières, fleuristes, enfants de chœur en soutane, dais porté par quatre bacheliers chrétiens, reposoirs ornés avec gout, rien ne manqua de ce qui rend si touchante en Europe la chère solennité. Une grande foule de chrétiens était accourue; tous les païens des villages voisins faisaient la haie; on n'eut aucune insulte à réprimer, et depuis l'usage se maintint. (4)

---

(1) P. Sica, *Annales*, p. 38 sq.

(2) cf. supra, p. 189 sq.

(3) P. Sica, *Annales*, p. 44.

(4) P. Sica, *Annales*, p. 47.

Une autre institution, due au R.P. Languillat, s'est aussi maintenue et développée pour l'honneur et le profit de la mission. Parmi les frères coadjuteurs récemment arrivés d'Europe, se trouvait un véritable artiste, le Fr. Jean Ferrer, espagnol. Fils d'un sculpteur distingué, qui travailla à la décoration du palais de l'Escurial, il avait été envoyé à Rome pour y compléter son éducation artistique. Il y trouva la vocation religieuse, et entra au noviciat de la province de Naples, d'où, en 1847, il fut, sur ses instantes prières, envoyé au Kiang-nan. C'est à lui que sont dus les plans des églises de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) et de Zi-ka-wei; plusieurs statues et bas-reliefs, encore conservés, lui font grand honneur. (1)

Il eut l'idée de fonder à Zi-ka-wei une école de peintres et de sculpteurs religieux, dont les œuvres seraient l'ornement des églises de Chine, et un instrument très efficace d'apostolat dans les familles chrétiennes et auprès des païens. Le R.P. Languillat encouragea l'idée, et en 1852, l'école s'ouvrit. Inutile de décrire les prodiges de patience et d'ingéniosité que l'éducation de ses apprentis chinois exigea du Fr. Ferrer; dès les premières années, le succés fut suffisament brillant pour que les ateliers de Zi-ka-wei devinssent un des buts d'excursion préférés des européens de Chang-hai. (2)

Les élèves formés par le Fr. Ferrer sont restés fidèles à ses traditions; lorsque l'orphelinat fondé à Hoang-t'ang (Waong-daong) en 1850 fut transféré à T'ou-sè-wé, l'école de peinture et sculpture y fut annexée; et aujourd'hui cet atelier est un des plus florissants; bien des églises de l'Extrème Orient sont redevables de leurs décorations aux véritables artistes sortis de l'école du Fr. Ferrer.

Dès cette époque les illustres visiteurs ne manquaient pas à Zi-ka-wei. Les diverses congrégations et sociétés de missions n'avaient pas encore de procures à Chang-hai, et les missionnaires abordant au port recevaient à la résidence une cordiale hospitalité. C'est à Zi-ka-wei, encore, qu'ils venaient, en cas de maladie, chercher le repos, un régime plus ou mois européen, et les soins du médecin de la mission, le P. Cordeil, et des docteurs de Chang-hai. Lorsque la résidence de la Compagnie avait été fondée, le

---

(1) Parmi les plus connus, je citerai le Christ au tombeau, qui est sous le maitre-autel de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), et plusieurs statues et bas-reliefs de Zi-ka-wei.

(2) P. Sica, *Annales*, p. 48 sq. 139 sqq. Notice sur l'oeuvre du Fr. Ferrer dans les *Missions catholiques*, t. 7, p. 639 sq.

R.P. Gotteland et le P. Lemaitre trouvaient une grande consolation dans la pensée qu'nlle deviendrait, pour leurs frères d'armes des autres missions, le lieu de refuge en cas de persécution, le poste hospitalier où l'on attendrait les moyens de pénétrer dans des vicariats d'accès difficile et dangereux. (1)

De 1850 à 1853, nous voyons les deux évêques du Kiangnan, NN. SS. Maresca et Spelta, soignés à Zi-ka-wei pendant de graves maladies, NN. SS. Novella, coadjuteur du Hou-koang, Forcade, vicaire apostolique du Japon, et les autres membres de l'assemblée épiscopale de Chang-hai, de nombreux missionnaires étrangers à la Compagnie, séjournant plus ou moins longtemps à la résidence. (2)

Les Pères de Zi-ka-wei se chargeaient de faire passer en Europe les lettres et paquets de leurs frères d'armes de l'intérieur, de ceux de la Mandchourie et de la Corée, et de ravitailler ces missions, alors dénuées de tout, et parfois exposées aux plus violentes persécutions. (3)

Les lettres des missionnaires des vicariats voisins, soigneusement conservées aux archives de Zi-ka-wei, sont pleines des touchants témoignages de leur reconnaissance pour les services rendus par les évêques de Chang-hai et leurs auxiliaires ; telle de ces lettres est aujourd'hui une insigne relique, son signataire ayant été martyrisé en Corée ou en Mandchourie. (4)

Les deux consuls français et anglais de Chang-hai, MM. de Montigny et Alcock, qui toujours avaient donné aux missionnaires, dans leurs difficultés, un appui habile et efficace, étaient naturellement les amis de la maison. Pas de cérémonie joyeuse ou funèbre dont ils ne prissent leur part. M. Alcock avait une raison de plus de fréquenter Zi-ka-wei ; il venait prendre des leçons de dessin, de sculpture et de modelage, auprès du Fr. Ferrer; une fois, pour mieux pour se donner à ses exercices, il habita plusieurs jours la résidence, suivant en tout le régime de

---

(1) R.P. Gotteland au T.R.P. Général 8 Août 1845. ***Gén. Sin.*** 2, III, 34.

(2) Cf. supra, p. 191. Sica, ***Annales,*** p. 27, 28, 40.

(3) "Le procureur que nous aurons à Chang-hai sera le procureur de tous, et nous unira de plus en plus aux diverses congrégations en rendant à toutes d'éminents services. Cela me fait tressaillir de bonheur, au milieu de mes dures épreuves". (R.P. Gotteland, lettre citée; ***Gén. Sin.*** 2, III, 34.)

(4) Pour ne citer que les vicaires apostoliques, les lettres de NN. SS. Vérolles de Mandchourie, Férréol et Berneux, de Corée, Forcade du Japon, sont particulièrement significatives. ***(Zi.*** B. 2.)

la communauté, et ne voulant aucune exception. Le Fr. Ferrer profita d'un de ces séjours, pour sculpter son buste, en buis. (1)

Hélas, bien des années plus tard, Sir Rutherford Alcock, ministre à Pé-king, aura oublié les souvenirs de Zi-ka-wei, et nous verrons alors les missionnaires du Kiang-nan obligés de réfuter les calomnies lancées par lui, dans des rapports, des discours ou des articles de revues, contre l'apostolat catholique en Chine. (2)

Il va sans dire que tous les navires français qui touchaient à Chang-hai amenaient de nombreux visiteurs à Zi-ka-wei; on reçut ainsi, officiellement ou sans cérémonie, à la résidence et au collège, M. Forth Rouen, premier ministre de France en Chine, le commandant Jurien de la Gravière et les officiers de la *Bayonnaise*, en 1849 (3). En 1851 et 1852, ce sont les officiers de la *Capricieuse*, et le Commandant de Rocquemaurel (4), M. de Bourboulon, successeur du Baron Forth Rouen, et tous les membres de sa légation (5). En 1852 encore, pour la première fois, le *Cassini*, avec le commandant de Plas et le lieutenant de vaisseau Alexis Clerc, qui tous deux trouveront la vocation religieuse dans leurs relations avec les pères de Zi-ka-wei; nous reviendrons plus bas sur la campagne du *Cassini*, qui se rattache à l'histoire de la mission pendant la guerre des rebelles.

Un des pères de la communauté de Zi-ka-wei, l'architecte de l'église, le P. Louis Hélot, s'illustra à cette même époque par un service de premier ordre rendu à l'église de Corée. Depuis l'entrée de Mgr Férréol et d'André Kim dans cette terre des martyrs, des tentatives avaient été faites plusieurs fois sans

---

(1) Sica. *Annales*, p.68.

(2) cf. infra.

(3) Jurien de la Gravière. *Voyage en Chine*, t, 1; p. 295 sqq.

(4) Sica, *Annales*, p. 40.

(5) Marquis de Courcy, *Souvenirs*, t. 2, p. 216 sqq. M. de Courcy faisait partie de la légation Bourboulon. Dans ses souvenirs, rédigés bien des années après son voyage, il a laissé de Zi-ka-wei une description sympathique, mais qui fit la joie des missionnaires quand l'ouvrage parut en 1900: tous les détails sont inexacts. "Le célèbre collège de Zi-ka-wei a été fondé au *dix-septième siècle*, par les jésuites qui l'ont dirigé, *presque sans interruption jusqu'à nos jours*. Le nombre de ses élèves est considérable. Outre les sciences que doivent acquérir les lettrés, *on enseigne le latin et l'astronomie. Il est pourvu d'un observatoire météorologique qui possède des instruments très perfectionnés, dus à la libéralité des catholiques américains*" (En 1852!!!..... p. 217)

succès pour y introduire de nouveaux missionnaires. En 1847, M. Maistre, des Missions Etrangères, et le diacre coréen Thomas Ts'oei, avaient été acceptés à bord de la *Victorieuse,* commandant Rigault de Genouilly, qui, avec la *Gloire,* commandant Lapierre, se dirigeait vers la Corée pour y demander compte du sang de plusieurs prêtres mis à mort depuis huit ans; les deux vaisseaux firent naufrage sur un banc de sable, près de l'île de Kouo-kong-chan, le 10 août; les habitants se montrèrent hospitaliers pour les 600 matelots français naufragés, mais le but de l'expédition était manqué, et les missionnaires regagnèrent Chang-hai avec les marins. (1)

En 1849, M. Maistre et Thomas Ts'oei prirent passage sur une jonque de Macao et parvinrent jusqu'à l'île de Pé-lin-tao, mais la barque chrétienne qui eut dû les attendre n'était pas au rendez-vous; il fallut rentrer à Chang-hai. C'est alors que Thomas Ts'oei, en attendant une nouvelle occasion, acheva à Zi-ka-wei, avec les scolastiques de la Compagnie, ses études de théologie, et fut ordonné prêtre par Mgr Maresca le dimanche de Quasimodo (2). Il parvint, la même année, à s'introduire dans sa patrie par le Mandchourie; mais sans pouvoir faire passer M. Maistre.

En 1851, celui-ci se trouvait à Chang-hai, en quête d'une nouvelle occasion pour pénétrer en Corée. Il avait avec lui un chrétien coréen que M. de Montigny avait ramené à Chang-hai peu auparavant, lorsqu'avec une incroyable audace il était allé sur une lorcha réclamer et délivrer l'équipage d'un baleinier français naufragé et retenu prisonnier (3); Le P. Thomas Ts'oei, toujours aux aguets, avait alors trouvé moyen d'envoyer deux hommes dévoués à bord de la lorcha du consul de France; l'un d'eux avait peu après regagné sa patrie, l'autre devait servir de guide à M. Maistre s'il parvenait à se faire jeter sur la côte de Corée. (4)

Le missionnaire résolut de tenter l'entreprise sur une barque chinoise, et demanda un pilote au commandant de Rocquemaurel, dont le navire la *Capricieuse* était alors dans le Hoang-p'ou

---

(1) cf. supra, p. 87.

(2) cf. supra, p. 210.

(3) cf. supra, p. 171.

(4) C. Dallet, ***Histoire de l'église de Corée,*** t. 2. p. 362 sqq. — Plusieurs des missionnaires qui firent alors le voyage de Mandchourie prirent passage à bord de barques chrétiennes de Chang-hai; dans certaines familles d'armateurs de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) on conserve encore avec piété le souvenir des apôtres et des martyrs que la jonque paternelle conduisit à leur mission. (Communiqué par le R. P. F. Sen S.J.)

(Waong-p'ou). Celui-ci jugea l'entreprise trop périlleuse pour y risquer la vie d'un de ses hommes. C'est alors que le P. Hélot, "qui avait quelques connaissances nautiques" s'offrit pour conduire en Corée M. Maistre. M. Edan, vice consul de France, qui remplaçait M. de Montigny alors en congé, voulant aider de tout son pouvoir l'expédition, remit au P. Hélot une lettre officielle qui l'investissait de la mission d'examiner les épaves des deux batiments naufragés en 1847. On trouva à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) une jonque païenne qui consentit à tenter l'entreprise. Les pères partirent au commencement d'août 1852; la tempête les força de passer quelques jours à l'abri derrière Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), où ils célébrèrent la fête de l'Assomption. Enfin, après hüit jours d'une navigation véritablement miraculeuse, ils arrivèrent précisément à l'île où les matelots français avaient campé après le naufrage. Avec le plus grand sang-froid, le P. Hélot se mit en rapports avec les mandarins locaux, leur fit part de sa mission, et commença ostensiblement des recherches qui n'aboutirent, comme on s'y attendait bien, qu'à constater que les indigènes avaient volé tout ce qui était bon à prendre sur les épaves de la *Gloire* et de la *Victorieuse*. Le 29 août, à minuit, M. Maistre et son compagnon coréen, parvirent à se faire jeter à terre. Le P. Hélot resta encore quelques jours sur place, pour donner le change aux mandarins locaux, puis, tout heureux de son succès, mit le cap sur Chang-hai. (1)

C'est dans son voyage de retour qu'il courut le plus grand danger. M. Maistre avait avec lui des caisses contenant des vases sacrés, des ornements et une forte somme d'argent; des barques chrétiennes devaient venir les prendre; elles ne purent approcher de la jonque du P. Hélot, étroitement surveillée par les mandarins locaux. Après plusieurs jours d'attente, le missionnaire se décida à les rapporter à Chang-hai. Les matelots païens, qui avaient deviné le riche contenu des caisses, conçurent le criminel dessein d'assassiner le jésuite et son catéchiste pour s'emparer du trésor; ils rejetteraient l'assassinat sur les coréens. Le jour fixé pour le meurtre, le P. Hélot avait remarqué l'ardeur avec laquelle ils fourbissaient leurs armes, sans pouvoir s'expliquer la cause de ces préparatifs. Au moment où le crime allait s'exécuter, un orage épouvantable éclate, qui met en danger la barque; les matelots épouvantés se disent entre eux. "Nous avons attiré la malédiction du ciel par notre criminel projet;

(1) Lettre de M. Franclet, M. E., alors à Chang-hai, à M. Barran, supérieur du séminaire des Missions Etrangères, 13 septembre 1852, citée par M. Dallet dans son *Histoire de l'Eglise de Corée,* t. 2, p. 370 sq. — R.P. Broullion au R.P. Provincial, 12 septembre 1852. *N.M.* 3, 34 sq.

l'Européen est son protégé". Ils renoncent à leur idée ; peu d'heures après, la barque arrivait sans encombre à Ou-song.

On ne connut ce tragique épisode que quelques mois après ; un des matelots, voulant se venger du patron de la barque qui l'avait offensé, raconta les faits à des chrétiens de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming). Le P. Werner, prévenu par eux, fit subir au patron un interrogatoire, et en obtint des aveux complets. (1)

M. Maistre arrivait juste à temps dans sa mission ; Mgr Ferréol y mourut le 3 février 1853, le nomment provicaire.

---

(1) Le P. Sica est le seul à nous avoir conservé le récit de ce dramatique voyage de retour. *Annales domus Zi-ka-wei,* p. 50 sqq.

III

LE SEMINAIRE.

Les plus avancés des élèves du séminaire de Hoang-t'ang (Waong-daong) étaient devenus capables de commençer leurs études de philosophie et de théologie; et il fallut rédiger un programme des cours, grâce auquel les jeunes clercs continueraient leurs travaux sur la langue et la littérature nationale sans préjudice des sciences sacrées. Le premier cours de philosophie fut inauguré en 1849, le premier cours de théologie en 1852. (1)

Les évêques du Kiang-nan désirèrent avoir plus près d'eux les jeunes clercs chinois, pour prendre une part personnelle à leur formation. En conséquence, le 3 juin 1850, le P. Roze ramena son séminaire à Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu) au P'ou-tong, résidence de Mgr Spelta. Bientôt après, le R.P. Gotteland remplaçait le P. Roze qui rentrait en France. En septembre de cette même année, les scolastiques, qui jusque là habitaient Zi-ka-wei, furent réunis aux séminaristes, et tout en continuant leurs études de théologie, aidèrent le père directeur dans ses fonctions. Le P. Zottoli, qui venait d'être ordonné prêtre, enseigna la théologie, le Fr. Adinolfi la philosophie, le Fr. Louis Massa, la grammaire latine. (2)

Le R.P. Broullion écrivait avec fierté le 12 Mars 1852. "Le séminaire de Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu), qui absorbe deux de nos pères et deux de nos frères scolastiques, est proclamé par tous les visiteurs, évêques, missionnaires ou laïques, la seule institution de ce genre, et digne de ce nom, dans toute la Chine." (3)

En 1853, quand l'église de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) fut livrée au culte, Mgr Maresca désira avoir près de lui les ainés du séminaire, pour l'assister dans les cérémonies; le R.P. Gotteland vint avec eux; plus tard les plus jeunes suivirent. (4)

---

(1) *Notae circa studium in seminario diocoes. Nankin.* (1843-1861) Archives du Séminaire.

(2) Ibid. cf. Supra p. 210.

(3) *N.M.* 3, 20.

(4) Cf. infra.

Le plan d'études fut rédigé, à la suite de longues et sérieuses consultes, auxquelles prirent part, au début de 1852, avec les deux évêques, le R.P. Broullion supérieur de la mission, le R.P. Gotteland, recteur du séminaire, plusieurs missionnaires, et quatre lettrés chinois d'une compétence particulière. (1)

Le résultat de ces délibérations nous est connu par un minutieux rapport du R.P. Gotteland, en date du 16 août 1852; il donne une idée fort exacte des résultats obtenus, en ces dix années d'expériences et de travaux, pour la formation du clergé indigène. (2)

Les élèves sont alors au nombre de quarante, chiffre qu'on ne croit pas devoir dépasser pour le moment. Le R.P. Gotteland les dirige "sous la haute inspection de Mgr Spelta évêque coadjuteur" qui réside d'ordinaire au séminaire. Le R.P. Supérieur est en même temps professeur de physique et d'histoire ecclésiastique. Un père professe la théologie, un scolastique la philosophie, un autre la grammaire latine supérieure; quatre séminaristes choisis parmi les plus agés enseignent les éléments de la langue latine; il y a trois professeurs de chinois, dont un bachelier. Sept élèves en théologie, six en philosophie, six appliqués aux études supérieures de grammaire latine, les 21 autres répartis dans les quatre classes élémentaires de grammaire. Six élèves, désignés sous le nom d'admoniteurs, surveillent leurs camarades plus jeunes, et chaque mois donnent leurs notes sur la piété, la régularité, et le travail; les divers professeurs y ajoutent les leurs, et ces notes sont communiquées aux évêques.

A cause de la difficulté spéciale de joindre aux études ordinaires des séminaires celle de la langue chinoise "qui suffirait pour occuper l'homme tout entier", le temps consacré à la formation sacerdotale est notablement plus long qu'en Europe. Les séminaristes ne seront initiés aux Saints Ordres qu'après plus de trente ans accomplis; le cours de philosophie est de deux ans, celui de théologie de quatre; les élèves ne seront donc pas admis en philosophie avant 22 ans. Ils auront suivi auparavant deux ans le cours de grammaire latine supérieure, et six ou huit ans, selon que les études auront été plus ou moins poussées dans la famille, ceux de langue et littérature chinoise, auxquels seront joints, pendant les quatre dernières années, les rudiments de la langue latine. Les études chinoises devront être continuées pendant tout le temps des études latines, de la philosophie et de la

(1) *Notae circa Studium* — Archives du Séminaire.

(2) Communiqué par le R.P. Broullion au conseil central de la Propagation de la foi. *N.M.* 3, 25 sqq.

théologie; un séminariste doit posséder la science d'un bachelier, bien qu'il ne prenne pas ce grade. On n'admettait donc pas alors un élève au séminaire avant l'âge de 12 à 13 ans; il y passait 17 à 18 années. La piété, la régularité extérieure, s'obtiennent facilement de ces enfants de vieilles familles chrétiennes. Ce qui, jusque là, avait manqué, c'était le zèle pour la conversion des païens; les séminaristes partageaient un peu les préjugés de leurs familles contre leurs concitoyens infidèles, et les auraient volontiers négligés. (1)

Le R.P. Gotteland, dans le rapport que j'analyse, constate avec bonheur que cet état d'esprit tend à s'améliorer, et que les premiers essais d'apostolat tentés par les philosophes et les théologiens sont fort consolants. (2)

Ce programme d'études était assurément bien conçu, et le R.P. Broullion, nous l'avons vu, enregistrait avec plaisir les éloges donnés au séminaire de Nan-king par les visiteurs européens ecclésiastiques ou laïques. (3)

Cependant les supérieurs ne se faisaient pas d'illusions sur les difficultés de la tâche entreprise. Dans la même lettre, le R.P. Broullion ajoutait franchement "Nous, nous ne louons pas tout au séminaire." (4)

C'est que l'action du supérieur et des pères professeurs n'était pas libre, et par conséquent perdait une partie de son efficacité. Mgr Spelta, qui résidait au séminaire, et suivait de près, comme c'était son droit, les études et la formation de ses jeunes clercs, avait, sur la matière, des idées qui ne cadraient pas avec les traditions et les méthodes de la Compagnie. Les pères dans leurs correspondances avec Rome et Paris, se plaignent de son indulgence excessive, qui lui faisait facilement excuser indiscipline ou paresse, des flatteries qu'il prodiguait à des jeunes gens fort portés à l'orgueil; trop souvent, en cas de conflit entre élèves et professeurs, ceux-ci avaient le dessous. (5)

Ajoutons que Mgr Spelta avait adopté toutes les préventions de Mgr de Bési contre l'influence de la Compagnie sur le clergé

---

(1) *N.M.* 3, p, 28. Reflexions du R.P. Broullion.

(2) *N.M.* 3, p. 27.

(3) cf. supra, p. 120.

(4) 12 Mars 1852, *N.M.* 3, p. 20.

(5) R.P. Poissemeux, 12 Janvier 1851 — Surtout long mémoire du R.P. Fournier, visiteur, 21 novembre 1854. *Gén. Sin.* 2, VI, 15. (Minute de ce dernier à Zi-ka-wei E. 5).

de Nan-king. Non seulement il faisait prèter à tous les séminaristes le serment prescrit, de ne pas entrer dans un ordre religieux sans une dispense de la Propagande, mais le cas échéant, il écrivait à la Sacrée Congrégation pour obtenir que cette dispense fut refusée. (1)

Toutes ses préoccupations allaient à écarter l'idée de la vocation religieuse. Aucun jésuire n'avait les pouvoirs de confesser les élèves, pas plus les pères attachés au séminaire que les autres (2); cette exclusion, dont les jeunes gens comprenaient parfaitement les motifs, n'était pas faite pour leur donner confiance en leurs maitres. Dans les lectures spirituelles, toute vie de saint religieux, tout ouvrage ascétique portant à la perfection évangélique, devait être soigneusement exclus. (3)

Les conversations des séminaristes avec leurs maitres étaient surveillées de près, et toute parole où l'évêque croyait voir une invitation à la vie religieuse aussitôt dénoncée à la Propagande.(4)

Ces marques de défiance envers des hommes, dont par ailleurs Mgr Spelta appréciait l'enseignement et les méthodes (5), rendaient à ceux-ci la vie très dure. Elles entretenaient au séminaire une division funeste à la ferveur et aux études, les élèves étant divisés plus ou moins consciemment en deux partis, celui de l'évêque et celui des pères. (6)

Un cas typique, où la difficulté de la situation se manifesta clairement, fut celui du séminariste Jean Fong (Vong). En 1849, il s'était senti appelé à la vie religieuse. En 1852, il exposa ses

---

(1) 21 octobre 1852, 3 Decembre 1854. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 14, 15.

(2) Mgr Spelta au Cardinal Préfet, 13 nov. 1849. ***Prop. Scrit ref.***, t. 13.

(3) R. P. Fournier 21 nov. 1854. ***Gén. Sin.*** 3, II, 15, 18.

(4) Le T.R.P. Roothaan au cardinal préfet, 17 mai 1851 — Mgr Spelta au cardinal préfet, 13 nov. 1849, 21 octobre 1852, 3 décembre 1854 (***Prop. Scrit. ref.*** t. 13, 14, 15.)

(5) R. P. Broullion au T. R. P. Général, 9 Septembre 1851. ***Gén. Sin.*** 3, 1, 9; cf. 11.

(6) Diverses lettres au T.R.P. Général, 1851 à 1854. ***Gén. Sin.*** 3, VIII, 1, 8. Surtout important mémoire du R.P. Gotteland à Mgr Maresca, 10 Janvier 1855 (***Gén. Sin.*** 3, VII, 8). Ce mémoire contient, du reste, des inexactitudes doctrinales sur la validité du serment exigé des séminaristes chinois, il fut dénoncé à la Propagande par Mgr Spelta (16 février 1855 ***Gén. Sin.*** 3, VII, 11) et blâmé par la Sacrée Congrégation (Au T.R.P. Beckx ***Gén. Sin.*** 3, VII, 12; 12 Mai 1855).

idées à NN. SS. Maresca et Spelta, qui lui donnérent des réponses dilatoires, et lui conseillérent d'attendre son ordination sacerdotale avant de demander à la Propagande une dispense du serment prêté. Le jeune homme ne se laissa pas décourager, et fit parvenir à Rome sa demande, que le T.R.P. Roothaan appuya. Mgr Spelta écrivit de son côté, réclamant, au nom de la paix et du bon ordre du séminaire, que la dispense fut refusée. Il eut gain de cause, et le 22 Janvier 1853, la Sacrée Congrégation prévint le T.R.P. Général qu'elle ne jugeait pas à propos d'exaucer la demande du séminariste chinois. En 1854, Jean Fong (Vong) s'adressa directement à Pie IX, faisant valoir les intérêts de sa sanctification personnelle et de son apostolat futur ; de nouveau Mgr Spelta intervint en sens contraire, et la décision première fut maintenue. Le 23 juin 1857 seulement, le R. P. Borgniet étant provicaire, le séminariste chinois, gravement malade d'une insolation contractée en s'acquittant de ses fonctions de catéchiste, fut reçu dans la Compagnie, et mourut après avoir prononcé ses vœux de dévotion. (1)

Nous verrons par la suite comment fut terminée l'affaire du serment des séminaristes.

Mgr Maresca gémissait de cette situation. Beaucoup moins prévenu que son coadjuteur contre l'influence de la Compagnie, voyant les pères à l'œuvre dans les districts, et appréciant leur dévouement et leur savoir-faire, par ailleurs convaincu de la nécessité d'une formation sacerdotale très sérieuse pour le clergé indigène, il eut volontiers laissé au R. P. Gotteland et à ses collaborateurs leur liberté d'action; mais il redoutait de froisser son coadjuteur qui ne lui ménageait pas, à l'occasion, les pénibles scènes. (2)

Du moins il renseignait exactement la Propagande, et ses lettres donnent une note très différente de celles de Mgr Spelta. (3)

Ces difficultés du séminaire furent cause de plus d'une lettre sévère de la Propagande, adressée au T.R.P. Général ou aux

(1) Nombreuses lettres sur cette affaire, envoyées au T. R. P. Général par les RR. PP. Broullion et Gotteland, et Jean Vong lui-même (***Gén. Sin.*** 3, I, 22 — II, 18, 25 — VII, 4, 5, 6, 8, 22) et notice de Jean Vong par le P. Plet (***N.M.*** t. 4 (1866), p. 1. sqq.

(2) R.P. Broullion au T.R.P. Général et au R.P. Assistant 1851 et 1852 (***Gén. Sin.*** 3, I, 6, 21, 22. — R.P. Fournier au T. R. P. Général, 22 Décembre 1854, 11 Février 1855. ***Gén. Sin.*** 3, II, 17, 18, 22.

(3) Bon résumé de la situation dans ***Prop. Act. Congr. part.*** t, 24 (1850 sqq) fol. 414 sqq. Mgr Maresca au cardinal préfet, 15 fév. 1851, 1er juin 1853. (***Prop. Scrit. ref.*** t, 14, 15).

missionnaires (1). Elles servirent, du moins, à inspirer au R.P. Gotteland et à ses auxiliaires une grande prudence dans l'œuvre délicate de la formation du clergé indigène.

---

(1) T.R.P. Roothaan au cardinal préfet 17 Mai 1851 *(Prop. Scrit. ref.* t. 14) R.P. Poissemeux au cardinal préfet, 6 octobre 1850 *(Prop. Scrit. ref.* t. 13.)

IV

LA PRÉFECTURE DE SONG-KIANG (SONG-KAONG).

Nous relèverons seulement, dans les récits de cette époque, ce qui peut offrir quelques particularités intéressantes; la vie habituelle des missionnaires, dans les environs de Chang-hai, est celle que nous avons décrite dans un chapitre précédent.

Après la translation du séminaire à Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu), l'orphelinat fondé à Hoang-t'ang (Waong-daong) par la charité des séminaristes et du P. Roze (1), fut transporté près de là à Ts'ai-kia-wan (Ts'a-ka-wè). Aux enfants reçus à Hoang-t'ang (Waong-daong) s'étaient réunis ceux que le P. Pacelli avait recueillis pendant la famine; un ancien séminariste du Chan-tong, nommé Kouo, gouvernait ce petit monde avec habileté et dévouement. Après la mort du P. Pacelli (2), Mgr Maresca confia successivement la direction de l'orphelinat de Ts'ai-kia-wan (Ts'a-ka-wè) à deux pères franciscains de son entourage, les PP. Pellicia et Schettino, qui ne firent que passer dans la mission. Le 19 Février 1851, le P. François Giaquinto fut mis à la tête de l'œuvre; c'est lui qui en fut le véritable organisateur. Il trouvait à l'orphelinat 66 enfants, 43 garçons et 23 filles. Son premier soin fut d'expédier les petites filles à T'ang-mou-k'iao (Dang-mou-ghiao), au P'ou-tong, où le P. Languillat avait fondé un orphelinat analogue. Ts'ai-kia-wan (Ts'a-ka-wè) fut dès lors réservé uniquement aux petits garçons. (3)

D'après la notice rédigée par le P. Giaquinto lui-même sur les débuts de l'orphelinat, dans les six années qu'il y passa, il mit sur pied des ateliers de tailleurs, de menuisiers, cordonniers, imprimeurs, où les petits abandonnés trouvaient l'occasion d'apprendre un métier lucratif. Le père faisait une guerre acharnée à la paresse, qu'il appelait le "second péché originel" de ces pauvres enfants, et s'efforçait de leur donner ces habitudes de propreté et d'hygiène si étrangères aux chinois.

---

(1) cf. supra, p. 173.

(2) cf. supra, p. 176.

(3) Notice sur le P. Fr. Giaquinto dans les *Litterae Annuae prov. Franciae* 1863-1864, p 146 sqq.

On vit bientôt ces enfants, pour la plupart sortis de familles païennes, complètement gagnés par le dévouement dont ils étaient l'objet ; les plus âgés faisaient, en toute conscience, fonctions de surveillants ; les délinquants s'imposaient à eux-mêmes des pénitences proportionnées à leurs fautes. Un jour, à la suite de désobéissances plus graves, le P. Giaquinto retira de la salle d'étude des orphelins la grande image de la Sainte Vierge qui l'ornait ; le lendemain, plusieurs enfants qui avaient passé la nuit à pleurer, vinrent supplier qu'on leur rendit l'image sainte ; ils offraient de s'imposer à eux-mêmes un jeûne de trois jours. Le père accepta, comptant bien lever la punition après la première journée. Mais, obligé de s'absenter pour quelques jours, il oublia l'affaire. A son retour, il apprit, non sans émotion, que les enfants, et même les plus petits, avaient rigoureusement observé le jeûne.

La Congrégation de la Très Sainte Vierge, les notes hebdomadaires, tous les moyens d'émulation en usage dans les collèges d'Europe, avaient prise sur ces petits sauvages d'hier. Ils aimaient tant leur maison que, lorsqu'une famille chrétienne se présentait pour adopter un orphelin, l'enfant se cachait de peur d'être emmené. M. Alcock, le consul britannique, étant venu visiter l'orphelinat en compagnie du commandant de la station anglaise, ne pouvait dissimuler son émotion ; "il n'y a que des catholiques, répètait-il, pour pouvoir tirer ce parti d'enfants chinois". Les riches chrétiens des environs s'étaient vite affectionnés à leurs jeunes voisins ; leurs généreuses aumônes facilitaient la tâche des pères, et on vit des notables, un jour de fête, servir eux-mêmes à table les orphelins. Lorsqu'en 1858, le P. Giaquinto, réclamé par les pères du Tche-li Sud-Est pour établir dans le nord un second Ts'ai-kia-wan (Ts'a-ka-wè), quitta son poste secrètement, des orphelins s'échappèrent, et firent à jeun les trois ou cinq lieues qui les séparaient de Zi-ka-wei et de Chang-hai, pour lui dire adieu. (1)

L'orphelinat était l'honneur de la section de Song-kiang (Song-kaong), qui s'étendait sur la rive gauche du Hoang-p'ou (Waong-p'ou). Cette section avait alors quatre districts, occupant cinq missionnaires, sans compter le directeur de l'orphelinat, qui évangélisait les campagnes voisines de Hoang-t'ang (Waong-daong). (2)

---

(1) Notice citée plus haut.

(2) Missionnaires de la section de Song-kaong de 1849 à 1853 (Catalogues transcrits par le P. Colombel, *Histoire*, p. 349).

On avait eu l'espoir, en 1850, de recouvrer l'ancienne résidence de la Compagnie à Song-kiang (Song-kaong), la préfecture d'où dépendait Chang-hai. Sans parler de l'importance de cette église, une des plus grandes et des plus belles que les anciens missionnaires eussent construites, cette restitution serait un précédent qui pourrait en entrainer d'autres. Aussi le P. Clavelin, dont l'audace et l'aptitude aux affaires étaient bien connues, fut-il chargé de la négociation. Mgr Maresca, vigoureusement soutenu par M. de Montigny, avait obtenu du tao-tai (dao-dai) de Chang-hai, non seulement la promesse de la restitution, mais la permission pour un missionnaire de résider officiellement à la préfecture. "J'espère que le P. Clavelin deviendra bientôt à Song-kaong un personnage influent, non seulement pour les chrétiens, mais encore pour les païens", écrivait le R.P. Poissemeux au début de 1850. (1)

Il fallut vite perdre ces illusions. Les mandarins locaux donnaient de bonnes paroles et des promesses, et c'était tout.

En 1851, la *Capricieuse*, commandant de Rocquemaurel, étant venue mouiller dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou), Mgr Maresca crut pouvoir profiter de sa présence pour arracher la restitution effective de l'église de Song-kiang (Song-kaong); il introduisit une nouvelle requête plus pressante auprès du tao-tai (dao-dai) de Chang-hai. Mal lui en prit; les mandarins de Song-kiang (Song-kaong) furieux de cette démarche, répandirent dans le peuple le bruit que le batiment français était venu préparer une révolte des chrétiens contre l'autorité légitime, et leur avait apporté des armes. Le 3 Août 1851, les soldats se réunissaient, au tribunal

Song-kiang (Song-kaong)	*Mo-kiao (Mo-ghiao)*
1849. P. Gotteland	P. Tinguy
1850. P. Broullion	P. Tinguy
1851. P. Clavelin	P. Tinguy
1852. P. Catte	P. Tlnguy
1853. P. Catte	P. Yuetot

P'ou-nan (P'ou-né)	*Ts'ing-p'ou*
1849. PP. Loriquet et Gonnet	P. Pacelli
1850. PP. Loriquet et Gonnet	P. Pacelli
1851. PP. Taffin et Gonnet	P. Roze
1852. PP. Taffin et Gonnet	P. Poissemeux
1853. PP. Taffin et Gonnet	P. Tinguy

(1) R.P. Poissemeux, 30 Janvier 1850. ***N.M.*** 2, 318 sqq.

du mandarin militaire commandant la préfecture pour toucher leur solde mensuelle. Le t'i-tou (di-tâh) avait fait tracer avec de la chaux une croix devant l'entrée; tout soldat qui voulait pénétrer dans la salle devait la fouler aux pieds. Dans la troupe il y avait plusieurs chrétiens. Quelques uns, prévenus, ne se présentèrent pas; d'autres passèrent sur la croix sans y toucher, ou en effleurèrent à peine les bras. Un seul, jeune homme de 19 à 20 ans, refusa formellement l'apostasie équivalente qu'on lui demandait, et fut renvoyé de l'armée. Le t'i-tou (di-tâh), peu satisfait du résultat obtenu,fit préparer un ordre formel d'apostasie, et ordonna à tous ses soldats de le signer; cette manœuvre ne réussit pas davantage, les soldats païens écrivant, en même temps que leurs noms, ceux de leurs amis chrétiens. Pourtant nombre de fidèles se retirèrent d'eux-mêmes de l'armée; et ceux qui y demeurèrent furent considérés par les mandarins comme apostats. La scène bientôt connue, ranima les haines des païens; des croix furent peintes dans les rues et sous les portes de la ville; des perquisitions exécutées dans les maison chrétiennes, sous prétexte d'y trouver les armes apportés par la *Capricieuse* ; pamphlets et caricatures se distribuaient, annonçant l'extermination des chrétiens, et en particulier des missionnaires européens.

Mgr Maresca, fort inquiet, fit prier le commandant de Rocquemaurel de rester dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou) jusqu'à l'apaisement des troubles. Le commandant avait des engagements; il ne jugea pas les circonstances assez graves pour y manquer, et quitta le Hoang-p'ou (Waong-p'ou). Ce départ, qui aurait pu être le signal d'un massacre général, ramena au contraire la paix. Les mauvais bruits se dissipèrent; les mandarins donnèrent des proclamations exhortant le peuple au calme. Malgré ce revirement heureux, il ne pouvait plus être question de revendiquer l'église de Song-kiang (Song-kaong); et il faudra attendre bien des années pour en reprendre possession. (1)

Quelques jours après il y eut une nouvelle alerte dans la chrétienté de Ou-li-t'ang (N-li-daong), à quelques kilomètres de Song-kiang (Song-kaong). Les pères en avaient réparé récemment la chapelle. Le vice roi de Nan-king, sur la dénonciation de païens du voisinage, donna ordre de commencer une enquête sur les auteurs des travaux, et de faire appliquer strictement l'édit impérial qui confinait les européens dans les ports ouverts.

---

(1) P. Sica. ***De vita P. Clavelin,*** p. 22. ***Annales Domus Zi-ka-wei,*** p. 41 sq. — Mgr Maresca, sans doute pour faire plus d'impression sur le commandant français, avait demande à tous les pères présents pour les vacances à Zi ka-wei de signer après lui la demande de secours.

Le préfet de Song-kiang (Song-kaong), heureusement, craignit une affaire, prévint les pères du jour où l'enquête se ferait; et son fils, désigné pour la conduire, ne trouva sur place que des chrétiens indigènes qui lui donnèrent les réponses convenues d'avance. (1)

Les pères se dédommagèrent de ce contre-temps en poussant plus activement que jamais l'œuvre des baptêmes des enfants moribonds et la réforme des chrétientés. A Song-kiang (Song-kaong), comme à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), le P. Clavelin avait su former d'admirables baptiseuses, qui s'introduisaient dans les hopitaux et y faisaient de nombreuses conquêtes. (2)

Les conversions de païens dans les environs de Song-kiang (Song-kaong), aussi bien qu'au P'ou-nan (P'ou-né), étaient malheureusement rares. Le P. Gonnet a vigoureusement décrit, dans une lettre du 22 Octobre 1849, les grands obstacles aux conversions; matérialisme abject chez les pauvres, tout occupés du souci du riz quotidien, aussi bien que chez les riches, orgueilleux et sensuels; crainte de renoncer aux liens de famille, si puissants en Chine, en renonçant au culte des ancètres; persuasion que le christianisme, jadis aimé des lettrés et des grands, est devenu une religion de petites gens. "Oh! quand sera-t-il donné, sinon à tous les missionnaires, au moins à quelques uns, d'avoir un peu de ce prestige dont nos anciens pères savait si bien s'entourer autrefois. Il parait bien évident que, jusqu'à ce qu'on en soit venu là, on n'aura pas la masse des Chinois". (3)

Au P'ou-tong, le R. P. Languillat, revenu du Chan-tong, transformait ses chrétientés par le rétablissement des congrégations de la Sainte Vierge et du Sacré Cœur, instituées jadis par Mgr de Laimbeckhoven et ses auxiliaires, mais tombées dans la tiédeur; à certaines de ses réunions il compta de 500 à 1000 congréganistes, qui devenaient des apôtres pour tout leur voisinage. Le père écrivait en 1851. "Nous nous réunissons tous les premiers dimanches du mois; c'est une chose édifiante de voir, aujourd'hui par exemple, le premier dimanche de la sixième lune, plus de cinq cents confrères, les uns venus la veille, les autres de grand matin, malgré la pluie, se ranger sous leurs bannières respectives, apporter leur offrande, sans compter les autres chrétiens, qui me donnent un auditoire de deux mille hommes. J'ai des petites planches pour imprimer les saints du mois, les billets de mort pour les confrères défunts, ceux des postulants etc.

---

(1) *Litterae annuae missionis Sinensis* 1851-1852, p. 3 (*Franc* 2660).

(2) R.P. Broullion, Novembre 1851. *N.M.* 2, 418.

(3) *N.M.* 2, 307.

J'ai ajouté un bureau de la doctrine chrétienne; les plus instruits des congréganistes ont seuls droit d'en être membres; un d'eux doit, à chaque réunion, faire une allocution sur un sujet déterminé à l'avance. Ainsi, j'espère former à peu de frais des hommes capables de parler aux païens, de bons chefs de chrétientés". Et quelques jours plus tard, au R. P. Provincial, "Quand je me rappelle mes premières années de Chine, et que je compare les chrétiens d'il y a sept ans avec ceux que je vois aujourd'hui dans ce même district, je ne les trouve plus reconnaissables". (1)

L'œuvre de réforme devait se faire surtout par la bonne instruction des enfants. Le P. Clavelin avait institué une école de catéchistes qui comptait déjà quinze élèves en 1851 (2) ; futurs auxiliaires du missionnaire comme exhortateurs, ou maitres. De tous côtés les écoles de prières surgissaient ou se perfectionnaient. Le père écrivait avec beaucoup de sens. "Des écoles, voilà le moyen de préparer un avenir d'une portée immense; les païens le sentent; ils admirent, louent, bénissent; je connais ici une des plus riches familles, dont le chef témoigne quelque désir de se faire chrétien à cause de ces œuvres".(3)

Une douzaine d'orphelinats, tenus par des vierges, avaient recueilli les petites victimes de la famine; celui de T'ang-mou-k'iao (Dang-mou-ghiao), pour les filles, est demeuré célèbre, car c'est de lui qu'est issue la belle œuvre actuellement installée au *Seng-mou-yeu* de Zi-ka-wei. Nous le retrouverons dans la suite. (4)

Les pères mirent également leurs soins à faire restaurer et agrandir les petites chapelles des chrétientés, trop souvent mesquines et misérables; les chrétiens se prêtèrent généreusement à cette œuvre, et s'attachèrent davantage aux chapelles pour la décence desquelles ils avaient su faire des sacrifices. (5)

Ce travail de réforme et d'amélioration n'allait pas, évidemment, sans difficultés. Administrateurs négligents ou cupides, vierges orgueilleuses et indépendantes, résistaient, se plaignaient aux évêques, organisaient de ces petites rébellions locales où les chinois sont passés maitres. Les évêques laissaient dire ; les

---

(1) 29 et 30 juin 1851. ***N.M.*** 2, 389, 390.

(2) ibid. p. 391.

(3) ibid. p. 391.

(4) Pierre, ***Histoire,*** t. 1, p. 431.

(5) cf. infra.

pères maintenaient leurs décisions, et l'ordre se rétablissait peu à peu. (1)

Peu de vexations au P'ou-tong de la part des païens. Un seul fait notable se présente à cette époque (2). Le P. Augustin Massa, faisait mission dans une pauvre chrétienté des environs de Kao-k'iao (Kao-ghiao). Samesse était à peine finie que le Kong-souo (Kong-sou) fut envahi par quelques brigands qui s'emparèrent du célébrant, de sa chapelle et de tout ce qui leur tomba sous la main, criant qu'ils allaient conduire l'Européen au mandarin. Sur la route, ils abandonnèrent le missionnaire après l'avoir complètement dépouillé, et roué de coups. Avec peine, le père parvint à Kao-k'iao (Kao-ghiao), et prévint les chrétiens de ce qui s'était passé. On n'était plus au temps où de pareilles avanies pouvaient rester impunies. Les jeunes gens de toutes les chrétientés voisines se réunirent. Un petit mandarin militaire, chargé de la police du pays, fournit des armes, et même un vieux canon. On donna l'assaut au village d'où les brigands étaient originaires ; ils avaient déguerpi ; en représailles on brula leurs chaumières. Les pères, depuis, furent respectés. (3)

---

(1) Pierre, *Histoire,* t. 1. p. 432. Sica, *De vita.* p. 17. Le P. Sica raconte que Mgr Maresca s'amusait à montrer au P. Languillat les lettres écrites contre lui.

(2) A partir de 1849, le P'ou-tong est divisé en deux districts : le Nord (PP. Languillat, Catte, Vuillaume), le Sud (PP. Della Corte, Taffin, Augustin Massa, Giaquinto, Broullion) (P. Colombel, *Histoire,* p. 344.)

(3) Sica, Le Chauff. *Une famille,* p. 105 sqq.

V

TCH'ONG-MING (TS'ONG-MING) ET HAI-MEN.

Nous avons vu comment, pendant la terrible famine de 1849 et 1850, la charité des PP. Lemaitre et Werner avait suppléé, pour des milliers de chrétiens et même d'infidèles, à l'incurie de l'administration mandarinale. (1)

L'effet produit fut immense, et le mouvement de conversions, déjà lancé par le P. Clavelin, s'accéléra. Les lettres des missionnaires d'alors décrivent vivement, avec les souffrances et les privations spéciales à ces pays de misère, leurs consolations apostoliques. (2)

En 1849, le R.P. Poissemeux était venu apporter aux affamés de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men les aumônes recueillies sur les concessions de Chang-hai, et cette charité n'avait pas été perdue pour l'apostolat. En 1850, Mgr Spelta vint dans ces pays désolés pour une tournée de confirmation. Il fut reçu aussi honorablement que possible par les chrétiens ; et

---

(1) cf. *supra*, p.

(2) Missionnaires de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men 1847-1853.

Tch'ong-ming (Ts'ong-ming)	*Hai-men.*
1846, P. Clavelin seul.	
1847, P. Clavelin et P. Werner.	P. Werner, Juillet 1847.
1848, P. Clavelin.	P. Werner.
1849, P. Clavelin et P. Vuilbert.	PP. Werner, Borgniet et Lemaitre.
1850, PP. Borgniet et Granier.	PP. Werner et Lemaitre.
1850, P. Werner (Juillet 1850).	P. Granier.
1851, PP. Werner et Vuillaume.	P. Granier.
1852, PP. Werner et Vuillaume.	P. Brueyre.
1853, PP. Werner et Pajot.	P. Brueyre.

Plusieurs autres pères allaient encore souvent à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men pour y remplacer pendant quelques semaines les pères en charge : ainsi nous savons que le P. Languillat y alla 5 fois du P'ou-tong.

l'enthousiasme de ces braves gens fut si démonstratif qu'une persécution locale faillit s'ensuivre par réaction. Le P. Vuillaume nous raconte ainsi les faits (1) : "Mgr Spelta venait de terminer une tournée de confirmation à Ts'ong-ming ; je l'accompagnais, avec une trentaine de chrétiens, jusqu'à la barque qui devait le porter à Hai-men. Sur la route, nos jeunes gens faisaient éclater un feu roulant de pétards. C'était une sorte de conduite triomphale, improvisée pour honorer Sa Grandeur. Mais à côté du Capitleo, les Gémonies ! Les païens d'un bourg, que nous traversâmes, avaient vu de mauvais œil le joyeux cortège ; ils organisèrent pour notre retour une sorte d'émeute. J'allais en avant, je passi devant une centaine d'individus, qui n'osèrent rien me dire en face; mais quand nos chrétiens arrivèrent, ils les accablèrent de toutes les malédictions du répertoire païen. Un de mes brouettiers reçut quelques coups. Cependant je m'étais retourné, je fut aussitôt au milieu du groupe le plus hostile, au milieu même du pont d'ou il avait été question de me précipiter. "Si vous m'en voulez, venez à moi, à moi seul ; pourquoi insulter et frapper des gens qui ne vous disent rien ? Vous n'êtes pas des barbares ; vous avez un chef de police... Venez chez lui avec moi". Le petit magistrat ne voulut pas me recevoir ; mais la frayeur avait déjà dispersé les assaillants. J'étais à peine arrivé au Kong-sou qu'on m'annonce trois hommes chargés de chaines qui viennent demander pardon. C'étaient trois innocents payés pour faire ce simulacre de réparation. De concert avec le P. Werner, j'imformai de tout Mgr Spelta, qui prit l'affaire en main et la fit porter au tribunal; et les coupables, outre l'argent qu'ils durent dépenser, furent condamnés avec leur commissaire de police (Pao-tsen) à venir nous faire des excuses. Cette conduite était nécessaire ; il y allait de la sécurité de toute notre petite chrétienté de Ts'ong-ming".

Une lettre du P. Werner au Révérend Père Provincial de Paris, du 17 août 1852, nous donne une idée d'ensemble du travail consacré à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) depuis huit années, et des résultats obtenus.

Depuis 1844, douze chapelles en briques ont été construites à neuf dans les lieux où par le passé la sainte messe se célèbrait dans des chaumières en roseaux ; plusieurs autres, déjà vieilles et tombant en ruines, ont été restaurées et rendues décentes. Les dépenses ont été faites en partie par la Compagnie, en partie par les fidèles, toujours prêts d'ailleurs, au sein même de la pauvreté, à prêter leurs bourses et leurs bras quand il s'agit de la gloire de Dieu. Partout, dans les nouvelles chapelles, comme dans les

(1) P. Vuillaume 20 Juillet 1851. *N.M.* 2, 402 sq.

anciennes, sont érigés des chemin de-croix. Là les chrétiens se réunissent les dimanches et fêtes pour y remplacer la messe de leur mieux. Ces saintes pratiques étaient ignorées autrefois: plusieurs ne savaient pas même en quoi consistait l'obligation des dimanches et fêtes. Cette année pour la première fois, toutes les chrétientés de l'île ont eu la mission. Ces missions commencées en septembre 1851, ont été terminées au mois de mai dernier 1852; après quoi viennent les vacances. Ces vacances sont du plus grand avantage pour les pères à qui elles laissent du temps pour vaquer un peu à leurs propres affaires: de plus, les mois de chaleur et de travaux sont ainsi comme esquivés; nos santés se soutiennent mieux,et nos pauvres chrétiens peuvent se livrer sans gêne à leurs occupations rurales.

L'an passé (1851) Mgr Spelta nous a honorés d'une visite pastorale des plus solennelles; plusieurs centaines de confirmations en ont été le fruit. Ce n'était pas tout d'édifier, il y avait des ruines à réparer, ruines produites par les persécutions passées, mais encore récentes, ruines de ravages que toutes les misères ont amoncelées dans les chrétientés longtemps abandonnées, ruines hélas! bien difficiles à réparer. Les chrétientés n'étaient pas divisées convenablement; elles l'ont été avec ordre et constituent maintenant 45 petites paroisses, visitées régulièrement par les missionnaires et tenues en activité. La doctrine commence à être mieux connue, et les préceptes sont observés au moins par le très grand nombre. Nous entretenons huit petites écoles dont deux de filles tenues par de braves vierges. La Compagnie aide pour les écoliers pauvres. Monseigneur paie la principale école des filles avec l'argent de la Sainte Enfance, parce que les parents des écoliers nourrissent des enfants païens et seraient trop pauvres pour soutenir cette double charge.

Dans le courant de ces sept années, Ts'ong-ming a envoyé en paradis des milliers de ces enfants sauvés d'une manière ou de l'autre par le zèle et l'industrie des fidèles et au moyen des secours venus d'Europe. Le nombre des adultes baptisés est aussi considérable, et certes, ce point n'a pas manqué de difficultés".

Enfin, et pour complèter le tableau et rappeler toutes les peines des premiers temps de notre mission, il faut dire avec le même père "que la situation d'un missionnaire au milieu d'un peuple simple et actif est un vrai panorama. Il devient successivement, et presque chaque jour, avocat, témoin, juge de paix, maire, préfet de police, et mandarin. Au milieu de ces travaux incessants parmi les embarras d'une mission qui renait à la vie, il a fallu nous former à la langue dont nous n'avions nulle idée, à des mœurs souvent opposées aux usages d'Europe, à un climat

qui décime les plus brillantes santés; il a fallu métamorphoser tout notre individu pour nous faire tout à tous, pour les gagner tous à N.S.J.C. Pour moi, mon Révérend Père, dans ces six années passés toutes sur la brouette et au confessionnal, j'ai fait bien du chemin vers la vieillesse. Si j'avais couru en proportion dans la voie de la perfection, je serai presque, à l'heure qu'il est, un digne enfant de notre glorieux père St Ignace. J'ai du reste toujours vécu heureux et content au sein du peuple chinois: j'aime mes chrétiens, je les aime par dessus tout, parce que le reste m'est devenu indifférent sur cette terre. Puissé-je les sauver tous et enfin les suivre moi-même à la Patrie." (1)

On le voit par cette lettre, le baptème et l'adoption des enfants abandonnés restait à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) l'œuvre de prédilection. Les chrétiens, même les plus pauvres, ouvriers, vierges n'ayant pour vivre que le travail de chaque jour, ne craignent pas de consacrer une partie de leur modique salaire à l'achat des petites créatures abandonnés à la mort, et si elles survivent, ne refusent pas de les prendre à leur charge. On n'avait pu encore, cependant, faute de fonds, ouvrir un orphelinat central à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming). "La modicité des ressources, écrit le P. Werner, les difficultés des lieux et des temps, n'ont pas permis à notre bon vouloir de pousser les choses à ce degré de perfection. Les enfants que nous recueillons, ou qui nous sont vendus par les païens, sont placés dans des familles chrétiennes, fort pauvres pour la plupart. En général, ce sont les vierges qui se chargent du soin de les élever, et en très grande partie à leur dépens. L'argent de la Sainte Enfance n'est employé ordinairement que pour acheter ces enfants délaissés, et aider les bienfaitrices les plus indigentes. A leur entrée dans une famille, ces nouveaux venus sont mis sur le même rang que les enfants de la maison, et presque toujours plus choyés que ces derniers." (2)

En janvier 1852, le P. Vuillaume, ne trouvant pas de familles à qui confier huit petites filles de cinq à huit ans qu'il avait fait recueillir, se décida à les réunir dans une pauvre cabane, où deux vierges dévouées, mais fort pauvres, prenaient soin d'elles; le père payait 15 sapèques par jour et par enfant, environ 24 francs par an. (3)

Tel fut le début des orphelinats de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), que nous verrons prendre de consolants développements.

---

(1) *N.M.* 3, 35 sq.

(2) 12 Juillet 1850. *N.M.* 2, 353.

(3) 21 février 1852. *N.M.* 3, 7.

Les chrétientés de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men trouvaient leurs meilleurs auxiliaires pour leurs œuvres de charité dans les vierges, cette admirable institution des anciens missionnaires, un peu déchue depuis les temps de persécutions et à laquelle le P. Clavelin et ses premiers collaborateurs avaient rendu toute sa valeur. Une longue lettre du P. Werner à sa sœur, religieuse en France, nous donne, sur la formation de ces utiles auxiliaires, et sur les services qu'elles rendent, d'intéressants détails. "A Hai-men, comme dans toutes les autres parties de cette mission, il se rencontre de ces âmes d'élite qui, dociles et fidèles à la grâce, ne désirent vivre que pour le ciel, et n'avoir sur cette terre d'autre époux que Jésus Christ...... Lorsqu'une jeune personne est bien déterminée, on attend l'arrivée du missionnaire, et elle se présente accompagnée de ses parents ou de ses protectrices, et se mettant à genoux, elle dit que son dessein est d'être "Vierge", et qu'elle prie le père de le lui permettre et d'accorder en conséquence une confession de faveur. Cette espèce de consécration se fait ordinairement vers l'âge de 16 à 18 ans. Le pas une fois fait, l'affaire est terminée: on n'y revient plus, et aucun prétendant ne se hasardera d'aller demander cette fille en mariage. Sous ce rapport elle vivra tranquille tant qu'elle le voudra. Depuis que je suis en Chine, je n'en ai vu aucune qui, s'étant prononcée ouvertement, ait ensuite renoncé à cette haute vocation pour prendre des engagements ailleurs. Cela ne se fait pas, c'est tout dire.

"Un mot maintenant sur l'éducation de ces âmes une fois consacrées au Seigneur. Ordinairement, toute la science d'une bonne vierge de Hai-men ou Ts'ong-ming, consiste à bien savoir par cœur et à réciter avec ferveur les longues prières du matin et du soir, celles du dimanche et des fêtes qui remplacent la messe et les vèpres, les prières de la messe, du chemin de croix et des différentes confréries auxquelles elle ne manquera pas de s'agréger tôt ou tard. Bien entendu que le catéchisme, ou ce qu'on appelle ici les quatre dialogues, elle les connait parfaitement, le chapelet aussi lui est familier au point qu'elle le récitera quelquefois en dormant. C'est cet effrayant répertoire de prières vocales, qu'il faut savoir pour se croire bonne chrétienne. Aussi les vieilles vierges se donnent-elles toutes les peines possibles pour les faire apprendre aux jeunes, et malheur à celles-ci, si elles font les paresseuses, ou si elles se refusent le temps nécessaire pour s'instruire. A la première visite du missionnaire, les plaintes surgissent de toutes parts: la pauvre fillette devra rougir et promettre plus de générosité pour l'avenir. Voyez comme il doit en couter: d'abord la majeure partie ne connaissent pas les caractères, ou, ce qui revient au même, ne savent ni lire ni écrire. Si elles sont en état de déchiffrer les quatre dialogues, les prières ordinaires

et celles des fêtes, c'est parce qu'elles les connaissent à peu près par cœur, ou qu'elles auront tant de fois feuilleté et retourné leurs livres qu'à la fin cette multitude de traits divers dont se compose l'écriture chinoise, se sera comme gravée dans leur esprit. Que si ces caractères se reproduisent dans un autre ouvrage, nos savantes ne les y reconnaitront pas: il faudra encore étudier cet autre livre. En second lieu, supposez que ces bonnes filles aient appris un assez grand nombre de caractères pour lire couramment nos ouvrages de piété, elles y comprendront peu de chose, parce qu'ils sont composés dans une langue que le peuple ne parle pas.

Vous me demanderez sans doute, chère sœur, si nos bonnes vierges ont aussi l'idée de la vie intérieure et si elles s'y adonnent. Pour réponse, je vais vous apprendre ce qu'elles sont et ce qu'elles font : vous pourrez en tirer la conséquence. Chacune de nos vierges doit se suffire à elle-même Presque toutes vivent isolées dans leurs familles (1), entourées de païens corrompus et corrupteurs. A l'extérieur, rien ne les distingue des autres femmes ; toutes leurs constitutions sous ce rapport consistent à ne pas porter des vêtements trop voyants ou trop recherchés. Si, à Hai-men, vous en exceptez une dizaine, toutes sont pauvres et gagnent leur vie par un travail continu et souvent fort pénible. A Hai-men, sur cent familles une ou deux seulement peuvent vivre à l'aise. La pauvre vierge, confondue ainsi dans la masse, passe sa journée à faire ronfler le dévidoir et à tisser le coton ; souvent aussi, elle prendra sur son sommeil, et travaillera fort avant dans la nuit, pour réparer le temps consacré à la prière ou à une œuvre de charité. La pièce de toile achevée, elle la confie à un de ses parents et le prie d'aller la vendre, et du produit de faire emplette des choses nécessaires au ménage. Le matin et le soir elle recite la prière, seule ou en famille, et dans le courant du jour elle défile son chapelet de six dizaines, puis deux ou trois autres de cinq, lesquels sont suivis d'une nomenclature plus ou moins longue de prières de petites fêtes et des confréries. Le dimanche, suivant l'usage du pays, elle suspend son travail jusqu'à l'après midi, et durant ce temps de repos, elle se livre aux exercices de piété. Si la chapelle n'est pas trop éloignée de sa petite cabane, elle se met en route dès la pointe du jour pour aller faire le chemin de la croix, ou bien entendre la sainte messe et l'instruction, si le père est dans la chrétienté. Une bonne vierge, malgré son indigence, trouve du temps pour toutes les bonnes œuvres, et si elle se voit obligée de manquer à l'une d'elles, son cœur en est désolé ; elle croit avoir perdu la journée.

---

(1) Différence assez notable avec les environs de Chang-hai, où souvent les vierges vivaient réunies plusieurs ensemble dans les Kong-souo (Kong-sou).

"Aujourd'hui, quand je promets à ces pauvres filles deux ou trois confessions par an, elles ne cessent de remercier; elles se croient déjà au Ciel et disent que maintenant, il n'y a guère moyen de manquer son salut. Cependant qu'est-ce que cela pour une personne qui désire s'adonner à la vie intérieure? Lorsqu'elles se présentent au confessionnal, je n'ai souvent le loisir que de dire quelques mots, de donner un avis important, et d'éclairer leur esprit sur la nature et la qualité des fautes. Tout ce qu'elles savent, elles le tiennent d'une vieille vierge dont l'instruction a été fort négligée, et qui est souvent imbue d'idées inexactes. Ajoutez à cela que à Hai-men les chrétiens n'ont pas cessé d'être en butte aux persécutions depuis le temps où la religion s'y est implantée, c'est-à-dire, depuis environ quatre vingts ans, et vous comprendrez combien l'instruction religieuse des vierges a dû être négligée. Vous voyez ainsi que leur ignorance est bien excusable. Les privations qu'elles ont endurées ne prouvent que mieux que le Bon Dieu n'a pas besoin de tel ou tel moyen pour sanctifier une âme généreuse, qu'elle doit s'en tenir à l'accomplissement de sa sainte volonté. Maintenant que nous avons la paix et qu'un missionnaire ne cessera de parcourir les chrétientés, il y a espérance de salut...

Si nos vierges n'ont pas à l'extérieur des distinctions que leur vocation exigerait, elles savent bien s'élever au-dessus du vulgaire par leur amour sincère pour la piété et par une pureté de cœur vraiment surprenante. Malgré tous les obstacles, on en trouve tous les jours qui conservent une grande innocence au milieu d'un peuple tout païen. C'est à mes yeux un miracle incontestable et toujours subsistant. La divine Providence veille avec un soin tout paternel sur ces tendres fleurs plantées sur un sol fangeux et empoisonné. Joignez-vous donc à moi, chère sœur, et remercions ensemble N. S. des grâces dont il comble si libéralement ses chastes épouses.

La plus belle fète à Hai-men et Ts'ong-ming est l'arrivée du missionnaire; alors la vierge ne sait plus se ménager. C'est elle qui dirige l'ornementation de la chapelle, de l'autel; c'est elle qui prépare ce qui est nécessaire pour le logement du père et pour sa table. Ce sont encore les vierges qui pourvoient aux frais pendant huit ou quinze jours: elles défraieront avec générosité, non seulement le missionnaire, mais encore les chrétiens qui viennent pour traiter avec lui de leurs affaires. En temps de mission, ce sont ces bonnes filles qui mettent l'entrain dans la foule, qui dirigent la récitation des prières et instruisent les ignorants. Dès le premier jour de la mission, elles me présentent les païennes qu'elles ont instruites ou au moins déterminées à venir me voir; elles racontent au long tous les incidents par lesquels à du passer

cette vocation naissante, et en même temps enseignent à ces catéchumènes les usages et les devoirs des chrétiens. Là où les vierges me manquent, les idolâtres ne songent guère à se convertir, faute d'être stimulés. Il en est de même pour les petits enfants arrachés à la barbarie de parents païens. Si en six mois, je peux envoyer au Ciel près de 250 enfants, c'est principalement au zèle des vierges que je dois ce bonheur. Elles sont sans cesse à la recherche de ces petites créatures : la dépense de quelques centaines de sapèques ne les effraye pas. Si elles-mêmes ne peuvent pas se rendre chez ces infortunés, elles chargent un parent d'y aller et de leur raporter l'enfant.

Vous voyez, ma chère sœur, par tous ces détails, que nos vierges doivent être bien agréables aux yeux de Dieu, et que le missionnaire doit attacher la plus grande importance à les bien diriger dans le chemin du Ciel. Elles sont, en effet, comme la seconde providence du pauvre prêtre lancé jusqu'au cou dans des travaux bien compliqués. Elles pourvoient à tout, et par leur ferveur soutiennent les bons, excitent les lâches et multiplient le nombre des enfants de Dieu".

Le P. Werner termine sa lettre en disant qu'il compte à Hai-men une centaine de vierges ; à Ts'ong-ming, elles sont à peu près aussi nombreuses. (1)

Un catalogue de 1848 en compte 105 ; un autre de 1853-54 en compte 170. On aimerait à citer bien des traits charmants de ces vierges, capables de tous les sacrifices quand il le fallait. Telle d'entre elles, en 1850, avait réussi à nourrir et élever à elle seule plus de quarante enfants, tout en s'occupant activement des écoles centrales de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) qui lui étaient confiées, et presque toujours elle avait pu suffire à cette œuvre sans accepter les secours du père. (2)

Telle autre, rongée par une plaie hideuse depuis plus de deux ans, cachait son mal à tous, de peur que sa famille ne la forçat à recourir aux soins des médecins, et continuait sa vie de baptiseuse très active des enfants moribonds. (3)

---

(1) 20 Octobre 1847. *N.M.* 2, 148 sq.

(2) P. Werner, Ts'ong-ming, 1er janvier 1851. *N.M.* 2, 377 sqq.

(3) *Ibid.* 2, 378 sq.

VI

LA MISSION OCCIDENTALE.

Jusqu'en 1850, la Compagnie de Jésus n'avait eu à sa charge que les chrétientés de la préfecture de Song-kiang (Song-kaong), et celles de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men. Seul le P. Sica avait été envoyé en Août 1846, par Mgr de Bési, au secours du P. Chérubini franciscain, préposé au district fort important de Tch'ang-chou (Zang-zoh), dans la préfecture de Sou-tcheou (Sou-tseu). En 1847, le P. Chérubini appelé à d'autres fonctions, laissa au P. Sica ce pénible apostolat ; à la fin de cette même année le district de Tch'ang-chou (Zang-zoh) fut divisé ; le P. Dracopoli, grec de Scio, et membre, comme Mgr Maresca, de la Sainte Famille, prit la ville de Tch'ang-chou (Zang-zoh) et les chrétientés voisines, et le P. Sica eut pour centre la chrétienté de Tchang-kin (Tsang-kien). (1)

Il faillit être assassiné en Juin 1849 dans les environs de cette ville. Il était allé donner la mission à quelques familles chrétiennes perdues au milieu des païens. Dès le premier jour de son arrivée, les voisins ameutés par un lettré firent le siège du pauvre Kong-souo (Kong-sou), en poussant des cris de mort. Le père, après avoir vainement essayé de les apaiser, prit le parti de se rembarquer; son batelier fut roué de coups, la barque brisée, le missionnaire lapidé par la foule, se réfugia chez une vieille paienne qui lui sauva la vie en se mettant en travers de sa porte, et fut respectée par les émeutiers. Une chaise escorté par les chrétiens du voisinage vint prendre le père, qui parvint ainsi à échapper au danger. Monseigneur Maresca, et M. de Montigny, aussitôt prévenus, poussèrent l'affaire avec une telle vigueur que les mandarins accordérent toutes les réparations exigés; affichage d'une proclamation qui attestait l'influence bienfaisant et la légalité de la pratique du christianisme, et condamnait à la dégradation le lettré qui avait lancé l'émeute; réparation de la barque aux frais des mandarins ; emprisonnement de vingt deux personnes

(1) P. Rossi, ***Relation décennale de la section de Sou-tseu*** (1875 sq) ***préface. Zi.*** H. 4.

dont quatre maires de village; et bastonnade aux plus coupables. (1)

Peu après, le P. Sica était chargé de la portion jusque là la plus délaissée du diocèse de Nan-king, la mission de l'Ouest, comme on disait alors. Les PP. Giaquinto, Nicolas Massa, et le père chinois André Kou, élève de la Sainte Famille de Naples, s'occupèrent au cours des années suivantes, avec le P. Dracopoli, du vaste district de Tch'ang-chou (Zang-zoh). L'église de la préfecture de Sou-tcheou (Sou-tseu), chef-lieu de toute la province, était desservie par le P. Simon Chen (Sen) (Monteiro), qui avait joué un certain rôle dans les polémiques du clergé avec Mgr de Bési (2), et le P. Marcellin Tchang (Tsang), élève de la Sainte Famille de Naples. (3)

En 1850, les lazaristes du Tché-kiang, qui avaient eu jusque là la charge des districts de Ou-si (Vou-sih), et de Kiang-yn (Kaong-yen), les remirent au vicaire apostolique du Kiang-nan. (4)

En 1851, le P. René Massa fut envoyé au secours du P. Sica, absolument incapable de suffire aux besoins de onze postes importants, échelonnés de la douane de Sou-tcheou (Sou-tseu), à la frontière du Ngan-hoei.

Le Père René Massa prit alors pour lui les chrétientés les plus lointaines, celles du nord du Kiang, et laissa le sud au P. Sica, auquel succédèrent à Ou-si (Vou-sih), et dans les environs, en 1853, les PP. Clavelin et Sentinier. (5)

En ces premières années, le personnel de la mission était trop peu nombreux pour qu'on put installer à demeure un missionnaire dans ces lointaines régions. Chaque année le père qui en était chargé faisait une ou deux fois la visite des postes, dans une tournée qui durait une dizaine de mois; les chrétiens avaient ainsi la faculté de faire leur mission.

La tournée accomplie, le missionnaire rentrait à Zi-ka-wei, et les chrétiens étaient laissés, pour le reste de l'année, à la direction des administrateurs, des catéchistes et des vierges. Nous recueillerons, dans les lettres annuelles de la mission, et dans les lettres des pères, les traits les plus caractéristiques de cet apostolat, le plus rude qui fut alors.

---

(1) R.P. Poissemeux, 14 Juin 1849. *N.M.* 2, 279 et sqq.

(2) Cf. supra, p. 94 sq.

(3) Feuilles d'œuvres 1849 à 1853.

(4) Cf. supra, p. 147.

(5) Autobiographie du P. Sica. *Zi.* H. 3.

On trouvait à Ou-si (Vou-sih), quand les lazaristes remirent cette chrétienté aux soins des missionnaires du Kiang-nan, 3000 chrétiens, répartis en trois postes. A San-li-k'iao (Sè-li-ghiao), en dehors de la porte occidentale de la ville, résidaient seulement 150 cultivateurs ou petits commerçants, mais 2000 pêcheurs et plus s'y rassemblaient à époques fixes pour accomplir leurs devoirs religieux. Ils vivaient sur 550 petites barques continuellement occupées à la pèche dans les nombreux lacs et canaux qui environnent Ou-si (Vou-sih). Pour la facilité du ministère on les avait divisés en sept "congrégations", portant chacune le nom d'un apôtre, et chacune gouvernée par un administrateur pris dans son sein. Cinq de ces congrégations dont les membres exerçaient leur métier dans les environs de Ou-si (Vou-sih) venaient, chacune un dimanche par mois, a San-li-k'iao (Sè-li-ghiao) pour entendre la messe; les deux autres congrégations, dont le champ de travail était beaucoup plus éloigné, se réunissaient plus rarement. Aux quatre grandes fêtes, il y avait assemblée générale, les 550 barques encombraient alors les canaux autour de la petite église, et quatre ou cinq missionnaires venaient aider celui de Ou-si (Vou-sih) pour l'accablant travail des confessions. Aux réunions de San-li-k'iao (Sè-li-ghiao) se traitaient non seulement les affaires religieuses, mais les affaires civiles des congrégations, décidées à l'amiable par les admistrateurs, en application des antiques règlements, dus aux jésuites de l'ancienne mission française de Pé-king, qui furent les créateurs de la belle œuvre des pêcheurs.

A quelques kilomètres de San-li-k'iao (Sè-li-ghiao), sur une colline, se trouvait un ancien cimetière chrétien, datant des beaux temps de l'Empereur K'ang-hi; c'est là que les pêcheurs apportaient leurs morts; Mgr Maresca en avait obtenu la restitution officielle en 1850, en vertu des édits impériaux.

Les lettres des pères, à cette époque, sont unanimes à louer l'esprit de foi, la simplicité, la moralité de ces bons pêcheurs chrétiens, qui vivaient en famille sur leurs barques, et n'avaient guère de contact avec la population corrompue des villes. Le respect-humain leur était complètement inconnu, et c'était plaisir de les entendre chanter les prières, quand leurs barques s'amarraient ou circulaient au milieu de celles des païens. (1)

---

(1) Exposé des œuvres des pêcheurs dans les *Annales de la Propagation de la Foi,* t.47 (1875). p. 438 — Sur les pêcheurs, R.P. Poissemeux, 6 Juin 1850 (*N.M.* 2, 341 sq). R.P. Fournier, octobre 1854 (*N.M.* 3, 46 sq). Litt Annuae Missionis Sinensis 1851-1852. (*Franc.* 2660).

Autour de quatre autres petites chapelles, situées entre Ou-si (Vou-sih) et le Yang-tsé-kiang,se groupaient 700 à 800 Chrétiens de Tan-yang (Tè-yang); 300 chrétiens résidaient en ville ou dans les environs, et ils avaient, près de la porte de l'est, un petit Kong-souo (Kong-sou) modeste, mais convenable, où le père pouvait séjourner.

Une journée sur le grand canal, et le missionnaire était à Tchen-kiang, chrétienté fort ancienne, mais alors bien déchue; 37 fidèles seulement la composaient en 1850; ils vivaient très isolés, sans grands rapports avec les païens, autour d'un petit Kong-souo (Kong-sou) situé dans l'intérieur de la ville. Tchen-kiang était pourtant une préfecture florissante, qui devait à sa situation, à l'intersection du grand canal et du Yang-tsé-kiang, une grande activité commerciale.

De Tchen-kiang, la tournée se poursuivait sur le fleuve Yang-tsé jusqu'à Nan-king. La grande ville, résidence du vice-roi, alors en pleine prospérité, comptait 395 chrétiens lorsque le P. Sica y fut envoyé pour la première fois, en 1846. L'église était longtemps restée debout, protégée par une sorte de crainte superstitieuse des païens. Lorsque l'édit impérial obtenu par M. de Lagrené fut connu, les mandarins de Nan-king résolurent de la faire démolir, afin de n'avoir pas à la restituer à la mission. Pas un entrepreneur païen ne voulut se charger de l'opération, de peur d'attirer sur lui la colère du ciel. Ce fut un chrétien scandaleux qui eut le triste courage d'accomplir cette besogne; il périt misérablement peu après.

L'ancienne résidence de la Compagnie avait été convertie en grenier public, annexe de celui qui s'élevait à peu de distance à l'Ouest, sous le nom de Fong-pei-ts'ang. Les chrétiens étaient parvenus à conserver à côté une maisonnette, qui leur servait de Kong-souo (Kong-sou), et où ils faisaient la mission quand un père venait à passer. (1)

Un autre lieu de réunion se trouvait au pied de la colline de Pé-ki-ko, dans la belle et grande maison de famille des Tcheou; cette famille était fort riche, grâce au transport du tribut de riz et de soie du Kiang-nan à Pé-king, dont elle avait, en partie, la commission.

Les Tcheou avaient fait venir d'Europe une chapelle complète, et traitaient généreusement le missionnaire de passage. D'autres familles de Nan-king, les Lôh, les Li, les Ho, étaient assez à l'aise, grâce à la possession de barques de commerce, ou au

(1) P. Colombel, *Histoire*, p. 409 sq. et *Scol*, 1887, p. 154 sqq.

tissage de la soie. Ces familles étaient restées ferventes, malgré la rareté des visites du prêtre. Une vierge de la famille Ho, Ho-ta-niang, est restée célèbre parmi les chrétiens par sa ferveur, son esprit de pénitence et de piété, sa charité, son instruction religieuse très solide. Aidée d'un de ses neveux, qui avait désiré recevoir le sacerdoce, mais n'avait pu suivre sa vocation faute de séminaire au Kiang-nan, elle gouverna de 1800 à 1850 la chrétienté de Nan-king avec sagesse et vigueur.

Mgr de Bési vint plus d'une fois à Nan-king, sans doute au cours de ses voyages au Chan-tong; à partir de 1846, on y voit passer le franciscain Pierre de Luca (1), et le P. Dracopoli pendant l'année 1847-1848; le P. Sica y séjourna en 1849-1850 et 1850-1851. Pendant les années 1851-1852 et 1852-1853, le P. René Massa lui succèda.

C'est en 1852 que le P. René Massa reçut à Nan-king une des plus grandes consolations dont Dieu ait récompensé son zèle.

Il y avait alors à Ngan-king un vieux mandarin, nommé Jacques Wen, chrétien de naissance, originaire du Se-tch'oan. Il avait obtenu le grade d'académicien (Han-lin), avait exercé plusieurs charges importantes au Ngan-hoei, et présidé plusieurs fois les examens de la province. Dans cette vie d'affaires, il avait complètement oublié sa religion, et vivait en païen. Les fidèles de Ou-ho, qui connaissaient son passé, lui avaient envoyé un prêtre chinois, pendant qu'il était mandarin à Fong-yang fou; le prêtre n'avait même pas été reçu. Le P. René Massa, se trouvant à Ou-ho pendant le second semestre de 1851, fut instruit par les chrétiens de la situation du vieux lettré; celui-ci habitait alors Ngan-king. Le P. Massa lui écrivit une lettre touchante, l'exhortant à penser à son âme, et à réciter au moins quelques Ave Maria chaque jour. La lettre fut portée par un fervent catéchiste, décidé à tout risquer pour pénétrer jusqu'à Jacques Wen; pendant son voyage, le P. Massa et ses chrétiens redoublaient de priéres. Ils furent exaucés. Le vieux mandarin fut bouleversé par la lettre du missionnaire, et malgré ses 74 ans, promit de venir trouver le P. Massa à Nan-king lors de son prochain passage.

(1) Le P. Pierre de Luca, O.S.F., appelé au Chan-tong par Mgr de Bési, dut quitter cette province, et vint au Kiang-nan. Mgr de Bési l'envoya à Nan-king en 1846. Comptant sur les édits de tolérance obtenus par M. de Lagrené, le P. Pierre de Luca se rendit en plein jour à la maison des Tcheou, distribuant, dit-on, des médailles sur son passage. Le jour même, les mandarins locaux firent prévenir la famille qu'une perquisition serait faite chez elle le lendemain; le missionnaire fut conduit pendant la nuit hors de la ville (P. Colombel, ***Histoire,*** p. 410 sq., et *Scol* 1887, p. 155).

L'entrevue eut lieu pendant le premier semestre ds 1852. Jacques Wen, complètement gagné, fit une retraite de trois jours, à la suite de laquelle il se confessa et reçut deux fois la sainte communion. Pour bien prouver le sérieux de sa conversion, il voulut, en présence de tous les chrétiens, s'agenouiller devant l'humble catéchiste qui était venu lui porter la lettre du P. Massa, et lui faire la prostration. Il choisit une de ses concubines pour sa femme légitime, et la fit instruire et baptiser; les autres furent logées hors de sa maison, et il leur assura une subsistance honorable.

Le vieil académicien ne pouvait garder pour lui seul le bienfait de sa conversion; rentré à Ngan-king, il se fit le catéchiste de toute sa maison, qui compta bientôt plus de vingt chrétiens; de nombreux moribonds lui durent le baptême. Il aimait, les années suivantes, à venir voir les pères à Ou-si (Vou-sih). "Sa taille au-dessus de la moyenne, écrivait le P. Clavelin à la suite d'une de ses visites, en 1855, sa barbe blanche, sa figure douce et spirituelle, un langage pur, clair et simple à la fois, enfin une modestie et une piété qui ajoutent à toutes ces qualités un fini que la religion seule peut donner, en font certainement le chinois le plus accompli que j'aie encore vu depuis onze ans que je suis dans le Céleste Empire". (1)

Cette conversion d'un académicien très estimé pour sa science et son talent pouvait exercer une grande influence sur l'évangélisation du Ngan-hoei, encore terre presque inculte. Malheureusement l'invasion des rebelles, qui survint presqu'aussitôt, ruina Jacques Wen, et le força à s'enfuir avec sa famille dans les environs de Ou-si (Vou-sih), où nous le retrouverons appauvri, humilié, mais toujours fidèle. (2)

Après avoir administré les chrétientés situées au sud du Kiang, les PP. Sica et René Massa remontaient au nord, par le canal impérial. Ils rencontraient d'abord, à la préfecture de Yang-tcheou, jadis un des postes les plus célébres de l'ancienne mission, une chrétienté de 139 fidèles seulement, qui se réunissaient à la chapelle de la famille Che, un peu plus à l'aise que les autres. Population d'ouvriers et d'agriculteurs. Les pères réussirent à inspirer à quelques ferventes chrétiennes un grand zèle pour le baptême des enfants moribonds, et dans les hopitaux, chez les

---

(1) 24 Mai 1855 *N.M.* 3, 206 sq.

(2) Sur l'histoire du vieux mandarin, cf. Sica Le Chauff, *Une famille*, p. 71 sq. P. Clavelin, lettre citée. *Litterae annuae miss. sin.* 1851-1852, p. 20 sq. (*Franc.* 2660)

nourrices auxquelles étaient confiés les petits abandonnés, elles ouvrirent le ciel à des milliers d'entre eux. (1)

A Hoai-ngan, les pères trouvaient 189 chrétiens, triste reste de la magnifique réunion de fidèles que les anciens missionnaires y avaient créée. Après les avoir évangélisés, on quittait le grand canal, et soit par terre, soit par les lacs et la rivière Hoai, on arrivait à la sous-préfecture de Ou-ho, alors le poste extrême de la mission, le seul qu'elle eut au Ngan-hoei. 367 chrétiens, dispersés en plusieurs hameaux autour de la ville, presque tous dans la misère, recevaient de leur mieux les missionnaires, mais n'avaient à leur offrir pour abri que des chaumières de terre et de paille posées sur des monticules qui s'élevaient au-dessus d'une plaine continuellement inondée. Le P. Dracopoli avait visité cette malheureuse population en 1847; le P. Sica vint à Ou-ho en 1849-1850 et 1850-51; le P. René Massa les deux années suivantes. La vie était dure, au milieu des pauvres gens de Ou-ho, mais les retours d'apostats, auxquels le manque de secours religieux avait fait reprendre les pratiques païennes, et d'assez nombreuses conversions d'infidèles, faisaient tout oublier aux missionnaires. (2)

En 1852, des pluies abondantes firent de la plaine de Ou-ho un vaste lac; les récoltes furent perdues; la famine, et après elle ses suites nécessaires, les épidémies et les brigandages, décimèrent les habitants. Touché des souffrances de ses chrétiens, le P.R. Massa demanda et obtint de passer avec eux la plus grande partie de l'année 1852-1853. Mgr Maresca voulut prendre sa part de la bonne œuvre, en visitant ces fidèles dont la plupart n'avaient jamais vu d'évêque; la dernière visite pastorale remontait à plus de 60 ans. En décembre, le P. R. Massa était rejoint à Hoai-ngan par l'évêque; le 10 tous deux partaient pour Ou-ho, où ils arrivaient le 15. Pendant ce voyage, fait à âne, et rendu fort pénible par la saleté et la pauvreté des auberges où il fallait s'arrêter, Mgr Maresca fut fort édifié de la mortification du P. René, qui se privait même du nécessaire afin de pouvoir faire plus larges ses aumônes aux affamés de Ou-ho. (3)

Après avoir évangélisé et consolé les fidèles, Mgr Maresca reprit le chemin de Chang-hai, laissant le P. Massa au milieu de son

(1) *Litterae annuae* 1851-1852, p. 34 (*Franc.* 2660).

(2) P. R. Massa à Mgr Maresca, 13 Juillet 1852. Cité dans Sica Le Chauff. *Une famille,* p. 70. Mgr Maresca au R. P. Broullion, 3 Juin 1853. Cité dans Sica Le Chauff. *Une famille,* p. 88. *Litterae annuae Missionis Sinensis.* 1851-1852, p. 19 sq. (*Franc* 2660).

(3) Relation de Mgr Maresca sur ce voyage, citée, dans Sica Le Chauff, *Une famille,* p. 80 sqq.

troupeau. Le père commença par réunir dans sa principale chrétienté 80 à 90 enfants abandonnés. Les dépenses que nécessitait cette fondation, jointes à celles des aumônes quotidiennes aux affamés et aux malades, eurent vite épuisé les fonds apportés de Chang-hai; le père envoya son catéchiste, homme sur et courageux, chercher de nouvelles aumônes; à quelques kilomètres de Ou-ho, le messager fut pris par des brigands, et dépouillé de tout; il revint à Ou-ho, trop heureux d'avoir la vie sauve. Il fallait renoncer à tout secours avant plusieurs mois. C'était la famine qui s'annonçait, pour le père comme pour ses chrétiens. Pour comble, le typhus se déclara; le missionnaire, épuisé de fatigues et de privations, se sentit bientôt mortellement atteint. On ne pouvait songer à appeler un prêtre, la distance étant trop grande et les routes trop peu sures. Une dernière fois le P. Massa célèbra la sainte messe, au milieu de ses chrétiens en larmes, et se communia en viatique; puis il s'étendit sur son lit et attendit paisiblement la mort. Pendant dix jours il resta sans connaissance apparente. Le 22 avril 1853, il sortit tout-à-coup de sa léthargie, et dit au chrétien qui le veillait. "Vois-tu la Sainte Vierge? — Non, répondit celui-ci. Et vous, père, vous la voyez donc? — Oui, elle est là." Et il retomba dans son sommeil. Deux heures après il expirait.

Les chrétiens, malgré leur misère, recueillirent la somme, énorme pour eux, de cent quarante francs, qui leur permit de se procurer un magnifique cercueil où ils enfermèrent le corps de leur père. Le cercueil resta exposé dans leur chapelle, en attendant la visite d'un missionnaire, qui permettrait de faire au martyr de la charité de dignes funérailles. Deux années entières se passèrent avant que le P. Clavelin, dont l'invasion des rebelles avait empêché les courses apostoliques, put venir à Ou-ho. Il a décrit, dans une lettre où nous avons puisé les détails qui précèdent, l'émotion qui l'étreignit, quand les chrétiens l'amenèrent devant le cercueil du père René. Une odeur délicieuse s'en exhalait; et phénomène étrange qui frappait tous les chrétiens, aucun païen ne la percevait, et parmi les fidèles, ceux-là seuls en jouissaient qu'une plus grande pureté de vie rendait dignes de cette faveur. Les chrétiens attestèrent au P. Clavelin que la seule présence du cercueil du P. Massa au milieu d'eux avait suffi à les maintenir dans la ferveur. Beaucoup portèrent son deuil pendant un an, comme celui d'un père. (1)

---

(1) P. Clavelin, 24 Mai 1855. *N.M.* 3, 196 sqq. Quelques détails supplémentaires ont été recueillis par le P. Sica au milieu des chrétiens, entre autre, le fait des parfums qui s'exhalaient du cercueil, et que seuls, les meilleurs des fidèles percevaient. *Une famille,* p. 86 sq.

Aujourd'hui le Nord du Ngan-hoei est une des parties de la mission où le mouvement des conversions est le plus consolant. Comment douter que les travaux et le sacrifice final du premier missionnaire qui ait résidé dans ce pays aient touché le cœur de Dieu ?

Pour conclure cette revue de l'apostolat dans la mission, pendant les premières années de l'épiscopat de Mgr Maresca, il y a profit à étudier les feuilles de ministères, conservées de 1847 à 1853 (1). La comparaison des chiffres permet des constatations intéressantes.

Le nombre des chrétiens est, en 1853, de 74.000; il était en 1847 de 60.900. C'est donc une augmentation de 13.000 environ pour ces six années. Elle n'est pas due surtout aux baptèmes d'adultes qui, sauf pendant l'année de la famine (1849-1850), ne dépassent pas 600. Mais de nombreux apostats font, chaque année, retour à l'église, et la fécondité des familles chrétiennes est fort belle. Le chiffre toujours croissant des confessions et communions de mission et de dévotion, comparé à celui des fidèles, est la meilleure preuve de l'efficacité du travail de réforme entrepris par les missionnaires. En 1847-1848, le tiers seulement des chrétiens est admis à la communion; en 1848-1849, 50 %; en 1852-1853, 57 %. Si l'on tient compte des enfants incapables de communier, on verra que les chrétiens du Kiang-nan étaient déjà, au bout de ces dix premières années, dans la situation de populations européennes considérées comme ferventes. Les communions de dévotion ont passé de 10.000 en 1847-1848 à 55.000 en 1852-1853. Les nombreux mariages revalidés chaque année, ou dont les cérémonies sont suppléées, attestent que les chrétiens commencent à connaitre les lois de l'Eglise qui régissent la matière. En 1853, un des missionnaires peut attester dans son rapport que ses fidèles sont assez instruits pour qu'on puisse, sans inconvénients, leur promulguer les décrets du Concile de Trente. (2)

La belle œuvre de la Sainte Enfance fait, chaque année, les progrès les plus consolants. On compte 1.780 baptèmes d'enfants d'infidèles en danger de mort, en 1847-1848; ils sont 5.015 en 1852-1853; la même année, on compte 2.159 enfants recueillis et nourris dans les familles chrétiennes ou dans les orphelinats.

Tel fut le travail de ces premières années; travail humble, et peu capable d'enthousiasmer les imaginations; œuvre de réforme plutôt que de conquète. Mais on comprend aisément quelle somme d'efforts et de fatigues supposent les résultats obtenus par

(1) *Zi.* E. 17. Reproduites par le P. Colombel, ***Histoire,*** p. 426 sq.

(2) cf. supra, p. 128.

les missionnaires. Le courageux consul de Chang-hai, qui les voyait à l'œuvre, ne cachait pas son admiration. Le T.R.P. Roothaan lui ayant écrit à la fin de 1850, pour le remercier du dévouement avec lequel il avait protégé les établissements de la mission pendant l'année de la famine, M. de Montigny répondit par cette lettre que je tiens à citer comme le plus beau témoignage rendu aux missionnaires jésuites du Kiang-nan. On verra aussi que notre consul ne craignait pas de faire, sur ce qui manquait encore à leur œuvre, des remarques d'une franchise toute militaire.

Consulat de France
à Shang-hai et Ning-po
Chine Septentrionale.

Chang-hai le 28 Janvier 1851

MONSIEUR LE GÉNÉRAL

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 20 août 1850.

Veuillez me permettre de vous remercier avec une sincère gratitude de tout ce qu'elle contient d'obligeante bienveillance pour moi: je ne me sens pas digne de tant d'éloges, Monsieur le Général, mais votre lettre me cause néanmoins une vive satisfaction, parce que, tout en m'apprenant les bons sentiments de Votre Eminence à mon égard, elle vient aussi me prouver, que mes bons et dignes missionnaires de Zi-ka-wei savent comprendre et reconnaitre mes vœux ardents et les efforts (hélas! beaucoup trop infimes) pour leurs progrès, leur bien-être, et leur sécurité future, dans cet affreux pays.

Je suis un vieux soldat, Monsieur le Général, et je dois l'avouer, fort peu au fait des affaires religieuses, quoique bon catholique; aussi ai-je dû me trouver sur un terrain tout neuf pour moi, en me voyant tout à coup placé au milieu des belles et saintes milices de l'Evangile; cependant, fort d'un cœur droit, et de la ferme intention de rendre justice à tous les mérites et de vouer mon dévouement à toutes vos missions, je n'ai pas été embarrassé, et la lettre de Votre Eminence me prouve que j'ai suivi la bonne voie.

Si, comme fonctionnaire public, mes devoirs me commandent d'agir avec une entière impartialité pour tous, mon opinion étant ma propriété personnelle, je dirai que,dans ma conviction intime, je pense que, non seulement l'avenir des missions catholiques en Chine repose en grande partie dans votre Compagnie, Monsieur le Général, mais que, même aujourd'hui encore, toutes les autres congrégations y vivent sur les travaux des pères de la Société de

Jésus. Dieu me garde d'ailleurs de chercher ici à atténuer en quoi que ce soit les mérites des autres congrégations; ce n'est pas mon intention, car je les aime et respecte toutes; mais à chacun ses œuvres en ce bas monde. Les injustes clameurs de la passion doivent d'ailleurs se taire devant l'inflexible logique des faits et de l'histoire; et en Chine, depuis le régne de Kang-hi, l'histoire et les faits n'appartiennent, à peu d'exceptions près, qu'à votre vénérable Compagnie.

Mais les services si glorieux, en faveur de la civilisation, de l'humanité et de la religion, que les respectables pères d'autrefois ont rendus en Chine, ne sauraient atténuer ceux, si utiles et si importants, que rendent encore en ce moment leurs zélés et persévérants imitateurs.

Vos bons pères, Monsieur le Général, indépendamment de leurs travaux religieux, dont il ne m'appartient pas de parler, rendent journellement d'innombrables services aux populations chinoises, soit en les secourant dans leurs misères, leurs maladies, soit en recueillant leurs enfants et leur prodiguant les bienfaits de l'instruction.

Une œuvre manquait à nos congrégations, œuvre bien importante et presque décisive, puisqu'elle ne tend à rien moins qu'à s'attacher les masses de la population chinoise par le lien, si puissant pour eux, de leurs enfants. Je veux parler d'écoles sérieuses, établies sur une grande échelle, et qui puissent former des sujets capables d'attaquer dans la suite, au moyen de l'instruction, de l'intelligence, la tête et l'élite de la nation, au lieu de se borner, comme jusqu'à ce jour, à la masse ignorante du peuple. Les missionnaires protestants avaient compris toute l'importance de ces établissements, et ils avaient depuis longtemps créé des écoles dans la ville de Chang-hai et ses environs; j'avoue même, Monsieur le Général, que dans mon égoïste amour-propre de Français, je souffrais de voir qu'une œuvre si capable d'attirer les sympathies et la considération, non seulement des Chinois, mais même des Européens, manquât à nos missions françaises en Chine.

Messieurs les révérends pères de Zi-ka-wei ont depuis longtemps compris ce besoin, et ils viennent de créer, dans le siège même de leur Société, une admirable école, qui, si la sollicitude et les sympathies de l'Europe lui viennent en aide, fera tout un avenir pour les missions catholiques en Chine.

Ces sortes de créations, et en général tous les services que les missions rendent dans ce pays, ne me sont d'ailleurs pas inutiles, Monsieur le Général, et j'ai le plus grand soin de les

revendiquer en leur faveur auprès des autorités chinoises, en les plaçant constamment en parallèle avec leur constant mauvais vouloir.

Il ne manque plus, selon mon infime jugement, qu'une chose à la congrégation de Votre Eminence en Chine, pour y être entièrement fondée, et pouvoir, en se créant des ressources dans ce pays même, se rendre indépendante des secours toujours si précaires, si difficiles et si incertains de l'Europe; il faudrait qu'à l'instar des missions lazaristes et autres, elle s'y recrutât de jésuites chinois, qui la missent à même, et cela sans porter ombrage aux autorités chinoises, d'accepter,et même de provoquer, s'il est besoin, des dons de terre, et de propriétés. Déjà les missions du Tche-kiang se sont par cette voie créé un avenir assuré, et c'est là ce qui manque à mes bons pères, que je viens de voir même très au dépourvu après les abondantes aumônes qu'ils ont distribuées pendant la dernière famine. Il faut hélas de l'argent pour faire la mission, aussi bien que pour faire la guerre; le malheureux argent est toujours le nerf de toutes choses ici bas.

Pardonnerez-vous, Monsieur le Général, à un pauvre diable de soldat, d'oser entrer dans d'aussi sérieuses considérations sur les affaires de votre ordre vénérable. J'ai voulu prouver à Votre Eminence que j'agissais avec conviction; j'ose la prier de garder cette lettre pour elle-même; parce que je dois et désire rester, ce que j'ai toujours été, entièrement neutre entre tous, et tout en reconnaissant les vrais et positifs mérites de mes respectables amis de Zi-ka-wei, je ne dois pas oublier ceux des autres missionnaires également dignes, et qui sont aussi mes amis.

Dès 1848, j'ai obtenu de mon gouvernement l'autorisation de transmettre et de recevoir sous mon couvert officiel les correspondances de MM. les missionnaires; veuillez donc, Monsieur le Général, me considérer à l'avenir comme votre vaguemestre; j'oserai seulement recommander à Messieurs les Provinciaux, lorsqu'ils enverront des lettres au département des affaires étrangères, de les mettre toujours dans des enveloppes de forme administrative, et de les adresser, autant que faire se pourra, à M. le Supérieur de Zi-ka-wei, pour éviter la grande multiplicité des lettres. C'est ainsi que font les autres missions.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monsieur le Général, Votre très humble et très obéissant serviteur.
C. de Montigny. (1)

---

(1) *Gén. Sin.* 2, VI, 17.

CHAPITRE III

DU DÉBUT DE LA GUERRE DES T'AI-P'ING A LA FIN DE L'ÉPISCOPAT DE MGR SPELTA (1852-1856).

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA MISSION.

I) JUSQU'À LA PRISE DE CHANG-HAI PAR LES ROUGES. (1852- 7 SEPT. 1853).

Débuts de l'insurrection des T'ai-p'ing. — Prise de Nan-king et sort des chrétiens de la ville. — Bénédiction de la cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). — L'*Hermès* à Nan-king. — Expédition infructueuse des PP. Brueyre et Nicolas Massa vers Nan-king.

II) LA PRISE ET L'OCCUPATION DE CHANG-HAI PAR LES ROUGES. (7 SEPT. 1853- FÉVRIER 1855).

La révolte. — Craintes pour les pères, offres généreuses de M. Edan. — La neutralité décidée par les Européens et Américains. — Les Impériaux assiègent Chang-hai. — Dangers de la cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). — Le *Cassini* à Chang-hai. — L'hopital de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). — Secours aux chrétiens de la ville murée. — Voyage du *Cassini* à Nan-king. Bons offices des pères de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) et Zi-ka-wei envers les marins du *Cassini*. — Les concessions pendant le siège. — La bataille de Muddy Flat. — L'amiral Laguerre à Chang-hai. — Assaut infructueux du 6 janvier 1855. — Les rebelles abandonnent la ville (février 1855).

III) HISTOIRE INTÉRIEURE DE LA MISSION.

Voyage du R. P. Broullion à Rome et en France : son mémoire sur la mission du Kiang-nan. — Visite de la mission par le R.P. Fournier. — Elle est confiée à la Compagnie de Jésus en même temps que celle du Tché-li sud-est. — Mort de Mgr Maresca. — Départ de Mgr Spelta.

I

JUSQU'A LA PRISE DE CHANG-HAI PAR LES ROUGES.

Nous avons vu comment les révoltes contre l'autorité impériale, et les attaque contre les personnes et les biens des Européens, se multiplièrent dans la Chine du sud, à partir de la mort de Tao-koang (25 février 1850) (1). Cette même année on signale l'apparition, dans les environs de Canton, d'un chef capable de grouper, en une formidable armée, les bandes de brigands qui ravageaient le sud de l'Empire.

Hong-sieou-ts'iuen, né en 1813 d'une famille de paysans des environs de Canton, avait essayé des études, mais n'avait pas réussi à ses examens. Vers 1833, des tracts protestants lui tombèrent sous la main, et lui donnèrent une vague idée du christianisme. Il finit par se faire une religion où le mysticisme et l'ambition avaient leur part : il se croyait le Fils de Dieu le Père, le frère cadet de Jésus, appelé à progager en Chine sa doctrine, en même temps qu'il chasserait du pays la dynastie mandchoue usurpatrice. Vers 1847 il passa plusieur mois à Canton, aux établissements de l'American Southern Baptist Mission, dirigés alors par M. Issachar I. Roberts, et se prépara au rôle de prédicant ambulant. (2)

Puis il se mit à parcourir les campagnes du Koang-si, prêchant sa nouvelle religion et la haine de la dynastie mandchoue. Il fit de nombreux adeptes parmi les membres de ces sociétés secrétes qui pullulent en Chine depuis la chute de la dynastie des Ming, et rêvent toujours du rétablissement de l'empire national. (3)

---

(1) cf. supra. p.

(2) cf. lettre de Issachar I. Roberts citée plus bas, — Sica, *Annales*, p. 175 sq.

(3) cf. sur ces sociétés secrétes, que nous verrons à l'œuvre si souvent au cours de cette histoire, l'ouvrage du P. Leboucq, du Tche-li sud-est, *Associations de la Chine*, Paris 1880, et surtout celui de Groot *Sectarianism in China.*

Ces bandes de pirates dont les expéditions policières des anglais avaient détruit en partie les barques en 1849 et 1850, s'incorporèrent à sa troupe, qui bientôt devint assez redoutable. La détestable administration des mandarins n'avait fait que trop de mécontents. En octobre 1850, Hong passe de la prédication à l'action. En janvier 1851, il s'empare de Yong-ngan-tcheou, et y proclame sa dynastie sous le nom de T'ai-p'ing (grande paix). Lui-même prend le nom de roi céleste, Tien-wang, et se donne quatre lieutenants Yang, Lieou, Foung, Wei, qualifiés de rois de l'Est, de l'Ouest du Sud et du Nord (Tong-wang, Si-wang, Nan-wang, Pé-wang). En avril 1852, la discorde s'étant mise dans ses troupes, il lui faut abandonner Yong-ngan-tcheou, et les bandes T'ai-p'ing remontent vers le nord, se grossissant à mesure de tous les mécontents et de tous les pillards. Malgré des échecs sous les murs de Koei-lin-fou, la capitale du Koang-si, et de Tch'ang-cha, elles envahissent le Hou-nan, et le 13 décembre 1852 s'emparent de Jao-tcheou sur le Yang-tsé. Dans cette dernière ville, elles trouvent munitions, armes, et toute une flottille qui leur permettra de descendre le grand fleuve. Dès lors, rien ne les arrête plus. Les T'ai-p'ing s'emparent des trois villes de Han-yang, Ou-tch'ang fou et Han-k'eou, le plus grand centre de population de l'Empire (23 décembre 1852 à 12 janvier 1853). Le 18 février 1853, ils sont à Kieou-kiang, le 24 à Ngan-king, le 4 mars à Ou-hou. Enfin le 8 mars, ils campent sous les murs de Nan-king. (1)

Le 19 mars, une bréche est ouverte dans les remparts, et le même jour la porte du faubourg de Hia-koan, donnant sur le fleuve, est livrée. Malgré le peu de résistance de la garnison, les 20.000 Tartares, qui occupaient l'ancienne ville impériale des Ming, furent taillés en pièces.

La ville de Nan-king était alors dans toute sa splendeur, Les nouveaux maîtres se décidèrent à en faire le siège de leur Empire; et Hong habita, ou fut censé habiter (2) l'ancien palais des Ming. Dès leur entrée dans la grande ville, les T'ai-p'ing lancèrent de nombreuses proclamations, attestant le double but

---

(1) Sur ces faits, cf. En abrégé, Boulger, ***History of China*** t. 3 p. 334 sqq. et H. Cordier, l'***Extrême-Orient*** dans l'***Histoire Générale*** de Lavisse et Rambaud, t. XI, chapitre 20, pp. 719 et sqq.

(2) On a pu se demander, non sans raison, si Hong a jamais régné à Nan-king, et s'il n'avait pas disparu avant l'arrivée des T'ai-p'ing dans cette ville. Le fait est que les affaires furent traitées en son nom par les quatre rois ses lieuttenants, et que les pères du Kiang-nan n'ont jamais pu trouver un indigène qui l'eut approché a Nan-king. cf. P. Colombel, ***Histoire*** p. 457 sq.

qu'ils se proposaient dans leurs expéditions : avènement d'une dynastie nationale qui rendrait la Chine aux Chinois, introduction d'une religion nouvelle. Le premier but fut atteint par d'affreux massacres des Mandchoux et de leurs partisans, dans toutes les villes conquises par la rébellion. Le second resta toujours fort obscur. Qu'était, au juste, cette religion dont les nouveaux maîtres de Nan-king prétendaient se faire les apôtres? Elle se manifestait incontestablement par une haine vigoureuse de l'idolatrie. Partout où pénétraient les T'ai-p'ing, les pagodes étaient détruites, les bonzes massacrés, les bonzeries brûlées. La fameuse tour de Nan-king, célèbre dans le monde entier, ne fut pas épargnée. Une pagode s'élevait au pied du magnifique monument: pagode et tour furent brôlés; les débris dispersés servirent à la réparation des remparts. (1)

Dans les proclamations des T'ai-p'ing, il est non moins incontestable qu'on retrouve de nombreuses traces de doctrines chrétiennes : dans les livres qu'ils distribuaient, des chapitres entiers de la Genèse et des Evangiles, extraits des traductions publiées par les ministres protestants de Hong-kong et de Canton, sont reconnaissables. D'innombrables exemplaires des dix commandements de Dieu, inspirés de notre décalogue, étaient repandus par les chefs des rebelles : le sixième de ces commandements défendait l'usage de l'opium, et même du tabac, aussi bien que la luxure. Il est certain que plusieurs des chefs avaient été directement ou indirectement disciples de ministres protestants: quelques-uns peut-être avaient embrassé leurs doctrines. Par ailleurs, les plus étranges rêveries, et souvent les plus immorales et les plus dangereuses, se mêlaient à ces vestiges de christianisme. (2)

Il faut se rappeler ces faits si l'on veut s'expliquer les appréciations contradictoires que portèrent, sur les doctrines et les agissements des T'ai-p'ing, des hommes également bien renseignés.

Les chrétiens de Nan-king pouvaient s'attendre à tous les malheurs au milieu du desordre et des violences qui suivirent la prise de la ville. Des le 20 mars 1853, un vieillard avait été tué

---

(1) cf. Gaillard *Nan-king* p. 233 sq.

(2) On trouvera dans l'introduction du *Mémoire* du R.P. Broullion, p. 10 sqq. un résumé de ce que les lettres des missionnaires du Kiang-nan lui apprenaient sur les doctrines religieuses des T'ai-p'ing. Très vite, ils avaient eu en main leurs livres et leurs proclamations. Dans ce même Mémoire, on trouvera des lettres fort intéressantes du P. Languillat (5 août, 28 août 1853) surtout du P. Clavelin, après son voyage à Nan-king (6 janvier 1854) (p. 285, 293, 299sq, 362).

dans sa maison avec son fils aîné; son second fils grièvement blessé; un troisième emmené captif; le plus jeune put se sauver: le même jour quatre autres chrétiens furent assassinés. Le lendemain, 21 mars, la belle et riche famille des Tcheou fut chassée de sa maison, qui venait d'être remise à neuf, et dont les rebelles s'emparèrent pour y loger un de leurs chefs : chrétiens et chrétiennes furent enfermés dans une maison voisine: là, les hommes furent condamnés à prendre du service dans les armées rebelles. Laisser leurs femmes et leurs enfants à la merci des vainqueurs leur parut pire que la mort. Après une rapide délibération, ils décidèrent de s'en remettre au sort. Après avoir prié la Sainte Vierge de les inspirer, ils jetèrent dans un vase les deux caractères vie et mort. Deux fois le caractère vie fut tiré, ce qui décida les malheureux à prolonger leur existence. Bientôt, on vint arracher de force les jeunes gens pour les enrôler: des femmes et des jeunes filles furent brutalement fouillées.

Craignant qu'on ne les entrainât à la demeure du roi de l'Est, comme il en était question, les chefs de la famille, chrétiens assez tièdes,trop habitués aux mœurs des tribunaux, décidèrent l'incendie qui mettrait fin à tant de souffrances et d'angoisses. Ils mirent le feu à la pauvre maison qui les abritait, et trente-neuf personnes de la famille, dont trois vierges et vingt-et-un enfants, périrent dans les flammes, en même temps qu'un domestique étranger. "Que Dieu fasse miséricorde à cette malheureuse famille, écrivait quelques mois après le P. Clavelin, en racontant ces tristes détails. Qu'au moins il ait pour agréables les trente et quelques victimes d'un faux point d'honneur. Elles étaient résignées à attendre la volonté de Dieu, et depuis trois jours, ne cessaient de réciter les prières des agonisants,et de se disposer à la mort". (1)

Les autres chrétiens s'étaient rassemblés, au nombre de 140 ou 150, dans leur petit Kong-souo situé sur l'emplacement de l'ancienne résidence (2), et attendaient les envahisseurs en récitant des prières. Une famille païenne voisine, riche et mandarinale, mit le feu à son hôtel comme les Tcheou, et périt comme eux. Heureusement l'incendie ne gagna pas le Kong-souo. Le même jour, 21 mars, quelques T'ai-p'ing se présentent défendent à la

(1) J'ai combiné les deux récits de Mgr Maresca (8 juin 1853) et du P. Clavelin (25 mai 1854) insérés dans le ***Mémoire*** du R.P. Brouillon, p. 274 sq; 409 sq. Tous deux avaient soigneusement interrogé des personnes de la famille Tcheou, absentes au moment du drame, et qui échappèrent ainsi à la mort Le P. Colombel a recueilli à Nan-king quelques détails donnés par les chrétiens survivants (*Scol.* 1887. p 156)

(2) cf. supra, p. 243.

foule de prier à genoux, et lui ordonnent de réciter la prière au Tien-fou (Dieu le Père) dont ils apportaient des exemplaires. Les chrétiens refusent; on leur donne un délai de trois jours; s'ils ne sont pas alors prêts à obéir, tous seront mis à mort.

Le 25 mars fut la journée décisive. C'était le vendredi-siant. Suivant l'usage, les chrétiens faisaient la cérémonie de l'adoration de la croix. Des T'ai-p'ing se précipitent dans la chapelle, criant et menaçant, brisent le crucifix, renversent l'autel, et présentant leurs livres aux chrétiens, veulent les forcer à réciter les prières qui y sont contenues. Alors un catéchiste présente à son tour au chef de la troupe un livre de religion, l'explication des commandements de Dieu, et l'invite à en prendre connaissance. Celui-ci parcourt rapidement le livre, et le rend en disant: "Votre religion est bonne, la nôtre n'est pas comparable, mais le nouvel empereur a donné des ordres: il faut obéir ou mourir". Après des sommations inutilement réitérées, les soldats saisissent les chrétiens et leur lient les mains derrière le dos: comme les femmes et les enfants exhortaient les prisonniers à ne pas faiblir, eux aussi sont liés. On conduit les hommes au tribunal de l'Empereur pour y entendre leur sentence; les femmes et les enfants les suivent. Après une assez longue attente, des officiers inférieurs viennent les prévenir que, puisqu'ils ont refusé obéissance aux ordres de l'empereur, tous sont condamnés à mort, et vont être exécutés à la porte de l'occident. Le cortège se met en marche: dès la porte du tribunal, un bon vieillard, qui ne pouvait pas suivre, est décapité. Les autres, au nombre de cent quarante, arrivent au lieu désigné. Là, nouvelles sommations, nouveaux refus, les fidèles répondant toujours: "Nous sommes chrétiens". A leur grande surprise, on les épargne: le soir ils furent conduits en ville et enfermés dans un grenier public.

Le 27 mars, jour de Pâques, un nouvel assaut fut donné à la foi des prisonniers. Quelques satellites disaient: "Il faut les tuer tous: ils ne veulent pas obéir". "Non, répondait un autre, car ils iraient au ciel, et auraient ce qu'ils désirent: et nous, nous n'aurions que le péché". Les chrétiens restaient fermes; les femmes surtout, et quelques enfants, défiaient les soldats, et leur criaient: "Tuez-nous tous; que nous soyons martyrs, et nous en allions au ciel". Les soldats, qui sans doute n'avaient pas d'ordres, séparèrent les femmes et les enfants des autres prisonniers, et les enfermèrent dans le Kong-souo chrétien: les hommes restaient, enfermés et liés, dans le grenier public. Le 28 mars, une vingtaine de jeunes gens faiblirent. Ayant étudié le texte de la prière au Tien-fou, et n'y voyant rien de contraire aux dogmes catholiques, ils consentirent à la réciter, après avoir protesté qu'ils entendaient rester fidèles à leur église: ils furent

aussitôt déliés. Les autres refusèrent, ayant des doutes sur l'orthodoxie de la formule : ils furent cruellement frappés. Bientôt on leur annonça à tous qu'ils devraient prendre du service dans l'armée qui marchait sur Tchen-kiang en descendant le fleuve. Dix d'entre eux parvinrent à s'échapper, le 14 avril, à la faveur d'une nuit obscure, et arrivèrent à Chang-hai, où ils renseignèrent l'évêque sur les faits que nous venons de raconter. (1)

Quelques jours après, des renseignements arrivèrent par d'autres fugitifs sur le sort des chrétiens de Yang-tcheou. Comme à Nan-king, les chrétiens furent sommés de réciter la prière au Tien-fou ; deux catéchistes ripostèrent par une exposition des dogmes catholiques, et furent condamnés, l'un à trois cents coups de verges, l'autre à cinq cents. Mgr Maresca concluait ainsi ce premier rapport : "Enfin, sur six cents chrétiens que nous comptons dans les villes de Nan-king, Yang-tcheou et Tchen-kiang, cinquante ont été tués ou brûlés, plusieurs ont été liés ou battus. La plupart ont tout perdu, et restent captifs, exposés à toute espèce de danger pour l'âme et pour le corps. (2)

Les nouvelles des succès des T'ai-p'ing au Hou-nan, au Kiang-si, et à l'ouest du Kiang-sou, étaient rapidement parvenues à Chang-hai, souvent étrangement dénaturées. L'affolement était général parmi les mandarins et les riches négociants chinois. Ce qui les effrayait le plus, c'était la présence, à Chang-hai, de milliers de brigands et pirates, étrangers à la province, et qui séjournaient surtout en dehors de la ville murée, sur les terrains vagues concédés à la France. On les savait capables de tout. (3)

Les circonstances, pourtant, ne parurent pas assez graves pour qu'on renvoyat à une époque indéterminée l'inauguration de la cathédrale Saint François Xavier, terminée au prix de tant

---

(1) Lettre citée plus haut de Mgr Maresca. Brouillon, ***Mémoire,*** p. 276, 299 sq.

(2) Ibid. p. 280. Cette lettre de Mgr Maresca, que l'***Univers*** reproduisit en partie, avait été rédigée par le P. Lemaître. Elle fit en France une impression profonde. M. Edan fut mécontent de cette publication, qu'il jugeait devoir déplaire aux Anglais partisans des rebelles (A M. de Bourboulon 1853. ***Lég. Franc.***)

(3) R. P. Broullion ***Mémoire,*** p. 23. On peut rapprocher une note du R.P. Broullion au commandant de Plas, 17 mars 1853. Mercier. ***Campagne du Cassini,*** p. 222 sqq. et rapport du commandant de Plas au commandant de Rocquemaurel, de la Capricieuse, ***Ibid.*** p. 225. — Les rapports des diplomates et officiers anglais sont également pessimistes. ***(Parl. papers, accounts and papers,*** 1667 (1852-1853) Papers respecting civil war in China.)

de sacrifices. La fête était fixée au dimanche des Rameaux, 20 mars. Elle eut lieu, et fut splendide. Le *Cassini,* commandant de Plas, était heureusement arrivé à Chang-hai au commencement du mois, et avait remonté le Hoang-p'ou (Waong-p'ou) aussi loin que son tirant d'eau le permettait. Ses canons inspiraient une crainte salutaire à la canaille. Le commandant de Plas, pour assurer la tranquillité de la foule pendant la longue cérémonie catholique, avait envoyé deux embarcations armées en guerre mouiller devant la cathédrale, dont la sacristie touchait alors la rive du Hoang-p'ou (Waong-p'ou). Les marins étaient prêts à débarquer s'il le fallait. M. de Montigny, le comte Kleckowski, secrétaire du consulat, plusieurs officiers du *Cassini,* de nombreux européens de Chang-hai assistaient à la cérémonie ; le consul et son domestique avaient cru prudent de porter des pistolets sous leurs habits. Contre toute attente, la fonction liturgique eut lieu sans encombre. Plus de 10,000 personnes étaient rassemblées : une multitude de barques chrétiennes, portant des banderolles, ou le drapeau blanc à croix bleue, stationnaient dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou); au moment de la bénédiction, les canons français tirèrent une salve. (1)

La grande église, la plus vaste qui fut alors en Chine, allait devenir presque aussitôt, pour le peuple qui l'entourait, le plus efficace des préservatifs.

Le danger croissait, en effet, à Chang-hai,à mesure que l'impuissance des mandarins contre l'invasion des T'ai-p'ing devenait plus évidente. Le 7 avril, M. de Montigny crut devoir écrire au R.P. Broullion, supérieur de la mission, pour lui offrir asile dans sa propre maison, ainsi qu'à toute la communauté de Zi-ka-wei, trop éloignée de Chang-hai pour être efficacement secourue en cas d'attaque par des brigands. "J'eusse été heureux d'aller vous défendre moi-même, au milieu des nobles compagnons de vos pieux travaux, écrivait l'excellent consul. J'ose espérer que vous ne mettrez en doute, dans cette circonstance critique, ni mon dévouement de consul, ni mon affection personnelle. Mais l'intérêt même de votre sureté commune, aussi bien que ma sollicitude, en général, pour tous mes nationaux, exige que tous ces objets, sur lesquels il est de mon devoir de veiller, soient réunis et concentrés sur un même point, autour du pavillon français, et en présence du *Cassini,* notre unique protecteur". (2)

---

(1) Le commandant de Plas à sa mère, 20 mars. Mercier, ***Campagne,*** p. 287 sq.

(2) Broullion, ***Mémoire,*** p. 268 sq.

Le R. P. Supérieur répondit en remerciant de la "bienveillante sollicitude" dont, une fois de plus, notre consul faisait preuve. Mais la place de tous les pères était dans leurs districts, au milieu de leurs travaux. Ceux de Zi-ka-wei devaient l'exemple, et le donneraient tant que la chose leur serait possible. (1)

Une réponse analogue fut faite au commandant de Plas qui avait, lui aussi, offert aux pères de Zi-ka-wei un asile à bord du *Cassini*. (2)

"Je n'ai pu m'empêcher de partager cet avis, écrit le commandant dans son Journal. Les chrétiens ont besoin de leurs pères, et les païens de leur exemple."

Cependant, les nouvelles de la prise de Nan-king et de Tchen-kiang affolaient les mandarins de Chang-hai. Ils suppliaient les commandants des navires mouillés à Ou-song de remonter le Kiang, et de mettre à la raison les rebelles. Sir George Bonham, gouverneur de Hong-kong, était alors à Chang-hai. Il tint conseil au consulat anglais avec M. Alcock et les commandants des navires. Il fut décidé que les concessions seraient défendues, contre les impériaux aussi bien que contre les rebelles, mais qu'entre les deux partis on garderait la plus stricte neutralité. (3)

En effet, les ministres protestants des ports ouverts se faisaient alors, sur la religion et les projets des rebelles, les plus étranges illusions. Abusés par les traces de doctrines chrétiennes que contenaient leurs livres et leurs proclamations, remarquant les emprunts qu'ils faisaient aux traductions de la Bible, ils se croyaient à la veille d'une conversion de la Chine au pur évangile, et en conséquence usaient de toute leur influence pour obtenir aux T'ai-p'ing la neutralité bienveillante, sinon l'appui formel, de l'Angleterre et de l'Amérique. De leur côté les négociants anglais et américains de Chang-hai, qui prévoyaient de magnifiques entreprises à lancer à la faveur de la guerre, étaient, pour des motifs moins nobles que les prédicants, très favorables aux T'ai-p'ing. (4)

Les pères du Kiang-nan eurent, semble-t-il, quelques semaines d'hésitation. Le bruit courait que, dans les troupes

---

(1) ***Ibid.*** p. 270 sq.

(2) Mercier ***Campagne,*** p. 234.

(3) Commandant de Plas, 20 mars 1853. Mercier, ***Campagne,*** p. 225 sq.

(4) R.P. Languillat, 20 mars 1853. Broullion, ***Mémoire*** p. 283.— Détails très intéressants dans les ***Parliam. papers, accounts and papers,*** 1667 (1852-1853) (Papers respecting civil war in China); on y trouvera plusieurs rapports de ministres protestants sur les doctrines des T'ai-p'ing.

rebelles, se trouvaient de nombreux catholiques sortis de ces tribus Miao-tse, converties en partie sous les Ming, et que jamais la dynastie mandchoue n'avait complètement soumises. (1)

Cependant les missionnaires catholiques furent détrompés par les nouvelles qu'apportaient les chrétiens échappés des villes soumises aux rebelles, et leur conviction fut faite très vite; les T'ai-p'ing n'étaient que des brigands, incapables de rien fonder, et leur christianisme n'avait rien de sérieux. Les ministres protestants, qui n'avaient pas les mêmes moyens d'information, et ne jugeaient les rebelles que par leurs livres, gardèrent plus longtemps leurs illusions, et les firent partager aux consuls et officiers anglais et américains, pour le malheur de la ville de Chang-hai. (2)

En conséquence de ces divergences de vues,les seules mesures adoptées d'un commun accord furent la formation d'un corps de volontaires, pris parmi les employés des établissements européens, et quelques travaux de fortifications autour des concessions. De plus, les navires de guerre présents à Chang-hai se partagèrent la tâche de protéger les établissements européens. L'*Hermès,* anglais, stationna devant le consulat, la *Susquehannah,* américaine, devant l'embouchure du Yang-king-pang, le *Cassini* en vue de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). (3)

La ville semblait calme, grâce à ces premières mesures ; Sir George Bonham crut devoir monter à Nan-king sur l'*Hermès* (4)

(1) R.P. Languillat, 5 août 1853, Broullion, *Mémoire,* p. 283.

(2) R.P. Broullion, *Mémoire,* p. 23 sqq. — Les lettres du commandant de Plas, qui s'inspirait des renseignements communiqués par les missionnaires, sont très nettes dans leur sens : il blâme sans ambages ses camarades anglais et américains de leur sympathie pour les rebelles. Mercier, *Campagne,* p. 234, 254, 257. Le commandant Fishbourne, de l'*Hermès,* donne, au contraire, la note des ministres protestants,et se montre beaucoup plus favorable aux T'ai-p'ing, tout en reconnaissant que les informations des missionnaires catholiques étaient plus sûres que celles de leurs rivaux (*Impressions of China,* p. 107, 280 335, 370).

(3) Montalto de Jésus *Historic Shang-hai,* p 54 sq. Mercier *Campagne* p. 245.

(4) Le commandant Fishbourne, de l'*Hermès,* a laissé un intéressant compte-rendu de ce voyage. *Impressions of China,* p. 128 sq. Ses récits, sinon ses appréciations, concordent généralement avec ceux des pères du Kiang-nan : le commandant était un visiteur assidu de Zi-ka-wei, et on lui communiquait les renseignements obtenus.P. Colombel. *Histoire,* p. 471 sq.— Le rapport de Sir George Bonham se trouve dans les *Parl. papers, Accounts and papers,* 1667 (1852-1853) (Papers respecting civil war in China).

pour obtenir quelques renseignements sur les forces des T'ai-p'ing et leurs projets. Il partit le 22 avril: le 24 il était à Sin-fong, où résidait le vice-roi de Nan-king, qui s'efforçait de rassembler des troupes et des bateaux pour reprendre sa capitale. Toute une flottille impérialiste se mit à la suite du navire anglais, ce qui valut à celui-ci quelques boulets des insurgés à son passage à Tchen-kiang et à son arrivée à Nan-king. Pourtant, un officier, et M. Meadows l'interprète, purent descendre à terre, et furent bien reçus, les chefs T'ai-p'ing les interrogèrent longuement sur leurs doctrines religieuses, et satisfaits de cet examen, les saluèrent du nom de frères. Sir George Bonham se refusa prudemment à une entrevue avec les "rois" T'ai-p'ing, car l'invitation faite par ceux-ci était rédigée en termes d'une rare insolence. L'*Hermès* remonta jusqu'à Ngan-king, gardé par une flottille de jonques impérialistes, puis redescendit le Yang-tsé, récoltant sur sa route tous les renseignements qu'officiers et interprète pouvaient se procurer. Il rentra à Chang-hai dans les premiers jours de mai.

M. de Plas se croyait obligé par ses instructions à quitter Chang-hai pour quelques semaines, et résista aux instantes prières du consul, qui ne voyait pas sans crainte ses nationaux abandonnés en de pareilles circonstances. (1)

Le 9 Juin, le *Cassini* partait donc pour Hong-kong, emmenant le R.P. Broullion, qui allait traiter à Rome des affaires de la mission, comme nous le dirons plus bas, et M. de Montigny, qui prenait un congé bien mérité: M. Edan fit l'intérim du consulat. (2)

En Août, Mgr Maresca, et le R.P. Languillat, qui remplaçait provisoirement le R.P. Broullion, se décidèrent à envoyer deux pères au secours des débris de la chrétienté de Nan-king. D'après les récits des fuyards, les femmes chrétiennes, d'abord gardées par les T'ai-p'ing dans le Kong-souo, avaient été expulsées commes bouches inutiles: quelques vieillards étaient restés seuls en ville. (3)

Il fallait secourir ces malheureux, et en même temps s'efforcer d'obtenir des renseignements plus exacts et plus complets que ceux que l'*Hermès* avait rapportés sur les dispositions religieuses des T'ai-p'ing. Les Pères Brueyre et Nicolas Massa furent désignés pour cette périlleuse entreprise. M. Edan, qui

---

(1) M. de Montigny à Mgr Maresca, 12 mai 1853. "Je le vois, hélas, plus que jamais, en Chine au moins, un seul chef doit diriger. Autrement rien n'arrivera bien". (***Zi.*** B, 8).

(2) Mercier, ***Campagne,*** p. 273 sq. Broullion, ***Mémoire,*** p. 281.

(3) Mgr Maresca, 8 juin. Broullion, ***Mémoire,*** p. 279 sq. R.P. Languillat, 5 août 1853. Ibid. p. 283.

gérait le consulat de France en l'absence de M. de Montigny, remit à chacun d'eux une pièce, traduite en chinois par le P. Zottoli et ses catéchistes, et munie des sceaux du consulat. Cette "déclaration spéciale", datée du 22 juillet, faisait appel "aux sentiments de justice et d'humanité" qui "ne perdent jamais leurs droits parmi les peuples civilisés". Elle mentionnait l'édit impérial de tolérance, accordé à la requête de M. de Lagrené, et en conséquence exhortait "au nom de la justice et de l'humanité toutes les autorités ou forces militaires quelconques à ne pas mettre obstacle à l'accomplissement du saint devoir" que les missionnaires allaient remplir. Il s'agissait de "sauver d'une mort imminente une centaine de chrétiens, inoffensives créatures, nos frères, puisqu'ils adorent le Dieu que nous adorons". (1)

Il était convenu, du reste, que la mission des pères n'avait rien d'officiel, et en particulier qu'ils se garderaient d'arborer sur leur barque le drapeau tricolore. (2)

Les pères se rendirent à Ou-si (Vou-si), d'où ils s'efforceraient de passer en barque à Tchen-kiang, puis Nan-king. Le 28 août, ils étaient de retour à Zi-ka-wei, n'ayant pu forcer le passage du Yang-tse. (3)

A Tan-t'ou, où le grand canal débouche dans le Kiang, la flotte impériale interdisait aux barques de remonter vers Nan-king. Malgré leurs supplications, malgré la production de la pièce du consulat de France qui, jusque là, leur avait obtenu libre passage, les pères ne purent fléchir la consigne: les mandarins leur imposèrent même deux soldats sur leur barque, qui veilleraient à ce qu'on reprit le chemin de Ou-si (Vou-si). Aucune insulte, du reste; au contraire, beaucoup d'égards; on alla jusqu'à leur donner le prix du voyage de retour à Chang-hai. (4)

Le vice-roi de Nan-king écrivit au Tao-tai (dao-dai) de Chang-hai, et celui-ci à M. Edan, pour se plaindre que les missionnaires eussent violé l'édit impérial de tolérance en s'avançant au delà de 50 lis dans l'intérieur des terres. Le consul suppléant répondit très dignement, en niant l'authenticité de l'interprétation des mandarins, et faisant ressortir ce qu'elle avait de ridicule et

---

(1) Broullion, *Mémoire*, p. 289. Original à Zi-ka-wei. B 8.

(2) M. Edan à Mgr Maresca, 23 Juillet 1853. Broullion *Mémoire*, p. 287.

(3) Le P. Brueyre, 15 août et 18 août 1853. Le R.P. Languillat, 28 août 1853. Broullion, *Mémoire*, p. 28 sqq.

(4) Mêmes lettres.

odieux dans les circonstances actuelles. L'incident eut, du moins, cet avantage que le consul français était ainsi reconnu officiellement, par le vice-roi, comme le protecteur des missionnaires catholiques. (1)

---

(1) R.P. Languillat, 28 août 1853. Broullion, *Mémoire*, p. 291.

II

LA PRISE ET L'OCCUPATION DE CHANG-HAI PAR LES ROUGES. (7 SEPT. 1853-FÉVRIER 1855).

Quelques jours plus tard, se produisait à Chang-hai un terrible évènement. Dès le 20 août 1853, le R.P. Gotteland, recteur du séminaire de Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu), exprimait au R.P. Provincial les inquiètudes que lui causait une bande de Cantonnais et de Fokienois qui avaient commencé des brigandages sans que les mandarins eussent pu les arrêter. (1)

On sut bientôt que ces misérables faisaient partie de la société secrète connue sous le nom de Triade, qui avait pour but officiel le changement de dynastie, pour but réel le pillage et ses suites. Le peuple les connaissait sous celui de la "courte épée", ou de "Rouges", à cause de la couleur du turban qu'ils portaient pour se reconnaitre. (2)

Contre eux, le Tao-tai (Dao-dai) de Chang-hai, avait demandé l'assistance des navires de guerre européens, mais les consuls, s'en tenant à leurs résolutions de neutralité, avaient refusé. (3)

Le 7 septembre, au matin, le P. Lemaitre se rendait en chaise dans la ville murée, pour y célébrer la messe à la chapelle de la famille Che (Se). En arrivant à la porte de l'est, il rencontre des gens qui fuyaient, et lui crient de faire de même. Des hommes à turban rouge, armés de sabres et de piques, les poursuivaient. La porte de la ville était ouverte ; le père descend de sa chaise, entre en ville, et gâgne à pied, sans être molesté, la maison des Che (Se). Là il apprit les évènements de la nuit : à trois heures du matin, les conjurés s'étaient emparés, sans coup férir, des portes de la ville, avec la complicité des soldats de garde. Avant le point du jour, les tribunaux des mandarins étaient entourés et mis au pillage, le sous-préfet assassiné. (4)

---

(1) 20 août 1853. ***N.M.*** 3, 42.

(2) Montalto de Jesus ***Historic Shanghai,*** p. 54 sq. — Sica, ***Annales domus Zi-ka-wei,*** p. 58.

(3) R.P. Gotteland, lettre citée plus haut.

(4) P. Lemaitre, 14 septembre 1853. Broullion, ***Mémoire,*** p. 311 sqq.

Le Tao-tai (Dao-dai), Cantonnais, et sans doute ayant des relations avec quelques-uns des émeutiers, eut grâce de la vie, mais dut abandonner son tribunal, et se réfugier dans une maison amie. De là, il envoya prévenir quelques américains avec lesquels il était en relations d'affaires. Le premier mouvement de ceux-ci fut de demander à leur consul des soldats pris sur les bâtiments présents dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou), et d'aller rétablir l'ordre. Réflexion faite, on craignit les conséquences, et il fut décidé que deux hommes résolus pénètreraient seuls dans la ville, et en feraient évader le malheureux tao-tai (dao-dai). Ainsi fut fait. Le mandarin tremblant de peur (1), fut déguisé en commis de boutique, et armé d'un vieux parapluie à demi-brisé suivit ses sauveurs, en compagnie d'un de ses officiers également déguisé. On arriva au rempart, et les américains lui déclarèrent qu'ils allaient lui attacher une corde sous les bras et le descendre du haut du mur. Ou-kien-tchang épouvanté refusait de se laisser aller : il fallut qu'un de ses sauveurs lui donnât l'exemple : alors seulement il se laissa faire et fut conduit au consulat américain. (2)

Le P. Lemaitre célèbra la messe dans la famille Che (Se), et entendit bon nombre de confessions ; "plusieurs pensaient bien, je crois, écrit-il, se confesser pour la dernière fois". Puis, avec ce sang-froid qui ne l'abandonnera jamais pendant ces terribles années, il parcourut les rues, prenant ses renseignements, visitant les différentes familles chrétiennes pour les consoler et les rassurer. Partout on le laissait passer sans difficulté, et on le traitait avec respect. Il revint le lendemain, et s'acquitta du même office de charité. "Je vis un bon nombre de révoltés, et parlai avec eux dans les rues, et surtout au poste de la porte occidentale. On savait partout les noms de Zi-ka-wei et de Tong-kadou, et l'on me traitait d'ami, de frère". (3)

Les chefs des vainqueurs, d'ailleurs, avaient fait proclamer qu'ils garantissaient l'ordre, et interdisaient tout pillage et toute violence; plusieurs voleurs, pris en flagrant délit, furent exécutés séance tenante. Les boutiques se rouvrirent, et dans la ville le commerce reprit. (4)

---

(1) Le commandant Fishbourne, de l'***Hermès***, a laissé une amusante description du pauvre tao-tai devenu "flatteur comme un petit chien envers ses sauveurs", et leur faisant toute espèce de belles promesses dont, bien entendu, il ne tint aucune. ***(Impressions of China*** p. 294 sq).

(2) R.P. Lemaitre, lettre citée. Broullion, ***Mémoire***, p. 313.

(3) Même lettre, p. 313 sqq.

(4) Ibid. p. 315. Nombreux détails sur ces premiers jours de rébellion dans Montalto de Jesus ***Historic Shang-hai,*** p. 54 sqq.

Cependant les consuls étaient beaucoup mois rassurés que les missionnaires, et craignaient une attaque contre les concessions. M. Edan, surtout, éprouvait les plus terribles angoisses; depuis le départ du *Cassini*, en Juin, aucun bâtiment français n'avait paru dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou), que faire si la concession était envahie? Il prévint son collègue d'Angleterre de son embarras : et celui-ci, avec une parfaite courtoisie, envoya sur la concession française un détachement de marins de l'*Hermès* commandés par un officier. Ils se logèrent dans la mison de M. Remi, l'unique francais qui fut encore à Chang-hai en dehors des missionnaires. Deux sentinelles stationnaient le fusil au bras à la porte extérieure, et avaient pour consigne d'interdire à tout Chinois armé le passage du pont qui donnait accès sur la concession; d'heure en heure, des patrouilles anglaises, et des rondes d'officiers américains, se tenaient en rapports avec ce poste. (1)

Le *Cassini* avait été mandé d'urgence. Comme M. de Montigny auparavant, M. Edan invita par une très belle lettre les pères de Zi-ka-wei, Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) et Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu), à se réfugier sur la concession, voulant, disait-il, "réunir sur un même point, bien protégé, et à portée de secours tout prêts, tous les intérêts chers et respectables, qui se trouvent confiés aujourd'hui à ma garde, et placés sous ma responsabilité". De son côté, M. Remi offrait aux père un refuge dans sa maison.(2)

Pas plus que le R. P. Broullion, le R. P. Languillat ne crut devoir profiter de ces offres généreuses. Il remercia chaleureusement. "Je suis heureux, exilé volontaire, si loin de la mère patrie, de retrouver, d'une part, dans ceux qui la représentent, toute sa tendresse pour ses enfants, et une sollicitude si active et si prudente; et de l'autre, dans notre national M. Remi, ici comme par le passé, non seulement un ami, mais un frère." Il chargeait M. Edan de transmettre ses actions de grâces au commandant Fishbourne et à M. Alcock. "Vous avouerai-je, monsieur le consul, que cette union de l'Angleterre et de la France, à cette extrémité de l'Orient aussi bien qu'en Europe, a je ne sais quoi qui réjouit le cœur". Le père supérieur, espère, du reste, "que nul cas d'extrême urgence ne viendra nous forcer à nous réfugier dans l'asile ouvert par votre généreuse et sage prévoyance. Tous les missionnaires sont dans leurs districts, et y resteront. Disciples et ministres du bon pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis, ils se doivent aussi à leurs troupeaux, afin de

---

(1) M. Edan au R. P. Languillat, 11 sept. 1853. Broullion *Mémoire*, p. 306 sq.

(2) Même lettre, p. 307. Original à Zi-ka-wei. B. 8.

les animer et de les soutenir en ces temps d'alarmes, non seulement par leur présence, et par la parole sainte, mais surtout par l'administration de tous les secours dont la religion leur a confié le dépôt sacré, et, s'il le faut, même par le sacsifice de leur vie".(1)

Le 3 Octobre, le *Cassini*, qui était parti pour Chang-hai à la première nouvelle des évènements, mouillait dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou) (2), et le commandant de Plas allait, pendant plusieurs mois, donner aux missionnaires l'appui le plus intelligent et le plus dévoué. Ils en auraient bientôt besoin.

Les grands dangers commencèrent, en effet, pour les établissements de la mission, lorsque les troupes impériales parurent devant Chang-hai, et se mirent en devoir de reprendre la ville. Tant que les rebelles furent les maîtres sans conteste, ils maintinrent l'ordre. Ils avaient saisi 200.000 taëls d'argent prêts à partir pour Pé-king; et ce trésor leur permettait d'organiser, et de maintenir pendant quelques semaines, leur armée. Song-kiang (Song-kaong), la préfecture. et les gros bourgs qui avoisinaient Chang-hai, faisaient cause commune avec eux: ils avaient une vingtaine de mille hommes enrôlés. Ils se déclaraient les alliés des T'ai-p'ing qui occupaient Nan-king et Tchen-kiang, et proclamaient leurs intentions de marcher sur Sou-tcheou (Sou-tseu), et Ou-si (Vou-sih), et de faire leur jonction avec l'armée victorieuse dans le nord, pour expulser définitivement la dynastie manchoue. (3)

Leur intérêt était de ménager les européens, et par conséquent les établissements de la mission catholique. Ils avaient fait aux consuls des promesses rassurantes, et se montraient disposés à les tenir. Un poste de leurs soldats, commandé par le maître ouvrier de la mission, gardait la cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Le 17 septembre, des paysans de Fa-hoa (F'ah-h'ouo), village situé prés de Zi-ka-wei, avaient massacré avec une barbarie révoltante des envoyés des insurgés; le 20, cette cruauté fut vengée par l'incendie du village, et le meurtre d'un grand nombre d'habitants: Zi-ka-wei fut préservé, et les pères reçurent des insurgés les meilleures assurances. (4)

Malheureusement, vers la fin de septembre, les déboires commencèrent. Les chefs des T'ai-p'ing repoussaient hautement

(1) 13 septembre 1853. Broullion, *Mémoire*, p. 311.

(2) P. Lemaître, 4 octobre 1853. Broullion, *Mémoire*, p. 322.

(3) P. Lemaître, 14 septembre et 4 octobre 1853. Broullion, *Mémoire*, p. 316, 318.

(4) P. Sica, *Annales domus Zi-ka-wei*, p. 60. P. Lemaitre, lettres citées plus haut, p. 316, 318.

toute solidarité avec les émeutiers de Chang-hai, ceux-ci n'admettant pas leur symbole religieux. D'ailleurs, les vainqueurs de Tchen-kiang et de Nan-king, au lieu de descendre vers Sou-tcheou (Sou-tseu) et Chang-hai, s'étaient dirigés vers Tien-tsin et Péking, et de long-temps le sud du Kiang-sou ne serait pas envahi par eux. (1)

Le gouverneur du Kiang-sou, et les mandarins de la province, réunissaient autour de Sou-tcheou (Sou-tseu), une armée et deux flottilles. Les villes et bourgs des environs de Chang-hai qui s'étaient donnés aux Rouges étaient repris, et punis par d'affreux massacres. (2)

Le 29 septembre, cinquante jonques de guerre mouillaient dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou), et commençaient à canonner la ville, sans grande efficacité du reste. Les boulets passaient par dessus l'église de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou); quelques-uns se perdirent dans le toit, quatre furent trouvés dans les murs ou dans la cour. Aussitôt le commencement de la canonnade, le P. Lemaitre fit ouvrir les portes de la cathédrale, et tout le voisinage s'y précipita. (3)

Le 1er octobre, la canonnade reprit. Au plus fort du tapage, on vit une barque, chargée de deux petits canons et de quinze à vingt hommes, se détacher de la flottille, et faire voile vers la résidence. Mgr Spelta se mit à sa fenêtre pour parlementer avec les assaillants. Aussitôt, un coup à mitraille fut dirigé sur lui: les balles vinrent frapper des deux côtés de la fenêtre.

La résidence avait alors pour garnison une quinzaine de manillois qui avaient obtenu des capitaines de navires d'opium mouillés à Ou-song la permission de venir défendre les pères (4). Ces braves gens, habitués à de continuelles batailles avec les pirates, quelque peu pirates eux-mêmes, du reste pleins de foi, et

---

(1) P. Lemaitre, 4 octobre 1853, p. 318 — P. Sica, *Annales domus Zi-ka-wei,* p. 59.

(2) Comme type, la reprise de Kia-ting (Ka-ding) par les impériaux racontée par le Père Tinguy, missionnaire du lieu. "Les fuyards sont assommés sur le champ par les impériaux: beaucoup sont arrêtés: ils sont trainés sur le bord de grandes fosses creusées à la hâte, et massacrés. Plusieurs, seulement blessés, sortent de la fosse, se trainent aux pieds de leurs fossoyeurs, demandent grâce; on les repousse sans pitié dans la fosse, on les y enterre vivants" 25 décembre 1854: (*N.M.* 3, 147).

(3) P. Lemaitre, 4 octobre 1853. Broullion, *Mémoire,* p. 319.

(4) cf. supra, p. 205.

tout dévoués aux pères qui les les évangélisaient, furent ce jour là les sauveurs de la résidence, et peut-être de ses habitants. Le P. Lemaitre les rangea des deux côtés de la porte du jardin qui donnait sur le Hoang-p'ou (Waong-p'ou), et la fit ouvrir; les manillois avaient ordre de tirer si la barque impérialiste faisait feu de nouveau, ou débarquait son équipage. Point ne fut besoin de perdre la poudre: la seule vue des sabres et des baionnettes fit fuir les assaillants. Probablement les impériaux avaient voulu s'emparer de la maison et de l'église pour en faire un poste. (1)

Les choses changèrent avec l'arrivée du *Cassini* (3 octobre): il vint mouiller entre la concession française et Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Conformément aux résolutions prises par les consuls et les commandants des navires de guerre (2), le commandant de Plas était décidé à garder la neutralité entre les belligérants, mais à faire respecter, par les impériaux comme par les rebelles, les établissements sur lesquels flottait le drapeau tricolore. Un sous-officier et trois hommes furent installés à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), avec ordre d'amener à mi-mat le drapeau qui flottait sur la résidence en cas de danger imminent. (3)

Dès le 7 octobre, les marins du *Cassini* arrêtent les ravages d'un incendie, qui avait été allumé, semble-t-il, par les rebelles, non loin de la cathédrale; le 23, ils repoussent une bande de Rouges qui avait voulu franchir le pont du Yang-king-pang, en dehors de la porte du nord. (4)

---

(1) P. Lemaitre, lettre citée. p. 320 sqq.

(2) cf. supra, p. 260.

(3) Journal du commandant de Plas. Mercier, *Campagne*, p. 313 sqq. Le drapeau tricolore flottait sur Zi-ka-wei, Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) et Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu). Des chinois s'inquiétaient de ces couleurs inconnues, et en demandèrent au consul la signification. M. Edan, qui était poète à ses heures, répondit par cette allégorie imaginée impromptu "Les français ont choisi le bleu et le rouge: l'un, parce qu'il représente la religion, fille du ciel, et l'autre la liberté, qui a couté tant de flots de sang aux hommes. A ces deux couleurs, ils ont ajouté, comme intermédiaire, le blanc, emblème de l'innocence et de la vertu, sans lesquelles la liberté n'est que licence, et la religion elle-même dégénère en fanatisme et superstition". D'après notre excellent consul, l'explication aurait eu le plus grand succès auprès des Chinois "chauds partisans de l'allégorie" (à M. de Bourboulon 1853. ***Lég. Franc).***

(4) Journal du commandant de Plas, Mercier, *Campagne*, p. 313 sqq.

Le 27, la cathédrale fut sauvée du plus grand danger qu'elle eut encore couru. L'armée impériale avait installé, entre Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) et la ville murée, une sorte de camp qui, disait Mgr Maresca, "ressemblait beaucoup plus à une foire qu'à une station militaire" (1). Pour soutenir les opérations de ces quelques milliers de soldats, les jonques de guerre vinrent se mettre à l'abri derrière la cathédrale, dont les murs épais les préservaient du feu des remparts, et commencèrent leur tir. Les insurgés, de leur côté, avaient installé une batterie de l'autre côté de la résidence, et même s'étaient présentés pour occuper la cathédrale et en faire un poste fortifié. Les marins du *Cassini* les repoussèrent, et donnèrent le signal de secours. Aussitôt le lieutenant de vaisseau Alexis Clerc fut envoyé avec un canot armé en guerre. Il fut convenu que les deux partis belligérants recevraient l'ordre de quitter leurs positions, et de ne plus se livrer bataille aux abords de la cathédrale; celui qui désobéirait à cet ordre serait immédiatement châtié par les canons du *Cassini*. La chaloupe, où le P. Lemaitre avait pris place comme interprête, se dirigea d'abord vers une goélette de construction européenne où se trouvaient les mandarins chefs de la flottille: elle était commandée par un matelot américain, et montée par quelques manillois: les mandarins se tenaient prudemment cachés à fond de cale. Le P. Lemaitre, traduisant l'injonction de l'officier français, leur signifia d'avoir à remonter le Hoang-p'ou (Waong-p'ou), ce qu'ils firent avec empressement: les jonques suivirent l'exemple de la goélette mandarinale.

Restait à obtenir des rebelles la même retraite. Le lieutenant de vaisseau Clerc, le P. Lemaitre, et quatre hommes d'escorte, se rendirent sous les remparts, et entrèrent en pourparlers avec les chefs des Rouges. Ils leur signifièrent que les impériaux s'étaient retirés de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou),et ne reparaitraient plus; qu'eux mêmes devraient agir de même sous peine de bombardement immédiat. Les chefs répondirent en donnant des assurances formelles de respecter cette convention: ils firent aussitôt retirer les canons mis en batterie devant la cathédrale. (2)

Pendant les dix-sept mois que dura le siège de Chang-hai, le faubourg de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) fut ainsi préservé de tout mal grâce a l'église chrétienne que les deux partis étaient tenus de respecter. Il fallait de temps à autre donner une leçon aux belligérants tentés d'oublier la convention. C'est ainsi que le 6

---

(1) Mgr Maresca, 29 oct. 1853. Broullion, *Mémoire*, p. 326.

(2) Rapport du lieutenant de vaisseau Clerc cité par le commandant de Plas. Mercier, *Campagne*, p. 316 sqq. P. Daniel, *Alexis Clerc* p. 333.

novembre, des boulets impériaux étant passés trop près du *Cassini*, un officier alla prévenir le mandarin commandant que la prochaine infraction serait punie à coups de canon; et comme le chinois protestait: "A votre aise, lui répondit le marin français: si je vous préviens c'est dans votre intérêt: vos boulets ne peuvent rien contre nous, les nôtres peuvent vous couler sur place". La leçon fut suffisante. (1)

Le héros de ces jours d'angoisse fut le P. Lemaitre. Secrétaire et procureur de l'évêque, c'est à lui qu'il incombait de pourvoir à la sécurité des habitants de la résidence, et de la foule réfugiée dans la cathédrale. Pendant les jours qui précédèrent la convention du 27 octobre, alors que les boulets des Rouges et des Impériaux se croisaient au-dessus de l'église et de la résidence, on le voyait aller et venir avec un parfait sang-froid, maintenant l'ordre parmi les réfugiés, empêchant les belligérants, quels qu'ils fussent, de forcer les portes de l'établissement catholique. Mgr Maresca, qui, avec les séminaristes, priait devant le Saint-Sacrement pendant les heures critiques (2), voulut qu'un souvenir de la préservation de la cathédrale y fut à jamais conservé. Sur sa demande, la comtesse Estève fit exécuter en France un bon tableau, placé actuellement au-dessus du premier autel à main droite, en entrant dans l'église. Il représnte l'évêque, entouré de Chinois, priant aux pieds de la Sainte Vierge qui leur dévoile son cœur. (3)

Dès les commencements du siège, le P. Lemaitre avait, avec l'autorisation de Mgr Maresca, commencé un hôpital pour les blessés des deux partis laissés absolument sans secours. Il y avait près de l'église un petit bâtiment qui servait ordinairement de douane : le mandarin qui en avait la charge s'étant enfui, la maison restait vide : le père la demanda et l'obtint. Dès le milieu d'octobre 1853, l'hôpital s'ouvrit. On l'augmenta d'une autre

---

(1) Journal du commandant de Plas, Mercier, *Campagne*, p. 327.

(2) P. Lemaitre, 10 juillet 1854, résumant les évènements des mois précédents. P, Broullion, *Mémoire*, p. 447 sq.

(3) P. Loriquet. Préface au diarium de Tong-ka-dou. Archives de la résidence. Les lettres d'alors notent encore la préservation de la cathédrale de plusieurs incendies, allumés tantôt par les Rouges, tantôt par les Impériaux. Là aussi le dévouement des marins du *Cassini*, et de ceux du *Colbert* arrivé en Novembre, fit grand honneur à la France. (P. Lemaitre, 29 nov. 1853, 26 février 1854. *N.M.* 3,54,58). "La Conservation de la mission à Tong-ka-dou, écrit le P. Lemaitre, dans cette dernière lettre, a sauvé du pillage et de l'incendie tout un quartier du faubourg, où est agglomérée une population de 15.000 âmes au moins".

petite maison située derrière la première, et abandonnée aussi par ses maitres. Le dévoué Fr. Saguez, l'infirmier de Zi-ka-wei, fut placé à la tête de la charitable entreprise. Le commandant de Plas permit aux deux docteurs du *Cassini*, MM. Fallier et Hubac, de visiter régulièrement l'hopital, et il y rendirent de précieux services. Avant la fin d'octobre, quarante blessés y avaient déjà passé. Les 870 adultes que la P. Lemaitre eut le bonheur de baptiser en 1854 furent sans doute, pour la plupart, des blessés conquis par la charité catholique. Les lettres de cette époque sont pleines de touchants récits de conversions à l'article de la mort. Ce sont des catholiques de naissance, Manillois, Français, Irlandais, attirés sur les jonque impériales par la haute paie proposée, mortellement blessés, et terminant saintement une vie agitée. Ce sont des mandarins, des chefs de bandes païens, qui se sentant frappés à mort, demandent le baptême avant de penser au soulagement de leurs souffrances.

Mgr Maresca et le P. Lemaitre, étaient allés proposer aux chefs des rebelles la fondation, dans la ville murée, d'un hôpital semblable à celui de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) : elle leur fut refusée, mais avec de grands éloges pour la charité catholique. (1)

Une autre œuvre de bienfaisance s'imposait aux missionnaires; la protection de leurs chrétiens de la ville murée, exposés à bien des vexations. On apprit au commencement de novembre 1853 que les familles chrétiennes étaient frappées de lourds impôts : les Lou (Loh), à eux seuls, devaient fournir 10.000 piastres. Le P. Lemaitre demanda secours à M. Edan. Avec sa générosité habituelle, notre consul intervint. Après entente avec le commandant de Plas, il rédigea une note très ferme, déclarant que "toute offense qui serait faite aux habitants de la ville en qualité de chrétiens serait considérée comme un mauvais procédé envers la France". Les chefs des Rouges firent des excuses : le P. Lemaitre profita de l'incident pour faire sortir de la ville plusieurs familles chrétiennes dont cette fuite fut le salut : quelques familles païennes profitèrent également de sa protection, et restèrent depuis fort attachées à la mission. (2)

Ainsi le protectorat français sur les chrétiens indigènes s'affirmait par les faits avant d'être consigné dans les traités. A la fin de décembre, nouvelle et plus grave affaire. Deux catéchistes de Mgr Maresca, se rendant de Yang-king-pang à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), furent arrêtés par les insurgés comme ils

(1) P. Languillat. 31 oct. 28 déc. 1853. — P. Gotteland. 1er mai 1854. *N.M.* 3; 53, 55, 61 sq.

(2) Mgr Maresca, 29 octobre 1853. R. P. Lemaitre, 19 novembre 1853. Broullion, ***Mémoire***, p. 328, 330, 334 sq.

passaient devant une de leurs batteries : l'un d'eux, reconnu, fut relâché; l'autre, originaire du Chan-tong, fut gardé prisonnier, sous prétexte qu'il était un mandarin déguisé venu pour espionner. M. Edan, immédiatement prévenu, rédigea une réclamation énergique. Le P. Lemaitre la porta lui-même, se fit hisser par une échelle sur le rempart, et parla si bien aux chefs des rebelles qu'il obtint la délivrance immédiate du pauvre catéchiste, tout meurtri d'une cruelle bastonnade.

Restait la question de réparations. M. Edan exigeait que le chef de la batterie, par ordre duquel les catéchistes avaient été faits prisonniers, vint au consulat, et reçut, au pied du mât de pavillon, la même correction dont le catéchiste avait été victime. En cas de refus, le *Cassini* et le *Colbert* auraient ouvert le feu sur la ville, après vingt-quatre heures. Les Rouges s'exécutèrent: le chef coupable fut conduit au consulat : on lui fit grâce de la bastonnade, mais il dut faire des excuses, à genoux devant M. Edan, son personnel, et un piquet de matelots français. (1)

A propos de ces procédés vigoureux à l'égard des chinois, que tous les Européens et Américains de Chang-hai n'approuvaient pas, M. de Plas écrivait: "Si nous paraissions craindre les Chinois: si nous les traitions, comme le voulait le plénipotentiaire américain, sir Humphrey Marshall, sur le pied des nations civilisées par le christianisme, notre influence ne tarderait pas à s'écrouler tout entière. Ici, pas de milieu: il faut choisir, être maître ou esclave; se faire craindre et respecter, ou tomber dans le mépris. C'est après avoir consulté mes deux années d'expérience en ce pays, nos dignes et paisibles missionnaires, le consul d'Angleterre, que je me suis décidé à entrer dans cette voie." (2)

A la fin de novembre 1853, le *Cassini* eut l'occasion de rendre à la mission un nouveau et signalé service. M. de Bourboulon, ministre de France en Chine, voulant se rendre compte par lui-même de l'état de la rébellion dans la vallée du Yang-tse, vint à Chang-hai avec sa femme, le secrétaire de la légation M. de Courcy, et M. Marquès l'interprète. Il fut décidé qu'ils monteraient à Nan-king sur le *Cassini*, comme l'avait fait sir George Bonham huit mois auparavant, et s'efforceraient de nouer des relations avec les chefs T'ai-p'ing. M. de Bourboulon demanda au R. P. Languillat que deux missionnaires s'adjoignissent à l'expédition, pour traiter des questions plus spécialement religieuses,

---

(1) Journal du commandant de Plas: Mercier, *Campagne*, p. 361 sqq.

(2) 11 novembre 1853, Mercier, *Campagne*, p. 325 sq.

Les PP. Gotteland et Clavelin furent choisis à cause de leur connaissance de la langue et des mœurs chinoises. (1)

Parti le 30 novembre de Chang-hai, le *Cassini* était le 6 décembre au matin en vue de Nan-king, après avoir traversé la flotte impériale et celle des rebelles sans encombre, Le 7, M. de Courcy, secrétaire de la légation, accompagné de deux officiers du bord. et de l'interprète, M. Marquès, alla régler les détails de l'entrevue que le ministre de France désirait avoir avec les chefs T'ai-p'ing. Le P. Clavelin s'était joint à eux. Pendant qu'on attendait l'ouverture d'une des portes de la ville, un chrétien parvint à se glisser jusqu'à lui. et lui donna des nouvelles des fidèles restés à Nan-king. Les chrétiennes étaient toujours dans le Kong-souo : on ne les molestait pas pour leur religion, et elles avaient le nécessaire pour le vivre et le vêtement; presque tous les hommes, douze exceptés, s'étaient évadés. Le père le chargea de transmettre aux fidèles les conseils qui convenaient à leur situation.

La porte de la ville s'ouvrit enfin. Pendant une lieue, le cortège chemina à travers des ruines dontle spectac le contristait le missionnaire, tout plein des souvenirs de l'ancienne chrétienté de Ricci et de Sanbiaso. M. de Courcy fut reçu par deux ministres magnifiquement vêtus, et entourés d'une suite brillante: l'un d'eux exposa pendant quelques minutes les principales doctrines des T'ai-p'ing, et conclut que les européens, professant la même religion qu'eux, "n'étaient pas seulement pour eux des amis. mais des frères." L'entrevue demandée par M. de Bourboulon était fixée au dix décembre.

Le 8 et le 9, les officiers du *Cassini* purent descendre à terre pour chasser sans être insultés. Le 9, on vit monter à bord un chinois de piètre mine assez mal vêtu ; il se présenta comme un envoyé du général commandant l'armée impériale qui était censée assiéger Nan-king, et réclama de sa part aide et secours. Le commandant de Plas, fidèle à la ligne de conduite adoptée depuis le début de la rébellion, fit répondre: "Les français ne sont pas venus ici pour défendre ou attaquer qui que ce soit. Le but de leur voyage est de constater si le bruit des vexations que les Kouang-si-jen (rebelles ainsi nommés du Kouang-si d'où la plupart étaient originaires) auraient fait souffrir aux chrétiens est fondé

---

(1) Nous possédons trois récits de cet important voyage ; celui du P. Clavelin (Broullion, *Mémoire*, p. 339 sq) celui du commandant de Plas (Mercier, *Campagne*, p. 338 sq) celui du marquis de Courcy (*Souvenirs*, t. 2 p. 328 sq). Je les ai fondus, signalant au passage les divergences.

ou non. En conséquence, les impériaux doivent bien comprendre de quelle importance il est pour eux de ne point vexer les chrétiens, parce que tôt ou tard la France saurait bien venir leur en demander raison." L'envoyé parut satisfait et quitta le bord.

Le 10 décembre, M. de Bourboulon partit avec sa suite, dès le matin, pour se rendre à l'entrevue qu'il avait demandée. Il fut reçu d'abord par les deux ministres avec lesquels M. de Courcy avait traité trois jours avant, et ceux-ci le conduisirent à Tch'en, un des principaux chefs de leur armée. (1)

Nouvelle réception, plus splendide que la première, mais qui faillit tourner au tragique, M. de Bourboulon ayant exigé un fauteuil semblable à celui de Tch'en et sur la même ligne. Le chinois s'exécuta enfin, descendit de son estrade, et traita d'égal à égal avec le ministre de France. M. de Bourboulon se borna à recueillir des informations aussi précises que possible sur les projets des T'ai-p'ing, et spécialement sur le sort qu'ils préparaient à la religion catholique. De son côté, Tch'en cherchait à donner une haute idée de la puissance de l'empereur son maître, et eut voulu lier la France à sa cause par un traité: il désirait visiblement que M. de Bourboulon sollicitàt une audience de l'Empereur. Le ministre de France se tint sur une grand réserve, ne prit aucun engagement, et se borna à remettre une note qui contenait les demandes de son pays, spécialement au sujet de la protection du christianisme.

Au cours de l'entrevue, Tch'en avait proposé à M. de Bourboulon de passer la nuit à Nan-king: on pourrait ainsi traiter à fond la question religieuse. Le ministre déclina l'invitation pour lui-même, mais présenta le P. Clavelin comme prêtre catholique: le missionnaire fut invité à séjourner quelques heures au milieu des T'ai-p'ing qui lui donneraient tous les renseignements qu'il pourrait désirer: il accepta de grand cœur, et resta seul avec son catéchiste au millieu des rebelles, pendant que M. de Bourboulon et sa suite regagnaient le *Cassini*.

Les premières heures que le P. Clavelin passa au tribunal d'un des ministres furent fort agréables : on s'empressait autour de lui, et la conversation devenait instructive. Bientôt, le père remarqua que les dispositions changeaient. Les ministres T'ai-p'ing avaient étudié la note laissée par M. de Bourboulon. Or, dans cette note, étaient mentionnés les traités passés par les princes mandchous avec la France, et les édits donnés par eux en faveur

(1) Probablement Tch'en-yu-tch'eng qui n'avait pas le titre de roi, mais était un des généraux T'ai-p'ing les plus en vue. (P. Colombel, ***Histoire***, p. 484).

du christianisme: Hien-fong, le souverain actuel, était qualifié d'Empereur. Ces passages irritèrent violemment les chefs des rebelles. Wang, un des ministres, fit appeler le P. Clavelin et lui dit avec colère: "Puisque le chef des diablotins (Hien-fong) est si vénérable et si vénéré chez vous, vous êtes donc ses amis; nous sommes donc des rebelles; vous êtes donc nos ennemis; et pour mieux aider votre ami, vous venez nous espionner, connaitre le fort et le faible de notre position. N'y a-t-il pas là de quoi vous faire couper la tête, ou tout au moins vous réduire en esclavage?—Et après, repartit froidement le P. Clavelin. Qu'en résulterait-il?" Et il expliqua qu'il était étranger à la rédaction incriminée, que si on avait des observations à faire, elles devraient être soumises au ministre de France, encore présent à Nan-king. Le missionnaire était venu pour prendre des renseignement sur la religion des T'ai-p'ing, et leur en donner sur la sienne: là se bornait son rôle. Devant ces explications dont il comprit le bien fondé, le ministre se radoucit, et renvoya le père sans qu'il eut rien à souffrir. Alors se présenta le secrétaire de Tch'en, le général qui avait reçu M. de Bourboulon: le père fut vivement impressionné de son intelligence et de sa loyauté. C'est de lui qu'il reçut les plus précieux renseignements sur le caractère, la vocation, les visions, les projets de Hong-sieou-ts'iuen, le souverain T'ai-p'ing, et sur la doctrine religieuse des rebelles. Le P. Clavelin, à son tour, lui fit un catéchisme sommaire, et lui remit un exposé de la doctrine chrétienne qu'il avait apporté. Les principaux livres des T'ai-p'ing furent offerts au missionnaire: il reconnut parmi eux une traduction chinoise de l'évangile de Saint Mathieu, dont il ne put constater la provenance, et des versions protestantes de plusieurs livres de l'Ancien Testament.

Le P. Clavelin et son catéchiste passèrent deux jours et deux nuits au milieu des T'ai-p'ing, bien traités, prenant leurs repas avec des chefs sulbaternes, et récitant publiquement et à haute voix leurs prières. A cause de la séparation rigoureuse que les rebelles maintenaient entre hommes et femmes, ils n'osèrent pas demander à visiter les chrétiennes prisonnières dans leur Kong-souo. Ils furent invités à rester définitivement au milieu de l'armée rebelle: ils n'aceptèrent pas pour le moment, voulant consulter leurs supérieurs, mais annoncèrent leur prochain retour.

Cependant, on s'inquiétait sur le *Cassini* en voyant que le P. Clavelin ne revenait pas: le P. Gotteland avait vainement essayé de le rejoindre, pendant la journée du 11 décembre, et s'était vu impitoyablement refuser le passage. Le soir du 12, le commandant de Plas envoya une lettre au missionnaire (1), le prévenant

(1) Conservée dans la correspondance du P. Clavelin. *Franc.* 2500.

que s'il ne revenait pas ce jour même, des chefs T'ai-p'ing seraient saisis et gardés comme otages. Le père communiqua cette lettre à ses nouveaux amis; et aussitôt on le reconduisit au bord du Yang-tse, il rentra à bord au moment où le commandant de Plas allait mettre sa menace à exécution.

Le 13, on reçut une réponse du "roi du nord" à la note de M. de Bourboulon: "Le roi du nord ordonne à ses frères de France de se présenter devant lui, pour recevoir une communication verbale". Le ministre de France, indigné, répondit que seul son Empereur pouvait lui donner des ordres, et qu'il ne se rendrait pas à une entrevue proposée sur ce ton. Le départ du *Cassini* fut décidé pour le lendemain: le double but que s'était proposé M. de Bourboulon, obtenir des renseignements précis sur les rebelles, et leur donner une haute idée de la puissance française, était atteint. Le 14 au matin, le *Cassini* leva l'ancre; le 18 à midi, il mouillait dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou). M. de Plas voulut garder le P. Clavelin à son bord pour les fêtes de Noël; et le missionnaire eut la joie de voir communier à sa messe le commandant, quatre officiers, et plusieurs sous-officiers et matelots. (1)

Quatre jours après, le *Cassini*, dont la campagne était terminée, reprenait la route de France, laissant au *Colbert* la protection des établissements de la mission. "Je m'en vais de Chine, écrivait peu après le commandant de Plas à sa mère, comme un homme qui n'a pas fini sa tâche, et qu'on enlève à une besogne à laquelle il commençait à prendre goût... Les batiments de guerre, sans s'occuper directement des missions, peuvent cependant faire beaucoup de bien par les petits services qu'ils rendent aux missionnaires". (2)

Le commandant était modeste: "Les petits services" rendus par le *Cassini* avaient été le salut des œuvres catholiques de Chang-hai, la protection de milliers de vies humaines dans le faubourg de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), l'établissement pratique du protectorat français sur les chrétiens.

Durant le séjour du bàtiment à Chang-hai, les missionnaires s'efforcèrent de payer leur dette à leurs défenseurs en bons offices de tout genre. Les officiers et matelots blessés ou malades étaient

---

(1) Broullion, *Mémoire*, p. 388. Quand le *Cassini* revint à Chang-hai, canonnade et fusillade faisaient rage: quelques instants avant la messe de Noël, une balle égarée vint tomber sur le pont du *Cassini*.

(2) 16 janvier 1854. Mercier, *Campagne*, p. 372.

reçus et soignés à la résidence de Zi-ka-wei : beaucoup y trouvèrent mieux que la santé du corps : le commandant de Plas note, avec bonheur, dans son journal, que presque tous ses hommes sont revenus à la pratique religieuse pendant leur séjour à Chang-hai. "Transformés au contact des vertus pratiquées sous leurs yeux, tous demandent à se confesser, et se conduisent de manière à montrer que leur conversion est sérieuse. Le jeune père Louis Massa (1) est venu nous dire la messe ce matin. C'est lui qui a confessé la plupart de nos matelots. Ils ont voulu, disaient-ils, l'étrenner en sa qualité de jeune prêtre. Jamais, depuis le commencement de la campagne, je n'avais remarqué autant d'élan vers le bien. Sera-t-il possible, sous un prétexte ou sous un autre, de donner à tous les hommes la facilité d'accomplir leurs devoirs religieux"?. (2)

Le lieutenant de vaisseau Alexis Clerc, fort souffrant à la suite des fatigues que le voyage précipité de Macao à Chang-hai lui avait imposées, avait été envoyé par le commandant de Plas prendre quelques jours de repos à Zi-ka-wei. Il profita de ce séjour pour faire les Exercices de Saint Ignace sous la direction du R.P. Languillat. Le 17 octobre 1853, il confirmait la détermination prise par lui, pendant sa retraite de 1850, sous la direction du P. de Ravignan. "Je dois et je veux viser à la perfection. Je dois et je veux entrer en religion. Je dois et je veux entrer dans la Compagnie de Jésus. Fait à Zi-ka-wei le 17 octobre 1853, Alexis Clerc". L'officier exécuta sa résolution aussitôt le retour du *Cassini* en France. (3)

Un jour, nous l'espérons, il y aura, dans la grande et belle église de Zi-ka-wei, un autel consacré au marin français, devenu jésuite et martyr.

Un autre officier du *Cassini,* M. de Gaulejac, visiteur assidu des missionnaires, entra à la Chartreuse peu après la campagne. Il est aussi permis de penser que les intimes et fréquents entretiens du commandant de Plas avec le R. P. Broullion et ses frères, qui lui laissèrent si bon souvenir, ne furent pas étrangers à sa vocation à la Compagnie de Jésus.

Enfin l'expédition de Nan-king eut une suite bien consolante. Madame de Bourboulon, issue d'une vieille famille presbytèrienne

(1) Il venait d'être ordonné prêtre.

(2) 12 novembre 1853. Mercier, ***Campagne*** p. 330. De fait, le commandant parvint à faire passer tous ses hommes, sous un prétexte ou sous un autre, par les établissements de la mission, et ils s'en trouvèrent bien. ***Ibid.*** p. 335.

(3) C. Daniel, ***Alexis Clerc,*** p. 343 sq.

écossaise, avait été, pendant les divers voyages qu'elle fit à bord du *Cassini* en 1852 et 1853, très impressionnée par les exemples du commandant de Plas et du lieutenant Clerc; ses conversations avec le P. Clavelin, pendant les trois semaines de navigation sur le Yang-tse (1), achevèrent de lui donner la lumière.

De retour à Chang-hai, elle pria Mgr Maresca de recevoir son abjuration. La cérémonie eut lieu dans l'intimité, à la petite chapelle de Yang-king-pang, le 5 Janvier 1854. M. de Bourboulon, M. Marquès l'interprète, quelques missionnaires et quatre séminaristes y assistaient seuls : la nouvelle convertie reçut le baptême sous condition, la confirmation, et fit sa première communion à la messe de l'évêque. "Cependant il manquait quelque chose, écrivait le lendemain le P. Clavelin à M. de Plas : votre présence, commandant, et celle de M. Clerc. Madame de Bourboulon a été la première à en faire la remarque, et à témoigner ses regrets". (2)

Naturellement, il ne manqua pas de bonnes âmes pour attribuer cette conversion au désir de complaire à l'impératrice Eugénie, amie d'enfance de Kate Mac Leod. Le marquis de Courcy, qui garda jusqu'à la fin des relations avec Madame de Bourboulon, et assista à ses derniers moments, a protesté dans ses *Souvenirs* contre ces insinuations, et s'est porté garant de la sincérité absolue de l'acte du 5 Janvier 1854. (3)

Le *Colbert* resta à Chang-hai jusqu'au 4 février 1854. De cette date à celle de l'arrivée de l'amiral Laguerre sur la *Jeanne d'Arc* (août 1854), aucun bâtiment français ne parut à Chang-hai: aussi les alertes ne manquèrent pas aux établissements de la mission. Quelques jours après le départ du *Colbert*, des brigands, enrôlés parmi les troupes impériales, et dont la caserne était voisine de la cathédrale, voulurent envahir la résidence pour la piller: les domestiques de la maison désarmèrent les premiers: puis le consul anglais M. Alcock envoya un piquet de soldats garder la cathédrale: cette démonstration suffit: le chef des brigands fit des excuses, et la convention obtenue par le commandant de Plas, qui faisait de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) un terrain neutre, fut observée. (4)

---

(1) Par un étrange oubli, le marquis de Courcy, dans ses *Souvenirs* p. 328 affirme que Madame de Bourboulon ne fit pas partie du voyage de Nan-king.

(2) Mercier, *Campagne,* p. 392 sq.

(3) *Souvenirs,* t. 2, p. 353—t. 4, p. 248— Sur le rôle du P. Clavelin dans la conversion de Madame de Bourboulon cfer P. Sica. ***De vita P. Clavelin.*** p. 21.

(4) P. Lemaitre, 26 février 1854 — P. Gotteland, 1 mai 1854. ***N.M.*** 3: 58,64.

En 1854, les évènements que nous venons de décrire occasionnèrent des modifications importantes au régime des concessions européennes de Chang-hai, et le développement des œuvres catholiques s'en ressentit. Jusqu'à cette date, les européens seuls, leurs employés et leurs serviteurs, avaient le droit de résider sur les terrains concédés aux puissances occidentales et aux Etats-Unis. A la suite de la prise de Chang-hai par les Rouges, et du siège de la ville révoltée par les Impériaux, une foule de chinois se réfugièrent sur ces terrains, pour échapper aux vexations des deux armées, composées l'une et l'autre de brigands également redoutables. La crique de Sou-tcheou (Sou-tseu), qui avoisinait le consulat d'Angleterre, était bondée, sur plus d'un mille de longueur, de barques de toutes les dimensions, chacune habitée par une ou plusieurs familles. (1)

On toléra d'abord par pitié la présence de ces malheureux: puis l'idée vint que l'affluence des chinois, devenant locataires de maisons sur les concessions, pourrait donner lieu à des spéculations fort avantageuses. Des logis se construisirent pour les nouveaux arrivés, et bientôt la population des concessions devint en grande majorité chinoise. Dans cette population indigène, les chrétiens furent vite assez nombreux, et ainsi se forma la belle paroisse de Yang-king-pang. (2)

Le tao-tai (dao-dai) de Chang-hai, Ou-kien-tchang, s'était réfugié à la maison Russell et Cie, dont il était actionnaire. Il eut voulu continuer à percevoir les droits de douane que rapportait jadis au gouvernement impérial le florissant commerce de Chang-hai; jamais, en effet, il n'avait eu autant besoin d'argent que pendant cette terrible guerre. Mais il lui était impossible de se faire payer, surtout par les capitaines de vaisseaux européens et américains, qui avaient pour lui un mépris parfaitement mérité. Les consuls de France, d'Angleterre et des Etats-Unis, finirent par s'entendre pour prendre eux-mêmes l'administration de ce service chinois : chaque puissance nomma un représentant: ce furent MM. Thomas Wade pour l'Angleterre, Arthur Smith pour la France, Lewis Carr pour les Etats-Unis. La douane fut établie sur le Bund, dans une maison chinoise. Telle fut l'origine de cette célèbre administration des douanes chinoises, dont le haut personnel est, depuis, constamment demeuré européen et américain, et qui a rendu à l'Empire les services les plus signalés. (3)

---

(1) Montalto de Jésus, ***Historic Shanghai,*** p. 66 sq.

(2) Montalto de Jésus. ***Historic Shanghai,*** p. 66 sqq.

(3) Montalto de Jésus, ***Historic Shanghai,*** p. 89 sqq. cf H. Cordier l'***Extrême Orient*** dans l'***Histoire générale*** de Lavisse et Rambaud, t. 11, p. 740 sq.

Les représentants des puissances à Chang-hai, tout en gardant la neutralité entre impériaux et rebelles, auraient voulu mettre fin à la guerre, et aux souffrances de tout genre qui en étaient la conséquence. Plusieurs fois, ils firent proposer aux insurgés de leur obtenir des conditions honorables s'ils voulaient abandonner la ville. Ceux-ci refusèrent, sachant bien qu'ils ne pouvaient compter sur la parole des mandarins chinois, et mirent cruellement à mort quelques-uns d'entre eux qui avait parlé de se rendre. Le P. Lemaître avait été mandé un jour par un chef qui commandait en ville à 3000 insurgés: il espéra pouvoir négocier avec lui des conditions de paix: deux entrevues furent infructueuses. (1)

Du moins, le père put-il dans quelques-unes des excursions qu'il fit alors par la ville, voir les quelques chrétiens qui y restaient encore, les encourager, faire sortir ceux d'entre eux qui le désiraient, obtenir que les objets dérobés à la chapelle des Lou (Loh) fussent restitués, empêcher le pillage des autres chapelles. Il jouait sa vie à chacune de ces charitables expéditions: son sang-froid, le souvenir de sa charité envers les malades et les blessés soignés à l'hôpital de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), le sauvèrent toujours. Quelques admirables chrétiennes imitèrent son courage: elles voulurent rester en ville, au péril de leur vie, pour exhorter les païens et baptiser les moribonds, et leur zèle fut récompensé par de beaux succès apostoliques. (2)

Les Impériaux étaient plus redoutables encore que les rebelles: leurs camps, établis autour de la ville murée, devinrent bientôt pour les concessions européennes un véritable fléau: des brigands en sortaient constamment, qui venaient piller et molester les négociants et leurs employés. Une sévère leçon leur fut administrée: elle a gardé le nom de bataille de Muddy Flat (la plaine boueuse, sobriquet de Chang-hai) Le 4 avril 1854, à la suite d'insultes et de brigandages, les mandarins des camps impériaux se refusant aux réparations nécessaires, 300 hommes pris parmi les volontaires, et les équipages des navires anglais et américains qui se trouvèrent alors à Chang-hai, donnèrent l'assaut au camp impérial établi sur le champ de courses, et le plus voisin des concessions; 10.000 hommes l'occupaient, dit-on.

Quelques obus lancés par l'unique canon que la petite troupe assaillante avait amené mirent en fuite les Célestes : marins et volontaires s'élancèrent alors à l'assaut, et le camp évacué fut

(1) P. Lemaitre, 13 février 1854. *N.M.* 3,57 — R.P. Languillat, 2 mai 1854. *N.M.* 3, 65.

(2) Mêmes lettres, et P. Lemaitre, 10 juillet 1854. Broullion, ***Mémoire***, p. 450 sqq.

incendié. Avant de fuir, les Impériaux avaient fait deux décharges qui blessèrent une quinzaine d'hommes et tuèrent un matelot américain. A la suite de cette rude leçon, les concessions furent respectées : les Anglais profitèrent de l'occasion pour doubler la superficie de la leur, en l'étendant à l'ouest jusqu'au fossé actuellement encore appelé "Crique de défense", qu'ils creusèrent pour la circonstance. (1)

Anglais et américains s'étaient contentés de pourvoir à la sécurité de leurs établissements. C'est à la France, et à elle seule, qu'il était réservé de mettre fin aux maux dont la prise de Chang-hai par les rebelles avait été l'origine.

A la fin du mois d'août 1854, le contre-amiral Laguerre, commandant la station de l'Indo-Chine, arriva à Chang-hai sur la frégate la *Jeanne d'Arc,* que le *Colbert* vint bientôt rejoindre. Le pilote américain qui devait faire entrer la *Jeanne d'Arc* dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou) l'échoua sur un banc de sable près de Ou-song : elle ne put être dégagée qu'après huit jours, et avec des avaries qui obligèrent de la mettre en chantier pour six semaines. Pendant qu'on réparait son navire, l'amiral vint à Chang-hai, et eut tout le temps de se rendre compte de la situation en causant avec les consuls, les commandants des navires anglais et américains, et les missionnaires. Il ne tarda pas à s'apercevoir que beaucoup d'européens, d'américains surtout, étaient, quelques-uns pour des motifs religieux, la plupart pour des motifs d'intérêt, favorables aux rebelles. On leur vendait des armes et des provisions : d'assez nombreux déserteurs des navires anglais et américains s'étaient introduits dans leurs rangs: l'arrêté des consuls, qui avait privé de leurs droits de nationaux ceux qui prendraient du service chez les rebelles, n'avait pas empêché les enrôlements. (2)

C'était surtout sur les terrains vagues qui faisaient partie de la concession française, entre la ville murée et le consulat, que se pratiquaient ces commerces, aussi lucratifs qu'immoraux : là, dans d'immondes cabarets installés à la hâte, s'échangeaient avec des armes, des munitions, des provisions, les dépouilles des riches négociants de Chang-hai : là des recruteurs envoyés par

---

(1) Montalto de Jésus. ***Historic Shanghai,*** p. 72 sq.

(2) R.P. Fournier, visiteur de la mission, 26 décembre 1854. Broullion, ***Mémoire,*** p. 454. Sir R.Alcock, consul à Chang-hai, et plus tard ministre à Pé-king, a laissé une description très vivante de cette situation dans un ***Memorandum*** adressé au Foreign office le 31 Décembre 1857 (***Parl. papers, accounts and papers,*** 2571 (1859), p. 59sq.)

les chefs des Rouges corrompaient les matelots des divers bâtiments, et les attiraient dans la ville.

L'amiral Laguerre, d'après la convention faite avec les commandants anglais et américain, était chargé de la garde du Hoang-p'ou (Waong-p'ou), du Yang-king-pang à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), et par conséquent, du quartier en question. (1)

Il lui parut que l'honneur de la France exigeait la cessation de ce honteux trafic. Aussitôt que la *Jeanne d'Arc*, réparée, fut prête à l'action, il intima aux insurgés la défense de venir en armes sur la concession, et en chassa tous les marchands et brocanteurs qui négociaient jusque là avec eux. Pour mettre la concession française à couvert, il fit construire un mur de douze pieds de haut qui la séparait de la ville, et les insurgés eurent défense de le franchir.

Les Rouges voulurent du moins se servir de ce rempart; et ils y adossèrent une batterie, si bien abritée par le mur français que les jonques impériales ne pouvaient diriger leur feu sur elle sans que boulets et balles risquassent de tomber sur la concession. L'amiral fit écrire aux chefs de la ville qu'il interdisait la continuation de cette batterie, et ferait détruire les terrassements commencés, (8 décembre). Le lendemain, 9 décembre, deux cents ouvriers, soutenus par une quarantaine de marins français, renversèrent les premiers travaux des Rouges. Pendant l'opération, des coups de canon et une fusillade assez nourrie partirent du rempart; les coolies chinois s'enfuirent aussitôt; les Rouges, croyant avoir partie gagnée, s'élancèrent à leur poursuite hors de la porte de la ville; ils furent reçus par plusieurs décharges de mousqueterie et par trois coups de canon à mitraille; ils rentrèrent aussitôt en ville, laissant plusieurs morts et blessés sur le terrain. Mais dans l'action, un marin français avait été mortellement frappé. L'amiral signifia aussitôt aux chefs des Rouges qu'il déclarait la ville en état de siège. C'était la guerre, entre la marine française et les insurgés. Le même jour, le *Colbert* canonna la ville pendant deux heures. Le 11, sommation fut faite aux insurgés de se rendre, ils ne répondirent que par une lettre d'injures. Le 13, au matin, une batterie de 25 canons fut surprise par la compagnie de débarquement française, les pièces enclouées, la maison voisine incendiée : de nouvelles leçons du même genre furent données aux Rouges les jours suivants. On leur faisait offrir de les transporter à Formose s'ils voulaient évacuer la ville. Sachant le sort qui les attendait s'ils tombaient entre les mains des mandarins, ils refusèrent toujours.

(1) Les américains gardaient les rives jusqu'à la crique de Sou-tcheou, les anglais de la crique de Sou-tcheou au Yang-king-pang.

L'amiral aurait pu incendier la ville par ses obus; il lui répugnait de détruire tant de richesses accumulées, et de vies innocentes; il se résolut à tenter un assaut. Les compagnies de débarquement s'empareraient des portes, les livreraient aux impériaux, et remettraient la ville en leur possession. (1)

Au commencement de janvier, l'amiral Laguerre proposa au commandant de la station anglaise de prendre part à l'opération, dont ses nationaux bénéficieraient plus que les Français, puisque la plupart des maisons de commerce leur appartenaient. M. Alcock, le consul de Chang-hai, était très favorable au projet. Mais l'amiral commandant la division anglaise des mers de Chine avait donné pour instructions à ses subordonnés de n'aider en rien les impériaux: il annonçait même l'intention de ne plus laisser les navires britanniques protéger la concession de Chang-hai, cette protection incombant au gouvernement chinois: une protestation indignée des principaux négociants anglais n'avait eu auprès de lui aucun effet. Aussi, lorsque l'amiral Laguerre pressentit l'officier commandant la station anglaise, il en reçut cette réponse: "J'ai ordre de mes chefs de n'aider en rien les impériaux à chasser les rebelles. Cependant votre grade vous donne des droits sur moi; si vous me donnez un ordre, j'obéis". L'amiral Laguerre ne crut pas pouvoir donner cet ordre, et se décida à tenter seul l'opération (2). Elle fut fixée au 6 Janvier, fête de l'Epiphanie.

Ce jour là, au moment où les compagnies de débarquement, fortes de 250 hommes, se massaient sur la concession française, M. Alcock, consul d'Angleterre, vint se joindre à elles. Pour protester contre l'abstention, qu'il désapprouvait, de la marine royale, il voulut monter à l'assaut avec les Français. (3)

La canonnade commença à cinq heures du matin; à sept heures et demie la brêche était jugée praticable, et deux colonnes d'assaut, commandées par deux lieutenants de vaisseau de la *Jeanne d'Arc*. MM. Massot et Macaire, s'élançaient; le rempart fut conquis en quelques instants. Une des colonnes devait tourner à droite, et s'emparer de la porte du Nord, l'autre à gauche, vers la porte de l'Est; ces deux portes, conquises, seraient livrées aux impériaux.

---

(1) R.P. Fournier, lettre citée. Broullion, *Mémoire*, p. 454 sq. — P. Hélot, 1 Janvier 1855. Broullion, *Mémoire*, p. 459 sq. — P. Gotteland, 18 mars 1855. *N.M.* 3: 165 sqq.

(2) Montalto de Jésus. *Historic Shanghai*, p. 87. — Sica, *Annales domus Zi-ka-wei*, p. 85 sq.

(3) Montalto de Jésus. *Historic Shanghai*, p. 87. — Sica, *Annales domus Zi-ka-wei*, p. 86.

Au delà du rempart, les marins français se trouvèrent en face d'une pagode et de maisons aux murs épais, percés de meurtrières, d'où partait un feu terribles ; les insurgés, commandés par des déserteurs européens et américains, se défendaient en désespérés; un officier et plusieurs matelots furent tués. Cependant la seconde colonne, suivant l'itinéraire fixé, parvenait à la porte du nord et s'en emparait. La première était arrêtée dans sa marche par les maisons fortifiées. Après quatre heures de combat, on n'avait pu atteindre la porte de l'Est; les munitions s'épuisaient. L'amiral Laguerre fit donner le signal de la retraite, et les compagnies de débarquement se reformèrent sur le terrain de la concession. Trois officiers français et dix matelots avaient été tués; une trentaine blessés. (1)

Les impériaux, auxquels la porte du nord avait été livrée, n'avaient rendu aucun service ; uniquement occupés du pillage, ils s'étaient enfuis dès que les Rouges étaient revenus à la charge; et dans cette fuite un grand nombre avaient péri. (2)

La ville n'était pas prise, et cet échec fut une dure épreuve pour l'amiral Laguerre. Cependant, l'effet de cette attaque sur les Rouges fut immense; à dater de ce jour, ils n'osèrent plus paraitre sur le rempart en face des français. Tous leurs canons, sur une étendue de huit cents mètres, avaient été culbutés, et mis hors d'état; de nombreuses maisons étaient incendiées; plus de trois cents hommes avaient péri. (3)

La discorde se mit parmi les chefs, et les désertions commencèrent. On put dès lors prévoir à coup sûr que la fin de la rébellion était proche. Pour en hâter le jour, l'amiral Laguerre, de concert avec les impériaux, rendit plus étroit le blocus de la ville; l'opium et le riz manquèrent bientôt, les désertions se multiplièrent. (4)

Le P. Lemaitre suivait de près ce mouvement ; un jour, il put espérer une reddition en masse ; plusieurs chefs des Rouges négociaient par son intermédiaire une capitulation ; les enragés,

---

(1) Rapport publié par le *Moniteur de la Flotte*, reproduit par le P. Broullion, *Mémoire*, p. 463 sq. Les noms de ces braves gens doivent être conservés ici : Le lieutenant de vaisseau Durun, les enseignes Discry et Petit, les quartiers-maitres et matelots Le Jantel, Dominici Jego, Consolin, Troallic, Buffet, Evin, Massie, Bécharre, Legaffe. — Des rues de la concession française portent les noms des officiers tués à l'assaut du rempart.

(2) P. Gotteland, 18 mars 1855, *N.M.* 3, 170 sq. — Sica *Annales*, p. 87.

(3) Rapport officiel cité plus haut.

(4) R.P. Gotteland, 18 mars 1855. *N.M.* 3, 170 sqq.

que les déserteurs européens et américains excitaient à tenir jusqu'au bout, furent les plus forts et massacrèrent plusieurs de ceux qui pensaient à se rendre. (1)

Du moins, on voyait chaque jour des insurgés se glisser des remparts ou franchir les portes pour venir faire leur soumission au consulat français; on les livrait aux impériaux, moyennant promesse de la vie sauve, promesse qui ne fut pas toujours tenue. Dans la seule journée du 12 février, 300 personnes passèrent ainsi de la ville à Yang-king-pang ou Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Quelques sorties désespérées exécutées contre les camps impériaux échouèrent. (2)

Le 18 février, enfin, désespérant de continuer la résistance, les quelques centaines de Rouges qui tenaient encore dans la ville décidèrent de s'évader : par bandes de vingt ou trente, afin de pouvoir passer plus facilement à travers les lignes des impériaux, ils franchirent les portes, ou se laissèrent glisser des murs. Beaucoup s'égarèrent dans les sentiers de la campagne, et furent massacrés par les paysans, ou par les soldats impériaux lancés à leur poursuite. Un certain nombre parvint à se réfugier dans les villes voisines, où on leur fit bon accueil. (3)

Les pères de Zi-ka-wei craignaient vivement que quelques-unes de ces bandes n'assaillissent la résidence au passage. Par une protection divine qu'ils regardèrent comme miraculeuse, aucune ne prit la route de Zi-ka-wei, la plus directe pourtant pour gagner la préfecture de Song-kiang (Song-kaong). (4)

Restait, pour Chang-hai, un danger plus terrible que celui des rebelles. En apprenant leur fuite, les soldats impériaux s'étaient précipités dans la ville, avaient mis le feu à nombre de maisons, et pillaient à cœur joie. Le gouverneur du Kiang-sou les commandait. Il avait donné sa parole à l'amiral Laguerre que le pillage serait épargné à la malheureuse vllle; mais il ne put se faire obéir, pendant les premières heures, de ses soldats indisciplinés. Au matin seulement du 19 février, quelques exécutions de pillards pris en flagrant délit rétablirent l'ordre. Une troupe de marins français, auxquels s'étaient joints le P. Lemaitre et M. Edan, parcourut les rues, frappant à coups de crosses de fusils les voleurs qu'ils rencontraient. Avant la fin de la journée, les européens pouvaient reparaitre dans les rues de la ville, et déjà les

(1) Journal du P. Lemaitre (Tong-ka-dou et Yang-king-pang) 19 janvier à 19 février 1855. *N.M.* 3, 153 sqq.

(2) Même journal.

(3) Même journal, p. 158 sqq.

(4) R.P. Fournier, 24 février 1855: *N.M.* 3, 159 sqq.

affaires reprenaient. Les paysans des environs apportèrent les jours suivants plus de cinq cents têtes de rebelles, qui furent exposées sur les murs de Chang-hai: l'amiral Laguerre obtint du gouverneur qu'il mit fin à cette répugnante exhibition. (1)

Chang-hai était délivré du fléau qui depuis dix-sept mois l'accablait: la délivrance était due aux Français et à eux seuls. Leur bravoure et leur discipline, lors de l'assaut malheureux du 6 janvier, avaient été fort admirées des commandants anglais et américains, et avaient causé aux mandarins de l'armée impériale une véritable stupeur. (2)

Les chinois de toutes classes se montraient profondément reconnaissants du dévouement avec lequel ces étrangers avaient pris leur défense, et la comparaison qu'ils faisaient entre l'égoïsme des nations protestantes et la générosité de la France tournait à l'avantage du catholicisme. "Les Chinois, écrivait le R. P. Fournier quelques jours après la délivrance de Chang-hai, reconnaissent ouvertement qu'ils sont redevables aux français des douceurs de la paix dont ils jouissent.... le nom français est dans toutes les bouches : ce n'est plus un nom barbare, comme celui des anglais, et surtout des américains, qui ont favorisé le parti des Rouges, en lui donnant leur appui moral, et en lui procurant tous les secours matériels nécessaires pour résister aux troupes impériales de France et de Chine. Ici, personne n'ignore que quelques américains n'ont pas craint de prendre les armes, et de combattre avec les rebelles. L'un d'eux s'est vanté, dit-on, d'avoir envoyé la balle qui, le 6 janvier, a tué un officier de la *Jeanne d'Arc*. L'amiral Laguerre, qui voit sa courageuse persévérance couronnée d'un plein succès, est au comble de la joie. Il s'applaudit, et à bon droit, d'avoir lutté seul contre tous pour l'honneur de son pays.... Vous comprenez que l'heureuse issue de cette guerre nous donne lieu d'espérer les résultats les plus avantageux pour les progrès de la foi dans le Celeste Empire; le Fou-tai (gouverneur), et les autres mandarins, sont pleinement convaincus du désintéressement de la France dans les sacrifices qu'elle a faits pour le bien de la Chine". (3)

Une messe d'actions de grâces, suivie d'un Te Deum, fut célébrée le 25 février, devant l'amiral et son état-major, à la

---

(1) P. Lemaitre. Journal et lettre cités. *N.M.* 3, 160,165, et R.P. Fournier, 3 mars 1855. Broullion, *Mémoire*, p. 473 sq.

(2) Lettres des commandants Pope (américain) et Callaghan (anglais) et de Ki, le gouverneur du Kiangsou, à l'amiral Laguerre. Broullion, *Mémoire*, p. 469 sq.

(3) 4 mars 1855. Broullion, *Mémoire*, p. 480 sq.

cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Les obséques des victimes de l'assaut du 6 janvier eurent lieu le 15 mars. Le P. Vuillaume, qui devait, lui aussi, bientôt tomber sous les coups des rebelles, rendait compte de la cérémonie dans une lettre quelque jours après. (1)

"Dès huit heures, plus de quatre-cents soldats des deux bâtiments, l'Etat-Major, plus de vingt prêtres, nos deux évêques, les deux séminaires, les élèves de Zi-ka-wei, quatre ou cinq mandarins, un peuple immense, se pressaient au dedans et au dehors de la grande église de Tong-ka-dou". La messe et l'absoute furent célébrées pontificalement par Mgr Maresca. Le P. Languillat fit un discours en français, et adressa ensuite quelques mots à l'immense assistance indigène.

Quand on sortit de l'église, "deux acolythes et quatre sapeurs accompagnaient la croix en tête de la procession: puis venaient les élèves de Zi-ka-wei, ceux du petit séminaire, la musique de la *Jeanne d'Arc*, les cercueils portés chacun par huit hommes, la compagnie de débarquement, les matelots, les élèves du grand séminaire, les missionnaires, les évêques, l'Etat-Major des deux bâtiments. Au milieu d'eux quelques mandarins civils et militaires, enfin un piquet de soldats. Le tout sur deux lignes, dans un silence et un ordre parfait. Le chant des psaumes alternait avec la récitation des prières chinoises. On traversa ainsi le faubourg encore en ruines, on longea les débris de la batterie de la porte de l'Est, naguère prise par les marins, on s'arrêta au Nord de la ville,un peu avant le Yang-king-pang,où le monument devait s'élever. Là Mgr Spelta fit la dernière absoute. M. Trégaro, l'aumônier de la frégate, adressa quelques mots aux marins. Puis l'amiral voulut parler, mais les sanglots lui coupèrent la parole. M. de Baudéan, commandant du *Colbert,* ému lui aussi, dut s'appuyer la tête sur un des cercueils. Enfin toute la procession vint jeter l'eau bénite sur la tombe".

Le 6 janvier 1857, second anniversaire de l'assaut, le monument élevé en souvenir des victimes était terminé. Un service solennel fut célébré à Yang-king-pang. Mgr Danicourt, vicaire apostolique du Kiang-si, officiait: le R.P. Languillat prêcha devant une assistance nombreuse de personnages officiels, puis on se rendit au monument tout proche de la chapelle. Il fut bénit et une dernière prière fut récitée pour ceux dont il couvrait les restes.

---

(1) 26 mars 1855. ***N.M.*** 3, 176 sqq.

Quelques années plus tard, lorsque la population chinoise encombra la concession française, ce monument fut transporté au cimetière dont il occupe encore le centre. (1)

Naturellement, les mêmes anglais et américains qui avaient favorisé de tout leur pouvoir les rebelles de Chang-hai, désapprouvèrent la conduite de l'amiral Laguerre. Qu'on me permette de citer ici un échantillon de ce qui se disait et s'écrivait alors à Chang-hai. "Pendant que les confédérés de la Triade occupaient Chang-hai, il se forma contre eux une opposition formidable parmi la communauté européenne: opposition secrète d'abord, insidieuse: je veux dire les intrigues hostiles des jésuites... Le consul de France, le chef de la marine française à Chang-hai, étaient tous deux des bigots et vendus aux prêtres.... ils donnèrent assistance aux Impérialistes, et la Triade fut chassée par eux de la ville chinoise, sans la plus petite ombre de justice et de raison. Ce sont les jésuites qui ont décidé l'action de la France à Chang-hai contre les rebelles, et cette action fut une faute politique". (2)

Ce qui est plus étonnant, c'est qu'on jugea de même à Paris les actes de l'amiral Laguerre. Il fut blâmé d'avoir donné l'assaut le 6 janvier, sans la participation de ses collègues anglais et américain, et dut prendre sa retraite. (3)

Dans cette disgrâce, l'amiral trouva son meilleur réconfort dans sa correspondance avec les missionnaires du Kiang-nan, le P. Lemaitre surtout. C'était pour le vieux marin une grande joie que d'apprendre comment les souvenirs de la générosité française restaient vivants dans le peuple de Chang-hai, et facilitaient l'œuvre des pères, alors si féconde et consolante. (4)

En 1862, l'amiral Laguerre vit ses idée triompher lorsque les deux amiraux français et anglais prirent sur eux de maintenir l'ordre à Chang-hai et dans les environs. Le P. Lemaitre lui écrivait alors: "Vous savez qu'enfin la France et l'Angleterre ont été obligées d'avoir à faire, avec d'immenses difficultés, ce que

---

(1) On lira, je pense, avec plaisir, la belle inscription latine du monument: Ad memoriam gallorum qui, vindicando justitiae et humanitatis jura, contra piratas civitate Chang-hai potitos, pro patriæ decore sexta die Januarii MDCCCLV cecidere, hoc monumentum commilitones concives et amici erexerunt. Cf. P. Colombel, ***Histoire***, p. 533 sqq.

(2) ***T'ai-p'ing révolution*** Londres 1866.

(3) Marquis de Courcy, ***Souvenirs***, t. 3, p. 18 sqq.

(4) L'amiral Laguerre au P. Lemaitre, 8 octobre 1860 ***Zi.*** B, 8.— Le P. Lemaitre à l'amiral, 8 février 1861, 3 mai 1861. ***N.M.*** 4; 17, 68 sq.

vous vouliez exécuter il y a huit ans, alors que la chose aurait peu coûté, et produit de bien autres résultats". (1)

Quant à l'accusation de n'avoir été que le docile instrument des missionnaires, elle est vraiment sans fondement. Sans doute, les pères du Kiang-nan, qui hésitèrent un certain temps sur le caractère de la révolte des T'ai-p'ing (2), n'eurent jamais d'illusions sur celui de la rébellion des Rouges de Chang-hai. C'étaient des brigands et rien autre chose. Dans les notes que lui demandaient M. de Montigny, M. Edan, le commandant de Plas, le R.P. Broullion exprimait très nettement cette idée, et déclarait qu'il lui semblait de l'honneur et de l'intérêt des nations chrétiennes de maintenir l'ordre et la paix dans une ville où déjà le commerce avec l'Europe et l'Amérique se chiffrait chaque année par millions. (3)

Une proclamation très nette des consuls aurait suffi pour empêcher la révolution du 7 septembre 1853 et tous les maux qui suivirent : plus tard une action commune des puissances chrétiennes aurait, par le simple blocus de la ville, réprimé l'insurrection. Le consul d'Angleterre, M. Alcock, les représentants de la France MM. de Montigny et Edan, le commandant de Plas, désiraient cette action aussi bien que les missionnaires. Quelles illusions chez certains anglais et américains, quels calculs immoraux et mercantiles chez d'autres, mirent obstacle à une politique généreuse, et imposèrent aux représentants des puissances chrétiennes la neutralité entre impérialistes et rebelles, on l'a vu plus haut. (4)

L'amiral Laguerre jugea, comme tous les représentants de la France l'avaient fait avant lui, que cette neutralité était à la fois déshonorante et dangereuse; et ayant en main des forces suffisantes, il agit comme sa conscience et sa raison le lui dictaient. Les missionnaires l'approuvèrent de toute leur âme; leur œuvre bénéficia grandement de son action, mais l'amiral en garde la responsabilité et l'honneur. (5)

---

(1) 18 avril 1862. ***N.M.*** 3, 213.

(2) Cf. supra, p. 262.

(3) Cf. les notes repreduites par le commandant de Plas dans son journal. Mercier, ***Campagne***, p. 209, 222, 235. Le R. P. Broullion développe cette même idée, bien qu'en termes plus voilés dans la préface de son ***Mémoire sur la mission du Kiang-nan***, p. 23, 24.

(4) cf. supra, p. 262 sq. On trouvera reproduites, dans Montalto de Jésus ***Historic Shanghai***, p. 84 sq. des appréciations analogues émanées d'anglais et d'américains.

(5) On regrette de trouver dans les ***Souvenirs*** du marquis de Courcy des pages qui s'inspirent trop évidemment des idées des protestants de

Hong-kong au milieu desquels vivait alors l'auteur. D'après lui, "les illusions généreuses de notre excellent consul (Edan), les exhortations ardentes des pères jésuites" avaient "trompé" l'amiral Laguerre. L'échec du 6 janvier fut "un désastre, non pour notre honneur, puisque nos marins se sont comportés vaillamment, mais pour notre influence, que cet insuccès ne peut manquer de compromettre". ***(Souvenirs***, t. 2, p. 450 sqq. — t. 3, p. 16). Ce sont des notes de ce genre, envoyées au ministre par M. de Bourboulon, alors notre ministre en Chine, qui causèrent la disgrâce de l'amiral Laguerre (***Ibid.*** t. 3, p. 18 sqq.) M. de Bourboulon, le 4 mars 1855, avait nettement blâmé M. Edan d'avoir encouragé l'amiral Laguerre à aller de l'avant. ***(Lég Franc).***

III

HISTOIRE INTÉRIEURE DE LA MISSION.

Pendant que s'accomplissaient à Chang-hai les graves évènements que nous venons de décrire, la mission du Kiang-nan s'acheminait vers son organisation actuelle. Les diverses négociations qui aboutirent à ce résultat se poursuivirent à Rome et à Paris, au cours de ces années 1853, 1854, et 1855, si fécondes en épreuves, mais aussi en mérites et en succès apostoliques, pour les missionnaires.

Le T. R. P. Roothaan, Général de la Compagnie, était mort le 8 mai 1853; une congrégation générale devait se réunir pour l'election de son successeur. Le R.P. Broullion et ses consulteurs jugèrent unanimement qu'il était nécessaire d'envoyer à Rome un député de la mission qui put renseigner le nouveau général et la Sacrée Congrégation de la Propagande sur l'état du vicariat, ses difficultés, les projets d'avenir. (1)

La question la plus importante, la plus épineuse aussi, était celle de l'autorité centrale. Malgré la douceur et l'humilité de Mgr Maresca, pour lequel tous les pères témoignent dans leurs lettres du plus affectueux respect, malgré les relations très cordiales qui existaient entre le vicaire apostolique et le R. P. Broullion, son ancien secrétaire (2), la dualité des pouvoirs était une cause de froissements, un obstacle au sérieux développement des œuvres. Surtout Mgr Maresca prenait de l'âge: ses facultés s'affaiblissaient: plusieurs fois déja il avait parlé de démissionner, et Mgr Spelta deviendrait alors de plein droit administrateur apostolique de Nan-king. Cette perspective effrayait fort les pères: ils savaient l'évêque de Thespies sujet à de terribles colères, et fort autoritaire. Ses difficultés avec le R. P. Gotteland au sujet de la direction du séminaire étaient connues, de même que son opposition à l'ouverture d'un noviciat de la Compagnie.

---

(1) Avis des consulteurs de la mission (PP. Languillat, Borgniet, Gotteland, Lemaitre) 2 juin 1853. *Gén. Sin.* 3, I, 29 bis.

(2) Mgr Maresca à la Propagande, 1er juin 1853. *Prop. Scrit. ref.* t. 15.

Beaucoup pensaient qu'à son avènement les jésuites devraient quitter le Kiang-nan ; après tant de sacrifices acceptés, tant de succès déjà obtenus, cette pensée était une torture pour les pères. (1)

Bien des décisions qui concernaient la vie religieuse des missionnaires étaient à prendre. Enfin une réponse définitive n'avait pas encore été donnée relativement à l'acceptation de la mission du Japon, et l'affaire se traiterait beaucoup mieux en présence des supérieurs majeurs.

Pour toutes ces causes, le R. P. Broullion ne voulut laisser à aucun autre le soin de représenter la mission à Rome :. et, le 2 Juin 1853, il partait pour l'Europe, laissant l'administration au R.P. Languillat.nommé vice-supérieur : vu la gravité des circonstances, celui-ci devait prendre l'avis du R. P. Gotteland sur toutes les questions importantes. (2)

Le R.P. Supérieur, après un court séjour en France, vint à Rome pendant la réunion de la congrégation générale qui élut le T R.P. Pierre Beckx. Dès le 22 août, il soumettait au nouveau général un mémoire très étudié dans lequel, après avoir exposé les difficultés auxquelles j'ai fait allusion plus haut, il concluait que la seule solution conforme aux vrais intérêts de la mission était la nomination d'un vicaire apostolique pris dans la Compagnie. S'il le fallait, pour prévenir les objections tirées de l'Institut, qui interdit aux religieux l'accès des dignités ecclésiastiques, on pourrait demander à la congrégation générale, réunie à ce moment, une exception fondée sur le régime de toutes les missions modernes. Il ne suffirait pas que le supérieur régulier du Kiang-nan fut en même temps préfet apostolique, sans caractère épiscopal, comme c'avait été le cas pour la plupart des missions de l'ancienne Compagnie. Pour s'imposer au clergé indigéne et aux 80.000 fidèles du vicariat, il fallait l'autorité épiscopale; un supérieur régulier pourrait d'ailleurs, conformément aux constitutions de la Compagnie, être institué à côté de l'évêque jésuite, comme la chose se pratiquait déja. (3)

Le 6 octobre 1853, le R.P. Broullion, sur la demande du cardinal préfet de la Propagande, lui adressait une volumineuse

---

(1) Mémoire du R.P. Broullion au T.R.P. Général, 22 août 1853. *Gén. Sin.* 3, I, 31. "Il est, affirme l'auteur, la très exacte expression du vœu unanime des consulteurs réunis à Zi-ka-wei avant son départ".

(2) P. Poissemeux au R.P. Studer, provincial de Paris, 1er juillet 1853, *Gén. Sin.* 3, I, 30.

(3) *Gén. Sin.* 3, 1. 31.

notice (1) concernant l'œuvre de la Compagnie de Jésus dans le dicoèse de Nan-king. Il donnait un rapide exposé des principales œuvres de la mission, et rendait compte des importantes dépenses qu'elles avaient nécessitées, spécialement depuis la construction de la cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Il décrivait ensuite, avec une entière franchise, les difficultés dont souffrait actuellement le diocèse, et le remède qui lui semblait nécessaire, l'établissement d'un vicaire apostolique jésuite. Il pourrait être coadjuteur avec succession de Mgr Maresca. Mgr Spelta pourrait être transféré à un des vicariats confiés à son ordre, dont plusieurs étaient alors sans évêque: on pourrait encore détacher, pour lui, une partie de l'immense diocèse de Nan-king, qu'il administrerait avec un clergé étranger à la Compagnie. Le R.P. Supérieur décrivait enfin l'état du séminaire de Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu), et ne cachait pas ses craintes que les jeunes prêtres qui en sortiraient, formés selon les idées de Mgr Spelta, ne fussent impropres au rude et périlleux travail des missions.

Ce mémoire fut étudié de près, et fit impression. Avant de prendre une décision, cependant, la Sacrée Congrégation jugea bon d'attendre le résultat de la visite que devait faire au Kiang-nan l'envoyé spécial du T.R.P. Général, et les rapports de celui-ci. (2)

En effet, il avait été décidé qu'un visiteur irait sur place se rendre compte de l'état et des besoins de la mission, et que, sur son rapport, les résolutions définitives seraient prises. Le R.P. Pierre Fournier fut choisi pour ce rôle délicat. Ancien professeur de philosophie et de théologie, socius de trois pères Provinciaux, recteur du scolasticat de Laval, il avait, ce qui avait manqué jusque là aux trois premiers supérieurs du Kiang-nan (3), une longue pratique des affaires. Il connaissait personnellement presque tous les pères français de la mission : sa douceur, son calme, sa rectitude de jugement, lui permettraient de garder toujours d'excellents rapports avec les évêques du Kiang-nan. (4)

---

(1) ***Prop. Scrit. ref.*** t. 15 Copie. ***Gén. Sin.*** 3, III, 35. "Puisque mon opinion m'a été demandée, et la franchise commandée..."

(2) T.R.P. Beckx au R.P. Broullion, 18 juin 1854. (***Gén. Miss.*** t. 3, p. 156).

(3) R.P. Fournier au T.R.P. Général, 15 octobre 1854. ***Gén. Sin.*** 3, II, 12. Copie Zi-ka-wei, E, 5.

(4) Sica ***De vita P. Fournier,*** p. 61. ***Annales domus Zi-ka-wei,*** p. 109. Le cardinal Fransoni, préfet de la Propagande, félicitait le T.R P. Beckx de la concordance parfaite qui existait entre les rapports envoyés à Rome par le R.P. Fournier et ceux de Mgr Maresca. 22 décembre 1855 (***Gén. Sin.*** 3, II, 41).

Il fut nommé à la fois visiteur et supérieur régulier de la mission, et reçut avis de cette double charge le jour de la fête de N.D. des Sept Douleurs (mars 1854) (1). Il demanda et obtint de venir à Rome avant son départ, vit longuement le T.R.P. Général et le Cardinal préfet de la Propagande, et étudia soigneusement la correspondance de la mission. (2)

Les instructions qui lui furent remises spécifiaient qu'il avait autorité sur les pères du Kiang-nan "en tant que religieux" non "en tant que missionnaires": il ne devrait donc pas s'occuper de l'administration du diocèse. En revanche, tout ce qui concerne l'observation des vœux et des règles était de son ressort. Il devrait décider les divers cas de conscience que pouvait soulever dans la mission la pratique du vœu de pauvreté, régler les rapports des missionnaires avec les européens et les indigènes, faire une enquête sur la situation des religieux devant les évêques, et sur leurs relations entre eux. Les études, spécialement les études chinoises, devraient être poussées plus sérieusement, le collège de Zi-ka-wei et les diverses écoles améliorés, l'usage des vacances prises en commun maintenu. La mission du visiteur était avant tout de consoler les religieux et les confirmer dans leurs règles et leurs vœux. (3)

Le R.P. Visiteur quitta Marseille en juin 1854, en compagnie des pères Bourdilleau et Broullion: il était à Chang-hai le 17 août: le 18, furent lues à Zi-ka-wei les lettres du T.R.P. Général qui lui conféraient sa charge (4), et le P. Broullion, redevenu, à sa grande joie, simple missionnaire, s'en alla évangéliser les environs de Song-kiang (Song-kaong). (5)

Pendant son séjour en France, le R.P. Broullion n'était pas resté inactif. Il avait, par des conférences dans les séminaires, et dans les différentes maisons de la province, par des prédications de toute sorte, fait connaître la mission. L'Empereur Napoléon III lui avait accordé une audience.

Sur la demande de M. de Montigny, alors en congé en France, il le fournissait de renseignements sur l'état des missions de Chine, que notre consul faisait passer en haut lieu. (6)

---

(1) Sica, ***De vita P. Fournier***, p. 61.

(2) R.P. Broullion, janvier 1855. ***Gén. Sin.*** 3, II. 20.

(3) ***Gén. Sin.*** 3, II, 1, 2, Le numéro 2 vise spécialement les rapports des religieux avec les évêques, et donne un exposé très clair des difficultés du passé: il est de la main du R.P. Rubillon, assistant de France.

(4) Sica. ***Annales,*** p. 68.

(5) Sica. ***De vita P. Broullion.*** 59.

(6) Au R.P. Provincial de Paris, 22 avril 1854. ***Franc.*** 2660.

Enfin il réunit alors, et mit en ordre, des notes sur le diocèse de Nan-king. Le P. C. Daniel se chargea de revoir le travail, et le publia sous ce titre : *Mémoire sur l'état actuel de la mission du Kiang-nan* (1842-1855). (1)

Dans son introduction l'auteur exprime ses appréciations sur les causes du succès des T'ai-p'ing, et de la rébellion de Chang-hai, et déplore la neutralité dans laquelle, contrairement à l'avis des diplomates et des officiers français, les Anglais et Américains ont cru devoir se renfermer (2); il explique, par des faits très précis, pourquoi, malgré les efforts des agents français en Chine, et la sympathie de 80.000 chrétiens pour la France, notre commerce à Chang-hai est minime: "nos compatriotes n'ont pas profité des avances qui leur étaient faites". (3)

Dix chapitres décrivent ensuite, d'après les observations personnelles de l'auteur, ou les lettres des missionnaires déjà publiées, les principales œuvres de la mission : le P. Broullion insiste sur les œuvres de charité nées de la famine de 1849, et sur le collège de Zi-ka-wei et les autres écoles, sur le séminaire et l'éducation du clergé indigène. Il termine en énumérant les obstacles que l'évangélisation rencontre au Kiang-nan, et donnant la statistique des résultats obtenus en douze années de travaux. Différentes lettres de missionnaires furent imprimées à la suite ; et après le retour du P. Broullion en Chine, on ajouta des extraits de la correspondance du R. P. Fournier visiteur, et du P. Lemaitre, sur l'insurrection de Chang-hai.

L'ouvrage eut, en France, un succès inespéré. L'attention était alors attirée sur la Chine par les tragiques évênements de la guerre des T'ai-p'ing. Les principaux journaux et revues consacrèrent au *Mémoire* de longues et élogieuses analyses. (4)

Un article fut particulièrement remarqué, celui de M. Lavollée, ancien membre de la mission Lagrené, dans la *Revue des Deux-Mondes,* 1er février 1856, *Les Jésuites en Chine :* L'auteur faisait vivement ressortir les traits caractéristiques de la nouvelle mission du Kiang-nan, et signalait, en particulier, les œuvres de charité et d'éducation. Il concluait "D'irrésistibles influences

---

(1) Paris, Julien, Lanier, 1855. cf. P. Mertian au P. Daniel, s.d. *Franc.* 2864.

(2) cf. supra, p. 290 sq.

(3) p. 31 sq.

(4) J'ai retrouvé (*Franc.* 2500) ceux de l'*Union,* du *Moniteur de la Flotte,* du *Constitutionnel,* du *Moniteur universel,* de la *Revue de l'instruction publique.*

poussent désormais la Chine dans des voies nouvelles; les jésuites arrivent donc à l'instant favorable pour reprendre, avec l'habileté et l'audace qu'on leur connait, l'œuvre de la Propagande. La science, comme la foi, est intéressée au succès de leur mission du Kiang-nan". (1)

M. Lavollée reprochait cependant à l'auteur du *Mémoire* ses appréciations sévères sur le caractère des Chinois contemporains, et déclarait préférer de beaucoup l'optimisme des anciens missionnaires de Pé-king. Il s'élevait aussi contre les attaques aux missions protestantes, anglaises ou américaines, qu'il relevait çà et là dans ce livre. Cette double critique parut fondée à plus d'un missionnaire du Kiang-nan; et les PP. Gotteland et Lemaitre, écrivirent au P. Daniel pour que, si une nouvelle édition du *Mémoire* se préparait, on en retranchât les appréciations trop dures sur le caractère chinois et les missions protestantes. (2)

Malgré ces défauts, le livre a rendu de vrais services à la mission, et c'est par lui surtout qu'elle a été connue du public français. Une pénible affaire assombrit pour le P. Broullion la joie du retour à son travail apostolique. Mgr Spelta avait appris, de Rome, les démarches faites par le supérieur de la mission auprès du cardinal préfet de la Propagande, et en devinait le sens (3). De là une situation fort tendue. A peine le P. Broullion revenu au Kiang-nan, l'évêque de Thespies le dénonçait à la Propagande comme s'étant vanté "d'avoir obtenu de la Sacrée Congrégation qu'avant peu la mission serait divisée, et la partie avoisinant Chang-hai soustraite à l'obédience de la Propagande pour être mise au régime des autres missions françaises" (4). Le cardinal préfet pria le T.R.P. Beckx de faire une enquête. (5)

Le R.P. Fournier interrogea le P. Broullion, qui fut profondément attristé de l'accusation : jamais il n'avait tenu le propos incriminé, qui d'ailleurs n'avait aucun sens, puisque les missions françaises étaient, tout aussi bien que les missions italiennes, soumises à la Propagande. Le T.R.P. Beckx écrivit alors à Mgr

(1) p. 536.

(2) P. Gotteland 30 mai 1856. P. Lemaitre 24 octobre 1858. ***Franc.*** 2684.

(3) P. Lemaitre, 24 novembre 1853. P. Gotteland 29 janvier 1854 ***Franc.***, 2667.

(4) Mgr Spelta au cardinal préfet, 28 septembre 1854. ***Prop. Sril. ref.*** t. 15.

(5) Mgr Barnabo, secrétaire, au R.P. Rubillon 8 janvier 1865. ***Gén. Sin.*** 3, II 19.

Barnabo, qui avait transmis la dénonciation, une lettre indignée, où il protestait contre ces plaintes continuelles de l'évêque de Thespies, contre cette défiance envers des hommes qui, à cette époque, affrontaient les travaux les plus meurtriers, et risquaient tous les jours leur vie, pour le service de l'Eglise : la situation devenait intolérable au Kiang-nan. (1)

Mgr Barnabo se déclara convaincu et l'incident fut clos (2). Mais le P. Broullion en garda une impression fort pénible. "Je suis persuadé, écrivait le P. Lemaitre quelques mois après, que le P. Broullion a été tué par l'accusation, portée si faussement contre lui, de vouloir séparer la mission, et former ici une mission française indépendante. Le bon père fut écrasé en apprenant qu'on avait pu avoir une telle pensée de lui : je ne l'ai pas vu se dérider une seule fois depuis cette nouvelle". (3)

Le P. Broullion n'était pas seul l'objet des plaintes de l'évêque de Thespies. Le P. Gotteland était dénoncé par lui pour la direction qu'il donnait aux séminaristes et pour ses critiques du serment qui leur était imposé avant l'admission aux ordres : le P. Lemaitre était signalé comme recherchant la faveur des diplomates et officiers français, leur servant d'interprète, s'occupant plus qu'il ne convenait d'affaires politiques. (4)

Ces plaintes étaient loyalement transmises, soit au T.R.P. Général, soit au R.P. Rubillon, assistant de France. Ils prenaient leurs renseignements en Chine, rétablissaient la vérité des faits, donnaient satisfaction aux reproches qui semblaient fondés. C'est ainsi que le P. Gotteland fut blâmé pour avoir, dans un mémoire à Mgr Maresca, porté une appréciation inexacte sur le serment imposé aux séminaristes, et que le P. Lemaitre reçut recommandation de s'abstenir des affaires qui touchaient la politique. (5)

On voit au milieu de quelles difficultés devait s'accomplir la visite de la mission par le R.P. Fournier. Difficultés extérieures puiqu'il arrivait à Chang-hai au moment où la lutte entre les

---

(1) Pièces de cette affaire: R.P. Fournier au T.R.P. Général. 1er mai, 26 juin 1855. ***Gén. Sin.*** 3, II. 25, 28. T.R.P. Beckx à Mgr Barnabo, 28 juillet 1855. ***Prop. scrit. ref.*** t. 16. Copie du dossier à ***Zi-ka-wei;*** E. 11.

(2) Mgr Barnabo au T.R.P. Général. 4 août 1855. ***Gén. Sin.*** 2 III, 30.

(3) Au R.P. Provincial, 5 janvier 1856, ***Franc.*** 2667.

(4) Au Cardinal Préfet, 16 février, 4 avril, 2 mai, 16 mai, 1 juin 1855 ***Prop. scrit. ref.*** t. 16.

(5) 30 avril 1855. ***Gén. Sin.*** 3. VII, 10. Mgr Spelta à Mgr Maresca, 28 décembre 1855. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 16.

Rouges et les Impériaux sévissait le plus violemment; pour se rendre de Yang-king-pang à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), sa barque dut passer sous les feux croisés des jonques impériales et d'un poste des rebelles. (1)

Difficultés interieures, puisque c'est à lui qu'il appartenait de conduire les pénibles enquêtes auxquelles nous venons de faire allusion. et de défendre en haut lieu ses subordonnés, tout en conservant des relations faciles avec Mgr Spelta. Ces difficultés ne servirent qu'à mettre en lumière les remarquables dans que le R. P. Visiteur possédait pour le gouvernement. "Votre seule présence, lui écrivait le T.R.P. Beckx, après avoir reçu les premières nouvelles de sa tournée dans les districts, a presque suffi pour dilater les cœurs, qui en avaient un si grand besoin: que ne dois-je donc pas espérer du cours de la visite". (2)

Le R.P. Rubillon louait également "ce gouvernement calme, réfléchi, dans lequel la passion, l'impétuosité et le premier mouvement, ne trouvaient pas place" (3). Les lettres des pères Languillat et Lemaitre, consulteurs de la mission, sont unanimes à constater les fruits de pacification et de joyeuse ardeur au travail que produisit la visite. (4)

Le R.P. Fournier n'avait reçu ses pouvoirs que du T.R.P. Général, non de la Propagande; il n'avait juridiction que sur les jésuites du Kiang-nan et n'appartenaitpas lui-même à la mission; sa visite terminée, il devait faire celle de la mission du Maduré, et retourner ensuite en Europe. (5)

Aussi Mgr Maresca ne lui conféra-t-il pas les pouvoirs de vicaire général dont avaient joui les trois précédents supérieurs: il furent maintenus au R.P. Languillat qui les avait exercés pendant l'absence du R.P. Broullion. Pour permettre au R.P. Visiteur de parcourir les districts où travaillaient les pères, et de les voir à l'œuvre, il fut réglé qu'il accompagnerait, avec le R.P. Languillat, le vicaire apostolique dans ses tournées de confirmation. De plus, le R.P. Fournier voulut donner lui-même les Exercices aux pères réunis en deux bandes pour la retraite annuelle en janvier et février 1855: la seconde de ces retraites fut

---

(1) Octobre 1854. *N.M.* 3, 127.

(2) 30 janvier 1855. *Zi.* F. 11.

(3) 6 février 1856. *Zi.* F. 13.

(4) Novembre et décembre 1855. *Gén. Sin.* 3, II, 37, 38, 39, 40.

(5) Sica. *De vita P. Fournier*, p. 52 sq. *Annales domus Zi-ka-wei*, p. 70.

supprimée; et les pères déjà rassemblés durent, par prudence, se disperser, à cause de l'invasion des Rouges, échappés de Chang-hai, qui menaçait Zi-ka-wei. (1)

Dans ses lettres au T.R.P. Général, le R.P. Visiteur atteste la joyeuse surprise qu'il éprouva, en étudiant de près l'état de la mission (2). Dans ses conversations avec les supérieurs de Rome et de Paris, dans la lecture des lettres conservées aux archives, il avait puisé d'assez fortes préventions contre les pères du Kiang-nan, et s'attendait à trouver de graves abus à réformer. Dès ses premiers rapports avec les missionnaires, il fut stupéfait de la docilité, de la simplicité, avec lesquelles ces hommes, livrés à eux-mêmes pendant toute l'année, et obligés de prendre sans cesse de graves décisions, au milieu des dangers que la guerre des rebelles entraînait, se soumettaient à sa direction, et acceptaient les réformes qu'il leur proposait. "Vous vous calomniez dans vos lettres à Rome et à Paris, aimait-il à leur répéter, et vous valez beaucoup mieux que la réputation que vous vous êtes faite Il n'y a pas de supérieur en Europe dont l'administration soit aussi facile que la mienne". (3)

Cette bonne impression n'empêchait pas le R.P. Visiteur de voir nettement les point faibles, et sa correspondance nous donne un tableau fidèle de ce qu'était alors la mission.

Il reconnait que beaucoup de missionnaires souffrent d'une certaine gêne dans leurs rapports entre eux et avec leurs supérieurs. Cette gêne est due avant tout à la dualité d'autorité; dans bien des circonstances se posent de douloureux cas de conscience sur la direction à suivre, et bien des œuvres utiles ne sont pas commencées par crainte d'un conflit entre l'autorité épiscopale et celle du supérieur régulier. Le mode de gouvernement des trois premiers supérieurs est aussi pour quelque chose dans ce resserrement des cœurs. Tous trois sont arrivés fort jeunes dans la

---

(1) Sica. ***Annales***, p. 89; cf. supra, p. 290. ***De vita P. Fournier***, p. 68.

(2) Une vingtaine de lettres relatives à la visite dans ***Gén. Sin.*** 3, II. Une dizaine dans ***Franc.*** 2662.

(3) Sica, ***De vita P. Fournier***, p. 63 sq. Le père avait entendu lui-même, et plus d'une fois, ces jugements du R. P. Visiteur. "Gaudeat Paternitas vestra, écrit le R.P. Visiteur au T. R. P. Général le 15 octobre 1854, iterum dico gaudeat in domino, de statu vere religloso in quo Patres ac Fratres hujus missionis inveni". Et il affirme que Mgr Maresca, interrogé par lui sur les réformes qu'il croirait nécessaires, répondit qu'à son avis aucun abus grave n'était à corriger. ***(Gén. Sin.*** 3, II, 12. Copie ***Zi.*** E. 5).

mission ; ils avaient peu d'expérience de la vie religieuse, et aucun d'eux n'avait exercé en France, avant son départ, de charges importantes. Aussi leur gouvernement n'a pas été celui auxquels les religieux étaient habitués en Europe Trop de centralisation: les ministres de section existent sur le papier, mais n'ont aucun pouvoir réel; le supérieur de la mission veut, pratiquement, tout décider par lui-même; et les œuvres, aussi bien que la paix intérieure des missionnaires, en souffrent. Avec d'admirables vertus religieuses qui le font vénérer de tous, le P. Gotteland s'est trop souvent montré pointilleux, étroit, timoré jusqu'au scrupule. L'impressionnabilité du P. Poissemeux, la rudesse et les variations du P. Broullion, ont été pour beaucoup de leurs inférieurs cause de vraies souffrances; et s'ils ont réussi à organiser d'admirables œuvres, ce fut quelquefois en imposant aux ouvriers des travaux et des sacrifices exagérés. (1)

Le mélange des pères français et italiens était signalé par les prédécesseurs du R. P. Fournier dans le gouvernement de la mission comme causant quelques froissements, surtout à cause de la faveur dont les seconds jouissaient auprès des évêques leurs compatriotes (2) : le R.P. Visiteur ne semble pas avoir constaté les même inconvénients. Le clergé indigène, composé alors de quatre prêtres vieux et malades, et de trois anciens élèves de la Sainte Famille de Naples (3), est de peu de secours, les pères chinois, soit à raison de leur santé, soit par mollesse naturelle, ne se montrant guère propres aux rudes besognes de l'apostolat. Ils sont fort hostiles aux pères européens, à commencer par les évêques : et s'ils ne sont surveillés de près, le danger de schisme pourrait devenir imminent. Par suite de leur formation sacerdotale incomplète, et de leurs études chinoises insuffisantes, ils sont peu estimés des fidèles indigènes et des païens. Les évêques n'osent pas leur donner une direction ferme, et corriger leurs défauts. (4)

Le séminaire est l'objet des plus graves inquiétudes pour le R.P. Visiteur. Il entre dans les détails les plus précis sur l'état de choses existant depuis que Mgr Spelta a pris la direction: Le père recteur et les professeurs contrariés dans leur action, mal soutenus; le travail et la discipline en souffrance parce que les jeunes gens sont trop choyés par l'évêque. (5)

---

(1) 15 octobre 1854, *Gén. Sin.* 3 II. 12. Copie *Zi.* E. 5.

(2) cf. P. Gotteland. 13 nov. 1849. — P. Hélot, 1849. — P. Poissemeux 10 janvier 1850. — *Franc.* 2667.

(3) cf. supra, p. 164, 240 sq.

(4) 21 Novembre 1854, *Gén. Sin.* 3, II, 15.

(5) cf. supra, p. 222 sq.

Or la situation est grave: les plus anciens de ces jeunes gens terminent leurs études, et sont en âge de recevoir les ordres sacrés. Six sont en quatrième année de théologie, trois ou quatre en troisième. Mgr Spelta veut les ordonner sans aucune autre préparation. Le père recteur et les professeurs sont unanimes à déclarer qu'aucun d'eux ne peut, sans les plus graves dangers pour son âme et pour son ministère, être lancé dans la vie de mission: ils demandent que tous soient, avant leur ordination, éprouvés comme catéchistes sous la direction d'un père européen pendant plusieurs mois, plusieurs années, peut-être: autrement ils seront, comme beaucoup de ceux qui les ont précédés, moins un secours qu'un obstacle au bien. Plutôt que d'encourir la responsabilité de cette ordination prématurée et de ses conséquences, la Compagnie devrait se retirer du séminaire, et s'il le faut, de la mission. Les jeunes Chinois, sortis d'excellentes familles de vieux chrétiens, peuvent devenir des prêtres instruits, édifiants et zélés, mais il faut pour cela que la Compagnie soit libre de les former suivant ses méthodes. La première mesure à prendre serait de dispenser les séminaristes du serment qu'on leur a imposé sur la demande de Mgr de Bési, et de permettre à quelques-uns d'entrer au noviciat de la Compagnie. Leur exemple entretiendrait la ferveur; fermement attachés à l'église romaine, ils lui assureraient la fidélité des prêtres séculiers au milieu desquels ils vivraient. (1)

Toutes ces réformes en supposent une fondamentale: le R.P. Visiteur l'énonce en toute franchise : "Tout, ici, m'impose deux conclusions : 1°) Si les pères de la Compagnie restent dans la mission, il faut que le vicaire apostolique ou l'administrateur du diocèse de Nan-king soit de la Compagnie. 2°) Il est nécessaire que le vicaire apostolique jésuite soit institué canoniquement et le plus tôt possible. Ainsi sera rétablie l'unité dans le gouvernement: ainsi les missionnaires, trouvant en Chine tous les secours qu'ils sont venus chercher dans la vie religieuse, et avant tout la direction de leurs supérieurs réguliers, se donneront avec plus d'ardeur et de joie à leurs pénibles ministères" (2). Le R.P. Visiteur reconnait que plusieurs des missionnaires ont manqué de respect et d'obéissance aux évêques: ils en ont été repris et punis. (3)

(1) 21 novembre 1854. *Gén. Sin.* 3, II, 15. Copie *Zi.* E, 5. Mgr Maresca, prévenu par le R.P. Gotteland de l'état des choses au séminaire était "dans de terribles angoisses", "pris entre sa conscience et son coadjuteur". (25 décembre 1854, 11 février, 1er avril 1855. *Gén. Sin.* 3, 11, 18, 22, 24).

(2) 21 novembre 1854. *Gén. Sin.* 3, II, 15. Copie. *Zi.* E. 5.

(3) Le P. Clavelin, si courageux et zélé, était spécialement signalé pour son indépendance et la rudesse de ses procédés. A la suite d'une scène qu'il

Mais les difficultés ne viennent pas surtout de ces actes isolés, si répréhensibles soient-ils : elles tiennent à une situation intolérable, et que la Compagnie ne peut plus subir: mieux vaudrait quitter le Kiang-nan. (1)

Comme conséquences pratiques de ces remarques, le R.P. Visiteur prit différentes mesures dont l'expérience a montré la sagesse, et qui sont encore maintenues aujourd'hui. La première fut l'institution effective des ministres de sections, par une lettre du 2 février 1855. Le R.P. Visiteur rappelait que, dans la pensée de Saint Ignace, les supérieurs majeurs ne devaient pas descendre aux moindres détails de l'administration des choses temporelles, mais les confier à des subordonnés dont ils se contenteraient de surveiller la gestion. La mission de Nan-king prenant des développements considérables, et s'enrichissant chaque année de nouveaux sujets, il convient de lui appliquer le même principe de gouvernement. Le R.P. Visiteur institue donc un certain nombre de ministres de sections, qui déchargeront le supérieur de la mission de soins absorbants, et feront leurs preuves comme administrateurs, avant d'être élevés à de plus hautes charges. Il serait à souhaiter que ces ministres puissent être de vrais supérieurs réguliers, jouissant de toutes les facultés concédées par l'Institut, et délivrés de toute autre occupation que celle du gouvernement. Le nombre trop restreint, et l'état de dispersion des missionnaires, ne permettent pas encore cette institution. Du moins, les ministres désignés pourront accorder un certain nombre de dispenses: ils veilleront à l'observation des régles et des coutumes établies; ils surveilleront l'emploi des fonds de la section, et recevront chaque trimestre de tous les missionnaires un compte exact des aumônes reçues et des dépenses: ils pourront appliquer le superflu de tel ou tel district aux œuvres générales de la section ou à celles de tel autre district moins favorisé. Avant d'accepter des donations importantes, ou d'engager de graves dépenses, ils en référeront au supérieur de la mission. Chaque annnée tous les missionnaires adresseront au même supérieur l'état du temporel de leurs districts, et celui des dépenses qu'ils prévoient pour l'année à venir: le ministre fera de même pour l'ensemble de la section. Tous les trimestres, enfin, le ministre enverra un rapport détaillé et fidèle sur ses subordonnés et leur action apostolique au supérieur général : les consulteurs dont le ministre sera assisté renseigneront deux fois par an le même supérieur sur l'administration de la section.

---

fit à Mgr Maresca en 1853, le R.P. Broullion et ses consulteurs allèrent porter leurs excuses à genoux à l'évêque. (PP. Catte, Lemaitre, Languillat au R.P. Provincial, février 1853. ***Franc.*** 2667).

(1) 15 octobre, 21 novembre 1854. ***Gén. Sin.*** 3, II, 12, 15.

L'idée des ministres de sections n'est pas due au R.P. Fournier: dès 1853, un certain nombre avaient été désignés (1): mais leurs pouvoirs n'étant pas exactement déterminés, leur gouvernement n'avait pas été effectif. C'est seulement à partir de 1855 que fonctionna cette institution, caractéristique de la mission du Kiang-nan, et que plusieurs autres missions de Chine ont adoptée. D'autres mesures importantes furent prises par rapport à la pauvreté religieuse (2). Jusque là, tous les pères de la mission étaient considérés comme faisant partie d'une seule maison, celle de Zi-ka-wei : ils versaient à la caisse du P. procureur tous les fonds provenant des honoraires de messes ou des offrandes des fidèles, et recevaient de lui ce qui leur était nécessaire. A dater de la visite du R.P. Fournier, et de l'institution des ministres de section, chaque père put disposer, pour son district, des aumônes reçues, à condition de rendre compte de sa gestion comme il avait été réglé : en revanche, les missionnaires n'étaient plus assistés par la caisse centrale de la mission qu'en cas de pénurie trop grande de leurs districts.

Le R.P. Fournier avait été très frappé des souffrances que nombre de missionnaires avaient à endurer dans certaines parties du vicariat, et de la mortalité terrible qui en était la conséquence. Ses prédécesseurs, habitués eux-mêmes à la rude vie du Kiang-nan, n'avaient peut-être pas toujours suffisamment tenu compte des exigences du climat, et des précautions nécessaires, pendant l'été surtout. De notables adoucissements furent introduits dans le coutumier (3). Ce soin de la santé des missionnaires est particulièrement touchant de la part d'un homme si dur à lui-même, qui savait qu'il risquait sa vie en venant en Chine, et qui y mourut de fait, après quelques mois de séjour, des souffrances et des fatigues qu'il avait joyeusement acceptées. (4)

Inutile de dire qu'une attention toute particulière fut apportée à l'observation des régles qui sont les meilleures sauvegardes du vœu de chasteté, observation plus nécessaire en pays de mission que partout ailleurs ; les mémoriaux laissés par le R.P.

---

(1) P. Poissemeux, 5 février 1853, *Gén. Sin.* 3. 1, 27.

(2) P. Sica ***De vita P. Fournier,*** p. 64. Lettres du R.P. Visiteur au T.R.P. Général sur le sujet. 15 octobre 1854, 31 août 1855. *Sin.* 3, II 12, 32.

(3) Cette question de la santé des missionnaires est l'objet des constantes preoccupations du R.P. Visiteur *Gén. Sin.* 3, II, 12, 26, 33, 34, 87.

(4) P. Sica. ***De vita P. Fournier,*** p. 69. cf. infra.

Visiteur, après sa visite dans les différentes sections, sont significatifs à cet égard. (1)

Mais le bienfait signalé de la visite du R.P. Fournier fut l'institution, due finalement à ses rapports si francs et si sages, d'un vicaire apostolique de la Compagnie. Le voyage du R.P. Broullion à Rome, ses mémoires à la Propagande et au T.R.P. Général, avaient préparé les voies, mais rien ne devait être décidé avant que le R.P. Visiteur n'eut étudié la question et donné son avis. (2)

Un secours vint au R.P. Fournier du côté d'où il ne l'attendait peut-être pas, et ce secours fut très efficace. A mesure que Mgr Maresca voyait à l'œuvre les pères du Kiang-nan, il appréciait davantage leur activité apostolique. Les préventions qu'il avait héritées de Mgr de Bési (3) étaient tombées peu à peu, et plusieurs de ses lettres à la Propagande rendaient bon témoignage de la docilité et du zèle de ses collaborateurs jésuites (4). Quand le R. P. Fournier avait commencé sa visite, l'évêque de Soli, interrogé par lui, n'avait eu, nous l'avons vu, aucun reproche grave à formuler. (5)

Par ailleurs, Mgr Maresca se rendait compte des tristes divisions qui existaient entre son coadjuteur et les pères : il les déplorait dans les mêmes lettres à la Propagande. Il en arriva à cette conclusion que le véritable bien de la mission du Kiang-nan réclamait l'unité de direction, et par conséquent, puisque les jésuites formaient la partie la plus nombreuse et la plus active du clergé Nankinois, la nomination d'un vicaire apostolique pris parmi eux. A la fin de 1854, il faisait sa retraite annuelle à Zi-ka-wei, sous la direction du P. Broullion, l'ancien supérieur de la mission. Sentant ses forces baisser, et prévoyant sa fin prochaine, il voulut, autant qu'il était en lui, pourvoir à sa succession par la mesure qu'il considérait comme la plus utile à son diocèse. Le 28 décembre 1854, il adressait de Chang-hai au cardinal préfet de la Propagande une lettre où son abnégation, son humilité, son zèle des âmes se manifestent mieux que jamais. Après un beau

---

(1) Cf. v.g. celui de Tsong-ming, dont une copie est conservée à Zi-ka-wei, E, 5, et lettre du 15 octobre 1854. *Gén. Sin.* 3, II, 12.

(2) Cf. supra, p. 297 sq.

(3) Cf. supra, p. 163 et R.P. Poissemeux au Cardinal Préfet, 6 oct. 1850. (*Scrit. ref.* t. 13.)

(4) 13 janvier 1850,5 juin, 18 nov. 1851; 3 juin 1853 (*Prop. Srit. ref.*, t. 13, 14, 15. cf. *Act. congr. partic.* t. 24, p. 414 sq).

(5) Cf. supra. p. 300 sq.

témoignage rendu aux travaux, à l'habileté, aux succès des "excellents et zélés pères de la Compagnie de Jésus", il décrit franchement leurs difficultés avec Mgr Spelta, au sujet du séminaire et de l'ouverture d'un noviciat. Dans ces dispositions d'âmes, il y a, de part et d'autre, dégoût et amertume qui ne feront qu'augmenter par la suite. "Pour obvier à ces difficultés, et rendre toujours plus stable le bien qui se fait dans cette mission de Nan-king, et l'augmenter dans l'avenir, je supplie humblement Votre Eminence, et la Sacrée Congrégation, qu'elle daigne concéder à la Compagnie de Jésus le soin immédiat de la mission et du diocèse." (1)

Mgr Spelta pourrait garder une partie du Kiang-nan, si la mission était divisée; il aurait, avec le Ngan-hoei, encore presque entièrement terre inculte, Tsong-ming, Hai-men, et les chrétientés du Nord du Kiang. Quant à l'administrateur actuel du diocèse, "insuffisant pour sa tâche, serviteur inutile," il demande à finir ses jours en Europe, dans une maison de la Compagnie, au Gésu de Rome, par exemple. (2)

Si la Sacrée Congrégation croit devoir le maintenir en Chine, il ne refuse par le travail, mais réclame l'aide d'un coadjuteur jésuite: le R.P. Gotteland lui semble le sujet le plus idoine pour ce poste. Mgr Maresca demande enfin que la faculté de dispenser du serment fixé par la Propagande les séminaristes qui donneront des signes sérieux de vocation religieuse soit accordée au vicaire apostolique: il prie aussi la Sacrée Congrégation d'approuver son projet d'envoyer les séminaristes, leurs études terminées, passer un certain temps comme catéchistes auprès de missionnaires expérimentés. Cette approbation est nécessaire pour triompher des répugnances de Mgr Spelta. La dernière phrase est bien caractérisque du bon évêque : "Je prie enfin votre Eminence que mes demandes ne soient pas connues dans Rome, car si Mgr Spelta, mon coadjuteur, venait à les connaitre, il y aurait un grand incendie". (3)

---

(1) "Umilmente supplico V.E. Rev[ma] e la S.C..... si benigni concedere alla Compagnia medesima la cura immediata di questa missione e diocesi".

(2) Le R.P. Broullion, écrivant quelques jours plus tard au R.P. Provincial de Paris. de la part de Mgr Maresca, affirme que l'évêque avait pris la résolution d'entrer au noviciat de la Compagnie, et de finir ses jours sous la règle de Saint Ignace. Cette vocation paraissait très sérieuse au R.P. Broullion. Novembre 1854. ***Franc.*** 2667.

(3) La prego infine che le cose esposte non si divulghino in Roma, giacche sapendolo Monsig. Spelta mio coadjutore si ecciterebbe un gran fuoco". La lettre se trouve dans ***Act. congr. partic.*** t. 24. p. 449 sqq.

On le voit, Mgr Maresca était pleinement d'accord avec le R.P. Fournier et les pères de la mission sur toutes les graves questions dont dépendait l'avenir religieux du vicariat. Et l'on comprend que le cardinal Fransoni ait exprimé au T.R.P. Beckx sa satisfaction de voir le R.P. Visiteur et l'Evêque administrateur en si parfaite harmonie. (1)

D'autres bonnes volontés voulurent coopérer à l'institution d'un vicaire apostolique jésuite ; et elles faillirent la compromettre. A l'instigation de Mgr Spelta, Mgr Maresca avait refusé, en 1854, le *Te Deum* demandé par le consul de France en l'honneur de la fête de l'Empereur Napoléon III; l'évêque avait donné comme raison que la mission n'était pas une mission française. (2)

Comme nous l'avons vu plus haut, les deux évêques italiens, hantés par les souvenirs du Padroado portugais, et des misères qui en étaient resultées, ne se souciaient pas de voir la France exercer un patronage plus ou moins officiel sur les chrétiens de Chine (3). Le refus du *Te Deum* pour le 15 août était fort dur, si l'on songe qu'à cette époque le drapeau tricolore flottait sur la cathédrale et les autres établissements de la mission, et que les bâtiments de guerre français avaient, depuis un an, préservé d'une ruine certaine les œuvres catholiques. L'amiral Laguerre, qui arriva à Chang-hai peu après l'incident, s'en montra très froissé: les évêques l'apaisèrent de leur mieux en concédant un *Te Deum* d'actions de grâces pour la préservation de la *Jeanne d'Arc* lors de l'échouage à Ou-song. (4)

Le fait n'en subsistait pas moins: tant qu'il serait dirigé par des prélats italiens, le diocèse de Nan-king recevrait volontiers les secours de la France, il ne consentirait pas à reconnaitre son patronage officiel. Ce fait conduisit l'amiral Laguerre à étudier de plus près la constitution de la mission: il en causa avec le consul M. Edan, demanda des renseignements à quelques pères de

---

(1) 22 décembre 1855. ***Gén. Sin.*** 3, II, 41.

(2) Mgr Spelta au cardinal préfet, 16 août 1854. ***Prop. Scrit. ret.*** t. 15 cf. R.P. Fournier 20 août, 3 septembre, 30 octobre 1854. ***Gén. Sin.*** 3, II, 8, 10, 14.

(3) Cf. supra, p. 169. Les diplomates français se rendaient compte de cette attitude des évêques italiens. De là cette note, sévère jusqu'à l'injustice, du Marquis de Courcy sur Mgr Maresca "prélat franciscain (sic), infiniment vertueux sans aucun doute, mais un peu trop italien, avec lequel les relations étaient parfois difficiles, qui n'y apportait pas toujours la confiance et la franchise qu'il eut été bon d'y trouver." ***Souvenirs,*** t. 2, p. 216 sq.

(4) Cf. supra. p. 285.

Chang-hai et de Zi-ka-wei, et ne fut pas longtemps à tirer la conclusion de l'exposé qui lui fut fait. "La France veut protéger la mission, disait-il à l'un d'eux, mais à condition qu'il y aura espoir d'y faire le bien : or il nous est évident qu'avec l'organisation actuelle votre œuvre ne peut aboutir à aucun résultat satisfaisant. Impossible que vous restiez longtemps sur le pied où vous êtes : vous partirez, si l'on ne prend pas bientôt des mesures. Or, vous, Compagnie de Jésus, partant du Kiang-nan, les évêques, avec leurs prêtres chinois, ne peuvent avancer, mais ruiner la mission. Dans ce cas, la France perdrait son temps et ses dépenses : il vaut mieux qu'elle se retire tout de suite. Si vous restez seuls chargés de la mission, il y a espoir de succès, la France continuera, augmentera sa protection".

Le R.P. Fournier était alors absent de Chang-hai : à son retour l'amiral lui fit part de ses impressions, et lui annonça qu'il allait écrire à Paris pour que le gouvernement de l'Empereur sollicitât de la Propagande la nomination d'un vicaire apostolique français et jésuite. En rapportant ce grave incident au T.R.P. Général, le R.P. Visiteur concluait : "Je regrette qu'une solution plus prompte ne soit pas venue de la Propagande, et que l'autorité civile soit entrée dans une affaire qui ne la regarde que d'une manière secondaire". (1)

Le T.R.P. Général, de son côté, semble avoir considéré ce projet comme plus nuisible qu'utile au but proposé: l'action du gouvernement français ne risquait-elle pas de froisser les prélats de la Propagande, soucieux, à bon droit, de leur indépendance? (2). Je n'ai pas trouvé trace d'une démarche du gouvernement français dans le sens indiqué par l'amiral Laguerre.

Le mauvais état de la santé de Mgr Maresca précipita le dénouement. Au début de 1855, elle donnait les plus sérieuses inquiétudes. Les pères obtinrent que l'évêque consultat les médecins des navires français présents à Chang-hai: leur avis, pleinement conforme à celui du P. Cordeil et des médecins anglais des concessions, fut que la seule chance de salut pour le malade était un retour, au moins temporaire, en Europe. Le samedi

(1) Le R.P. Fournier au T.R.P. Général, 30 octobre 1854. ***Gén. Sin.*** 3. II, 14,16. copie à ***Zi-ka-wei*** E, 5. — cf lettre au R.P. Provincial de Paris, 30 octobre 1854. ***Franc.*** 2662. Sur la demande de M. Edan le R.P. Visiteur lui remit, le 24 septembre 1854, un ***Mémoire,*** détaillé, sur l'état de la mission. Il y exprime clairement la nécessité de l'institution d'un vicaire apostolique jésuite, comme dans les missions confiées aux autres congrégations religieuses. (***Zi.*** E 5).

(2) Au R.P. Fournier, 20 janvier 1855. ***Zi.*** F. 11.

Saint 7 avril, le R.P. Fournier conduisit les élèves de Zi-ka-wei à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), pour demander à l'évêque une dernière bénédiction. Le lendemain, jour de Pâques, 8 avril, Mgr Maresca prenait passage à bord d'un vapeur anglais en partance pour Hong-kong. (1)

Deux lettres du R.P. Fournier au T.R.P. Général le recommandaient comme un des plus sincères amis et bienfaiteurs que la Compagnie eut alors en Chine. (2)

D'autres lettres, de Mgr Spelta au Cardinal Préfet de la Propagande, mettaient en garde contre les demandes que l'évêque de Soli pourrait faire à Rome, et qui avaient chance d'être inspirées par les Jésuites. (3)

Le coadjuteur avait deviné juste. Arrivé à Rome, Mgr Maresca descendit au Gésu, où il fut traité comme un membre de la Compagnie. Dans ses entrevues avec le Cardinal Préfet de la Propagande et avec le T.R.P. Général, il développa les vues que sa lettre de décembre 1854 avait manifestées. (4)

Puis il se retira à Naples, au collège chinois de la Sainte Famille, dont il était membre, pour essayer de refaire sa santé délabrée. Il adressa de là, le 11 août 1855, au Cardinal Préfet de la Propagande, un long mémoire qui résumait ses demandes. Les idées exprimées étaient les mêmes que dans sa lettre de décembre 1854. Seulement, au lieu de diviser la mission du Kiang-nan, il suggérait l'idée de faire passer Mgr Spelta au vicariat du Hou-koang, confié à son ordre. En agissant ainsi Mgr Maresca ne se dissimulait pas qu'il offenserait son coadjuteur "si digne et si fervent colloborateur," et cette pensée le blessait "à la partie la plus sensible du cœur". Mais l'intérêt de la mission devait seul être considéré. Au point où en était arrivée la division des esprits et des cœurs, la Compagnie de Jésus ou Mgr Spelta devait quitter le Kiang-nan; et le départ des Jésuites serait la ruine des œuvres si belles qu'ils avaient fondées au milieu de tant de difficultés. Mgr Maresca demandait enfin, de nouveau, la faculté de dispenser les élèves du séminaire du serment imposé par la Propagande. (5)

---

(1) Sica ***Annales.*** p. 117. Mgr Maresca fut accompagné par le P. André Keller, que sa mauvaise santé contraignait de quitter la mission.

(2) 4 mars, 1 avril 1855, ***Gén. Sin.*** 3, 11, 23,24. — Copie à Zi-ka-wei E 5.

(3) 4 avril, 2 mai, 10 mai, 1er juin 1855. ***Prop. Scrit. ref.*** t. 16. Ces lettres obtinrent gain de cause sur un point. La faculté de dispenser les élèves du séminaire du serment qu'ils devaient prêter fut refusée à Mgr Maresca. (***Prop. Act. Congr. Part.*** t. 24, p. 430).

(4) R.P. Rubillon, 18 juin, 20 juillet 1855. ***Zi.*** F. 13.

(5) ***Prop. Act. Congr. Partic.*** t, 24, p. 460 sqq.

Cette lettre fut le dernier service rendu par le saint évêque à la Compagnie et à la mission. Il mourut à Naples, le 2 novembre 1855, assisté par le père Paladini S.J. (1). Ses funérailles eurent lieu à l'église du collège chinois de la Sainte Famille, où son oraison funèbre fut prononcée. (2)

En Chine, l'émotion causée par cette mort fut profonde. Le T.R.P. Beckx l'annonçait aux pères du Kiang-nan comme un véritable malheur; il eut été heureux de voir le vénérable évêque retourner dans la mission et soutenir de ses exemples et de ses conseils le coadjuteur jésuite qu'il avait demandé. (3)

De magnifiques cérémonies funébres eurent lieu, à la cathédrale et à Zi-ka-wei d'abord, puis dans les districts, aussitôt que fut connue la nouvelle du décès de Mgr Maresca. Des mandarins de Chang-hai assistèrent au service de la cathédrale, à côté des consuls, des officiers français et étrangers, et de presque tous les européens des concessions. De riches païens voulurent contribuer à la décoration des églises. Personne n'avait oublié la charité de l'évêque défunt lors de la famine de 1849-1850, pas plus que les services rendus par lui depuis le commencement de la guerre des rebelles. (4)

Par la mort de Mgr Maresca, Mgr Spelta devenait, de droit, administrateur de l'évêché de Nan-king, et il en prit aussitôt le titre. Il ne cacha pas cependant aux pères que son administration ne serait pas de longue durée. (5)

Des lettres de Rome lui apprirent, le 19 mars 1856, que la Sacrée Congrégation de la Propagande avait, le 21 janvier de cette année, supprimé le diocèse de Nan-king, et érigé à sa place un vicariat apostolique confié à la Compagnie de Jésus (6). Lui-même serait transféré au vicariat apostolique du Hou-koang. (7)

---

(1) P. Paladini au T.R.P. Gén. 4 novembre 1855. ***Gén. Nap.*** 8, 11, 43.

(2) Conservée aux archives de la Propagande. ***Scrit. ref.*** t. 16.

(3) 3 décembre 1855: cf. 8 août 1855. ***Zi.*** F. 11.

(4) Sica ***Annales domus Zi-ka-wei,*** p. 116.

(5) P. Lemaitre 5 avril 1856. ***Franc*** 2668 Le T.R.P. Beckx donnait la même nouvelle aux Pères du Kiang-nan, en leur apprenant la mort de Mgr Maresca, 3 Décembre 1855. ***Zi.*** F. 11.

(6) Prop. ***Act. congr. part.*** 21 janvier 1856. t. 24 p. 430, 432. — Sur cette décision, cf. Mgr Barnabo, secrétaire, au T.R.P. Beckx, 8 février 1856. ***Gén. Sin.*** 3, III, 1.

(7) Mgr Spelta, Hong-kong 15 avril 1856, au Cardinal Préfet, (***Prop. Scrit. ref.*** t. 16.).

Mgr Spelta n'ignorait pas que, depuis plusieurs années, cette mesure était à l'examen. La décision le surprit cependant, et l'affligea, il l'avoua sans ambages dans une admirable lettre au Cardinal Préfet de la Propagande écrite quelques jours après. Mais aussitôt la volonté des supérieurs connue, il n'eut qu'une pensée : "Fiat voluntas Dei". (1)

Pour éviter des adieux pénibles, il se résolut à partir pour Hong-kong sans dire clairement le but de son voyage. Là, il attendrait les documents officiels de Rome (2). Il emmenait avec lui trois séminaristes du Kiang-nan, destinés à son nouveau vicariat, dont le séminaire était alors à Hong-kong. (3)

Malgré des défauts de caractère que nous n'avons pas cherché à dissimuler, Mgr Spelta était un homme d'abnégation et d'obéissance: ses dernières relations avec les jésuites lui firent honneur aussi bien qu'à eux. Le R P. Lemaitre nous en a conservé le récit dans une lettre au R.P. Provincial de Paris. L'évêque désigna, comme grands vicaires, pendant son absence, le R.P. Languillat pour les jésuites, et le R.P. Dracopoli, de la Sainte Famille, pour les missionnaires européens ou indigènes étrangers à la Compagnie (4). Il fit promettre au R.P. Lemaitre, alors supérieur régulier, de lui concéder deux ou trois pères du Kiang-nan pour diriger son grand séminaire. "Monseigneur est triste, écrit celui-ci, et nous aussi: mais tout se passe avec calme, avec aisance, et avec une cordialité qui n'avait jamais existé.... Que Monseigneur quitte une mission tranquille et florissante, pour aller travailler dans une mission minée par des troubles de tout genre, et qu'en entreprenant cette rude tâche, il demande quelques-uns de ceux qui ont combattu et souffert avec lui dans cette première mission, ce serait un exemple digne des plus grands héros de l'Evangile.... Je viens de lire à Monseigneur la lettre que j'écris au T.R.P. Général (5). Sa Grandeur m'a remercié bien affectueusement, en ajoutant. "Soyez persuadé, mon cher père, que je veux vivre avec les pères de la Compagnie, et mourir entre leurs mains". (6)

Mgr Spelta partit pour Hong-kong le 7 avril 1856 (7). Le 27 mars 1856, après avoir pris l'avis des consulteurs de la province

(1) Même lettre.

(2) Même lettre.

(3) cf. supra, p. 178.

(4) 22 mars 1856. *Zi.* B, 3.

(5) 4 avril 1856. *Gén. Sin.* 3, III, 8.

(6) 5 avril 1856. *Franc.* 2667.

(7) Sica, *Annales domus Zi-ka-wei,* p. 117.

de Paris (1), le T.R.P. Général proposa le R.P. André Borgniet comme premier vicaire apostolique du Kiang-nan. Par égard pour Mgr Spelta, il ne devait avoir, pendant les premières années, que le titre de "provicaire apostolique provisoire (ad beneplacitum)". (2)

Pour satisfaire aux obligations de l'Institut de la Compagnie, le T.R.P. Beckx avait demandé et obtenu du Saint Père un commandement en vertu de l'obéissance pour lui-même et pour le nouvel élu. Contraint par ce commandement, le R.P. Borgniet accepta, avec tristesse, mais en toute simplicité d'obéissance. (3)

Le 25 mai, les premières nouvelles officielles des graves changements survenus parvinrent à Zi-ka-wei, pendant la procession du Saint-Sacrement (octave de la Fête-Dieu). Une lettre du T.R.P. Beckx annonçait le transfert de Mgr Spelta au Hou-pé, et la transformation du diocèse de Nan-king en vicariat apostolique confié à la Compagnie. (4)

Le 26 juillet, Mgr Spelta porta les décisions de la Propagande à la connaissance du clergé et des fidèles du nouveau vicariat, par une lettre simple et digne datée de Hong-kong, que le R.P. Borgniet leur communiqua (5). C'était, comme l'écrivait le T.R. P. Général au nouveau provicaire apostolique "un nouvel état de choses qui commençait: un religieux de la Compagnie, restant, comme tel, soumis à ses supérieurs, mais, en tant que provicaire apostolique, ne dépendant plus que de la Sacrée Congrégation de la Propagande." (6)

En même temps que la décision relative au gouvernement du Kiang-nan, une autre, non moins importante, était prise par la Propagande, qui allait augmenter l'action de la Compagnie en Chine. Nous avons vu que, conformément aux vœux émis par

---

(1) ***Gén. Sin.*** 3, III, 2 sqq.

(2) T.R.P. Beckx, 20 février, 27 mars 1856. ***Gén. Reg. Miss.*** 3, 250. — ***Reg. Cur. rom.*** 2, 22, sqq.

(3) R.P. Borgniet, 31 août 1856, 5 janvier 1857. ***Gén. Sin.*** 3. III, 16, 24. On sait que, en vertu d'un vœu simple des profès de la Compagnie, ils ne peuvent accepter aucune dignité ecclésiastique à moins d'y être contraints par un ordre formel, et sous peine de péché grave. Le R.P. Borgniet, n'étant pas profès, n'avait pas prononcé ce vœu (cf. Sica. ***Annales***, p. 119), mais il voulut se conformer en ce point à l'esprit de l'Institut.

(4) Sica ***Annales***, p. 119 sqq.

(5) ***Zi.*** B. 3.

(6) 7 mai 1856. ***Zi.*** B. 5.

les évêques réunis à Chang-hai (1), Mgr Mouly, administrateur apostolique de Pé-king, avait, par une lettre du 20 décembre 1851, proposé à la Sacrée Congrégation de la Propagande un plan de division de son vaste diocèse, d'après lequel la Compagnie aurait eu le Sud-Ouest du Tche-li, les Missions Etrangères le Sud-Est. (2)

Rentré dans son diocèse, Mgr Mouly s'aperçut que ce plan excitait de vives répugnances chez ses confrères lazaristes, qui redoutaient des difficultés avec les jésuites si ceux-ci devenaient leurs voisins. Pour leur donner satisfaction, l'évêque écrivit en Propagande, en Mars 1852, pour prier qu'on considérât sa demande comme non avenue. (3)

Un peu plus tard, M. Etienne, Supérieur Général de Saint-Lazare, écrivait, lui aussi, au Cardinal Préfet, pour obtenir que la province entière du Pé-tche-li restât à sa Congrégation. Reconnaissant qu'il n'avait pas un nombre suffisant de sujets pour satisfaire aux besoins de tous les vicariats actuellement desservis par ses confrères, il offrait d'abandonner à la Compagnie et aux Missions Etrangères le Ho-nan et le Kiang-si: les deux vicaires apostoliques de ces provinces pourraient être transférés aux deux nouveaux vicariats créés dans le Pé-tche-li, (27 juillet 1852).

Entre temps, le Cardinal Préfet de la Propagande avait demandé l'avis des directeurs du Séminaire des Missions Etrangères, et celui du T.R.P. Roothaan, Général de la Compagnie. Le 26 juillet 1852, MM Barran et Voisin acceptèrent le vicariat du Tche-li Sud-Est, si les supérieurs de Saint-Lazare consentaient à la cession. Le 12 juillet, le T.R.P. Roothaan refusa celui du Tche-li Sud-Ouest, les sujets et les moyens manquant absolument pour une telle entreprise (4). Il faisait valoir les besoins de la mission de Nan-king, qui absorbaient toutes les ressources disponibles: au lieu de confier une mission nouvelle à la Compagnie, mieux vaudrait lui assurer, au Kiang-nan, un vicaire apostolique pris dans son sein. Deux ans plus tard, de nouvelles ouvertures furent faites au nouveau Général, le T.R.P. Beckx: celui-ci fit valoir les mêmes difficultés: mais désirant répondre aux saints

---

(1) Cf. supra, p. 191.

(2) Cf. supra, p. 197.

(3) Mgr Mouly à M. Etienne, supérieur général, 8 sept. 1856, citée dans les *Mémoires de la Congrégation de la mission*, t. 8, p. 1077 sqq,

(4) "Per tal nuova missione, mi mancano assolutamente e soggetti e mezzi".

désirs de la Sacrée Congrégation (1), il consulterait, avant de donner une réponse définitive, le R.P. Fournier, qui faisait alors la visite de la mission du Kiang-nan. (1 Juillet 1854). (2)

Le R.P. Fournier mit le projet en consulte, et les consulteurs furent d'avis qu'on pouvait accepter cette mission nouvelle : il y aurait avantage à posséder en Chine deux vicariats qui pourraient échanger leurs sujets. (3)

Le T.R.P. Beckx transmit cette réponse à la Sacrée Congrégation, et l'assura que la Compagnie devait obéir, et obéirait aux ordres du Saint-Siège; que pour lui-même, dans le moment présent, à cause de la pénurie du personnel, il ne désirait pas de mission nouvelle, mais voudrait plutôt constituer solidement la mission de Nan-king, en la pourvoyant abondamment de bons ouvriers. (4)

Au commencement de 1856, le T.R.P. Beckx apprit que la mission du Tche-li Sud-Ouest était attribuée à la Compagnie, le Tche-li Sud-Est passant aux Missions Etrangères (5). Les directeurs du séminaire prièrent qu'on les dispensât d'accepter la mission offerte : la vraie raison de leur refus était la crainte de froisser Messieurs de Saint-Lazare, qu'ils voyaient très opposés à l'idée de la division du Tche-li. (6)

C'est alors que le Tche-li Sud-Est fut attribué à la Compagnie. Le R.P. Languillat fut désigné comme premier vicaire apostolique, avec le titre de Sergiopolis i.p.i. Le pauvre père se réjouissait déjà d'avoir échappé à la mitre du Kiang-nan, dont il se

---

(1) "Trattandosi pero d'un affare di tanta importanza, vorrei trovare i mezzi di adempierre i santi desideri della sacra congregatione".

(2) Toutes ces pièces sont conservées en annexes au procès verbal de la congrégation particulière sur les affaires de Chine du 21 janvier 1856. ***Act. congr. partic.*** t. 24, p. 474 sqq. Le procés-verbal luimême est au même tome. On y trouve un exposé très clair de toute l'affaire: je ne fais que le résumer.

(3) T.R.P. Beckx au R.P. Fournier, 20 janvier 1855. ***Zi.*** F. 11.

(4) T.R.P. Beckx au R.P. Fournier, 3 décembre 1855. ***Zi.*** F. 11. "Respondi nos obedire debere, et obedituros mandatis Sanctœ Sedis, me vero, hoc momento, illam novam missionem, ob penuriam personarum. non cupere, sed potius desiderare, ut nankinensis missio solide constitui, et abundanter de bonis operariis provideri possit."

(5) Au R.P. Lemaitre, 20 février 1856. ***Zi.*** F. 11.

(6) Mgr Mouly au R.P. Lemaitre et à M. Etienne: 8 septembre, 6 nov. 1856. ***Mémoires de la Congrégation de la mission,*** t. 8 p. 1080, 1100 sqq.

savait menacé, quand, à la fin de septembre 1856, lui parvinrent les deux Brefs, en date du 27 mai et du 30 mai de la même année (1), qui lui imposaient une charge bien autrement lourde (2). Comme le R.P. Borgniet quelques semaines plus tôt, il reçut, avec les Brefs, un ordre, en vertu de l'obéissance, d'accepter le fardeau (3). Le R.P. Louis Sica était en même temps nommé supérieur régulier des pères qui iraient fonder la mission du Tche-li Sud-Est. (4)

Mgr Mouly, ne recevant pas de nouvelles de la Propagande au sujet de sa proposition de 1851, la regardait comme oubliée. (5) Il fut désagréablement surpris lorsqu'en juin 1856, une lettre du R.P. Lemaitre, supérieur de la mission du Kiang-nan, lui porta la première nouvelle des récentes décisions romaines. Il eut désiré que les Supérieurs de la Compagnie, et Mgr Languillat, refusassent la nouvelle mission offerte, par égard pour les répugnances de ses confrères de Pé-king. Il était trop tard, Mgr Languillat ayant reçu, de même que le R.P. Borgniet pour le Kiang-nan, l'ordre du Saint Père, en vertu de l'obéissance, et sous peine de pêché mortel, d'accepter le fardeau. (6)

Aussitôt qu'il fut en possession du Bref qui lui conférait ses pouvoirs, l'évêque nommé de Sergiopolis écrivit au vicaire apostolique de Pé-king, en le priant de vouloir bien lui conférer la consécration épiscopale. La cérémonie eut lieu à Nan-tchang-tchoang le 22 mars 1857. (7)

---

(1) *Zi-ka-wei,* B, 1. Donnés sous l'anneau du Pècheur

(2) Sica, *Annales domus Zi-ka-wei,* p. 128

(3) Sica, *De vita R. D. Languillat,* p. 20. Pierre. *Histoire de Mgr Languillat,* t. 1, p. 500. Quand les premières nouvelles de la nomination du R.P. Borgniet parvinrent à Zi-ka-wei, les pères étaient en vacances. Le R.P. Languillat, dans sa joie d'avoir évité la mitre, se mit à danser comme un enfant. "Prenez garde, lui dit en riant un des pères, que ces bonds ne vous mènent jusqu'au Tche-li".

(4) P. Sica. *De vita R.D. Languillat,* p. 20.

(5) Ce silence venait du désir qu'on avait à Rome de ménager les susceptibilités du Portugal, avec lequel on espérait alors pouvoir conclure un concordat: la suppression formelle et définitive de l'évéché de Pé-king, et sa division en trois vicariats apostoliques, n'étaient pas pour lui agréer (cf. *Prop. Act. congr. partic.* t. 24, p. 414 sqq, 418 sqq). Correspondance de Mgr Mouly dans les *Mémoires,* t. 8, p. 1080 sqq.

(6) Sica. *De vita R.D. Languillat,* p. 20.

(7) Sica. *De vita* p. 23. C'est alors seulement qu'on découvrit une erreur, restée encore inexpliquée, dans le Bref qui conférait à Mgr Languillat

A partir de cette époque, la belle carrière de Mgr Languillat échappe à notre histoire, jusqu'au jour où il reviendra à Chang-hai comme successeur de Mgr Borgniet.

Deux hommes avaient surtout contribué, avec les supérieurs majeurs de la Compagnie, à procurer à la mission du Kiang-nan le bienfait de sa constitution actuelle, les RR. PP. Broullion et Fournier. Aucun des deux ne devait voir le succès de ses démarches. Le P. Nicolas Broullion disparut le premier, moins d'un an après son retour en Chine, emporté par le typhus qu'il avait contracté dans ses rudes ministères d'été au pays de Song-kiang (Song-kaong) (8 juillet 1855). (1)

Quatre mois plus tard, ce fut le tour du R.P. Fournier, Visiteur et Supérieur Général de la mission. Depuis longtemps il souffrait d'une hypertrophie du cœur qui lui occasionnait de douloureuses crises d'étouffement. Il en eut une à Marseille, au moment de partir pour la Chine. Le R.P. Broullion, qui en fut témoin, crut devoir le prévenir qu'avec de pareilles infirmités le climat de Chine lui serait certainement funeste à bref délai, et lui conseilla de demander aux supérieurs majeurs une autre obédience. Le R.P. Visiteur répondit simplement : "Il n'est pas nécessaire de vivre, mais il est nécessaire d'obéir", et il partit. Comme on l'en avait prévenu, il souffrit beaucoup en Chine, et voulut cependant visiter les diverses sections et se rendre compte par lui-même des conditions de la vie et des besoins des missionnaires. Les fatigues de ces rudes voyages augmentèrent la maladie dont il souffrait : le 27 octobre, revenu à Zi-ka-wei, il dut s'aliter, et le 21 novembre il expirait doucement. (2)

Jusqu'au bout, il avait pensé à l'accomplissement de sa charge. "Ma mission est accomplie, répondit-il au R.P. Languillat,

---

ses pouvoirs. En même temps que vicaire apostolique du Tche-li Sud-Est, ce Bref le constituait administrateur, à titre provisoire, du, Tche-li Sud-Ouest. Or, un Bref de la même époque, adressé à Mgr Mouly, lui conférait la même administration du Tche-li Sud-Ouest. L'erreur se découvrit lorsqu'avant son sacre Mgr Languillat présenta son Bref à son consécrateur. Le Cardinal Préfet de la Propagande, consulté, répondit que l'erreur existait dans le bref de Mgr Languillat et se le fit renvoyer. Il fut remplacé par celui qui est actuellement conservé à Zi-ka-wei, et où mention n'est plus faite du Tche-li Sud-Ouest, (Sica, ***De vita,*** p. 20 sqq.)

(1) Sica. ***De vita P. Broullion,*** — P. Vuillaume 20 sept 1855. ***N.M.*** 3, 251.

(2) R.P. Lemaitre, 5 décembre 1855; R. P. Languillat, décembre 1855. ***N.M.*** 3 279 sqq. — P. Sica, ***De vita P. Fournier,*** p. 70.

quand celui-ci vint lui annoncer l'imminence du dernier combat. J'ai trouvé tout organisé ici; et, je vous le répète, au lieu des croix que j'y attendais, je n'ai eu que des consolations en Chine. Ma visite n'aura pas été toutefois inutile, je pense, à quelques-uns, qu'elle aura rappelés à la perfection de l'obéissance et des vertus religieuses. Chère mission, je ne voulais plus vivre que pour elle: je mettais peut-être une certaine complaisance à la voir prochainement se développer et grandir. Dieu me met de côté comme un instrument inutile, et réserve à un autre cette consolation". (1)

Le R.P. Languillat, annonçant cette mort, écrivait: "Notre mission de Chine ne pourra jamais oublier le R.P. Fournier, qui s'est fait, pour elle, obéissant jusqu'à la mort d'un martyre lent et caché". (2)

Quelques heures avant de mourir, le R.P. Visiteur appela auprès de son lit le P. Catte, ministre de Zi-ka-wei, et lui dicta une formule par laquelle, en vertu de ses pouvoirs spéciaux, il constituait à la mission un supérieur général provisoire, jusqu'à ce que le T.R.P. Général eut pourvu à son gouvernement. Il écrivit de sa main le nom du supérieur par lui choisi, cacheta le billet, et le remit au P. Catte, en lui commandant de réunir, après ses funérailles, les pères présents à Zi-ka-wei, et de leur donner lecture de sa décision. Il fut fait selon ses désirs : l'élu était le R.P. Mathurin Lemaitre. (3)

Le 5 Août 1857 parvenait à Zi-ka-wei une lettre du T.R.P. Général nommant le R.P. Gotteland supérieur régulier. (4) Le vénérable doyen de la mission venait de mourir. Le R.P. Lemaitre demeura supérieur provisoire. Le T.R.P. Beckx lui confirma bientôt ses pouvoirs, qu'il devait exercer sept années pour le plus grand bien de la mission. (5)

---

(1) R.P. Languillat, lettre citée. ***N.M.*** 3, 283.

(2) ibid. p. 281.

(3) Sica ***De vita P. Fournier,*** p. 71.

(4) Sica ***Annales*** p. 121 sq.

(5) Pfister Sica, ***Catalogus patrum...*** p. 98.

CHAPITRE IV

DU DÉBUT DE LA GUERRE DES T'AI-P'ING A LA FIN DE L'ÉPISCOPAT DE MGR SPELTA (1852-1856).

LE DÉTAIL DES ŒUVRES.

Les sept sections du Kiang-nan.— Chang-hai.— Zi-ka-wei.— Song-kiang (Song-kaong). — P'ou-tong. — Sou-tcheou (Sou-tseu). — La section occidentale. — Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men. — Conclusion générale.

Bien que la division en sections ne date que de 1855, par l'ordonnance du R.P. Fournier dont j'ai parlé plus haut (1), je m'y conformerai pour la période de 1853 à 1855, cette division étant commode pour la clarté du récit.

I

CHANG-HAI.

A cette section se rattachent alors, en plus de l'église de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), des chapelles de la ville murée et de Yang-king-pang, les districts de Kin-kia-hiang (Kien-ka-haong) Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu) et Wang-tsien (Maong-tsié), situés en face de la ville, sur la rive droite du Hoang-p'ou (Waong-p'ou). L'histoire de la cathédrale et de la résidence de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) est intimement liée à celle de la révolte de Chang-hai et de sa reprise par les impériaux; j'ai raconté plus haut par quels dangers passa alors la maison épiscopale, et comment, sauvée grâce à l'intervention de la marine française, elle préserva tout le quartier qui l'environnait. (2)

Malgré la gravité des circonstances, Mgr Maresca ne voulut pas se priver plus longtemps de la présence de ses séminaristes, qui l'assisteraient dans les fonctions liturgiques. En décembre 1853, les théologiens émigraient à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) avec le R.P. Gotteland; les classes inférieures restaient à Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu) avec le P. Brueyre, sous-directeur. Le R.P. Gotteland restait recteur des deux établissements.

J'ai raconté plus haut quelles difficultés il rencontra dans son œuvre de la part de Mgr Spelta (3). Au départ de celui-ci,

---

(1) cf. supra, p. 306.

(2) cf. supra, p. 270 sq.

(3) cf. supra, p. 221 sq.

les théologiens qui avaient terminé leurs études furent, conformément à l'avis unanime des pères, placés comme catéchistes auprès de divers missionnaires, avant leur admission au sacerdoce. (1)

La paroisse de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), comme on l'avait espéré, se formait autour de la cathédrale. Quelques familles chrétiennes vinrent s'établir dans le faubourg après que l'intervention française lui eut rendu la paix. Des émigrés de Nan-king, qui fuyaient les rebelles, augmentèrent bientôt ces premiers groupements. D'après la feuille d'œuvres de 1857, 400 chrétiens relèvent de la cathédrale. Les superbes cérémonies célébrées à l'occasion de la reprise de Chang-hai sur les Rouges, et des funérailles des marins tués à l'assaut du 6 janvier, les fruits de saluts produits par l'hopital établi près de la cathédrale, contribuèrent beaucoup à attirer sur la résidence épiscopale l'attention des européens comme des indigènes. L'archiconfrérie du Saint Cœur de Marie, dont le centre, pour le Kiang-nan, était au séminaire, se transporta avec lui à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), et devint vite, pour les chrétiens de la paroisse un stimulant puissant (2). Ce ne fut cependant que sous l'épiscopat de Mgr Borgniet, par suite de l'afflux d'émigrants que je décrirai plus bas, que la belle paroisse de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) prit tout son développement.

De 1853 à 1855, le P. Lemaitre conserva le soin des chrétientés de Yn-kia-hiang (Yn-ka-haong), Kiang-wan (Kang-wè), et Ou-song, situées sur la rive gauche du Hoang-p'ou (Waong-p'ou); de Ou-song il fit venir à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) et Zi-ka-wei un certain nombre de Manillois occupés sur les navires d'opium, et nous avons vu quels services ces braves gens, tout dévoués aux pères, rendirent aux deux résidences (3). Le même père desservait aussi la petite chapelle de Yang-king-pang, qui n'avait pas encore d'aumônier à demeure. (4)

Le premier prêtre catholique qui habita sur la concession française fut M. Jacques André Boyer, des Missions Etrangères. M. Boyer, destiné à la mission de Mandchourie, avait pris passage, le 2 juin 1855, sur une jonque chrétienne qui se rendait au Liao-tong. MM. Biet, des Missions Etrangères, et Tagliabue, lazariste, l'accompagnaient. Au sortir du Hoang-p'ou (Waong-

---

(1) Notae circa studium in seminario Nankinensi. Archives du Séminaire.

(2) P. Brueyre à M. Desgenettes, 20 décembre 1857 *N.M.* 3 (2), 62 sqq.

(3) cf. supra, p. 272.

(4) cf. suora, p. 205.

p'ou) la jonque fut assaillie par une barque de pirates, et dut se rendre. M. Biet, qui sans doute voulut se défendre, fut jeté à la mer; MM. Boyer et Tagliabue furent attachés au grand mât pendant le pillage de leurs bagages. Les pirates, contents de leur butin, laissèrent aller la jonque chrétienne après l'avoir dévalisée, et elle rentra au port. (1)

M. Boyer, en attendant une occasion nouvelle, accepta l'hospitalité dans la petite maison qui avoisinait la chapelle de Yang-king-pang, et y exerça le ministère auprès des chrétiens qui s'étaient déjà fixés sur les concessions; on en comptait 260 en juillet 1855. (2)

Chang-hai devenait de plus en plus le centre du commerce de la Chine avec le monde entier; diverses congrégations religieuses désirèrent y avoir des procures. En 1855, Mgr Spelta permit à M. Libois, procureur des Missions Etrangères à Hong-kong et à Macao, de fonder une succursale à Chang-hai. Ce ne fut que plus tard, en 1864, qu'on usa de la permission. En juin 1856, la procure des lazaristes s'installa sur la concession française. M. Aimery, qui en fut le fondateur, habita quelque temps la petite maison de Yang-king-pang. Il avait été question d'installer à Chang-hai un procureur de la Propagande; ce projet ne fut pas réalisé (3). La Compagnie de Jésus ne s'établit à demeure sur la concession française que plus tard, sous Mgr Borgniet.

Le gouvernement français, cherchant à procurer à son consulat un établissement plus digne, obtint en 1855 (2 octobre) la cession par la mission d'une partie des terrains que les mandarins lui avaient concédés. Ils ont été revendus par la suite. (4)

Le P. Lemaitre avait alors des rapports fréquemment avec le Consulat. Il fit quelque temps fonctions d'interprète en 1855.

---

(1) P. Lemaitre, 1er août 1855. ***N.M.*** 3, 245 sqq. D'après lui, la jonque chrétienne, après son aventure, poursuivit sa route vers le Liao-tong, et revint ensuite à Chang-hai.. Le P. Colombel ***(Histoire***, p. 574) donne le récit que j'ai reproduit. Il est confirmé par une lettre du R.P. Borgniet à la Propagande, 26 juillet 1857. ***Zi.*** B. 4.

(2) P. Colombel, ***Histoire***, p. 574.

(3) Diverses lettres au T.R.P. Général sur l'établissement de ces procures. ***Gén. Sin.*** 3. III; 45, 48, 51, 62. cf. P. Rubillon, 1er juin 1858. ***Zi.*** F. 13.

(4) Ils font les coins des rues actuelles du Consulat et Montauban. (Colombel, ***Histoire***, p. 575).

Cette occupation, étrangère à sa vocation, était justifiée par les circonstances. Il n'y avait pas alors d'autre interprète disponible pour le Chinois que M. Callery, prêtre défroqué, ancien interprète de la mission Lagrené. Ni le consul, ni les missionnaires, ne tenaient à le posséder à Chang-hai. (1)

Le P. Lemaitre se servit de ses fonctions au consulat, et des rapports quotidiens qu'elles lui procuraient, avec les mandarins de l'armée impériale et les chefs des rebelles, pour sauver des milliers de malheureux, et préserver du pillage les chrétiens de la ville murée (2). Cependant sa situation restait anormale ; Mgr Spelta s'en plaignit à la Propagande, et à la fin de 1855, le père renonça à ses fonctions au consulat. (3)

M. Edan avait alors conçu le projet, qui sera plusieurs fois repris dans la suite, d'une école d'interprètes, composée de jeunes français et de chinois chrétiens. Les pères en auraient eu la direction. Le projet fut accepté en principe, mais le gouvernement français n'y donna pas suite (4). Malgré les horreurs du siège, les chapelles des familles Lou (Loh) et Ngai furent respectées, et rendues bientôt au culte (5). La chapelle de la famille Che (Se) fut, au contraire, détruite par l'incendie qu'allumèrent rebelles et impériaux le 17 février. (6)

Les trois beaux districts poutonnais situés en face de Chang-hai étaient alors rattachés à la résidence de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), Wang-tsien (Maong-tsié) était administré par le P. Jacques Ou (de Lemos) ; on y trouvait en 1855 onze chrétientés et 1800 chrétiens. Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu) comptait 1300 chrétiens ; le sous-directeur et les professeurs du séminaire s'en occupaient ; Kin-kia-hiang (Kien-ka-haong), avec ses annexes (2000 chrétiens) (7), était aux soins d'un père chinois de la Sainte

---

(1) R.P. Fournier, 11 février 1855 *Gén. Sin.* 3, III, 22.

(2) P. Lemaitre, 31 mai 1855. *Franc.* 2676. cf. P. Languillat, 3 janvier 1856. *Franc.* 2668.

(3) Cf. supra, p. 275, 284.

(4) Consulte du 4 février 1855. *Zi.* E. 6. cf. R.P. Fournier au T.R.P. Général, 11 février 1855. *Gén. Sin.* 3, III, 22. Copie à *Zi.* E. 5.

(5) Cf. supra, p. 301.

(6) P. Colombel, *Histoire,* p. 559.

(7) Feuilles d'œuvres pour 1854-1855.

Famille, le P. Marcellin Tchang (Tsang). (1)

(1) Personnel de la section de Chang-hai d'après les feuilles d'œuvres.

	Tong-ka-dou.	*Tsang-ka-leu*
1853-54.		Mgr Spelta.
	Mgr Maresca.	PP. Gotteland, Plet, Tsang.
	P. Lemaitre.	P. Yen, Pingrenon.
1854-55.	Les Evêques.	P. Yen, P. Brueyre.
	P. Lemaitre.	P. Taffin.
	P. Gotteland.	
1855-56.	Mgr Spelta.	PP. Brueyre, Taffin.
	P. Dracopoli.	
	P. Lemaitre.	
	PP. Gotteland, Plet.	

	Kin-ka-hang	*Maong-tsié*	*Yang-king-pang*
1853-54	P. Marc. Tsang.	P. J. Ou (Lemos)	P. Lemaitre.
1854-55	P. Marc. Tsang.	P. J. Ou	P. Lemaitre.
1855-56	P. Marc. Tsang.	P. J. Ou	M. Boyer, P. Lemaitre

II

ZI-KA-WEI.

Jusqu'en 1856, la maison de Zi-ka-wei resta ce qu'elle était depuis sa fondation en 1847, la résidence centrale et unique des pères de la Compagnie, dont tous étaient censés faire partie, et où ils se réunissaient, de fait, pour retraite et vacances.

A partir de 1856, quand la mission passa à la Compagnie, la maison de Zi-ka-wei perdit son caractère de résidence unique des jésuites, et resta surtout collège. C'est à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), où résidait presque toujours, à côté de l'évèque jésuite, le supérieur régulier, que fut alors le centre de la mission.

Nous avons vu quel fut le sort de la maison de Zi-ka-wei pendant les seize mois que dura le siège de Chang-hai, et comment, sans autre protection que quelques manillois de Ou-song, et quelques malades ou blessés des navires français qui prenaient un congé de convalescence, la résidence et le collège échappèrent à tous les dangers. Les pères ont toujours vu dans cette préservation un véritable miracle.

Il y eut mieux ; toutes les œuvres purent s'accomplir sans aucune difficulté sérieuse. En 1854, pendant les horreurs du siège de Chang-hai, la procession de la Fète-Dieu sortit solennellement autour de la résidence. Cette même année, la fète de Saint Ignace, et de la distribution des prix, réunit une brillante assemblée de diplomates, d'officiers de marine, et de mandarins. Ceux de Chang-hai, en effet, chassés de leur ville, aimaient à visiter Zi-ka-wei, et à constater par eux-mêmes les progrès des élèves. (1)

Les traditions établies par les officiers et les marins du *Cassini* se continuèrent pour ceux du *Colbert* et de la *Jeanne d'Arc;* malades et blessés venaient se reposer à Zi-ka-wei et ce

(1) Sica, *Annales domus Zi-ka-wei;* p. 67, 69, 72. M. Edan, le consul de France, esprit fort cultivé, ne dédaignait pas d'assister aux examens des philosophes et théologiens, et d'argumentér contre eux. (P. Lemaitre, 14 Mars 1854. *Franc.* 2667).

séjour était presque toujours salutaire aux âmes comme aux corps. "Parmi les cinquante ou soixante matelots qui sont venus passer leur convalescence à Zi-ka-wei depuis six mois, écrit le R.P. Fournier en 1855, il n'en est aucun qui n'ait été heureux de recouvrer la paix de l'âme avec la santé du corps." Ces braves gens ne savaient comment témoigner leur reconnaissance. Le 1er Janvier 1855, un matelot de la *Jeanne d'Arc*, qui avait quelque littérature, écrivit au Père Recteur au nom de ses camarades. "Très bons et vénérés Pères. Le 1er Janvier 1855 est pour nous un jour d'éternelle mémoire, car il nous procure la grande satisfaction de remercier des bienfaiteurs. Vous exprimer, chers pères, notre reconnaissance pour la tendre sollicitude que vous nous avez constamment montrée, tant pour nos corps que pour nos âmes, est au-dessus de nos facultés, à nous pauvres marins, mais soyez persuadés qu'il est en notre cœur un profond sentiment de vénération pour les pères de Zi-ka-wei : et que, si les matelots de la *Jeanne d'Arc* n'ont pas des paroles assez expressives pour vous témoigner ce sentiment, ils se souviendront toujours, quelque éloignés qu'ils pourront être, des soins que vous leur avez prodigués. Veuillez croire, qu'en rentrant dans nos foyers, nous ne nous lasserons pas de répéter à nos parents, à nos amis : "Honneur et gloire aux braves missionnaires, qui ont rappelé à la vie tout un équipage exténué par les fatigues et les maladies. Puisse, très bons pères, la Providence exaucer les vœux que nous formons aujourd'hui; et votre mission sera remplie au delà de vos espérances (1). Par vos paroles angéliques, vous ferez baisser pavillon aux vils ministres protestants de l'Angleterre et de l'Amérique : par vos vertus sacerdotales, vous anéantirez leurs déplorables maximes". (2)

Le collège prospérait sous la direction du R.P. Zottoli, qui lui fut préposé en 1853, aussitôt après son ordination sacerdotale ; en 1855 il comptait 45 élèves. De notables agrandissements avaient été rendus possibles par de généreuses aumônes de chrétiens chinois et d'européens de Chang-hai ; les pères aiment alors, dans leurs lettres, à conserver le souvenir de Mr. Remi. l'unique négociant français qui fut à cette époque à Chang-hai, (3) et de M. Arthur Smith, qui était alors commissaire français pour les douanes impériales (4); ce dernier, calviniste, et même

---

(1) R.P. Fournier, Février 1855. *N.M.* 3, 161 sqq.

(2) Cette finale, pour des raisons obvies, fut supprimée dans le texte autographié. Je la prends dans la lettre originale du R.P. Fournier, *Franc.* 2662.

(3) P. Lemaitre 28 avril 1856. *Franc.* 2667.

(4) Cf. supra p. 283.

diacre de son église, aimait cependant à visiter Zi-ka-wei, et ce fut une aumône laissée par lui qui permit l'acquisition d'une partie du jardin actuel. (1)

Les progrès du collège faisaient l'admiration des vicaires apostoliques qui venaient à Chang-hai pour traiter avec le consul les affaires de leurs missions. Parmi ces visiteurs de marque, les annales de Zi-ka-wei en signalent deux surtout. Mgr Mouly, vicaire apostolique de Pé-king, avait été fait prisonnier par ordre d'un mandarin trop zèlé, et ramené à Chang-hai, conformément à la lettre du traité Lagrené ; il y passa plusieurs mois en 1855. Mgr Berneux, des Missions Etrangères, confesseur de la foi au Tonkin, puis nommé par Pie IX vicaire apostolique de la Corée, faisait, par son aimable et modeste sainteté, une profonde impression sur les enfants et sur leurs maitres ; quelques années plus tard, il trouvera la palme qui lui avait échappé au Tonkin. (2)

L'atelier du Fr. Ferrer attirait toujours de nombreux visiteurs, parmi lesquels se distinguait M. Alcock, le consul britannique (3). Pendant ses visites aux ateliers, les pères trouvaient moyen d'engager avec lui des conversations sérieuses ; M. Alcock leur paraissait très ébranlé; l'exemple de madame de Bourboulon serait-il suivi par lui on osait l'espérer à Zi-ka-wei (4). Le Commandant de Plas, de son côté, avait souvent entrepris le consul d'Angleterre, dont il aimait le loyal et énergique caractère; en quittant Chang-hai, il lui avait fait accepter les *Etudes philosophiques* d'Auguste Nicolas (5). Comment ces espérances furent trompées, je l'ai dit plus haut. (6)

Le 29 Août 1856, l'atelier du Fr. Ferrer faillit être funeste à tous les établissements de Zi-ka-wei. Un domestique chinois, ayant, par négligence, jeté, au milieu d'un amas de bois sec, les cendres du four où cuisaient quelques statuettes, mit le feu au

---

(1) P. Sica. ***Annales domus Zi-ka-wei,*** p. 66, 148. Le commandant de Plas était frappé par la bonne mine des élèves de Zi-ka-wei. Il écrivait en 1852: "J'ai été charmé de l'air de santé, de l'impression de bonheur qui se reflètent sur le visage de tous les enfants que j'ai vus." Mercier, ***Campagne,*** p. 163.

(2) Sica, ***Annales,*** p. 101. cf. Dallet., ***Histoire de l'Eglise de Corée.*** t. p. 402 sq., 521 sq. — Sur ses visites, cf. P. Lemaitre 5 janvier 1856. ***Franc.*** 2667.

(3) cf. supra, p. 214.

(4) R.P. Languillat au R.P. Provincial, 2 mars 1854. ***Franc.*** 2667.

(5) Journal, Décembre 1853. P. Mercier, ***Campagne,*** p. 366.

(6) cf. supra, p. 215.

bucher. Le vent poussait les flammes vers l'église, et elle semblait devoir être promptement consumée avec la résidence. Le P. Clavelin, qui se trouvait alors à Zi-ka-wei, jeta dans le brasier une médaille du Sacré-Cœur en promettant un certain nombre de messes d'action de grâces; et le vent changeant aussitôt, tout danger fut bientôt écarté. (1)

Pendant ces années 1854-1856, si cruelles pour la ville de Chang-hai, la mission eut à supporter la plus dure des épreuves; dix pères ou frères, tous dans la force de l'âge, habitués à la langue et au caractère chinois, furent emportés par diverses maladies (2); c'était le tiers de l'effectif des missionnaires européens. Tous moururent à Zi-ka-wei ou à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), sauf le P. Werner, qui fut pris à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), d'un accès foudroyant de choléra, et ne put être transporté. Parmi eux, disparurent les quatre premiers supérieurs de la mission. J'ai raconté plus haut la mort du R.P. Brouillon et celle du R.P. Fournier. (3)

Après sa sortie de charge, en 1851, le R.P. Poissemeux avait été envoyé près de Song-kiang (Song-kaong), dans la sous-préfecture de Ts'ing-p'ou puis chargé de l'administration du P'ou-tong septentrional; ces fatigues rendirent bientôt désespérée la maladie de poitrine dont il souffrait depuis longtemps. Le R.P. Gotteland avait, nous l'avons vu, consacré près de sept années à la direction du séminaire, à Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu), puis à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou); et, comme recteur aussi bien que comme professeur, il avait rendu de précieux services aux jeunes clercs indigènes, malgré les difficultés que lui causait l'influence de Mgr Spelta. (4)

Au commencement de 1856, ses forces ne lui permettant plus le travail de l'enseignement, il fut remplacé au séminaire par le P. Brueyre, et envoyé dans le district de Se-king (Se-kieng) près de Song-kiang (Song-kaong), suppléer pour quelques semaines un missionnaire; les fatigues qu'il supporta alors agravèrent

---

(1) Sica, *Annales domus Zi-ka-wei*, p. 123 sq.

(2) PP. Louis Yvetot 1er Mai — Augustin Poissemeux, 9 juin 1854 — Fr. Jules Saguez, 22 mai — P. Nicolas Brouillon 8 Juillst — R.P. Pierre Fournier, visiteur, 21 novembre 1855 — P. Claude Gotteland 17 juillet — P. Augustin Massa, 15 Août 1856, tous à Zi-ka-wei — P. Louis Cordeil, 3 Novembre — Fr. Jean Ferrer, 31 Décembre 1856, à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) — P. Théobald Werner à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), 23 Août 1854.

(3) cf. supra, p. 319 sq.

(4) cf. supra, p. 121 sq.

la maladie dont il souffrait; Le R P. Lemaitre, prévenu, vint le chercher et le conduisit à Zi-ka-wei, où il languit plus de deux mois. Quand la mort approcha, le R. P. Supérieur pria le vénéré fondateur de la mission de bénir les pères, alors réunis pour les vacances; il le fit avec une simplicité charmante. Son humilité, sa mortification (1), sa droiture, lui avaient attiré la vénération universelle; les lettres du T.R.P. Général, le nommant supérieur, arrivèrent peu après sa mort; il avait été demandé comme coadjuteur par Mgr Maresca, et Mgr Mouly l'avait désigné comme premier vicaire apostolique de la portion de son diocèse qu'il se proposait de confier à la Compagnie (2). Il exerçait sur les prêtres indigènes et les séminaristes une influence que bien peu d'européens ont su conquérir. Tous ceux qui avaient entretenu des relations avec lui étaient sous l'impression du ton profondément religieux de sa correspondance et de sa conversation; les lettres adressées de Chine au T. R. P. Général en rendent témoignage. (3)

Un souvenir spécial est dû au bon frère coadjuteur Jules Saguez, qui, de concert avec le P. Lemaitre, créa, pendant le siège de Chang-hai, l'hopital de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) (4). Après la guerre, l'hopital ne disparut pas ; les pauvres gens en connaissaient le chemin, et venaient apporter leurs malades ou chercher des remèdes : "le frère recevait, écoutait, consolait, soulageait tout le monde, avec une charité simple et aisée et une patience à toute épreuve". (5)

---

(1) Le P. Sica nous a conservé une amusante anecdote qui témoigne de cette mortification du vénérable fondateur. Lui ayant succédé dans une chrétienté où les fidèles n'avaient jamais connu d'autres jésuites que le P. Gotteland, le nouveau missionnaire remarqua que, le premier soir, on avait oublié son souper. Il réclama, et apprit que le P. Gotteland ne faisait qu'un repas par jour, et se contentait le soir de quelques chataignes qu'il mangeait dans sa barque. Les chrétiens avaient cru que ce régime était celui de tous les jésuites. ***De vita P. Gotteland,*** p. 11 sqq.

(2) cf. supra, p. 197, 309. Le R. P. Rubillon faisait remarquer dans une de ses lettres que les dénonciations de Mgr Spelta contre les pères Gotteland et Lemaitre leur avaient sans doute évité la mitre du Kiang-nan et qu'ils devaient une sincère reconnaissance aubon prélat. (6 avril 1856. ***Zi.*** F. 13).

(3) ***Gén. Sin.*** 3, 1, 3, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 14, 15, 20, 21, 22, 25, 27.

(4) cf. supra, p. 275.

(5) P. Lemaitre, 31 mai 1855. ***N.M.*** 3, 206 sq.

Il eut, dans les mois qui suivirent la reprise de Chang-hai, jusqu'à 30 malades soignés à la fois à l'hopital, tandis qu'une centaine venaient chaque jour pour des consultations et des pansements ; deux infirmiers se formaient sous sa direction ; on attendait de grands résultats de cette œuvre de charité. Dieu avait d'autres vues ; en mai 1855, le bon infirmier était allé à Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu) pour y panser une plaie ; la pluie et le vent l'assaillirent dans sa mauvaise petite barque ; il rentra très fatigué, et la typhoïde ne tarda pas à se déclarer. Transporté à Zi-ka-wei, il y mourut paisiblement le 22 mai 1855. "Nos chinois sont inconsolables, continue le P. Lemaitre ; les européens qui nous connaissent ont été très affligés, et ne cessent de louer le zèle, le dévouement, la modestie, l'aimable simplicité, l'adresse du bon frère". Six ou sept cents blessés ou malades, soignés par lui, et baptisés par ses soins, l'avaient précédé dans le ciel. (1)

Deux processions solennelles (6 septembre 1855, 15 janvier 1857) conduisirent les cercueils au cimetière de la Compagnie à Chang-hai ; dévasté pendant les horreurs du siège, il avait été remis en état ; et depuis fut toujours respecté. (2)

Plusieurs districts de la campagne dépendaient de la résidence de Zi-ka-wei. Dans les lettres des missionnaires qui en étaient chargés, nous relevons plus d'un trait intéressant.

Le district de Hoang-t'ang (Waong-daong) devait sa plus grande gloire à l'orphelinat de Ts'ai-kia-wan (Ts'ah-ka-wè), que les généreuses aumônes de la Sainte Enfance avaient permis de développer. En 1855, 122 enfants étaient présents ; des constructions nouvelles permirent alors d'en recevoir 200. Le bon ordre qu'entretenait le P. Giaquinto dans son jeune peuple permettait de confier aux orphelins plus âgés la surveillance des petits, et les quelques voyageurs européens, qui poussaient jusqu'à l'orphelinat leurs courses dans les environs de Chang-hai, rendaient le meilleur témoignage de l'œuvre. "Je ne saurais vous dire, écrivait l'un d'eux au P. Lemaitre, ce que j'ai éprouvé en voyant ces petits ouvriers, à la figure douce et intelligente, travailler avec tant d'ordre et d'aisance. N'est-il pas admirable de voir des enfants

---

(1) Même lettre, p. 209 sq.

(2) Sica. *Annales,* p. 98, 142, sq. Le Père fait remarquer quels souvenirs avaient laissés les bienfaits dûs à la résidence de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) pendant le siège. Pendant la procession catholique de l'eglise au cimetière, les rues avaient été nettoyées par les habitants, et un ordre parfait fut gardé.

de 13 à 14 ans diriger leurs petits camarades, comme s'ils étaient maitres depuis vingt ans". (1)

A Hoang-t'ang (Waong-daong), dans les bâtiments de l'ancienne résidence, le P. Louis Sica, chargé du district en 1855, fonda une œuvre destinée à un magnifique avenir. Sous le nom de *Sen-mou-yeu* (Maison de la Sainte Mère), il groupa en communauté un certain nombre de vierges, qui désiraient consacrer leur vie au service de la mission, spécialement pour la direction des écoles et des orphelinats ; une douzaine s'y trouvèrent bientôt rassemblées, et sans prononcer de vœux, suivirent des règles rédigées par le P. Sica, approuvées par Mgr Maresca et le R.P. Fournier. (2)

L'œuvre se continua, après le départ de son fondateur, sous la direction du P. Giaquinto, qui, de Ts'ai-kia-wan (Ts'ah-ka-wè), veillait de son mieux à la formation des vierges. (3)

Le district de Ts'i-pao (Ts'ih-pao), qui comprenait tous les alentours de Chang-hai, prit à cette époque, grâce aux circonstances racontées plus haut, un grand développement. Le P. Borgniet en fut chargé après son retour de France (1853-1854), puis le P. Gonnet lui succèda. Jusque là, les sous-préfectures situées au nord de Chang-hai ne comptaient que peu de fidèles ; et le P. Gonnet s'était senti le cœur serré, lorsqu'en 1855 il avait pu parcourir en chaise le pays, pendant un jour entier, sans rencontrer un Kong-souo (Kong-sou) chrétien. Il s'adressa à Saint Joseph et lui promit de lui dédier toutes les chapelles qu'il pourrait édifier. (4)

Presque aussitôt, des catéchumènes se présentèrent, et de 1855 à 1860, un mouvement de conversions très sérieux se déclara. Le père se servait habilement des services rendus alors par la marine française aux mandarins de Chang-hai pour obtenir la permission de s'installer dans les villes et les gros bourgs, et autour de sa petite chapelle un noyau de catéchumènes s'amassait vite ; plus de mille en cinq ans, furent instruits de la sorte. Un

(1) P. Lemaitre, 6 oct. 1856. ***N.M.*** 3, 399. cf. rapports du P. Giaquinto publiés dans les ***Annales de la Sainte Enfance,*** t. 7. p. 370sq. t.9, p. 50sqq.

(2) Ainsi, cette humble chrétienté de Hoang-t'ang (Waong-daong) fut le berceau de trois des plus grandes œuvres de la mission du Kiang-nan, le séminaire, l'orphelinat des garçons, et le ***Sen-mou-yeu.*** Sur ces débuts, cf. P. Sica dans les ***Annales de la Sainte Enfance*** t. 10, p. 214 sqq.

(3) P. Pfister. ***La mission du Kiang-nan,*** p. 70 sqq. P. Vuillaume 20 sept. 1855. ***N.M.*** 3, 253 sq.

(4) 7 Juillet 1857, ***N.M.*** 3, (2) 30 sqq.

admirable auxiliaire lui avait été envoyé par la Providence dans les premiers mois de 1855; Paul Tchang-tsuen-san, ancien adepte de la secte austère des mangeurs d'herbes, converti depuis un an seulement, et qui, par ses dons d'orateur et de dialecticien, plus encore par ses admirables vertus, est resté le type des catéchistes du Kiang-nan. Acceptant joyeusement injures, rebuffades, coups et même périls de mort, profitant de toutes les occasions pour prêcher sa foi, il fut le fondateur de douze chrétientés encore florissantes aujourd'hui (1). Dans plus d'un cas, la foi du bon catéchiste fut récompensée par des guérisons qui tenaient du miracle.

Dans ses courses, le père Gonnet se trouvait souvent en contact avec les ministres protestants de Chang-hai, qui commençaient alors quelques excursions dans les campagnes. Il nous a laissé une vive description de leur méthode d'apostolat. "Ils ont ordinairement à leur service de grandes barques chinoises, bien confortables, avec une forte cargaison de Bibles et autres livres. Arrivés à l'entrée d'une ville ou d'un bourg, ils se font accompagner d'un domestique, et ils parcourent les rues principales, en distribuant des livres à tous ceux qui en veulent, et même à ceux qui n'en veulent pas. Si ces Messieurs savaient le cas que les chinois font de ces livres, et l'usage auxquels ils les destinent, assurément, ils renonceraient aussitôt à ce mode de propagande. Après cette distribution, le ministre va, d'ordinaire, s'installer pour prècher dans une pagode, pour un ou plusieurs jours. Et les chinois d'accourir, pour voir un barbare, tout comme ils font lorsqu'on donne la comédie. Il est inutile d'ajouter qu'en Chine, comme en Europe, le thème ordinaire, et presque nécessaire, de ces prédicateurs, est l'idôlatrie du papisme.... Mais y-a-t-il des conversions de chinois au protestantisme? Oui et non. Oui, si nous regardons comme convertis la plupart des domestiques au service des ministres, qui savent que c'est pour eux une condition *sine qua non* pour gagner de l'argent, et de plus quelques bonnes vieilles femmes qui reçoivent tant par semaine ou par mois pour assister aux prèches. Non, si nous entendons parler d'une vraie conversion, de la conversion du cœur, qui tend à la réforme des mœurs, et à la pratique des devoirs religieux. Ce qui le prouve, c'est qu'aussitôt que nos chinois protestants n'ont plus rien à

---

(1) P. Colombel, ***Histoire,*** p. 606 sqq. — Bekker. ***Vie du P. Gonnet*** p. 37 sqq. Les lettres du P. Gonnet, qui décrivent avec complaisance les vertus et les succès du bon catéchiste Paul se trouvent dans ***N.M.*** 3, 215, 362 sq., 376 sq; 3 (2), 39.

attendre des ministres, ou qu'ils ne sont plus sous leur dépendance, ils ne pensent plus à aller au temple". (1)

Le père jugeait tout autrement sérieuses les œuvres charitables et éducatrices des protestants; il rendait bon témoignage à tel médecin, envoyé par la mission de Chang-hai, qui parcourait les villages en faisant le bien. Il notait surtout l'influence que plusieurs ministres conquéraient auprès des hautes classes par leurs traductions et publications diverses. "Il faut bien avouer que ces Messieurs, sous le rapport de la connaissance des caractères chinois, ont aujourd'hui le pas sur les missionnaires catholiques, trop peu nombreux, et trop occupés avec leurs chrétiens, pour pouvoir se livrer à l'étude de la langue chinoise". (2)

Le district de Ts'ing-p'ou était alors administré par le P. Constant Tinguy (1853-1859); les lacs et les canaux si nombreux dans le pays rendaient le ministère plus facile. En 1854-1855, le père avait entendu 7000 à 8000 confesssions, et écrivait joyeusement, en rentrant à Zi-ka-wei pour les vacances. "Je crois que parmi mes chrétiens il en est peu qui n'aient brisé les liens du démon." (3)

Le P. Tinguy donne d'intéressants détails sur une chrétienté d'un genre tout spécial, établie au bourg de Tchou-hiang (Tsu-haong). Elle passait pour la plus riche de Chine. Ses membres possédaient de grandes jonques de mer qui faisaient le commerce entre Chang-hai et le Liao-tong. Fervents chrétiens, ils avaient, pendant ces terribles années, où le commerce de Chang-hai subissait de telles pertes, été visiblement bénis de Dieu. Pendant que les barques païennes étaient rançonnées et pillées par les pirates, toujours en embuscade à l'embouchure du Yang-tse, les jonques de Tchou-hiang (Tsu-haong) avaient presque toujours passé sans encombre; les patrons racontaient maint trait de la protection divine qui les confirmaient dans leur foi; telle barque, accostée par une jonque armée en guerre, s'en était tirée avec un prèt de quelques centaines de francs; telle autre, assaillie par les pirates, avait été secourue au moment critique par une barque plus forte et meilleure voilière. Bref, en 1854-1855, les patrons chrétiens avaient quadruplé leurs capitaux. Ils savaient faire généreusement la part de Dieu; leur belle église, commencée en 1848, avait couté plus de 10.000 piastres (50.000 francs), payées au moyen

---

(1) 11 juillet 1856 *N.M.* 3, 370 sq.

(2) Même lettre, p. 370 sq.

(3) Juillet 1855. *N.M.* 3, 329 sq.

d'un prélèvement de 2 $_0/^0$ sur les bénéfices de chaque jonque. Les offices s'y célébraient avec une véritable magnificence, spécialement pendant l'octave des morts, toujours si chère aux chrétiens chinois. "Imaginez, écrit le père, un catafalque de cinq cents francs, élevé au milieu d'une magnifique église de style chinois, et orné d'une centaine de cierges. Vous aurez peine à deviner cet homme grave, qui porte la croix, et reste là debout, pendant une heure, sans remuer, auprès du catafalque. C'est le principal administrateur; il a trois jonques à lui, et près d'un million de fortune; celui qui soutient le bénitier est son fils unique; et tous les autres, qui aident le père, sont aussi des maitres de barques". (1)

Ces patrons de jonques quitteront bientôt Tchou-hiang (Tsu-haong) pour Chang-hai, afin d'échapper aux vexations des T'ai-p'ing répandus dans les campagnes ; et ils contribueront à former la riche et fervente paroisse de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). (2)

---

(1) Juillet 1855. *N.M.* 3, 240 sq.

(2) Note sur le personnel de la section de Zi-ka-wei. 1853-1857.

	Maison de Zi-ka-wei.	*District de Tsi-pao ou Tan-wei.*
1853-54	P. Languillat, P. Loriquet, P. Zottoli.	P. Borgniet, P. Cordeil.
1854-55	P. Languillat, P. Keller, P. Zottoli.	P. Gonnet, P. Cordeil.
1855-56	P. Languillat, P. Catte, P. Zottoli, P. Adinolfi.	P. Gonnet, P. Cordeil.
1856-57	P. Lemaitre, P. Ravary. P. Zottoli, P. Adinolfi.	P. Gonnet.

	Tsi-pao	*Wang-dang et Tsa-ka-wei*	*Tsing-pou*
1853-54	P. Luc Li	P. Giaquinto, P. Sica.	P. Tinguy.
1854-55	P. Luc Li.	P. Giaquinto, P. Sica.	P. Tinguy.
1855-56	P. Luc Li.	P. Giaquinto, P. L. Massa.	P. Tinguy.
1856-57	P. Luc Li.	P. Giaquinto, P. L. Massa.	P. Tinguy.

III

SONG-KIANG (SONG-KAONG).

Dans cette section, plusieurs pères chinois, reste de l'ancien clergé du diocèse, ou élèves de la Sainte Famille de Naples, donnaient un utile concours aux missionnaires européens. On signale, en particulier, le P. Mathieu Chen (Sen) (Sequeira), qui avait mené la campagne contre les jésuites et contre Mgr de Bési (1). Apaisé maintenant, il vivait retiré dans la chrétienté de Tchang-p'ou-kiao (Tsang-p'ou-ghiao), au pied de la colline de Zo-sè, et s'occupait des fidèles du voisinage.

On poursuivait toujours la restitution de l'ancienne église de Song-kiang (Song-kaong), la préfecture. M. de Bourboulon, ministre de France en Chine, étant venu à Chang-hai, en 1853 (2), Mgr Maresca le pria de faire de nouvelles réclamations aux mandarins de la province, qui à cette époque imploraient contre les T'ai-p'ing le secours de la marine française. (3)

Le gouverneur du Kiang-sou reconnut le bien fondé de la revendication, mais déclara qu'il ne voulait pas que les européens pussent s'introduire à Song-kiang (Song-kaong) à la faveur de l'entrée des missionnaires ; il promit donc la restitution des anciennes propriétés si le ministre de France reconnaissait officiellement que la ville n'était pas ouverte aux européens, et qu'ils avaient défense de s'y établir. M. de Bourboulon était déjà reparti pour Macao quand cette réponse arriva. Mgr Maresca et M. Edan jugèrent que la condition imposée serait une source de difficultés continuelles, et laissèrent tomber l'affaire. (4)

L'évêque de Soli se croyait pourtant sur du succès tôt ou tard, car en retournant en Europe, il annonçait son intention de

---

(1) Cf. supra, p. 96.

(2) Cf. supra, p. 215.

(3) Cf. supra, p. 267.

(4) Colombel, ***Histoire***, p. 621. Cf. M. Edan à Mgr Maresca, 6 Déc. 1854. ***Zi.*** B. 8.

céder aux jésuites, en toute propriété, la résidence de Song-kiang (Song-kaong), gardant pour le diocèse celle de Chang-hai, que l'on espérait récupérer de même prochainement (1). Ces espérances devaient être frustrées pendant bien des années encore. Nous n'avons aucun autre détail particulier à donner sur les autres districts de la section de Song-kiang (Song-kaong). Plus éloignés de Chang-hai, ils ne souffrirent pas alors de la guerre, et les œuvres de la Sainte Enfance, en particulier (2), y prirent un beau développement. (3)

---

(1) P. Colombel, ***Histoire,*** p. 622.

(2) Cf. P. Bourdilleau, août 1858. ***N.M.*** 3 (2), p. 98 sqq.

(3) ***Personnel de la section de Song-kaong.***

	Song-kang	*P'ou-né*
1853-54	P. Catte.	P. Gonnet, P. Hélot, P. Taffin.
1854-55	P. Borgniet.	P. Broullion, P. Bourdilleau.
1855-56	P. Borguiet.	P. Sica.
1856-57	P. Catte.	P. Sica.

	Kao-ghiao	*Mô-ghiao*	*Tsang-p'ou--ghiao*
1853-54	P. A. Massa.	P. Yvetot	P. Mathieu Sen
1854-55	P. Hélot.	P. A. Massa.	P. Mathieu Sen
1855-56	P. Bourdilleau.	P. A. Massa.	P. Mathieu Sen
1856-57	P. Bourdilleau.	P. A. Massa.	P. Mathieu Sen

IV

P'OU-TONG.

Cette vaste section, avec ses 70 chrétientés et ses 12000 chrétiens, n'était pourtant partagée qu'en deux districts ; P'ou-tong méridional, qui conserva dix-huit ans le même missionnaire, le P. Della Corte, et P'ou-tong septentrional, où se succédèrent, à partir de 1853, les PP. Vuillaume et Hélot. Le centre de la première était à T'ang-kia-hiang (T'ang-ka-haong); celui de la seconde à T'ang-mou-kiao (Dang-mou-ghiao). L'œuvre des écoles était alors particulièrement florissante au P'ou-tong. Dans une lettre de Juin 1854, le P. Vuillaume décrit son école centrale, destinée à former des maitres et des administrateurs, et à procurer des vocations au séminaire ; elle avait 25 élèves et quatre maitres. Toutes les chrétientés avaient leur école de prières ; une douzaine, trop pauvres, étaient entretenues aux frais du missionnaire. Depuis la venue de la Compagnie, le nombre des écoles avait décuplé au P'ou-tong. (1)

Les congrégations de la Sainte Vierge, œuvre des anciens missionnaires renouvelée par le P. Languillat (2), continuaient leur action sanctifiante; le premier Dimanche de chaque mois lunaire, il y avait réunion des congréganistes dans quatre églises principales; on récitait le chapelet et d'autres prières à la Sainte Vierge; le père donnait une instruction, ou en son absence, un congréganiste faisait une lecture de piété. Une des pratiques les plus recommandées aux congréganistes était l'apostolat auprès des païens; jadis un approbaniste n'était pas admis à prononcer sa consécration avant d'avoir amené quatre infidèles à la foi; le P. Vuillaume se servait de ce souvenir pour exciter le zèle de ses meilleurs fidèles. (3)

Le P. Della Corte donnait des renseignements analogues sur le P'ou-tong méridional; il insistait surtout sur la générosité avec

---

(1) 18 juin 1854. *N.M.* 3, 74 sq.

(2) cf. supra, p. 229.

(3) Même lettre, p. 77 sqq.

laquelle ses chrétiens adoptaient les enfants abandonnés; chacune de ses trente chrétientés contenait 10, 20, 30, jusqu'à 50 petites filles recueillies dans les familles chrétiennes, et devenait ainsi un véritable orphelinat. (1)

Une mention est due aux travaux scientifiques du P. Hélot qui, à l'époque dont nous nous occupons, exerça dans la section de Song-kiang (Song-kaong), et dans celle du P'ou-tong, un ministère fort actif. Le père avait été soigneusement préparé en France pour prendre la direction de l'observatoire qu'on se proposait de fonder au Kiang-nan (2). Les exigences de l'apostolat direct s'opposant à l'exécution de cette œuvre, le physicien s'était fait de grand cœur missionnaire. Au milieu de ses rudes travaux, il n'oubliait pas cependant quelle avait été la pensée de ses supérieurs en l'envoyant en Chine, et plusieurs mémoires de lui, sur diverses questions intéressant les sciences physiques et naturelles, furent alors appréciés en France. Nous en indiquerons seulement les sujets. La godille des barques du pays de Chang-hai, travail préparé avec l'aide du lieutenant de vaisseau Clerc, du *Cassini* — Industrie chinoise, la trempe de la brique —Le Tsieu-la, ou la matière alcoolisante des chinois — L'élevage des vers à soie — Le vert de Chine. (3)

Ce dernier mémoire avait été demandé par des fabricants de Lyon, qui désiraient connaitre les matériaux et les procédés par lesquels les teinturiers chinois obtenaient la belle couleur verte de leur soie. Il a été plus d'une fois réimprimé. (4)

---

(1) 4 juillet 1857. *N.M.* 3 (2), p. 23 sq.

(2) cf. supra, p. 161.

(3) Ces mémoires ont paru dans les ***Etudes religieuses.*** — A, I, 442, III, 485. — B,II, 484 — C, VII, 528. — Voir encore ***N.M.*** 3, 358 sq. cf. Sommervogel. ***Bibliothèque,*** t.4, p. 262.

(4) Personnel de la section du P'ou-tong.

	P'ou-tong Sud	*P'ou-tong Nord*
1853-1854	P. Della Corte	P. Vuillaume
1854-1855	P. Della Corte	P. Vuillaume
1855-1856	P. Della Corte	P. Vuillaume et P. Hélot.
1856-1857	P. Della Corte	P. Vuillaume

V

LA SECTION DE SOU-TCHEOU (SOU-TSEU).

On signale à cette époque la mort d'un des meilleurs prêtres chinois du diocèse, le P. Simon Chen (Sen) (Monteiro). Il avait grandement contribué à faire appeler la Compagnie au Kiang-nan, et c'est grâce à lui que, lors de la nomination de M. Miranda à l'évéché de Nan-king, un schisme avait été évité (1). Il avait toujours résidé dans la grande ville lettrée de Sou-tcheou (Sou-tseu), où il était fort considéré. Il y mourut en 1856, au moment où Mgr Spelta pensait à l'emmener avec lui au Hou-pé. (2)

En reconnaissance des services rendus par lui, une messe solennelle, avec absoute, fut célébrée pour le repos de son âme à Zi-ka-wei le 22 juin 1856 (3). Avant de mourir, il avait remis au P. Brueyre un exemplaire, sur soie blanche, de la pétition des chrétiens du diocèse à Grégoire XVI, pour le rappel de la Compagnie au Kiang-nan; trois exemplaires de cette pétition avaient été adressés au Pape, au T.R.P. Général, et à la reine de Portugal. (4)

Le P. Dracopoli, de la Sainte Famille, avait la charge des belles chrétientés de Tch'ang-chou (Zang-zôh) et des environs; deux prêtres chinois, membres comme lui du séminaire de Naples, l'assistaient (5); les pères de la Compagnie ne vinrent dans la section qu'à titre d'auxiliaires, jusqu'au jour où le R.P. Borgniet fut nommé provicaire. (6)

Au départ de Mgr Spelta, le P. Dracopoli, établi par lui vicaire général pour les prêtres chinois, s'installa à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Lorsque la mission eut été confiée à la Compagnie,

---

(1) cf. supra, p. 95.

(2) P. Colombel, *Histoire,* p. 626.

(3) Sica, *Annales,* p. 120 sqq.

(4) P. Languillat au R.P. Provincial, 3 Novembre 1855. *Franc.* 2667.

(5) P. André Kou, P. Marcellin Tchang; cf. supra, p. 241.

(6) PP. Sica, Nicolas Massa, cf. supra, p. 241.

la section de Sou-tcheou (Sou-tseu) fut réservée aux missionnaires de la Sainte Famille de Naples, et le P. Dracopoli devait être leur ministre. (1)

Bientôt il partit pour Rome, afin de promouvoir l'exécution du plan qu'il avait conçu, obtenir pour la société de la Sainte Famille la province du Ngan-hoei; il en aurait été vicaire apostolique. Les Supérieurs de la Sainte Famille de Naples objectèrent que leur œuvre avait pour but la formation d'un clergé indigène pour la Chine, non la direction des missions (2). Le projet ne fut pas admis par la Propagande, et le P. Dracopoli ne revint pas dans la mission. Employé au patriarchat latin de Jérusalem, il garda toujours d'affectueux rapports avec les pères du Kiang-nan (3). Le P. Séraphin Carlozzi, O.S.F., travailla également dans la section de Sou-tcheou (Sou-tseu); il fut ensuite désigné par le P. Ambrosi, O.S.F., procureur de la Propagande à Hong kong, pour fonder une procure à Chang-hai, mais ce projet n'aboutit pas (4), et le P. Carlozzi rentra au Chan-si, confié à son ordre. (5)

---

(1) Le R.P. Borgniet au Cardinal Préfet, 19 aout, 26 septembre 1856. *Zi.* B. 4.

(2) Cardinal Barnabo 5 déc. 1857. *Zi.* B. I.

(3) Cf. sa lettre du 5 avril 1858. *Zi.* B. 10.

(4) Le R.P. Borgniet au Cardinal Préfet 25 Juillet 1858. *Zi.* B, 4. Le Cardinal Préfet au R.P. Borgniet 31 déc. 1858. *Zi.* B.1.

(5) Personnel de la section de Sou-tseu et de Zang-zòh.

	Sou-tseu	*Zang-zôh*	*Lo-yen*
1853-54	P. Simon Sen.	P. Dracopoli. P. Nic. Massa.	P. André Kou.
1854-55	P. Simon Sen.	P. Dracopoli.	P. André Kou.
1855-56	P. Simon Sen.	P. Carlozzi.	P. André Kou.
1856-57	P. Carlozzi.	P. Marc. Tang.	P. André Kou.

VI

TCH'ONG-MING (TS'ONG-MING) ET HAI-MEN.

Un triste évènement éprouva alors ces deux sections. Le P. Théobald Werner qui, avec le P. Stanislas Clavelin, avait été leur véritable organisateur, et en particulier avait donné un si magnifique développement à l'œuvre de la Sainte Enfance (1), fut enlevé par une attaque foudroyante de choléra, le 23 août 1854. Une lettre du P. Borgniet au R.P. Provincial nous donne des détails sur les derniers travaux et la mort du missionnaire. (2)

Rentré à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), après les vacances prises à Zi-ka-wei, il avait dû, plusieurs jours de suite, faire de longues courses en brouette, sous un soleil terrible, pour porter les sacrements à des mourants. Il était, de plus, très occupé de la restitution de l'ancienne résidence de la Compagnie dans la ville de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) qu'il négociait alors. "Je vous assure, écrivait-il quatre jours avant sa mort, qu'avec la grâce qui soutient et l'esprit et le cœur, il est indispensable de trouver dans la Compagnie quelque chose qui puisse soulever le pauvre homme; sans quoi, on n'y tiendrait pas. Je vous dis ce que j'éprouve, priez pour moi afin que je ne succombe pas dans là course". (3)

Le 21 août, après avoir donné les sacrements à sept malades, il passa le bras de mer qui sépare Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) de Hai-men pour se confesser au P. Pajot. La journée du 22 s'était passée gaiement, et aucun signe inquiétant ne se manifestait. Dans la nuit du 22 au 23 août, une violente attaque de choléra se déclara; le père reçut les sacrements en pleine connaissance, et mourut dans la matinée du 23. La triste nouvelle arriva à Zi-ka-wei pendant qu'on fêtait la venue du R.P. Fournier, visiteur, et de ses compagnons. "Cette vie, écrivait le P. Borgniet dans la lettre que je n'ai fait que résumer, ne fut autre

---

(1) cf. supra, p. 139 sq.

(2) 29 Aout 1854. ***N.M.*** 3, 117 sqq.

(3) Citée par le P. Borgniet, ***l.c.*** p. 122.

chose que l'exercice de la foi la plus vive et de la charité la plus ardente ; aussi est-on en droit de dire qu'il a été cher à Dieu et aux hommes". (1)

Les chrétiens du P. Werner montrèrent quelle affectueuse vénération ils lui avaient vouée. Malgré leur pauvreté, ils voulurent que le père fut enterré dans leur cimetière, vinrent chercher son corps à Hai-men, et supportèrent tous les frais des funérailles. La plupart prirent le deuil pendant plusieurs mois comme pour un père. Le P. Werner repose auprès du grand Kong-souo (Kong-sou) de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), au milieu des tombes de milliers de petits enfants, morts presque aussitôt après leur baptême, et qui lui durent l'éternel bonheur. (2)

Le P. Loriquet, ministre de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), était en vacances à Zi-ka-wei, quand parvint la triste nouvelle. Il regagna aussitôt son poste. Le P. Pingrenon fut désigné pour remplacer le P. Werner. Ce fut lui qui mena à bien la difficile négociation de la restitution de l'ancienne église de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming). Le P. Jacquemin, en quittant l'île pendant la persécution de Yong-tcheng (1721-1722), avait vendu cette église à un chrétien, ce qui la préserva de la confiscation. Les descendants de ce chrétien existaient encore à Hai-men; ils apportèrent au P. Pingrenon les titres de propriété, et les lui cèdèrent en échange de la somme jadis versée par leur ancêtre. En vertu de l'édit obtenu par M. de Lagrené, église et résidence devaient être restituées à la mission. Mais des païens s'étaient installés dans les maisons voisines, et avaient fait de l'église un dépôt pour leurs cercueils; des chrétiens habitaient l'ancienne, résidence, et retardaient indéfiniment leur déménagement. Les négociations durèrent plusieurs années ; elles n'aboutirent qu'en 1858. Le P. Lemaitre ayant alors, dans les circonstances que je raconterai plus bas, visité l'île avec M. de Montigny, obtint du sous-préfet de la ville la remise officielle de l'église et de la résidence au P. Pingrenon. Les anciennes constructions furent aussitôt réparées, et un maitre chrétien installé, plus encore pour prêcher la religion aux visiteurs païens que pour tenir l'école. (3)

En 1854, Mgr Maresca voulut faire la visite de l'île, et y administrer la confirmation. Le mois d'octobre fut entièrement

---

(1) *ibid.* p. 117.

(2) P. Loriquet, *Notes historiques sur Tsong-ming, Zi.* H. 4. – R.P. Fournier, Octobre 1854. *N.M.* 3, 139 sq.

(3) P. Loriquet. *Notes historiques sur Tsong-ming.* — P. Colombel, *Histoire,* p. 684 sq.

consacré à cette œuvre. Le R.P. Fournier, visiteur, et le R. P. Languillat, grand vicaire, accompagnaient l'évêque. Les PP. Loriquet, Pingrenon, et Pajot, les précédaient d'un jour pour préparer les chrétiens à la confirmation. La visite fut très consolante, et le R.P. Fournier, dans ses lettres aux pères de France, a vivement décrit l'impression que lui laissèrent la foi et la simplicité des chrétiens de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), aussi bien que l'abnégation de leurs missionnaires. (1)

L'évêque avançait lentement, catéchisant en personne, réglant les affaires plus graves, imposant quand il le fallait des pénitences publiques. Des foules immenses de païens se groupaient sur le passage du cortège, respectueuses et sympathiques.

De cette visite, il est resté deux institutions fécondes. La première fut la suppression de la plupart des petites chapelles domestiques, legs des temps de persécution, et leur remplacement par un certain nombre d'églises centrales où le culte pouvait être plus décent, et le ministère plus facile; le grand Kong-souo (Kong-sou), en particulier fut, ainsi formé de quatre chrétientés, et groupa plus de neuf cents fidèles. (2)

En même temps fut résolue la construction d'un grand orphelinat. Grâce aux PP. Clavelin et Werner, l'adoption des enfants abandonnés, et le baptême des petits moribonds, avaient été, dès le principe, les œuvres préférées des chrétiens de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) (3), l'institution d'une maison centrale où seraient recueillis les nouveaux-nés, jusqu'à ce qu'on put les faire adopter par des familles, s'imposait. La construction se fit en 1855. La première directrice de cet orphelinat fut une jeune veuve nommée Siu-kong-che (Zi-kiong-ze), femme de tête, et profondément dévouée à l'œuvre, qu'elle établit solidement. Pendant les neuf premiers mois, 222 enfants furent apportés à l'orphelinat. Il est devenu une des plus belles gloires de la mission du Kiang-nan. (4)

A la même époque un troisième missionnaire fut accordé à Hai-men; l'usage du mois de Marie s'introduisit alors, c'est-à-dire que chaque chrétienté recevait une ou deux fois pendant ce mois la visite du père, et bénéficiait ainsi d'une seconde mission, plus spécialement destinée à promouvoir le culte de la Très Sainte Vierge.

---

(1) R.P. Fournier, Octobre 1854. ***N.M.*** 3, 135 sqq.

(2) P. Loriquet. ***Notes historiques sur Tsong-ming, Zi.*** H. 4. — P. Colombel, ***Histoire,*** p. 634 sq.

(3) cf. supra, p. 139 sq.

(4) P. Loriquet. ***Notes historiques. Zi.*** H. 4. — R. P. Fournier, 1er novembre 1855. — P. Loriquet, 15 Octobre 1855. ***N.M.*** 3, 270 sq; 263 sq.

Hai-men dut à la visite qu'y fit le R. P. Fournier, en avril 1855, l'achat de la propriété où s'est construite la résidence centrale et l'école de Mao-kia-tchen (Mao-ka-tsen). Dans la même ville un orphelinat central s'ouvrit aussi, comme à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming). De plus, un certain nombre de dépôts d'enfants furent fondés en 1856. "Ce sont simplement, écrivait le P. Brueyre au R.P. Provincial, des cabanes de roseaux couvertes de paille. Leur ameublement consiste en quelques petits lits, une douzaine de berceaux, deux ou trois petits bancs, une table et une lampe..... Trois ou quatre femmes chrétiennes sont chargées de ces orphelinats. Ils renferment en tout cent garçons ou petites filles, dont le plus grand nombre a deux ou trois ans, et les autres de neuf à douze". (1)

La simplicité, la foi des habitants de Hai-men, ravissaient le R.P. Visiteur, comme celles des Ts'ong-minois. Il faut avouer que cette simplicité allait loin quelquefois. Le R.P. Fournier en cite un exemple topique et récent. (2)

Un mauvais chrétien, voleur de profession, était le scandale du pays. Ses coreligionnaires, n'osant recourir contre lui au mandarin, qui eut profité de cette occasion pour mettre au pillage la chrétienté, s'arrogèrent le droit de juger le coupable, et le condamnèrent au feu. Ils assaillirent sa maison pendant la nuit, le lièrent et le trainèrent dans la campagne. "Là nos chrétiens, hommes et femmes, se réunissent en grand nombre, apportent des bottes de paille qu'ils jettent sur leur prisonnier, puis ils y mettent le feu en criant au pauvre patient de faire un bon acte de contrition". (3)

---

(1) 23 Avril 1857. *N.M.* 3, (2), 6 sqq. cf. R.P. Fournier, 1er Mai 1855. *N.M.* 3, 192.

(2) *l.c.* p. 194.

(3) Personnel Tsong-ming et Hai-men.

	Tsong-ming	*Hai-men*
1853-54	P. Werner. P. Loriquet.	P. Brueyre. P. Pajot.
1854-55	P. Loriquet. P. Pingrenon.	P. Nic. Massa. P. Pajot.
1855-56	P. Loriquet. P. Pingrenon.	P. Nic. Massa. P. Pajot.
1856-57	P. Loriquet. P. Pingrenon. P. Léveillé.	P. Brueyre. P. de Carrère.

VII

LA MISSION OCCIDENTALE.

La section connue sous ce nom s'étendait, nous l'avons vu, de Ou-si (Vou-sih) jusqu'aux limites du vicariat ; elle comprenait donc les trois quarts du Kiang-nan (1). A l'époque dont nous écrivons l'histoire, le ministère, toujours difficile, y était devenu fort dangereux. Les T'ai-p'ing, qui avaient échoué dans leur marche sur T'ien-tsin et Pé-king, mais se maintenaient dans la vallée du Yang-tse depuis Tchen-kiang, faisaient continuellement des incursions sur les deux rives, et le long du grand canal. (2)

Les Impériaux, qui étaient censés les attaquer, avaient leur flottille et leurs camps en avant de Tchen-kiang. Les procédés des deux armées étaient les mêmes ; et tout était à craindre pour l'étranger qui voyageait au milieu de ces bandes pillardes et cruel les. Aussi les deux pères chargés du rude et périlleux ministère de la visite des postes avancés avaient été choisis entre tous ; les Pères Stanislas Clavelin et Maurice Sentinier se dépensèrent au service des chrétiens délaissés du Nord avec un courage et un savoir-faire qui leur méritent une place à part dans l'histoire de la mission.

L'expédition infructueuse des PP. Brueyre et Massa en 1853, celle du *Cassini* à Nan-king à la fin de la même année, avaient permis de se rendre compte des difficultés que présentait tout voyage vers le Nord (3). Apartir de Tan-t'ou, où le grand canal entre dans le Yang-tse, en face de Tchen-kiang, une barque serait certainement arrêtée par les Impériaux. Il fallait renoncer à la voie d'eau, d'ordinaire la plus facile et la plus sure, et gagner le Nord par l'intérieur des terres.

Le 2 mai 1854, le P. Clavelin quittait Ou-si (Vou-sih), où il avait passé l'hiver, et atteignait en barque la ville de Tan-yang

---

(1) Cf. supra, p. 240 sq.

(2) H. Cordier. ***L'Extrême Orient.— Histoire générale*** de Lavisse et Rambaud, t. 11 p. 721 sq.

(3) Cf. supra, p. 264, 276 sqq.

(Tè-yang), sur le grand canal ; il avait dû éviter Tch'ang-tcheou (Zang-tseu), où commandait un mandarin renommé pour sa cruauté et son hostilité au christianisme. Le père passa huit jours avec les chrétiens de Tan-yang (Tè-yang); ceux qui avaient pu s'échapper de Tchen-kiang, et qui vivaient dans les environs, se joignirent à leurs frères, et d'assez nombreux soldats chrétiens de l'armée impériale, originaires du Fou-kien, profitèrent de l'occasion pour remplir leurs devoirs.

Le 15 mai, le missionnaire quitta Tan-yang (Tè-yang), et s'éloignant de la rive du fleuve, surveillée par les impériaux, gagna à pied les environs de Nan-king ; une brouette portait son bagage. C'étaient trois rudes étapes de douze à quinze heures, par une chaleur étouffante. Le père eut l'imprudence de vouloir s'épargner la dernière en louant une barque près de la sous-préfecture de Kiu-yong ; le patron se faisait fort de conduire les voyageurs sans encombre jusqu'au village de Hoa-lin-tchen, situé au pied du mont Fang-chan, à quelques lieues de Nan-king; là s'étaient réfugiés les chrétiens qui avaient pu s'échapper de la grande ville.

Pendant la nuit du 16 au 17 mai, le père et son catéchiste, épuisés par les fatigues des deux jours précédents, s'endormaient dans leur barque, lorsqu'un tapage effroyable les réveilla. Deux jonques de guerre remplies de soldats venaient d'arrêter le pauvre esquif, et le petit mandarin militaire qui les commandait commençait les fouilles. La vue de la chapelle du père donna aussitôt l'idée qu'il avait des accointances avec les T'ai-p'ing, dont les sympathies chrétiennes étaient connues ; le chef de la troupe menaça le père de le faire noyer sans autre forme de procès, puis son catéchiste et son guide furent liés, et conduits à bord de la jonque du mandarin. Le missionnaire était respecté à cause de sa qualité d'européen, et gardé à bord de sa barque, mais il déclara ne pas vouloir se séparer de ses compagnons, et les suivit. Sur la jonque mandarinale, les compagnons du P. Clavelin reçurent la bastonnade, pendant que lui-même était insulté par l'officier qui lui cracha au visage. Le sang-froid du père, la précision de ses réponses, surtout l'exhibition du passeport remis par M. de Montigny à tous les missionnaires, firent réfléchir le mandarin ; il savait le désir de ses chefs d'éviter toute difficulté avec les Européens ; il balbutia quelques excuses, fit remettre à bord de la barque du père presque tous les objets volés et la laissa partir.

Le 17 mai le père était au village de Hoa-lin-tchen, où l'attendaient les chrétiens échappés de Nan-king. Seuls, une dizaine d'hommes, la plupart infirmes et hors d'état de s'évader, plus une quinzaine de femmes retenues par l'amour maternel-on ne

les laissait pas passer aux portes de la ville avec leurs enfants dans les bras-étaient restés dans la ville. Les évadés s'étaient réunis dans un temple abandonné de Hoa-lin-tchen, qu'ils avaient loué. Le père Clavelin apprit d'eux des détails intéressants sur la prise de Nan-king, qui s'ajoutèrent à ceux que les premiers fuyards avaient portés à Chang-hai. (1)

Surtout, il connut alors ce qui était advenu des femmes chrétiennes, emprisonnées dans le Kong-souo, et avec lesquelles il n'avait pas osé entrer en rapports pendant son voyage à Nan-king sur le *Cassini* six mois auparavant. (2)

Plusieurs mois elles restèrent assemblées, vivant de leur travail manuel, et s'encourageant mutuellement à persévérer. Elles redoutaient par-dessus tout que quelques unes d'entre elles ne fussent conduites au palais d'un des rois pour faire partie de son sérail; leurs ruses, et surtout une protection toute spéciale de Dieu, les sauvèrent de ce malheur. Elles parvinrent aussi à préserver leurs enfants, qui étaient pourtant recherchés par les T'ai-p'ing, et qu'ils élevaient soigneusement pour en faire des soldats ou des concubines. Presque toutes parvinrent à s'échapper après quelques mois de captivité. Pendant leur séjour à Nan-king, ces vaillantes chrétiennes, oublieuses de leurs propres dangers, procurèrent le baptême à une foule d'enfants moribonds, et convertirent plusieurs femmes païennes emprisonnées dans les mêmes chambrées qu'elles. Le père Clavelin était ému jusqu'aux larmes en entendant ces récits qui faisaient honneur à la formation religieuse de ces chrétiens, si dépourvus cependant, depuis tant d'années, de secours spirituels. Tous firent avec ferveur leur mission; et le père ouvrit une école, où vingt-cinq enfants, quelques-uns déjà confesseurs de la foi devant les T'ai-p'ing, purent s'instruire de leur religion. Il parvint même à faire passer à Nan-king un messager, porteur de secours pécuniaires, qui transmit aux chrétiens restés en ville les avis qu'exigeait leur situation.

Pendant le séjour du P. Clavelin au milieu des chrétiens de Hoa-lin-tchen, deux mandarins chrétiens de l'armée impériale, ayant rang de capitaine et de lieutenant, vinrent remplir leurs devoirs religieux avec beaucoup de piété et de simplicité. L'un d'eux avait plusieurs fois pénétré dans Nan-king, déguisé en Koang-si-jen, et au péril de sa vie avait fait évader plusieurs femmes exposées aux derniers outrages.

---

(1) cf. supra, p. 257 sq.

(2) cf. supra, p. 279.

De la colline qui domine Hoa-lin-tchen, le P. Clavelin apercevait l'immense ville de Nan-king, dominée par sa tour de porcelaine encore debout; les tentes rouges des rebelles, les tentes blanches des impériaux, l'entouraient. Et le missionnaire, tout triste, se demandait dans lequel de ces deux camps il y avait le plus de vices et de cruauté. (1)

Après une quinzaine de jours passés au milieu des chrétiens réfugiés à Hoa-lin-tchen, le P. Clavelin reprit sa course périlleuse; il redescendit la rive du Yang-tse, pour passer le fleuve derrière la flotte impériale au delà de Tchen-kiang. Puis il parvint dans une famille chrétienne qui habitait à la campagne, à une lieue de Yang-tcheou. Les fidèles de la ville vinrent le trouver, et le mirent au courant des souffrances qu'ils avaient endurées depuis la prise de la ville par les T'ai-p'ing un an auparavant. Les rebelles s'étaient montrés moins cruels qu'à Nan-king; et après le premier refus net et catégorique opposé par les chrétiens aux propositions d'apostasie, on ne les avait pas molestés; une vierge, le modèle de la chrétienté, avait été préposée à la réunion des chrétiennes, et elles avaient pu vivre de leur travail, suffisamment rétribué par les chefs des T'ai-p'ing. Malheureusement d'affreuses épidémies se déclarèrent "dont les ravages égalent tout ce que l'histoire raconte de plus terrible en ce genre"; les registres officiels portaient le nombre des morts à plus de cent mille; de nombreux chrétiens périrent alors, "aidés par leurs frères, mourant de la mort des justes, courbant la tête avec résignation sous la main de Dieu". Les T'ai-p'ing, trop peu nombreux, décimés par la maladie, évacuèrent la ville, et les soldats impériaux, qui y rentrèrent aussitôt, firent bien vite regretter les anciens maitres. (2)

Il était impossible de dépasser Yang-tcheou, et les chrétiens de Hoai-ngan et Ou-ho ne furent pas visités cette année; le P. Clavelin rentra à Ou-si (Vou-sih) à la fin de Juin.

L'hiver se passa à évangéliser les pêcheurs de Ou-si (Vou-sih); leurs chapelles furent successivement réparées, et nombre de successeurs du missionnaire profitèrent de son industrieuse activité. (3)

---

(1) Pour tout ce récit, je résume une lettre du P. Clavelin à Mme de Bourboulon, 25 mai 1854, reproduite par le P. Broullion, *Mémoire*, p. 390 sq.

(2) P. Clavelin à Mme de Bourboulon, 10 juin 1854. Broullion, *Mémoire*, p. 437 sq.

(3) Le P. Sentinier (18 juillet 1855, *N.M.* 3; 232 sq.) raconte un fait qui prouve comment les mandarins les plus fanatiques respectaient alors le nom

Dès le mois de février 1855, le P. Clavelin quittait Chang-hai, après sa retraite annuelle, et recommençait la tournée de l'Ouest. Cette fois, les souvenirs tout récents des services rendus par l'amiral Laguerre à la cause impériale facilitèrent la tâche du missionnaire français. Il eut occasion de traverser le cortège triomphal du gouverneur du Kiang-sou, qui s'attribuait toute la gloire de la reprise de Chang-hai, et conduisait son armée victorieuse au siège de Nan-king; on laissa passer le missionnaire sans difficultés. Pendant son séjour au milieu des chrétiens Nankinois réfugiés à Hoa-lin-tchen, il apprit de nombreux détails sur les opérations des T'ai-p'ing et impériaux; et ces faits, fidèlement transmis à M. Edan, achevèrent de préserver notre consul des illusions que nombre d'anglais et d'américains conservaient encore sur le prétendu christianisme des rebelles. Lassés de tenir les femmes de Nan-king en communautés séparées, les rois T'ai-p'ing avaient décidé, au commencement de 1855, de les distribuer à leurs soldats, en même temps que la propriété des maisons abandonnées; pendant plusieurs jours, ce furent dans la grande ville, des noces bruyantes; plusieurs centaines de femmes se suicidèrent plutôt que de s'abandonner à la brutalité de leurs maitres. La guerre entre les armées rivales prenait de plus en plus, en se prolongeant, un caractère de sauvagerie; et les T'ai-p'ing se montraient incapables de rien fonder de stable. Les renseignements communiqués au P. Clavelin par les officiers chrétiens de l'armée impériale furent particulièrement précieux aux agents français. (1)

Après une quinzaine de jours consacrés aux chrétiens nankinois, le missionnaire se dirigea vers Yang-tcheou, puis osa remonter le grand canal, et le 10 mai, il était à Ou-ho, qui n'avait pas été évangélisé depuis deux ans. A la chrétienté de Tchang-kia-tchoang, près de la sous-préfecture, le premier objet qui frappa ses yeux fut le cercueil du P. René Massa, exposé dans la chapelle, comme je l'ai raconté plus haut. (2)

Le P. Clavelin apprit des chrétiens les touchants détails de ses derniers jours et de sa mort, et lui fit des funérailles aussi solennelles que les circonstances le permettaient. Puis, il consacra

---

français. A la fin d'octobre 1854, un de ses meileurs catéchistes avait été arrêté, cruellement frappé et emprisonné comme complice des rebelles, par le préfet de Tchang-tcheou (Zang-tseu). Il suffit au père de la menace d'une réclamation au consul pour que le malheureux fut relaché.

(1) 19 avril 1855. A M. Edan, consul de France. *N.M.* 3, 181 sqq.

(2) Cf. supra, p. 247.

trois semaines à son ministère auprès des trois cents fidèles de Ou-ho, presque tous tombés dans une extrème misère, et qui cependant trouvaient moyen d'entretenir les trente-sept orphelins survivants de ceux que le P. Massa avait recueillis. La foi, la résignation de ces braves gens, consolait le missionnaire; il apprit avec joie que plusieurs païens avaient été guéris de maladies graves au contact de chapelets et de médailles prêtés par les chrétiens, et que, dans plus d'un cas, la conversion s'en était suivie. Des écoles furent fondées pour les enfants, et les généreuses aumônes que M. Edan et Mgr Spelta avaient remises au P. Clavelin avant son départ lui permirent de soulager bien des misères. (1)

Il passa quelques jours, pendant son voyage de retour, à Hoai-ngan, sur le canal impérial, où les deux cents chrétiens étaient victimes d'un mandarin fanatique. A la fin de juin, il était de retour à Ou-si (Vou-sih), où il eut la joie de recevoir la visite du vieil académicien chrétien Jacques Wen, converti trois ans auparavant par le P. René Massa (2), et qui avait fait trente lieues, à travers plusieurs camps, pour se confesser et recevoir les conseils d'un père. (3)

L'expédition de 1855 (4), confiée de nouveau au P. Clavelin, fut plus périlleuse encore que celles des années précédentes, les T'ai-p'ing renforcés par les troupes revenues du Tche-li s'étant mis en campagne dans la direction de Sou-tcheou (Sou-tseu). Le père courut plusieurs fois danger de la vie, près de Yang-tcheou, où il lui fallait traverser l'armée impériale. Un mauvais chrétien, qu'il avait repris publiquement à son précédent voyage, et tenu éloigné des sacrements, avait juré de se venger, et préparé une dénonciation aux mandarins de la ville. Le missionnaire, qui ignorait le danger, y échappa providentiellement, en continuant sa route sur Ou-ho sans s'arrêter à Yang-tcheou. (5)

Au retour, nouvelle alarme. Une bande de soldats impériaux l'assaillit, le sabre levé, hurlant "Un européen, arrêtez-le". "Je leur criai, raconte le père, de ne pas tant se presser, que j'avais le temps de les attendre. Vous eussiez vu à l'instant leur belliqueuse ardeur tomber, et eux me demander, d'un ton vraiment piteux, si je n'étais pas européen. "Oui, répondis-je, et de plus français".

(1) A M. Edan, consul de France, 24 Mai 1855 *N.M.* 3, 195 sqq.

(2) Cf. supra, p. 244 sq.

(3) Lettre citée. p. 206 sq.

(4) Racontée dans deux longues lettres à Madame de Villèle; février à juillet 1856. *N.M.* 3, 291 sq.

(5) *N.M.* 3, 328.

Nous nous quittames en bons termes". Malheureusement le P. Clavelin, se croyant tiré d'affaire, prit l'avance sur ses gens qui portaient son bagage ; les soldats qui avaient suivi se jetèrent sur eux et pillèrent les caisses. (1)

Le 15 juin, le missionnaire était rentré à Ou-si (Vou-sih), après quatre mois d'absence, et un voyage d'environ trois cents lieues. Ou-ho, Hoai-ngan, Yang-tcheou, Hoa-lin-tchen, Tan-yang (Té-yang), avaient été visités; pas un seul groupe important de chrétiens qui n'eut eu l'occasion de faire sa mission. Les braves gens en avaient grandement profité. Les lettres du père rendent constamment témoignage à leur courage et à leur foi. Au milieu de l'épouvantable corruption qui était la honte de l'armée impériale, aussi bien que de celle des rebelles, des femmes chrétiennes, des jeunes enfants, avaient su se garder pures, endurer les coups et la captivité, risquer leur vie, plutôt que de s'abandonner à la passion des soldats ou de leurs chefs (2). Malgré la pauvreté des fidèles, les orphelins étaient recueillis et élevés chrétiennement, les malades et les infirmes assistés. Les baptêmes d'enfants abandonnés, les conversions de païens étaient aussi nombreux que pendant les périodes les plus pacifiques. (3)

En juillet 1856, les T'ai-p'ing parvinrent à incendier les camps impériaux, et mirent en fuite l'armée qui les occupait. Ce fut une panique terrible dans tout le pays entre Nan-king et Tchen-kiang; les habitants s'étaient déclarés contre les Koang-si-jen, et avaient aidé dans leurs efforts les troupes impériales; vainqueurs et maitres du pays, les rebelles annonçaient des vengeances qui serviraient de leçons. Les chrétiens nankinois réfugiés à Hoa-lin-tchen, ceux de Tchen-kiang et Tan-yang (Té-yang), se résolurent à émigrer dans la direction de Chang-hai, sûrs que les missionnaires et les fidèles ne les abandonneraient pas. (4)

---

(1) *Ibid*, 319.

(2) Ibid. p. 323 — cf. Brouillon *Mémoire*, p. 419 sq. — Les chrétiennes de Nan-king avaient su inspirer un tel respect aux Koang-si-jen qu'ils leur disaient: "Nous ne vous tuerons pas; vous seriez martyres, vous iriez au ciel, et nous en enfer. Ceux des nôtres qui, dans le Hou-koang, ont tué des chrétiens, même sans le savoir, ont tous péri misérablement." (Broullion, *Mémoire*, p. 419).

(3) *N.M.* 3, 326, 329.

(4) P. Clavelin, 31 Juillet 1856. *N.M.* 3, 330 sq.

Il faut lire dans une lettre du père Clavelin le récit de cet exode. "Dieu aidant, nos chrétiens ont généreusement fourni la course; pas un de ceux qui se sont mis en route n'est resté en arrière. Leur patience et leur résignation ont été au niveau de tant d'épreuves. Accablés de fatigues, souffrant la faim, couchant dans les pagodes ou à la belle étoile, en présence des idoles, comme de n'importe quel païen, ils récitaient régulièrement leurs prières de chaque jour. Les mères, loin d'abandonner leurs enfants, oubliaient leurs fatigues ou leur misères pour sauver au moins l'âme des orphelins délaissés sur le chemin, attentives à leur procurer la grâce du baptême. Plus de cinq cents ont été envoyés ainsi au ciel durant le voyage. Une vierge surtout s'est montrée vraiment admirable, et elle ne s'en doute pas le moins du monde. Au moment de la débacle, elle se fait un ballot des objets appartenant à la chapelle, se l'adapte aux épaules, puis, dirigeant les autres femmes, elle les encourage et les soutient; souvent elle prenait encore dans ses bras les jeunes enfants des mères qui succombaient à la fatique, et, toujours aux aguets, elle n'oubliait pas de baptiser, ou de faire baptiser, les petits païens abandonnés". (1)

Cent cinquante fugitifs appartenant à l'ancienne chrétienté de Nan-king arrivèrent ainsi à Ou-si (Vou-si) vers le milieu de juillet. Les PP. Pajot et Clavelin les reçurent de leur mieux, et les hébergèrent quelques jours, puis les embarquèrent sur une douzaine de jonques qui les transportèrent à Chang-hai. Là, on les répartit entre les chrétientés de Chang-hai, de Zi-ka-wei et du P'ou-tong; les généreuses aumônes de MM. Edan et Smith, et des riches familles chrétiennes, permirent de pourvoir à tous leurs besoins. (2)

---

(1) *Ibid.* p. 331.

(2) *Ibid.* p. 332 — Sica, *Annales domus Zi-ka-wei,* p. 182 sq. — P. Lemaitre, 29 juillet 1856. *N.M.* 3, 377. — P. Pajot, 2 déc. 1856. *N.M.* 3, 433.

CONCLUSION.

LE PROGRÈS DE LA MISSION PENDANT L'ÉPISCOPAT DE MGR MARESCA.

A partir de 1847, nous possédons les feuilles de ministères (1). Les chiffres des écoles, et des enfants qui les fréquentent, ne sont donnés qu'à partir de 1854. L'accroissement numérique des chrétiens est faible ; de 60.963 en 1847, ils passent à 74.296 en 1857. Le nombre des chrétientés reste également stationnaire ; 351 en 1847, 395 en 1857. Toujours peu de catéchumènes ; la meilleure année, celle du siège de Chang-hai (1854-1855), en présente 1355. Peu de baptêmes d'adultes ; les meilleures années, celle de la famine (1849-1850), et celle du siège de Chang-hai, en présentent 1918 et 1790.

Le nombre des missionnaires a augmenté d'un tiers environ ; 21 européens et cinq chinois en 1847; 35 européens et six chinois en 1857. Mais ce nombre est encore trop faible pour qu'on puisse commencer en grand l'évangélisation des païens ; près de 2000 fidèles, presque toujours disséminés sur de vastes espaces, avec des moyens de transport bien imparfaits, voila en moyenne le lot de chaque missionnaire; on comprend qu'il exige tout son travail,et que les conversions d'infidèles ne soient que des épisodes dans sa vie.

Comme nous l'avions remarqué déjà pour la période correspondant à l'épiscopat de Mgr de Bési, le progrès est ailleurs; il est dans la meilleure formation des chrétiens. Le nombre des confessions et communions annuelles, des confessions et communions de dévotion, marque certaine de la ferveur, augmente chaque année dans des proportions consolantes. En 1847, nous trouvions 25.161 confessions annuelles,11.485 confessions de dévotion,21.274 communions annuelles, 10.894 communions de dévotion. En 1857, les chiffres ont plus que doublé : 52.105 confessions annuelles,50.105 confessions de dévotion; 43.619 communions annuelles, 50.816 communions de dévotion. Si l'on tient compte du nombre

(1) Les résultats généraux réimprimés dans Pfister Sica, ***Catalogus Patrum ac Fratrum,*** (1908), p. 104 sqq.

des enfants incapables encore de recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie, on pourra conclure que les fidéles du Kiang-nan peuvent, sous le rapport de la pratique religieuse, être comparés à ceux des pays chrétiens réputés les plus fervents. (1)

L'œuvre de la Sainte Enfance continue d'être une des plus chères aux chrétiens et à leurs missionnaires : 1770 enfants d'infidèles baptisés en 1847 et 1040 entretenus; en 1857, 10.915 enfants baptisés et 4767 entretenus; naturellement les années les plus fécondes en baptêmes d'enfants sont celles où sévissent les fléaux de la famine et de la guerre, où par conséquent les petits abandonnés sont beaucoup plus nombreux; le chiffre double de 1856 à 1857 (de 5812 à 10.915); c'est évidemment la conséquence de la fuite vers Chang-hai des populations établies entre Nan-king et Ou-si (Vou-sih). (2)

L'œuvre des écoles, nous l'avons vu, était signalée par les supérieurs, et considérée par les missionnaires, comme la plus importante (3). En 1854, nous trouvons la première statistique relative à cette matière. Il y a alors 158 écoles de garçons avec autant de maitres, et 1636 élèves chrétiens, 538 élèves païens ; 55 écoles de filles avec autant de maitresses, 748 élèves chrétiennes et 66 éléves païennes. Trois ans plus tard, les chiffres d'élèves ont doublé : 248 écoles de garçons, avec 265 maitres, 3270 élèves chrétiens, 725 élèves païens ; 79 écoles de filles avec 89 maitresses, 1180 élèves chrétiennes, et 802 élèves païennes. On s'explique ce beau succès en voyant quel travail s'imposent les missionnaires. Leur nombre n'a augmenté que d'un tiers, de 1847 à 1857; le nombre des sermons et instructions donnés par eux a presque triplé (1735 à 4019).

Une œuvre dont la pensée était venue de France contribua alors à associer les chrétiens à l'œuvre des missionnaires. Le R. P. Fouillot, qui avait été l'instructeur d'un bon nombre des pères du Kiang-nan pendant leur troisième an de probation, et les suivait avec une grande sollicitude dans leurs travaux et leurs souffrances, avait été frappé de ce fait, souvent rappelé dans les lettres de la mission, que les vieux chrétiens, pour de multiples raisons, montraient fort peu de zèle pour l'évangélisation de leurs concitoyens païens, et auraient même volontiers entravé cette

(1) L'augmentation des mariages célébrés est peu considérable, et ne représente guère que celle du nombre des fidèles. Les chrétiens sont maintenant bien instruits de leurs devoirs sur la matière.

(2) Cf. supra, p. 354.

(3) Cf. supra, p. 230.

œuvre. L'idée lui vint d'une association, sur le modèle de la Propagation de la foi, qui aurait pour but, non pas de recueillir des aumônes pour les missions, mais de travailler directement à l'évangélisation des païens. Les associés, groupés, en décuries, s'engageaient à réciter certaines prières pour la conversion des infidèles, à procurer de leur mieux le baptême des enfants moribonds, et à user de toutes les occasions favorables pour instruire et exhorter les païens. Mgr Maresca approuva grandement le projet de *l'Association de zèle*, et lui obtint des indulgences pendant son séjour à Rome. (1)

Les pères, dans leurs lettres de 1855 et des années suivantes, attestent que cette Association leur servit beaucoup à exciter le zèle de leurs chrétiens. (2)

---

(1) 10 Juin 1855. ***Zi.*** B. I. Mgr Borgniet demanda et obtint de nouvelles faveurs pour cette association. (Lettre du cardinal Barnabo 7 août 1862. ***Zi.*** B. I bis).

(2) P. Brueyre 1er mai 1856. P. Taffin, 29 Septembre 1856. ***N.M.*** 3, 351, 384.

APPENDICE I

LES CHRÉTIENS DE PÉ-KING AU T.R.P. GÉNÉRAL

(*Gén. Sin.* 2, I, 4), (Cf. p. 33)

EPISTOLA PEKINO DATA LINGUA SINENSI, NEAPOLI LATINE VERSA

ADMODUM R^VDO D^NO S.J. GENERALI PRÆPOSITO

IMPERII SINENSIS CHRISTIANI

EJUS PEDIBUS PROVOLUTI

S.D.D.

Summopere nobis dolendum fuit, quod desiderium, quo multis abhinc annis laboramus litteras ad te dandi, hactenus ad irritum cecidit. At nunc, favente Deo, et B^æ Virgine protegente, obtulit sese nobis occasio epistolam tibi mittendi, qua omnium nostrum vota, quoad fieri potest, patefacere non dubitamus. Et primo quidem vestra quam maxime interest nos, qui non modo peccati et iræ natura sumus filii, sed sceleribus quoque adstricti, in diaboli servitutem adducti, ab orci faucibus revocare, atque in Christianæ religionis libertatem vindicare. Per viscera ergo divinæ gratiæ et misericordiæ te etiam atque etiam oramus obtestamurque, ut hujus perillustris Societatis, tibi concreditæ, patres Evangelii præcones, omni mora atque impedimento sublatis, ad nos mittere velis. Difficile est oratione explicare quanto studio tantæ Societatis patres præ cæteris Europæis exoptentur : ipsos enim et prudentia et scientia illustriores, et incessu humiliores, et durissimis laboribus vigiliisque perferendis ferventiores præ cæteris fuisse neminem sanæ mentis præterit. Hinc

factum est, ut quum primum hujusmodi viri ad nostras regiones adventarent, non homines tantum e populo, verum et magistratus fere omnes, ipseque imperator ea tempestate summo eos honore observantiaque sint prosequuti, ac Christi fidem multi sint amplexati, facultatemque amplam illis concesserint, ut pro arbitrio ecclesias condere valerent, et tot tantisque prædiis ac muneribus patres ipsos in his ecclesiis extruendis donarent, ut in una Pekinensi civitate quatuor præclarissima templa, ad quatuor urbis partes, veluti quatuor januæ, ex quibus ab omni imperii parte idolatricæ gentes veram Christi ecclesiam ingrederentur, sint excitata; plurimæ etiam ecclesiæ, et in eadem provincia, et in aliis, ædificatæ, et idola, si non omnino, aliqua tamen ex parte contrita fuere. Porro numerus fidelium in dies crescebat, et fere ducentorum spatio annorum adeo floruit Christiana religio, ut cum catholicis regnis nullo negotio imperium nostrum conferri potuisset; nunc autem proh dolor! perpaucus sane est numerus Evangelii præconum, et ipsi qui supersunt duplicem in classem sunt dividendi. Nonunlli enim sunt indigenæ, et isti, quamvis nimio labore vineam Domini excolere aggrediantur, tamen cum et numero paucissimi sint, octo scilicet vel decem, et ab imperatore et magistratibus gratiam inire non valeant, nemo enim in sua patria est acceptus; hinc fit, ut vix aut ne vix quidem Christianos per totum imperium dispersos, sartos tectosque tueri possint, quin nova afferant incrementa. Alii vero sunt europæi, ac isti valde ab Sodalitatis patribus differunt, ita ut non modo imperator et magistratus, sed ipsum vulgus invito et reluctanti animo eos audiat. Vix ergo nunc manet in Pekinensi provincia episcopus unus jam senex; templa alia diruta, alia in tribunalia conversa; fideles alii fidem mortuam præ se ferentes, alii orbati sacramentorum auxiliis vitam idololatricam ducere videntur. Hinc enixis precibus te Generalem Præpositum Societatis Jesu rogamus, ut quam citissime his malis occurras, tuæque Societatis patres ad nos mittas, qui majorum, quorum opera nostris in hisce regionibus Christi fides olim altissimas egit radices, zelum æmulantes, bellum idololatriæ indicere valeant, gentiles abluant, fideles confirment, et illos qui contradicunt arguentes vexillum crucis huc iterum attollere studeant. Unum

autem te meminisse oportet, nonnihil interesse, ut ipsi addiscant mathesim, musicen, picturam, artem instaurandi horologia, et alia id genus. Sinenses enim, et præcipue imperator et magistratus, hisce rebus quam maxime delectantur. Tandem nos omnes de tanto munere gratias habebimus quam maximas, et ad tuos pedes abiecti tuam benevolentiam humanitatemque implorare, ac Deo, cui sit semper honor et gloria, humillimas pro te preces fundere nunquam desistimus.

7 Kalendas Maii 1832.

APPENDICE II

LES CHRÉTIENS DE PÉ-KING A GRÉGOIRE XVI
(*Gén. Sin.* 2, I, 6,), (Cf. p. 34 sq.)

GREGORIO XVI, PP. MAXIMO,

OMNES PROVINCIÆ PEKINENSIS CHRISTIANI

AUCTORITATE EPISCOPI PEKINENSIS, ET A BEL-MIN-ZIAN-HO IMPERATORIS NEPOTE INCITATI

S.D.D.

Tuarum virtutum merita, SS. Pater, quorum fama longe lateque diffusa ad nos usque pervenit, ita fiduciam excitarunt, ut nos, quamvis in remotissimo terrarum loco degentes, ad te supplicem libellum mittere auderemus, quo ut Ecclesiæ fideique nostræ jamjam labenti opem aliquam feras, Te enixe deprecamur. Tu, Catholicæ Ecclesiæ caput visibile, ac universi Dominici gregis Pastor communis, Principibus sæculi longe es dissimilis : omnes enim tuos, etsi in longinqua et obscura mundi parte morentur, paterno amore prosequens, et si quem illorum perditum sciveris, majorem quam mater de amissione filii dolorem experiris, ac sollicitudine pari eum requiris, eoque invento summum gaudium, sicut Deus et Angeli in cælo experiris. Hac igitur tua in creditas tibi oves sollicitudine perculsi, et nostra, non unius vel alterius, sed multorum perditione coacti, Ecclesiæ hujus tum præteriti tum præsentis temporis statum tibi cum lacrymis exponere aggredimur.

Anno igitur 1581, Matthæus Riccius, e Societate Jesu Missionarius, primus ipsam regiam Imperatoris Sinarum ingressus est,

et quia mathesim aliasque scientias callebat, acceptus populis, magistratibus, ipsique Imperatori fuit ; unde omnes ad eum videndum audiendumque undique confluebant, et ipse, occasione arrepta, accedentibus ad se Evangelium prædicans, nullo negotio plurimos ad fidem convertebat. Tunc temporis quosdam ex ministris totum diem cum Matthæo sermones conferentes, cum nox accessisset, libros de Religione tractantes ab eodem Sinice compositos petiisse, et secum portantes, domi totam noctem legisse, et altera die fidem suscepisse accepimus. Insuper Matthæus Riccius tanto ingenio erat præditus, ut decennio non modo totam linguam sinicam recte didicerit, sed etiam totum studiorum curriculum, ut a doctis sinensium fieri solet, labore, meditatione, magistrorumque ductu optime compleverit, unde multos sacros libros sinice edidit, qui etiam nunc apud Christianos religiose servantur, et ipsorum librorum ope, multi,et quidem docti,inter gentiles ad fidem conversi sunt et convertuntur. Tandem tam variis virtutibus eaque maxime comitate erat ornatus, ut omnes prorsus homines cujuscumque conditionis, sexus, ætatis, eum secum habere cuperent, eique prædicanti, tanquam angelo, adesse contenderent. Hæc de Matthæo. Dicemus nunc de aliis ejusdem societatis viris, qui cum sinenses arte et scientia excellerent, Imperatoribus præ cæteris erant accepti. Hi fuere Tan-ge-van Nan-tse, Siu-ge-san, Ze-zin-sian, Pa-to-min, Lon-li-min. Horum quisque singulari arte pollebat. Lon-li-min erat pictor egregius, et Imperatori Kan-chi adeo dilectus, ut Imperator ipse cum olim ministris suis indignatus esset, non alio modo nisi eo accersito placari potuisset. Porro ipsius prædicatione Imperator de veritate Religionis ita erat persuasus, ut *diploma* pro Evangelii prædicandi libertate Missionariis concederet. Insuper ab Imperatore Sun-xun. Dynastiæ Min, usque ad Imperatorem Kan-chi, Dynastiæ Zin, elapsis centum quinquaginta circiter annis, Patres laudatæ Societatis non ab uno et altero, sed a quinque continuis Imperatoribus gratiis, muneribus, præmiisque affectos fuisse memoriæ proditum est. Sed antequam de dignitatibus, quos jam dicti Patres apud Imperatores consequuti fuere, sermonem instituamus, scire oportet, quod Litteratura novem habet gradus, militia vero septem ; horum autem

summus est primus gradus, ac deinde paulatim usque ad ultimum proceditur, ita ut qui numero majorem gradum habet, minori polleat auctoritate. Hisce perspectis ad propositum redeamus. Tan-ge-van igitur fuit declaratus ab Imperatore Sciun-li *peritus Magister Sublimis Religionis,* tertiumque obtinuit dignitatis gradum cum usu insignium secundi gradus, quin et locus pro ecclesia ædificanda monumentoque erigendo ei fuit attributus, præeratque collegio Mathematicorum. Ze-zin-sian ab eodem Imperatore præfectura Mathematicorum donatus fuit, quæ est dignitas quinti gradus, et *Propræfectura Tribunalis rituum,* scilicet dignitate secundi gradus. Nan-he-gen fuit insignitus ab Imperatore Kan-chi duplici dignitate tertii gradus cum *Propræfectura tribunalis ædificiorum,* et præerat Mathematicis. Pa-to-min legationem a dicto Imperatore demandatam obiens cum plena auctoritate Tribunalis militiæ, dignitate nempe primi gradus, semel Russiam petiit. Siu-ge-san ab eodem Imperatore fuit duplici dignitate, scilicet tertii gradus militiæ et legati ornatus, et bis in Russiam ipsius Imperatoris jussu se contulit. Hoc faustissimo Religionis tempore Ecclesia constructa fuit ex speciali Imperatoris concessione intra portam urbis occidentalem, quæ vocatur *Pacifica,* et alia Ecclesia ad urbis portam Meridionalem, quæ appellatur *Ostensio fortitudinis,* posita ærarii publici impensis fuit instaurata. His peractis ipse Imperator tres inscriptiones a se compositas adposuit, unam ad limina Ecclesiæ, cujus sensus est *Omnium Creaturarum verum Principium*; alteram in uno latere ostii, cujus significatio *Sine Principio et Fine ab æterno est verus Dominus et Dominator omnium*; tertiam in altero latere ejusdem ostii, quam sic interpretantur *Pro manifestatione misericordiæ et justitiæ simul ab ævo præparavit magnum Redemptionis Mysterium.* Plura hujus generis beneficia, ne tibi molestiæ simus, commemorare desistimus ; ex dictis enim satis constat quod Ecclesia nostra tunc temporis uti sol nascens pedetentim crescebat, et omnium hujus Regionis hominum conversio sperabatur. At cum posterioribus temporibus non amplius ad nos Mathematici aliarumque artium periti advenerint, factum est ut Imperatoris animus a Missionariis declinare cæperit, et nostra Ecclesia velut sol

pomeridianus paulatim defecerit. Nunc demum, pro nostri Præsulis senectute ac ægra valetudine, status Ecclesiæ sicut sol prope ad occasum ad defectionem properat. Quare summopere ingemiscimus et deploramus, pænitentiamque pro peccatis nobis ipsis imponimus, ut tandem divina in nos indignatio in misericordiam commutari dignetur. Etsi enim peccatores maximi et oves perditæ simus, tamen per misericordiam Dei et intercessionem Beatissimæ Virginis Mariæ, et ope potentissima Tuæ Sanctitatis, pristinos dies nos visuros speramus, et si spem nostram impleri contigerit, novus dies natalis nobis erit : Cæterum licet futuram prosperitatem vel adversitatem prudentissimus quisque cognoscere nequeat, quandoque tamen eam aliquis eventus portendere solet, hinc pax universalis adventum salvatoris nostri præcessit, et ipse salvator noster hujus mundi finem Apostolicis suis indicando multa signa exposuit. Nos vero aliquod nostræ Ecclesiæ resurgentis signum cernimus. Filius enim Fratris Imperatoris, nomine Bel-min-zian-ho, noster in his adversis temporibus protector, adeo cum nostro Præsule est amicitia conjunctus, ut in unoquoque mense semel vel bis domum laudati Præsulis frequentet, et in qualibet vice longum sermonem de Mathesi vel de Religione protrahat, simulque promittat se, statim ac huic negotio præfectus fuerit, dicturum Imperatori ut novos Europæos mathematicos advocet ad reficienda ea omnia quæ ad mathesim cultumque Divinum spectant. Hæc autem brevi eventura speramus; jam enim quinquies curam collegii mathematicorum ex delegatione gessit. Nos autem Deo bonorum largitori gratias agere non cessamus ; iste enim ex communi hominum existimatione vir rectus est et gravis, et hæc hic verba non ex alio capite quam ex sincera erga nos affectione, ac nostræ veræ Religionis cognitione promanant. Attamen signa ideo præcedunt futuram felicitatem vel adversitatem, ut homines se præparent ; hinc quia scimus Macai non esse nisi unum vel alterum mathematicum, et hunc nec valde peritum, ideo te, Sanctissime Pater, his de rebus facimus certiorem, ut mittas qui petenti Imperatori adsint. Fieri enim nequit, ut occasio non labatur, si quum Imperator vocaverit, tunc ex Europa proficiscantur ; nam multi intercedent anni, quibus rerum status

immutari potest. Qua de re Te, Sancte Pater, effusis lacrymis precamur obtestamurque, ut cito Macaum mittas quosdam Mathesis aliarumque artium peritissimos, tales nempe, quales fuere Bi-si-je, Tan-ge-van, Nan-he-gen, Societatis Jesu Patres, ut errores qui in computationem eclipsis irrepserint, corrigere, quorumdam horologiorum vitium extirpare, sacraque paramenta partim amissa partim tracta reintegrare possint. Inter Christianos vero spirituali auxilio maxime indigentes sunt qui provinciam Nan-tu, ab urbe Pekin decem dierum itinere distantem, incolunt : isti enim decem circiter annos non habuere Missionarios ; quare sæpe ad nostrum Præsulem accedunt, qui quia nec eorum petitioni satisfacere nec eos dimittere potest, sic eos hortatur : "Estote obedientes et præceptorum factores et Deus vobis providebit". At isti nec exhortatione pluries repetita contenti, flexis genibus sparsisque lacrymis instanter petunt, nec discedunt donec eorum petitioni annuat, unde Præsul noster senectute et infirmitate affectus se a fletu continere nequit, et lugens lugentes dimittere consuevit, et post eorum discessum præ angore aliquot dies nec cibum nec somnum capere potest. Nunc autem rem sic sæpius gestam experientia doctus, ad se venientes videre non patitur, sed per internuntium loquitur. Insuper præter hanc provinciam, aliæ etiam extant civitates et oppida, tres, quatuor, quinque annos a Missionariis non visitata ; paucis enim abhinc annis septem Missionarii sunt vita defuncti, tres infirmitate inhabiles redditi fuere, et vix decem supersunt vineæ Domini operarii. Unde Ecclesia urbana, quam antea quinque vel sex, interdum etiam decem sacerdotes successive frequentare consueverant, nunc unum habet, nec omnino illi addictum, sed toti Christianitati intus et extra mænia, necnon alterius civitatis ; unde nonnumquam solus Episcopus tanquam Ecclesiæ custos relinquitur, qui gravescente infirmitate sacrificium vel omnino omittit, vel in sacello offert, et nos, qui antea quater in anno maculas nostras Sacramento pænitentiæ abluere solebamus, nunc ne semel quidem id possumus præstare. Quatuor quoque erant in urbe ecclesiæ constructæ, nunc unam habemus, nec plane tutam, quum eam putemus nos amissuros esse statim ac Episcopus morietur ; imo sacri libri, ustensilia et reditus ecclesiæ magna ex parte periere.

Te igitur, totius Christiani orbis Rectorem Sanctissimum, nostrum Patrem clementissimum, omnium denique fidelium Pastorem piissimum, toto corde precamur, ut nos tanquam infantes modo genitos ab his calamitatibus liberes, ac veluti oves perditas ad gregem Christi quam citissime revoces : Singulare certe beneficium nobis impertieris, si humili nostræ petitioni annuens, nos ab imminente spirituali morte præservabis. Hoc si feceris, novam vitam nobis donasse scias, et a nobis non solum, sed ab omnibus prorsus fidelibus pietas atque humanitas tua erga subditos, nulla indignitate personæ et longinquitate loci circumscripta, in æternum celebrabitur. Hoc vero non alio modo facilius consequi poteris, quam si Societatis Jesu patres divina missione huc mittere volueris; quippe qui, post hominum memoriam, ob pietatem et morum integritatem, et doctrinam, quibus præ cæteris præfulgent, magis magisque Sinicæ et Japonicæ Genti accepti sint, adeo ut pro certo ac explorato habeamus, istis Apostolica tua missione huc advenientibus totam Gentem et optimates quoque obviam ituros, et brevi Imperium hoc Christi fidem excepturum esse, tam nobis certum est quam quod certissimum. Apud vulgus enim, apud magistratus, et apud ipsam Imperatoris aulam, Societatis Jesu nomen adeo in honore habetur, ut virum Societatis litteris scientiisque præditum pluris faciant quam omnes Imperii Mandarinos, uti vocant, et doctos.

Tandem sacratissimos pedes tuos omni reverentia deosculamur, et Sanctissimam voluntatem tuam summa animi demissione expectamus.

Datum in Ecclesia Urbana die Pentecostes anno 1833.

Ita est = Episcopus olim Nankinensis nunc Pekinensis.

Ita est = Bel-Min-Zian-Ho, Imperatoris nepos.

APPENDICE III

LES PREMIERS MINISTÈRES; 1842-1844.

(Gén. Sin. 2, III, 18, 27), (Cf. p. 148)

MINISTERIA SACRA

IN SINIS EXERCITA A PP. SOC. JESU

A MENSE JULIO 1842 AD JANUARIUM 1844

Baptizati pueri	203
Baptizati adulti	68
Cæremoniæ baptismi suppletæ pueris	164
— — — adultis	47
Confessiones auditæ	4326
Communio data christianis	3706
Extrema unctio administrata infirmis	350
Confirmati	88
Matrimonia benedicta	51
Cæremoniæ suppletæ pro matrimoniis	42
Instructiones habitæ	627
Catecheses	375

STATUS TEMPORALIS ANNO PRÆTERLAPSO 1844

ACCEPTA

In arca remanebant, ex Europa allata, velex eleemosynis acceptis 1384 scuta hispanica.

Per annum in eleemosynam accepta sunt 616

2000

Patres novi attulerunt, demptis expensis pro capsis, circiter 250

2250

N.B. Scutum hispanicum, quod habetur his in regionibus quasi unitas monetaria, potest æstimari 5^{f}, 50^{c}.

EXPENSA

Pro domo reparanda et absolvenda	500 sc. hisp.
Pro supellectili domus	100
Pro duabus cymbis	116
Pro catechistis et famulis	70
Pro vestibus (paratis pro 10 patribus et 2 fratribus)	1444
	2230

Status temporalis præsumptus in annum sequentem

Initio hujus anni 1845, fuimus in angustiis, imo procurator debuit mutuo accipere seminarii pecuniam : angustiæ tamen non diu perdurarunt, quia eleemosynis insperatis subvenit divina Providentia.

Hucusque nihil certi statuere possumus circa auxilia ab indigenis speranda.

MISSIO SINENSIS. SUPERIOR CLAUDIUS GOTTELAND

Anno 1844

Loca et Resid.	Incolæ			Infideles baptizati	
(Districtus)	Cath.	Hæret	Infid.	Adulti	Infantes (1)
Pu-tom	10000	15	innumeri	64	110
Pu-si	6000	0	id.	5	27

(1) Pueri, ut plurimum, non baptizantur a sacerdote, plerumque longius absente, sed a Christianis ad hoc institutis. Supra hic indicantur solum a missionariis baptizati.

Anno 1844 (Suite)

Loca et Resid. (Districtus)	Hæretici Conversi	Clerus Mission. (1)	Sacerd. indi.	Ecclesiæ	Sacella
Pu-tom	0	1	0	0	75
Pu-si	0	1	0	0	16

Communiones paschales : Pu-tom 4099, Pu-si 500.

Seminarium diœcesanum ab anno 1843 inchoatum, in loco ad sextam a Chang-hai leucam sito, et Tsan-pu-tiao nomine, in aliam christianitatem transferri debuit propter continuos christianorum terrores. Nova domus ad Chang-hai duabus ferme leucis propior, magis ampla ac magis commoda inventa est; unde plures potuerunt admitti juvenes. Numerus ad 30 usque crevit, exiguus sane si ex Europæis ideis æstimatur, magnus vero pro regione continuis persecutionibus obnoxia, et nunc vix aliqualem libertatem obtinente... Juvenes aluntur impensis missionis omnes, omnesque pro sacro ministerio seu pro clericali militia nomen dederunt.

Alumni paulatim ad usum linguæ latinæ informantur, doctrinamque christianam plenius edocentur. Cum propter missionariorum penuriam unus sit ad omnia in seminario sacerdos, alumnorum profectus non parum hinc sane præpeditur.

Seminarium Nankinense, licet sub directione unius e nostris sit, minime habendum est ut Societatis collegium inchoatum ; plene enim et exclusive pendet a RR. Episcopo, qui in illo omnia ad arbitrium statuit, ordinat ac moderatur. Alumni tamen nullum emittunt de non ingredienda religione aliqua juramentum.

Seminarium nunc situm est in christianitate Wang-dang dicta, quæ in districtu Pu-si reperitur, ad quartam circiter a Chang-hai leucam.

Anno 1844, in hac missione laboravimus proprie duo, cum tres tantum essemus, ac unus in curando seminario totus incumberet.

---

(1) Unus e duobus missionariis fuit per magnam anni partem in componendis duabus domibus, (una pro RR° Episcopo, pro Societate altera) occupatus, et dein gravi morbo impeditus.

Missio non habet proprie residentias ; sed dividitur in varios districtus, quorum singuli singulis missionariis assignantur, ut in iis munia quasi parochialia exerceant. Quilibet autem districtus varias christianitates continet, quæ singulæ habent suam ecclesiam, seu verius suam capellam, in domo communi (Kong-su) inclusam ; ecclesiæ enim parvæ sunt admodum, ac cubiculi potius quam templi speciem referunt. Domus communis sic dicitur, quia collectis christianorum subsidiis ædificata, ad christianitatem proprie pertinet. In illa habitat sacerdos, quoties pro quacumque causa ad christianos venit.

Communiones paschales haud facile computari possunt, si ut tales numerandæ sunt quæ annuales melius dicerentur : hic enim non censentur christiani ad confessionem obligati nisi quando proprius illorum sacerdos christianitatem visitat ; quod pro penuria missionariorum, vix singulis secundis aut tertiis annis contingit. Ferventiores vero interea confitentur non pauci.

Conversiones paganorum difficilius obtinentur, quia missionarii cum illis directe agere vix possunt, propter timores christianorum ex continuis persecutionibus ortos ac nunc perdurantes ; multi tamen per christianos converterentur si hos dirigere ac urgere possent missionarii ; sed diu noctuque pro infirmis occupati, vix aliud cogitare possunt.

APPENDICE IV

FORMULE DU SERMENT QUE DEVAIENT PRÊTER LES ÉLÈVES DU SÉMINAIRE

(*Gén. Sin.* 2, VII, 6 bis), (Cf. p. 162)

FORMULA JURAMENTI

QUOD PRÆSTARE DEBEBUNT CUM PROBATIONES COMPLEVERINT

ALUMNI SACRI EPHEBÆI

SACRATISSIMI CORDIS JESU

ERECTI IN PROVINCIA KIANG-NAN PRO MISSIONIBUS EJUSDEM KIANG-NAN

DIŒCESIS ET VICARIATUS APOSTOLICI XAN-TONG

Ego Joannes, filius Pauli et Annæ, domo Wong, districtus Leu-hien, Provincia Kiang-nan, plenam habens notitiam de Missionarii statu, ad quem Deo dante ascendere cupio.

Spondeo et juro, quod dum in hoc seminario permanebo, et postquam ab eo quocumque modo, sive completis sive non completis studiis, exiero, nullam religionem, societatem aut congregationem regularem ingrediar, neque in earum aliqua professionem emittam, nec sine expressa S. Congregationis de propaganda fide licentia ad alium Vicariatum vel diœcesim pergam, sive ut promovear ad statum ecclesiasticum, vel in qualitate Missionarii inserviam.

Spondeo ac juro, quod volente Episcopo pro tempore existente, a S. Congregatione de propaganda fide supradictis Missionibus Kiang-nan et Xan-tong præposito, statum ecclesiasticum amplectar, et ad omnes sacros etiam Presbyteratus ordines, cum Superioribus visum fuerit, promovebor.

Voveo et juro, quod sive Religionem cum venia ingressus fuero, sive in statu seculari permansero, quolibet biennio meiipsius meique status, exercitii et loci ubi moram traxero, Sacram Congregationem de propaganda fide certiorabo.

Voveo et juro, quod jussum Episcopi nobis a S. Congregatione præpositi, in provinciis ipsius jurisdictioni subjectis perpetuo laborem meum et operam pro salute animarum impendam, et quod, quocumque tempore ab ipso missus fuero ad fidem propagandam vel missionem faciendam, in quocumque loco provinciarum Kiang-nan et Xan-tong, libenter et prompte ibo, exacte obediens Episcopi dispositionibus.

Denique voveo et juro me prædictum juramentum ejusque obligationem intelligere et observaturum.

Sic me Deus adjuvet et hæc sancta Dei evangelia

Ego Joannes Wong

emisi anno 1847, mense Septembre die 18.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

ÉPISCOPAT DE MGR DE BÉSI

(1839-1848).

INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

Etat de la mission du Kiang-nan en 1840.

CHAPITRE II.

La Compagnie de Jésus rappelée au Kiang-nan.

I. L'Appel.

II. Les premiers Missionnaires. Le Départ.

DEUXIÈME PARTIE

ÉPISCOPATS DE MGR MARESCA ET DE MGR SPELTA (1848-1856).

CHAPITRE I.

Épiscopat de Mgr Maresca jusqu'à la guerre des rebelles (1848-1852).

Histoire générale de la mission.

CHAPITRE II.

L'épiscopat de Mgr Maresca jusqu'à la guerre des rebelles (1848-1852)

Le détail des œuvres.

I. La résidence épiscopale. Chang-hai.

II. Zi-ka-wei.

APPENDICES.

Imprimerie de l'Orphelinat de T'ou-sè-wè, Zi-ka-wei près Chang-hai, Chine.

ERRATA. TOME I.

Page	*Ligne*	*Au lieu de*	*Lire*
5	8	al vie	la vie
15	23	Mgr de Bési	M. de Bési
44	Note, l. 4.	Gambay	Gambey
72	16	2 mars 1844	2 mai 1844.
164	22	se procureur	se procurer
182	11	enthousisastes	enthousiastes.
200	Note 3.	*Reg. Eur. Rom.*	*Reg. Cur. Rom.*
221	Note 3.	Cf. supra, p. 120	Cf. supra, p. 219.
232	Note 1.	Cf. p.	Cf. p. 174.
233	8	Capitleo	Capitole
255	Note 1.	Cf. supra, p.	Cf. supra, p. 177.
302	9	remarquables dans	remarquables dons.

Imprimerie de l'Orphelinat de T'ou-sè-wè,

Zi-ka-wei près Chang-hai,

CHINE.


BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06563 731 4